



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

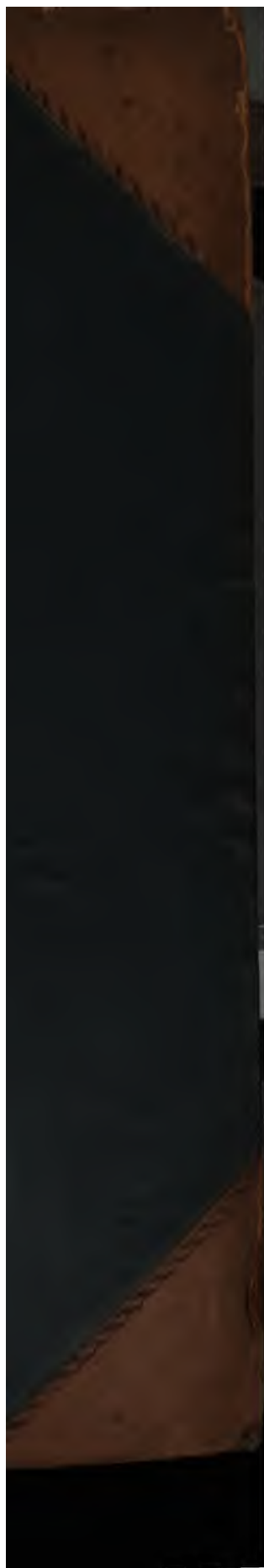
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

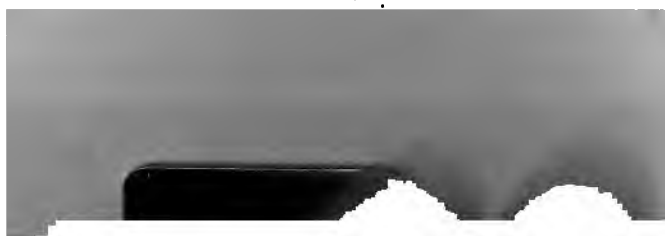
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

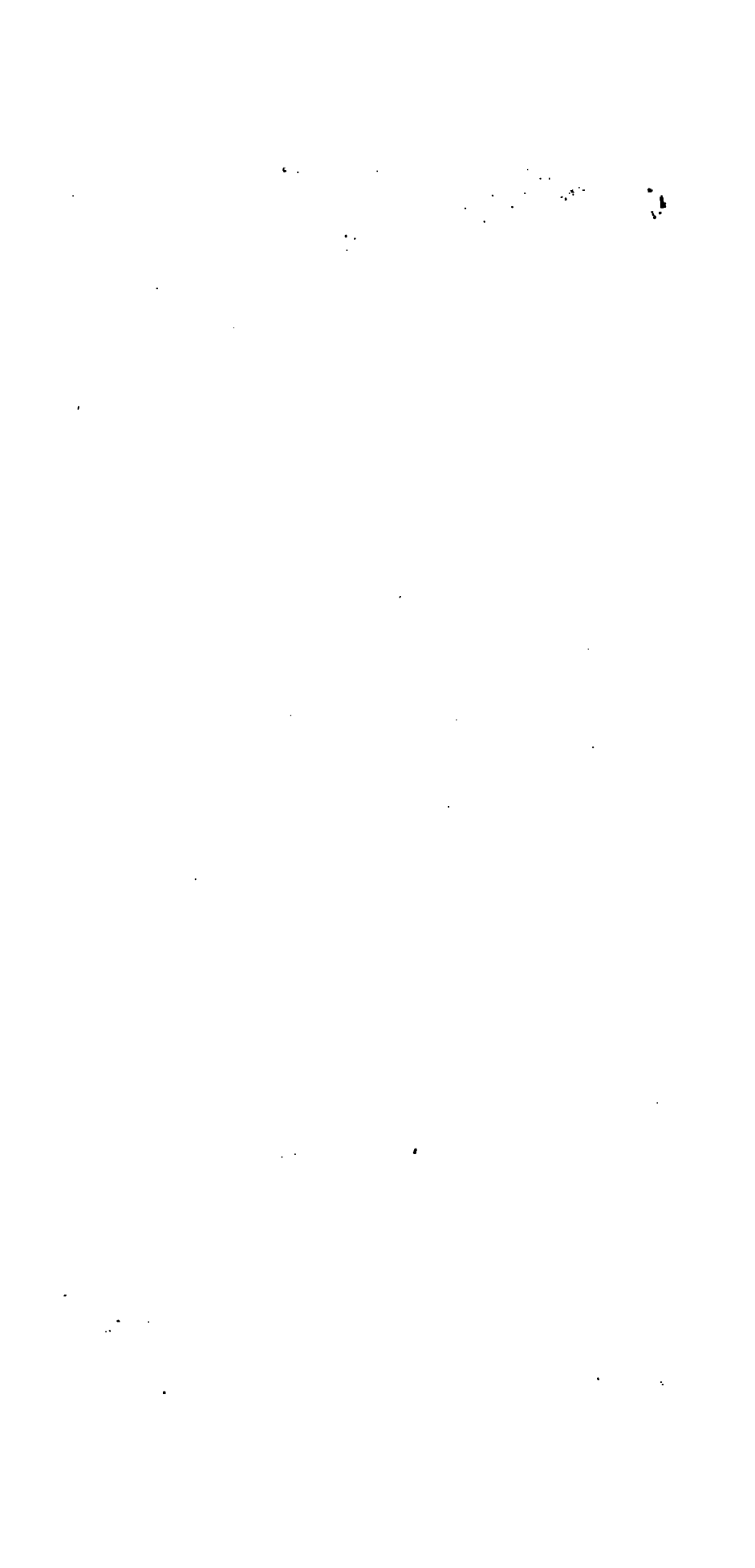


19

Per. 3974 d. $\frac{168}{7,8}$









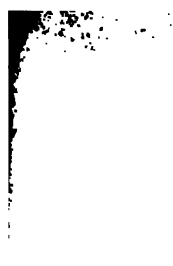
REVUE
ORIENTALE & AMÉRICAINE

VII

99

Per. 3974 d. $\frac{168}{7,8}$





REVUE
ORIENTALE & AMÉRICAINÉ

VII

TOME VII. — RÉDACTEURS.

AUCAPITAINE (Le baron), 202.

BARTHÉLEMY - SAINT - HILAIRE, de l'Institut, Académie des sciences morales et politiques, 208.

BERNARD (CLAUDE), de l'Institut, Académie des sciences, professeur au Collège de France, 283.

CASTAING (A.), 28, 219.

CHANAZARIAN, 192.

CHARENCEY (H. DE), 12, 57, 196.

CHODZKO, professeur de littératures slaves au Collège de France, 165.

DUVAL (JULES), économiste, membre du Conseil général de la province d'Oran, 148.

GARCIN DE TASSY, de l'Institut, professeur d'hindoustani à l'École spéciale des langues orientales, 69.

JONARD, de l'Institut, conservateur du Cabinet géographique de France, 131, 241.

JULIEN (STANISLAS), de l'Institut, professeur de chinois et de mandchou au Collège de France, 63.

LABARTHE (CH. DE), 16.

LINDAU (R.), envoyé helvétique au Japon, 208.

MUNK, de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, 5.

SABIR (C. DE), 253, 316.

SCHÉBEL (CH.), 174, 287.

SCHWAB (M.), 161.

UMERY (J.), 137, 306.

LES ARTICLES INSÉRÉS DANS CETTE REVUE SONT RIGOREUSEMENT INÉDITS.

REVUE ORIENTALE

ET

AMÉRICAIN

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS

DE MEMBRES DE L'INSTITUT, DE DIPLOMATES, DE SAVANTS,
DE VOYAGEURS, D'ORIENTALISTES ET D'INDUSTRIELS

PAR

LÉON DE ROSNY

TOME SEPTIÈME



PARIS

CHALLAMEL AINÉ, ÉDITEUR

COMMISSIONNAIRE POUR L'ALGÉRIE ET L'ÉTRANGER

50, RUE DES BOULANGERS

1862

ERREURS DE PAGINATION :

La feuille 17, après la page 276, doit être suivie d'une demi-feuille de *Comptes-rendus des séances* la *Société d'Ethnographie*, portant à tort la signature f et une pagination de 5 à 12. — Cette pagination doit être rétablie de 277 à 282.

REVUE ORIENTALE & AMÉRICAINÉ

LA SECTE DES KARAÏTES

ET

LA TRADUCTION ARABE DES PSAUMES

PAR RABBI YAPHETH

[*Libri psalmorum David regis et prophetæ, versio a R. Yapheth Ben-Heli Bassorensi Karaïtâ, auctore decimi seculi arabice concinnata, quam ad communem sacrarum litterarum et linguarum orientalium studiosorum utilitatem punctis vocalibus insignivit et latinitate donavit J.-J.-L. Bargès, theologiæ doctor, etc. Lutetiæ-Parisiorum, 1861 ; in-8.*]

Les versions arabes de l'Ecriture-Sainte sont de différentes espèces ; les unes sont directement émanées du texte hébreu, et ont pour auteurs des Juifs ; les autres, faites à l'usage des diverses communions chrétiennes d'Orient, dérivent de sources secondaires, telles que la version grecque des Septante et la version syriaque dite *Peschito*. Il y en a même qui sont de

VII. — oct. 1861.

troisième main, comme celle des chrétiens coptes, qui a pour original la version copte, laquelle à son tour émane de la version des Septante. Ces différentes versions intéressent à divers points de vue l'histoire littéraire de l'Orient ; mais celles de la première espèce offrent seules un véritable intérêt pour la critique et l'intelligence du texte original de la Bible. Plusieurs versions arabes-chrétiennes étaient déjà répandues en Orient, lorsque les différentes sectes juives à leur tour, qui jusques-là ne s'étaient servies que de versions chaldéennes, sentirent le besoin de posséder des versions dans la langue arabe, alors la plus vulgaire parmi les Juifs. Aussi, lorsqu'un savant chrétien d'Orient, dont nous ignorons le nom, voulut, pour la première fois, former une Bible complète en langue arabe, n'eut-il à sa disposition que le seul Pentateuque traduit sur le texte hébreu ; les Prophètes et les Hagiographes, dans cette Bible, ne purent être produits que dans des versions secondaires. C'est cette bible arabe qui, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale ¹, a été publiée dans la Bible polyglotte de Paris, et reproduite dans celle de Londres. Il a été publié, en outre, plusieurs psautiers arabes, traduits sur des sources secondaires. En fait de versions juives, nous ne possédions jusqu'ici que le Pentateuque des Bibles polyglottes, qui est l'œuvre du célèbre rabbi Saadia Gaon (mort en 942), et la version d'Isaïe, due à ce même rabbi Saadia, et dont le professeur Paulus a publié une édition très-peu correcte ². M. le professeur Kuenen, à Leyde, y ajouta, il y a quelques années, une édition des trois premiers livres du Pentateuque, de la version arabe-samaritaine d'Abou-Saïd.

¹ C'est le n° 1 de l'ancien fonds arabe. Le savant *Discours préliminaire* qu'on trouve en tête de cette Bible a été publié en arabe et accompagné d'une traduction latine par Schnurrer dans ses *Dissertationes philologico-criticæ* (Gotha et Amsterdam, 1790, in 8°), p. 197 et suiv.

² *R. Saadia Pniumensis versio Isaia arabica*. Ienæ, 1790, in-8°.

M. l'abbé Bargès a donc rendu un véritable service à la littérature biblique en publiant pour la première fois une version arabe des psaumes faite sur le texte hébreu ; et, ce qui donne encore un intérêt particulier à cette publication, c'est qu'aux versions publiées jusqu'ici, et qui ont pour auteur un rabbanite et un samaritain, elle en ajoute une nouvelle, émanée d'un auteur de la secte des *Karaïtes*. On sait que cette secte se forma vers l'an 740 à Bagdad, et qu'elle eut pour fondateur un certain Anan qui, rejetant l'autorité du Talmud, refusa de reconnaître les traditions telles qu'elles étaient enseignées dans les écoles juives et ne voulut admettre que celles qui pourraient s'appuyer sur un texte biblique. De là, ses disciples prirent le nom de KARAÏM, ou Karaïtes, c'est-à-dire *textuaires*. Pour pouvoir soutenir leur polémique contre les rabbanites, ou partisans du Talmud, les Karaïtes durent de bonne heure se livrer à une étude approfondie du texte biblique ; ce furent eux qui fondèrent la science de la grammaire hébraïque et de l'exégèse rationnelle, et ce furent eux encore qui, imitant l'exemple des théologiens musulmans de la secte des *Motazales*, créèrent une *théologie* juive, et donnèrent aux dogmes juifs une base philosophique. Mais, en abandonnant la tradition reçue, et en prétendant ne reconnaître d'autre autorité que les raisonnements, sans principe fixe, de ceux qu'ils reconnaissaient pour leurs docteurs, ils se perdirent bientôt dans un dédale d'arguties et de subtilités bien plus difficiles à débrouiller que les discussions les plus compliquées du Talmud. On peut s'en convaincre en lisant leurs vastes commentaires bibliques et les ouvrages de leurs casuistes, formant en quelque sorte un nouveau Talmud, qui ne le cède en rien aux ténèbres du Talmud de Babylone. — M. l'abbé Bargès, dans sa Préface, renfermant quelques détails sur les Karaïtes, n'a pas assez insisté sur ce point, et s'est peut-être trop laissé guider par les assertions de quelques savants du dix-septième siècle, qui n'avaient pas suffisamment étudié

les ouvrages des Karaïtes et qui n'accordent à ces derniers des éloges exagérés que pour accabler les Talmudistes de leurs accusations injustes et banales. Si M. Bargès avait jeté un coup d'œil sur les interminables dissertations que Yapheth, dans son commentaire sur le Pentateuque, a consacrées à la fixation des néoménies, aux observances prescrites pour les fêtes, aux lois concernant les mariages prohibés et à d'autres choses semblables, s'il avait lu son incroyable interprétation du *Cantique des Cantiques*, — dont les allégories, selon Yapheth, s'appliquent en grande partie aux persécutions que la secte impie et puissante des rabbanites faisait subir aux fidèle troupeau d'Anan, — il aurait certainement témoigné moins d'admiration pour la méthode exégétique des Karaïtes, et il se serait convaincu que ceux-ci ne professent pas toujours un grand respect pour le *texte* biblique et pour la raison ; il n'aurait pas oublié qu'en fait d'exégèse biblique rationnelle, les docteurs rabbanites, bien qu'ils ne fussent d'abord que les imitateurs des Karaïtes, surpassèrent bientôt ces derniers, et que le Karaïsme n'a jamais produit ni grammairiens ni exégètes qui soutiennent la moindre comparaison avec les Ibn-Djanah, les Ibn-Ezra, les Kimchi, et tant d'autres. — Les écrits de Yapheth donnent aussi un éclatant démenti à tout ce qui a été dit sur les sentiments de tolérance qui caractérisent les disciples d'Anan. C'est une erreur de croire que les Karaïtes aient été seuls exempts de ce fanatisme qu'on peut reprocher à toutes les sectes religieuses du moyen âge, et dont même de nos jours la dévotion peu éclairée ne sait pas toujours se défendre. Les commentaires de Yapheth renferment les attaques les plus violentes, non seulement contre les rabbanistes, mais aussi contre les chrétiens et les musulmans ; nous signalons à cet égard son commentaire sur les Ps. XIV et LIII, commençant l'un et l'autre par ces mots : *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus*, etc., et dont Yapheth applique l'un aux chrétiens, l'autre aux

musulmans ¹. M. Bargès, en lisant ce commentaire, trouvera bien injuste le reproche d'intolérance qu'on a exclusivement adressé aux rabbanites. Quoiqu'il en soit, jamais les rabbins n'ont affecté, pour les langues et les sciences des autres nations, le profond dédain manifesté à cet égard par Yapheth, dans un passage de son commentaire sur les *Lamentations*, que j'ai cité dans mon *Mémoire sur les anciennes grammaires hébraïques* et que M. Bargès a reproduit dans sa Préface (p. XVI). Tandis que Yapheth considère comme un péché l'étude de la grammaire arabe, Ibn-Djanah et d'autres rabbins ne cessent de la recommander, comme le plus puissant auxiliaire pour les études bibliques.

Les Karaïtes eurent au moyen âge des écoles importantes au Caire, à Jérusalem et dans d'autres villes de l'Orient; leur littérature florissait surtout au dixième siècle, et ils comptaient alors un grand nombre de commentateurs et de théologiens, parmi lesquels Yapheth occupe une des premières places. M. l'abbé Bargès, dans sa Préface (p. XII), a énuméré les auteurs les plus renommés parmi les Karaïtes. Nous ferons remarquer qu'il faut écrire Benjamin *Al-Nehâwendi*, au lieu de *Ha-Onadi* ou *Haondi*, orthographe vicieuse des Karaïtes modernes consultés par Triglaud et par Wolf ²; Yapheth lui-même écrit constamment *Al-Nehawendi*, et ce nom est

¹ Yapheth, croyant sans doute commettre un grave péché en prononçant le nom du *Koran*, le désigne sous le nom hébreu de *KALON*, *ignominie*, mauvais calembour, que l'apostat Samuel ibn-Abbas (du XII^e siècle) accuse les Juifs d'avoir inventé pour tourner en dérision le livre sacré des musulmans. Iehouda ben Korélschir, Hâya et d'autres rabbins ne se font aucun scrupule d'écrire le nom du *Koran* et d'en citer même des passages pour expliquer certaines locutions difficiles de la Bible.

² La *Bibliotheca hebræa* de Wolf a cessé depuis longtemps d'être considérée comme un guide pour tout ce qui concerne l'histoire littéraire des Juifs. M. Bargès continue également (p. X), à désigner le rabbin français Moïse ben Jacob, auteur du *Livre des Préceptes*, par le surnom de *Mikkozi*. C'est une erreur qui a été rectifiée dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXI, p. 511, où il a été montré que le mot *מקוצי* signifie *de Coucy*.

dérivé de celui de Nehawend, ville de Perse. Quant au scheikh Abou'l-Faradj, M. Bargès le place, d'après mes recherches, entre 930 et 950. Selon M. Pinsker, dont M. Bargès cite le savant ouvrage *Lickouté-Kadmonioth* (*ibid.*, p. IX et XII), cet auteur florissait un siècle plus tard. Je croyais avoir de très-bonnes raisons pour le placer au dixième siècle. M. Pinsker a des raisons non moins bonnes pour le placer à la fin du onzième. Dans les auteurs karaïtes, qui se copient les uns les autres et dont les données historiques manquent de toute critique, il est souvent très-difficile de démêler la vérité. Les uns font d'Abou'l-Faradj le disciple direct de Joseph Ha-roeh Al-Kerkessany, qui sans contredit florissait au dixième siècle, les autres en font le précepteur de Tobia Ha-Obed, auteur de la première moitié du douzième siècle. Je m'étais surtout appuyé sur quelque passage d'Ibn-Ezra, qui attribue expressément à Ieschoua, ou Abou'l-Faradj, des explications remarquables de certains passages bibliques, lesquelles déjà sont citées par Yapheth, qui n'en nomme pas l'auteur. *Adhuc sub judice lis est.*

La secte des Karaïtes dépassée par le rabbanisme a presque entièrement disparu de l'Asie et de l'Afrique. Au Caire, qui était encore au douzième et au treizième siècle le principal siège de cette secte, elle ne compte plus maintenant qu'environ deux cents individus ; à Jérusalem, il y en a tout au plus trente ou quarante. Mais il en existe encore quelques milliers en Crimée ; ils forment diverses communautés, à Odessa, à Eupatoria, à Baktscheseraï, etc. Les Karaïtes de Crimée paraissent être une race mêlée d'éléments juifs et tartares ; ils parlent entre eux un dialecte tartare qu'ils écrivent en caractères hébraïques, et je ne doute pas qu'ils ne représentent les derniers restes du peuple khazare qui, depuis le huitième siècle, s'était en grande partie converti au Judaïsme et qui renfermait dans son sein des rabbanites et des karaïtes. Yapheth, dans son commentaire sur la Genèse, applique aux

Khazares ces paroles de Noé : *Que Dieu étende Japheth, et puisse-t-il (Japheth) résider dans les tentes de Sem!* (Genèse, ix, 27.) Un auteur arabe du dixième siècle, Abou'l-Faradj Mohammed-al-Nedim, dit, dans son *Kitâb-al-fihrist*, que les Khazares écrivaient leur langue en caractères hébraïques, ce qui indique suffisamment l'introduction d'une civilisation juive parmi les Khazares. Les Karaïtes de Crimée ont fait imprimer dans le courant de ce siècle, à Eupatoria, leur traduction de la Bible en langue tartare et en caractères hébraïques. Cette traduction, d'une excessive rareté, mériterait une étude particulière; on y trouverait peut-être les restes de la langue des Khazares, jusqu'ici complètement inconnue.

Quant à rabbi Yapheth, Trigland affirme sur la foi de quelques auteurs karaïtes qu'il fut le précepteur d'Ibn-Ezra, célèbre auteur rabbanite du douzième siècle ¹, et cette assertion erronée a été répétée par de Rossi ² et par d'autres auteurs. Dans un voyage que je fis en Égypte, en 1840, je découvris, chez les Karaïtes du Caire, une grande partie des versions arabes de Yapheth, accompagnées d'un commentaire considérable, et j'ai pu établir, avec la plus grande évidence, par plusieurs passages de ce commentaire, que son auteur écrivait entre 950 et 960. C'est sur ces manuscrits, rapportés par moi d'Égypte, et qui sont écrits en caractères hébraïques, que l'abbé Bargès a copié, en caractères arabes, la version des Psaumes qu'il vient de publier. Cette version est loin d'avoir l'élégance de celle de Saadia; elle rend mot à mot le texte hébreu, et sa fidélité servile la rend parfois intelligible. M. l'abbé Bargès a eu soin d'en faciliter l'intelligence, en ajoutant au texte arabe des points-voyelles, et en

¹ Voy. Trigland, *Diatribe de secta Karæorum*, p. 151.

² *Dizionario storico degli autori ebrei*, t. I, p. 159.

l'accompagnant d'une traduction latine très-fidèle. Il a parfois expliqué par des notes les passages difficiles, en s'aidant du commentaire que Yapheth a joint à sa version. Il est à désirer que M. Bargès soit mis à même de publier aussi ce commentaire, comme il se l'était proposé dans le principe. Mais cet ouvrage, tel qu'il est, sera lu avec intérêt et fruit par les amateurs des études bibliques.

S. MUNK,

Membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

ORIGINE DU CONSEIL DU FEU

LÉGENDE ONONDAGA

Le bon génie *Manabozho* ayant revêtu la forme humaine, descendit sur terre pour faire du bien aux mortels, les rendre meilleurs et plus savants; grâce à son canot magique, qui marchait sans rames et le transportait avec rapidité partout où il voulait aller, le céleste visiteur put accomplir sans trop de fatigue sa divine mission. Il apprit aux hommes à se conformer aux lois édictées par le grand Esprit lui-même, les polica et leur fit connaître la culture des plantes alimentaires les plus utiles, notamment celle du maïs et du haricot indien.

Ensuite, il se retira près du petit lac de *Tioto* (*lac Croisé* des Canadiens français), s'y bâtit une maison, ensemença de maïs les champs environnants, se maria et fut admis au sein de la nation Onondaga. Ses rares connaissances, la sagesse de ses conseils si souvent éprouvée soit dans la paix, soit dans la guerre, lui valut le surnom de *Hiouwatha* ou *très-sage*, sous lequel il fut toujours désigné par la suite.

Il décida les Onondagas à se fixer dans une ombreuse val-

lée située au centre même de leur territoire. Toutes les fois que la nation se réunissait pour délibérer, *Hiouwatha* avait soin de se rendre à l'assemblée, monté sur son canot-cheval, dont il se servait dans ces occasions seulement, depuis qu'il l'avait tiré de l'eau et traîné à terre. Plusieurs années s'étant écoulées de la sorte, l'on apprit avec effroi la nouvelle d'une invasion opérée par les tribus des rives du grand lac. Ces barbares massacraient impitoyablement hommes, femmes et enfants, et rien ne pouvait arrêter leur marche dévastatrice.

Hiouwatha défendit à ses concitoyens de tenter une résistance impossible et les invita à se réunir en assemblée générale. Déjà tous les guerriers s'étaient rendus à l'endroit désigné ; mais *Hiouwatha*, le chef, ne paraissait point encore. Enfin on l'envoie chercher à *Tioto*. On le trouve tout pensif et comme agité d'un funeste pressentiment. Il confie son canot magique à la rivière, après y être monté en compagnie de sa fille unique. Tous deux ne tardent pas, entraînés par le cours de l'eau, à arriver à la vallée de *Sohai*, où se tenait le conseil.

Déjà le chef avait été reçu avec les marques habituelles de déférence et de respect, lorsqu'un bruit formidable se fit tout à coup entendre. L'on vit un oiseau de taille immense descendre petit à petit et enfin s'abattre sur la fille de *Hiouwatha*. L'oiseau eut la tête brisée dans le choc, mais la jeune fille perdit la vie. Cependant le père regardait, sans que le moindre geste, le plus faible mouvement d'un seul muscle de son visage vint trahir son émotion. Les guerriers s'empressèrent de se parer des plumes de l'oiseau, qui étaient plus blanches que la neige; de là l'usage chez les Onondagas, de porter des plumes de héron blanc lorsque l'on marche au combat.

Le corps de la fille de *Hiouwatha* avait disparu sans laisser de trace. Après être resté quelques instants abîmé dans sa douleur et comme frappé de léthargie, le père se revêt

d'une peau de loup et parle avec beaucoup d'autorité au conseil pendant une journée entière.

Le lendemain, il reprend encore la parole, et dit :

« Mes amis, mes frères, vous appartenez à des tribus différentes et êtes venus de loin assister à cette réunion dont le but est, vous le savez, de pourvoir à notre salut commun et à notre conservation. Résister à part serait impossible; unissez donc vos forces et pour m'écouter, rangez-vous tribu par tribu.

« Vous, *Mohawks*, qui vivez à l'ombre des grands arbres dont les racines percent le sol jusque dans ses profondeurs, et dont les branches s'étendent au loin, vous serez les premiers parce que vous êtes forts et guerriers.

Vous, *Oneidas*, qui habitez au sein des rochers inébranlables, vous serez les seconds parce que vous êtes sages au conseil.

« Vous, *Onondagas*, établis au pied des grandes collines, ombragés par leurs cîmes, vous serez les troisièmes, car la persuasion coule de vos lèvres.

« Vous, *Sénékas*, dont les demeures sont cachées au sein des sombres forêts, vous serez les quatrièmes, car vous êtes habiles chasseurs.

« Et vous, *Cayougas*, hommes de la plaine ouverte, soyez les cinquièmes, vous êtes sans égaux dans la culture du maïs et du haricot.

« Unissez-vous tous les cinq, et que la paix et la concorde ne cessent jamais de régner entre vous. Et quant à vous, pêcheurs et tribus plus faibles, qui êtes comme d'humbles broussailles, placez-vous sous notre protection, nous vous défendrons contre vos voisins du Sud et de l'Ouest, et nous nous unirons à vous d'une alliance éternelle.

« Unissez-vous, mes frères; tant que la concorde régnera parmi nous, le grand Esprit nous comblera de ses faveurs et nous serons libres. Sinon, nous serons ruinés, entraînés en es-

clavage, peut-être même détruits sans retour, notre nom ne sera plus redit dans les chansons guerrières et disparaîtra à jamais de la mémoire des hommes. »

Après avoir ainsi parlé, l'orateur se tut. Le jour d'après, on discuta le plan de confédération qui fut adopté. La mission de Hiouwatha était remplie et il annonça à ses concitoyens son prochain départ pour les régions célestes. Ses adieux faits, il remonte dans son canot. Une douce musique se fait entendre en l'air, le canot s'envole et retourne vers *Onayneo* et ses hôtes.

Le lecteur ne saurait manquer d'être frappé de l'analogie qu'offre la légende canadienne sur *Hiouwatha* avec ce que nous disent les Guarinis du Paraguay de leur *Tamoui*. Ce génie bienfaisant vint enseigner aux hommes la culture du maïs. Il remonta ensuite au ciel accompagné de légions d'anges qui frappaient en cadence la terre de ce lourd pilon de bois dont les Indiens se servaient dans leurs travaux d'agriculture.

Il ne serait même pas impossible que le nom de *Tamoui* ne fût une corruption de celui de *Mondamin*, le génie des céréales, chez les Chippeways, dont nous avons raconté l'histoire dans l'*Annuaire* de cette *Revue*. En tous cas, cette dernière légende a certainement été copiée par les Aztèques; nous allons nous efforcer de le démontrer en peu de mots. Le chef auquel les Mexicains attribuent la découverte du maïs s'appelait, disent-ils, *Quetzalcoalt* ou le *serpent à plumes d'oiseau mouche*, ce qui est bien évidemment la traduction sous une forme symbolique de l'épithète de *génie aux plumes vertes* donnée à *Mondamin*. *Quetzalcoalt* entreprend plusieurs voyages longs et infructueux avant de rencontrer enfin ces plantes alimentaires qui doivent arracher sa nation au dénuement affreux où elle était plongée. De même, c'est au prix de longues supplications et de plusieurs jours d'un

jeûne rigoureux que le héros chippeway s'assure la possession du précieux végétal qui va soustraire ses compatriotes à la famine qui les décimait. Cette curieuse tradition, si foncièrement américaine, sur la découverte du maïs, serait-elle donc en réalité identique chez toutes les tribus indiennes, et devrions-nous la regarder comme un témoignage irrécusable de leur commune origine ? En tout cas, ce sont les Chippeways et les autres peuples de race Lénapé qui paraissent nous l'avoir conservée sous sa forme la plus antique. Chez eux, elle ne se présente encore qu'à l'état d'apologue ou de légende, tandis que chez les Aztèques, elle s'est transformée, pour ainsi dire, en fait historique et mystique. La mythologie des Lénapés, comparée à celle des autres nations du Nouveau-Monde, nous offrirait-elle donc les mêmes caractères de priorité que nous avons déjà cru reconnaître dans leur idiôme ? Ce serait à coup sûr un exemple bien frappant de concordance entre les données fournies par l'étude des religions et celles que nous devons à la linguistique, un signe évident de l'utilité dont pourrait être la connaissance des croyances et légendes populaires au point de vue de l'ethnologie.

H. DE CHARENCEY.

LE FLEUVE AMOÛR

ET LES TERRITOIRES ANNEXÉS A L'EMPIRE RUSSE

[Le fleuve Amour, par C. DE SABIR. *Paris*, 1861 ; in-4, fig.]

Le fleuve Amour et l'immense bassin qu'il arrose, dans sa superficie de 38,000 milles carrés (105,000 lieues), plus que quadruple de celle de la France, ne le cède en étendue qu'aux grands systèmes du Mississippi, de l'Amazone et de la Plata.

Oubliée naguères entre deux empires, cette contrée presque déserte, qui réclame une civilisation bienfaisante, n'est explorée scientifiquement que depuis quelques années.

Cependant, sa position géographique est admirable et son importance est telle que sa possession toute récente assure désormais au tzar le plus grand rôle politique en Asie. De plus, par une canalisation facile, on peut relier l'Amoûr avec tous les fleuves de la Sibérie, ce qui mettrait l'empire et par suite tout le continent en communication directe avec le Japon et la Chine. L'ouverture d'une telle route par le Nord viendrait à point pour remplacer les passages si longtemps cherchés par les mers polaires, et que nous disputerions en vain aux glaces qui les défendent. Ce serait, à près de quatre cents ans d'intervalle, un événement comparable à la découverte du cap de Bonne-Espérance, lequel, dans un avenir prochain, aurait pour conséquences forcées de changer les courants commerciaux, de modifier les relations des peuples, et de transformer du tout au tout les rapports économiques en Europe. — *Il ne faut pas que les nations s'endorment* ; — et, pour que la Russie, qui couvre la moitié de l'Asie et de l'Europe, qui touche maintenant à tous les marchés, à toutes les mers, ne monopolise pas seule le commerce de l'Orient, il nous faut percer au plus vite les isthmes de Suez et de Panama. Cela étant, nous applaudirons sans réserve aux développements du grand empire qui nous aura forcés à perfectionner nos voies, à coloniser, à nous étendre partout où le droit, la prévoyance et les sympathies nous appellent. Après ces vœux, qui nous échappent en faveur de la France, remarquons avec quelque honte que M. de Sabir, dans le savant ouvrage qu'il vient de publier, constate avec fierté les progrès colossaux et toujours croissants de la Russie.

Se fondant sur des documents peu connus, et d'origine exclusivement *russe*, qu'il a dû comparer, rectifier, compléter avec un soin, avec une attention extrême, et par un travail

continu de plusieurs années, l'infatigable auteur, embrassant tous les détails de son sujet, nous initie successivement :

1° A la conquête et à l'histoire diplomatique de ces intéressantes régions où l'héroïsme a combattu plus d'une fois, et que la politique européenne se donna l'irréparable tort de négliger ;

2° A leur géographie, à leurs productions, au remarquable système de côtes et de voies navigables qui ont donné à la Russie de si bons ports, et qui lui promettent de si grandes ressources ;

3° A la connaissance des diverses races, et des mœurs parfois touchantes et singulières des rares populations disséminées sur ce vaste territoire ;

4° Enfin, il nous parle de ruines colossales attestant des arts très-perfectionnés, et il nous fait connaître des monuments infiniment précieux pour l'archéologie, lesquels témoignent qu'une ancienne civilisation (qui jadis a brillé jusqu'en Sibérie) a passé sur ces terres qu'on croiraient vierges maintenant, tant la nature y a repris ses droits ; tant le poisson, les animaux sauvages, les belles fourrures surtout, s'y sont améliorés et multipliés.

Cet ouvrage, qu'on jugerait de la main d'un Français, à la manière dont il est écrit et aux généreuses réflexions qui l'animent — est si serré, si plein de faits que, pour en faire une analyse exacte, il faudrait en quelque sorte le reproduire en entier. Esquissons d'abord la partie historique, et, chemin faisant, recueillons les principaux faits que M. de Sabir a soustraits aux vagues des traditions, ou arraché à la vermoulure des chancelleries.

On sait que ce fut dans la deuxième moitié du seizième siècle, vers 1580, que le valeureux *Yermak*, Cosaque révolté contre la tyrannie d'Ivan le terrible, — ayant été obligé de quitter les rivages de la mer Caspienne, — conçut, entreprit et acheva, à la tête seize cent trente-six de ses compatriotes,

la conquête de la Sibérie. Il vainquit Koutchoum, khan qui résidait à Sibir, prit sa capitale, et, craignant les revers de la fortune, vû qu'il perdait sans cesse des hommes qu'il était dans l'impossibilité de remplacer, et que ses ennemis, au contraire, se multipliaient à mesure que se prolongeait la lutte, — il se décida à faire hommage de sa conquête à Ivan, en lui demandant grâce pour le passé. Le tzar, qui ne manquait pas de vues politiques, accepta, et le héros reçut un secours de cinq cents hommes qui causa sa perte, car on avait oublié de les pourvoir de vivres, et ils apportèrent au camp une si épouvantable famine, que les vivants en étaient réduits à se repaître des cadavres des morts. Les Sibériens profitèrent de ces désastres, et *Yermak* ayant péri dans une embuscade, *Koutchoum* reprit pour un instant sa puissance. La cour de Russie, mieux avisée cette fois, envoya le commandant *Tchoulkof*, qui se munit de vivres, et eut soin de fortifier ses derrières, en élevant de distance en distance, surtout à la jonction des fleuves, de petites villes et des blockhaus. Ce système eût un plein succès, la partie la plus occidentale de la Sibérie fut définitivement soumise, et l'heureux capitaine jeta les fondement de *Tobolsk*, qui depuis en est devenue la capitale.

A partir de cette ville et des confins du gouvernement actuel de *Tomsk*, des compagnies de Cosaques et d'aventuriers trouvant le butin facile, se répandirent, sans rencontrer de résistance sérieuse, jusqu'aux bords de la Lena, prélevant partout un riche tribut de pelleteries. — Mais là les Yakout, de race tartare, défendirent vigoureusement leur indépendance. Ce ne fut qu'en 1632 qu'ils se soumirent, et que le fort d'*Yakoutsk* s'éleva triomphalement au centre du pays conquis.

Ce fort ne fut encore qu'une étape, car rien ne pouvait assouvir l'ardeur aventureuse des Cosaques, devenus quelque peu convertisseurs; — se tournant vers des contrées plus fa-

vorisées, qu'on disait riches et florissantes, c'est de ce point qu'ils partirent de nouveau pour ne s'arrêter que sur les bords de l'Amoûr, où la ville d'Albasine (Yaksa), élevée par Khabarov, en 1651, — sur les ruines d'un *gorodok* ou fort daourien flanqué de tourelles, — devint leur place de guerre et le siège de leur puissance.

Il faut lire, dans l'ouvrage même, les longs et intéressants détails que le patriotisme de l'auteur nous donne : — sur Maxime *Perfilief*, premier explorateur, qui d'abord remonta le Vitim; — sur Poyarkov qui, parti avec cent trente hommes et du canon, parvint, après des peines infinies, à franchir les monts Gablonoï à l'aide de patins et de traîneaux, et atteignit enfin le fleuve si désiré; sur Khabarov qui, prenant une route plus courte, mais défendue par des ennemis plus nombreux, eut le bonheur d'introniser la conquête; — sur Stepanof; — sur Athanase Paskhof, qui fonda la ville depuis si célèbre de Nertchinsk; sur Poustchine; sur tous ces hommes héroïques, — honneur de la Russie, — qui bravant les ennemis et les tourments de la nature, ont supporté la faim, le froid, les combats, pour conquérir à leur patrie cette contrée immense, qui la rendra peut-être un jour la clé et l'arbitre du continent. Ces rapides succès de la Russie sur l'Amoûr, avec d'aussi petites armées, s'expliquent par l'état de l'Asie à cette époque : la Chine, divisée, révolutionnée, était en feu. On sait que c'est en 1644, à l'époque même où Poyarkov franchissait les monts, que les Mantchoux la subjuguèrent. Tout occupés de l'organisation de leur nouvel empire, où ils émigraient en masse, ils ignoraient le danger qui menaçait leur terre natale; — mais aussitôt que leur domination se fut assise, l'empereur tartare jeta les yeux sur le grand fleuve, et ordonna qu'il fût purgé de l'invasion étrangère.

Aussi, en 1658, Stepanof, surpris par des canonnières chinoises à l'embouchure du Soungari, fut vaincu et perdit la vie; Albasine fut détruite. Les Cosaques, découragés, traqués

et manquant de tout, regagnèrent la Sibérie, et le fleuve fut abandonné.

Craignant les armes de la Chine, qui venait d'être régénérée, et était alors la plus puissante nation du monde; ne voulant pas perdre les bénéfices de son commerce avec elle, la cour de Russie fit taire son ambition, et se résigna sagement à ce sacrifice. Mais un accident imprévu la ramena sur l'Amour en 1665. Le polonais Tchernigouski, outragé dans son honneur, vengea la honte de sa femme par la mort de son complice, qui était voyvode d'*Ilinsk*, et s'enfuit à Albasine. Trouvant cette ville détruite et abandonnée, il la tira de ses ruines et rétablit le fort. En récompense de ce service, il en fut nommé gouverneur en 1672. Ici commence, comme on le voit, la seconde occupation de la Russie, qui se hâta de coloniser et de rétablir partout les points fortifiés qu'elle avait possédés jadis. La Chine agissait de son côté et, en 1683, une armée de quinze mille hommes, avec cent cinquante pièces de canon, se présenta devant Albasine. N'ayant que quatre cent cinquante hommes sous ses ordres, *Tolbousine*, qui y commandait, accepta une capitulation et se retira : — second abandon du fleuve.

Honteux de cet échec, *Tolbousine* revint trois ans après et, trouvant la ville détruite, il la rétablit pour la troisième fois. Un second siège ne se fit pas attendre; mais, après quelques échecs éprouvés par les Chinois, arriva un courrier de Pékin, qui ordonna de lever le siège jusqu'à la clôture des négociations qui devaient s'ouvrir entre la Russie et la Chine, pour la délimitation des frontières entre les deux empires.

Cela conduisit au traité de Nertchinsk, conclu en 1689, qui rejeta la Russie sur la rivière Gorbitza au nord de l'Amour, et sur l'Argoune à l'est. Albasine dut être rasée. Cet abandon définitif, que faisait la Russie, fut un grand triomphe pour la Chine, qui, malheureusement pour elle, ne sut pas mettre à profit, pour se fortifier et coloniser sur le fleuve, les cent

cinquante ans de paix et de tranquillité qu'elle y gagna.

En homme impartial, et qui tient à contrôler sérieusement le fait, M. de Sabir éclaire cet exposé historique,—développé, conçu au point de vue *russe*, — de sa contre-partie, écrite à la Chine, sous l'inspiration d'une politique et d'idées toutes différentes. Rien n'est curieux comme ce parallèle, qui démontre la bonté native du Chinois, et l'esprit d'équité qui préside à l'administration du Céleste-Empire.

Ici se termine l'histoire des guerres entreprises pour la conquête du fleuve Amour, lesquelles avaient conduit au total affranchissement du pays, et commence, avec beaucoup d'intérêt pour le lecteur, l'histoire diplomatique, qui n'est que le développement, patiemment poursuivi, des grandes vues de Pierre I^{er}, que les derniers traités viennent de réaliser et de clore, à l'éternel avantage de la Russie.

Par le premier, celui d'*Aïgouné*, en date du 16 mai 1858, la Russie touche à l'Amour, le longe, et s'agrandit de tout le territoire qui est à sa gauche. Ce fleuve, dont la navigation est déclarée libre, reste neutre, et sert de limite aux deux empires. Calculée ou non, et ici admirons le profond instinct de la diplomatie qui a toujours caractérisé les Slaves, cette préalable reconnaissance de la neutralité de l'Amour entraîna un autre avantage pour la Russie. Afin de garantir l'observation de cette neutralité, et la libre navigation du fleuve, elle voulut confiner des deux côtés à son embouchure. Les plénipotentiaires mantchoux acquiescèrent, et déclarèrent également *neutre* tout le territoire compris entre la côte et le fleuve Ousouri, tributaire chinois de l'Amour. Cette disposition additionnelle, qui engageait un littoral précieux et d'un immense développement, livrait la Manche de Tartarie aux Russes, et, tout en leur assurant le commerce du Japon, leur ouvrait une route vers la Corée.

Enfin, à quelques jours d'intervalle, le 13 juin 1858, survient le fameux traité de *Tien-Tsin*, lequel déclare définitive-

vement russe tout le territoire reconnu neutre précédemment, sur la rive droite de l'Ousouri. Cette convention finale prolonge les côtes de l'empire jusqu'au 42° de latitude, aux portes mêmes de la Korée, dont on prétend qu'il a accepté à cette heure le protectorat.

Comme Français, et partisan de l'indépendance des peuples, nous aurions ici bien des observations à faire; mais nous respecterons la susceptibilité de M. de Sabir, et nous passerons à ce qui intéresse plus particulièrement nos études : aux observations relatives aux races, aux mœurs, à l'ethnographie de ces contrées.

Ainsi que le remarque l'auteur, l'Amour peut être considéré comme un fleuve exclusivement tOUNGOUSE, car toutes les peuplades domiciliées sur ses rives, — sauf des mélanges, que l'influence chinoise ou la conquête russe ont déterminés, — appartiennent de près ou de loin à cette famille; ce sont :

1° Les Orotchones, les Manègres, les Daouricas et les Bizzars, cantonnés près de sa source ou dans la plus haute partie du fleuve que l'on a nommé l'Amour supérieur;

2° Les Gholdes et les Ssamaghors, qui fréquentent l'Amour moyen ou central ;

3° Les Mangounes et les Nidga, — qui habitent l'Amour inférieur. Il faut y ajouter les Ghiliaves, qui s'occupent exclusivement de pêche, — résidant à l'embouchure même du fleuve, et dans la partie nord de l'île Sakhalien. Cette dernière tribu paraît appartenir à la famille kourile.

Pour toutes ces populations, — qui ne s'attachent guère à la culture, — l'année se divise en deux saisons de labeurs : le printemps et l'été, elles pêchent dans le fleuve, où elles recueillent une énorme quantité de poissons qu'elles conservent, ou dont elles font du caviar; — et l'hiver, elles chassent les précieuses fourrures qui leur servent à acquitter le tribut fiscal, et dont elles échangent le reste contre des armes, des

quils et des vêtements. La plus ou moins grande abondance des localités fait varier ces occupations. Vers le haut du fleuve, la chasse prédomine, et, à mesure qu'on le descend, on voit la pêche s'étendre et se prolonger.

La nécessité où ils sont de résider successivement près des lieux de chasse et près des lieux de pêche leur a fait contracter l'habitude de se construire deux sortes de *yourtes* ou d'habitations, les unes pour l'été, les autres pour l'hiver. La construction de ces *yourtes* est fort simple : imaginez-vous quelques perches assemblées en cône, et recouvertes d'écorces de bouleau, que protègent à l'extérieur cinq ou six peaux de rennes, qui sont la mesure de l'espace nécessaire à une famille, et vous aurez la disposition et l'ossature de ces habitations toutes primitives. Pour s'aider dans leurs continus déplacements, toutes ces tribus font usage des rennes ou des chiens, qu'elles attellent à leurs charriots. Une seule, les Manègres, emploie les chevaux et peut-être le gros bétail à ce dernier office. Ce qui nous le ferait conjecturer, c'est que cette intéressante tribu se sert d'une mesure appelée *boukha*, qui est la distance à laquelle on doit se placer pour ne pouvoir plus distinguer les cornes d'un bœuf.

D'ordinaire, leurs vêtements sont doubles; et, selon que c'est l'influence manchoue ou tungouse qui a prévalu, ils portent une robe, une pelisse ou une veste comme pardessus, — et, pour vêtement de dessous, — une culotte qui paraît traditionnelle en cette région. Elle est composée de trois pièces distinctes, dont la première (*orki*) ne recouvre que les cuisses, tandis que les deux autres, dans lesquelles on fait passer le pied, se fixent chacune et séparément à la première.

Enfin, chez toutes ces peuplades, — que ce soit bonté naturelle ou la suite d'une prescription religieuse, — l'hospitalité est sacrée de temps immémorial. Ce qui le prouve, c'est cet usage touchant des Manègres, et qui persiste en se modifiant plus ou moins chez les autres tribus : à l'intérieur,

les murs de la *yourte* sont garnis de bancs qui en font le tour. Les places de gauche appartiennent au maître et à la maîtresse, celles de droite aux autres membres de la famille; mais la place du fond, faisant face à l'entrée, est la place d'honneur réservée à l'hôte. Cette place, qui reste vide si l'hôte est absent et que surmonte une idole, est aussi l'autel du dieu de la *yourte*, qui commande la protection et la charité.

Ces généralités montrent l'intérêt que peut avoir une étude plus approfondie des différences qui caractérisent les usages et les mœurs de chaque tribu. — Mais il faut nous borner, et nous ne pouvons que renvoyer les ethnographes à l'ouvrage de M. de Sabir, qui les satisfera pleinement.

Les linguistes aussi remarqueront avec plaisir un vocabulaire manègre, assez étendu, dont les mots sont en général bien choisis, — et qui sera le premier qu'on ait publié en France sur ces dialectes, encore si peu connus.

La quatrième partie de l'ouvrage est la relation du voyage de M. Maak qui, en 1855, fut chargé par la Société de Géographie de Saint-Petersbourg d'explorer tout le bassin du fleuve. A l'intérêt piquant et varié d'une narration, cette pièce ajoute une foule de renseignements, dont les différentes sciences feront leur profit : l'orographie y trouve la hauteur des pics les plus remarquables, l'hydrographie des déterminations précieuses, — et l'ethnographie, la climatologie, la géographie botanique, la faune et surtout la géognosie et la minéralogie de ces contrées y recueilleront une riche moisson de faits, — qui, quoiqu'insuffisants à certains égards, ont avancé de beaucoup, — soit au point de vue des détails, soit à celui de l'ensemble, — la géographie et l'histoire scientifique de cette nouvelle partie de l'empire.

Nous remercions d'autant plus M. de Sabir d'avoir reproduit cette relation que, jointe à celle de M. Permikine, que nous a donnée M. Maltebrun, — et au récit des travaux des

autres explorateurs qui avaient précédé M. Maak, et que nous devons à la Société impériale de Géographie de la Russie, elle nous fait connaître la totalité des études dont le bassin de l'Amoûr a été l'objet.

Enfin, M. de Sabir, pour clore son ouvrage et pour mieux le compléter, donne les dessins exacts des curieux monuments qui se trouvent au village ghiliak de *Tyr*, sur le bas Amoûr. Ce sont des colonnes votives et commémoratives, revêtues sur les différentes faces d'inscriptions chinoises, mongoles et sanscrites (ces dernières écrites en caractères tibétains). Malheureusement, l'irrégulière disposition des mots s'oppose à une lecture facile, et gêne un peu l'interprétation.

Le P. *Awakoum* traduit l'une par ces mots : *Que partout s'étende le pouvoir de la dynastie Youan* (mongole).

Il rend ainsi l'autre : *Inscription sur le cloître de l'éternelle paix.*

Et ce qui confirme cette dernière lecture, c'est que M. de Rosny interprète ainsi la troisième : *Inscription du couvent bouddhique du repos éternel, de nouveau rétabli.*

Du reste, l'examen de ces monuments confirme ces explications : leur construction et le fini du travail révèlent la main d'un artiste, et accusent un état avancé de civilisation.

Quelque précieuse que soit la découverte de ces monuments, due à M. Permikine, leur existence dans ces contrées actuellement sauvages étonnera peu, si l'on se rappelle qu'avant la conquête de la Chine par les Mantchoux, elles étaient habitées par cette nation, policée alors, et qui, successivement tributaire et victorieuse, balançait souvent la puissance du Céleste-Empire.

Le sol de l'ancienne Mantchourie, c'est-à-dire tout le bassin de l'Amoûr, est encore couvert de ruines imposantes, de restes de villes et de monuments durables, — qui ont survécu à sa civilisation éteinte. Déjà, en 1692, l'ambassa-

leur envoyé à Péking par les tsars *Iwan et Pierre Alexeiewitch* rapportait qu'en se rendant de Nertchinsk dans la Mantchourie, il avait vu « trois villes immenses abandonnées, ayant des murailles de pierre et des tours avec des *statues* et des *ornements*, devant lesquelles il était resté frappé d'admiration. Il ajoutait que la perfection des sculptures lui avait paru telle qu'il eût été difficile de voir quelque chose de mieux exécuté dans les monuments européens. »

Le P. Hyacinthe, dans sa description de la Mantchourie, mentionne également l'existence d'une ville située au confluent de l'Amoûr et du Soungari, laquelle était dans son temps le centre et le rendez-vous des populations des cinq provinces environnantes.

Ces deux citations, que nous empruntons à M. de Sabir, prouvent que l'archéologie a encore de nouveaux mondes à découvrir. C'est à la science actuelle, à ses voyageurs courageux, qu'il sera donné de fournir cette carrière nouvelle, et de rendre à l'histoire tout un monde de souvenirs que ces contrées désertes menaçaient d'enfouir à jamais.

En terminant cet exposé sommaire et trop rapide de l'ouvrage de M. de Sabir, nous exprimerons le vœu que le savant et infatigable auteur veuille ne pas arrêter là ses recherches, et qu'il vienne souvent nous enrichir des résultats que cet heureux début promet à la continuation de ses travaux.

CHARLES DE LABARTHE.

LE LANGAGE ET L'INTELLIGENCE HUMAINE

ÉTUDE ETHNOGRAPHIQUE ¹.

[MOYEN DE RECHERCHER LA SIGNIFICATION PRIMITIVE DES RACINES ARABES, et par suite des racines primitives, par M. l'abbé Leguëst, Paris (Challamel, éditeur), 1860; in-8°.]

I

L'homme n'a pas de faculté plus précieuse que celle de la parole : c'est d'elle que vient la tradition actuelle et continue, c'est-à-dire la vie propre de l'être collectif que nous nommons humanité. Depuis longtemps, on a senti cette vérité, et la science s'est mise à la recherche de l'origine des langues ²; mais il faut convenir qu'elle y a mis plus d'ardeur que de méthode; aussi la base n'est elle-même pas trouvée; avant de la chercher, jetons un coup d'œil sur les systèmes déjà connus : ils sont au nombre de trois.

Le premier système est attribué à la théologie : il considère Dieu comme étant le propre auteur de la première langue dont les autres seraient parvenues, et qui aurait été révélée toute faite et directement ainsi qu'une foule d'autres connaissances. Nous démontrerons plus loin à quoi se réduit cette prétendue omniscience du premier homme; en tout

¹ Pour nos précédentes études ethnographiques, voir la *Revue orientale et américaine* : t. II, p. 389, l'unité de l'espèce humaine; — t. IV, p. 114, l'ethnographie et la structure de la peau humaine; — t. V, p. 13, les systèmes métriques, etc.

² On dit généralement « origine du langage; » c'est un tort : le langage est la faculté de parler, et n'a d'autre origine que celle de l'homme lui-même; c'est « l'origine des langues » qu'il faut dire. Quant à prendre l'un de ces mots pour l'autre, la nécessité d'une pareille confusion n'est pas démontrée.

cas, la langue n'y fut pas comprise : la Bible n'en dit rien, quoique ce détail soit d'une importance majeure.

On sait que les racines des langues sémitiques, et notamment de l'idiome hébraïque, qui est au moins aussi ancien que tout autre, sont réputées trilittères. Mais une inspection, même superficielle, suffit pour faire reconnaître que, parmi les trois lettres, il y en a toujours une qui est adventive, ayant été mise là pour des motifs d'euphonie, de précision ou de modification du sens primitif. Il en résulte deux faits importants, savoir :

1° Que les racines primitives étaient bilittères, ce qui, dans le système des Sémites, revient à dire monosyllabiques, et ce qui rapproche leur construction de celle des racines japhétiques.

2° Qu'il n'y a dans l'hébreu qu'un très-petit nombre de racines primitives, auxquelles les autres se rattachent non-seulement par la construction, mais encore par le sens, dont elles offrent la reproduction ou les dérivés plus ou moins éloignés.

En cet état, c'est-à-dire après avoir fondu les éléments secondaires ou faisant double emploi, l'hébreu ne présente plus que l'aspect du rudiment très-incomplet d'une langue composée d'un petit nombre de termes appartenant au monde concret, de l'ordre le plus vulgaire, et complètement dépourvue de ressources pour exprimer les abstractions et les rapports. Si vous ajoutez maintenant qu'on a de bonnes raisons de croire à la confusion primitive des diverses parties du discours, au moins dans la forme, et sans que ce défaut fût racheté par l'organisation artificielle qui rend la phrase chinoise à peu près intelligible, vous conviendrez que Dieu aurait fait à l'homme un bien pauvre présent, bien peu digne de sa sagesse et de l'omniscience d'Adam ; comment ce dernier aurait-il pu énoncer clairement ce qu'il aurait du reste si bien compris ? Mais nous verrons plus tard

qu'Adam ne connaissait rien, et il s'exprimait en conséquence.

D'ailleurs, en admettant un idiome révélé, il faut reconnaître que depuis l'époque de la création l'homme a inventé non-seulement des racines, non-seulement des formes grammaticales, mais encore des langues plus ou moins étendues, et que nous ne savons comment rattacher à celles qui sont plus anciennement connues. Y aurait-il eu plusieurs révélations successives du langage? La théologie ne saurait l'accorder. Plus la science fait de progrès et plus on comprend la nécessité de restreindre la croyance à l'intervention immédiate de la divinité dans les affaires humaines, intervention que la naïveté des premiers siècles était portée à exagérer de toutes les manières. Nous croyons donc que le respect envers Dieu ne peut que gagner à reconnaître que son œuvre première a été complète en principe, dans ce sens qu'elle renfermait en elle-même, dès l'abord, tous les éléments nécessaires au développement normal de l'humanité.

II

Le second système entrevoit la vérité : c'est celui de l'école allemande, à partir de Hegel et de Guillaume de Humboldt. Ce dernier voit très-bien dans la langue un produit spontané de l'organisation intellectuelle, et il constate l'influence de l'un sur l'autre ; il ajoute que tous les idiomes sont basés sur un seul et même principe. La doctrine ne pouvait en rester là ; à force de développer, d'augmenter et de modifier, les disciples sont arrivés à une obscurité que M. Steinthal n'a pas certes fait disparaître, en donnant la formule suivante :

« Le langage est l'effort fait par l'esprit humain pour :

peindre à lui-même, suivant un mode de perception général, dont il est l'auteur ¹. »

L'auteur confond le langage et la langue : le langage est la faculté qui vient de Dieu et dont les organes matériels sont dans le cerveau ² ; la langue est le produit de cette faculté, et nous croyons que l'homme en est l'auteur. En disant que *l'esprit se peint à lui-même*, M. Steinthal confond également l'instrument de la représentation avec les objets représentés : l'esprit peint, puisqu'on veut se servir de cette figure, mais ce qu'il peint, ce sont les objets concrets d'où il s'élève ensuite à l'abstrait ³. Enfin les mots *perception générale* contiennent encore une erreur. La tendance généralisatrice, qui crée les catégories par voie de comparaison, est dans nos idées, et c'est de là qu'elle passe dans les langues ⁴ ; mais elle n'est pas dans la langue même : le perroquet, le bouvreuil, le sansonnet, parlent sans avoir aucune puissance de généralisation ; le chien ne parle pas, mais il comprend certaines expressions ⁵ ; chez l'homme, il est à remarquer que l'abondance du langage n'est nullement en rapport avec la force généralisatrice ; au contraire, beaucoup de femmes et d'enfants la possèdent à un très-faible degré, et ils n'en sont que plus loquaces ; s'il est un fait incontestable, c'est que le défaut de

¹ H. de Charencey, dans la *Revue orientale et américaine*, t. II, p. 176. C'est consciencieuse autant que laborieuse.

² La faculté du langage a un organe particulier, qu'il est situé derrière l'orbite de l'œil, et qui a pour auxiliaire ceux des *tons*, du *temps*, etc. Quelques animaux en sont pourvus, mais ils ne parlent qu'imparfaitement, faute d'idées générales.

³ Broussais. *De l'irritation et de la folie*, Paris, 1839. t. I, sect. IV. (valeur des signes). Ce travail est plein des idées les plus profondes sur l'objet dont il s'agit.

⁴ La généralisation ou comparaison est la faculté de comparer les objets entre eux et d'en tirer une idée commune ou différentielle. L'organe cérébral correspond au centre supérieur du front.

⁵ Les chiens comprennent des mots et des phrases ; mais ils sont complètement dérouterés, si l'on emploie une autre langue, bien qu'on y mette une intonation identique. Gall en a fait l'observation et chacun peut répéter l'expérience.

réflexion, la légèreté d'esprit et la loquacité se tiennent intimement.

Les idées et la généralisation ne sont pas le langage : sans doute, nous dira-t-on, mais ils ont sur lui une influence directe, témoin la grammaire et la syntaxe ; on ne comprend pas comment on arriverait à les séparer dans la pratique. On voit que nous ne fuyons pas les difficultés. La solution n'est pas très-éloignée, nous la trouvons dans l'opinion même des savants qui admettent que les différences de forme tiennent à l'état psychologique et accidentel de l'homme dans les diverses situations. Cependant, nous ne sommes pas tout à fait d'accord, car ces mêmes savants ajoutent : « Sitôt qu'une langue a revêtu les caractères qui la distinguent, elle s'arrête, et n'éprouve pas le besoin de passer à un mode d'organisation plus élevé ¹. » Eh ! quoi, ne voit-on pas que c'est là prendre un nouveau fait accidentel pour une règle absolue ? C'est l'état stationnaire de l'intelligence, dans la nation, qui cause l'état correspondant de la langue. Nous défions qu'on cite un seul exemple du mouvement intellectuel d'un peuple sans que sa langue y ait participé ; on ne trouvera pas davantage de perfectionnement dans la langue, si l'intelligence de la nation n'a point fait un pas correspondant dans la voie du progrès. C'est un fait tellement acquis à l'histoire, qu'on en est venu à juger les peuples d'après l'idiome qu'ils employaient. L'observation peut se continuer de nos jours et elle donnera des résultats identiques : l'Académie française et le dictionnaire n'ont pas empêché notre langue d'être sensiblement modifiée depuis le temps de Louis XIV ; les grammairiens, l'étude des modèles classiques, les regrets au moins exagérés des enthousiastes du passé, n'y peuvent rien, et le travail continuera à s'effectuer en dépit de toutes les règles

¹ De Charencey, dans la *Revue orientale et américaine*, t. II, p. 200.

et en raison du changement des idées elles-mêmes. Langue fixée, langue morte; ne croyez pas à l'Italie, si elle n'abandonne l'italien pour un idiome moins musical et plus viril.

Tout en n'entrant que timidement dans la voie que nous indiquons, M. de Charencey fait une critique très-sensée du système, lorsqu'il lui reproche d'être basé sur des *a priori*, de simples hypothèses, dont rien ne justifie la justesse et la légitimité ¹. C'est l'expression de la vérité.

III

Le troisième système dont il nous reste à parler assimile les langues à tout autre produit de la nature animée; il leur assigne un état embryonnaire et nous fait assister à leur conception et à leur long enfantement. Du simple cri, du son inarticulé, émis dans l'intention de reproduire un effet perçu par l'ouïe, de l'onomatopée, en un mot, l'homme se serait élevé successivement aux formes compliquées que nous connaissons. Ce système, un peu parent de celui qui fait venir l'homme du polype par l'échelle zoologique, et dont nous allons parler tout à l'heure, procède par la même voie de gradation sériale et non interrompue, et il repousse l'intervention de la divinité; toutefois, comme la doctrine des théologiens, il n'a d'autre mérite que la commodité, et nous ne savons pas qu'il ait jamais été présenté sous une forme réellement scientifique.

Mais voici un linguiste, savant et d'intentions parfaitement orthodoxes, dont les conclusions, quoiqu'il puisse dire, nous ramènent à ce système, et contiennent tout ce qui en a été dit de plus sérieux : il importe donc de les connaître.

¹ De Charencey, dans la *Revue orientale et américaine*, t. II, p. 194.

M. l'abbé Leguest publia, il y a trois ans, un premier mémoire sur la formation des langues ¹; il y contestait la primordiale des racines trilitères dans les langues sémitiques, sentiment qui est le nôtre, nous venons de le dire ². Mais il adoptait en même temps un nouveau procédé de recherche de la racine primitive où, se fondant sur une conjecture de Sylvestre de Sacy ³, inspirée elle-même par des passages empruntés à deux auteurs arabes ⁴, il proposait d'admettre que « les racines actuelles ont été formées par la réunion de deux radicaux ayant perdu chacun une partie de leurs éléments ⁵. »

Or, comme chacun de ces radicaux est lui-même trilitère, M. l'abbé Leguest pratiquait d'autorité l'élimination des éléments superflus, c'est-à-dire des lettres faibles ou redoublées, et réduisait ainsi la matière tout juste à ce qu'il fallait pour obtenir ensuite la recombinaison désirée. Sa conclusion était la suivante : « Il résulte des faits exposés dans ce mémoire et des conséquences qui en découlent que l'homme n'eut tout d'abord à sa disposition qu'un certain nombre de mots basés sur l'onomatopée ⁶. » L'auteur admet que la même expression représentait d'abord à la fois le verbe, le substantif et l'adjectif, ce qui est probable. Mais il ajoute que, dans la suite, l'agglutination donna des composés non-seulement des onomatopées primitives, mais de leurs premiers dérivés; les parties secondaires du discours et les catégories grammaticales vinrent de la même manière. M. l'abbé

¹ L'abbé Leguest, *Etudes sur la formation des racines sémitiques, suivies de considérations générales sur l'origine et le développement du langage* (Paris Benjamin Duprat, 1853, in 8°).

² Voir plus haut, § II.

³ Sylvestre de Sacy, *Anthologie grammaticale*, p. 449; et *Chrestomathie arabe* 2^e éd. t. III, p. 231;

⁴ Beldhaouyi et Motarrézi.

⁵ L'abbé Leguest, *Etudes sur les racines sémitiques*, p. 1.

⁶ M. l'abbé Leguest, *ouv. cit.*, p. 815.

Leguest veut bâtir un système, non pas rationaliste, mais rationnel : « Le Créateur de l'univers, dit-il, pouvait certes éclairer l'homme d'une manière particulière, et lui donner un langage qui n'eût pas découlé immédiatement de sa nature et de celle des êtres qui l'environnaient. Mais pourquoi eût-il rompu l'harmonie générale de l'univers? Pourquoi l'homme, plutôt que toute autre créature, aurait-il eu quelque chose d'arbitraire, et se serait-il trouvé par là placé en dehors des lois qui régissent le monde ¹. »

Rien de mieux assurément, sauf ce qui concerne l'onomatopée et la prétendue agglutination des prétendus radicaux primitifs. Dans un travail publié à cette époque, nous exposâmes nos objections : elles portaient sur l'arbitraire d'une méthode dénuée de justifications; sur des erreurs de détail, sur l'improbabilité du système, qui nous semblait contraire aux données de l'histoire et de la physiologie.

M. l'abbé Leguest nous fit l'honneur de nous répondre ², et après avoir protesté de l'orthodoxie de ses vues, il conclut que le mode de formation qu'il admet dans les langues résulte « en premier lieu, dit-il, du développement de la société et des arts, qui exige de nouveaux mots et même de nouvelles formes dans le discours; en second lieu, de l'affaiblissement et de la déchéance de cette nature privilégiée que possédaient les premiers hommes. Quand il fallut, en effet, analyser les rapports qu'ils apercevaient du premier coup d'œil, le langage prit nécessairement une forme plus analytique, afin de se conformer à cette nouvelle phase de l'esprit humain ³. » Ceci revenait à dire que l'auteur appelle à l'appui de son système celui des théologiens.

¹ M. l'abbé Leguest, *ouv. cit.*, p. 163.

² M. l'abbé Leguest, *Addition aux considérations sur l'origine et le développement du langage*. Paris, 1858.

³ M. l'abbé Leguest, *ouv. cit.*, p. 16.

Un nouveau mémoire a paru depuis ¹ : l'auteur, reconnaissant qu'il a suivi une méthode vicieuse dans la démonstration de son principe, recourt à un nouveau mode de justification qui consiste à faire ressortir les rapports existant entre le sens primitif des mots et leurs significations dérivées : ainsi l'idée première de *longus*, *altus*, se transforme naturellement en *annosus*, *ætate confectus* ; et il en est donné une trentaine d'exemples puisés dans l'arabe. Nous voici transportés sur le terrain de la logique.

Une étude de ce travail a été donnée par M. l'abbé Bargès, au point de vue orientaliste : c'est déjà dire combien elle est sûre et complète. Le savant critique développe la pensée que nous avons exprimée ci-dessus de la bilittérité primitive des racines sémitiques : il en cite une longue liste, se rapportant à l'idée simple de *couper* qui est, comme chacun le sait, l'élément le plus fécond de ces idiomes ; fait décisif qui, s'il ne fournit pas le moyen d'établir dès aujourd'hui un système complet, doit être considéré du moins comme en ouvrant largement la voie. Nous ne saurions mieux faire que de nous y référer ².

Il reste à examiner l'onomatopée en elle-même. Un pareil point de départ a pu séduire des esprits faciles ³ ; nous ne pensons pas qu'il convienne à la science. *A priori*, il soulève une grave objection : c'est que la plupart de nos idées sont réellement étrangères au son qui les représente. En fait, le système n'est pas mieux fondé : les sourds-muets et les idiots ont des cris sans pouvoir les articuler ; le chien aussi a des aboiements pour répondre à toutes ses émotions, mais il n'ar-

¹ M. l'abbé Leguest, *Moyen de rechercher la signification primitive des racines arabes, et par suite des racines primitives*, Paris, Challamel, éditeur, 1860.

² M. l'abbé Bargès, *Les Racines sémitiques* ; 1861, in-8°.

³ Ch. Nodier, *Dictionnaire des onomatopées*. C'est également l'opinion de Destutt, de Tracy et de ses disciples, qui n'ont jamais pu d'ailleurs en faire autre chose qu'une hypothèse dénuée de preuves.

rive point à la parole. Quant à l'homme, si l'onomatopée était son premier moyen, il devrait l'employer à reproduire les sons de la nature ; il n'en est rien : dans les langues les plus anciennes, les objets qui reproduisent ces sons ont été représentés ordinairement par des mots d'une autre forme ; c'est ce qui est arrivé spécialement pour les animaux. Au contraire, on voit l'onomatopée se manifester à la dégénérescence des langues, et remplacer peu à peu les termes primitifs. L'onomatopée est le procédé des enfants et des intelligences faibles ; ce sont les hommes et les intelligences puissantes qui font les langues.

Il existe certainement entre les idées et les sons, soit parlés, soit musicaux, des relations que l'on entrevoit sans qu'on puisse les définir. On en découvrira la loi quelque jour ; mais cette tâche est réservée à une époque mieux renseignée que nous ne le sommes sur la constitution de l'intelligence humaine.

VI

Après cet exposé de l'état de la question, nous pouvons aborder directement le point de vue nouveau sous lequel il nous semble nécessaire de l'envisager.

Personne, sans doute, ne voudrait contester la réalité d'un rapport intime entre les conditions extérieures du langage et l'état psychologique de l'homme qui fait usage de cette faculté : on ne s'exprime pas, à la terre des Papous, comme on le fait à l'Académie française, et l'idiome des rives de l'Oder suppose un courant d'idées différent de celui que rend le patois de Naples. La tradition et l'usage n'expliquent pas cette diversité, puisqu'elle se manifeste chez des peuples ayant une origine identique, qu'elle se retrouve parmi les individus de la même nation, de la même famille, enfin qu'elle affecte chacun de nous à diverses époques, selon le caractère, l'é-

ducation, les circonstances extérieures en général. C'est en ce sens qu'on a pu dire : le style, c'est l'homme.

Or, si l'influence de l'état psychologique des individus se fait si fort sentir de nos jours, malgré la pression puissante qu'exercent les règles d'une société civilisée, à plus forte raison dut-elle être efficace sur les premiers créateurs de la parole que ne dirigeaient ni grammaires, ni usages, ni traditions d'aucune sorte. Les savants qui s'occupent de l'origine du langage ont donc les meilleures raisons pour rechercher quelle fut, à cet égard, la situation primordiale de l'humanité; mais la plupart d'entre eux ne paraissent pas s'être doutés d'une pareille nécessité. Nous allons tenter un essai, à l'effet de combler cette lacune : commençons par constater l'existence de plusieurs doctrines opposées, relativement à la première manifestation de l'intelligence humaine.

Les théologiens (un grand nombre du moins, car ceci n'est pas affaire de dogme) admettent que le premier homme, Adam, vint au monde orné de toutes les facultés physiques et intellectuelles, en même temps que de toutes les connaissances scientifiques que ses descendants s'efforcent depuis lors de réunir avec tant de peine; système commode, mais absolument hypothétique, et présentant un double inconvénient : d'abord celui d'abuser de la révélation, croyance très-respectable, qu'il faut laisser dans le cercle des idées où elle est nécessaire et par là même justifiée; en second lieu, celui de se mettre en contradiction avec son propre principe, avec la Genèse. Nous le démontrerons en nous plaçant sur le terrain même des Écritures et de la révélation.

La théologie professe que l'homme fut créé à l'état d'innocence, c'est-à-dire ignorant la distinction du bien et du mal¹; donc, dans le Paradis terrestre, Adam ne possédait, ni par le fait d'une révélation, ni autrement, la connaissance

¹ Genèse, ch. II, v. 17.

du monde matériel et immatériel, où le bien et le mal existaient déjà, puisque Dieu lui défendait de s'en enquérir, témoin d'ailleurs le serpent, la plus subtile des bêtes, et les anges déchus. Mis en présence des animaux, Adam leur donne des noms qui subsistent encore, dit la Genèse ¹; et ces noms, conservés dans les langues sémitiques, se rapportent tous à des conditions extérieures des sujets, ce qui prouve qu'Adam n'en jugeait que d'après l'apparence la plus superficielle. A la suite de sa faute, causée par le seul désir de posséder une connaissance qu'il n'avait pas, Adam, ouvrant les yeux, voit la terre couverte de bien et de mal et comprend son ignorance ². Serait-ce par hasard à ce moment que Dieu, complétant sa création en faveur de l'homme coupable, lui aurait donné cette science extraordinaire dont les théologiens nous entretiennent? L'Écriture va leur répondre : à son entrée dans la vie actuelle, lorsqu'il songe à cacher sa nudité, l'homme ne va pas au delà de l'emploi du premier objet qui tombe sous sa main, d'une feuille d'arbre ³, tissu naturel, aussi peu commode qu'insuffisant; cet acte n'exige pas une grande somme de connaissances, tout sauvage peut faire autant et mieux encore. Mais ne serait-ce là qu'un fait accidentel? Point du tout : Adam n'en savait pas davantage et il était absolument incapable d'aller plus loin; c'est la Genèse qui le dit : elle nous apprend qu'il fallut l'intervention de la divinité pour enseigner à l'homme l'usage du plus rudimentaire des vêtements, de la peau des animaux ⁴. Les preuves ne s'arrêtent point là, elles se succèdent dans l'ordre le plus rationnel : nous voyons d'abord l'homme invité à cultiver la terre ⁵; une génération et un siècle arrivent avant qu'il ne soit question de l'état pastoral ⁶; ce n'est qu'après trois gé-

¹ Genèse, II, 19 — ² Genèse, III, 7. — ³ Genèse, III, 21. — ⁴ Genèse, III, 7.
— ⁵ Genèse, III, 19. — ⁶ Genèse, IV, 2.

néérations et autant de siècles qu'Enoch produit un centre habité ¹; mais il faut traverser sept générations pour trouver le premier art dans Jubal qui invente les instruments de musique, et la première industrie dans Tubalcain qui travaille les métaux ². Cette progression, quoique très-lente, est, en définitive, tout ce qu'on peut imaginer de plus rationnel; la connaissance la plus parfaite des ressources intellectuelles et physiques de l'homme, et celle des progrès successivement accomplis, soit dans les périodes historiques, soit dans les temps actuels, ne permettent pas une autre hypothèse. D'ailleurs, si l'homme eût eu d'abord la science infuse, telle que les efforts continus de la civilisation la feront un jour, il aurait immédiatement transformé la terre, et légué à ses descendants tous les trésors, toutes les ressources qu'elle recèle; tels n'étaient pas les desseins de Dieu, et on sait qu'il en a été différemment. Il reste donc établi qu'à sa venue sur la terre, l'homme n'a pas eu le secours de la révélation pour la connaissance des vérités de l'ordre physique qui sont le domaine de la science et la base de l'industrie; ce qui précède ne s'applique pas aux vérités de l'ordre moral.

Une opinion toute opposée à celle des théologiens susmentionnés est professée par un grand nombre de naturalistes : leur système, basé sur une prétendue filiation sériale des produits de la terre, demande à l'évolution naturelle de la matière la production des faits que la croyance vulgaire est portée à rapporter à l'action plus ou moins médiate d'un pouvoir supérieur. A l'aide de cette hypothèse, non moins commode que la précédente, on descend graduellement, par une échelle artificielle des êtres, jusqu'à l'atôme ou la monade, et alors il reste si peu à expliquer que l'on peut à la rigueur se passer de l'intervention du pouvoir supérieur; il suffit de déclarer que les causes premières nous échappent.

¹ Genèse, IV, 17. — ² Genèse, IV, 21, 22.

L'ébauche de cette doctrine fallacieuse fut présentée jadis sous une forme assez brutale par un pauvre auteur nommé de Maillet, qui, dans un pauvre ouvrage intitulé *Telliamed*¹, explique les transformations du poisson par les degrés supérieurs jusqu'à l'homme qui n'est qu'un singe perfectionné. Cette affirmation, un peu hasardée aux yeux des contemporains, a perdu aujourd'hui de sa rondeur, mais elle a gagné en étendue : en partant de l'homme pour retourner en arrière, on vous ramène au polype, au végétal, au corps inerte. A vrai dire, on n'affirme pas la parenté en ligne directe de la race caucasique, avec les échinodermes et les cryptogames, mais on vous prouve leur affinité collatérale. L'homme, vous dit-on, passe successivement par tous les états de la nature : il est végétal, polype, mollusque, avant de devenir le bimana qu'on sait : il y a des professeurs pour enseigner ces belles choses, des auditeurs pour les entendre et un budget pour les payer. Vainement la conscience générale, qui est le sens commun, s'est révoltée : le système de l'homme-poisson est resté debout au milieu d'objections le plus souvent dénuées de solidité ! On serait tenté de croire qu'il n'y a rien à répondre, et ce serait une erreur.

L'histoire naturelle admet des divisions par classes, ordres, familles, genres, espèces ; divisions tellement radicales que les individus appartenant à l'une d'entre elles ne peuvent être le produit de sujets compris dans une autre catégorie ; jamais on ne voit la nature gravir les degrés de la prétendue échelle inventée par ceux qui veulent l'expliquer ; une espèce n'en peut produire une autre. Mais, dit-on, il en fut peut-être autrement dans les temps primitifs ? Pure hypothèse, démentie par l'observation, et qu'il faut par conséquent rejeter au pays des chimères, jusqu'à ce qu'un commencement de preuve ait été fourni.

¹ D. Maillet, *Telliamed*, Amsterdam, 1748.

D'ailleurs, entre l'homme et l'animal, la confusion des espèces n'est pas possible, non-seulement en raison des attributs fondamentaux de toute sorte, mais surtout parce que les deux natures sont essentiellement différentes. En effet, la nature animale est foncièrement fatale dans les limites normales de son évolution physiologique; c'est-à-dire qu'il vit et meurt dans les conditions que lui ont faites sa naissance, les lois physiques qui président à la croissance et à la décroissance de l'individu, et enfin les circonstances extérieures, c'est-à-dire étrangères à son individualité. Quant à l'intelligence, la sienne propre, bien entendu, il ne lui est réservé aucune action susceptible d'influer d'une manière durable sur cette évolution physiologique.

L'homme, en tant qu'animal, est soumis à la même loi; mais les effets en sont profondément modifiés par l'action d'une autre puissance qui est, non pas complètement, mais foncièrement libre. Cette puissance, c'est l'intelligence dont il ne faut pas séparer la moralité; par elles, l'homme modifie les conditions physiologiques et corrige l'action des circonstances extérieures. Il en est ainsi, et il n'en saurait être autrement; et c'est pour cela seulement que nous en parlons, car c'est là que réside le principe. L'homme livré aux conditions de sa naissance, de son évolution physiologique et des circonstances extérieures, périt inévitablement, et pour ainsi dire instantanément. Naissant nu, il est destiné à être vêtu; n'ayant que des forces médiocres, absolument et surtout relativement parlant, il a des appétits et des aspirations immenses; plus sensible que la plupart des animaux à l'action des circonstances extérieures, il devient celui qui leur résiste le mieux; enfin le dernier venu, et doué de peu de fécondité, il envahit toute la terre, et un jour il n'y conservera d'autres êtres vivants que ceux qu'il lui conviendra d'y rencontrer. Or ces lois ne sont pas l'effet d'un accident; elles sont, au contraire, tellement nécessaires qu'en les négligeant il ar-

rive à la dégradation, à la destruction, et tombe ainsi au dessous des animaux.

La nature de l'animal et celle de l'homme sont donc essentiellement différentes ; car la base de la première est physique et fatale, et celle de la seconde est intelligente et libre. Aussi, est-il des naturalistes qui font de l'homme, non pas un *ordre*, mais un *règne* à part ¹. Un esprit sérieux ne saurait admettre le passage régulier de l'une de ces natures à l'autre, parce que ce serait une pure hypothèse, en contradiction avec tous les faits connus, et d'ailleurs dépourvue de tout terme de comparaison, même le plus éloigné.

D'autres, moins absolus, se contentent de considérer l'homme comme ayant apparu à un état voisin de celui de la brute et s'étant élevé successivement à la hauteur psychologique où nous le voyons. Il faut choisir entre ces deux termes : ou bien l'homme, n'ayant pas dès l'abord toutes les facultés qu'il possède aujourd'hui, les a acquises successivement ; ou bien, les ayant en germe, il les a développées.

Si l'acquisition des facultés intellectuelles a été successive, elle n'aura pu échapper à l'action des circonstances extérieures, et alors nous devons trouver sur les divers points du globe des hommes présentant les différents degrés de développement ; c'est bien là ce que certaines personnes prétendent, mais rien n'est plus faux : les hommes ont, en tous lieux, les mêmes facultés du plus au moins, et les nuances qui les distinguent tiennent à des faits accidentels, contingents, quoique ayant une certaine apparence de généralité. Ce qui procède devient surtout évident, si on soumet la question à l'investigation selon le mode phrénologique.

Si l'on veut dire que l'homme possédait bien les facultés en puissance, mais à l'état latent, alors c'est le développe-

¹ Voir notre article : *De la Classification de l'homme*, etc. *Revue orientale*, t. VI, p. 167.

ment seul qui aura été successif, les traces de cette évolution devront se trouver dans l'histoire, et on pourra démontrer la perfectibilité indéfinie de l'homme. Or, il n'en est rien : l'histoire nous démontre que l'homme n'a jamais varié, toutes circonstances égales d'ailleurs ; les grands hommes de l'antiquité valaient, intrinsèquement, ceux de nos jours, et l'homme ne se perfectionne pas. Ce qui est perfectible indéfiniment, ce n'est pas l'homme, c'est l'humanité ; parce que le patrimoine de celle-ci est surtout intellectuel. Aussi, tandis que l'homme reste invariable, l'humanité civilisée marche plus ou moins constamment dans la voie du progrès.

Les mêmes réponses s'appliquent aux opinions qui admettent une série de créations depuis la race la plus incomplète jusqu'à la plus parfaite, chacune d'elles étant condamnée à tourner indéfiniment dans le cercle fatal où son activité se trouve circonscrite. Tout en ayant une apparence de probabilité sur laquelle nous nous expliquerons en temps et lieu, ce système présente aussi l'inconvénient de multiplier très-hypothétiquement l'intervention directe du pouvoir suprême dans les choses de ce monde, et à ce titre, il devrait être repoussé par les naturalistes conséquents.

En résumé, et quelque soit le système anthropologique auquel on se rattache, peut-on admettre que l'homme a été créé à un état inférieur d'organisation, tel par exemple que celui du Boschiman ou du naturel de la Nouvelle-Hollande ; et ces malheureux sauvages représentent-ils un type primordial, ou bien une dégénérescence de l'espèce humaine ? Rien que cette question embrasse le cadre tout entier de l'ethnographie, il est possible d'y faire une réponse sommaire.

V

D'autres ont déjà remarqué qu'avec une peau nue, des ongles mous, des dents courtes, une bouche peu fendue, des

instincts inférieurs modérés, l'homme n'est pas en mesure d'acquérir matériellement la suprématie sur les êtres qui l'entourent, s'il n'est aidé du secours d'une intelligence supérieure. Ceci dut être vrai surtout pendant les premiers jours de la création, époque où la géologie nous fait reconnaître la présence d'ossements d'animaux gigantesques avec lesquels les restes de l'homme sont peut-être mêlés. D'un autre côté, l'observation démontre que les individus séquestrés perdent l'acquis de la civilisation, et même en grande partie l'usage de l'intelligence; ce fait paraît être également vrai des sociétés. Il n'est pas démontré qu'il y ait eu sur la terre plus d'une civilisation, c'est-à-dire que tout peuple à son tour n'ait dû son amélioration au contact d'autres peuples, et que l'isolement, au contraire, n'ait pas toujours produit l'abaissement, la dégénérescence, enfin la destruction, si les dangers sont assez considérables.

Il n'est pas admissible, sans doute, que l'homme ait paru sur terre par grandes masses organisées avec des armes et des lois; l'explication biblique est bien plus conforme à l'ordre naturel des choses : l'homme est venu tout nu, ignorant de tout, ne possédant rien, au milieu d'une nature riche, puissante, terrible, pleine de séductions et de résistances à la fois. Il lui a donc fallu, dès ses premiers instants, une forte intelligence pour établir l'équilibre à son profit.

Quelle est, en effet, la condition normale, et en même temps générale de l'esprit humain? Sans entrer dans les détails, inutiles en ce lieu, de la science phrénologique, demandons-lui la grande division; division incontestable pour quiconque n'est pas complètement aveugle en fait des choses de l'intelligence.

Les facultés de l'esprit humain se divisent en deux ordres que nous nommons : *affectives* et *intellectuelles*; on disait autrefois : les sentiments et l'intelligence pure, ou bien encore le cœur et l'esprit.

Les facultés affectives sont celles dont les anciens plaçaient le siège dans les viscères, le cœur, le foie et les entrailles, parce qu'elles y causent de fortes émotions. Elles comprennent les instincts ou penchants animaux, qui ont pour objet la reproduction et la conservation de l'individu, de la famille, de l'espèce ; et les sentiments qui, élevant l'esprit au dessus des considérations exclusivement matérielles, lui inspirent les émotions de dignité, de justice, de bienveillance, de piété, enfin toutes les vertus, et en outre, celles de l'imagination, qui l'emportent jusqu'aux sphères les plus reculées de l'idéal, du beau, du vrai, du bien.

Prise isolément, chacune de ces facultés est spontanée ¹ : elle agit en dehors de l'appel de la volonté et lui résiste souvent ; ses excès sont connus en théologie sous le nom générique de concupiscence ; elle subit l'influence de l'éducation, mais n'en procède pas uniquement et y préexiste dans une mesure plus ou moins forte.

L'ensemble des facultés affectives constitue une puissance qui exige le concours d'une certaine force de l'intelligence pure dont nous parlerons plus loin, mais elle en est distincte : l'un et l'autre pouvoir sont donc susceptibles de se trouver en parfait équilibre, et alors il en résulte le maximum de force relative de l'intelligence, la sagesse ; c'est assez dire que la combinaison est rare. Quelquefois l'un des deux absorbe l'autre ; le plus souvent, il s'établit entre eux un rapport de domination et d'asservissement ; nous examinons actuellement le cas où c'est la puissance affective qui l'emporte.

Or, nous venons de le dire, ce pouvoir comprend les instincts qui produisent la force du caractère, la passion, les sentiments, dont les uns donnent la moralité, et les autres l'élévation de la pensée. La réunion de ces trois éléments, dé-

¹ Les organes en sont situés dans les parties postérieures, latérales et supérieures du cerveau.

veloppés à un haut degré, crée une puissance extraordinaire, presque fatale, inexpliquée, qui fait l'étonnement du vulgaire et le désespoir de la science, l'*intuition*. C'est l'intuition qui, fournissant à l'ignorant des solutions jusqu'alors cherchées en vain par les voies méthodiques, assure la priorité chronologique du sens commun sur la philosophie¹; c'est elle qui donne à tant de femmes la raison droite et sûre dont une culture insuffisante semblerait devoir les priver; c'est elle encore qui inspire à l'homme de génie, au législateur, au fondateur de religion, au poète, au prophète, à l'illuminé, des idées qui dépassent tous les calculs et conservent leur caractère grandiose au milieu des plus incroyables aberrations; c'est elle qui devine obscurément, prévoit sans pouvoir fournir ses motifs, indique sans démontrer, et produit ces mille faits tenant de près ou de loin au prodige, au miracle, au surnaturel : magnétisme, divination, pressentiment, prescience, influences incompréhensibles; c'est elle enfin qui, devançant les données de l'observation, sans toutefois les remplacer suffisamment, sert de phare provisoire à l'humanité, en attendant les lumières définitives qui sont celles de la science.

L'expression la plus élevée de l'intuition, c'est la *révélation*; on nous demandera peut-être ce que c'est que la révélation, pourquoi nous y croyons et comment nous la rattacherons à l'intuition; voici notre réponse.

La révélation est l'intervention de Dieu dans la direction intellectuelle de l'humanité. Nous pensons, sauf erreur, et généralement du moins, qu'elle est purement immatérielle, c'est-à-dire qu'elle consiste dans une influence immatérielle

¹ Sans posséder la clef de l'énigme, Jouffroy en a donné un admirable tableau dans son article « la Philosophie et le sens commun » (*Mélanges philosophiques*). La même idée, quoique trop restreinte à la civilisation grecque, sert d'argument à la belle thèse de M. L. Menard : *la Morale avant les philosophes*, Paris, 1860, un vol. in-8°.

exercée sur l'esprit de celui qui reçoit et déclare la vérité.

Nous croyons à la révélation parce que cette influence n'a rien de plus incompréhensible que beaucoup d'autres dont la raison d'être nous échappe ; parce qu'on lui doit des vérités d'un ordre de beaucoup supérieur à l'état intellectuel des hommes qui les ont déclarées ; parce qu'elle a pour objet des connaissances qui échappent à la science ; parce que l'idée s'en trouve *a priori* dans la conscience, et que la preuve en résulte de sa durée même à travers les obstacles et les épreuves de toute sorte. Il ne s'en suit nullement que nous soyons obligés d'admettre tout ce qu'on voudra nous donner pour révélation. Elle ne saurait prévaloir contre les vérités de l'ordre physique.

L'action de l'esprit divin ne s'exerce pas sur les facultés intellectuelles : les unes, les réfléchives, ne s'occupent que de rapports abstraits ; les autres, les perceptives, ne connaissent que de faits matériels, scientifiques. Il faut chercher cette action sur les sentiments les plus élevés des facultés affectives, lesquels constituent l'imagination ; voilà pourquoi la révélation tient à l'intuition. D'ailleurs, les procédés, humainement parlant, sont les mêmes, et, dans bien des cas, il est difficile de décider où l'une s'arrête, où l'autre commence : toutes les religions ont la prétention d'être révélées, c'est un besoin dont elles ont conscience ; mais la plupart n'étaient qu'intuitives et n'en contenaient pas moins certaines vérités.

Nous verrons plus tard que, chez les premiers hommes, l'intuition fut nécessairement très-puissante.

Les facultés intellectuelles sont celles qui constituent le raisonnement, le jugement ¹ ; les unes, les *perceptives*, font connaître l'existence des corps, les propriétés de la matière

¹ Les organes en occupent la partie du cerveau correspondant au front, savoir : Les *perceptives*, l'arcade-sourcillière ; les *réfléchives*, le milieu du front de l'une à l'autre bosse frontale.

ses modifications, les rapports concrets et ceux des choses avec les signes représentatifs. Leur développement favorise les tendances pratiques, l'appréciation des qualités plastiques, l'esprit d'observation et de recherche ; elles font connaître le monde, et fournissent à la science ses matériaux ; elles donnent le goût du vrai et redressent les écarts de l'imagination (intuition) et de l'esprit de système¹. Les deux *réflectives* sont les instruments du raisonnement : l'une comparant les objets entre eux, ainsi que leurs qualités du plus au moins ; l'autre mettant chaque objet en présence de sa cause et de ses effets.

Les facultés combinées constituent donc les moyens propres de la science ; elles ne sont pas spontanées, pas plus que la science elle-même qui est leur produit ; comme celle-ci, elles puisent leurs excitations dans les rapports avec le monde extérieur, n'agissent que sous l'impulsion de la volonté, et ne se développent que par l'étude et le travail, et enfin leurs manifestations, nulles dès l'abord, s'accroissent constamment en raison des notions qu'elles ont acquises.

C'est dans cet ordre d'idées qu'il faut chercher et qu'on doit espérer de trouver la clef de toute connaissance humaine.

A mesure que la science marche et fait jaillir la vérité, le rôle de l'intuition décroît nécessairement ; il n'est plus besoin de croire ou de deviner, lorsqu'on sait. C'est ainsi que, dans chacun de nous, l'expérience, qui est la science de la vie ordinaire, dissipe les illusions du premier âge : résultat logique, dont nous trouverions la preuve dans l'homme collectif aussi bien que dans l'individu.

¹ L'esprit de système résulte d'une combinaison qui met le raisonnement (facultés réfléchies), au service des sentiments et des instincts (facultés affectives), sans le secours des puissances pratiques (fac. perceptives) ; il consiste à raisonner sur des émotions, et non sur des notions, sur des sentiments et non sur des faits.

VI

Il faut conclure : nous y procéderons avec la plus entière indépendance de parole et d'esprit, car si nous n'atteignons pas la vérité, nous avons du moins la conscience de l'avoir cherchée sincèrement. Commençons par déclarer que nous n'affirmons ni l'unité ni la pluralité de l'espèce humaine, ni aucun système, quel qu'il soit. Si nous employons le terme générique *l'homme*, c'est pour la facilité de l'exposition : les partisans de l'unité y verront la souche de l'espèce, les pluralitaires l'entendront d'une race donnée, et spécialement de la plus intelligente qui se puisse rencontrer.

L'homme a eu un commencement, dont la date n'est pas très-éloignée de notre époque, si l'on compare son histoire à celle du reste du monde : dans quel état fit-il son apparition sur la terre ? Puisque la tradition est contestable pour les uns, obscure pour tout le monde, appelons à notre secours les investigations possibles à la science actuelle.

L'homme n'est pas venu sur terre orné d'omniscience, et nous entendons par là l'ensemble des notions qui lui auraient permis de saisir les qualités des objets, et d'en tirer le parti que comporte l'étendue de ses forces physiques et intellectuelles. Aucun monument ne témoigne d'un pareil fait ; mais la seule autorité qui nous reste et ce que l'étude nous apprend démontrent positivement le contraire.

La transformation sériale des êtres depuis la matière inorganique, par l'animal, jusqu'à l'homme, est également inadmissible, par le motif que la constance actuelle des lois de la nature proteste contre une pareille hypothèse. D'ailleurs, et ce qui concerne spécialement l'animal et l'homme, l'observation découvre entre ces deux natures des différences essentielles, qui en font des divisions à part.

L'homme n'a pas paru à l'état de brute, parce que ni l'his

toire ni la science ne nous permettent de saisir nulle part la trace de l'acquisition ou du développement successif de ses facultés ; l'observation prouve, au contraire, que lorsqu'il n'est pas soutenu par l'intelligence, l'homme se dégrade instamment et périt d'une façon très-rapide. Ce qui précède est également incontestable, soit que l'on suppose une création unique, soit que l'on admette une émission successive ou sériale de races apparaissant à des états divers de développement.

N'hésitons donc pas à affirmer ce qui est la vérité :

L'homme est venu sur terre absolument nu, c'est-à-dire dépourvu de toute richesse, de toute possession, soit physique, soit intellectuelle ; mais, en même temps, il était doué de toutes les facultés qui pouvaient le rendre apte à commencer d'entrer dans cette double possession. La logique nous oblige même à admettre que cette aptitude, que ces facultés étaient à un haut degré de puissance ; car nous ne pourrions nous expliquer autrement comment ces êtres auraient pu échapper à des dangers et à des difficultés dont aujourd'hui même l'homme a tant de peine à triompher, lorsqu'il est dépourvu des ressources accumulées par le travail continu de la civilisation, de l'évolution humaine.

Ceci étant établi à un point de vue général, voyons quelles en sont les conséquences en ce qui concerne le langage.

Nous avons dit que l'esprit humain peut présenter deux physionomies principales : *affective et intuitive* lorsque les instincts et les sentiments dominent, *intellectuelle* lorsqu'il y a suprématie des facultés perceptives et réfléchitives.

De ces deux caractères, quel est celui qui a dès l'abord imprimé son cachet à l'intelligence humaine ? *l'intuitif*, évidemment ; et il y a pour cela plusieurs raisons que fournit l'observation. La première, c'est que le genre humain est foncièrement intuitif : les enfants, la plupart des femmes et la majeure partie des hommes présentent ce caractère à un

haut degré; c'est là un fait primitif dans l'histoire de chacun de nous; et ceux qui parviennent à y échapper n'obtiennent ce résultat que par le travail et l'étude. On peut donc l'affirmer d'une manière générique : l'homme est surtout affectif, et par suite intuitif, et par suite encore synthétique.

La seconde raison, c'est que les facultés affectives (et intuitives) agissent spontanément et instantanément, puisqu'elles ne donnent que des émotions; tandis que les puissances intellectuelles n'ont pas d'impulsion propre, ne reçoivent d'excitation que des objets extérieurs, et ne sont impressionnées par ceux-ci qu'en raison du développement successif que l'éducation leur a donné.

L'homme étant intuitif, ses facultés affectives étaient frappées bien plus vivement que ses puissances intellectuelles par les objets extérieurs; il n'est pas nécessaire d'être phrénologiste pour le comprendre¹ : chacun sait qu'à la vue d'un objet inconnu, les sentiments de beau, de laid, de terrible, d'agréable, de pénible, etc., précèdent infailliblement, chez tout autre que le savant calme et froid, les notions scientifiques ou propres aux qualités matérielles. Il en fut ainsi d'autant plus certainement, dans les premiers temps, que l'homme ne connaissait rien, et qu'il n'avait pas de mots pour exprimer la plupart des rapports matériels, comme le prouve l'histoire des langues.

L'homme était donc intuitif et synthétique; mais il avait aussi l'usage des facultés réflexives (philosophiques), sans quoi il aurait été idiot²; il ne lui manquait qu'une chose, savoir, l'éducation, et par suite l'influence des facultés perceptives (pratiques, plastiques).

¹ Nous sommes obligé d'en revenir toujours à la phrénologie, la psychologie philosophique n'offrant aucune ressource pour l'étude de problèmes dont elle n'a pas la première idée.

² Ou si l'on veut, semblable à l'enfant à la mamelle ou aux petits des animaux pendant les premiers jours de leur vie.

Or la psychologie phrénologique nous apprend qu'avec une pareille disposition, c'est-à-dire avec une vie intuitive puissante, des facultés philosophiques convenables et des notions nulles, ou faibles, ou même médiocres, l'homme est invinciblement porté à faire des théories par voie de généralisation, à synthétiser, à tomber dans les systèmes ¹.

Dans les choses de la vie ordinaire, ce mode de procéder ne constitue aucun progrès ; il se borne à coordonner ce qu'est déjà, en y ajoutant, comme complément, des hypothèses ordinairement fausses. Or, progrès correspond à changement, base nouvelle, fait nouveau ; voilà pourquoi la spéculation philosophique amène si peu de découvertes, tandis que l'observation et même le hasard en produisent le plus grand nombre.

Il y a cependant une exception à mentionner : le langage, dans ce qu'il a d'immatériel ou d'abstrait, est un produit philosophique, théorique, systématique de l'intelligence.

L'homme possède, et il posséda, dès l'abord, une faculté du langage ² faisant sentir le rapport d'un objet quelconque avec le signe qui le représente ; une faculté des sons ³ donnant la mémoire des sons qu'il a entendus ou prononcés lui-même ; cela suffit pour fixer l'essence du mot proprement dit ; ajoutez les viscères qui servent à la respiration, la langue et la bouche, et vous aurez tout le matériel du mécanisme du langage ⁴.

La portion abstraite du langage est fournie : 1° par les fa-

¹ L'esprit de système, nous l'avons dit, raisonne sur les émotions, au lieu de prendre pour base les notions, les faits ; c'est le caractère de la philosophie des écoles. Aussi, cette philosophie a-t-elle précédé la science, et voit-elle son règne s'effacer à mesure que les connaissances se multiplient.

² L'organe du langage est situé sur l'orbite de l'œil, qu'il repousse en avant, lorsqu'il est développé.

³ L'organe est situé en dehors de l'angle du front et de la naissance du sourcil.

⁴ Il faut ajouter la faculté du *temps* (à côté des *tons* et en dedans) ; elle produit le *rhythme* en se combinant avec l'*ordre* et la *numération* (situés au-dessous).

cultés perceptives qui donnent les notions des objets : lorsque l'homme n'avait pas de notions, il ne pouvait avoir d'expressions, mais à mesure que les notions sont venues, les mots se sont formés; 2° par les facultés réflexives ou du raisonnement : en effet, le mécanisme du langage et les notions donnent des expressions, mais seulement des noms propres; pour avoir une langue, il faut généraliser, ce qui ne peut se faire qu'au moyen du raisonnement.

Tout cela suffisait-il pour la création de la langue ? non; il fallait encore, et en premier lieu, l'impulsion : or l'impulsion résulte de cette puissance affective et intuitive qui est l'essence de l'homme.

Voilà l'orateur complet : remarquez toutefois que, dans cette intelligence primitive, sur les trois termes : impulsion, raisonnement, notion, ce sont les deux premiers qui dominent; les notions, au contraire, commencent par être absentes, et elles n'apparaissent que lentement, graduellement.

VII

Que résulte-t-il de tout ce qui précède. Plusieurs faits importants que nous allons énumérer :

1° L'homme apporte en lui-même le mécanisme matériel et l'instrument abstrait du langage, sinon dans tout leur développement, au moins avec une grande puissance; ce mécanisme et cet instrument n'attendent, pour s'exercer, que des idées; pour créer des mots, que des notions.

2° L'instrument et le mécanisme du langage, préexistant aux notions scientifiques, ne reçoivent que de loin l'influence de ces dernières; mais ils dépendent essentiellement de l'état psychologique de l'individu qui parle. Par conséquent faire l'histoire grammaticale d'une langue, c'est simplement constater le procédé intellectuel du peuple qui l'a parlée. Par conséquent aussi, la grammaire et la syntaxe sont d

simples résultats se rattachant à des causes d'un ordre antérieur et supérieur.

3° L'intelligence humaine étant foncièrement intuitive et synthétique, et les premières notions étant rares, vagues, obscures et souvent fausses, comme l'histoire le démontre, l'expression correspondante a reçu le même cachet d'obscurité, de vague et de généralité ¹.

4° A mesure que les notions se sont accumulées, il s'est introduit, par voie analytique, des distinctions dans les idées qui avaient primitivement une étendue plus considérable. Le même travail s'est opéré dans le discours : de là, les rapports de racine à dérivé ; de là, aussi la multiplication continue des formes et des règles ; de là enfin, le caractère synthétique des langues primitives et la tendance des idiomes vers la forme analytique. Il faut reconnaître cependant que la tyrannie de l'usage contribue à hâter ce dernier résultat dans des proportions exagérées.

5° L'intelligence humaine étant d'abord affective, il en résulte une tendance instinctive du langage à peindre l'émotion éprouvée par le sujet, avant de s'occuper des qualités intrinsèques du corps soumis à l'observation. De là, la priorité du nom d'action, du verbe, dans les idiomes primitifs ; le nom en dérive à titre d'épithète verbale.

6° Une langue rationnelle serait celle qui, sans se départir de ses principes synthétiques et philosophiques, ferait entrer dans son sein tous les nouveaux éléments que pourrait fournir une analyse méthodique. Malheureusement, il n'en a pas été ainsi dans la création des langues contemporaines, et l'on ne saurait espérer de revenir vers un but dont on s'éloigne de plus en plus.

7° Quant à l'onomatopée, objet principal de ce travail,

¹ La généralisation devient une cause d'erreur lorsqu'on l'emploie à associer des idées dont le fond est disparate.

voici nos conclusions : de ce que l'intelligence humaine est, et surtout a été primitivement affective, intuitive et synthétique ; de ce que, par suite, les premières manifestations du langage ont eu un caractère vague et général, d'où on n'est arrivé que progressivement aux expressions spéciales et précises ; d'un autre côté, de ce que le caractère affectif de l'intelligence a pour effet de la rendre attentive plutôt à l'émotion qu'elle éprouve qu'aux attributs mêmes des corps soumis à son observation ; enfin, de ce que les noms sont imposés aux choses avant que les qualités n'aient pu en être étudiées et connues, et d'après la simple inspection du premier moment : de tout cela, il résulte que l'onomatopée n'est pas un procédé primitif de l'intelligence humaine, et qu'il ne s'introduit que postérieurement et à la suite d'une longue habitude. L'histoire des langues le démontre : ce qui existe dans l'hébreu, où Moïse fait remonter jusqu'aux premiers temps de l'homme les noms d'animaux, qui n'y sont jamais empruntés à l'onomatopée, malgré l'apparente facilité qu'un pareil procédé semble offrir pour ce genre d'expressions, le même fait se manifeste clairement dans les autres idiomes de l'antiquité ; mais on voit, au contraire, la forme onomatopique se glisser, au déclin des langues, dans le discours des nations, et y venir ordinairement des plus bas étages de la société, c'est-à-dire des portions les plus dégradées de la population.

En résumé, nous définissons le langage : « Une puissance instinctive, dont l'homme se sert pour exprimer ses émotions dans la mesure des notions qu'il possède. » Le produit de cette création, c'est la langue. Par conséquent, les langues ne sont que l'expression de l'état psychologique des nations qui les parlent ; par conséquent aussi, on ne saurait attribuer à un peuple, à une société quelconque qu'une langue et un degré d'intelligence qui soient parfaitement en rapport ; d'où il suit qu'à moins de supposer l'homme primitif dans un état de dégradation voisin de l'idiotisme, ce qui est

contraire aux données de l'histoire comme à celles de la science, on ne peut lui attribuer l'onomatopée comme moyen de langage.

A. CASTAING.

LES DIALECTES DU NÉPAUL

Le *Journal of the Asiatic Society of Bengal* contient de curieux renseignements sur plusieurs idiomes, jusqu'alors à peu près inconnus, des peuples du Népaul, à savoir sur les langues des *Dahis*, des *Denwars*, des *Pahis*, des *Chépaug*, des *Bhramous*, des *Vayous*, des *Kouswars*, des *Rodongs*, des *Yakhas*, etc. Tibétaines par leur origine, par leur grammaire, par leur structure monosyllabique, elles ont été toutes profondément altérées par l'introduction d'un grand nombre de mots empruntés soit à l'hindoustani, soit aux autres dialectes en vigueur dans tout le nord de la péninsule indienne. Chez les *Dahis* et les *Kouswars*, le vocabulaire primitif a presque entièrement disparu pour être remplacé par le vocabulaire hindoustani, et la langue parlée aujourd'hui n'est plus qu'une sorte de jargon bâtard, indo-européen par son lexique, transgangétique par sa grammaire. Au reste, le lecteur pourra juger par le tableau ci-joint de la physionomie hybride des dialectes parlés dans les gorges de l'Himalaya :

SOLEIL. — Dahi : *Souryé*. — Kouswar : *Souradj* (du sanscrit *Sourya*). — Chépaug : *Nyam*. — Vayou : *Nomo* (du tibétain *gnima*).

LUNE. — Dahi : *Djanha*. — Bhramou : *Chalwan*. — Vayou : *Cholo* (du sanscr. *Chandra*.) — Chépaug : *Lahé* et *lhamé* (tibétain : *Lava*. — Barman ; *la*.)

JOUR. — Dahi : *Din*. Denwar : *Dini*. — Bhramou : *Dina* (du sanscrit *Din*.) — Chépang : *Ngi* (tibétain : *ngi*. — Annamite : *Ngai*.)

FEU. — Dahi : *Agé*. — Kouswar : *Agi*. (du sanscrit : *aghni*.) Pahi : *Mi*. — Chépang : *Mé*. — Bhramou : *Mai*. (tibétain : *mé*. — barman : *Mi*. — Koloun : *Mai*.)

EAU. — Kouswar : *Pani* (hindoustani : *pan*.) Chépang : *Té* (Kariang : *Ti*.)

MAIN. — Dahi : *hât*. — Denwar : *Hath* (Mot sanscrit.) Pahi : *là* (tibétain *Lag*. — Barman : *lek*.)

UN. — Dahi et Denwar : *Ek* (Mot sanscrit.) Pahi : *Chigou*. — (tibétain : *Djig*.)

DEUX. — Denwar : *Douï* (Mot sanscrit). Pahi : *Ni* (tibét. : *Gni*. — Sinico-japonais : *Ni*.)

TROIS. — Dahi et Denwar : *Tin* (*tin* en bali.) Pahi : *Soung*. — Chépang : *Soum*. — Vayou : *Chou* (tibétain : *soum*. — barman : *Song*. — Chinois : *San*.)

HYACINTHE DE CHARENCEY.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

LE MANUSCRIT PICTOGRAPHIQUE DES PEAUX-ROUGES.

M. l'abbé Domenech nous adresse, au sujet des violentes attaques dont son dernier ouvrage a été l'objet, tant en France qu'à l'étranger, une lettre que nous nous faisons un devoir de publier.

« A M. LE DIRECTEUR DE LA *Revue orientale et américaine*.

« Je ne sais comment vous exprimer ma surprise, en apprenant que le comité de rédaction de la *Revue orientale et américaine* refuse de publier ma Notice sur les inscriptions alphabétiques du *manuscrit pictographique américain*, à cause du bruit inconcevable qui se fait, depuis trois mois, au sujet de cette publication. Comme cette notice était prête depuis le mois d'avril, et qu'avant mon départ pour l'Ir-

Je j'avais la certitude morale qu'elle paraîtrait dans le numéro de juin, je me trouve, par la décision de votre comité de rédaction, dans une fautive position, dont j'espère sortir bientôt, mais que je vais signaler par votre honorable organe.

M'imaginant, peut-être à tort, que l'honneur est bien moins compromis en acceptant une lutte inévitable, lors même qu'elle est inévitable, qu'en la fuyant, j'avais cru, au moment de mon départ, trouver, au besoin, parmi mes collègues et mes compatriotes, des défenseurs contre les inqualifiables articles de la presse étrangère; heureusement, le patriotisme est chose rare chez nous, et nos confrères périodiques ayant plus de foi dans la science allemande, belge et belge que dans la nôtre (comme si l'intelligence manque en France), se sont empressés de faire chorus avec mes confrères, sans s'inquiéter de leur incompetence en cette matière. Mon caractère sacerdotal m'oblige à beaucoup de réserve dans mon langage, je ne puis pas néanmoins m'empêcher de constater que, parmi mes savants ou spirituels adversaires, je ne vois pas un seul connu, non-seulement par des travaux sur l'ethnographie américaine ou sur l'idéographie des Peaux-Rouges, mais même par des travaux dans les déserts occupés par les tribus indiennes de l'Amérique du Nord. Malgré mon estime pour les hommes de talent qui attaquent, je pourrais bien leur répondre tout simplement que, sur cette question, je ne puis recevoir de leçons que des ethnographes américains ayant vieilli sous la tente des sauvages, et qu'il est tout ridicule du moins étrange de m'entendre dire par ces personnes que je me suis trompé sur un sujet que j'étudie depuis seize ans, c'est-à-dire depuis mon premier voyage en Amérique. Mais comme, dans cette foule d'articles français, anglais, allemands et belges qui déchirent gratuitement, il en est de signés par des hommes que j'estime sincèrement, je vais m'empresser de répondre dans le plus bref délai. Cette réponse s'adressant naturellement à un public d'érudits, mais peu versé dans l'art graphique des sauvages, je serai obligé, de constater la parenté et l'authenticité des signes symboliques du manuscrit américain, d'accompagner cette réponse de *fac-simile*, de descriptions analogues publiées par le gouvernement des États-Unis, qui m'ont beaucoup servi pour mon travail, et que tout le monde peut vérifier dans l'ouvrage intitulé : *Historical and statistical information respecting the history, condition and prospects of the Indian tribes of the United States, collected and prepared under the direction of the BUREAU OF INDIAN AFFAIRS, per act of Congress of March 3rd 1847*; By Henry R. Schoolcraft, L.-L. D.; illustrated by S.

Eastmann, Capt. U. S. Army. Philadelphie, Lippincott, Grambo et Co. 3 vol. in-4°, ainsi que dans les « *Documents exécutifs, publiés par ordre du Sénat des Etats-Unis*, » 1^{re} session du 31^{me} congrès, 1849-50, vol. 14 2^e session du 33^{me} congrès, 1854-55, vol. 13, P.-T. 3. La gravure de ces planches exigeant un certain temps, je vous prierais d'insérer cette lettre dans le prochain numéro de votre *Revue*, afin de suspendre du moins le jugement des parties désintéressées jusqu'à la prochaine publication de la défense de mon *Manuscrit pictographique*.

« Recevez, etc.

« EM. DOMENECH. »

« Paris, 1^{er} octobre 1861. »

MORT DE RANAVALO-MANJOKA, REINE DE MADAGASCAR. — La malle de l'île Bourbon nous apporte, aujourd'hui même, la nouvelle de la mort de la reine de Madagascar Ranavalo-Manjoka et la proclamation de Rakout, fils naturel de cette princesse, au trône des Hovas. Quant à Rambousalam, héritier présomptif, il a été assassiné par ordre de son cousin Rakout.

A cette occasion, nous croyons intéressant de rapporter les renseignements suivants qui font connaître l'état où se trouvaient les partis à Madagascar, au moment de la mort de la reine :

Tout le monde a entendu parler du roi Radam, le Napoléon de Madagascar, comme il aimait à se faire appeler lui-même, dans son orgueilleuse admiration pour le plus grand capitaine de l'Europe. Cette admiration était telle que Radam, lorsqu'il rencontrait des Français quelque peu lettrés, amenés par le commerce ou le hasard sur les côtes de son île, passait des jours et des nuits entières à se faire répéter par nos compatriotes les récits de nos grandes batailles européennes, et renvoyait ensuite chargés de présents ceux qui lui avaient parlé de Napoléon.

Avec de telles idées et de telles aspirations, on comprend que Radam, chef de la peuplade des Hovas, qui habitait une petite ville nommée Emirne, ne dut pas se contenter de son mince territoire dans l'intérieur de Madagascar. Poussé par ses instincts belliqueux, et soutenu, il faut le dire, par son génie, il fit la guerre sur la côte est de Madagascar, et devint le conquérant et le législateur de cette souveraineté qui s'étend, depuis Fort-Dauphin jusqu'au delà de la baie d'Antongil. La mort mit un terme à ses conquêtes, et l'empêcha de faire le tour de Madagascar et de soumettre toute l'île à sa domination.

Les Hovas lui firent un tombeau à Emirne, où on enferma des ri-

s considérables. Le souvenir de Radam est à jamais sacré pour le peuple, c'est le fondateur de sa puissance et presque son Dieu : pourquoï nous avons donné les détails qui précèdent pour préciser la position actuelle de Madagascar, désormais facile à comprendre.

Ravalomanjaka, qui vient de mourir, est la veuve de Radam. — Elle l'avait fait reconnaître avant sa mort et les Hovas ne firent aucune difficulté pour obéir aux dernières volontés de leur roi. Ranavolo donc sans aucune espèce de contestation jusqu'à ces derniers temps, et ce fut, selon nous, une entreprise peu raisonnée que de vouloir lui substituer un autre souverain, au moyen d'une révolution de palais, ce souverain fût-il même son fils.

Ravalomanjaka, qui n'avait point d'enfant à la mort de Radam, crut alors adopter et faire reconnaître pour son fils, d'après les coutumes de son pays, son neveu, le jeune Rambousalam, fils de sa sœur. Quelque temps après, la reine se repentit de cet acte en reconnaissant qu'elle était enceinte.

Le roi était mort depuis longtemps, c'est vrai ; mais les têtes couronnées ont des privilèges qui ne sont pas faits pour tout le monde. Ranavolo obtint un miracle en descendant dans le tombeau du roi et dix-huit mois ou deux ans après la mort de son époux, elle eut un fils légitime qu'elle fit reconnaître, et qu'il s'appela Radama.

À cette époque, deux partis ont été en présence. Le premier, représentant la vieille aristocratie malgache, s'est prononcé pour Rambousalam, prince, beaucoup plus âgé que son cousin Racout, passait pour un homme rusé, habile, entreprenant et cruel. On dit qu'il n'aurait éprouvé aucun scrupule devant les moyens les plus extrêmes pour arriver à ses fins, à satisfaire son avarice et son ambition, qui sont insatiables. Il avait l'amitié de la France, et son avènement au trône aurait peut-être été favorable pour notre commerce et nos traitants de Madagascar les conséquences les plus désastreuses. Son caractère et son habileté ont fait craindre qu'il ne triomphât de son adversaire : joignons à cela qu'il était soutenu par le vieux parti malgache et les esprits forts du pays, qui tenaient qu'il était héritier légitime, à cause de l'adoption faite par la reine, tandis que Racout n'était qu'un bâtard. D'un autre côté le parti de Racout ne prétendait pas céder le trône à Rambousalam : le fils de la reine avait pour lui le peuple en général et tout ce qui, de près ou de loin, a pu subir l'influence de la civilisation française. Racout est l'ami dévoué des blancs, il a eu pour secrétaire intime un révérend Père de la Société de

Jésus. C'est un homme doux, docile et animé des meilleures intentions.

Son avènement au trône de Madagascar ouvrira les portes de ce pays à la civilisation et au commerce, sans qu'il soit besoin de recourir à la conquête et à la force des armes.

Depuis longtemps, les deux partis étaient en présence, et attendaient la mort de la reine avec la plus vive anxiété. Déjà des manifestations imprudentes ont eu lieu, amenées par l'impatience des amis de Rambousalam. — On a tendu des pièges à Racout, et on a cherché à lui faire perdre la vie dans une embuscade ; — le prince a échappé au danger, et a obtenu de sa mère une garde particulière, qui veillait désormais nuit et jour sur sa personne. — De plus, à l'époque de la fête des Bains, la reine Ranovalo-Manjoka a présenté Racout à son peuple, et l'a fait proclamer son successeur comme fils de Radam. Racout s'est alors assis sur la pierre sacrée, cérémonie redoutable, et qui équivalait à Madagascar au sacre de nos anciens rois.

Après toutes ces manifestations publiques, après toutes ces déclarations solennelles, la reine a fait dîner les deux princes rivaux en sa présence. En prenant sa place à la droite de la reine, Racout a trouvé devant lui un plat rempli de terre, tandis que Rambousalam, assis à la gauche de Ranovalo, avait devant lui un plat rempli d'or.

« Comprenez bien l'enseignement que je veux vous donner ici, leur dit alors la reine : Racout, ce que vous avez devant vous signifie que vous posséderez la terre, et que vous serez roi de Madagascar; quant à vous, Rambousalam, l'or vous indique que vous serez riche et puissant, mais vous devrez obéir au roi votre cousin. »

— Le palais de la Reine, à Madagascar, est un vaste bâtiment en bois ayant un rez-de-chaussée, deux étages et un toit singulièrement élevé. Les étages sont entourés de larges balcons. Autour du bâtiment sont des piliers en bois, hauts de quatre-vingts pieds, supportant la toiture qui s'élève à quarante pieds au dessus et repose au centre sur un pilier de cent vingt pieds de haut. Tous ces piliers, sans en excepter le pilier central, sont formés d'un seul arbre. Si l'on considère que les bois qui contiennent de tels arbres sont éloignés de la capitale de 50 à 60 milles, et que les routes ne sont pavées nulle part et parfois si mal entretenues qu'il est presque impossible d'y circuler; si l'on considère encore que ces arbres sont transportés sans machines habilement articulées, sans bêtes de somme et traînées par des hommes, on aura une idée de la magnificence du palais de la Reine, et on rangera cet édifice au nombre des merveilles du monde. Pour transporter le pilier central, il n'a pu

fallu moins de 5,000 hommes, et pour le dresser on a mis douze jours. Ces travaux ont été exigés du peuple à titre de corvée, sans salaire ni entretien. Durant l'érection du palais, 15,000 hommes ont péri par excès de travail et défaut de nourriture. (*Court Journal.*)

PAPIER DE RIZ CHINOIS. — Depuis quelques jours, la plupart des journaux ont reproduit une note relative à un prétendu bambou *Tong* d'où un de nos plus habiles industriels est censé tirer la matière des fleurs remarquables qui sortent de ses ateliers.

Le fait précité est complètement inexact. La plante appelée *Tong* par les Chinois n'est pas un bambou, mais une plante aquatique appelée par les botanistes d'Europe *Eschynomene paludosa*, dont la moelle est découpée circulairement et ensuite développée en feuilles minces, bien connues dans le commerce sous le nom de papier de riz (en anglais : *rice paper*). Les Chinois s'en servent pour peindre des personnages, des oiseaux, des fleurs, etc. Depuis longues années, les industriels d'Europe en font venir d'énormes quantités qu'ils emploient à la fabrication des fleurs. — Stanislas Julien.

L'ORDRE DE L'ÉTOILE DE L'INDE. — Cet ordre a été récemment créé par la reine de la Grande-Bretagne, désireuse de donner aux princes, chefs et sujets de son empire indien un témoignage public de l'intérêt que leur porte la couronne. L'ordre, outre la grande maîtrise souveraine, a un grand-maître qui est le gouverneur général de l'Inde, et vingt-cinq chevaliers. Lord Canning, étant gouverneur général de l'Inde, a été nommé le premier grand-maître de l'ordre. Les premiers chevaliers nommés sont : le nizam de Hydrabad, lord Gough, le maharajah Dulip Singh, lord Clyde, Rambir Singh, maharajah de Cachemire; sir George Clerk, gouverneur de Bombay; Rao Hockar, maharajah d'Indore; Khande Rao, guicowar de Baroda; sir John Lawrence; Narender Singh, maharajah (une femme); sir Hugh Rose et Yousuf Ali Khan, nabab de Rampore. Ultérieurement, le vicomte Combermere et sir George Pollock ont été nommés chevaliers. Le prince-époux et la princesse de Galles ont été nommés extra chevaliers.

Le collier de l'ordre est formé de lotus (la fleur sacrée de l'Inde) et de roses (la fleur héraldique d'Angleterre), placés alternativement et reliés par des branches de palmier en sautoir, emblème de paix et de concorde. Au centre du collier est la couronne royale d'Angleterre. Ce collier, émaillé en diverses couleurs, est d'une richesse orientale. Au-dessous de la couronne est appendue une étoile à cinq pointes, supportant un médaillon ovale contenant le portrait de la

reine en camée ; autour du portrait sont écrits ces mots : *Heaven's Light our Guide*, en lettres d'or sur un fond émaillé en bleu. Les jours ordinaires, l'ordre ne se porte pas avec le collier, on ne porte que l'étoile et le médaillon suspendus à un large ruban bleu à liseré blanc. La plaque de l'ordre est une étoile à cinq pointes, rayonnée et fermée dans un ruban métallique émaillé en bleu, sur lequel la devise est écrite en lettres de diamant. Autour du ruban, des rayons ou flammes s'échappent et donnent à la plaque la largeur convenable. On n'a pas manqué de prodiguer à cet ordre toute la valeur et la richesse nécessaires, afin que le bijou lui-même donne une idée du prix qu'on attache à cette décoration. (*Globe.*)

JOURNAUX D'ALGÉRIE. — On lit dans le nouveau *Moniteur de l'Algérie* :

« Le nombre de journaux politiques dont la création a été autorisée par la nouvelle administration est de six. Ce sont, par ordre de date : le *Courrier d'Oran*, la *Mitidja*, l'*Echo de Numidie*, le *Courrier de Tlemcen*, le *Courrier de Mostaganem* et l'*Observateur de Blidah*.

« Les journaux politiques dont la création est antérieure à cette année sont également au nombre de six. Ce sont : l'*Akhbar*, l'*Echo d'Oran*, la *Seybouse*, le *Zéramna*, l'*Africain*, et l'*Indépendant*. »

— Nous avons le regret d'annoncer que la *Seybouse*, journal qui se publiait périodiquement à Bone depuis dix-huit années, cessera de paraître fin décembre prochain. Ce journal avait rendu des services à notre belle colonie africaine. Sa disparition est une perte qui sera vivement sentie par les habitants de la province de Constantine.

LITTÉRATURE KALMOUQUE. — L'imprimerie impériale de Vienne est très-riche en caractères et types de langues étrangères. On est entraîné d'y composer un ouvrage dont l'impression serait impossible partout ailleurs, si ce n'est à Kasan et à Saint-Petersbourg. C'est une collection de contes kalmouks, qu'on va reproduire en langue kalmouke, sous la direction du professeur July, de l'Université de Cracovie. (*Vaterland.*)

LE TESTAMENT D'AUGUSTE. — Un de nos jeunes savants, chargé d'une mission en Asie Mineure, vient de faire une découverte épigraphique du plus grand intérêt.

Nous savons, par Suétone, que le testament d'Auguste était accompagné de trois documents, dont l'un renfermait le catalogue de ses actes publics, *indicem rerum a se gestarum*. L'empereur avait ordonné

que cette énumération fût gravée sur des tables d'albâtre et placée devant le mausolée consacré à ses cendres. Il n'existe plus de traces de ces tables, mais le précieux document historique qui y était inscrit nous a été conservé ailleurs.

La ville d'Ancyre, en Galatie, aujourd'hui Angora, avait élevé un temple à Auguste. Une copie de l'instruction dont nous venons de parler y avait été gravée sur les murs de marbre du *pronaos*, à droite et à gauche en entrant. Or les murs de ce temple sont encore debout, et avec ces murs l'inscription qu'ils portent. Elle est inscrite sur six colonnes, trois de chaque côté. L'état de conservation en est très-mauvais. La partie inférieure des colonnes du texte est surtout endommagée.

Heureusement que le temple d'Angora renfermait en même temps une traduction grecque de l'écrit d'Auguste. Pocock, le premier, en avait donné un fragment. M. Hamilton, dans ses *Researches in Asia Minor*, en a fait connaître tout ce qu'il avait pu découvrir, c'est-à-dire la partie correspondant aux deux dernières colonnes du texte latin, et à une portion de la quatrième. On comprend de quelle importance est cette traduction pour aider à lire et à compléter l'inscription originale.

C'est ici que vient se placer la découverte de notre compatriote, M. George Perrot. Dans une lettre insérée au *Moniteur*, et datée du 28 août, il nous apprend qu'il a été assez heureux pour retrouver le commencement de l'inscription grecque, correspondant à deux colonnes et demie du texte latin. Ce morceau était caché par un mur de briques, qui forme le fond de la maison d'un Turc. M. Perrot a acheté le mur, l'a démoli et a pris une copie exacte de l'inscription. Selon toute apparence, le milieu de l'inscription, qui manque seul aujourd'hui, se trouve dissimulé par la maison voisine, M. Perrot était en négociation pour en faire l'acquisition.

Grâce à cette traduction grecque, qui a beaucoup moins souffert que le texte latin, grâce au texte latin lui-même, reproduit avec plus d'exactitude et étudié avec plus de soin qu'il ne l'avait été jusqu'ici, on peut espérer que M. Perrot arrivera au déchiffrement à peu près complet du plus grand monument épigraphique que l'antiquité romaine nous ait laissé. Le seul qu'on puisse lui comparer pour l'étendue est fort inférieur par l'intérêt; c'est la table de bronze connue sous le nom de *Table élémentaire* de Trajan, et qui n'a pas moins de 671 lignes.

On peut juger de l'importance du document d'Ancyre, par les renseignements dont il se compose. Auguste y énumère les principaux

événements de son règne, ses lois, les honneurs qui lui ont été dus, les donations qu'il a faites au peuple, ses conquêtes, ses relations avec les peuples étrangers, etc. Il y a là une foule de choses du plus grand intérêt pour l'antiquaire et l'historien.

M. Perrot était déjà connu comme l'un des élèves les plus distingués de l'Ecole normale et de l'Ecole française d'Athènes. La mission dont il a été chargé ne pouvait guère tomber en des mains capables. Nous le félicitons sincèrement d'une découverte qui ajoute désormais à son nom une illustration méritée. — Ed. Scher

BIBLIOGRAPHIE

NOTICE SUR MAHOMET, par Reinaud, de l'Institut. Paris (Firmidot, frères, éditeurs), 1860; in-8°.

Mahomet est, sans contredit, une des plus grandes et des plus intéressantes figures de l'histoire moderne. M. Reinaud a entrepris nous la montrer dans son véritable jour, avec l'expérience profonde qu'il a acquise des choses musulmanes et la connaissance, aussi que précieuse, qu'il possède de l'ancienne littérature arabe. Conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale, et possédant lui-même une riche collection de documents originaux, il a pu donner à son travail non seulement un véritable intérêt de nouveauté, mais encore les caractères d'un écrit rigoureusement scientifique, dans lequel la saine érudition, tout en garantissant l'exactitude des faits énoncés, ne retire rien du mérite purement littéraire de l'ouvrage.

Il est toutefois à regretter que l'auteur se soit borné à un résumé rapide des documents dont il possède la clef, et ait toujours eu en vue de donner le caractère de *notice* au savant volume qu'il voulait faire paraître. A chaque page, on s'aperçoit combien M. Reinaud possède plus d'éclaircissements qu'on en a donnés jusqu'à ce jour sur la vie du Prophète. Bien qu'on ait déjà beaucoup écrit sur Mahomet, n'y a guère que depuis quelques années qu'on commence à se former une idée vraie du caractère de ce grand réformateur. Les associations les plus singulières et les plus inattendues fourmillent dans les livres écrits au siècle dernier sur cet illustre personnage; et ce n'est pas jusqu'à la tragédie de Voltaire qui ne contribue à dénaturer une page de l'histoire déjà trop environnée d'incertitudes.

Pour écrire avec sûreté sur un fondateur de doctrines, il faut sans cesse s'appuyer sur les ouvrages originaux, et si ces ouvrages n'ont pas encore été traduits, il faut laisser aux savants qui sont à même de les comprendre le privilège de s'en occuper. Plusieurs arabisants distingués se sont livrés récemment à la publication de précieux documents sur Mahomet. La notice de M. Reinaud, en nous fournissant une large part de documents jusqu'ici inexploités, nous donne un avant-goût de ce que nous pourrions obtenir des nouveaux ouvrages dont on nous promet de doter prochainement les sciences orientales.

CH. DE LABARTHE.

SOUVENIRS D'UN AMIRAL, par le contre-amiral Jurien de la Gravière.
Paris (Hachette et Cie, éditeurs), 1860; 2 vol. in-12.

Entraîné par les circonstances et par un attrait irrésistible, un jeune homme d'une famille obscure mais respectable, prend la mer sur les navires du commerce, passe sur ceux de l'État, participe, sous l'ancien régime, aux travaux de la traite et de la découverte, et visite des pays alors inconnus, aujourd'hui encore peu explorés; supporte sa part des souffrances de nos gens de mer, sous la République et l'Empire, prévoit avec la Restauration un avenir meilleur pour la marine française, et s'endort, avec des rêves de progrès, dans l'uniforme de contre-amiral. Voilà certainement un sujet intéressant et susceptible d'attacher le lecteur, surtout s'il est traité dans une forme convenable. M. l'amiral Jurien de la Gravière y a réussi au delà de tout ce qu'on devait prévoir. Il est impossible d'imaginer une forme plus délicate et plus sobre, mise au service d'une pensée plus élevée et mieux ordonnée. N'y cherchez pas le jargon trop fréquent chez les auteurs prétendus maritimes, les descriptions aussi fausses que banales de la mer, des navires et de leur prétendue coquetterie; l'enthousiasme de convention pour les mérites vrais ou supposés du matelot; l'histoire pompeuse des faits les plus vulgaires de la vie de mer: vous n'y trouverez rien de cela. Mais ce que vous y rencontrerez à coup sûr, c'est une vraie appréciation des hommes et des choses, des notions pleines d'exactitude, des récits imprégnés de charme et de simplicité. Nous ne demandons pas à l'auteur, si les pensées qu'il prête à son héros sont bien celles du temps où il a vécu, elles sont empreintes d'une telle élévation, éclairées de vues si droites et si généreuses, que malgré les progrès déjà réalisés dans la science de la vie générale par les hommes qui sont dignes de ce nom d'homme, c'est à peine si, de nos jours même, nous voudrions les considérer autrement que comme une heureuse exception. Evidemment quand le héros agit, c'est l'auteur qui parle, et c'est à ce dernier que tout le mérite doit revenir.

A. CASTAING.

RENSEIGNEMENTS HYDROGRAPHIQUES sur les îles Bashee, les îles Formose et Lou-tchou, la Corée, la mer du Japon, les îles du Japon et

la mer d'Okhotsk, mis en ordre et publiés par Le Gras, capitaine de frégate. *Paris*, 1860; in-8°.

Ce volume, publié par le Dépôt des cartes et plans de la marine renferme une foule de renseignements pour les navigateurs qui sont appelés à parcourir les mers de l'Extrême Orient; et ces renseignements sont d'autant plus précieux qu'on sait combien sont dangereuses ces mers, presque constamment soumises à la terrible influence des typhons (en chinois : *tai-foung* « grand vent »). L'auteur a l'excellente idée d'y joindre de temps à autre quelques faits statistiques et ethnographiques d'un véritable intérêt, ainsi qu'un vocabulaire japonais-aïno.

Il est à regretter toutefois que, dans ce vocabulaire, et en général dans toute la nomenclature géographique de l'ouvrage, il se soit glissé un nombre prodigieux d'erreurs que M. Le Gras aurait pu éviter s'il avait eu soin de soumettre ses épreuves à un orientaliste initié à la connaissance des langues de l'Asie orientale. Ces erreurs de nomenclature sont très-regrettables, surtout dans des publications qui émanent en quelque sorte d'une source officielle. Elles ont pour résultat d'amener de déplorables confusions et des erreurs qui se perpétuent pendant des siècles, sans qu'il soit possible de les empêcher, l'usage donnant un caractère en quelque sorte indélébile à des noms erronés, aussi bien qu'aux noms exactement transcrits. C'est ce qui complique la multiplicité des désignations qu'on trouve dans les géographies et sur les cartes pour tous les pays de l'extrême Asie, et ce qui fait, sans contredit, que ces contrées sont encore mal connues.

Quoiqu'il en soit, le livre de M. Le Gras est une œuvre très-utile et nous le recommandons particulièrement à l'attention de nos lecteurs.

Ouvrages publiés en Orient.

Rutherford Alcock, Elements of Japanese grammar, for the use of beginners, *Shanghai* : 1861; in 8° de 67 p.

Ce volume, rédigé par le ministre plénipotentiaire d'Angleterre à Japon, a été imprimé avec soin en caractère *kaia-kuna*; mais, au point de vue de la linguistique, il n'apprend rien de nouveau et est notablement inférieur aux publications analogues qui l'ont précédé (*Herschel's Outlines of Astronomy. Shanghai*, 1859, 3 vol. in-8° (chinoise).)

Tai-sou-hieh (trad. chinoise de l'Algèbre de Morgan). *Shanghai* 1859, in 8°.

La Société ethnologique de New-York vient d'entreprendre la publication d'un nouveau recueil périodique qui paraîtra huit fois par an sous le titre de : *Bulletin of the American ethnological Society*, in-8°.

LÉON DE ROSNY.

Paris. — DE SOYEZ et BOUCHET, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

GUL • SANAUBAR

ROSE ET CYPRÈS

CONTE TRADUIT DE L'HINDOUSTANI ¹.

INVOCATION.

Louange au Créateur qui a créé l'homme, la plus excellente des créatures, et qui a revêtu le monde de la robe de l'existence ! Par la pluie de sa bonté, les jardins de l'amour et de l'amitié sont humectés, et, par les ondées de sa miséricorde, les champs de la bonté et de la beauté sont verdoyants. Au firmament, le soleil est la lucarne du palais de sa gloire, et l'aurore est le flambeau de la salle nocturne de sa beauté. Le calam pourra-t-il avoir la fermeté nécessaire pour en faire la description, et le papier l'étendue convenable pour la contenir ? Le portefaix du ciel est fatigué par le poids de ses bienfaits, et l'oiseau doré du soleil prend chaque matin, de la moisson de sa miséricorde, le grain des étoiles ². De la terre au ciel, les corps terrestres et célestes baissent le front de l'adoration à la cour de sa grandeur. Et, de la lune au poisson, grands et petits ont leurs désirs satisfaits. Lorsque

¹ Le conte musulman dont je donne ici la traduction est instructif sous le point de vue ethnographique et comme spécimen du style oriental. Il offre aussi un exemple frappant de l'application pratique de la doctrine du fatalisme dans le singulier dénouement qui le termine.

Le mot *Sanaubar*, que je traduis par « cyprès », signifie plutôt « pin » ; mais l'expression étant générique, et s'appliquant à tous les arbres conifères, et entre autres au « saïn » j'ai dû le traduire ici par « cyprès », parce qu'il est question, dans l'invocation du *Sanaubar*, qui se tient « debout » (droit) dans la contemplation de Dieu, expression usitée et plus naturelle en parlant du cyprès.

² Métaphore pour signifier que l'éclat du soleil fait disparaître celui des étoiles.

le capitaine de sa générosité déploie les voiles de la bienveillance, il fait parvenir le navire de l'espérance au rivage désiré. Et lorsque l'océan de sa fureur est en agitation, il fait sombrer en un instant les navires des fautes. Ceux qui se livrent à la contemplation ont pour partage le royaume éternel ; et ceux qui ferment les yeux pour n'apercevoir que Dieu voient tout dans le miroir de leur cœur. Dieu est un roi tel que les anges sont les gardiens du seuil de sa porte, et le soleil et la lune les chambellans du palais de sa gloire. Il a donné à l'homme fait de terre la lumière de l'intelligence, et sa sagesse a ouvert, pour affirmer sa souveraineté, le livre du témoignage (le *Coran*). L'éclat des quatre marchés d'éléments existe par les soins de sa puissance ; et l'administration du pays de l'existence a lieu par les soins du lieutenant de sa sagesse. Avec de la terre, il a formé des êtres tellement purs qu'ils plaisent aux cœurs des anges. Le majordome de sa grâce a donné à chacun des vêtements variés : au soleil, la lumière ; à la lune, ses phases ; aux étoiles, la clarté ; au ver luisant, l'éclat ; aux arbres, une robe verte ; aux gens ivres, l'ombre des vignes ; au ciel, un manteau de satin humide ; à la terre, un manteau de verdure brillante.

Sa miséricorde effective a départi à tous des bienfaits infinis : à la rose, le jardin ; à l'esprit, le corps ; à la mine, la pierre précieuse ; à l'huître, la perle ; au rubis, l'éclat ; au diamant, l'eau ; l'émeraude est revêtue de vert par sa grâce ; le saphir a sur ses épaules un manteau bleu qu'il tient du palais de ses bienfaits ; la rose, pour écouter le chant de l'unité, a ouvert l'oreille du désir ; et le rossignol fait entendre, en souvenir de Dieu, ses accents divers.

O Dieu, comment aurai-je la force d'écrire convenablement tes louanges ! Ta lumière paraît dans chaque atôme, ta dignité se montré à tous. La beauté des femmes aux joues de rose est la manifestation de ton éclat. Quelqu'un sait-il ce que tu es et où tu es ? Si, dans le jardin, la rose sourit, le

rossignol fait entendre ses accents. Tantôt Dieu a enflammé d'amour *les créatures*, tantôt il a manifesté sa beauté. Tantôt il a frappé d'affliction Mahnûn, à cause de Laïla ; tantôt Farhad a été amoureux de Schirin ; ici, un individu est tombé tué par l'épée ; là, un autre meurt tué par un regard de sa maîtresse. Quelque part, la couleur de la rose brille, et sa gentillesse plaît au cœur le plus dur. Le cyprès se tient debout dans la contemplation ; la tourterelle récite sans cesse ses louanges.

Tu as mis, dans le cœur de l'huitre, la perle ; et le joyau au milieu de la pierre. Tu as créé le ciel et la terre, et, par là, tu as manifesté ta puissance. Les anges répètent ton nom, les archanges célèbrent tes louanges. Tantôt tu as fait pleurer Noë, tantôt tu as regardé Moïse et tu t'es manifesté à lui. Par toi les lèvres de Jésus ont donné la vie.

Mais comment pourrai-je exprimer les qualités de Mahomet. Les cieux n'atteignent pas le degré de sa gloire : c'est pour lui que *Laulak*¹ a été prononcé. Il est le lion du désert de la prophétie, le khalifat a été scellé sur lui dans le monde. Il n'est pas éloigné de sa bonté que mon service soit agréé par lui. Que la bénédiction de Dieu soit sur lui et sur sa famille ! J'espère en ses mérites.

Actuellement, le pauvre et malheureux, qui est content du bon plaisir de Dieu, Nemchaud écrit ceci :

Dans ce monde instable, rien ne dure, et le centre de tout, c'est le néant (la non-existence). A l'essence divine, qui est éternelle, appartient l'immortalité, et, à tout le reste, la destruction. Il y a, toutefois, le jardin de l'éloquence, dont les roses ne sont pas attaquées par l'automne du monde. Ses richesses ne sont pas enlevées par les filous ni par les voleurs de grand chemin. Ce jardin reste toujours frais et verdoyant,

¹ Voyez, dans la *Poésie philosophique et religieuse des Persans*, l'explication de ce *hadis*.

et l'eau limpide de la vie coule dans ses ruisseaux. Les fondements de l'édifice de l'éloquence ne craignent pas les tremblements de terre des événements ; et la lanterne de son palais n'éprouve aucun dommage de la part du souffle du néant. En dépensant ses richesses, le jour est doublé, la nuit est quadruplée ; et le crédit des banquiers de cette maison s'accroît de jour en jour. C'est une source abondante qui ne fait jamais défaut. Si l'éloquence n'existait pas, la poussière (de l'ignorance) couvrirait le monde ; et si ce zéphyr qui ouvre le cœur ne soufflait, l'essence de la rose du désir ne répandrait jamais son odeur.

VERS. « Depuis l'éternité *a priori* jusqu'à l'éternité *a posteriori*, on fait cas de l'éloquence. Quelque part que je tourne mes regards, je vois sa rose épanouie. »

Ce monde est une peinture sur l'eau, mais ne peut-on pas emprunter à cette peinture quelque chose qui reste comme souvenir à ses amis et à ses connaissances. J'ai donc préparé un jardin tel que, par l'odeur de ses fleurs, le désir de l'âme des gens éloquents est calmé. J'avais, depuis longtemps, cette intention, mais j'étais déconcerté par la simplicité de ce que je pourrais dire. Tout à coup, le ciel m'a favorisé, et mon vague désir a pu se réaliser. En effet, je me suis décidé à reproduire en *ardû* la légende de *Gul o Sanaubar*, qu'un auteur avait écrite en persan ; je l'ai fait d'après le désir du Babû Gur-charan Sen, habile dans les sciences et les arts, lumière des yeux du bonheur et de la fortune, et je l'ai présenté en don à l'assemblée de mes amis et à la réunion des appréciateurs de l'éloquence.

Voici quelques vers de ma composition, sur la dignité et l'éminence du Babû Gur-charan, vers que ma plume facile dépose sur la page du papier comme des perles brillantes devant les yeux perspicaces des connaisseurs.

VERS. » Il est la perle unique de l'écrin de l'abondance : il est la source admirable des bonnes manières. Sa franchise est

connue dans le monde, c'est ce qui a rendu son nom brillant. Pour la bravoure, il est l'unique du siècle. Sa réputation est parvenue à la Grèce et à la Syrie ; il répand la lumière comme la lune, il est élevé comme le soleil. Les voyageurs vers le lieu de sa résidence trouvent qu'elle est pareille à la caaba. Ce jeune homme est l'arbrisseau du jardin du bonheur, par lui tout s'arrange pour le mieux. Il est distingué au milieu des gens les plus distingués. Je fais toujours des vœux pour lui, je lui offre ce livre en souvenir afin qu'il en fasse sa lecture soir et matin. »

Quoiqu'aux yeux de ceux qui connaissent les pierreries mon livre ait peu de valeur (car devant la perle de belle eau, quel est le rang de la coquille ?), toutefois les jardiniers du jardin de la justice savent bien qu'il y a des épines avec la rose ; et qu'en face du soleil s'élèvent souvent de noirs nuages. C'est pourquoi j'espère que les gens sages ne regarderont pas avec des yeux scrutateurs ce modeste travail, mais qu'au contraire, s'ils y voient quelque part une bévue ou une faute, ils voudront bien la corriger, car il n'y a rien de parfait, si ce n'est l'essence unique.

VERS. « O Dieu, je suis un serviteur coupable, je suis accablé sous le poids de mes péchés, mais ce n'est pas pour toi une peine de déployer ta bienveillance, et celui qui espère ne désespère pas de toi. »

Je me flatte que la lecture de cette histoire satisfera les gens distingués et le vulgaire, et que l'humble auteur sera mentionné en bons termes.

RÉCIT.

I. — Les savants honorables qui ont su ouvrir le magasin de leur cœur et les gens parfaits qui mettent en circulation le discours ayant pesé dans la balance de l'éloquence et placé dans le navire de l'élocution cette histoire, qui est semblable

à la perle de belle eau et aux diamants éclatants qui éclairaient l'œil de la justice, ont ainsi arrangé dans le fil de la diction ce récit. C'est à savoir que dans un des royaumes de l'Orient, il y avait un roi nommé Schamschâd Lal-posch (c'est-à-dire : « le buis revêtu de rubis »). La fortune était sa servante et le bonheur son domestique. Par son intelligence et sa science il était le Platon du siècle, et par sa justice et son équité le Nuschirwân du temps ; par ses vues élevées il était comme Hâtîm Taï et par sa générosité comme Mân ¹. Ses pas étaient heureux ; et ce grand roi était tellement fortuné que le trône de Salomon lui aurait convenu. Il était en réalité tellement célèbre que Darius aurait pu être le concierge de son palais. Par sa bravoure, son cœur était tellement intrépide que le lion prenait la fuite par la crainte qu'il lui inspirait. Sa lampe était lumineuse par la générosité. Le cœur de ses amis était satisfait de lui. Quand on apercevait son front serrein, on croyait voir l'astre lumineux de la lune. Comme il était en possession d'un tel bonheur et d'une telle fortune, il donnait constamment aux pauvres de l'or et de l'argent. Bref, sa fortune était immense et ses armées nombreuses. Il avait sept fils très-braves qui étaient uniques dans toute science et dans chaque art, et qui excitaient la jalousie dans les horizons quant à l'administration royale et à l'art militaire. Un jour, son plus jeune fils vint en la présence de son père, et après lui avoir rendu ses devoirs il lui dit : « Votre dévoué est fort triste de vivre dans la ville. Si j'obtenais la permission de V. M., j'irais passer quelques jours à la promenade et à la chasse, et je récréerais mon esprit par cet exercice. Il peut se faire qu'ainsi l'indécision de l'ennui soit éloigné de mon cœur et que je revienne à mon état normal.

Vers de l'auteur : « Mon cœur ne s'attache à rien, com-

¹ Hâtîm Taï et Mân sont des Arabes célèbres par leur générosité.

ment expliquer pourquoi ? je n'ai plus qu'à déchirer mon vêtement jusqu'au bord. »

Le roi agréa la demande du prince, et donna les ordres convenables pour la chasse. Le prince ordonna donc aux veneurs et aux directeurs des chasses de préparer les faucons, les lynx, les panthères, les chevaux arabes et de montagne, enfin tous les animaux dont on se sert pour chasser. Ensuite, ayant pris avec lui nombre de jeunes gens de forte complexion, amis de cet exercice, il se dirigea vers l'endroit où il voulait chasser. Bref, il finit par arriver au pied d'une montagne qui égalait le ciel en hauteur. Là, par hasard, un magnifique daim se présenta à sa vue. En le voyant, le prince en fut tellement ravi, qu'il devint comme la proie de cette proie. Alors il recommanda aux gens de sa suite de bien prendre garde de ne pas blesser ce bel animal, mais d'avoir soin de le prendre vivant dans un filet ou dans un nœud coulant et de le lui amener sain et sauf, auquel cas il donnerait une grande récompense. D'ailleurs, il s'appliqua lui-même à s'en saisir.

Lorsque le daim vit qu'il ne pouvait s'échapper, et que sa faiblesse lui faisait perdre la vie, il fit un détour en sorte qu'il se trouva seul, et qu'en sautant et en gambadant il arriva dans une plaine. Le prince lança son cheval à sa poursuite et prit le chemin du désert, en sorte qu'il se trouva séparé de son armée en suivant la trace du daim. Cependant il était midi : le prince était en sueur, il perdait haleine, et son cheval altéré laissait pendre sa langue desséchée. Le prince désespéré mit pied à terre, et continua sa marche tenant son cheval par la bride et se recommandant à Dieu. Le pauvre animal, par l'excès de la chaleur, de la faim et de la soif, tomba par terre et livra l'argent comptant de la vie au caissier de l'ange de la mort.

Alors le prince tout en pleurant poursuivit son chemin dans le désert où ne se trouvait ni le nom ni la trace d'un fils d'A-

dam. Il était arrivé à une petite distance lorsqu'une colline se présenta à ses regards. Il monta et vit un grand arbre dont les racines s'étendaient jusqu'à l'enfer et dont les branches atteignaient le ciel. Au dessous, il y avait une source d'eau meilleure par sa pureté que l'eau de la vie, et par sa douceur que le sorbet sucré. On voyait de tous côtés de la verdure relevée par la beauté de nouvelles fleurs. Il y avait des bandes de tulipes et de lys qui représentaient le crépuscule du matin et du soir. C'était un espace qui dilatait l'âme et épanouissait le cœur. Bref, ce jardin était deux fois plus beau que celui de Rizwân ¹ en splendeur et en magnificence. Lorsque le prince eut vu cet endroit, il fut très-content et se mit à contempler l'œuvre admirable de Dieu. Enfin, en tombant et se redressant, il arriva à la source dont il a été parlé, prit haleine et but de l'eau dans le creux de sa main. Puis il rendit grâce au créateur, et se mit à regarder çà et là lorsque tout à coup il fut étonné d'apercevoir un trône qui semblait préparé pour un roi. Il réfléchissait à ce qui se présentait à ses regards, quand un fou, tête et pieds nus, jetant des cris, sortit des *jangles* et alla du côté de l'arbre. Lorsqu'il fut arrivé tout près, le prince reconnut par son apparence que c'était quelque grand personnage. Le fou vit aussi le prince, et étant venu auprès de lui il lui demanda qui il était et d'où il était venu ? « Pourquoi es-tu venu, lui dit-il, dans ce désert sanguinaire, où l'oiseau ne peut agiter ses ailes, et où le fiel des bêtes féroces se change en eau par l'effet de la crainte ? » Alors le prince raconta au fou son aventure du commencement à la fin, et lui demanda qui il était, et comment il se faisait qu'il s'était fixé dans ce désert sans limites. « Jeune homme, lui répondit le fou, il vaut mieux que tu renonces à entendre ce récit, car mon histoire n'est susceptible ni d'é-

¹ C'est-à-dire le paradis, dont l'ange Rizwân est le gardien.

tre contée ni d'être entendue, parce que si je manifeste sur le trône de la langue l'épouse du récit du chagrin, il est certain que, découvrant son sein comme l'huitre, elle répandra les perles roulantes des larmes. »

Le prince ayant néanmoins insisté pour connaître l'histoire de l'inconnu, celui-ci ne put se dispenser d'obtempérer à son désir. « Écoute donc, lui dit-il, les paroles qui vont sortir de la coquille de mon cœur, paroles qui sont comme des perles qui n'ont pas été percées ; recueille-les et mets-les dans le pan de ta robe.

« J'étais, ô jeune homme, le roi du pays de Babylone et je me nomme Jahânguir Schâh ¹. J'avais des armées, des trésors, des richesses sans nombre, et Dieu très-haut m'avait donné sept fils, tous animés de sentiments élevés et jouissant de la considération. Je régnais joyeusement et paisiblement lorsqu'un jour mon fils aîné apprit de la bouche d'un voyageur que, dans le pays de Turquestan et dans les contrées du Chin et du Machin, il y avait un roi nommé Qutmûs Schâh, fils de Timûs Schâh, dont la fille, nommée Mihr-anguiz (excitant l'amour) n'avait pas sa pareille dans le monde entier. La jalousie de sa beauté parfaite fait au cœur de la pleine lune la blessure du dépit ; et le soleil qui éclaire le monde a nuit et jour le vertige par l'effet de l'envie au firmament du ciel. Devant sa beauté, Joseph a l'oreille percée par la boucle de l'esclavage. Le bouton de rose aurait-il le front de montrer sa face devant cette jolie figure, et la tulipe, en voyant sa joue rouge comme du feu, ne ressentirait-elle pas sur son cœur la blessure du dépit ?

Vers de l'auteur : « Cette beauté voleuse de cœur est si merveilleuse qu'elle brille dans le monde comme le clair de lune.

« Les boucles de ses noirs cheveux sont le nard (*sumbul*)

¹ C'est-à-dire le Roi conquérant du monde.

du jardin de la beauté ; son visage est comme la rose du jardin de l'excellence.

« Sa joue ressemble à la rose épanouie ; quiconque la voit est comme effacé du monde.

« La pureté de ses dents entourées de missi est étonnante : la plus grande colère se traduit chez elle en sourire.

« Ses lèvres de rubis sont une feuille de rose et du sucre candi, la langue se colle pour les louer. »

« Quîmûs n'a pas d'autre enfant que cette fille. Lorsque ce rejeton du jardin de la beauté arriva au printemps de la jeunesse, et que les abeilles vinrent se grouper auprès de son corps, pareil au lotus, il devint nécessaire, conformément à l'usage ancien, de réunir, pour qu'elle choisît un époux, de toutes les contrées et pays, les princes qui pourraient ambitionner son union. Toutefois, il a été établi pour condition qu'on devait répondre à la question : « Qu'a fait Gull (rose) à Sanaubar (cypres)? » en guise de douaire, et qu'alors on serait accepté pour époux de Mihr-angûz, à laquelle son père donnerait beaucoup d'or et d'argent ; mais que quiconque ne pourrait répondre pertinemment à cette question aurait sa tête retranchée du pays de l'existence, et accrochée au pinnacle de son château.

« Dès que mon fils eut appris ces choses de la bouche du voyageur, il devint amoureux, son cœur brûla comme de la viande grillée, et ses yeux versèrent des pleurs comme le nuage. Il vint auprès de moi ; il se mit à pousser des gémissements et à jeter des cris, et il demanda que je lui permisse de s'en aller pour obtenir la fille du roi de Grèce. J'eus beau lui donner de bons conseils, toutefois il ne les suivit pas : la médecine de l'avis fut sans utilité, et l'amour manifesta sa force. Alors je lui dis : « O lumière de mes yeux, si tu veux absolument avoir en mariage cette jeune princesse, j'irai à la tête d'une armée auprès du roi Quîmûs : s'il m'accorde de bonne grâce sa fille, c'est bien ; sinon, je jetterai au vent son

royaume et j'emmènerai de force la jeune princesse. » Mon fils n'agréa pas ce langage, mais dit : « Il n'est pas convenable de mettre à feu et à sang un royaume pour satisfaire le désir d'un individu. J'irai moi-même, je donnerai la réponse exigée à la demande dont il s'agit, et j'emmènerai la princesse. »

« *On ne peut effacer l'écrit du destin*, dit le proverbe. Quelqu'un peut-il, en effet, changer l'extrémité d'un cheveu des caractères que le munschi du destin a tracés dans le livre du sort *des mortels*. La chose était ainsi décrétée dans la destinée de mon fils ; comment donc l'annuler ? A la fin, je lui permis de partir. Le prince prit en conséquence congé de moi et arriva au royaume de Quimûs Schâh. Il ne put répondre à la question qui lui fut faite, et alors Mihr-angufz lui fit trancher la tête, et la fit accrocher au pinacle de son palais. Lorsque cette triste nouvelle me fut parvenue, je me revêtis d'habits noirs, et je restai pendant quarante jours sans sortir, pour observer le deuil. Je pleurai de chagrin, et, à cause de mon deuil, mes palais retentirent d'un bruit pareil à celui de la résurrection. Mes amis déchirèrent à cette occasion le vêtement de la patience, et mes intimes et mes frères couvrirent leur tête de poussière.

« Mon second fils, qui avait le cœur serré à cause du chagrin qu'il éprouvait de la perte de son frère, voulut néanmoins obtenir aussi Mihr-angufz ; et, comme son frère, il avala la boisson de la mort de la coupe de la vie, et remit son âme à Dieu. Il appliqua ainsi de nouveau sur mon cœur la blessure du chagrin. Bref, chacun de mes enfants, l'un après l'autre, et de la même manière, se mirent en route vers le chemin du trépas. Tous furent martyrs du sentiment de l'amour. Depuis lors, attristé cruellement par la privation de mes enfants, j'ai abandonné la royauté, et je reste dans un angle de ce désert, qui est pareil au désert de la mort. Je m'y consume dans le feu du chagrin, et, jour et nuit, je tire de mon cœur plein de douleur des soupirs qui jettent des étincelles. »

Lorsque le prince eut entendu ce récit de la bouche du fou, il fut blessé à l'instant par la flèche de l'amour de Mihr-angutz, et tué par l'attaque de l'amour. Un poète a dit :

VERS. « L'amour s'est produit en moi sans en avoir vu l'objet, mais seulement par ouï dire. J'ignore ce qui s'est passé entre cette amie inconnue et mon cœur. »

II

Sur ces entrefaites, les soldats qui accompagnaient le prince, et qui, pendant le temps de la chasse, s'en étaient séparés, vinrent de tous côtés, l'entourèrent et s'offrirent à lui en sacrifice comme le papillon. En même temps, ils lui présentèrent un cheval rapide de course qui, léger comme le zéphyr, allait plus vite que l'imagination, avec une selle dorée et une bride enrichie de perles. Le prince étant monté sur ce cheval arriva bientôt à son palais. Mais, à cause de la chaleur de son amour pour Mihr-angutz, amour qui avait pénétré jusqu'à ses os, le prince devint de jour en jour faible et sans force.

VERS de l'auteur. « La chaleur de l'amour s'empara de lui; son cœur et son foie en étaient consumés. »

A la fin, le voile fut écarté de ce chemin caché, et cette chose fut dévoilée à tout le monde.

Les gens qui étaient au service du prince firent donc savoir au roi que le prince était plongé dans l'océan de l'amour de Mihr-angutz, fille du Schâh Quîmûs. Alors, le roi manifesta l'intention d'adresser à Quîmûs, par l'entremise d'un ambassadeur, une lettre pour lui demander en mariage sa fille Mihr-angutz, et de lui faire parvenir sur des chameaux des robes de prix, des bijoux de valeur et des présents de différents genres et espèces, dignes des rois. Que s'il n'agréait pas sa demande, il enverrait contre ce roi, devenu capital de chagrin, une armée forte et sanguinaire, et des troupes innombrables dé-

vaster son trône et sa couronne, et emmener honorablement cette belle aux manières charmantes. »

Le jeune prince ne voulut pas entendre parler de cet arrangement. « Cela ne peut se faire, dit-il, j'irai moi-même ; je donnerai la réponse exigée, et j'emmènerai la belle princesse. »

De leur côté, tous les ulémas et les gens de mérite donnèrent ce conseil au roi : « Dans une affaire si difficile, lui dirent-ils, il ne convient pas et il n'est pas d'une bonne administration d'envoyer le prince tout seul ; mais, pour lui porter aide et secours, il faut envoyer avec lui une armée. Probablement Qulmûs étant vaincu, saisi de crainte et de terreur, éprouvera du repentir (au sujet de la condition inouïe qu'il a mise au don de la main de sa fille), et il accomplira sans retard le désir cordial du prince. »

Le prince Thâmâs, qui était le fils aîné du roi, ayant fait ses préparatifs du voyage, partit pour le royaume de Qulmûs. Il était monté sur un cheval beau comme un animal féérique, et suivi de chameaux chargés de rubis et d'autres pierreries de grand prix ; marchant d'étape en étape, il finit par arriver à la capitale du roi Qulmûs. Là, il vit qu'il y avait un château plus haut qu'une montagne, et qu'à ses pinacles était accrochées des milliers de têtes de rois et de princes. A cette vue, les compagnons du prince tremblèrent et l'engagèrent de toute manière à se désister de son entreprise : « O prince, lui dirent-ils, renonce actuellement à cette idée extravagante, et ne perds pas la tête dans cet amour. » Toutefois, il n'écoula rien de personne. Désespérés, ses compagnons se frottèrent les mains de désespoir. A la fin, le prince entra dans la ville et la trouva bien parée et ornée. Ses rues étaient aussi agréables que le jardin d'Irem : des ruisseaux les sillonnaient. Là où on jetait les yeux, on voyait un jardin. La beauté des fleurs se trouvait partout. Les boutiques étaient l'une contre l'autre, comme amant et maîtresse. Il trouva les gens de ce pays

pleins de tact et d'intelligence. Sur les places étaient dressées des tentes de tissus d'or et de satin de Khataï¹. Des rideaux de mousseline dorée étaient accrochés aux portes sur des bâtons enrichis de pierreries.

Le prince arriva en se promenant à la porte du roi Quimûs, et il vit qu'on y avait placé un tambour enrichi de pierreries ainsi que son bâton ; et qu'il était écrit en lettres d'or sur ce tambour : « Quiconque vient dans cette ville et désire voir Mihr-angûz doit faire résonner ce tambour au moyen de ce bâton. Aussitôt que la princesse entend le son du tambour, elle appelle l'étranger auprès d'elle. » Quand le prince fut instruit de ces circonstances, le feu de l'amour devint plus ardent dans son cœur. Il descendit de son cheval, et alla battre le tambour. Ses compagnons voulurent l'en empêcher, craignant qu'il ne fût pas accepté et qu'il ne pût sauver sa vie : « O prince, lui dirent-ils, il faut d'abord se loger quelque part et serrer vos bagages, ensuite nous nous occuperons des dispositions à prendre pour le succès de l'affaire qui vous occupe. » — « Je n'ai qu'une chose en vue, répondit le prince, il faut donc que je fasse d'abord résonner le tambour, afin que les habitants du palais apprennent mon arrivée, et me conduisent auprès du roi Quimûs. » Le prince alla donc en avant ; il souleva le bâton enrichi de pierreries, et frappa le tambour avec une telle force que le son qu'il en tira fit trembler la terre et le ciel, et se fit entendre dans toute la ville. A ce son, les gens du château se présentèrent et conduisirent le prince auprès du roi Quimûs. Comme le prince était fort beau, le roi l'ayant vu fut fâché de ce qui allait lui arriver, et lui dit : « O prince, tu es bien jeune, et tu n'as pas vu le monde. Renonce à l'idée extravagante que tu as conçue. Personne n'a pu encore répondre d'une manière satisfaisante à la demande que ma fille, inexpérimentée et fière de sa beauté,

¹ Chine du Nord.

a posée. Plusieurs princes ont ainsi perdu la vie. Il faut donc que tu renonces à cette vaine pensée, que tu n'y persistes pas comme un enfant, et que tu aies compassion de toi-même. »

Le roi Quîmûs donna beaucoup d'avis de ce genre au jeune prince, mais ils ne produisirent aucun effet. A la fin, le roi lui dit : « Je veux d'abord vous rendre les devoirs de l'hospitalité, puis vous exécuterez tout ce qui est à dire et à faire. » Le prince accepta, et le roi Quîmûs prépara tout ce qui était nécessaire pour la réception du prince ; il prit ensuite avec lui la Bégam Gulrukh, c'est-à-dire « joue de rose » (sa femme), il alla auprès de Mihr-angutz et lui dit : « O méchante et perverse, sanguinaire et perfide, quelle est cette idée absurde que tu as mise dans ton cœur de charger ton cou du sang des serviteurs de Dieu ? Quel sera le résultat de ces actes ? Ne vaut-il pas mieux renoncer à ces pensées iniques, et épargner le sang innocent ? Vois, actuellement, un prince des contrées orientales, muni de beaucoup d'or et de pierres, est arrivé ici dans le désir de s'unir à toi. Si tu l'acceptes pour ton mari, c'est bien. Nous sommes tes père et mère ; c'est une grande faute à toi de te détourner de nos ordres. Tu poursuivrais, en effet, pendant mille ans la condition que tu as mise au don de ta main, et tu ferais périr des milliers de serviteurs de Dieu, que tu n'obtiendrais pas la réponse que tu demandes. »

Le roi et la reine continuèrent à prêcher leur fille de cette manière, mais ce cœur de roche n'abandonna jamais son obstination, et elle dit : « Si, pendant mille ans, personne ne répond à ma question, je ne me marierai jamais, et il n'y aura pas d'époux pour moi dans le monde. »

Lorsque le soleil lumineux alla se cacher derrière le voile de l'occident, Mihr-angutz fit venir le prince dans ses appartements, et lui dit : « O prince, voici ma demande : Qu'a fait Gul à Sanaubar ? — Personne, si ce n'est Dieu, ne con-

naît les mystères, répondit le prince, on ne peut donc pas expliquer les idées fantasques qu'il peut plaire à quelqu'un de faire deviner. » La princesse sanguinaire n'ayant pas obtenu la réponse qu'elle demandait, elle appela l'impur bourreau, et lui donna l'ordre de faire périr cet innocent. Le bourreau sépara la tête du prince du royaume du corps, et l'accrocha au pinacle du palais.

Lorsque cette nouvelle parvint à Schamschâd Lal-posch, il se revêtit de vêtements noirs, et resta dans la maison du deuil pendant quarante jours, en poussant des cris et des gémissements. Puis, quelques jours après, le prince Cahman, frère du défunt, envieux, à son tour, de tenter l'aventure, demanda congé à son père, alla auprès de Mihr-angulz, et périt de la même manière.

III

Six fils de Schamschâd Lal-posch périrent de cette façon. Le septième, qu'on appelait Almâs rûh-bakhsch (le diamant vivifiant), resta seul. Il avait un bon naturel, il était éloquent, savant en toute chose, réfléchi et de manières exquises. Un jour, il vit que son père, assis sur son trône doré, avait les yeux mouillés de larmes, et tirait, de son cœur blessé, des soupirs, par l'effet du chagrin dans lequel il était plongé à cause des fils qu'il avait perdus. Almâs lui dit : « O roi, mon père, la fille de Quîmûs a fait périr mes frères, mais, actuellement, je veux aller auprès d'elle et venger leur sang. »

Lorsque le roi eut entendu ces mots, il se mit à pousser de nouveaux gémissements et dit : « O âme de ton père, j'ai conservé jusqu'ici, à cause de toi, la clarté de mes yeux et la vie de mon corps, car je n'ai plus d'autre enfant pour consoler mon cœur et trouver, par sa main, un soutien à la lune de la royauté. Quoi, toi aussi, en pleine connaissance

de cause, tu veux périr ? « — « O asile du monde, répliqua le prince, que voulez-vous ? Tant que je ne serai pas allé auprès de cette sanguinaire, et que je n'aurai pu m'emparer d'elle, je n'aurai ni repos ni tranquillité. »

Le prince finit, à force de ruses et de tromperies, d'obtenir la permission désirée. Il partit alors pour la ville de Mihr-anguîz et y arriva en peu de jours. Lorsqu'il fut parvenu au château, il vit, accrochées aux pinacles, beaucoup de têtes de princes, et, ayant reconnu celles de ses frères, il pleura. A la fin, il se mit à se promener de tous côtés et à parcourir le bazar. Puis il sortit de la ville, et alla dans un village auprès d'un vieux cultivateur. La femme de ce dernier, qui était âgée de cent vingt ans et qui n'avait jamais vu le visage d'un enfant ¹, fut très-contente, et traita le prince comme s'il eût été son fils. Le prince s'arrêta en cet endroit, il attacha son cheval dans l'écurie, il donna à ces bonnes gens quelque chose des richesses et des pierreries sans nombre qu'il avait, et il leur recommanda de ne rien dire à personne de ce qui le concernait. Puis, le prince, ayant changé de vêtements, alla, au matin, se promener, tout en se demandant comment il pourrait connaître le secret de Mihr-anguîz, pour répondre à la fatale demande et venger ensuite ses frères. Il eut beau faire des recherches et des perquisitions, personne ne put lui indiquer le nœud de la difficulté. Désespéré, interdit et stupéfait, il passait son temps à se promener ; mais, un jour, il résolut de voir le château de Quîmûs et cette *tondue* (Kêçû-burîdab) appelée Mihr-anguîz, à laquelle tant de rois et de princes avaient livré leur vie en emportant dans leur cœur la blessure du désespoir. Ayant donc formé ce dessein, il alla auprès de la porte du palais où demeurait Mihr-anguîz, et il vit qu'il y avait là un grand arbre, que la

¹ C'est-à-dire qui n'avait jamais eu d'enfants.

porte était ornée de belles peintures, et que plusieurs portiers étaient assis sur le seuil. Le prince aurait bien voulu entrer en ce lieu ; toutefois, il fut dans l'impossibilité de le faire. Alors il pensa que, s'il pouvait s'introduire dans le jardin, il viendrait probablement à bout de satisfaire son désir. Il continua donc à se promener, espérant que quelqu'un viendrait peut-être lui fournir les moyens d'entrer dans ce jardin. Ce fut ainsi qu'il se mit à adresser cette prière à la cour du Créateur : « O guide des égarés, montre-moi le chemin par lequel je puisse arriver au but de mon désir. »

Tout à coup le prince aperçoit un ruisseau dont l'eau se déchargeait dans le jardin qu'il avait devant les yeux. Il y plonge alors et entre ainsi dans ce jardin. Il s'asseyait un instant dans un coin, sèche ses vêtements, et se met ensuite à se promener. Ce jardin que baignait l'eau du ruisseau était verdoyant ; des rossignols y gazouillaient et des roses s'y épanouissaient. Sur les lits de fleurs des parterres se manifestait une nouvelle beauté ; sur chaque bande de roses, les oiseaux, ivres de joie, faisaient entendre leur chant, et les tourterelles, qui ont leur cou orné du collier de l'obéissance, leur roucoulement. Bref, ce jardin était orné avec un tel soin qu'à son prix le jardin d'Irem n'était pas même un buisson d'épines.

VERS. « Ce jardin frais et verdoyant était admirable, les anges le contemplaient et le désiraient. Là, les cyprès sont droits sur le bord du ruisseau, et les tourterelles y roucoulent. Ici, le rossignol et la rose se livrent à leurs amours : là, brille l'éclat de la rose blanche. »

Tout en marchant, Almâs arriva au château où résidait Mihr-angutz. Il y avait auprès une dalle de marbre, dont la pureté était en dehors de toute description, et un bassin rempli d'eau limpide, brillant comme un miroir. Le prince se reposa un instant, puis il se mit à parcourir le jardin et s'étant caché des jardiniers il y passa la nuit. Lorsque

le jour parut, le prince, prenant l'apparence d'un insensé, reprit sa promenade. Tout à coup il vit que, sur un tapis de soie, était placé un trône enrichi de pierreries, où était assise une belle aux mouvements gracieux, et par l'éclat de laquelle tout le jardin brillait. L'odeur des boucles de ses cheveux allait jusqu'au ciel parfumer d'ambre le cerveau des anges.

Le prince comprit par induction que cette personne était vraiment *Mihr-anguz*, à qui Dieu avait départi une beauté si éclatante, que des millions d'âmes s'y sacrifiaient comme les papillons à la bougie.

Alors il récita ce vers de *Sauda* :

« C'est une beauté telle que si la lune de quatorze nuits la voyait un instant, elle en serait stupéfaite.

« Une telle chaleur rougissait son visage que, jour et nuit, le pan de la robe de ses sourcils lui faisait du vent en guise d'éventail.

« Les boucles tortillées des cheveux qui ornaient son visage se disputaient les cœurs comme les enfants un jouet.

« En les voyant, la femelle du serpent se tordait de jalousie et mourait sans demander de l'eau ¹, tandis que son noir mâle jouait et la mordait.

« Celui qui voyait ses cheveux bouclés avait la certitude que l'armée de la beauté était descendue là et y avait dressé ses tentes.

« Je n'ai pas assez bien vu sa taille pour pouvoir la décrire ; je puis dire cependant qu'elle est comme celle du daim ou plutôt de la panthère lorsqu'elle s'élance.

« Ses vêtements ont un tel éclat que je puis les comparer à celui de l'éclair ou de la flamme. »

Le prince récitait ses vers lorsqu'une jeune fille, nommée

¹ C'est-à-dire subitement.

Dilâram¹, une coupe d'or à la main, arriva au bord du ruisseau pour y prendre de l'eau dans cette coupe. Tout à coup, ayant vu dans l'eau la réflexion du prince qui, caché à l'abri de l'arbre, regardait ce qui se passait, elle eut peur, et, ayant rempli la coupe de son cœur du vin du délire, elle laissa tomber dans l'eau sa coupe d'or et se mit à dire à elle-même : « Cette figure est-elle celle d'un dive, d'un parizâd² ou d'un homme ? » Elle retourna ensuite tremblant et pleurant. Lorsque ses compagnes l'eurent vue dans cet état, elles la conduisirent auprès de Mihr-anguiz. « Ma charmante, lui dit la princesse, que t'est-il donc arrivé ? » — « Madame, répondit-elle, j'étais allée au bassin pour prendre de l'eau lorsque j'y ai, je crois, vu la réflexion d'un homme. J'ai eu peur au point que je suis tombée, et de ma main est tombée dans l'eau la coupe d'or. » Alors Mihr-anguiz ordonna que, pour vérifier la chose, une autre de ses compagnes allât promptement s'assurer de la réalité et la lui rapporter. Conformément à cet ordre, une autre compagne alla, vit aussi dans l'eau la figure du prince, et, ayant aussi brûlé son cœur par le feu de l'amour, gémissant et poussant des soupirs, elle arriva auprès de Mihr-anguiz en lui disant : « O princesse, j'ignore si cette image est celle d'un ange, d'un fils de fée ou d'un homme ; si la lune est descendue du firmament sur la terre, ou si quelque étoile s'est brisée et est tombée. »

En entendant ces paroles, l'âme de Mihr-anguiz s'en alla de sa main, et le désir de voir par elle-même la chose surgit dans son cœur. S'étant levée au plus vite, marchant orgueilleusement à la manière du paon, elle alla jusqu'au bord du bassin, et, ayant vu la réflexion du prince dans l'eau, l'a-

¹ C'est-à-dire le repos du cœur.

² A la lettre fils du fée ; c'est-à-dire fée du sexe masculin.

mour qu'elle ressentit pour lui lui fit perdre la marchandise de son cœur. Dans son agitation, elle dit à sa nourrice : « Va, amène-moi celui dont le visage se réfléchit dans l'eau, afin que, par sa vue, je donne le calme à mon cœur. Conformément à cet ordre, la nourrice alla regardant de tous côtés, et, à la fin, son regard tomba sur l'angle du jardin où le prince était caché. Elle s'assura alors qu'un jeune homme à face de soleil, au corps charmant qui étonnait les astres eux-mêmes, se tenait caché à l'abri des arbres. De son côté, le prince ayant vu la nourrice voulait fuir ; mais, ne pouvant réussir, il feignit d'être insensé. Alors la nourrice s'étant approchée de lui : « Pourquoi fuir ? lui dit-elle ; apprends que ma maîtresse éprouve de la bienveillance pour toi. » Il balbutia une réponse ; mais la nourrice l'ayant pris par la main le conduisit à sa maîtresse. Mihr-angutz eut beau lui demander de ses nouvelles, le prince parut rire malgré lui à la manière des insensés, et donna des réponses sans tête ni queue. Voulait-elle s'informer de son état, il disait : « Je suis affamé, qu'ai-je affaire avec n'importe qui, et que puis je dire ? Le daim est devenu chèvre, et la mouche s'est changée en buffle ; une montagne de coton est devenue de l'argile par l'invasion de l'eau ; et, par la neige qui est tombée, la cire s'est fondue. Le chameau a mangé le charbon ; le rat a dévoré le chat. »

Après avoir entendu de telles paroles devant-derrière, Mihr-angutz dit en souriant : « Hélas ! quel dommage qu'un pareil jeune homme soit insensé ! »

Mihr-angutz, en voyant la beauté du prince, en était devenue folle. Blessée qu'elle était par le poignard de ses regards, elle était agitée comme le poulet à demi tué. — « Cet homme est fou, dit-elle à ses gens ; que personne ne l'empêche de faire ce qu'il voudra, et qu'on lui donne ce qu'il demandera. » Elle dit, et, ayant pris avec elle celui qu'elle considérait comme un fou, elle se dirigea du côté du château et

lui dit : « Ne vas pa ailleurs ; tu auras ici tout ce qui t'est nécessaire. »

Par hasard, Dilârâm ayant un jour trouvé le prince seul, alla auprès de lui, et, ayant placé sa tête à ses pieds, se mit à lui dire humblement et avec des gémissements exprimant l'impatience et l'agitation : « O jeune homme, Dieu très-haut, qui t'a départi la beauté qui te distingue, fera pour toi davantage. Mon cœur tremble pour toi et est attristé. Dis-moi ton secret. Qui es-tu et comment es-tu arrivé ici ? Si je m'informe de ces circonstances, c'est que l'ardeur de l'amour a dissout mon cœur comme la cire, et que les flèches de tes regards l'ont percé. Elles ont mis en fuite le daim de mon cœur, déjà blessé par le dard de l'amour. Si tu m'emmènes d'ici avec toi, j'emporterai plus d'or et de pierreries que Coré lui-même n'en amassa jamais ? »

Dilârâm eut beau tenir ce langage, le prince continua à s'exprimer comme un fou, en considérant que si son secret était divulgué, il éprouverait peut-être une inutile confusion. Comme Dilârâm n'obtint pas la réponse qu'elle désirait, et que ses cajoleries ne servirent à rien, elle se retira dans son habitation, pleurant et sanglotant, et continua à se lamenter sur la folie présumée du prince. Elle passa toute la nuit dans les pleurs et les gémissements, et, le jour suivant, lorsque la vraie aurore se montra, elle alla de nouveau auprès d'Almâs, et se mit à circuler autour de lui, comme le papillon autour de la bougie. Sur ces entrefaites, Mihr-anguîz fit venir le prince, et se mit à s'entretenir avec lui, tandis que Dilârâm regardait en cachette ce qui se passait. Mihr-anguîz, qui avait vu la propension de Dilârâm pour le prince, pensa qu'elle pouvait compter sur son dévouement. L'ayant donc appelée, elle lui dit : « Dès aujourd'hui, je te confie le soin de mon fou. Fais attention à ce qu'il ne manque de rien, et reste attachée à son service de cœur et d'âme ! »

A cet ordre, Dilârâm ne se tint pas de joie, et elle fut tout

attentive en effet au service du prince. Un jour qu'elle était seule avec lui, après avoir parlé de différentes choses, elle l'adjura, au nom de Dieu et du Prophète, de lui ouvrir son cœur, et de lui dire son secret. Alors le prince se convainquit que l'odeur de l'amour se faisait sentir par ses paroles, et qu'ainsi il n'y avait pas d'inconvénient à lui expliquer sa position. Il lui ouvrit donc son cœur et lui dit : « O ma charmante, c'est pour chercher la réponse à la demande énigmatique : « Qu'est-ce que Gul a fait à Sanaubar ? » que j'ai supporté mille peines, et que j'ai fini par arriver ici, où Mihr-anguîz, après avoir fait trancher les têtes de tant de rois et de princes, les a fait accrocher aux tourelles de son palais. Si tu sais la véritable réponse à cette question, indique-la moi. » — « Si tu m'épouses et que tu me mettes à la tête de toutes les dames de ton palais, répondit Dilârâm, je te dirai ce que je sais de ce secret. » — « Fidèle amie, répliqua le prince, amie compatissante, si, par ton aide, j'obtiens la réalisation de mon dessein, et que je parvienne à l'objet de mon désir, je ferai de cœur et d'âme tout ce que tu voudras et, dans toutes circonstances, je t'obéirai. »

Lorsque Dilârâm eut positivement obtenu cette promesse et cette assurance du prince, elle dit : « O capital de ma vie je ne sais pas, moi, ce que Gul a fait à Sanaubar ; mais ce que je sais, c'est que, sous le trône de Mihr-anguîz, il y a un nègre qui lui a fait connaître ce secret. Ce nègre est venu ici, après avoir fui de la ville de Wâcâf. Il faudrait donc que tu ailles, toi aussi, à cette ville de Wâcâf. Sinon, ce secret ne pourra t'être dévoilé d'aucune manière. »

Lorsque le prince eut entendu ces paroles de la bouche de Dilârâm, il se dit en lui-même : « O mon cœur, il faut patienter un peu, pour voir quelle clarté se fera jour de derrière le rideau du mystère. A présent, beaucoup de difficultés se présentent à toi, et tu auras à éprouver bien des choses fâcheuses qui t'ensanglanteront. »

VERS de l'auteur. « Si j'arrive là, même après avoir dévoré le sang de mon cœur, n'importe, je serai parvenu à mon but.

« Je n'éprouve pas la crainte de tomber dans le désespoir; car j'ai pour appui les paroles du Coran : *Ne désespérez pas.*

« Les braves jouent leur vie par une noble ambition : s'ils sont malheureux, ils se résignent avec joie. »

Le prince se consolait en récitant des vers dans ce sens, lorsque, sur ces entrefaites, Dilârâm, l'ayant vu dans une grande anxiété, lui dit : « O toi qui compatis à ma peine, toi, mon ami fidèle, ne laisse pas ton cœur se livrer au trouble. Si tu désires faire mourir Mihr-anguîz, je lui ferai boire, un jour, dans un banquet, une coupe de poison au lieu d'une coupe de vin, si bien qu'elle ne lèvera plus la tête jusqu'au jour de la résurrection. »

« O amie compatissante, répliqua le prince, il ne serait pas généreux de se venger de Mihr-anguîz en la faisant périr de cette manière perfide. Tant que je ne serai pas allé à la ville de Wâcâf, et que je ne pénétrerai pas le mystère dont il s'agit, je considère le repos comme m'étant interdit. Si Dieu me permet d'obtenir ce résultat, j'accomplirai alors ton désir. Je t'en donne l'assurance. »

Après qu'il eut ainsi parlé, il prit congé de Dilârâm, et alla auprès du vieux villageois, à qui il dit : « Père bienveillant, je vais en voyage, ne vous mettez en peine de rien. »

IV

Les conteurs d'histoire et ceux qui mettent en lumière les légendes racontent ainsi la suite de la nôtre :

Le prince monta ensuite sur son coursier, et sortit de la ville; mais comme il ignorait de quel côté était située la ville de Wâcâf, et le chemin qu'il fallait prendre pour y parvenir, il se laissa aller au découragement, troublé qu'il était au su-

jet de la détermination qu'il avait prise. En peu de jours, il devint si faible qu'il n'avait pas la force de se tenir à cheval, Tout à coup un pîr (derviche), l'esprit éclairé (sur les choses divines), au visage céleste, revêtu d'une robe verte, un bâton à la main, et pareil à Khizr, se présenta à ses regards. En le voyant, le prince offrit à la cour du vrai guide des voyageurs l'adoration de l'action de grâces ; et, les mains jointes, il vint auprès de ce pîr vénérable. Le pîr répondit à son salut, et lui demanda qui il était et d'où il venait. « O vieillard, répondit le prince, le voyageur que tu vois a l'intention de se rendre à la ville de Wâcâf ; mais il n'en connaît pas le chemin ; à savoir de quel côté est située cette ville, et par où il faut passer pour y arriver. » Le pîr, après avoir bien regardé le prince, lui dit : « Abstiens-toi de t'engager dans ce chemin interminable. Cette route est effrayante. Renonce à ton idée, et occupe-toi de tout autre soin, parce que, si tu restais toute ta vie à tourner la tête à la recherche de ce chemin, tu n'en trouverais pas la trace. » Bref, le pîr donna au prince toutes sortes d'utiles conseils, mais ils ne produisirent aucun effet. Le pîr lui dit alors : « Quel est donc ton but, en voulant te rendre à la ville de Wâcâf, en sorte que tu livres au vent ton existence et ta vie chérie ? » — « Vieillard, répondit le prince, j'ai en vue une affaire très-difficile et une chose fort importante. Ainsi, si tu connais quelque chose de ce chemin, sois mon guide comme Khizr. »

Quand le pîr vit que le prince ne se désistait en aucune façon de son idée, il lui dit : « Jeune homme, la ville de Wâcâf est dans le Caucase, et c'est là que les dives et les jinns habitent en dedans et en dehors. Il y a deux chemins pour y arriver ; mais il faut aller par le chemin de droite, et non par celui de gauche. Il ne faut pas essayer non plus de tenir le milieu. Au surplus, lorsque vous aurez voyagé un jour et une nuit, et que la vraie aurore se montrera, vous verrez alors un minaret sur lequel se trouve une dalle de marbre, avec une

inscription en lettres coufiques. Il faut lire cette inscription, et faire tout ce qui y est indiqué. »

Le prince reçut volontiers ces avis, et baisa les pieds du pîr; puis il en prit congé, et le derviche lui exprima les bons souhaits qu'il formait pour lui. Alors Almâs monta sur son cheval, et se dirigea vers la ville de Wâcâf. Il avait marché un jour et une nuit, lorsqu'il arriva auprès du minaret dont le pîr lui avait parlé : il vit qu'il était aussi haut que le firmament azuré, et qu'on y avait enchassé une dalle de marbre sculptée en écriture coufique, afin que le voyageur fût fixé sur son itinéraire. Le sens de cet écrit était : « Le voyageur doit aller à main droite. S'il prend à gauche, il éprouvera quelques vexations, mais il arrivera à son but. Quant au chemin du milieu, il est tellement dangereux que si on y exposait mille vies, on n'en sauverait pas une seule. Ces chemins conduisent tous au pays de Wâcâf. »

Après avoir lu cette inscription, le prince, tête et pieds nus, éleva les mains du désir vers la cour de l'être qui n'a besoin de rien, et dit : « O toi qui fais parvenir à leur but ceux qui ont perdu leur chemin, ô toi qui diriges les égarés, je demande ton secours, car j'ai l'ambition d'aller au pays de Wâcâf. Conduis-moi donc dans ce chemin périlleux. »

VERS. « Je suis tombé dans un désert étranger, ô mon Dieu; qui, si ce n'est toi, me montrera le vrai chemin ? Je n'ai pas ici d'ami intime ni de compagnon de voyage ; que dis-je ? si j'en avais, ce serait pour moi un sujet de lamentation.

« A qui dirai-je la douleur de mon chagrin ? Mon âme affaiblie est venue sur mes lèvres.

« Ce désert est tout plein d'épines, mes pieds sont déjà couverts de pustules.

« A chaque pas, il y a mille dangers à courir ; mais, ô moi créateur, je m'en sauverai si tu le veux. »

Puis, ayant pris une poignée de terre, et l'ayant jetée à son collet et à l'ouverture de son vêtement, il dit : « O terre, ti

remplaces mon froc. » Il monta ensuite à cheval, et prit la route du milieu. Après avoir marché une nuit et un jour, le chemin tracé se présenta à ses regards, et le prince s'y engagea en priant. Un jour, lorsque le soleil se leva pour éclairer le monde, un emplacement immense et désert s'offrit à sa vue. Les branches des arbres qui le couvraient allaient jusqu'au ciel. On y découvrait un jardin verdoyant, vers lequel le prince se dirigea. Quand il fut arrivé à la porte de ce jardin, il s'aperçut qu'elle était formée d'une dalle de marbre, et qu'il y avait pour la garder un nègre dont le noir visage donnait une teinte sombre à tout le jardin ; bien plus, la nuit sans lune lui empruntait son noir filet ; sa lèvre supérieure s'élevait au dessus de ses narines, et celle de dessous descendait jusqu'à son cou.

VERS. « Comment décrire une telle figure ? quel individu dans le monde a un visage pareil ?

« Sa couleur était noire et obscure. Son visage de charbon était comme le chaudron (noirci par le feu). »

A un grenadier était suspendu, en forme de bouclier, une pierre ronde comme une meule de moulin, et pesant cent manns ; et une épée de fer qui ne pesait pas moins de cinquante manns était attachée à un arbre de buis. Ce nègre avait réuni quelques peaux d'animaux, et s'en était servi de *lung* (pagne) ; il avait pris en guise de ceinture une chaîne de fer tellement grosse que, par chacun de ses anneaux, un éléphant aurait pu passer. Ce nègre était à la porte de ce harem (jardin réservé), dormant sur une pierre qui lui servait d'oreiller. Le prince s'étant approché attacha la bride de son cheval près de la tête du nègre, et, après avoir prononcé le nom de Dieu, il mit le pied dans le jardin. Il en trouva l'air excellent ; les arbres qui l'ornaient étaient d'une grande beauté, leurs branches se touchaient en se balançant comme des gens ivres, et elles étaient tellement élevées qu'elles portaient leur cime jusqu'au ciel. Beaucoup de daims paissaient en cet endroit : ils

avaient des ornements de métal garnis de pierreries attachés à leurs cornes. Un vêtement brodé ornait leur dos, et des mouchoirs de brocart étaient attachés à leur cou. Le prince, en le voyant, fut étonné de ce spectacle.

Tous ces daims, avec leurs pattes de devant et de derrière, leurs yeux et leurs sourcils, faisaient signe au prince de ne pas entrer ; mais il n'y fit pas attention. Bien plus, il pensa que ces daims n'agitaient leurs yeux et leurs sourcils que pour lui témoigner le plaisir qu'ils avaient de le voir. A force de marcher, le prince arriva à un palais que n'aurait pas égalé celui de César. Tout y resplendissait comme l'or et l'argent ; et l'odeur des fleurs parfumait tous les côtés. Dans ce palais, il y avait un trône de marbre recouvert d'un élégant tapis. La porte était ouverte comme l'œil de l'amant. Le prince entra, et il fut étonné de voir qu'une femme charmante, à face de fée, dont la vue aurait fait tordre de jalousie la lune, et dont les yeux malins auraient châtié sur la terre de la honte ceux du narcisse, montrant sa tête par une petite porte, regardait de côté et d'autre. Aussitôt que sa vue fut tombée sur le prince, elle devint amoureuse de sa beauté, et, se laissant aller à sa passion, elle appela sa nourrice, et lui dit : « Ma chère anie, amène-moi ce jeune homme, afin que je lui demande qui il est, d'où il est venu et comment il a pu entrer dans ce jardin, où les oiseaux n'osent agiter leurs ailes, et où les tigres et les loups ne sauraient se montrer. » En conformité de cet ordre, la nourrice s'avança pour amener le prince ; et elle arriva bientôt auprès de lui. Lorsqu'elle eut vu son visage de lune, elle resta stupéfaite. Après quelques instants, néanmoins, elle le salua et lui dit : « Votre arrivée ici est très-heureuse, car ma maîtresse veut vous voir. » Le prince suivit aussitôt la nourrice vers l'endroit qu'il considéra comme le jardin de Rizwân. Il y avait dans ce lieu un trône, et de tous côtés étaient étendus des tapis de velours et de brocart. Des rideaux de drap d'or étaient tendus, et cette sédition du

temps ¹, c'est-à-dire *Latifa* (charmante), car tel était son nom, était assise sur ce trône. En voyant ces merveilles, Almàs fut étonné et stupéfait. Dès qu'elle eut aperçu le prince, Latifa, s'étant levée avec empressement, le prit par la main, le fit asseoir auprès d'elle sur son trône, et, employant de douces paroles pour le captiver, elle lui dit : « Jeune homme, qui es-tu ? d'où es-tu venu et où vas-tu ? » Le prince lui apprit alors toute son histoire du commencement à la fin. « Quelle idée fâcheuse, quel projet difficile d'exécution ! lui dit alors Latifa ! Il faut y renoncer. Personne n'est, jusqu'à ce jour, allé dans ce chemin ; il vaut mieux que votre main bénie s'attache au cou de mon désir, que vous rendiez grâce à Dieu, le créateur, de ce que vous êtes à l'abri de mon trône, et que, parvenu jusqu'ici, l'union d'une belle à figure de fée comme moi vous soit devenue facile. Quant à la résolution que vous avez formée dans votre esprit, je la ferai réussir aussi, car je ferai venir auprès de vous le roi Quilmûs et sa fille Mihr-anguiz. » Latifa tâchait ainsi de cajoler le prince par ces paroles insinuant ; mais celui-ci lui dit : « Tant que je ne serai pas allé à la ville de Wâcâf, que je n'aurai pas fait prisonnier le roi Quilmûs, et que je ne me serai pas emparé de sa fille Mihr-anguiz, que je ne lui aurai pas coupé les cheveux, que je ne l'aurai pas foulée ensuite aux pieds de mon cheval, et que je n'aurai pas donné sa chair à dévorer aux chiens, les plaisirs et le bonheur du monde me sont interdits. Lorsque j'aurai exécuté tout cela, je t'épouserai, et je mettrai ainsi au cou de ton désir le collier de l'union. »

Quelque effort que fit Latifa pour retenir le prince, elle ne put le persuader. Elle résolut donc dans son esprit de l'inviter à un festin, afin de troubler son cerveau par la boisson, et de lui faire perdre la raison et l'intelligence. « Alors,

¹ C'est-à-dire cette femme qui excitait la sédition par l'effet de sa beauté.

se dit-elle, la colère qu'il a conçue contre Mihr-angutz s'apaisera; il agréera tout ce que je lui dirai, et la coupe de l'union éteindra la soif de mon cœur abandonné. » Elle fit donc signe à des échantons, à face de fée, à joues de rose de s'avancer. Ceux-ci obéirent, et apportèrent une coupe d'or et un flacon d'un vin agréable de goût et de couleur. Latif remplit la coupe, et la mit entre les mains du prince. « (Ma amie bienveillante, lui dit-il, il faut que l'hôte boive d'abord puis le convive. » Pour complaire au prince, Latifa appliqua alors la coupe à ses lèvres, et, après l'avoir remplie une seconde fois, elle la donna au prince, qui la prit sans défiance de la main de cette femme, qui paraissait si charmante, mais dont la nature contenait le levain de l'infidélité. Latifa ne se contenta pas d'échauffer le banquet par la boisson du vin, elle l'égaya en faisant chanter et résonner des instruments de musique. Elle fit venir, à cet effet, des filles de fée, dont la vue étonnait le soleil et la lune, et dont les cheveux ondoyants faisaient éprouver une torsion involontaire aux cœurs des amants. Ayant uni les sons du tambourin et de la harpe à ceux du *rabâb* et du *mirdang*, elles se mirent à chanter d'un ton séduisant. En cet instant, si Tan-Sen avait été là, il aurait oublié ses airs, et Baïjû Bâwarâ ¹ en aurait été déconcerté au point de devenir fou. Bref, le chant et la musique y furent si parfaits que tout le monde se mit à danser et qu'on crut être à la cour d'Indra.

VERS. « La musique eut lieu en ce moment de telle façon que jeunes et vieux en étaient ivres. Des femmes délicieuses séduisaient et enlevaient le cœur, qu'il fût ouvert ou fermé. Elles faisaient entendre des sons si agréables qu'ils exprimaient bien l'excellence du chant. »

Cependant, le feu de l'amour doubla d'intensité dans le

¹ Sur ces musiciens et poètes célèbres, voyez mon *Histoire de la littérature hindoustanie*.

cœur de Latifa ; mais, désespérée de l'insouciance du prince, elle tomba dans le découragement. Pendant trois jours, le banquet de la joie et du plaisir se renouvela. Au quatrième jour, le prince ayant donné des louanges à Latifa et exprimé ses vœux, lui dit : « O princesse du monde, je désire actuellement obtenir congé de toi ; car le chemin que j'ai à parcourir est long, et le feu de ton amour jette des flammes dans la moisson de mon âme. Si Dieu veut, après la réussite de mon dessein, je reviendrai promptement auprès de toi, je cueillerai la rose du désir dans le jardin de l'union, et j'éteindrai avec l'eau limpide de la rencontre la soif de mon cœur altéré. »

Lorsque Latifa vit que le prince ne se laissait prendre en aucune façon dans son filet, elle ordonna à sa nourrice de lui apporter l'électuaire qui était placé dans une niche. La nourrice obéit, et Latifa en donna un peu au prince. A mesure que la chose descendit dans sa gorge, le prince perdit le sentiment, et il ne lui resta pas trace de ses sens. Alors cette magicienne, ayant pris un bâton qui avait la forme d'un serpent, et ayant récité dessus des paroles magiques, en frappa un tel coup sur l'épaule du prince que ce dernier jeta un cri et pirouettant tomba par terre. En même temps, il fut changé en daim. Lorsque le prince s'aperçut qu'il était ainsi transformé, il dit en lui-même : « Hélas, dans un clin d'œil, pour avoir pris part à ce banquet, j'ai attiré sur moi ce malheur, et il me sera actuellement difficile de me sauver des mains de cette odieuse magicienne. » Cependant Latifa appela un orfèvre ; elle fit mettre des ornements aux cornes qui avaient poussé sur la tête du prince, et elle lui serra le cou avec un mouchoir, après avoir récité des paroles magiques. Bien que le prince eût la forme d'un daim, il n'y avait pas en lui de différence, quant aux qualités et aux sensations, ce dont il remercia Dieu. Quant à Latifa, après avoir paré le prince avec beaucoup de soin, elle le laissa aller avec les autres daims, qui étaient aussi des hommes métamorphosés comme lui.

Lorsque le prince fut délivré des mains de cette infidèle, il chercha, tout en se promenant, le chemin de la fuite, pensant en lui-même à la manière dont il pourrait se sauver de ce jardin sans être la proie des tigres et des panthères, et pour que sa vie ne disparût pas ainsi en vain.

V

Le prince-daim se livrait à ses réflexions, et paissait dans le jardin. Quand dix à douze jours se furent passés de cette manière, il arriva tout en rôdant à un angle du jardin, où le mur était très-bas. Après s'être recommandé à Dieu, il s'élança de telle façon qu'il franchit le mur ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il se trouvait dans le même jardin, et alors il se convainquit que c'était un effet de magie et d'enchantement. Bref, il sortit pendant sept fois de la même manière de ce jardin, mais il se trouva toujours au même endroit. A la fin, tout en continuant d'aller et de venir, il arriva un jour à un endroit où il vit une ouverture en forme de fenêtre. Il sortit par là avec mille peines, et il se trouva cette fois dans un jardin dont la bonne odeur parfumait le cerveau. Il finit par découvrir un grand palais, où il y avait quantité de portes et de fenêtres fermées. « Voyons, dit le prince, à cette vue, ce qui se montrera ici de derrière le voile du mystère. » Tout à coup, une fenêtre de ce palais s'ouvre ; il regarde, et voit une charmante figure de fée, dont la joue était colorée comme la rouge tulipe, et dont la prunelle trompeuse excitait la jalousie de la gazelle de Chine. Ses cheveux, couleur d'ambre gris, ressemblaient au nard du jardin de la beauté, et ses boucles de cheveux, qui ressemblent à des chaînes, jetaient dans l'impatience l'âme des gens troublés par l'amour. Cette femme était assise sur une sorte de trône doré, et enrichi de pierres. Elle dressait la tête et regardait fixement. Tout le jardin était éclairé par la splendeur de sa beauté, et le cerveau des

esprits célestes était parfumé par la bonne odeur qui sortait de son corps. Tout à coup, le regard de cette gazelle du désert de l'amabilité tomba sur ce vagabond du désert du malheur et de la peine. « O mon Dieu, dit en lui-même le prince, voici une nouvelle épreuve. Que ce ne soit pas un chien jaune ou un chacal qui ait fait sa demeure en ce lieu ! » Séduit par la beauté de cette personne, le prince était occupé à l'admirer, lorsque, tout à coup, les yeux de cette belle se rencontrèrent avec les siens. En voyant ce beau daim, dont les cornes étaient ornées de pierreries, elle fut étonnée et elle pensa en elle-même que cet animal avait été privé par une princesse, et qu'il s'était échappé. Elle éprouva un vif désir de s'en emparer, et elle en chargea sa nourrice. « Je te donnerai, dit-elle, le collier de perles qui orne mon cou, si tu te rends maîtresse de ce daim. » Alors la nourrice prit un peu d'herbe à sa main, et la montra de loin au prince. Celui-ci, qui désirait revenir à son état premier, et, avec l'aide de Dieu, se sauver de sa situation malheureuse, accourut à la manière des animaux affamés. Lorsque la nourrice vit que ce daim était très-hardi, et qu'il venait auprès d'elle pour manger, elle s'approcha tout à fait de lui, et saisit le cordon de soie magique qui était à son cou. Jamila (belle), car tel était le nom de la princesse, voyant ce qui se passait, descendit de son château et elle finit par prendre le daim par la laisse, et l'emmener avec elle. Puis elle remplit le pan de sa robe des meilleurs fruits pour les donner au daim. Comme le jeune prince était affamé, il mangea et but. Lorsqu'il fut rassasié, il se reposa en plaçant sa tête sur l'épaule de Jamila, qui, de son côté, fut très-satisfaite de sa hardiesse, et le caressa délicatement de sa douce main. Puis elle dit à sa nourrice de lui préparer un cordon de fil d'or et de lui apporter. Sa nourrice obtempéra à cet ordre, et Jamila attachait par ce moyen le prince à un pied de son trône, de telle façon qu'il pouvait y monter et s'y reposer avec elle.

Sur ces entrefaites, des larmes coulèrent des yeux du daim. La nourrice s'en aperçut, et le dit à Jamila, en lui faisant remarquer que c'était une chose étonnante qu'un animal pleurât ainsi. Jamila en fut en effet fort surprise, et elle s'approcha du daim. Celui-ci posa alors sa tête à ses pieds, et se mit à pleurer encore plus. La princesse l'ayant caressé de sa main tâcha de le consoler et lui dit : « Mon chéri, pourquoi pleures-tu ? Je t'aime mieux que moi-même. » Mais le daim ne cessa pas de pleurer, et il frotta sa tête contre les pieds de Jamila. Celle-ci, qui était la sœur de Latifa, et magicienne comme elle, comprit alors que cet intelligent animal devait être un homme métamorphosé en daim par sa sœur, qu'elle savait aimer à changer les hommes en animaux et les garder auprès d'elle. « Tranquillise-toi, dit-elle alors au prince, je te rendrai à ta forme première. » Elle dit ensuite à sa nourrice : « Apporte-moi la boîte enrichie de pierreries qui est placée dans cet enfoncement au mur. » La nourrice obéit et alors la magicienne, après avoir fait l'ablution, s'être revêtue de vêtements nouvellement blanchis, et avoir fait laver et baigner le daim, prit dans cette boîte un peu d'électuaire, et en fit manger au daim ; puis elle tira de dessous son trône un bâton, et, après avoir récité des paroles magiques, elle en donna un coup sur la tête du daim qui tomba par terre et, en s'y roulant, reprit la forme humaine. Alors le prince accomplit à la cour du sage ordonnateur de toutes choses des milliers de prosternations et d'actions de grâces. Puis il dit : « Belle princesse, tu m'as sauvé de la griffe du malheur, et tu m'as doublement rendu la vie. Comment pourrais-je avec ma langue te remercier dignement d'un tel bienfait ? Tous les poils de mon corps célèbrent les louanges de ta faveur et de ta bienveillance. »

Cependant Jamila revêtit le prince de vêtements royaux. En ce moment, sa beauté jeta tant d'éclat qu'on aurait dit que la lune était tombée sur la terre. La blancheur de sa

corps se manifestait à travers ses vêtements. Jamila en devint amoureuse à son tour, et elle lui dit : « O cyprés ambulant du jardin de la beauté, ô rejeton du jardin de l'amabilité, dites la vérité. Qui êtes-vous, et quel est votre nom ? Pourquoi avez-vous honoré cet endroit de votre venue, et comment avez-vous été pris dans le filet de Latifa ? » Alors le prince fit entendre à Jamila le récit de ses aventures du commencement à la fin. « Renonce, lui dit-elle, après les avoir entendues, à la pensée absurde et à l'idée vaine qui t'occupe, et ne va pas sans nécessité, si jeune encore, livrer ta vie précieuse aux mains des dives. Obtempère à mes observations ; car il est en dehors de la sagesse de s'exposer à périr sans motif. Reste ici ; considère mon humble habitation comme ta propre demeure, et remplis la coupe de ta vie du vin du plaisir et de la volupté ; car, pour moi, je suis prête à te servir de cœur et d'âme. Je ferai passer ton bien-être avant le mien, et je t'obéirai en tout. » — « Il est vrai, répondit le prince, que les obligations que je vous ai sont d'un tel poids sur le cou de mon âme qu'il serait à propos que je fisse des souliers de ma peau, et que vous les mettiez. Vous m'avez, en effet, délivré des mains de la sorcière Latifa, et vous m'avez revêtu une seconde fois du vêtement de la forme humaine. Toutefois, j'espère que vous me donnerez un congé de quelques jours, et quand, après être parvenu à mon désir, je serai de retour de la ville de Wâcâf, j'agirai selon votre bon plaisir. Maintenant, prenez pour moi les dispositions nécessaires, afin que je puisse parvenir à Wâcâf. Si Dieu veut que j'en revienne vivant, je reverrai vos pieds et j'exécuterai les devoirs de la reconnaissance. Je vous conduirai dans mon royaume, je vengerai le sang de mes frères sur Mihr-angulz, puis je passerai le restant de ma vie dans le plaisir, en votre compagnie. »

Lorsque Jamila vit que le prince n'agréait pas ce qu'elle lui proposait, et qu'il restait attaché à son idée désespérée,

elle lui permit de partir, et elle lui dit : « Eh bien, je vais vous donner trois choses qui vous seront très-utiles pour votre entreprise : 1° l'arc et les flèches de S. S. le prophète Salih (sur qui soit la paix) ; 2° une épée, qu'on nomme *le scorpion de Salomon*, et qui est si excellente que si on en frappait une montagne elle la fendrait comme du savon ; 3° un poignard artistement fabriqué par le sage Talmûs, lequel préserve de toute attaque celui qui le possède, et dont la valeur est ainsi inappréciable. Toutefois vous ne pourrez parvenir à Wacaf que par l'aide du Simorg. Sur le chemin qui conduit à ce royaume, il y a sept océans à traverser. Si tous les rois de la face de la terre étaient réunis, ils ne pourraient d'eux-mêmes franchir un seul de ces océans, y mettraient-ils des milliers d'années. »

Jamila ouvrit ensuite une boîte, et en retira les objets dont elle avait parlé ; elle les plaça devant le prince et elle lui dit : « Applique ton oreille, et écoute à cette heure mes instructions : à une étape d'ici, il y a un endroit qu'on nomme *safha-zamîn* (surface de la terre), où se trouve une fontaine. Là, tu t'arrêteras. Un lion haut de quatre-vingts coudées lequel est le roi de tous les animaux du bois (jangle) s'avancera vers toi ; va sans crainte et hardiment auprès de lui ; salue-le respectueusement, et place devant lui un animal que tu auras pris à la chasse. Ce lion sera très-content de toi, et te traitera avec bienveillance. Par considération pour lui, aucun animal ne te tourmentera. Le reste de la nuit se passera avec joie et gaité. Après deux ou trois étapes, deux chemins se présenteront à toi. Fais attention de ne pas prendre celui de gauche, mais prends celui de droite. Devant toi, tu trouveras le château de Khamaschah, habité par des nègres. Quarante Abyssins sanguinaires, dont chacun commande à cinq mille nègres, en gardent les portes. Leur chef, qui se nomme Taram Tac, sera bienveillant envers toi à cause des objets que je te remets, et il te fera même beaucoup d'amitié. Après être resté

deux jours avec lui, tu iras en avant, puis tu parviendras au château du Simorg qui se trouve plus loin, et si, Dieu veut, le Simorg aussi, par l'effet béni des mêmes objets, obtempérera à tes désirs, et par son entremise tu parviendras au royaume de Wacaf. Mais prends garde de ne pas agir autrement de ce que je te dis de la différence d'un cheveu. »

Jamila fit ensuite sortir de ses écuries un cheval féérique, et le donna au prince qui y monta dessus, et partit pour le royaume de Wacaf. Lorsqu'il eut fait trois kos du chemin, il fut surpris de voir que Jamila, n'ayant pu supporter son absence, marchait à sa suite. Il s'arrêta, l'assura de son amour, et reprit le chemin de son but. Jamila fut tellement agitée que le mercure, en voyant son agitation, se changea en eau, et que l'éclair fut sans force.

Vers. « A cause du départ de son ami, elle pleura tellement qu'une rivière coula de ses yeux ensanglantés.

« Son état fut tel, par l'effet du chagrin de l'absence, que sa vie était un malheur pour son cœur.

« Le manger et le dormir lui étaient interdits ; elle ne s'occupait d'autre chose que de gémir.

« Dans cette situation, elle se fana comme la rose ; la séparation qui l'affectait produisait seule cet effet.

« Elle ne souriait plus, elle ne parlait plus, elle ouvrait sans cesse la porte de la tristesse ; elle n'avait pas de nouvelles de son corps. Des soupirs s'élevaient constamment de son cœur.

« Son corps sans force n'était désormais que le mirage de son âme. »

Ici donc, Jamila était arrivée par l'absence du prince en cet état désolé ; et là, le prince continuait sa route d'étape en étape. Enfin, il parvint à l'emplacement appelé *Safha-Zaman* (dont il a été parlé). Là, il vit deux chemins ; et, se rappelant les avis de Jamila, il s'arrêta et étendit son filet. A peine un pahar de la nuit était-il passé que des animaux de toute es-

pèce arrivèrent, et le prince en prit quelques-uns. Au second pahar de la nuit parut le lion, dont la taille était de quatre vingts coudées, et dont la belle forme était telle que personne n'en vit jamais de semblable. Le prince s'approcha hardiment du lion, il plaça devant lui les animaux qu'il avait pris à la chasse, et les dépêça avec son couteau. Le lion se mit à manger, tandis que les autres lions s'étaient formés en carré autour de lui, et que le prince était debout les mains jointes. Après avoir pris son repas, le roi des animaux chargea un lion de garder Almâs, et il reprit le chemin des jangles.

VI

Le prince rendit grâce à Dieu, monta sur son cheval et partit. Lorsqu'il fut arrivé à la bifurcation de la route, il se mit à réfléchir sur celle qu'il devait prendre. Comme, à celle de gauche, il y avait beaucoup de dangers à courir, il se décida à prendre la droite. Lorsqu'il eut fait deux étapes, il vit un château élevé, dont les tourelles étaient garnies de canons. Il voulait s'éloigner de là; mais il pensa que ce serait de la lâcheté, et il s'avança vers la porte de ce château qui lui parut très-beau, et tel que les rois de la terre n'en avaient jamais vu de pareil, même en songe. Sa hauteur égalait celle du ciel, et il était aussi grand qu'une montagne. Auprès de ce château, il y avait un grand arbre qui donnait beaucoup d'ombre. Le prince attacha son cheval sous cet arbre, s'en étendit la selle, s'y assit pour se reposer et considéra les alentours du château lorsque, tout à coup, quelques nègres parurent, et se mirent à discourir entre eux en ces termes : « Aujourd'hui, après bien du temps, un être humain est enfin venu. Notre roi Taram Tâc aime beaucoup la chair humaine : emparons-nous de ce jeune homme, et amenons-le lui. » En conséquence, dix à douze Abyssins vinrent auprès du prince pour se saisir de lui. Almâs, voyant que le tour d

sa vie était venu, tira de sa ceinture l'épée de Salomon, mit en fuite en un instant les nègres, et en fit partir un grand nombre pour la plaine de la mort. Lorsqu'ils furent arrivés en enfer, la nouvelle en parvint à Taram Tâc, qui envoya Chalmâc, général de son armée, avec ordre de s'emparer du prince. Celui-ci, à la tête de l'armée des nègres, arriva comme l'irruption d'un essaim d'abeilles et comme l'ange de la mort. Cependant, le prince, avec l'épée de Salomon, s'élança contre le général abyssain qui, aussi méchant qu'un dive, brandit sa massue de telle façon que la terre en trembla. Puis, comme il voulut se saisir du prince pour le conduire auprès de son maître, Almâs lui donna un tel coup avec le poignard de Taimûs que Chalmâc tomba par terre. Lorsque Taram Tâc eut appris la déconfiture de Chalmâc, il se mit à la tête d'une grande troupe de nègres, avec l'intention de s'emparer du prince et de l'emmener à son château. Ces nègres l'entourèrent semblables aux flots de la mer. S'il en tuait un, il en renaissait dix, et ainsi Almâs n'obtenait aucun résultat malgré ses armes magiques. Heureusement le lion extraordinaire à qui il avait rendu service sortit tout à coup des jungles, suivi de milliers de lions, et s'avança du côté des nègres. Lorsque Taram Tâc vit la chose, il voulut rentrer dans son château; mais le prince, pareil à Rustam, s'étant arraché aux nègres qui l'entouraient et les ayant fait tomber dans la poussière, fit couler leur sang comme une rivière. Tout à coup, la vue du prince tomba sur Taram Tâc, qui ressemblait à une colonne à cause de sa haute stature. Il avait sur son épaule une massue d'acier, des pierres à sa main, et il était sur le point de rentrer dans son château, lorsque le prince lui cria de s'arrêter. « Avance, si tu l'oses, fils d'homme, lui cria le nègre, et d'un coup de mon assommoir j'écraserai en un instant tes os et je te briserai les côtes. » Il dit, et voulut frapper le prince de sa massue; mais ce dernier poussa son cheval et esquiva le coup; puis, profitant de l'occasion,

Alnâs tira du fourreau l'épée de Salomon, et en trancha d'un seul coup la tête de ce noir malheur qui partit ainsi pour l'enfer.

Le roi des lions, qui était venu au secours du prince, entra avec lui dans le château. Là se trouvait la fille de Tarara-Tân, dont la figure piquante répandait du sel sur la blessure du cœur des amants. A la vue du prince accompagné du lion, elle se leva, le félicita de ses succès, le fit asseoir sur le trône et lui donna à boire et à manger. Puis elle apprit du prince la profession de foi musulmane, et accepta la religion islamique. Elle lui dit ensuite : « Prince, je suis disposée à te servir ; et même je ne veux plus me séparer de toi, j'ai désormais où tu iras. » — « J'ai en vue, lui dit alors le prince, une affaire plus importante que ma vie. Lorsque je serai de retour de la ville de Wâcâf, je t'emmènerai dans mon pays. En attendant, règne sur le trône de ton père, et reste occupée des affaires de ton royaume. »

VII.

Le prince avait continué d'avancer dans sa route pendant deux ou trois mois, lorsqu'une plaine, véritable jardin pareil au paradis, se présenta à ses regards. Des roses de différentes sortes s'y épanouissaient ; le zéphir qui passait sur ces roses parfumait l'odorat, et le vent qui semblait cribler le musc embaumait le cerveau. La verdure se distinguait par sa fraîcheur, la tulipe s'entr'ouvrait ; le cyprès s'agitait comme pour louer le gémissement cadencé de la tourterelle ; et, avec le chant mesuré du rossignol, s'accordaient les roses et leurs boutons. Les ruisseaux étaient alimentés d'eau limpide comme celle du Mauçar, et de ses fontaines sortait l'eau la plus pure.

En voyant cette plaine, le prince étonné s'assit sous un arbre très-élevé. Cet arbre portait des fleurs et des fruits, e

auprès était un bassin de marbre élégamment construit. L'eau y arrivait d'un côté et sortait de l'autre. Le prince se souvint alors que Jamila lui avait annoncé ces choses comme l'indice de l'habitation du Simorg. Il descendit donc de son cheval, et le laissa paître. Il entra dans le bassin, s'y lava pour accomplir l'ablution, mangea quelques fruits, et, après s'être tranquillement reposé à l'ombre de l'arbre, il s'endormit de fatigue. Tout à coup le cheval du prince se mit à hennir et à piaffer, ce qui réveilla le prince, qui vit alors qu'un dragon pareil à une montagne venait vers lui, broyant les grandes pierres sur lesquelles il se roulait au point d'en faire du *surma*¹. Alors, saisi de crainte, Almâs se leva, tira de la botte qu'il avait avec lui l'arc de Sâlih le prophète, y prit une flèche, la plaça sans bruit sur la corde de l'arc et visa. Lorsque le dragon fut arrivé auprès de l'arbre, et voulut y monter, le prince lui lança la flèche et le blessa sérieusement. Alors, le dragon en colère frappa sa tête contre la terre, et, peu de temps après, il sortit de sa bouche une flamme de feu qui éclaira à la fois et échauffa la plaine.

Le dragon se retourna du côté du prince, et voulait l'attirer à lui par son souffle². Mais le prince se tenait sur ses gardes, et bravement il lui lança une autre flèche; puis il tira son épée, et ayant crié *Allah abar* (Dieu est grand), il termina d'un coup l'affaire de ce monstre; mais il perdit connaissance par l'effet de la violence du poison que répandait le corps du dragon. Après deux à quatre heures, il revint à lui, et, voyant son corps souillé de sang, mais sans blessure, il exécuta les génuflexions de la reconnaissance à la cour du créateur. Il descendit ensuite dans le bassin, et il y fit l'ablution. Après avoir ainsi lavé son corps du sang qui le couvrait et avoir déjeuné, il s'assit au bord du bassin, et il vit qu'il y

¹ Collyre pour les yeux, composé simplement dans l'Inde de charbon de bois pilé.

² Cont. Sindbad le marin.

avait sur l'arbre dont il a été question le nid du Simorg. Ses petits avaient été témoins du combat avec le dragon; mais, pressés par la faim, ils criaient et faisaient du bruit. Le prince leur fit manger par morceaux pour les rassasier toute la chair du dragon. Les oiseaux se tinrent alors tranquilles, et le prince aussi, à cause de la fatigue qu'il avait supportée, s'endormit négligemment au bord du bassin.

Sur ces entrefaites, le Simorg et sa femelle, qui étaient allés à la recherche de la nourriture pour leurs petits, arrivèrent. Comme ils ne les entendirent pas crier, le mâle pensa que le jeune homme qui dormait les avait tués, et il résolut de le faire périr. Il prit donc une pierre de plusieurs milliers de *manns*, et il allait la jeter sur le prince; mais sa femelle lui dit: « Voyons d'abord nos petits, puis tu songeras, s'il le faut, à tuer ce jeune homme. Faire périr un innocent, c'est se condamner aux tourments au jour de la résurrection. » Le Simorg agréa ce sage discours; il alla à son nid, et il vit que tous ses petits dormaient paisiblement. Toutefois, ils se réveillèrent à son approche et il lui racontèrent toutes les circonstances du combat avec le dragon, comment le prince leur avait donné à manger, et leur avait sauvé la vie. Lorsque le Simorg eut entendu le récit de la conduite du prince, il loua et célébra sa générosité et sa bravoure, et dit en lui-même: « Ce jeune homme m'a rendu un grand service: il est convenable qu'en récompense je lui fasse du bien. » Il vint donc auprès de lui, l'ombragea de ses ailes, et, lorsque le prince se fut réveillé de son sommeil, il lui dit avec bienveillance: « Quelle importante affaire vous occupe donc, pour que vous soyez venu jusqu'en ce lieu où ne peuvent parvenir ni hommes ni animaux, et comment se fait-il que vous m'ayez rendu le grand service de délivrer des mains de cet ennemi sanguinaire mes petits? Expliquez-vous, afin que je puisse agir pour faire réussir votre entreprise. »

Le prince expliqua alors au Simorg toute son histoire, et le

but qu'il se proposait. « Prince, lui dit l'animal merveilleux, il faut s'arrêter ici quelques jours pour faire, d'après mes indications, tes préparatifs de voyage. Il y a ici beaucoup d'ânes sauvages; prends-en quelques-uns à la chasse, fais des *Kababs* (*biftecks*) de leur chair et des outres de leur peau, pour les remplir d'eau. Munis-toi de ces choses, puis tu te mettras sur mon bras comme sur un cheval, je te ferai ainsi passer les sept mers, et quand je serai affaibli par la fatigue, tu me donneras des kababs et de l'eau, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la ville de Wâcâf. »

Conformément au discours du Simorg, le prince prit à la chasse sept ânes sauvages, et fit les préparatifs qui lui avaient été indiqués. Alors l'oiseau merveilleux le fit monter sur son bras avec ses provisions et partit pour la ville de Wâcâf. Lorsqu'il avait franchi un océan, et qu'il était arrivé sur la terre ferme, il faisait manger au Simorg des kababs d'âne sauvage, et boire de l'eau des outres. Bref, en peu de jours, il traversa ainsi les sept mers, et arriva au royaume de Wâcâf. Alors le Simorg dit au prince : « Tu m'as rendu un tel service que, quelque chose que je fasse, je ne pourrai m'acquitter envers toi. Je te considère comme mon fils. C'est pour cela que je me suis soumis à tant de fatigues pour venir jusqu'ici. Prends actuellement quelques-unes de mes plumes pour les garder avec toi. Lorsque quelque affaire pénible t'arrivera, mets ces plumes sur le feu, brûle-les, et aussitôt je me présenterai à toi, à la tête de mon armée. »

VIII

Le prince prit donc le chemin de la ville de Wâcâf. Lorsqu'il eut fini une longue journée de marche, une grande forteresse se présenta à sa vue. Arrivé à la porte de cette forteresse, il invoqua le nom de Dieu et y entra. Il en parcourut les rues et les marchés et en contempla la bonne disposition.

« Mais à qui demander, se dit-il, la solution de la question de Mihr-anguiz, solution qui semble appartenir au monde invisible? et comment ce secret me sera-t-il dévoilé? » Il se livrait à ces pensées lorsque, tout à coup, il rencontra un jeune homme qui se nommait Farrukh-Fâl (heureux augure). Il entra en conversation avec lui et finit par gagner son amitié. Un jour, il lui dit tout en causant : « Mon ami, sais-tu par hasard ce qu'a fait Gul à Sanaubar? » A ces mots, Farrukh-Fâl fut en sueur de colère, et regardant le prince d'un air furieux il lui dit : « Si je n'étais lié d'amitié avec toi, je séparerais à l'instant ta tête de ton corps. » Le prince, en entendant ces mots, éprouva une grande crainte, et comprit que ce jeune homme connaissait ce secret caché. « Mon ami, lui dit-il, de quelle utilité te serait-il de me tuer? Mais fais-moi périr si tu le veux, pourvu qu'auparavant tu m'instruises du secret que je désire savoir. » — « Eh bien, répliqua Farrukh-Fâl, je te dirai quelque jour ce que je sais. » Une fois, en effet, ayant vu que le prince était toujours plus désireux de savoir le mot de l'énigme, il lui dit : « Sanaubar (cyprés) est le nom du roi de ce pays, et Gul (rose) est celui de sa femme. Voilà tout ce que je sais ; mais quant à ce que Gul fait à Sanaubar, je l'ignore. Le roi a ordonné de faire mourir tout voyageur qui prononcera le nom de Gul, et s'informera d'elle. J'ai voulu te complaire à cause de mon amitié pour toi, mais nul autre que le roi lui-même ne connaît ce secret caché. Si Dieu veut, je te mettrai en présence du roi et tu pourras peut-être alors dénouer toi-même ce nœud difficile. »

Farrukh-Fâl, qui était élevé en dignité auprès du roi, prit donc un jour avec lui le prince et le conduisit auprès de son maître, à qui il dit : « Asile du monde, ce voyageur, arrivé d'un pays lointain sur la renommée de votre bienveillance envers les étrangers, est venu en votre présence espérant être accueilli avec bonté. » Quand le roi eut vu la figure et l'air de dignité du prince, il en fut très-content et lui ordonna d'ap-

procher. Alors Almás offrit en présent au roi une perle que lui avait donné le Simorg. Sanaubar, satisfait d'avoir obtenu une perle si précieuse que tout son royaume n'aurait pu en payer la valeur, et que les plus grands rois n'auraient pu se la procurer, demanda au prince de qui il la tenait. Celui-ci crut devoir le tromper et lui dit : « Sire, je suis marchand de mon état, et c'est ainsi que j'ai apporté de mon pays beaucoup de perles que je voulais venir vous montrer, lorsque dans mon chemin un château de nègres s'est présenté à mes yeux. J'y suis entré, et ces maudits nègres ont pillé tout mon argent et mes marchandises, au point qu'ils ne m'ont pas laissé une coupe pour boire de l'eau, si ce n'est cette perle que votre dévoué vous a offerte. Je l'avais attachée à mon bras et c'est ainsi qu'ils ne la virent pas, et que j'ai pu la conserver. »

Sanaubar fut alors encore plus empressé auprès d'Almás, il le fit boire et manger, il accomplit convenablement les règles de l'hospitalité et de la bienveillance envers les étrangers, et fit du prince son ami, au point que s'il restait un seul jour sans le voir il était mécontent et sans repos.

Un jour que le roi était en conversation intime avec le prince, il lui dit qu'il était disposé à lui accorder la grâce qu'il lui demanderait. « Si vous m'accordez la vie sauve, répondit le prince, je vous dirai ce que j'ai sur le cœur. — « Parle, lui dit le roi, ta vie est en sûreté. » — Asile du monde, dit alors Almás, depuis le jour où, pour avoir ouï mentionné par hasard la chose, j'ai voulu savoir ce que Gul a fait à Sanaubar, j'ai éprouvé toutes sortes de malheurs et d'infortunes, jusqu'à ce que je sois parvenu ici et que j'aie été gratifié de la vue de votre présence lumineuse. Maintenant, j'espère que vous daignerez m'apprendre ce qui a fait l'objet de mes démarches. » Sanaubar devint alors comme une flamme et dit : « Je deyrais à l'instant même séparer ta tête de ton corps ; mais que puis-je faire, puisque je t'ai accordé la vie, et que

je suis obligé de tenir ma parole. Toutefois, il faut que tu renonces à ton désir absurde, car ce secret caché ne peut être révélé. » — « Si la bienveillance du roi, répliqua le prince m'est dévolue à moi, pauvre voyageur, veuillez bien, sire me révéler ce secret, car vous m'avez dit de vous demander ce que je voudrais, et cette chose est la seule qui me touche. »

Sanaubar, désespéré par le discours du prince, resta silencieux. Par hasard, une fête eut lieu sur ces entrefaites ; on chanta, on joua des instruments de musique et on but du vin. Des échantons à visage de rose ayant rempli de vin des coupes de cristal, se mirent à les faire circuler ; et des musiciens à faire entendre des chants agréables au cœur. Le roi, déjà troublé par l'effet du vin, remplit une coupe et la donna au prince. Celui-ci prit respectueusement la coupe de la main royale, et en but le contenu. Le roi et lui se mirent alors à boire à l'envi, et à voir qui des deux boirait davantage. Lorsque l'ivresse se fut positivement manifestée, le prince, perdant tout sentiment de convenance, prit un instrument de musique et en fit résonner les cordes de telle façon que les gens de l'assemblée en furent hors d'eux-mêmes. Il chanta aussi un *Gazal*, qui fit tomber évanouis de plaisir les auditeurs. Alors le roi l'appela auprès de lui, et lui témoigna sa grande satisfaction de sa musique et de son chant. Alors saisit l'occasion de lui renouveler sa demande : « Voyageur, je consens à te satisfaire, dit le roi ; mais sache que, quand tu auras appris ce que tu veux savoir, je te ferai trancher la tête. » — « J'accepte de cœur et d'âme cette condition, » répondit le prince.

IX

Cependant Sanaubar Schâh dit encore au prince : « Mon ami, pourquoi veux-tu livrer inutilement ta vie au vent. Ne vaut-il pas mieux renoncer à l'idée absurde qui te préoccupe ? »

Mais le prince insista, et, pour se conformer à son désir, Sanaubar donna ordre à ses gens de lui amener son chien, au cou duquel était un collier de bijoux. Les gardiens qui étaient constamment attachés au service de l'animal étendirent en grande cérémonie un tapis de brocart, puis vinrent aussi quelques femmes esclaves, et une belle femme au corps délicat, pieds et mains liés, et chargée de chaînes, que surveillaient douze Abyssins. Les esclaves mirent devant cette femme un plat sur lequel était placée la tête d'un nègre, spectacle si dégoûtant que le cœur en tournait. Ensuite le roi donna ordre de servir le déjeuner. Le chef d'office de la cuisine royale apporta alors toutes sortes de mets agréables et savoureux, et les plaça sur une nappe devant le chien. Quand l'animal eut bien mangé, on plaça ses restes devant la jeune femme dans une assiette sale. La femme se mit à pleurer, et les larmes qui tombaient de ses yeux se changeaient en perles. Les esclaves les ramassaient et les donnaient au roi. Après quelques instants, elle se mit à sourire, et alors des fleurs tombèrent de sa bouche et furent ramassées et portées au roi, qui ordonna de conserver le tout avec soin. Cependant le roi fit signe de faire mourir le prince; mais celui-ci dit : « Expliquez-moi d'abord, sire, ce que je viens de voir, et je me soumettrai ensuite à ce qu'il plaira à Votre Majesté d'ordonner à mon égard. » Alors le roi finit par se décider à donner complètement l'explication demandée. « Voyageur, dit-il au prince, sache donc que cette femme qui est chargée de chaînes s'appelle Gul, et que je m'appelle Sanaubar, et suis roi de ce pays. J'étais un jour sorti de la ville pour chasser, lorsque je fus atteint dans la plaine d'une soif ardente. J'allai de tous côtés pour chercher de l'eau, et à la fin je découvris, après mille peines, un puits obscur et ténébreux. Je rendis grâce à Dieu, mais j'étais tellement altéré et affamé que je n'avais plus la force de me mouvoir. Or, ce puits se trouvait dans les jangles, et il était difficile d'y arriver. Toutefois, je

parvins au bord, et, m'étant servi de mon bonnet comme d'un seau et de ma ceinture comme une corde, je fis descendre mon bonnet dans le puits avec l'espoir d'y trouver de l'eau; mais voilà qu'il s'arrêta. Je pris mille peines pour écarter l'obstacle sans pouvoir y réussir. Désespéré, et ne pouvant supporter la soif qui me dévorait; « Au nom de Dieu, m'écriai-je, que l'être qui a établi dans ce puits sa résidence ait pitié d'un pauvre voyageur altéré, et laisse monter mon seau, car, à cause de la soif que j'éprouve, mon haleine est suspendue, et mon souffle s'arrête sur ma bouche. »

« Après avoir beaucoup gémi et crié, il parvint du puits à mon oreille une voix qui fit entendre ces mots : « Serviteur de Dieu, nous sommes depuis longtemps dans ce puits, et nous y mourrons si tu ne nous en retires. Dans ce cas, nous te récompenserons de ton action, car la vie vaut mieux que la mort. » Je m'évertuai donc et vins à bout de tirer du puits les personnes qui m'avaient interpellé. Je vis alors que c'étaient deux pauvres femmes aveugles, dont la taille était courbée comme l'arc, et tellement maigres de la tête aux pieds qu'elles ressemblaient à une flèche. Leurs yeux étaient enfoncés dans leur tête, et leurs dents étaient tombées; leur tête branlait, leurs pieds tremblaient quand elles les relevaient; tous les cheveux de leur tête étaient blancs comme du coton cardé. Elles étaient tellement faibles et débiles que tout espoir de vivre semblait être perdu pour elles, et que la peau de leur corps était même tombée. Elles s'offrirent en cet état à mes regards. Je leur demandai quelle était la cause pour laquelle elles avaient été mises dans ce puits. « Jeune voyageur, dirent-elles, le roi de ce pays s'étant mis en colère contre nous, nous priva de la vue et nous fit jeter dans ce puits. Maintenant que Dieu t'a envoyé pour notre délivrance, nous t'indiquerons le moyen de rendre à nos yeux la clarté. Quand nous aurons été guéries, nous nous dévouerons à ton service, et nous te ferons obtenir ce que tu peux désirer. »

« A une petite distance d'ici, continuèrent-elles, il y a une large rivière, sur les bords de laquelle une vache vient pâtre ordinairement. Va chercher de la bouse de cette vache, appliques-en à nos yeux, et nous recouvrerons la vue à l'instant même. Mais, au moment que cette vache paraîtra, il faut te cacher d'elle, car si elle te voit, elle te tuera. »

« Conformément à ce discours, j'allai du côté de la rivière, et j'arrivai en peu de temps à l'endroit indiqué. Je vis qu'en réalité une vache blanche comme l'argent, aussi grande qu'une montagne, et d'une forme telle que le lion aurait tremblé en la voyant et aurait été en eau, sortit de la rivière¹. J'évitai ses regards, et, au moment où elle rentrait dans la rivière, après avoir brouté l'herbe, je pris de sa fiente, et l'allai porter auprès du puits. Je l'appliquai aux yeux de ces femmes, et aussitôt elles furent clairvoyantes et regardèrent de tous côtés. Puis elles rendirent grâces à Dieu, et louèrent mon courage. Elles me dirent ensuite : « Voyageur, ce lieu est la résidence du roi des fées : il a une fille fort belle et d'un heureux naturel. Le soleil est abattu par la vue de son visage, et son cœur défailloit ; la lune brûle en la voyant comme la tranche de viande sur le feu. Ses douces lèvres sont comme des rubis ou des grains de grenade, ou comme la riante feuille de rose du jardin. Un de ses baisers calme mille peines et mille chagrins. Ses yeux sont languissants comme ceux d'une personne ivre ; la beauté de ses joues est pareille à celle de la rose, soit cultivée, soit sauvage. Ses parents l'affectionnent extrêmement ; ils l'appliquent à chaque instant à leur poitrine, et ne la perdent jamais de vue. Ils se lèvent tous les matins à l'aurore, et ils commencent leur journée par admirer sa beauté. Nous te conduirons auprès d'elle, et vous ferez joyeuse vie ensemble ; mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, ses

¹ Il s'agit probablement d'un veau marin.

parents viennent à être instruits de la chose, ils voudront te jeter tout de suite dans le feu. Tu devras leur dire alors : « Quoique ce serviteur coupable mérite ce châtement, j'espère cependant que vous ferez frotter mon corps d'huile avant de le jeter dans le feu, afin que je brûle plus promptement et que je sois ainsi délivré des peines du monde. » Le roi des fées t'accordera ta requête, nous aurons alors soin d'enduire ton corps de telle façon que, si tu séjournais mille ans dans le feu, ton corps n'éprouverait pas le moindre mal, et que le feu serait pour toi comme de l'eau, à l'instar du jardin d'Abraham ¹. »

« Bref, lorsque ces deux femmes m'eurent ainsi parlé, et m'eurent ensuite conduit dans le palais en question, tout à coup, je crus que j'étais transporté dans le paradis sublime; car j'y vis une femme à face de lune, dont le visage, éclatant de beauté, illuminait le palais. Elle était endormie sur un trône splendide, appuyée sur un oreiller charmant. Le soleil lui-même était tout honteux de l'éclat de ses joues.

X

« En voyant de loin cette beauté parfaite, je fus étonné et hors de moi. Après un peu de temps, lorsque j'eus recouvré mes sens, je me demandai si c'était un songe ou une réalité. Je pris néanmoins de l'assurance; mais je pensai que si je m'oubliais, je laverais mes mains de la vie. Je me tins cependant devant cette belle personne, et lorsqu'elle se réveilla, et que sa vue tomba sur moi, tout aussitôt la flèche perçante du désir de son union agit tellement sur mon cœur qu'en un moment il perdit son énergie. Cependant cette femme charmante fronça le sourcil, et me dit avec colère : « Petit homme :

¹ C'est-à-dire de la fournaise où, selon les Musulmans, Abraham fut jeté, dont le feu se changea en eau, et le sol en un jardin.

d'où es-tu venu, et qui t'a fait parvenir ici ? Tu ne crains donc pas de perdre la vie ? » Bien qu'en apparence la belle eût pris ce ton menaçant, elle me parut en réalité éprise de moi. Je lui dis alors : « Femme délicieuse, je suis venu ici précisément pour toi, et je ne crains rien pour ma vie. » Je continuai à faire tous mes efforts pour plaire à cette belle, qui comprit que je ne craignais effectivement rien, et qui, alors, me prit par la main avec une grande affection, et me fit asseoir sur le sofa auprès d'elle. Elle m'embrassa et alors un plaisir indicible me pénétra. Puis cette beauté au front de lune demanda du vin de raisin, et se mit à en remplir une coupe. J'étais libre de l'inconvénient de rivaux, mon esprit ému ne fit plus attention qu'à la jouissance actuelle. Quelques jours se passèrent ainsi dans le plaisir et la joie ; mais cette belle restait en grande appréhension de son père et de sa mère, craignant qu'ils ne découvriissent ce secret caché, que l'heure de la séparation n'arrivât, et que nous ne fussions mis à mort l'un et l'autre. A cause de ce chagrin, le cœur était arraché du cœur. La chose resta toutefois ignorée pendant deux mois ; mais, d'après le proverbe, *peut-on cacher le feu ?* Un jour enfin, le père de la belle, qui était le roi des fées, étonné de voir que la beauté lunaire de sa fille avait déchu, se mit à tirer de froids soupirs de son cœur ; et, à l'instant, ayant appelé sa mère, il lui dit : « Pourquoi la couleur du visage de notre fille est-elle changée, et pourquoi le vent de l'automne a-t-il attaqué les roses de ses joues ? »

« La mère vint alors auprès de sa fille, et lui parla en ces termes : « O prunelle de mes yeux, pourquoi es-tu dans cet état ? Si tu ne dis pas la vérité, je te ferai périr. » La fille ne répondit que par le silence et en baissant la tête. Ainsi le rideau qui cachait le secret s'ouvrit pour le père, et il acquit la certitude que la flèche de l'amour avait percé son cœur, avait mis au pillage sa pudeur et son honneur, et avait rempli de taches le vêtement de sa chasteté. Alors le roi des fées, en

colère, appela les dives, leur donna ordre de me prendre et de me placer sur un bûcher ardent, pour y être brûlé et réduit en cendres. En conséquence de cet ordre, les dives m'prirent par la main, me firent sortir du harem et du palais et ayant réuni beaucoup de bois, allumèrent un feu tel que celui de l'enfer était faible auprès de sa violence, et ils voulurent m'y jeter. En ce moment, je me souvins de ce que m'avaient dit les vieilles femmes, et je dis à haute voix : « Sire, je reconnais la justice de la punition que vous voulez infliger à ce coupable. Toutefois, au nom de Dieu et par pitié de la part de Votre Majesté, faites frotter mon corps d'huile avant de me jeter dans le feu, afin que je sois brûlé plus aisément et que je sois délivré du chagrin du monde. »

« Le roi des fées agréa ma demande : ces vieilles femmes frottèrent mon corps d'une huile faite, Dieu sait de quoi, et sorte que pendant sept jours que je restai sur le bûcher le feu ne produisit aucun effet sur mon corps, et que par la faveur céleste un seul de mes poils ne fut pas même atteint. Les dives qui me gardaient crurent que j'étais réduit en cendre et allèrent l'annoncer au roi, qui leur ordonna de prendre cette cendre et de la jeter de nouveau dans le feu. Les dives m'ayant alors trouvé vivant en furent fort étonnés, et pensèrent dans leur esprit que j'étais sans doute un personnage éminent, et que Dieu m'avait destiné cette princesse. Alors les dives et les fées firent entendre à leur roi qu'il était convenable de marier sa fille avec moi. Le roi se rendit à leur manière de voir, et, après avoir fixé une heure et un moment favorables, il donna ordre de faire les préparatifs du mariage, en conséquence de quoi, le salon de la noce fut arrangé avec pompe et apparat. On me fit ensuite venir en présence du roi, et on me demanda des explications sur ma condition et ma parenté.

« Quand le roi des fées sut que j'étais le fils du roi de Wâcâf, il me prit la main de sa main bénie, il s'excusa de s'

conduite envers moi et me traita avec beaucoup d'honneur. De mon côté, je lui présentai mes respects, et lui baisai les pieds. Bref, après deux ou trois jours, à l'heure et à l'instant favorables qui avaient été indiqués, se fit le mariage de cette belle au corps de rose. Pendant plusieurs jours, la ville fut en joie et en fête. Après être resté quelque temps auprès de mon beau-père, j'éprouvai le désir de retourner dans mon pays, et j'en demandai la permission au roi. Celui-ci, en guise de douaire, me donna beaucoup de bijoux et d'objets d'or et d'argent, et me permit de m'en aller et d'emmener sa fille. Il me confia à quelques *paris*, qui nous placèrent tous les deux sur un char, et nous transportèrent dans l'air, si bien qu'en un moment j'arrivai dans mon pays.

« Cette princesse, qui s'appelait Gul (rose) est celle-là même que tu vois ici chargée de chaînes, et dont je vais te raconter l'infidélité.

XI

« Une nuit, pendant que j'étais endormi dans ma chambre à coucher, et que Gul était auprès de moi, je me réveillai par hasard, et je m'aperçus que les pieds et les mains de Gul étaient plus froids que la neige. Je pensai que la chose était due à un accident, et je lui dis : « Pourquoi, ma charmante, ton corps est-il ainsi froid ? Quelle est la cause de ce phénomène ? » — « J'avais satisfait, répondit-elle, un besoin naturel, et c'est à cause de l'ablution que j'ai faite ensuite que mes pieds et mes mains sont froids. » Je ne dis mot, et je crus son discours véridique. Quelques jours après, la même chose eut lieu, et elle me donna la même explication. J'eus alors de vilains soupçons à son égard, et je pensai qu'elle allait quelque part pendant la nuit. Toutefois, je serrai ce soupçon comme des perles dans le coffret de mon cœur, et j'appliquai la serrure du silence à la porte de ma langue,

parce que, si la certitude n'avait pu être acquise, j'aurais été sans avantage pour moi, un objet de moquerie, au dehors et au dedans, et je n'aurais retiré que de la honte. Afin donc de m'assurer de la chose, et de parvenir à connaître la vérité j'allai à mes écuries, et je vis que les chevaux que je montai spécialement, lesquels, à cause de leur vitesse et de leur agilité, dépassaient le vent, je vis, dis-je, qu'ils étaient très-maigres et exténués. Le dos de quelques-uns était écorché, et d'autres ne pouvaient pas même se mouvoir. Alors, je fis venir en ma présence les palefreniers, et je leur adressai de violents reproches. « Sire, me dit un d'eux, si vous me faites grâce de la vie, je vous dirai quelque chose en secret. » — « Parle, lui dis-je, je t'accorde la vie; dis-moi la vérité sur ce qui s'est passé. » Celui-ci me dit alors : « Toutes les nuits, sans y manquer, la reine Gul, revêtue de ses habits royaux, ornée de ses parures et de ses bijoux, vient à l'écurie, monte un de vos chevaux particuliers, va se promener, puis, vers la fin de la nuit, elle revient, quitte le cheval à l'écurie et rentre au palais.

« Ce récit me troubla, mes sens en furent agités. J'étais dans cette situation lorsque la fiancée du soleil¹ s'en alla derrière le rideau de l'occident, et l'époux de la lune² se montra dans ses atours sur le toit de mon palais. Je pris un petit repas, et je me couchai sur mon lit. Gul s'y coucha aussi à côté de moi, et me dit : « Le sommeil se répand sur mes yeux, dormons donc. » Je dissimulai, en effet, et quoique je fusse bien réveillé, je me mis à respirer comme les gens qui dorment et à ronfler. Le sommeil finit cependant par s'emparer de moi : mais je me tins réveillé. Bientôt cette femme à mauvaise fortune, croyant que j'étais réellement endormi, quitta le lit, mit du *missi* à ses dents et du *surma* à ses yeux, se par-

¹ C'est-à-dire le soleil.

² C'est-à-dire la lune.

fuma d'eau de rose, se serra d'un corset, se couvrit de bijoux, et se mit en marche comme si elle était ivre. De mon côté, je la suivis à pas dérobés. Lorsqu'elle fut arrivée à l'écurie, elle monta sur un joli cheval, aussi léger que celui de Schtrîn, maîtresse de Farhâd, et elle partit. Je voulais la suivre monté aussi à cheval : mais je pensai que le bruit des sabots arriverait peut-être à l'oreille de Gul, qu'elle serait ainsi instruite de mon action, et que je ne pourrais parvenir à mon but. Désespéré, je serrai ma ceinture à la manière des messagers, et, d'un pas léger, je me mis à courir à la suite du cheval de Gul ; et, tombant et me relevant, je continuai ma course. Ce chien qui est orné d'un collier d'or me suivait. Bref, Gul arriva dans une plaine où les nègres, qui sont ici debout devant toi, avaient leur maison. Lorsqu'elle fut arrivée auprès d'eux, et qu'elle fut descendue de cheval, elle entra dans la maison des nègres. Alors, ceux-ci l'en firent sortir, et la frappèrent au point que son dos et ses épaules en furent tout meurtris. Je crus ses os brisés, et qu'elle avait rendu son âme à Dieu. Toutefois, pendant tout ce temps, cette infidèle n'avait fait aucune résistance, blessée qu'elle était par l'amour de ces nègres, et elle n'avait pas même fait entendre un soupir. Bien plus, elle leur fit des excuses et leur demanda pardon. Elle leur dit : « Aujourd'hui, le roi (dont la bonne fortune est endormie) est resté réveillé très-tard : sans cela, aurais-je attendu cette heure pour venir et pour faire jouir mon âme de la boisson de l'union ? »

« Lorsque j'eus été témoin d'une telle chose, je fus fort étonné, et je dis en moi-même : « O mon Dieu, je n'ai jamais frappé Gul (*rose*), même avec une *rose* ; comment se fait-il qu'elle ait supporté de tels coups, qui lui ont brisé les os ? A la fin, les nègres la firent rentrer dans leur maison et jouèrent et se divertirent avec elle. Mon cœur était agité par la colère, et des étincelles sortaient de mes yeux. Ne pouvant plus supporter cette vue, j'entrai au milieu de cette réunion

insensée. Les nègres, en me voyant, m'entourèrent comme les abeilles noires les chevaux. Comme je suis très-courageux et très-fort, je n'eus pas peur de ces méchants et je me mis à les combattre. Lorsque les nègres virent que j'agissais ainsi, ils reculèrent et s'enfuirent. J'avais saisi le nègre que tu vois, pieds et poings liés, et je voulais l'emmener enchaîné, lorsque, sur ces entrefaites, Gul, ce malheur de la vie, qui était là, accourut par derrière, et me poussa avec une telle force que je tombai par terre. Alors ce misérable ayant profité de l'occasion monta sur ma poitrine, et cette femme sans pudeur tira un poignard de sa ceinture, et le donna au nègre pour me tuer. En ce moment, je lavai mes mains de la vie et je me réfugiai à la cour de celui qui peut seul résoudre les difficultés. Le nègre s'apprêtait à placer le poignard sur mon cou et à terminer mon affaire en un seul coup, lorsque, soudain, ce chien fidèle sauta derrière lui, le blessa de ses griffes et le saisit par la gorge. Je profitai de ce moment favorable, et, m'étant tiré de dessous le nègre, je lui attachai les bras. Je liai aussi Gul, et je les conduisis tous les deux à mon palais. Des autres quatre nègres qui, par crainte, avaient pris la fuite, j'en fis trois prisonniers; et le quatrième alla se cacher sous le trône de la fille du roi Quîmûs, laquelle s'appelle Mihranguîz.

« Voyageur, maintenant que je t'ai appris l'histoire de Gul, soumets-toi à nos conditions. »

Le prince répondit : « Si l'intention de Votre Majesté de me faire périr est fixée dans votre esprit, je suis prêt à y obtempérer. Mais, jusqu'à présent, l'ensemble de l'histoire ne m'est pas encore connu, à savoir : pourquoi un des nègres est allé se réfugier sous le trône de Mihr-anguîz, et comment il s'est fait que cette princesse ait consenti à le cacher. Faites-moi donc savoir comment la chose s'est passée, puis faites-moi mettre à mort si vous voulez. »

Sanaubar ignorait l'histoire de Mihr-anguîz, c'est ain

qu'il ne put la faire connaître au prince. Il renonça donc à le faire mourir, et il lui dit : « Voyageur, je loue ta science et ta bravoure, et avec quelle sagesse et quelle adresse tu as sauvé ta vie. »

Lorsque le prince, après avoir surmonté tant de difficultés, eut été instruit de l'histoire de Gul et de Sanaubar, tout en conservant sa vie, il se prosterna devant Dieu et lui offrit ses actions de grâces. Puis, comme il désira retourner dans son pays, il alla auprès de la rivière, fit son ablution et brûla la plume qu'il possédait du Simorg. Tout à coup, Simorg lui-même se présenta devant lui ; il le prit sur son dos, lui fit traverser les sept océans et le fit entrer avec cordialité et bienveillance dans son habitation. Il resta là quelques jours, puis il prit congé de l'oiseau merveilleux et alla au château des nègres. Il emmena avec lui la fille de leur chef, il se remit en route, et ne tarda pas d'arriver à la plaine dans laquelle il avait rencontré le lion monstrueux.

XII

Lorsque Almâs, après avoir marché de station en station, fut arrivé auprès du palais de Jamla, cette princesse, en ayant appris la nouvelle, vint affectueusement à sa rencontre ; elle le conduisit dans son jardin et elle accomplit à son égard les règles de l'hospitalité. Le prince, conformément à sa promesse, l'épousa, et resta occupé, pendant quelques jours, de plaisirs et de divertissements. Puis il la prit avec lui et se dirigea vers la ville de Latifa. En quelques jours, il y arriva, et, accompagné de son armée, il entra dans le jardin de Latifa et y dressa sa tente de brocard ornée de pierrieres. Il donna ordre à quelques jeunes gens au corps de Rustam¹ de lier les bras de Latifa derrière son dos et de la

¹ C'est-à-dire forts comme ce héros persan.

lui amener. Ils agirent en conséquence de cet ordre. Il voulait faire pendre, la tête en bas, cette malheureuse sans pudeur, et l'empailler ensuite, ou bien la tuer et donner sa chair à manger aux chiens et aux vautours. Mais Jamîla, qui était la sœur de lait de Latifa, l'excusa, et demanda pardon pour elle. Pour l'obliger, le prince fit grâce à Latifa ; elle récita la formule sacramentelle de la foi musulmane et fut admise dans la religion de Mahomet. Elle abjura la pratique de la magie, et rendit à leur forme première les princes et les autres individus qu'elle avait, par ses sorcelleries, changés en daims. Le prince leur donna à manger et à se vêtir et les congédia. Ceux-ci, après avoir exprimé leur reconnaissance, s'en allèrent à leurs pays respectifs. Quelques jours après, Almâs partit lui-même et arriva, au bout d'un mois, à la ville du roi Quîmûs, père de Mihr-anguîz. Il dressa ses tentes hors de la ville, y laissa Jamîla et les autres personnes de son harem et de sa suite, et alla faire résonner le tambour pour annoncer qu'il était prêt à donner à Mihr-anguîz la réponse à sa demande énigmatique. Tout aussitôt le portier amena le prince auprès de Quîmûs qui, conformément à son constant usage, lui tint ce discours : « Jeune homme, renonce à ton idée absurde, elle n'aboutirait qu'à ta perte. Personne n'a, jusqu'ici, donné une réponse satisfaisante à la question proposée, et n'a pu se tirer la vie sauve des mains de Mihr-anguîz. — Sire, lui répondit le prince, ce secret que ta fille a caché dans son cœur et dont elle demande la solution, personne ne le connaît ; mais moi je viens le lui dire. »

Lorsque cette nouvelle parvint à Mihr-anguîz, elle fit venir le prince, et celui-ci, après avoir entendu la demande : « Qu'a fait Gul à Sanaubar ? » répondit : « Gul a trouvé la juste rétribution de ce qu'elle a fait. Repends-toi de ton côté, si tu ne veux pas être traitée de la même manière. » Bien que, par l'effet de cette réponse, la crainte se fût emparée du cœur de Mihr-anguîz, toutefois, à cause de sa folie et de sor

impudeur, elle dit : « Prince, lorsque tu auras expliqué catégoriquement les circonstances de la chose, je saurai si tu dis la vérité, ou si tu mens. »

Lorsque le prince vit que cette femme déhontée feignait l'ignorance, et ne se repentait pas de ses crimes, il lui dit : « Mirh-angulz, si tu désires entendre l'histoire de Gul et de Sanaubar, dis à ton père de venir avec les principaux officiers de la couronne, et de tenir ici une assemblée devant laquelle je m'expliquerai. » Mirh-angulz acquiesça à son désir ; et, lorsque l'assemblée fut réunie, et que le roi Quîmûs eut orné par sa présence le trône royal, le prince dit : « Seigneur, sachez que jusqu'ici la véritable réponse à la question de la princesse n'a été découverte à personne, pas plus que n'a été levé le rideau qui nous voile le firmament. Mais, avant tout, il faut savoir de la princesse Mirh-angulz de qui elle a appris le secret à cause duquel elle a fait périr injustement tant de serviteurs de Dieu. »

Mirh-angulz garda le silence. Le prince insista. « Il faut, dit-il à Mirh-angulz, que vous fassiez venir ici la personne de qui vous tenez le secret, afin qu'elle rende témoignage à la vérité de mon discours. Mirh-angulz hésitant, le prince prit le roi Quîmûs par la main, l'amena auprès du trône de Mirh-angulz, et dit au chambellan de le déplacer. A peine eut-on enlevé le trône, que la fiole du secret de Mirh-angulz étant tombée sur la pierre de l'ignominie, elle se brisa en morceaux ; c'est-à-dire que le nègre que Mirh-angulz cachait parut de dessous son trône, et fut saisi par le prince. A cette vue, le roi Quîmûs et tous les assistants furent plongés dans l'étonnement et dans la stupéfaction ; ils baissèrent la tête de honte, et leur corps fut couvert de sueur. En ce moment même, Mirh-angulz oubliant toute pudeur disait encore : « Prince, dis-moi donc ce que Gul a fait ? » — « Il faut que vous soyez bien déhontée pour renouveler cette question, lui répondit Almâs, et persister à demander ce qui s'est passé. »

Alors, le prince fit venir le nègre au milieu de l'assemblée il raconta en sa présence l'histoire de Gul et de Sanaubar du commencement à la fin, et le nègre appuyait de son témoignage chaque partie du récit. Lorsque le prince l'eut terminé, le roi Quimûs et les assistants donnèrent des louanges et des félicitations à sa bravoure et à sa sagesse. Quimûs lui fit des présents considérables, et lui remit sa fille entre les mains, pour en disposer à son gré.

XIII

Le prince, après être resté quelque temps auprès de Quimûs, partit pour son pays, et, par la grâce de Dieu, il arriva sain et sauf dans sa ville, avec les gens de sa suite, ainsi que Jamîla et Mibr-angulz. Lorsque cette nouvelle arriva à son vieux père, Schamschâd, le soir du chagrin fut changé pour lui au matin de la joie ; lui qui avait fait de ses yeux une fontaine par les pleurs que la privation de son fils lui avait fait répandre, et au corps duquel il ne restait, à cause de la maladie de l'absence, que le souffle, trouva, en entendant cette bonne nouvelle, sa vie doublée. La proclamation de la joie se répandit dans toute la ville, et l'allégresse se manifesta dans toutes les maisons. Le roi fit tant d'aumônes et de dons que les malheureux furent heureux et les pauvres riches. Cependant le prince se présenta devant le roi. Ce dernier, à cause de sa vieillesse et du chagrin de l'absence du prince, était devenu faible et impuissant. Il s'approcha tremblant par l'émotion que son affection lui faisait éprouver ; il appliqua le prince contre sa poitrine, il lui baisa la bouche et les mains et pleura beaucoup en criant. De son côté, le prince lui ayant baisé les pieds le consola, tenant ses mains jointes, et tâcha d'arrêter ses pleurs et ses soupirs. Comme par suite de ses pleurs la vue du roi était devenue très-faible, le prince appliqua à ses yeux le *Surma* de Salomon, qu'il avait re

du Simorg. A l'instant même, ses yeux furent guéris, et la vue lui revint. Il est vrai de dire que le prince était en réalité l'œil et la lampe de la maison de son père. Il raconta au roi en détail l'histoire de son voyage à Wâcâf par l'entremise du Simorg, l'aventure de la fille du nègre, l'amour de Jamîla, comment il fit rougir le père de Mihr-angûz, et la manière dont il fut délivré de Latifa. Puis, il lui présenta Mihr-angûz, pieds et mains liés, en disant : « Cette assassine a fait périr les fils de Votre Majesté, et votre serviteur l'a amenée ici avec beaucoup de peine et de difficulté. Maintenant, ordonnez à son sujet ce qu'il vous plaira. »

Le roi pensa dans son esprit que son fils devait aimer cette femme, puisqu'à cause d'elle il avait supporté tant de peines et de fatigues, et l'avait amenée en sa présence ; que s'il donnait un jugement sévère il l'affligerait sans doute. D'après ces réflexions, il lui dit : « Cette femme t'appartient, tu peux agir à son égard comme tu l'entendras. » Alors, le prince fit sortir quatre chevaux alertes et forts des écuries royales, et, ayant fait attacher à leurs pieds le nègre, les mains liées derrière le dos, il se mit à le frapper avec un fouet qui mit son ventre en pièces, tandis que, par les coups de pied des chevaux, ses mains et ses pieds furent réduits en miettes. Mihr-angûz, saisie de crainte, tremblait et se mit à pousser des cris et des gémissements, en pensant que le prince allait la traiter de la même manière. Puis se remettant un peu, elle lui dit adroitemment : « Prince, celui qui, après beaucoup de peine et de difficulté, obtient une perle sans prix doit la garder soigneusement. Je me suis rendue coupable d'actions criminelles : mais il faut les considérer comme ayant été faites par la volonté de Dieu. Si tes frères et d'autres personnes ont été privées de la vie par mes mains, c'est que l'écrivain du destin l'avait ainsi écrit dans le livre de leur destinée. Mon sort a été mauvais, relativement à toi ; sans cela, comment serais-tu ar-

qui ont le défaut de n'être guère appuyées que sur l'analogie supposée entre les deux continents ; or, cette prétendue analogie mérite un examen sérieux, avant d'être admise en principe, ou plutôt elle doit être mise en doute jusqu'à ce que la lumière se fasse.

Il est bien vrai que, sur toute l'étendue du globe, les facultés qui caractérisent l'homme, sous le rapport intellectuel, montrent, quoiqu'à des degrés différents, son aptitude pour les arts primitifs, son penchant pour l'état de société ; en faut-il conclure que partout les races humaines parviennent à des résultats semblables, ou comparables entre eux ? c'est plutôt le contraire qui est le fait observé. Quand l'identité est parfaite, ce qui est excessivement rare, il y a grande probabilité qu'il y a eu emprunt, communication ; mais le plus souvent, la ressemblance n'est qu'apparente, ou bien enfin la dissemblance est complète. Une remarque a été faite depuis longtemps par Alexandre de Humboldt, sur un point qui touche à cette partie de l'art qu'on appelle décoration. Les peuples les plus éloignés, les plus différents ont imaginé un certain ornement de simple architecture, formé de lignes entrelacées, appelées grecques et méandres. Il faut donc se garder d'établir une parfaite similitude, une origine commune entre les peuplades dans les édifices desquelles on rencontre ce genre de décoration. N'en serait-il pas de même pour certaines formes de langage qu'on retrouve en beaucoup de lieux, et que la conformation des organes de l'homme a dû introduire chez beaucoup de nations diverses ? A peine compte-t-on soixante sons ou articulations distinctes dans les différents idiomes ; quoique nombreuses, les combinaisons de ces éléments ne sont pas illimitées, et leur rencontre fortuite a pu, en mille occasions, amener une analogie faite pour tromper les esprits inattentifs. Mais ces questions sont trop ardues pour être simplement touchées ici, et comme en passant, dans le peu de temps qui nous est accordé.

Revenons à l'objet principal de ces réflexions.

Si nous considérons séparément l'art péruvien et l'art yucatèque comme étant les deux types principaux, les types les plus avancés dans les deux parties de l'Amérique, si nous étudions, par exemple, les détails de la sculpture décorative, nous reconnaissons, entre certaines analogies légères, mais fortuites, des différences profondes. Le génie des deux peuples les a conduits à imaginer des formes spéciales, des traits caractéristiques. On ne trouve point ici de similitude entre des traits que l'un des deux aurait empruntés à l'autre ; la dissemblance est radicale, ainsi qu'il en est pour les langues.

L'art péruvien lui-même a eu plusieurs époques, plusieurs phases. La plus ancienne race, la race Aymara, a laissé, dans ses ouvrages, de nombreux vestiges de son degré de civilisation.

On les voit près de Truxillo, au lac de Titicaca et ailleurs ; l'on y voit même des guacos, c'est-à-dire des hypogées qui renferment des momies, des étoffes, des instruments, des ustensiles, et témoignent des progrès de l'industrie chez cet ancien peuple. En concluera-t-on qu'il y a eu des communications entre eux et les Égyptiens ou les Gouanches ? Non, sans doute. Voilà pour les mœurs et les usages : quant aux monuments, c'est-à-dire les restes de temples et de palais contemporains, l'on manquait encore, avant 1853, de détails précis sur le système d'ornementation, détails qu'a peut-être recueillis dans ces derniers temps, après MM. Tschudi et Rivera, l'architecte français, M. Mimey, pourvu d'une mission spéciale et pour qui l'Institut de France a préparé, il y a huit ans, des questions et des instructions : rien de ces résultats ne nous est arvenu jusqu'à présent ; les ouvrages de MM. Tschudi et Rivera, et des autres voyageurs, n'ont pu encore satisfaire, à cet égard, notre légitime curiosité ; mais ce qu'on en connaît suffit pour montrer la différence du style péruvien et du style mexicain, du style yucatèque, du style néo-grenadin ; par-

tout un cachet particulier caractérise les peuples et les races loin donc qu'on doive, qu'on puisse admettre une seule et même origine à la civilisation de l'Amérique, aux arts des différentes peuplades, il faut reconnaître plutôt que chacune d'elles a suivi une voie propre, un système particulier, et imaginé des formes à elle, des ornements puisés dans la nature du climat, dans l'imitation des productions ou des animaux de chaque pays.

Qu'on ouvre successivement le grand ouvrage de MM. Tschudi et Rivera, puis le recueil des monuments de l'Yucatan, par Fr. Cathervood, et l'on sera convaincu que les artistes de l'Yucatan, et ceux du Pérou, n'ont rien emprunté les uns aux autres. Si les peuples ont eu des communications (ce dont on peut douter), il n'y en a aucun indice dans leurs ouvrages et c'est le contraire qui résulte, au premier coup d'œil, de l'examen qu'on en fait. L'extrême bizarrerie des figures qui décorent les sculptures péruviennes à Tiahuaço et ailleurs n'ont point leurs analogues à Mitla, ou à Copan, ou à Uxmal ou à Chichen-Itza. Les antiques vases péruviens, de la première époque, ni ceux des temps postérieurs, fabriqués après la conquête des Incas, ne ressemblent à ceux que l'on trouve soit à Palenqué, soit à Kabah, soit à Labnah. Les deux livres que je viens de citer ne sont pas de ces ouvrages faits à la hâte, des dessins grossièrement tracés en courant, comme on en faisait aux seizième et dix-septième siècles, sans fidélité, sans caractère, et qui ne permettent pas d'asseoir un jugement sur la nature des modèles; ils sont l'œuvre d'artistes exercés, habitués à reproduire les originaux avec pureté, avec précision. C'est ainsi qu'à la fin du siècle dernier, à une époque mémorable, des artistes habiles ont, pour la première fois, retravaillé avec vérité le style égyptien, et ont appris à l'Europe, par ainsi dire étonnée, le degré de perfection que l'art avait acquis sur les bords du Nil, au temps des Pharaons. C'est alors aussi qu'ont disparu, pour faire place à une sorte d'admi-

tion, les théories des critiques¹, trompés par des copies imparfaites et infidèles, théories fondées sur les relations de voyageurs étrangers aux arts du dessin, obligés de voyager rapidement, faute de sécurité : tel est à peu près le cas pour les copies des monuments américains, monuments que nous commençons à peine à pouvoir étudier sûrement et juger sainement, non plus d'après des dessins informes, mais d'après des copies fidèles, et même d'après des photographies comme celles dont M. de Charnay vient d'enrichir le monde savant.

Que voyons-nous dans les vingt-cinq planches de l'ouvrage de Catherwood sur le Yucatan ? Partout, l'ornementation assujettie à une régularité symétrique, enrichie par des formes de dessin empruntées à l'imitation des objets naturels, et qui ne manquent ni de grâce, ni de goût. Jusqu'à lui, jusqu'à M. de Waldeck qui l'a précédé², on n'avait qu'une idée insuffisante, ou plutôt absolument fausse de l'art antique, tel qu'il a existé jadis dans l'Amérique centrale, dans le Yucatan, à Guatémala et au Mexique. Aujourd'hui, l'on peut admettre que ces édifices, dont Herrera lui-même parlait avec une sorte d'admiration, sont l'œuvre d'une race autochtone, qui est parvenue, par ses propres efforts, à un degré avancé dans les arts et la civilisation.

On peut en dire autant des monuments du Pérou, que nous connaissons mieux aujourd'hui, grâce aux publications récentes ; mais ici, comme dans l'Amérique centrale, nous remarquons un caractère propre, une sorte de cachet, et, à ne considérer que les ouvrages de l'art, nous sommes conduits à croire qu'ils appartiennent à une race distincte.

¹ Voyez l'ouvrage de M. Quatremère de Quincy sur l'architecture égyptienne.

² M. de Waldeck ; le premier avant Catherwood et Stephens, a donné une idée juste des monuments yucatèques. On doit même faire remonter le progrès des connaissances actuelles au programme de prix, lancé dès 1825, par la Société de géographie de Paris.

Nous savons que l'on attribue vulgairement à l'invasion des Toltèques, venus, dit-on, de la région du nord, les arts et la civilisation des habitants de ces contrées : les récits faits aux Espagnols, certaines traditions obscures sont l'unique fondement de cette opinion ; mais pourquoi la nature tropicale aurait-elle été imitée par les artistes ?

D'autres, on le sait, ont fait voyager les anciens Péruviens du sud au nord de l'Amérique, laissant leurs vestiges dans le Venezuela, dans la Nouvelle-Grenade, dans l'Amérique centrale, dans le Yucatan même, et l'on a été jusqu'à attribuer cette marche aux Toltèques eux-mêmes. Concilier ces hypothèses contraires serait impossible. Le plus sage ne serait-il pas de s'abstenir d'une recherche, non pas désespérée, sans doute, mais encore prématurée ? Et, au lieu de faire descendre les arts et la civilisation, soit du nord, soit du midi, ne serait-il pas plus probable que la race qui a construit ces monuments, race autochtone peut-être, s'est élevée d'elle-même au degré de culture qu'elle a atteint ? Cette race a possédé une écriture hiéroglyphique ; un jour, celle-ci sera déchiffrée, et, alors seulement, on pourra espérer de rétablir les annales de l'antique population centro-américaine. Aujourd'hui, la lumière commence à se faire, et, grâce à un guide comme M. Aubin et à ceux qui marcheront sur ses traces, nous pourrions sortir des ténèbres.

En attendant, déplorons le triste état dans lequel vient d'être plongée la grande République américaine, au moment où elle venait d'atteindre un si haut degré de grandeur et de prospérité, *la guerre civile* ! le plus terrible des fléaux, qui ne peut manquer d'arrêter les études savantes et de retarder le mouvement des esprits vers la recherche des vérités historiques. Mais la suspension forcée, et, espérons-le, passagère, dans les travaux des savants anglo-américains, des Morton, des Gliddon, des Squier, des Nott, et d'autres encore, n'influera pas sur ceux de la Société d'Ethnographie de

France. L'importance du sujet demande, au contraire, qu'on redouble d'efforts, de zèle et d'activité. Trop négligée, malgré son importance réelle, la science ethnographique, malgré l'influence qu'elle pourrait avoir sur les perfectionnements, sur les destinées de la société humaine, cette science n'est encore qu'à son berceau malgré bien des efforts. Les éléments principaux dont elle se compose, le langage, les traditions, les mœurs et les arts, outre la conformation physique, ont tous été interrogés, mais non d'après une méthode rigoureuse et un plan connu. Il reste donc à faire bien plus qu'on n'a fait jusqu'à présent, et il appartient à la Société d'Ethnographie de France de contribuer au progrès de la science nouvelle.

JOMARD, de l'Institut.

DOCUMENTS SUR L'EMPIRE CHINOIS

L'EMPEREUR DE CHINE

I. — Noms et titres officiels.

L'empire chinois, dont l'existence remonte au moins à 2637 ans avant notre ère, époque de la fondation du cycle sexagénaire par *Hoang-ti* « le souverain jaune », a été gouverné de tout temps par un monarque absolu, qui ne connaît d'autres lois que certaines traditions qu'il respecte ou feint de respecter quelquefois. Ce monarque a porté, suivant les époques, divers titres, qu'il n'est pas sans intérêt d'examiner de près.

Les principaux titres affectés en Chine à la personne du chef de l'État ont été surtout les suivants : *Hoang, Wang, Hoang-ti* et *Tien-tse*.

On lit, sur ce sujet, dans le *Yih-chi* :

« *Hoang*, dit-on, c'est le Ciel. Le Ciel ne parle pas. Néanmoins les saisons poursuivent leur cours, et les mille êtres de la nature s'accroissent. Tels furent les trois anciens *hoang* « monarques ». Sans qu'ils eussent besoin de prononcer une parole, le peuple accomplissait ses devoirs. Leur vertu était ineffable et sans borne, comme le plus haut des cieux. C'est pourquoi on les appelait *hoang*. »

Suivant l'antique dictionnaire *Choueh-wen*¹, le caractère 皇 *hoang*, signifiait « la grandeur ». L'ouvrage intitulé : *Foung-sou-toung* (L'explication des mœurs), le donne comme synonyme de « Ciel ». Un commentateur du *Chou-king* ajoute :

« On s'est servi de la dénomination de *hoang*, parce que ce mot exprime l'idée de la beauté et de la grandeur suprême. C'est comme si l'on disait : « la grandeur souveraine ».

Le mot *hoang* a été employé pour désigner les trois fondateurs de l'État en Chine, qui ont précédé l'institution du cycle. C'est ainsi qu'on a dit *san-hoang* « les trois souverains », pour désigner les empereurs *Fouh-hi*, l'hostie occulte², *Chin-noung* « le divin laboureur », et *Hoang-ti* « l'empereur jaune ».

Enfin, le mot *hoang* a encore les significations de « beau, fleuri », etc.

Considéré au point de vue de ses éléments constitutifs, le caractère *hoang* renferme l'idée de « roi », figurée par le signe 王, et l'idée de « clarté, pureté, blancheur », figurée par 白. L'ancienne forme donnait le sens étymologique de « gouvernant par soi-même ».

¹ Nous devons à M. Léon de Rosny la traduction de la plupart des passages d'ouvrages chinois cités dans le courant de cet article, ainsi que plusieurs autres renseignements intéressants.

² Il était fils de *Hoa-ssé* « le messie fleuri ».

Le second titre par lequel on a désigné pendant un temps les souverains chinois est 王 *wang*. Un auteur dit : « Celui qui, dans la haute antiquité, inventa les signes de l'écriture, voulant exprimer l'idée de « roi », leva les yeux vers la voûte bleue, et les ayant baissés, contempla l'être qu'elle recouvre et que le sol noirâtre supporte. Il traça, en conséquence, trois traits 三 qui représentèrent les trois effets (principaux) de la création : le ciel, la terre et l'homme. Puis il réunit ces trois traits par le signe vertical |, qui indique « l'union du haut avec le bas », de sorte que par le caractère 王 *wang* il est enseigné que celui qui sait établir une union parfaite entre le ciel, la terre et l'homme est le véritable « roi ».

Le dictionnaire *Kouan-yun* dit que le mot *wang* signifie « grand, prince, règle de l'empire ». Suivant un autre lexique, le *Tching-yun*, il a le sens de « maître ».

Ce titre, dit le dictionnaire impérial *Khang-hi-tze-tien*, a désigné tantôt les princes et les seigneurs fondateurs, tantôt l'empereur ou Fils du Ciel. Depuis la dynastie des Han, tous les princes feudataires ont pris le titre de *wang*. Par la suite, les fils, les frères et les oncles du monarque, ainsi que ceux d'entre ses sujets qui avaient bien mérité du trône, reçurent le même titre comme récompense. Anciennement, le caractère *wang* se confondait avec 玉 *yu* « jade ».

Antérieurement à la dynastie des Tsin (220 avant n. è.), on n'avait jamais employé, pour désigner le souverain, les deux caractères réunis 皇帝 *Hoang-ti*. L'orgueilleux fondateur de cette dynastie, le constructeur de la Grande-muraille, ce prince qui voulait que la postérité le désignât sous le nom de « le premier de la Race » (en chinois : *Tsin-chi*), espérant ainsi faire oublier tous les temps qui l'avaient précédé, ce qu'il essaya d'ailleurs de réaliser en incendiant les livres et en massacrant les lettrés ; ce prince, dis-je, voulut signaler

l'omnipotence qu'il avait acquise sur toutes les parties de la Chine réunies désormais sous un seul sceptre, en ornant son nom du titre de *Hoang-ti* « l'auguste Souverain ».

Le caractère 帝 *ti*, suivant le dictionnaire *Choueh-wen*, « est le titre de l'empire ». « C'est, dit un autre auteur, l'union de la vertu et du ciel sur la terre ». Joint au caractère 上 *chang*, « suprême », il désigne le Dieu des premiers Chinois¹. Le dictionnaire de *Khang-hi* se borne à l'expliquer par les mots 神名 « nom de génie ».

On lit dans un auteur chinois : « Celui dont la vertu est unie au Ciel et à la Terre s'appelle *ti*. Celui qui unit la mansuétude à la justice s'appelle *hoang*. Ce dernier mot signifie « auguste, parfait, grand » ; c'est l'appellation la plus haute et la plus glorieuse du Ciel. Celui qui peut causer du mal à un être quelconque ne saurait être appelé *Hoang* ».

Reste à savoir maintenant s'il existe une différence bien sensible dans la valeur de ces divers titres aux yeux des Chinois, comme chez nous, dans le sens des mots « empereur, roi, autocrate », etc. Cette différence existe à un haut degré aujourd'hui ; mais elle n'a pas toujours existé à ce point. Sous la dynastie des *Tchéou* (1134-206 avant n. è.), le titre de *wang* « roi » était considéré comme l'égal des anciens *ti* « souverains ». Aucun grand de l'empire, à cette époque, n'aurait osé se qualifier de ce titre, ainsi qu'on le voit d'ailleurs par ce proverbe : « Le Ciel ne saurait avoir deux soleils, ni le peuple deux *wang* (rois) ».

Quant au titre 天子 *tien-tse* « fils du Ciel », suivant un écrivain chinois, « il montre avec évidence que le devoir du monarque est de seconder les vues du Ciel, de l'aimer et de le respecter ».

¹ Remarquons en passant que le mot *ti* présente un singulier rapport avec la racine du mot *dieu* dans les langues indo-européennes : *déva*, θεός, divus, dieu, etc. Voy. à cet égard les curieux rapprochements signalés dans les *Annales de philosophie chrétienne*, de M. Bonnetty.

Le nom des empereurs de Chine n'est jamais connu pendant leur vie, et, par respect pour leur majesté, il est également défendu de les appeler par leur petit nom. Depuis l'année 163 avant n. é., les autocrates chinois ont pris l'habitude de donner aux années de leur règne des épithètes par lesquelles on a généralement coutume de désigner leur personne elle-même dans l'histoire. Un grand nombre de princes ont plusieurs fois modifié ces épithètes durant leur existence, ce qui introduit un élément de complication dans la chronologie chinoise. Sous la dynastie actuelle des Tatars-mandchoux, dite *Tai-tsing* « la Très pure », un seul empereur, Tai-tsoung a pris deux noms d'années. Les autres se sont bornés à un seul. Les mots Khang-hi, Khien-loung, Tao-kouang, Hien-foung, sont ainsi des noms d'années et nullement des noms d'hommes, comme quelques personnes le croient. Cependant par respect on les emploie souvent pour désigner le souverain ou les actes de son règne.

Après leur mort, les empereurs de Chine reçoivent un nom posthume ou honorifique. Mais comme beaucoup d'entre eux ont reçu la même désignation d'outre-tombe, il n'est pas toujours très-clair de s'en servir pour les désigner. Nous donnerons ultérieurement un index de ces noms, avec l'époque à laquelle ils répondent.

II. — Élévation au trône, insignes et costumes.

Les cérémonies qui président à l'élévation au trône d'un nouveau souverain ont souvent varié depuis l'origine de la monarchie chinoise. Aux temps antérieurs à la dynastie des Hia (2205 av. n. é.), le chef du pays était simplement présenté au peuple, qui, plein de confiance, lui obéissait sans avoir besoin du prestige des riches insignes, des suites nombreuses et brillantes, et enfin de tout le cérémonial qu'on n'a pas tardé à introduire à la cour du Fils du Ciel. Sous les dy-

nasties suivantes, les rituels ont prescrit la pompe qu'on devait déployer en de telles circonstances.

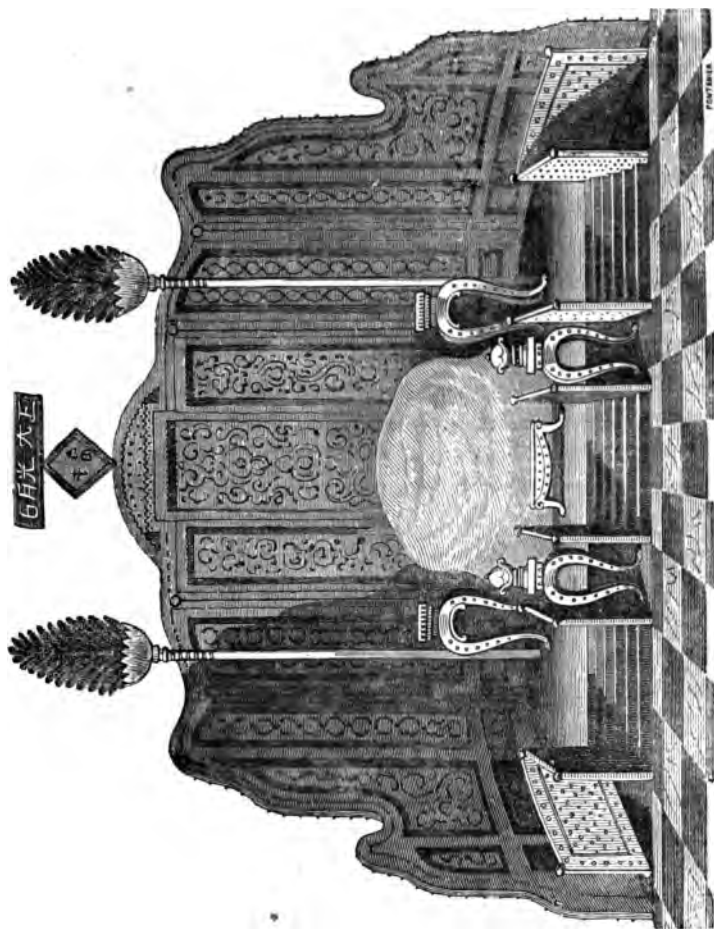
Lorsque l'empereur actuel « monta au faite (de l'édifice social) », le tribunal des rites régla les cérémonies qui devaient présider à ce grand événement. En voici un aperçu. Le jour fixé pour l'inauguration du nouveau règne, le président du tribunal des rites se présente devant l'héritier de la couronne, et, après lui avoir fait les salutations exigées par les règlements, le prie de vouloir bien revêtir des vêtements de deuil. Aussitôt après, le prince se rend dans le palais du milieu, où, après s'être trois fois agenouillé devant l'ante consacré à l'empereur son père défunt et l'avoir salué neuf fois jusqu'à terre, il annonce qu'il reçoit le mandat qui lui est confié par le Ciel pour le bonheur de ses peuples.

Une fois cette cérémonie terminée, les grands officiers du palais viennent supplier l'empereur de quitter ses vêtements de deuil et de se rendre en costume impérial au palais de sa mère pour lui rendre ses hommages. L'impératrice-mère pour cette circonstance, est vêtue de ses plus riches habits et se tient assise sur son trône. Lorsque le nouveau souverain arrive en sa présence, il s'agenouille trois fois devant elle et la salue neuf fois.

L'empereur prend ensuite place dans le char d'or et se rend au palais de la Protection céleste et de la Paix. Là se trouvent disposés, suivant leur grade, les plus grands mandarins de l'empire qui s'agenouillent devant le monarque, et font les salutations à terre appelées *ko-teou*. Puis le président du tribunal des rites à son tour se prosterne et supplie à genoux l'empereur de « monter au faite ».

Le nouvel empereur prend alors place sur le trône de pierreries qui lui a été préparé, et que l'on désigne par le nom de « trône des dragons »¹, cet animal fabuleux, comme

¹ On trouvera la représentation de ce trône figurée ci-contre sur notre pl. XX



Trône de l'empereur de Chine.



sait, étant un emblème de souveraineté depuis la plus haute antiquité dans le Royaume fleuri du milieu. Les usages veulent qu'assis sur le trône, l'empereur ait la figure tournée du côté du midi.

Une fois le Fils du Ciel institué, sa personne est réputée sacrée, et tout ce qu'il touche ou lui sert à un usage quelconque déclaré digne de respect. Une couleur particulière est réservée pour ses vêtements d'apparat, et il n'y a pas jusqu'aux plus simples de ses habillements qui ne soient l'objet de réglemens presque toujours scrupuleusement suivis.

M. Pauthier a publié sur le costume, et principalement sur la coiffure des empereurs de Chine, quelques curieux renseignements, que nous croyons devoir reproduire, d'autant plus que le mémoire d'où ils sont tirés¹ a été condamné à la destruction par une singulière décision des tribunaux. Ces renseignements, les voici :

« Je possède, dit M. Pauthier, et la Bibliothèque impériale possède aussi (sous le n° 169, ancien fonds chinois), un grand et bel ouvrage chinois en 16 volumes in-4°, d'une édition impériale publiée à Pé-king, en 1759, par ordre de l'empereur Khien-loung, et intitulé : *Types ou modèles figurés des effets d'habillements, de costumés, instruments de musique, ustensiles employés dans les sacrifices, armes, etc., prescrits par les réglemens rituels de la dynastie tartares régnante*². Quatre livres sur seize de cet ouvrage officiel (les livres 4 à 7) intitulés : Effets d'habillements (*Kouân-fou*), sont consacrés à représenter par des gravures très-détaillées et à décrire

¹ *Mémoire d'un bibliophile* présenté à la Cour impériale sur la question de savoir si un ouvrage imprimé, vendu comme complet, ayant été reconnu incomplet à la livraison, le vendeur est en droit de le faire accepter complété par des feuillets manuscrits, suivi d'un autre *Mémoire sur la question de savoir s'il est défendu de contester historiquement l'existence de l'ordre chinois du GRAND COLLIER TARTARE*, in-8°.

² *Hoang-tchao-ti-khi-thou-chi*.

toutes les parties du *costume officiel* de l'empereur, de l'impératrice, des fils de l'empereur, des membres de la famille impériale, des vice-rois tartares, des hauts dignitaires, des mandarins, des lettrés et des mandarins d'armes jusqu'à un certain degré, ainsi que des femmes de tous les personnages placés au même rang. On y donne la *forme* que doivent avoir, on y décrit la *matière* dont doivent être faites toutes les parties de ce *costume officiel* pour les diverses saisons; les diverses cérémonies auxquelles tous les dits personnages doivent ou peuvent assister, y compris les habillements pour les *événements heureux* et pour les *temps de deuil*; les *vêtements de pluie*, pour porter pendant les temps pluvieux, y sont aussi figurés¹.

Le nombre des bonnets, robes, colliers et chapelets, ceintures, à l'usage des hommes, figurés et décrits dans l'ouvrage chinois en question, est de 281; celui des bonnets, robes, colliers de cou, colliers de cour en chapelets pendants comme ceux des hommes, à l'usage des femmes, figurés et décrits est de 202.

On y remarque pour l'empereur six différents *bonnets*, sans compter ceux *de pluie*; neuf différentes robes; un collier de cour à chapelet, deux ceintures. Voici la traduction des descriptions de *bonnets d'été* de l'empereur, et de son collier de cour à chapelet, avec la reproduction fidèle des gravures qu'ils représentent :

DESCRIPTION DU BONNET D'ÉTÉ DE L'EMPEREUR (*Kiouen* IV, f° 2).

— On remarque avec respect que la dynastie régnante a déterminé la forme du *bonnet d'été* impérial pendant trois mois quinze jours, ou seulement vingt-cinq jours. Le bonnet d'été de l'empereur est tissu de ce que l'on appelle « roseaux perlés », ou bien il est fait de filaments de plantes herbacées mêlés

¹ L'empereur a six espèces de *bonnets de pluie*, dix espèces de *surtouts*, et trois autres *vêtements inférieurs* figurés et décrits.

de fils de soie ; des pierreries de couleur d'azur, des paillettes d'or bruni, placées deux à deux au-dessus l'une de l'autre, avec d'autres paillettes d'or d'un rouge foncé, entremêlées en forme les ornements. Ou bien, sur une étoffe très-fine, de soie



rouge-rouge, on brode en travers des fils de soie variés. Sur le devant du bonnet, on brode aussi en or des ornements représentant l'image de Fo ou Bouddha (voir la figure), avec quinze perles orientales. Par derrière, on brode également l'ornement bouddhique appelé *Chél-in* (en sanscrit *caritra*, relique de Boud-

dha), avec sept perles orientales. La houppe est comme bonnet d'hiver. Elle est composée de trois groupes séparés de perles orientales enfilées ; chacun de ces groupes présente un dragon d'or.

DESCRIPTION DU COLLIER DE COUR. (K. IV, f° 13). — On ne peut que respectueusement que la dynastie régnante a déformé la forme du *collier de cour* (~~les~~ *perles de cour*) de l'empereur.



On y emploie des perles orientales au nombre de 108, destinées à rappeler à la pensée le nombre des perles qui ornent la tête de Fo ou de Bouddha. Ce collier part de derrière les épaules et pend plus ou moins comme un nuage sur le visage. Chacun des objets précieux et variés qui servent à embellir et à poser les ornements sont déterminés par les grandes coutumes locales. Seulement quand (l'empereur) fait un sacrifice

Ciel, on compose ces ornements d'*or azuré* (couleur du ciel); quand (l'empereur) fait un sacrifice à la Terre, on emploie de l'ambre jaune en forme d'abeilles (la couleur jaune étant réputée celle de la terre). A la cour, pendant le jour, les ornements du collier sont en grains de corail; de nuit, ces mêmes ornements sont en pierres précieuses, taillées en forme de pomme de pin. Il est de règle, dans les jours de fête, avec les habits de cour, de porter des perles et des pierres précieuses, selon la manière dont les habits sont confectionnés. Dans tous les cas, la couleur jaune doit dominer. »

Les fils de l'empereur ont également le privilège de porter une robe jaune, couleur réservée, ainsi que nous l'avons dit, pour l'empereur.

Un des insignes de la puissance souveraine, chez les Chinois, est le sceptre, si tant est qu'on puisse confondre, sous un seul et même nom, ce que nous désignons en Europe par ce mot, et l'objet précieux auquel nous faisons allusion en parlant du Céleste-Empire¹.

Plusieurs caractères chinois répondent, tant bien que mal, à notre mot « sceptre ». Le premier 圭 *kouei*, auquel on joignait anciennement la clef du jade, désigne, suivant Morrison, « une espèce de sceptre fait de pierres précieuses, mis dans les mains des anciens princes ou gouverneurs d'États, comme emblème de leur autorité; l'empereur le leur donnait comme la marque ou sceau de leur charge ». Suivant le dictionnaire *Choueh-wen*, le sceptre de jade était rond dans la partie supérieure et carré dans la partie inférieure; il était donné comme emblème de la délégation des pouvoirs aux princes feudataires. Les grands avaient huit pouces et ressemblaient au fer qui est dans le moyeu de la roue d'un char. »

On a pu voir à Paris, à l'exposition des objets pris dans

¹ Voyez sur la planche ci-annexée la représentation d'un sceptre de l'empereur de Chine, en jade sculpté, pris par le corps expéditionnaire anglo-français au Palais d'été.

le Palais d'été de l'empereur Hien-foung, deux sceptres dont un surtout, en or massif orné de jade vert sculpté d'incrustations en pierres précieuses, se distinguait par travail merveilleux.

(A suivre.)

J. UMERY.

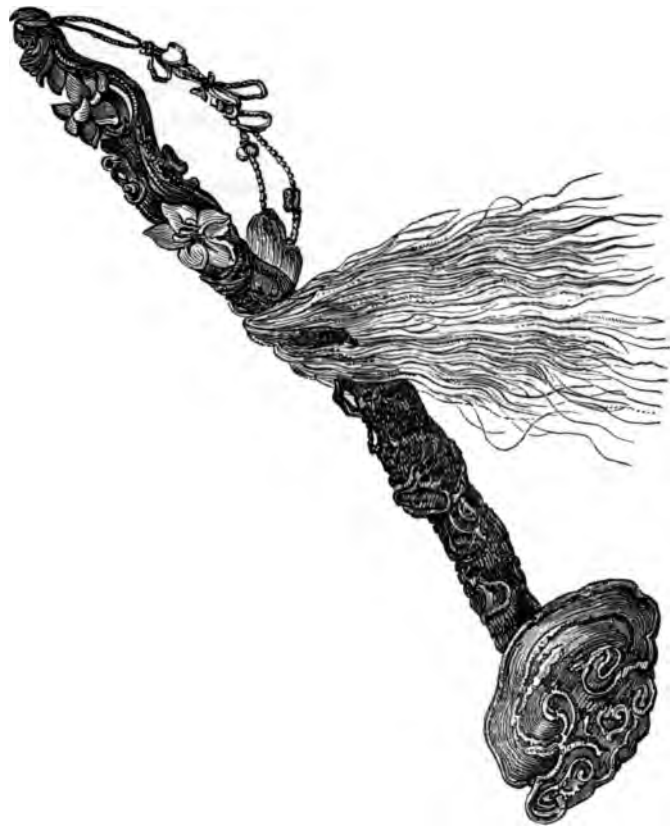
L'HISTOIRE, L'ART & LA SCIENCE AUX COLONIES

BIBLIOGRAPHIE COLONIALE.

Histoire de l'île Bourbon depuis 1643 jusqu'au 20 décembre 1843, M. Georges Azema, in-8, 1859. — *Album de l'île de la Réunion*, A. Roussin, in-4, St-Denis, 1860. — *Annuaire de l'île de la Réunion*, in-8. St-Denis, 1861. — *Histoire de la Guadeloupe*, par A. Lacroix, 4 vol. in 8, Basse-Terre, 1855-1860. — *Annuaire du Sénégal et dépendances pour 1861*, suivi du Journal des opérations de guerre 1854 à 1861, et des traités de paix passés à leur suite avec divers Etats indigènes, in-8, St-Louis. — *Carte du Sénégal, de Fatémé et de la Gambie*, 1861.

La renaissance politique et commerciale des colonies françaises est accompagnée, dans plusieurs d'entre elles, d'un mouvement intellectuel qui inspire des œuvres dignes d'être connues de la métropole. Nous voulons consacrer aujourd'hui quelques lignes aux plus importantes et aux plus récentes de ces publications.

L'île Bourbon, aujourd'hui la Réunion, a trouvé son historien dans l'un de ses fils, M. George Azéma qui, pour rétablir les annales de sa patrie, a compulsé des sources à peu près vierges de toute exploration, telles que les registres et les actes de la Compagnie française des Indes-Orientales, déposés aux archives de la colonie, les registres du Conseil provincial et ceux du Conseil supérieur, la conserve le greffe de la Cour impériale de Saint-Denis, et enfin les notes laissées par ses aïeux, qui ont occupé les plus hautes dignités de l'administration locale. Sur ses pas le lecteur suit, avec un intérêt qui ne se lasse point, pendant deux siècles, la naissance, les épreuves, les luttes, les triomphes, les revers d'une société, peuplée par le nombre de ses habitants et l'étendue de son territoire, grande par ses sentiments et ses actes, qui s'est fondée, à l'image de la France, sur une île de l'Océan indien, ignorée des hommes depuis sa création, à quatre mille lieues de la métropole. Il la prend en 1643, date de la première occupation par Pronis, préposé au gouver-



Sceptre de l'empereur de Chine.

ment de Madagascar, et la conduit au 20 décembre 1848, jour de l'émancipation des esclaves; s'arrêtant à ce terme, suivant un scrupule que nous trouvons exagéré, de crainte de se heurter à des hommes et des faits d'une appréciation trop délicate pour un contemporain.

Le récit de M. Azéma est clair, rapide, sobre d'ornements, quoique entremêlé de réflexions. Il a plus visé à la vérité qu'à l'art, « voulant, dit-il, remettre sur ses pieds le squelette décharné de notre histoire, en dressant comme un froid analyste l'inventaire glacé des événements. » Pourquoi cette exagération de simplicité ? Ce n'est pas qu'un squelette n'ait son mérite ; mais un corps recouvert de chair vivante, souple, où le sang circule, est-il donc dépourvu de réalité parce qu'il voile, sous de belles formes, la maigreur des os ?

A vrai dire, M. Azéma n'a pu s'en tenir à son programme, et obéissant d'instinct à son goût il l'a amélioré. Il est des pages dont le relief tranche avec le ton général un peu terne, particulièrement le tableau de l'administration du gouverneur Labourdonnais, et l'appréciation des poésies de Parry, de Bertin, de M. Lacaussade, auquel nous nous étonnons de ne pas voir associé le nom créole de Leconte de l'Isle. Au mouvement, à la couleur et à la grâce qui brillent dans ces pages, on reconnaît que ces qualités ne manquent pas à notre auteur quand il lui plaît de s'en donner le mérite.

Avec quelques soins, M. Azéma, qui a rejeté dans un appendice des notes sur la constitution physique de l'île Bourbon, sur ses produits, sur le commerce et la navigation, sur les recettes et les dépenses du budget, aurait pu les fondre en autant de chapitres qui auraient agrandi le cadre sans rompre l'unité. L'histoire, telle qu'on la comprend de nos jours, part de la nature pour arriver à l'homme; séparée de la géographie et de l'économie politique, elle est mutilée.

Cette observation ne porte que sur le fond ; la forme nous inspire aussi quelques regrets et quelques critiques.

Nous regrettons que M. Azéma, justement préoccupé, suivant le goût moderne, des origines de l'île Bourbon, n'ait pas remonté jusqu'à la découverte qu'en fit le portugais Mascareñas. Il n'accorde qu'une ligne de mention au célèbre navigateur qui avait bien droit à un chapitre pour avoir le premier abordé et signalé au monde les îles fortunées de l'Océan indien. Pareille lacune existe pour les débuts de la colonie française. Les vingt ouvriers que conduisirent Renaud et Baudry, en 1665, pour former le premier noyau de la population blanche, méritaient bien d'être rappelés autrement que par

une mention collective et anonyme. C'est avec justice qu'un reflet glorieux couronne la mémoire des fondateurs de colonies, car nulle entreprise n'est plus difficile à accomplir, ni plus grande dans ses résultats ; et aucune noblesse de guerre n'égale cette noblesse du travail qui, dans les termes modernes, a doublé l'étendue du monde ancien.

Voilà pour nos regrets : notre critique, si nous voulions nous étendre, se rapporterait à l'indulgence que l'auteur professe pour les résultats de l'esclavage, dont il condamne pourtant le principe ; à sa sévérité pour les législateurs métropolitains, qui en 1794 et 1848 proclamèrent l'abolition ; enfin à son admiration pour le premier consul Bonaparte qui, en 1803, rétablit l'esclavage et la traite, sans se donner aucun soin de corriger les vices les plus graves de l'ancien régime. Nous soupçonnons l'auteur d'avoir pris la plume immédiatement après l'émancipation, sous le coup de l'abattement bien excusable qu'éprouvèrent les maîtres, menacés de ruine. Mais la peur fut pire que le mal. Après la crise inséparable de toute transition, la production a repris avec un nouvel élan à la Réunion, mieux encore qu'ailleurs, et la colonie qui, au temps de l'esclavage, ne fabriquait pas au-delà de 27 millions de kilogrammes de sucre, en exportera 75 millions dans sa campagne de 1861. Tout n'a donc pas été néfaste dans l'émancipation, et nous avons même entendu des créoles, parmi les plus intelligents, affirmer qu'il n'y a plus aujourd'hui personne aux colonies qui souhaite voir revivre l'ancienne organisation fondée sur l'esclavage.

Sans prétendre à la philosophie, M. Azéma touche à un des problèmes philosophiques les plus transcendants dans quelques pages où il peint avec charme les mœurs de la période que la tradition a appelée l'âge d'or de Bourbon.

« Les terres étaient au premier occupant. Aucun écrit ne constatait les engagements. La parole donnée et reçue formait le contrat, et l'on aurait cru manquer à l'honneur en manquant à ses obligations verbales. La plupart des maisons n'avaient pas de serrure ; les troupeaux paissaient confondus et sans gardiens dans les bois ; chaque propriétaire se contentait de leur imprimer sa marque. Cet état de choses subsista pendant plus de soixante ans sans que l'on eût reconnu la nécessité d'établir des prisons dans l'île (page 23). »

Et il donne la clef de ce phénomène social en disant qu'un petit nombre de pasteurs ou de cultivateurs, disséminés sur un sol abondant en toutes choses, peuvent ne pas sentir l'opportunité des lois et vivre sans prescriptions légales, dans des habitudes de travail

d'inaltérable union. En langage général, cela veut dire : l'abondance est la mère de la paix publique ; l'Éden finit quand les subsistances ne suffisent plus aux besoins d'une population croissante ; l'Éden revivra quand la production dépassera la consommation, comme autour d'un banquet copieusement servi.

Sous un grand format de luxe, l'*Album de la Réunion* nous retrace encore les souvenirs de l'histoire locale, gracieusement alliés à l'art et à la littérature. Dessinateur, peintre, lithographe, imprimeur, éditeur, M. A. Roussin, professeur au lycée de Saint-Denis, a conçu, exécuté, dirigé ce bel ouvrage. Autour de lui se sont groupés des artistes et des écrivains de talent, dont l'accord a produit en l'honneur de la Réunion un monument que toutes les autres colonies doivent envier, et qui rappelle ceux que des mains dévouées ont consacrés, en France, à la Bretagne, au Bourbonnais, au Dauphiné. En parcourant cette suite nombreuse de vues, de portraits, de paysages, de scènes de mœurs, on s'émerveille de voir le dessin porté à cette perfection dans une petite île perdue de l'Océan indien. Cet art y a été en quelque sorte introduit par le peintre Poussin, sorti de l'atelier de David, dit en termes excellents M. Jules Moreau, « avec les fortes études, ce sentiment élevé de l'art que notre grand réformateur de la peinture venait de retrouver à la fin du dernier siècle, en remontant à la source éternellement jeune de la noble et sévère antiquité ; en lui, plusieurs générations coloniales aiment à saluer un maître bon et vénéré. » A cette école, le crayon et le pinceau sont devenus familiers aux créoles, et si la popularité manque encore aux travaux de cet ordre, ils sont appréciés par l'élite des intelligences et des fortunes : le conseil général de la Réunion a souscrit pour quarante exemplaires de l'*Album* et le gouvernement local pour vingt. Souhaitons que ce concours permette à M. Poussin d'achever son œuvre, dont le premier volume est déjà terminé. A côté de son nom, qui reparait presque à chaque page, se succèdent, çà et là, ceux de MM. de Monforand, Grimaud, Léon, Lahal, de Gaudemard, Varangot, Francine, Maillard, etc... Les sujets sont tous traités avec talent, et un grand nombre avec une remarquable distinction. Ils brillent surtout par la naïveté, comme il arrive quand la nature a été observée et prise sur place, sans prétention à l'inventer ni à la corriger. Les détails les plus fins sont rendus avec une extrême délicatesse, les lois de la perspective parfaitement respectées. Plusieurs portraits sont saisissants de vérité dans la physionomie et l'attitude, celui surtout de M. le docteur Reydellet. Le *Barbier indien*, de M. Poussin, par la franchise de l'expression et le naturel des poses, annonce un habile maître.

En résumé, et malgré un peu de mollesse dans quelques traits, q
teste seulement plutôt l'inexpérience que le défaut de talent, l'
de la Réunion serait remarqué en France à côté des meilleurs
fait grand honneur à M. Poussin¹.

Parmi les écrivains, MM. de Monforand et de Gaudemard
raissent à côté de noms nouveaux, MM. Héry, Raffray, Codine,
Voïart, Jules Moreau, Le Court, Renouard, Hugoulin, noms
connus de la mère-patrie qu'ils ne mériteraient de l'être. Leur
a voulu faire revivre le souvenir d'un des leurs, enlevé dans la
de l'âge, Eugène Dayot, dont le chant de mort, intitulé *le M*
écho de ses propres et sombres douleurs, est admirable d'in
tion comme de facture. A tous ces talents, le patriotisme et la n
ont porté bonheur. Au spectacle des mornes dénudés et des
étincelants de lumière ou couronnés de nuages, et du volcan q
mit des torrents de feu, leur style prend, sur les ailes de l'im
tion, les plus hauts essors. C'est avec amour, on le sent, qu'il
gnent les ravissants paysages de leur patrie de naissance o
doption. L'enthousiasme au cœur et d'un pas rapide, ils font le
de l'île, saluent au passage une douzaine de cités naissantes ou ad
étapes de la civilisation et des diligences; avec eux, on monte
périlleux chemins, et de surprise en surprise, jusqu'aux cirqu
Cilaos ou de Salazie, aux sites sauvages ou riants, aux eaux th
les renommées. De tout côté l'on contemple et enfin l'on gr
Piton des Neiges, ce Mont-Blanc de l'Océan indien, qui dres
cimes à plus de trois mille mètres d'altitude. De lac en lac, de
tère en mystère, nous approchons des sources du Bernica, au
des enchantements d'un paysage que George Sand a rendu cé
en y plaçant la dernière scène de son roman d'*Indiana*, sans a
dre, par l'imagination, à l'incomparable splendeur de la réali
la terre au ciel rien n'est oublié : fraîches eaux, cascades rei
santes, sentiers ombreux, forêts profondes, brises parfumées,
étoilées, précipices vertigineux, aigles qui planent sur l'abîme,
les harmonies et toutes les horreurs de la création passent sor
yeux, en vers et en prose, comme dans un panorama mouva

¹ Pour donner quelque autorité à ces appréciations, j'ajoute en note
les écrits sous la dictée de mon aimable et compétent collègue au *Journal*
bats, M. Delécluze, qui fut, il y a plus d'un demi-siècle, dans l'atelier de
le camarade de M. Poussin, émigré à la Réunion, et qui est resté son
examiné l'*Album de la Réunion* avec une satisfaction égale à sa surprise.

l'on admire que tant de contrastes soient accumulés sur un aussi étroit théâtre. L'homme anime de sa présence toutes les scènes, et sur cette grandiose nature les héros de la légende et de l'histoire projettent leurs ombres immortelles : les Cimandef et les Labourdonnais ; les nègres marrons et les chasseurs de cabris. Mais la mer ! O chaleureux écrivains, ô poètes rêveurs, dans vos pages elle murmure trop tendrement ses plaintes cadencées ; à peine trouble-t-elle de quelques murmures lointains la sieste de vos belles créoles ! Espérez-vous, comme les syrènes, cacher aux nautonniers, par vos chants voluptueux, l'écueil de vos tempêtes, et de vos raz-de-marée, et de vos ouragans ? Détrompez-vous : la sinistre renommée de vos rivages a retenti au loin ; ne pouvant la démentir, chantez-la, et faites oublier par d'éloquentes et exactes descriptions écrites *de visu*, les tableaux de Raynal et de Bernardin de Saint-Pierre, comme vous avez dépassé George Sand pour le Bernica à force de vérité. Mais, dans votre émotion poétique, n'oubliez pas de montrer la science de vos marins découvrant la loi de translation des cyclones, et sauvant les navires de la fureur des éléments. A côté de la menace brutale, la victoire intelligente !

Dans toutes ces études, gaies ou tristes, simples ou solennelles, se remarque, comme dans les dessins, un caractère commun, la naïveté, la sincérité. « Ceci est une œuvre de bonne foi, » pourraient dire les auteurs, comme Montaigne ; chaque trait exprime un fait ; point de phrase vague, vaine et vide dans sa sonorité, point de déclamation, même dans les moments où la pensée comme l'œil se perd dans le ciel et l'infini. L'imagination n'y est pas la folle du logis, elle en est le foyer étincelant, qui illumine toute chose sans détrôner la vraie maîtresse de céans, qui est la raison, mais une raison souvent nuancée de mélancolie, comme il arrive en présence de ces merveilles du monde qui mettent en contraste la grandeur de Dieu et la petitesse de l'homme. L'âme incline alors à la tristesse, au découragement, au dédain même des mesquins soucis de la vie réelle ; loin de la foule, loin des sucreries et de leurs monotones champs de cannes, on se choisit un asile inviolable aux indiscrets, où s'écouleront les derniers jours partagés entre l'art, les lettres et la prière, à l'abri des décevantes tentations de l'ambition et de la richesse. Que de fois nous avons senti en nous-même ces aspirations au recueillement et à la paix de l'âme, au sein de quelque fraîche et solitaire

1. Voir dans la *Revue coloniale et maritime*, le mémoire de M. Bridet, commandant du port de Saint-Denis, sur la loi des cyclones.

oasis de l'Algérie, corbeille de fleurs et de fruits égayée par un filet d'eau, ventilée par la brise, embaumée des senteurs de l'oranger et du citronnier, qui ne déparerait pas l'île Bourbon elle-même ! Mais, au détour du sentier, l'œil entrevoit le toit de la maison, qui vous rappelle les amours et les affaires qu'elle abrite. Adieu les rêves !

De la même provenance nous arrive un troisième volume, d'un genre plus modeste, mais estimable encore : l'*Annuaire de la Réunion* pour 1861, agrandi de format et enrichi de documents. Nous constaterions qu'il est loin des bons annuaires de France, si nous ne savions combien ces petits volumes, qui coûtent plus de peine qu'ils ne procurent d'honneur et de profit, sont difficiles à perfectionner : à chaque année suffit sa peine. Nous recommandons à l'éditeur, M. Gabriel Lahuppe, les notes statistiques sur la population de chaque commune comme complément du précieux tableau qu'il donne de l'exportation des produits du pays depuis 1815 ; on aimerait encore à trouver dans les *Annuaire*s les budgets coloniaux, document aussi rare dans les publications françaises qu'il est commun dans celles de l'Angleterre. Pour chaque colonie, les Anglais, habitués aux calculs positifs, veulent savoir ce qu'elle coûte et ce qu'elle rapporte, sans condamner pour cela celles qui ne rapportent que de la puissance, comme Gibraltar ; les Français posent rarement ces questions, et quand ils y pensent, ils parviennent à grande peine à y répondre. Le ministère de la guerre a publié quatorze beaux volumes intitulés : *Tableaux de situation des Etablissements français en Algérie* ; dans cette masse énorme pas de trace d'un budget algérien !

Avec M. Lacour, tenant en main son *Histoire de la Guadeloupe*, nous entrons dans le domaine de la grande monographie historique, où l'avait précédé M. Sidney Daney par son *Histoire de la Martinique*¹ : je soupçonne qu'une noble émulation, écho de la rivalité qui, de tout temps, anima deux les-sœurs, n'a pas été étrangère au dessein de M. Lacour d'écrire, sur les plus vastes proportions, les annales de sa patrie. Les quatre gros volumes déjà publiés ne nous conduisent qu'à l'année 1830 : immense travail de 2,000 pages, que pouvait seul entreprendre un citoyen dévoué à la gloire de son pays, et peut-être aussi ses compatriotes seuls le liront-ils d'un bout à l'autre ; mais l'*Histoire de la Guadeloupe* sera consultée avec confiance et avec fruit par tout

¹ 6 volumes in-8°, 1846-1847, augmentés en 1857 d'un 7^e volume de documents inédits ; ouvrage indispensable à quiconque veut connaître l'histoire de nos Antilles.

curieux de connaître les origines et les phases diverses de la colonisation européenne dans la mer des Antilles.

Avec la minutieuse précision du récit, qui n'omet aucun fait, aucun détail, descend même quelquefois à l'anecdote, on voit que l'auteur s'est complu dans son travail, et qu'ayant fait d'immenses recherches, il n'a pu se résigner à en sacrifier les résultats, lors qu'ils n'avaient pas une importance tout à fait historique. Son livre est une sorte de photographie qui reproduit le modèle avec les moindres détails. Nous voyons les aventures, les privations, les souffrances, les discordes des chefs et pionniers, tout cela confondu dans un chaos primitif. Peu à peu, du sein de ces mouvements tumultueux autant que réfléchis, se dégagent les germes des sociétés modernes, la religion, la justice, l'administration, la comptabilité, la loi, la force contenue et disciplinée. Des mains inhabiles et errantes des compagnies, les colonies passent à la royauté qui, de loin comme de près, ses plans de centralisation despotique de pouvoir absolu. Aussi, en changeant de maîtres, ne change-t-elle pas de servitude. Le système colonial continue à les enchaîner de ses liens, déplacés plutôt qu'allégés, tempérant par de brèves prospérités des embarras continuels. On s'intéresse aux efforts et au sort des Caraïbes, pauvres sauvages que la civilisation détruit là comme partout, sous le prétexte qu'ils refusaient le travail forcé des champs et des mines : impérissable titre à notre reconnaissance. Bientôt apparaît, comme sur le ciel le point noir et sinistre qui annonce la tempête, l'esclavage des noirs, d'où naîtront pendant des siècles tant d'orages. L'esclavage mène au préjugé de couleur, creuse un abîme entre deux races que la nature portait à s'allier par des affections aussi bien que dans de mutuels services, comme on le voit bien l'accroissement de la population mixte, malgré les plus cruelles défenses. M. Lacour a consacré un de ses plus intéressants chapitres à établir que ce sont les lois humaines qui ont violemment séparé ce que Dieu rapprochait, que ce sont nos rois qui pour régner ont opprimé les races. De cette leçon d'histoire trop peu connue découle une sage espérance de voir naître la paix entre les divers classes et races, sous l'empire de la liberté des relations et de l'égalité des droits.

A la Réunion, cet accord est déjà fort avancé, et il se prépare tranquillement par un lent, mais réel travail des esprits et des cœurs. L'auteur de l'*Histoire de la Guadeloupe* juge les hommes et les choses avec une impartiale indépendance, qui entraîne, dans ses rigueurs, mais dans son indulgence, la pleine adhésion du lecteur. On se confie sans crainte à la direction d'un guide à la fois loyal et péné-

trant, compétent et dégagé de préventions, libéral sans fougues, conservateur sans entêtement. En matière de régime commercial et de système monétaire, il se range aux saines doctrines aussi bien qu'en matière de législation pénale et de liberté religieuse.

Nous dépasserions le cadre d'un simple compte-rendu si nous entreprenions de donner même un rapide aperçu des événements accomplis durant le cours de deux siècles, sur cet étroit théâtre d'un île moins grande qu'un département de France. L'âme s'attriste et l'attention se fatigue de cette suite toujours renaissante de violences, de crimes, de guerres, de malheurs.

Toujours des assassins et toujours des victimes !

murmure une page.

Toujours des dévouement et toujours des héros !

chante une autre page.

Mais bien rarement l'existence calme et satisfaite du bonheur reluit en un coin de l'horizon ! Ce n'est pas seulement de Rome que l'on doit dire qu'il est difficile de fonder une société ! Toute colonie a recommencé l'histoire romaine. *Tanta motis erat !*

Aux agitations et aux labeurs de la vie locale se sont entrecroisés, comme la trame sur la chaîne, tous les incidents de la vie métropolitaine. Les colonies qui auraient dû, comme les jeunes enfants au sein des familles, rester étrangères aux querelles des parents, ont été obligées d'y prendre part ; elles en ont porté le poids et subi les vicissitudes. Trois fois les Anglais, en guerre avec la France, ont pris la Guadeloupe, en 1759, en 1794, en 1809, et trois fois ils l'ont rendue ; en 1763 et 1815 en vertu de traités ; en 1794, elle leur a été arrachée par le terrible proconsul Victor Hugues, dont la mémoire s'abrite de ce service rendu à la patrie pour obtenir le pardon de ses violences révolutionnaires.

La Révolution déchaîna dans les colonies toutes les passions humaines avec la même fureur que dans la métropole. On voit à la Guadeloupe, les deux principales cités, Basse-terre et Pointe-à-Pitre, se disputer la prééminence. La lutte s'engage entre les villes et les campagnes, entre les aristocrates et les démocrates, entre les blancs, les métis et les noirs, entre les assemblées coloniales et l'administration entre la colonie même et la métropole. A suivre par la pensée ces émouvantes et trop souvent sanglantes péripéties, on s'attend à voir la société coloniale s'engloutir dans un cataclysme. Le calme renaît et la voilà qui se redresse dans sa force et sa virile souplesse ! Quelle merveilleuse énergie les colonies doivent être douées pour

sortir de toutes ces crises, blessés sans doute, mais vivantes encore, mais prêtes à de nouveaux efforts au premier repos dont elles jouiront.

Sur ce fond violemment agité qui compose en quelque sorte le paysage historique de la Guadeloupe, se détachent un grand nombre de personnages, depuis Christophe Colomb, le premier et le plus grand de tous, qui découvre et nomme¹ l'île en 1493, dans son second voyage, jusqu'au contre-amiral Des Rotours, gouverneur en 1830; quelques noms appartenant à l'histoire générale de France : les généraux de Beauharnais, Bonillé, Dugommier, Rochambeau, Richemont, l'amiral Villeneuve. M. Latour fait revivre leur physionomie non par des portraits littéraires qui n'entrent pas dans son genre, mais par le récit de leur conduite, et souvent par la reproduction de leurs paroles et de leurs proclamations. Les documents qu'il a ainsi retirés de l'oubli sont aussi nombreux que curieux et donnent à son œuvre un prix qui s'accroîtra à mesure que les témoignages authentiques de l'histoire deviendront plus rares.

Son livre aurait plus de prix encore si M. Lacour s'était appliqué à faire une œuvre d'art autant que de science; mais, comme M. Azéma, il a visé à la solidité plus qu'à l'éclat. Il en résulte quelques longueurs dans la narration, quelques superfuités dans les menus détails. Les coupures par livres et par chapitres semblent un peu arbitraires, peut-être seulement faute d'un titre qui en indique le contenu; l'esprit voudrait découvrir le lien qui en fait l'unité, mais il est pressé, et, ne le saisissant pas d'emblée, il incline à accuser l'auteur. On cherche aussi, sans les trouver, ces aperçus généraux qui entr'ouvrent les perspectives, et ces résumés concis qui groupent les faits racontés, double appui dont la mémoire a besoin pour ne pas s'embrouiller dans cette multitude de petits faits. Sans ces points de repère, l'histoire ressemble plutôt à un dessin d'arabesques où l'œil se perd, qu'à un tableau savamment composé, dont toutes les parties s'harmonisent et se font valoir rangées autour des principaux personnages.

M. Lacour, qui n'a conduit son *Histoire* que jusqu'en 1830, et qui est bien résolu de la pousser jusqu'en 1848, au moyen d'un cin-

¹ Dans ce nom de Guadeloupe on ne peut méconnaître le radical arabe *oued*, si commun dans les vocables espagnols, où il est défiguré par une gutturale, *Guadalquivir* (Oued et Kébir), *Guadiana*, *Guadaleta*, etc. Toute autre étymologie ne supporte que la discussion.

quième volume, se demande s'il ira plus loin, au moins jusqu'en 1852, et il incline pour l'affirmative par de très-judicieuses raisons. Les hommes et les actes qui ont droit à l'éloge, se dit-il, le reçoivent en temps opportun. Quant aux autres, s'il est vrai que l'histoire est un enseignement, n'est-il pas utile que le blâme parvienne à qui le mérite, en temps opportun ? « Ce procédé, s'il était constamment suivi, deviendrait un frein ; il pourrait détourner de la mauvaise voie l'homme politique... D'un autre côté, l'histoire, quand elle n'est pas l'œuvre d'un homme de parti, offre plus de garanties si elle est écrite du vivant même des personnages qu'elle met en scène. L'historien ayant en face de lui des acteurs qui peuvent le contredire, est tenu à plus de scrupules ; il ne fait état que de faits parfaitement établis. Et puis, celui dont les actes ont été mal appréciés a cet avantage de pouvoir faire rectifier des erreurs dont sa mémoire resterait entachée, si elles n'étaient produites qu'après sa mort. »

Ces excellentes raisons nous promettent au moins deux nouveaux volumes, qui seront accueillis par les compatriotes de l'auteur, et même par un certain nombre de studieux lecteurs de la métropole, avec le même plaisir que leurs aînés. Comme je suis du nombre, je prendrai la liberté de signaler à M. Lacour quelques-uns de mes vœux.

Il a écrit l'histoire politique, administrative et militaire de sa patrie de manière à ne laisser guère rien à désirer ; mais il s'en faut que se soit là toute l'histoire. C'est le buste, non la statue. Un des réformateurs de la méthode historique, le savant Montell, n'aurait pas manqué de classer cette œuvre parmi les *histoires-batailles* comme il les nommait ; car, d'un bout à l'autre, on s'y bat presque à chaque page pendant deux siècles. Si ce n'est trop, c'est assez, et après tant de combats bruyants, souvent sanglants, on éprouve le besoin de se rafraîchir l'esprit dans les pastorales de la paix et du travail productif. Aussi saurions-nous bon gré à M. Lacour s'il reprenait, dans une suite de chapitres bien étudiés, comme il sait les faire, l'histoire des diverses parties de l'état colonial, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les finances, la marine, les sciences, les arts, la religion, la justice. On les a entrevues çà et là, chemin faisant, par courts fragments : on aimerait maintenant à revoir ces membres disjointes se rapprocher, se compléter et former un corps. Les diverses localités de la colonie, et les îles secondaires qui lui servent de satellites, ont figuré dans le récit des guerres ; il reste à raconter comment, par qui, à quel degré elles ont été colonisées. Nous connaissons toutes les fortifications de la Guadeloupe, nous ignorons ses usines ; nous avons admiré

ses corsaires et ses guerriers; plus encore nous plaira la gloire créatrice et pacifique de ses planteurs et de ses travailleurs blancs ou noirs. Ces hommes sont dignes du burin de l'histoire, car les ennemis qu'ils combattent sont plus difficiles à vaincre que ceux qui lancent des balles ou des boulets : ce sont les sécheresses et inondations, les fièvres et tempêtes, les volcans et tremblements de terre, forces aveugles de la nature, et puis encore les impôts excessifs, les règlements oppressifs, quelquefois des administrateurs incapables et trop fréquemment renouvelés pour que leur compétence s'élève au niveau de leur bonne volonté. Célébrez donc de votre trompette la plus retentissante les combats des colons sur le champ de bataille de l'industrie, consolez leurs échecs, honorez leurs triomphes. Le tableau de leurs efforts et de leurs progrès, dans cette longue période de deux siècles et demi, compléterait l'*Histoire de la Guadeloupe*, et j'ose promettre qu'il accroîtrait la popularité du livre. Aujourd'hui, l'économie politique et rurale frappe à toutes les portes; elle a partout droit d'entrée.

Au Sénégal elle attend encore, mais ne tardera pas à jouer un rôle actif, maintenant que la guerre y a terminé le sien, comme nous l'apprend l'*Annuaire de 1861*, publié à Saint-Louis par les soins de M. le gouverneur Faidherbe. C'est le quatrième volume de la série, bien digne de ceux qui ont précédé. 1859 contenait une notice sur tous les États du bassin du Sénégal, riche en renseignements aussi précis que positifs. L'*Annuaire de 1860* renfermait un vocabulaire des principaux dialectes usités en Sénégambie, le oulof, le toucouleur, le mandingue, le Sarrakhollé. Le nouveau volume raconte les expéditions militaires qui, de 1854 à 1861, ont établi la domination de la France sur ses vraies bases. Dans ces pages, d'un caractère simple et modeste, mais d'une plume ferme, comme y autorise le sentiment d'un devoir accompli, revivent des hommes et des exploits auxquels l'éloignement et l'inattention de la France n'ont pas assuré toute la gloire qu'ils méritaient. Sans s'effacer d'un théâtre où, depuis huit ans, il joue le premier rôle par la supériorité de son intelligence autant que de son rang, M. Faidherbe rend scrupuleusement justice à l'élite de ses compagnons de fatigues, de dangers et de combats. Nous les suivons dès 1854 dans la conquête qui a fait du Oualo une province française, puis dans ses longues luttes contre Mohammed el-Habib, ce roi des Maures Trarza, qui pendant trente ans a tenu en échec la politique française; dans les luttes plus difficiles contre le prétendu prophète El-Hadj-Omar, l'éloquent et infatigable apôtre de l'islamisme dans le Soudan occidental. De plus courtes campagnes ont mis successivement

à la raison; en 1856 et 1858, les peuplades de N'guiker, de Niouiré, en 1859 celle de Baol, de Sine et de Saloum, dans le pays voisin de la Gambie, où nous avons fait revivre en les élargissant des droits séculaires trop longtemps abandonnés; en 1860 et 1861, les sauvages de la basse et de la haute Casamance, qui combattent encore avec des javelots et des boucliers, ont expié leurs attentats contre nos missionnaires et nos commerçants; enfin, dans le courant de la présente année, le Cayer, infidèle à un premier traité, a dû s'incliner devant la force de nos armes qui est, en cette occasion, la force de la civilisation, ce qui permet de relier à travers son territoire nos possessions entre le Sénégal et Gorée par des communications sûres et rapides. Le récit de ces opérations, sobre de considérations générales, entre dans des détails minutieux de dates, de distances, d'heures de départ et d'arrivée, de composition de colonnes, afin de servir à l'instruction des officiers qui auraient un jour à recommencer. Il se termine par une collection de dix-neuf traités avec les États avoisinants, consécration diplomatique des succès militaires qui ouvre des voies indéfinies aux échanges, sur la base du libre échange le plus absolu. Dans cette politique à la fois digne et hardie, prudente et persévérante, M. le colonel Faidherbe reprend avec gloire les traditions des gouverneurs des colonies sous l'ancien régime. Puisse l'Afrique centrale nous remplacer les Indes!

C'est encore de Saint-Louis qu'est arrivé le dessin de la belle carte du Sénégal exécutée à Paris par les soins du ministre de la Marine et des Colonies. Il y a quelques années, M. Faidherbe créa une commission chargée de dresser la carte de la Sénégambie. Depuis lors, des officiers de marine sous la direction de M. Brössard de Corbigny, capitaine de frégate, ont levé l'hydrographie du fleuve et relevé les positions astronomiques des principales localités (*l'Annuaire* en publie plus de vingt), et d'intrépides voyageurs, munis d'instructions, ont exploré en tout sens les pays qui composent la Sénégambie¹. Comparés et contrôlés, et enfin inscrits sur la nouvelle carte du Sénégal, les résultats en font une œuvre précieuse pour la science géographique, et associent dignement le nom de la France aux recherches intrépides que poursuit l'Angleterre, et auxquels l'Allemagne prend part sur le continent africain.

Que l'esprit de progrès dont nous venons de signaler les nobles travaux, persévère dans son ardeur, qu'un zèle pareil se communi-

¹ MM. Vincent, Mage, Pascal, Lambert.

que à toutes nos colonies, et y féconde, chez les citoyens comme chez les administrateurs, les dons de la nature et ceux de l'éducation; et nous aurons à constater, avec une patriotique satisfaction, que si l'Angleterre possède la suprématie coloniale, pour l'étendue territoriale et pour les produits matériels, la France revendique la suprématie dans les travaux de l'intelligence, dans la littérature et l'art comme dans la science. En attendant un plus entier équilibre, ce serait une première compensation.

JULES DUVAL.

LA GÉOGRAPHIE SELON LE TALMUD

SÉPHER DIBRÉ YOSEPH. Paroles de Joseph, par le rabbin J. Schwartz, Jérusalem, 5621 (1861)¹, un fort volume in-18.

I

Quoique le monde connu des anciens ait été bien restreint par rapport à la nouvelle configuration du globe terrestre, la connaissance de cette faible partie de la terre était encore bien imparfaite, même pour ses propres habitants. Cela n'a rien qui doive étonner : ils étudiaient déjà, il est vrai, le cours des astres et la mécanique céleste; mais ils ne possédaient pas encore des instruments de précision, ils ne connaissaient pas encore le moyen de dresser une carte géographique, et ils ne pouvaient pas, par conséquent, communiquer à leurs contemporains des documents utiles et féconds en résultats scientifiques sur les excursions qu'ils avaient eu occasion de faire. Ces voyages eux-mêmes n'étaient-ils pas un trait de témérité ?

III robur et ses triplex
Circum pectus erat....

sulvant l'expression du poète.

Ces obstacles, qui s'opposaient à la connaissance exacte de la description de la terre, étaient communs à toutes les nations de l'antiquité, et existaient également pour les enfants d'Israël. Ce peuple, sédentaire par ses mœurs primitives, ses occupations pastorales, comme par ses institutions sociales, lorsqu'il eut un territoire en possession, s'attacha au sol conquis comme à une mère patrie, — tandis que ses voisins, les Phéniciens, balayaient les mers.

Un autre motif augmenta encore chez le peuple hébreu la rareté

¹ En vente chez M. Blumenthal (7, rue Sainte-Appoline).

qui subdivisent l'ancien monde en trois grands continents principaux : Au moment de la création de l'univers, dit-il, l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne formaient qu'un seul continent, déchiré plus tard en trois morceaux différents « par les eaux du déluge, ou par d'autres bouleversements terrestres. » — Il est à remarquer qu'à ce sujet l'auteur ne dit rien, soit par inadvertance, soit avec intention, de l'Amérique et de sa position particulière au milieu du grand Océan.

En passant, M. Schwartz fait une remarque ingénieuse ¹ sur la dénomination de *Mer rouge* : il suppose, pour motiver ce terme, que cette mer a été ainsi qualifiée à cause des rayons du soleil qui dorment ses rivages et que, vers le soir, elle reflète sur sa surface.

L'auteur s'occupe ensuite de la description et de la position respective des diverses localités de la Palestine, ayant soin d'ajouter ces courtes notices sur les villes et les villages anciens et modernes de la Terre-Sainte ce qu'il a pu recueillir d'intéressant au point de vue historique et archéologique. Après avoir fait la topographie de Béthléem et d'autres villes mentionnées dans les récits historiques de la Bible, il nous fait le plan de Jérusalem. L'antique capitale de la Palestine se divise en trois parties : 1° la Montagne sainte, avec ses environs, sur laquelle se trouvait le temple de Salomon ; 2° le mont Sion, résidence royale, qui parfois donna son nom à la ville entière et 3° le faubourg, qui possédait une citadelle faite par le roi David et qui, pendant l'existence du second temple, reçut le nom d'Acrab. Enfin près de là, se trouvent les tombeaux des rois de Juda et d'autres hommes célèbres.

La seconde partie de ce livre, intitulée *Pardes* (jardin, bosque) embrassant plus de deux tiers du volume, est moins importante. Elle contient de nombreuses notes explicatives, en parties littérales, et en parties homilétiques ou mystiques, comme les désigne l'auteur lui-même, faites sur la plupart des passages obscurs et difficiles à l'interprétation, tant dans la Bible que dans le Talmud. Si elles n'ont point tout l'attrait des premiers morceaux, et si parfois on y remarque des explications bien subtiles, en revanche, elles sont souvent ingénieuses et d'une heureuse expression. L'exégète les lira avec plaisir et profit ; et, suivant le vœu à la mode orientale exprimé par l'auteur, le lecteur bienveillant cueillira dans ce jardin assez de fruits pour se rassasier, assez de fleurs pour faire un bouquet,

M. SCHWAB.

§ I, au commencement.

LÉON DE ROSNY.

Paris — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

CONTES EN VERS DE KAANI

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS DU PERSAN.

Les morceaux qu'on va lire sont extraits d'un ouvrage persan jusqu'ici non traduit, et intitulé : *L'Eparpillé*, contenant des discours sur la philosophie spirituelle et contemplative, prononcés, dans un but agréable à Dieu, par le voyageur sur le chemin de la sagesse divine, *Mirza Hébib*, surnommé le philosophe *Kaani*. Il peut se faire que le titre d'*Eparpillé* ait quelque rapport avec le titre de la *Li' Sûrâte* du *Coran* (*el-zarîl* « qui éparpillent »), lequel peut s'entendre, suivant son traducteur *M. i Kazem*, soit des femmes qui en donnant des enfants aux hommes multiplient leur postérité et la disséminent sur la terre, soit des mages qui portent dans leur sein la pluie, et, en la versant sur les champs, font germer les plantes (*Koran*, édit. de 1852, p. 428).

CONTE XII

Un jeune écervelé, contrarié par un fou, lui demanda : « Où dormiras-tu cette nuit ? » Pour toute réponse, le fou lâcha un vent. « Est-ce ainsi qu'on répond à des gens raisonnables ? — Mais certainement oui. N'as-tu donc pas entendu le proverbe qui dit : Parle aux hommes selon la valeur de leurs intelligences ? »

CONTE XIV

Un vieillard, sur son lit de mort, lâcha un vent, en présence d'un de ses fils qui lui dit : « O mon père, en présence des gens raisonnables, ne fais aujourd'hui rien dont tu auras à rougir. » Le vieillard répliqua : « Mon cher enfant, ne t'en inquiète pas, parce que je ne les verrai plus. »

CONTE XVI

Un jour, quelqu'un de mes amis, qui m'était dévoué corps

et âme, s'étant permis de siffler, ce qui est une impolite infâme, j'ai froncé le sourcil, et, tout indigné de sa conduite, je me suis assis brusquement et de mauvaise grâce. Il m'a fait aussitôt ses excuses en disant : « Comme je ne voyais point d'intrus dont la présence nous gênerait, j'ai voulu faire rire moyennant une surprise insolite, et par conséquent agréable et amusante à la fois. » Je répondis : « Ami ! tes excuses sont pires que ton péché. Tu m'as l'air de ce domestique qui, ayant frappé sur l'épaule de son maître par trop familièrement, celui-ci lui en demanda la raison : « Monsieur excusez-moi, » répliqua-t-il, « je vous ai pris pour Madame ». « Gloire à Dieu ! » fit le maître, « je viens d'apprendre en même temps ton commerce avec ta maîtresse. »

CONTE XVIII

Il fut un temps où, absorbé dans l'extase, je me laissais attirer par les charmes d'une beauté. Quelqu'un de mes amis conclut qu'un chagrin me consumait, et il me dit :

— Ami, je possède un trésor caché, un mystère indicible.

— Quel est-il donc ?

— Je connais une formule dont l'effet est inmanquable. (Il n'a qu'à la prononcer pour être aussitôt exaucé et obtenir tout ce que tu pourrais souhaiter dans le monde.

— Pour le moment, mon esprit est vide de ces mille et une rêveries qui obsèdent une imagination oiseuse. Et voici pourquoi : le désir compte au nombre des préoccupations du cœur, or, je n'ai plus mon cœur, il est à elle. En un mot, j'ai mieux les tiraillements de mes rêveries extatiques que les recherches après la certitude de la possession d'un trésor.

BÉRT. Je jure, par tes yeux ivres d'amour, que, dès le moment où je leur ai donné tout l'argent comptant de mon cœur, je suis tombé bien bas dans la considération des hommes. Maintenant, je me trouve si séparé de toi, et plongé dans un vase du chagrin, que j'ai oublié jusqu'au désir de m'un

toi ! Il est notoire que chaque désir naît du cœur ; or, quel désir aurais-je depuis que je t'ai livré mon cœur !

RUB'AI. Depuis que mon amie m'a ravi du fond de moi-même, je n'ai aucune connaissance de mon élévation ni de mon abaissement, et elle m'enivre tellement de la coupe de l'amour que je ne m'aperçois plus ni de mon existence ni de mon ivresse.

CONTE XXII

Un gastronome, se sentant des crampes dans l'estomac, courut dans la boutique d'un droguiste, y prit une poignée de graines de fenouil, et les avala aussitôt. Comme il refusait d'en payer le prix, le droguiste appela au secours ses voisins. Le malheureux délinquant, souffleté sur la tête et sur le menton, se sauva des mains de ces forcenés dans une mosquée, et y tomba par terre épuisé de fatigue. Craignant de mourir, il poussa des gémissements et rampait sur le ventre dans la poussière.

« De quoi te plains-tu ? » lui demanda un médecin, qui passait là par hasard. » De douleurs de ventre, » répondit-il. « Qu'as-tu mangé hier ? » — « De la faim. » — « Et aujourd'hui as-tu éprouvé aussi quelque contrariété ? » — « Oui, pour une poignée de graines de fenouil, on me roua de coups de poing et de fouet. » — « Eh bien, ne t'en affliges plus, et tâche de lâcher quelques vents, pour en débarrasser ton ventre. »

Le malheureux eut beau contenir sa respiration et se presser fortement le tambour de l'abdomen, dans l'espoir que la porte s'en ouvrirait enfin. On n'entendait nulle part retentir le bruit annonçant la bonne nouvelle. Réduit à l'extrémité, il leva la tête vers le ciel : « Dieu, ou bien envoie-moi ce vent que tu as jadis envoyé contre les Adites ¹, ne fût-ce que par raillerie ! »

¹ Dans le Koran, surate LI, verset 41, il est dit : « Il y avait des signes chez le peuple d'Ad, lorsque nous envoyâmes contre lui un vent de destruction. » Cette surate est intitulée : al-zarîr, qui *éparpillent* comme le poème de Kaani.

Ses plaintes n'aboutissant à aucun résultat désirable¹, il continua : « Dieu, ou bien, si telle est ta volonté que je meure, daigne-moi accorder la jouissance (la nourriture) du paradis. »

A ces mots, le desservant de la mosquée, homme d'esprit, se mit à rire, et dit : « Bravo, voyez-moi un peu l'avidité de ce malotru qui, depuis le soir jusqu'à l'aube du jour, voulait lâcher un vent, et maintenant, en désespoir de cause, désire obtenir le paradis. »

CONTE XXIX

Des brigands fondirent un jour sur une caravane. Chacun des voyageurs eut recours à l'expédient que lui suggéra sa raison, pour se tirer du danger. Un d'entre eux s'avisa de se coucher sous les quatre jambes de l'âne qui lui servait de monture². Un brigand l'aperçut, le saisit par une manche de sa robe, et il s'apprêtait déjà à le massacrer, lorsque le malheureux lui dit : « Lâche-moi, je suis l'ânon de cette bête. »

Le brigand se mit à rire : « En effet, fit-il, à en juger d'après ce que tu viens de faire, je ne puis nier que ta conduite justifierait tes paroles, sans que tu aies besoin de les prouver. Cependant je m'étonne que l'animal ne soit pas une ânesse, et, comme tel, rend impossible que tu en proviennes. — Pardonnez-moi, mais il y a déjà longtemps que ma mère mourut et que je passe ma vie auprès de mon père. »

CONTE XXXII.

Un voleur entra dans une maison, et, y trouvant un jeune homme endormi par terre, vite il prit un coupon d'étoffe qu'il

¹ N'aboutissaient à aucun résultat désirable, littéralement : « il ne sentait aucune odeur du désir. »

² *Sous les quatre jambes*, « sous les mains et les pieds. » Les Persans appellent les jambes de devant d'un animal, « la main, » et celles de derrière « pied. »

avait apporté avec lui, il le déploya tout près, afin de pouvoir y serrer tous les objets qui lui tomberaient sous la main, et qu'il pourrait ensuite charger sur son dos et les enlever. Sur ces entrefaites, le jeune homme endormi fit un mouvement, de manière à s'enrouler entièrement dans le coupon. L'infortuné voleur revint sur ses pas, pour prendre son étoffe et sortir ; mais il y vit, endormi au milieu même de cette étoffe, le jeune homme, ayant l'aspect formidable d'un lion et la figure d'un guerrier intrépide ; or, il se dit à lui-même : « A présent, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de renoncer à mon coupon d'étoffe et de me sauver avant que je ne sois découvert. » Il le laissa donc, et se hâta de sortir ; mais le jeune homme cria après lui : « Voleur, ferme la porte, afin que personne n'entre ici ! -- Par le salut de ton âme, répond le voleur, je me garderai bien de fermer la porte, parce qu'il peut se faire que, de même que je t'ai apporté ton drap de lit, quelqu'un d'autre t'en apportera la couverture. »

CONTE XXXIII

Un autre voleur furetait nuitamment dans la maison d'un derviche, mais plus il cherchait et moins il y trouvait. Le derviche, qui ne dormait point, releva la tête et dit : « Moi, en plein jour, je ne trouve rien ici ; que pourrais-tu donc y trouver, toi, dans l'obscurité de la nuit ? »

CONTE XXXV

Un jeune homme, de la famille des bourgeois de la ville de Chiraz, donnait un jour à ses amis les conseils suivants : « L'existence d'un homme qui se lie d'amour avec des êtres bas et ignobles ne vaut pas un grain d'orge. La sympathie entre les enfants du riche et les enfants du bas peuple est une impossibilité, et leur familiarité un crime. » Bref, il ne craignait pas de blâme sur ces sujets là.

Un de ses amis lui dit : « Tu ferais mieux de nous dévoiler ton secret et d'avouer tout d'emblée le véritable motif de tes instances. A quoi il répondit : « Voici ce qui me révolte. m'est arrivé une fois de perdre ma raison, pour l'amour d'une bayadère de la plus infime espèce, et de lui abandonner mon cœur. Le fait est qu'elle avait une figure rayonnante de charmes, une chevelure parfumée d'ambre, un front brillant de candeur, et des cheveux gracieusement bouclés.

« J'ai eu beau vouloir glaner un épi de la moisson de son amour (union), et de me faire provision d'un petit baiser cueilli sur ses lèvres, la badayère m'évitait toujours en chantant !

« Oui, pour mes services assidus et fidèles comme celui de Jacob, elle me repoussait avec des ruses de Laban (Orkoruk), jusqu'à ce qu'un soir, j'avais prodigué tant d'argent que je finis par l'apprivoiser et la retenir prisonnière dans mes pièges. J'ai déployé le tapis d'allégresse, et y ai amassé toute sorte de friandises propres à égayer notre festin : du vin de Khullari, tu dirais des rubis de Redelkchan ; des verres de cristal brillant comme le soleil ; des roses et des hyacinthes entassées les unes sur les autres, avec profusion d'herbes odorantes et des couches moelleuses de pétales de fleurs confondues pêle-mêle : toute une moisson de roses ; les hyacinthes pleuvent dans le pan de nos robes, des bouquets de plantes les plus rares, et des liasses de fleurs à peine écloses. L'ambre fumait dans des brasiers allumés ; les roses exhalaient leurs parfums réunis ; les candélabres répandaient leur lumière, les accords harmonieux du luth, le murmure des ruisseaux, les roulades du thorbe, le tintement des clochettes ; des amandes écarries, des vins fins, des pistaches égrenées, des entremets délicieux ; des poulets gras, en un mot, le plaisait tout prêt, avec des stimulants de l'encens et d'aloës, le doux chuchotement de divers instruments de musique, les rôtis de *Téihou* et Francolins, qui, semblables au cœur et aux yeux

d'un **amant** malheureux, brûlaient et pleuraient en même temps. Le **thorbe** de **Hindostani**, le **barbiton** de **Sogdiane**, les **virtuoses** de **Kaboul**, les **danseuses** de **Kachemire**, les **refrains** plaintifs de la **flûte** et des **coupes** pleines de **vin** !

« Pour en finir, disons que les **portes** d'allégresse étaient **ouvertes** et les **moyens** d'être **heureux** sous la **main**. Avec tout cela je n'aspirais qu'à voir enfin la **réalisation** de mes **désirs**, et cette idée **réconfortait** mon **cœur** brisé d'angoisse. Cependant toutes les fois qu'avec des **paroles** les plus **douces**, je lui offrais une **coupe** de **vin** agréablement **amer**, elle se **fâchait**, et, **dédaigneusement** assise, elle me **traitait** avec **aigreur**, disant des **propos** désagréables et provoquant des **querelles**. Toutes les fois que le **musicien**, sur les **secondes** et les **tierces** des **cordes** de son **luth**, exécutait le **thème** de **David**, elle **faisait** une **grimace**. Pour nous **contrarier**, tantôt elle **louait** les **airs** discordants du **guèbre** (**madjous**), et tantôt s'extasiait sur les **croassements** de **corbeau** et les **cris** de **corneille**. Si je lui servais du **poulet rôti** ou du **perdreau grillé**, elle **demandait** aussitôt du **haschi**. N'importe, l'**amour** ayant **jetté** un **voile** sur toutes ces **impertinences**, j'ai **cru** **devoir** la **flatter** et lui **obéir**.

« Enfin le **moment** est **venu** où le **feu** de la **coupe** ne **brûlait** que trop dans le **sang** et le **cerveau** des **convives**, et où il leur a bien fallu **renoncer** au **vin** pour aller se **livrer** au **sommeil**. D'**aucuns** étaient **endormis**, les uns **éveillés**, d'**autres** **ivres**, quelques-uns **raisonnables** encore, et je me suis occupé des **soins**, rendu dans la plus **belle** **pièce** de mes **appartements**, afin d'y faire **préparer** le **repos** de l'**ignoble** **bayadère**, un **sommier** en **brocard** de **Chuster** et le **lit** **tendu** en **satin** de **Chine**. Tout à coup, **entré** dans la **salle** du **festin**, j'ai **aperçu** ma **belle** **prête** déjà à **partir** et se **querellant** avec mes **amis**. Je l'ai **retenue** par une **manche** de sa **robe** en voulant la **faire** se **rasseoir**, mais par **dépit** elle se **releva** aussitôt.

« A mes **observations** que la **nuit** était déjà bien **avancée** et

que des patrouilles de police parcouraient les rues, elle se mit à se déchirer le visage avec ses ongles, et à répandre des larmes tout en jurant et criant : « Non, non, je ne resterai pas, ne fut-ce que pour vous épargner la peine de recourir à vos mille ruses infernales. »

« En la voyant ainsi disposée, je lui répondis : « Vous feriez mieux de dormir toute seule sans vos milliers de ruses, et de n'en proférer aucune. »

« Là dessus, j'ai lâché sa manche, et, quand elle fut partie, je me suis mis doucement à suivre ses traces pas à pas. Je me suis dit : « Je ne m'en désisterai pas avant d'avoir découvert jusqu'à la dernière trace de cette besogne. »

« Elle poursuivit son chemin, jusqu'à ce qu'elle arrivât à l'endroit où j'aperçus un pâtre couché. Il guettait sans doute depuis longtemps, car aussitôt après avoir entendu le bruit de ses pas, il souleva la tête et l'apostropha : « Vaurienne, dans quel tripot étais-tu allée et quel est le débauché dont tu as quitté les bras pour revenir enfin ? » — Ayant dit ces mots, il se rendormit aussitôt. La bayadère, debout devant le rustre, pleurait comme une bougie. Quelque temps après, le pâtre bondit de sa place et se mit à maltraiter la bayadère en la rouant de coups de pied sur les flancs. Ensuite, il leva le front vers le ciel et il étendit ses deux bras pour la maudire : « Dieu, s'écria-t-il, délivre-moi des ongles de cette ignoble créature, et sauve-moi de l'étourderie de cette écervelée ! » Là-dessus, sans plus de façons, il prenait des privautés sans la moindre résistance de la part de la bayadère. Lorsque je les ai vus s'animer de plus en plus, et que le pâtre, enflammé par sa passion brutale, ne voyait plus ni entendait rien, je me suis rapproché de la bayadère, et après lui avoir pincé l'oreille je dis :

« Les sages ont raison de nous avertir que les gens de basse extraction ne sont pas nés pour être aimés ni pour avoir des relations avec des hommes libres. »

CONTE XXVI

Je me rappelle encore qu'un jour, dans la ville du martyr de l'imam Biza, mille bénédictions sur lui, je m'amusais à dire et à écouter des contes sur la stupidité de quelques sots célèbres. Un interlocuteur dit : « Quelqu'un avait dix œufs de poules dans le pan de sa robe et il dit à un autre : Si tu devines ce que j'ai dans mon pan, les œufs seront à toi, et si tu me dis combien ils sont, toute la douzaine t'appartiendra. » L'homme stupide répondit : « O mon frère, je ne suis pas Dieu pour annoncer ce qui se passe dans le monde des mystères. Suggère-moi quelque indication et il peut se faire que je devinerai le reste. » — « Il y a quelques objets jaunes au milieu de quelques choses blanches. » — « J'ai deviné, dit-il, ce sont des carottes au milieu des radis. »

CONTE XLIX

On demandait à un maniaque :

« Où dors-tu la nuit ? »

Il répondit :

« Partout où il fait nuit. »

CONTE LVI

J'ai entendu qu'un homme ivre, en tombant et en se relevant, s'avavançait péniblement dans une rue, s'en prenant à tous ceux qu'il rencontrait et leur criait : « Mais marchez donc comme moi, afin de ne pas tomber ! »

CONTE LIX

Un aveugle nuitamment, ayant glissé sur le seuil d'une maison, se mit à appeler :

« Ohé dans la maison, apportez ici une lampe ! Laissez ce pauvre aveugle s'en aller sain et sauf ! »

Quelqu'un lui dit : « Si tu es aveugle, que veux-tu faire d'une lampe ? »

« Je veux, » fit l'aveugle, « que celui qui aura apporté la lampe me prenne par la main, et qu'il ne tombe pas lui-même. »

CONTE LXXIII

J'avais déjà achevé la rédaction d'une partie de mon *Péri-éhan*, lorsque, par hasard, je fis connaissance d'un homme de cœur et de beaucoup d'imagination. Ayant renoncé au culte de soi-même, il portait dans son cœur tout un trésor des idées relatives à l'unité de Dieu. Je puisais dans ses yeux comme d'une coupe, l'ivresse de l'amour divin, et je finis par oublier tout ce que je savais.

Traduit du persan par AI. CHODZKO, professeur au Collège de France.

ÉTUDE

SUR

L'ANTIQUITÉ AMÉRICAINE

[POPOL VUH. — LE LIVRE SACRÉ ET LES MYTHES DE L'ANTIQUITÉ AMÉRICAINE, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg. — Paris (Durand, éditeur), 1861; in-8°. — HISTOIRE DES NATIONS CIVILISÉES DU MEXIQUE ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, par le même. — Paris (Arthur Bertrand, éditeur), 1857-58; 4 vol. in 8°.]

Les traditions des peuples primitifs de l'Amérique se trouvent déposées, comme celles de tous les peuples anciennement civilisés, dans leurs livres sacrés ou réputés tels, et le *Popol Vuh*, ou livre national des Quichés, que la science de M. Brasseur de Bourbourg vient de tirer de l'obscurité séculaire où il gisait enfoui, semble offrir cette particularité précieuse que les traditions de toutes les nations de l'Amérique avant la conquête espagnole s'y rattachent par des liens plus ou moins visibles, mais qui souvent, jusqu'ici, sont visibles seulement pour la science des américanistes. M. Brasseur le prouve par

le long et substantiel commentaire dont il fait précéder le texte du « Livre sacré », qu'il nous rend accessible en même temps par une traduction aussi littérale que possible. Il déroule, dans ce commentaire, le tableau de l'antiquité américaine en s'aidant non-seulement des données du *Popol Vuh*, mais aussi de celles de tous les documents indigènes qu'il a pu se procurer, de même que des travaux si nombreux des Espagnols et de plusieurs autres savants, tant de l'ancien que du nouveau monde. Essayons de le suivre dans la voie qu'il parcourt avec tant de labeur, hérissée qu'elle est de difficultés aussi graves que nombreuses.

I

Les premiers habitants des pays conquis par Fernand Cortès, d'héroïque mémoire, étaient les Chichimèques, mot qui paraît signifier les « rouges »¹. Si les Chichimèques ne sont pas le même peuple que les Quinamés ou Tzocuilloque, c'est-à-dire les « géants », il est vrai néanmoins que les traditions les confondent avec eux. Mais la valeur des traditions, qui n'ont pas subi le sévère contrôle de la critique, est nulle ou à peu près. Toujours est-il qu'on attribue encore beaucoup d'autres noms aux Chichimèques, dans leurs fractions surtout, et parmi ces noms il y en a au moins un, celui des Chiapanèques, qui mérite une mention spéciale, parce que le souvenir historique de ces hommes vaillants s'est conservé dans l'État de Chiapas, où la conquête les trouva établis, et où vivent encore quelques-uns de leurs descendants².

S'il est toujours extrêmement difficile de préciser l'origine

¹ Les noms des Edomites (*edom*) et des Phéniciens (*phoinix*) sont synonymes de Chichimèques. Cette synonymie paraît importante à constater pour l'origine probable des Chichimèques, comme nous le verrons plus loin.

² *Popol Vuh*, comment., p. CLVIII, note 2.— Cf. *Hist. des nat. civil.*, III, 346, et alibi.

des peuples que l'histoire trouve établis dans un pays à titre d'aborigènes, et s'il est à peu près impossible d'assigner une date certaine à leurs immigrations, combien ces difficultés ne sont-elles pas augmentées par rapport aux nations primitives de l'Amérique ! Nulle part, en effet, le mélange des races et des langues ne s'est produit d'une manière plus inextricable ; et quant aux traditions et aux monuments divers qui subsistent encore de ces populations amalgamées, ils présentent ou tant de confusion ou tant d'uniformité, que la critique aura fort à faire avant qu'elle parvienne à les classer suivant les intentions historiques de leurs symboles.

Cependant, s'il faut en croire les supputations faites jusqu'ici sur la base de la chronologie mexicaine, les Chichimèques seraient arrivés dans l'Amérique centrale trois mille ans au moins avant notre ère. D'où arrivèrent-ils ? C'est une question que M. Brasseur ne s'applique pas à résoudre.

La constitution physique, religieuse et morale des Chichimèques les confond tellement avec les Colhuas, peuple qu'on dit être le second dans l'ordre des immigrations, qu'un document indigène fort important, puisqu'il date du temps de Montézuma, le *Codex Chimalpopoca*, ne distingue pas entre ces deux peuples ¹. Un chroniqueur mexicain, Ixtlilxochitl, dit savoir par les traditions que les Colhuas et les Chichimèques étaient arrivés du nord-est dans le Mexique et dans l'Amérique centrale. Ce qu'on voit bien, c'est que ces races n'ont pas dû être ce qu'on appelle des sauvages ; sous le point de vue extérieur et matériel, elles paraissent avoir été dotées, dès leur apparition sur la terre américaine, d'une civilisation tout à fait remarquable. Grands bâtisseurs de villes, elles construisaient des édifices dont les ruines encore existantes étonnent par leurs proportions grandioses et par la riche variété de leur ornementation. L'Égypte, l'Assyrie et l'Inde

¹ *Popol Vuh*, p. LXVIII.

n'ont rien à nous montrer de plus imposant. Cette perfection artistique ne préservait cependant pas les peuples primitifs de l'Amérique d'une dissolution de mœurs pareille à celle que résume le nom maudit de Sodome, et la tradition leur attribue le culte religieux du soleil, l'astre exterminateur. Aussi, le pays de leur séjour principal dans l'Amérique centrale, l'empire de Xibalba, passait-il, dans l'opinion des peuples qui arrivèrent ensuite, pour être le siège de l'enfer ¹.

Cependant, ces nouveaux arrivants, les Nahuas ou Toltèques, qui seraient les troisièmes en date, ne présentent pas des couleurs tellement tranchées d'avec les Chichimèques et les Colhuas qu'on ne les confonde parfois avec eux. Il paraît certain, toutefois, que ce furent les Toltèques qui importèrent dans l'Amérique cette religion étrange, mélange de christianisme, de naturisme et d'idolâtrie, que résume le nom de Quetzalcohuatl. Un des premiers objets qui frappa la vue des Espagnols, en débarquant dans l'Yucatan, en 1518, ce fut une grande croix de pierre ², debout dans un temple d'idoles, et c'est même à cause de cela que cette terre reçut le nom de Santa-Cruz. On rendait d'ailleurs un culte à toutes les choses de la nature ; les vents, la pluie, la mer, les forêts, les montagnes avaient leurs dieux, et celui du soleil nommé Teotl, le dieu par excellence, et Tonatiuh, le resplendissant, ne paraît avoir été autre que Quetzalcohuatl ³, nom qui signifie serpent (couvert de plumes) de quetzal ⁴. Une telle dénomination nous rejette au beau milieu de l'élément américain d'où la croix et le mot *teotl* (*teuti*, *teoti* ⁵), qui rappelle toute la filière des mots dont fait partie le celtique *Teut* et le latin *Deus*, nous sollicitaient à sortir, et le *Codex Borgia* dit en effet que Que-

¹ *Popol Vuh*, p. CXXXII.

² Brasseur, *Histoire des nations civil. du Mex.*, etc. IV, 41. — Cf. *ib.*, II, 26.

³ *ib.*, I, p. 262.

⁴ *Livre sacré*, p. LXXII, note 2.

⁵ *ib.*, p. CXVI.

par laquelle on entendait les côtes de la Virginie et de la Floride, et on y affirme qu'elles ont été peuplées par les Ires¹. Il est vrai qu'on ne peut constater aucune excursion transatlantique des Irlandais ou des Scandinaves qui soit antérieure au huitième siècle. Mais cela ne saurait constituer un argument destructif de l'hypothèse de la provenance des *Tulétièques* (les Toltèques originels de la Virginie et de la Floride) de cette antique Tulé celtique ou scandinave, qui surgit à l'extrême nord de l'Europe. Cette hypothèse semble s'appuyer d'ailleurs d'une preuve qui s'offre comme d'elle-même dans les noms des dieux *Votan*, *Odon* et *Toras* (appelé aussi Mixcohuatl, serpent *nébuleux*) qui désignent Quetzalcohuatl, et rappellent involontairement les noms de *Wodan*, d'*Odin* et de *Thor*². Les récits anciens, recueillis par Las Casas et Torquemada³, disent en outre que le prophète toltèque était rond de visage, blanc et barbu, aux cheveux longs, de couleur noire, suivant quelques-uns, mais plus souvent de couleur blonde. « Quand on défit, en 1576, l'enveloppe où se trouvaient les cendres de Camaxtli (le père de Quetzalcohuatl), on y trouva aussi un paquet de cheveux blonds, ce qui prouve, ajoute l'auteur indigène, la vérité de ce que racontaient les vieillards que Camaxtli était un homme blanc à cheveux blonds⁴. » Notons encore que les Sagas précitées nomment aussi la Grande-Irlande, l'Irlande de l'Amérique, « le pays des hommes blancs, » et que ces hommes blancs professaient le christianisme⁵; puis, concluons de l'ensemble de ces arguments :

1. Que le nom de *Thulé* était, *ab antiquo*, le nom indigène d'un pays de l'extrême nord de l'Europe, et que c'est par l

¹ Cf. Humboldt, *Cosmos*, II, 287.

² Voy. *Livre sacré*, p. LXXVI; CXII.

³ *Ib.*, p. LXXV.

⁴ *Hist. des nations civil.*, IV, 392, note, 2. — Cf. *Ib.*, II, 412.

⁵ Voy. Rafn, *Antiquit. americ.*, p. 203 et sqq., 446 et sqq.

navigateurs qui fréquentaient, depuis les Phéniciens déjà, la mer Germanique ou du Nord, que l'antiquité a connu ce nom fameux.

2. Que les habitants de cette Thulé, la patrie des *Thuléti-ques aborigènes* ont immigré, dans l'Amérique du Nord, alors qu'ils étaient encore païens, et que ces immigrations ont continué après la conversion au christianisme de Thulé.

3. Que ces Toltèques premiers, sectateurs de l'odinisme d'abord, puis chrétiens, se sont trouvés sur le sol américain en contact avec le peuple nahuatl, auquel ils ont communiqué en premier lieu leur paganisme, puis leur christianisme.

4. Que, par suite de ces communications religieuses, une tribu nahuatl a pu adopter, par un motif facile à expliquer, le nom des Toltèques, et le propager, avec les doctrines adoptées et syncrétisées, dans l'Amérique centrale.

Si des recherches ultérieures venaient à confirmer ces conclusions, que nous proposons avec la réserve qu'il convient d'apporter en ce sujet, il resterait encore à résoudre la grande question de l'origine de la race nahuatl, devenue les Toltèques, par adoption religieuse, si je puis m'exprimer ainsi. La structure organique des langues toltèques n'a, ce semble, aucune espèce de rapport avec celle d'un idiome quelconque des familles indo-européennes et sémitiques ; les Toltèques ne sont donc pas de la race de ces peuples. Il est vrai, toutefois, que le criterium de la langue n'est pas, dans la question de race, un criterium absolument certain ; il y a des peuples qui parlent une autre langue que celle de leur race ; aussi, n'entendons-nous pas, à l'égard de l'origine des Toltèques, nous diriger sur le seul indice des langues. Mais avant d'énoncer la raison déterminante qui nous engage à classer les Toltèques ailleurs que dans les races précitées, revenons à l'ouvrage de M. Brasseur, pour suivre avec lui les diverses migrations que la race nahuatl a accomplies dans l'intérieur de l'Amérique.

Rien ne s'oppose à ce que l'on dise, dès l'abord, que la race nahuatl ne soit venue prendre terre dans l'Amérique par le nord-ouest. Les Chinois et les Japonais paraissent avoir connu la côte nord-ouest de l'Amérique dès une époque fort reculée. Les îles Aléoutiennes leur en montraient le chemin ¹. Mais supposons pour le moment le peuple nahuatl déjà établi dans l'Amérique et amenons-le, avec la légende du Popol Vuh, par le golfe du Mexique dans l'Yucatan, à la suite d'un ouragan. Race guerrière et douée d'une énergie intellectuelle peu commune, les Nahuas ou Toltèques, conduits par Quetzalcohuatl se firent promptement leur place au beau soleil de l'Amérique centrale, dans un pays qu'ils nommèrent Tamoanchan. Ce mot paraît avoir le sens de paradis terrestre ². Toutefois, dans les commencements, ils eurent de grandes épreuves à subir. Un cataclysme, dont le souvenir est resté dans la mémoire du pays et qui constitue le huracan, ou déluge américain ³, fit périr un grand nombre des nouveaux arrivants, et la catastrophe fit sur ceux qui survécurent une impression si vive que l'idée de Dieu se confondit en eux avec le désastre, et que Hurakan (d'où vient notre mot ouragan ⁴) fut depuis le nom de leur Être suprême ⁵. Ils se relevèrent cependant promptement, grâce à leur industrie, qui leur fit trouver la culture du maïs, et bientôt, ayant soumis à leur ascendant les Chichimèques, ils s'étendirent au loin dans les pays adjacents, et fondèrent les villes de Mayapan et de Copan dans l'Yucatan et le Guatemala, et dans le Chiapas cette ville de Tula ou Tulan près de Palenqué qui « aurait été, dit M. Brasseur, la première

¹ *Livr. sac.*, p. XXXVIII, et sqq.

² *Livre sac*, p. LXXXVIII.

³ *Ib.*, LXXXI, n. 2; CXI, n. 1.

⁴ Nous avons pris ainsi quelques autres mots encore aux langues américaines, le mot *cigare*, par exemple, du toltèque *sigar*, fumer (*Livre sac.*, p. 84, n. 2) et *chocolat*, de *chocolatl*, eau qui gémit (*Hist.*, III, 643).

⁵ *Ib.*, p. CCXXXV, n. 2.

cité des Nahuas, et dont le nom (nous l'avons remarqué déjà) lui aurait été donné en souvenir d'un autre Tulan, situé dans la région du nord-est (dans la Floride), d'où ils étaient sortis, et avec laquelle ils n'auraient cessé de communiquer durant plusieurs siècles ¹. »

Cependant, la présence des Toltèques dans l'empire des Chichimèques, empire qui portait le nom de Xibalba (à moins que ce nom, qui exprime l'épouvante ², et qui est devenu synonyme de *mictlan*, enfer, ne lui ait été attribué par les Nahuas, par suite des guerres atroces qu'ils y eurent à soutenir contre les aborigènes), la présence des Toltèques sur la terre chichimèque excita, dis-je, par le caractère envahissant des nouveaux venus, l'inquiétude, fort légitime assurément, des indigènes. Et alors il dut arriver ce qui eut lieu en effet, une lutte acharnée entre les deux races « qui, après plusieurs siècles de péripéties de toutes sortes, devait finir par le triomphe des idées et des institutions apportées par les étrangers. ³ » Selon les traditions, ce n'est que vers le septième siècle de notre ère que ces luttes se seraient terminées, et, dans ce long espace de temps, auraient eu lieu, suivant la fortune de la guerre et les accidents qu'elle fait naître, ces nombreux déplacements de tribus et ces migrations incessantes qui auraient dispersé les Chichimèques et les Toltèques dans toute l'étendue des deux Amériques.

Mais quel chaos à débrouiller, pour raconter ces événements avec l'ordre et la suite dans lesquels ils se sont accomplis dans le temps et dans l'espace ! M. Brasseur croit pouvoir nous assurer que les incohérences « que présentent à ce sujet les histoires indigènes disparaissent devant une lecture attentive des originaux ⁴, » et nous rendons hommage à la patience et

¹ *Livre sacré*, p. LXXXIV, et sq. — Cf. *Histoire des nat. civil.*, etc., 429.

² *Livre sac.*, p. LXXIX, n. 5 ; CCLV.

³ *Ib.*, p. LXXXV. — ⁴ *Ib.*, p. CCLVIII.

à la sagacité que le savant voyageur met au service de ce labeur. Ce qui lui vient surtout en aide dans ses investigations, ce sont les généalogies. « Ce qu'on n'a pas suffisamment observé, dit-il, c'est que chaque tribu, chaque chef de clan, souvent même chaque ville, ou chacun de ses quartiers, tenait un registre exact, dans lequel étaient inscrits, après la légende qui concernait son berceau, celui de ses voyages, étape par étape, jusqu'à son arrivée au lieu où on s'était fixé, registre qui se continuait avec l'histoire locale et la généalogie de familles principales de chaque tribu ¹. »

Voilà une habitude qui concourt, avec bien d'autres indices, à prouver que les Nahuas-Toltèques ne sont pas d'origine celtique ou scandinave. Les seuls Orientaux avaient, parmi les peuples de l'ancien monde, l'habitude, je dirai, la passion des généalogies. Elle est absente ou à peu près dans la vie des races indo-européennes ².

M. Brasseur suit donc en partie les migrations au fil des généalogies, de celles surtout qu'il trouve déposées dans les titres territoriaux des tribus, et que les indigènes ont eu grand soin de conserver partout où a pénétré la conquête ; il les suit encore sur les traces des langues, des religions et des coutumes, et il parvient ainsi à nous les montrer se répandant de l'Amérique centrale, d'un côté, dans l'Amérique du nord, et, de l'autre, dans l'Amérique du sud. Dans tout ce mouvement, on croit pourtant démêler des peuples qui ne paraissent appartenir ni aux Chichimèques-Colhuas ni aux Toltèques ; tels

¹ *Ib.*; cf., CXXV, n. 3

² Je sais qu'on pourrait attribuer aussi cette habitude aux Romains de la République, qui mettaient un soin particulier à conserver les images de famille (C. Plin., VXXX, 2, 3), et que les Scandinaves exprimaient volontiers la descendance par le mot *son* ou *sen* (fils), qu'ils ajoutaient aux noms propres. Mais ces procédés constituaient plutôt des velléités aristocratiques que des mœurs généalogiques. La preuve, c'est qu'ils ne furent jamais d'un usage général dans ces races et qu chez les Romains, ils finirent même par disparaître complètement.

sont, par exemple, les Néo-Mexicains ¹ et les Allighéwis ². Toutefois si les mœurs de ces peuples sont en partie autres que celles des Nahuas-Toltèques, ils montrent cependant des habitudes, religieuses surtout, qui permettent de voir en eux des races fusionnées par le mélange incessant des Chichimèques et des Nahuas. Ils tenaient aux Chichimèques en ce qu'ils adoraient le soleil ³, et aux Toltèques en ce qu'ils connaissaient le symbole de la croix ⁴ et l'institution du sacrifice humain et de l'anthropophagie ⁵.

L'anthropophagie ! Le mot nous a échappé en quelque sorte. Nous ne comptons le dire qu'à la fin de cette étude. Mais, puisqu'il s'est trouvé sous notre plume comme de lui-même, arrêtons-nous y autant que l'exige la gravité du sujet.

II

L'objection capitale, à mon sens, contre la descendance indo-européenne, sémitique ou couschite des Toltèques, est l'institution religieuse de l'anthropophagie jointe au sacrifice humain.

Sans doute, le rite du sacrifice humain existait plus ou moins chez tous les peuples primitifs de l'Europe, chez les Celtes, les Scandinaves, les Germains, les Slaves, chez les Romains et même chez les Grecs, et cela jusqu'à l'extinction du paganisme, jusques après notre ère.

Nous sommes habitués, dès notre enfance, à considérer l'antiquité grecque et romaine comme le modèle de la civilisation et de l'humanité ; c'est exagérer sa valeur morale, et la

¹ *Ib.*, p. CLXXXV et sqq.

² *Ib.*, p. CLXXII et sqq.

³ *Ib.*, p. CLXXVII, CLXXXVIII.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ib.*, CLXXXII.

simple réflexion que les Grecs et les Romains professaient le paganisme devrait suffire pour qu'on s'en aperçût. Mais les enfants, si on leur disait que les Grecs et les Romains sacrifiaient régulièrement des hommes, et cela parce que leur religion l'exigeait ainsi; les enfants, faisant mentir l'adage qui dit que cet âge est sans pitié, seraient capables de troubler par leurs exclamations et leurs objections la paix des études classiques. Peut-être même prendraient-ils en horreur les Athéniens, dont l'exemple doit les former au goût attique, s'ils apprenaient que ces Athéniens immolaient chaque année, au mois de mai, à la fête des Thargélies, en l'honneur d'Apollon et de Diane, deux hommes qu'on appelait *pharmakoi*, purificateurs, ou *katharmata*, victimes expiatoires. Cela est attesté par Hipponax, par Aristophane, par Plutarque, par Pline, par Harpocrate, par Helladius, par Hesychius, par Suidas, par Tzetzes¹. Des sacrifices humains avaient lieu aussi, périodiquement, dans divers autres pays de la Grèce : à Thèbes, pour apaiser Bacchus ; à Sparte, sur l'autel d'Artémis; chez les Phocéens; Plutarque en personne avait été témoin de ces immolations, ainsi qu'il le dit dans la vie de Lycurgue, au chap. xxviii. Or Plutarque vivait au deuxième siècle de notre ère.

L'épouvantable rite du sacrifice humain a donc été fort connu en Europe, mais du moins il ne paraît pas qu'on soit allé au delà et qu'on ait dévoré les victimes. Il y a, il est vrai, un passage, dans les *Chevaliers* d'Aristophane², qui peut jeter à ce sujet quelque doute dans notre esprit, et Strabon³ appelle anthropophages les habitants de l'Irlande, comme aussi saint Jérôme dit, dans son traité contre Jovi-

¹ V. les citations chez Doellinger, *Heidenthum und Judenthum*, p. 205, et dans les *Annales de philosophie chrét.*, juillet, 1861.

² V. Aristoph., *Equites*, v. 1135-1140.

³ Hibernia... de hac nihil certi habeo quod dicam, nisi quod incolæ ejus Britanni sunt magis agrestes, qui et humanis vescuntur carnibus et plurimum cibi vorant, etc. (Strab., *Geog.*, l. IV, p. 281, éd. Fulconer.)

nien ¹, qu'il vit dans sa jeunesse des Scots (Écossais) manger de la chair humaine. Mais après tout, ces témoignages sont aussi vagues ² que peu nombreux, et en tout cas on ne saurait en inférer que les peuples primitifs de l'Europe ont été des cannibales. Or, c'est précisément ce qu'étaient les Toltèques, et le mot cannibale même, qui pour nous signifie dévoreur de chair humaine, est d'origine toltèque en ce qu'il est formé par corruption de Caribales qui désignait les Caraïbes ³, nom d'une tribu toltèque, formé de *car* ou *cara* vaillant, de sorte que Caraïbe, Caribale, Cannibale veut dire homme vaillant ⁴. Eh bien, ce titre d'honneur a pris l'acception qu'on sait parce que les Caraïbes furent le premier peuple américain qui présentât aux Européens le spectacle horrible des repas anthropophages. Ces repas prenaient dans l'occasion des proportions monstrueuses. Torquemada et Herrera rapportent, au dire d'un témoin oculaire, qu'au temps de la conquête espagnole, les Tlaxcaltèques, qui étaient les alliés de Cortès, se régalerent, la nuit qui suivit la prise de la ville de Tepeyacac du pot-au-feu de chair humaine qu'ils avaient mis, avec les débris de leurs compatriotes, dans 50,000 *comitl*, espèce de marmite qui représentait le dieu toltèque de la guerre ou de la vengeance ⁵. M. Brasseur, tout en rapportant le fait, le trouve exagéré. Il se peut qu'il le soit, mais quand même on réduirait de moitié ce pot-au-feu tlaxcaltèque, l'horreur du repas n'en serait nullement diminuée, et, en tout cas, il est positif que nulle part le sacrifice humain et l'anthropophagie ne se sont produits sous des formes aussi affreuses

¹ *Adversus Jovinianum*, l. II, p. 75, t. II, éd. Froben, Basilæ, 1553 : ipse adolescentulus in Gallia viderim Scotos gentem Bri....

² Excepté celui de Pline au sujet des Druides, « chez lesquels, dit-il, tuer un homme était faire un acte de religion, et manger de la chair humaine une pratique salutaire : *Mandi vero etiam saluberrimum* ». (H. N. xxx, 4.)

³ Herrera, ap. Brasseur, *Livre sag.* p. CCXXVII, n. 1.

⁴ *Ib.*, CCIX, CCXXXII, CCXLII ; — CCVI.

⁵ *Hist. des nat. civ. du Mex.*, IV, 369, note. — *Livre sag.* p. CCXL.

tzalcohuatl fut le premier chef des Chichimèques ¹, les aborigènes de l'Amérique.

Voilà, certes, un sujet de perplexité, et, pour tâcher de nous rassurer sur l'origine de ce personnage important, je reviens aux Toltèques. Le mot Toltèque, suivant l'étymologie américaine, veut dire artiste ², et il faut convenir que les Toltèques faisaient pleinement honneur à la signification qu'ils attribuaient à leur nom. Il faut lire tout ce que le laborieux auteur de l'*Histoire des Nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale* dit, d'après les sources les plus authentiques, des merveilles de l'art et de l'industrie toltèques ³, pour justifier ce peuple d'avoir cru qu'il était né *artiste* en vertu du nom de *toltèque*. Pour nous, il me semble que l'acception d'artiste n'a été attribuée au mot toltèque qu'après coup, et par un procédé analogue à celui qui fait du mot *attique*, « à la façon des Athéniens », le synonyme de ce qui est fait avec un goût fin et épuré. Si le mot toltèque avait eu constitutivement le sens d'artiste, les Nahuas de l'Yucatan et du Mexique, qui méritaient surtout cette qualification, l'auraient gardé pour eux, et on n'aurait pas vu comptés parmi les Toltèques une foule de peuples des deux Amériques chez lesquels les aptitudes artistiques brillaient par leur absence. On est donc amené à penser que le mot toltèque est, au fond, une dénomination générique d'une valeur purement ethnique, et, en réfléchissant à l'antique *Thulé* et à la fréquence avec laquelle ce nom, dans la forme de *Tulan*, de *Tollan*, de *Tolu*, de *Tolu*, etc., se trouve appliqué à beaucoup de localités dans l'Amérique entière, partout où les Toltèques ont eu des établissements, on serait peut-être autorisé à chercher dans cette dénomination, sinon l'origine géographique de la race toltèque, du moins l'origine

¹ *Popol Vuh*, p. LXXXVI, note 1.

² *Ib.*, p. (LX, note 1.

³ *Hist. des nat. civil.*, etc. I, 271, sqq., et alibi pluries.

le peuple auquel elle doit ce nom. Le savant auteur nous dit que la ville de Tulan, dans le Chiapas, qui fut le siège principal des princes de la race nahuatl dans l'Amérique centrale, aurait reçu son nom en souvenir d'un autre Tulan, situé dans les régions du nord-est, d'où les Nahuas étaient sortis ¹, et qu'une tradition du codex Chimalpopoca, interprétée suivant les tables chronologiques de Veytia, fait arriver les Toltèques dans l'Amérique centrale, plus de neuf siècles avant notre ère ². Ajoutons que le préambule du *Livre sacré* dit que l'on voyait clairement, dans le texte primitif, qu'on était venu de l'autre côté de la mer, comme aussi le récit de l'existence du peuple nahuatl ou toltèque dans le pays de l'ombre (*muhibal*) ³.

Nous ne savons pas au juste quel est le pays que les anciens désignaient par l'*ultima Thule*; mais la mer ténébreuse (*mare tenebrosum*) qui y conduisait lui donne singulièrement l'aspect d'une terre perdue dans les ombres du brouillard et d'après tout ce qu'en dit Pline (II, 77; IV, 30; VI, 39), il est difficile de ne pas songer ici à l'Islande. Au moyen âge, on était convaincu de l'identité de ces deux îles, ainsi qu'on le voit par le *Tratado de las cinco Zonas habitables* de Christophe Colomb, où il dit qu'il y avait été. Il fit ce voyage en 1477, sans qu'il entendît parler dans l'île de cette Amérique qu'il allait découvrir quinze ans plus tard. Il est de fait, cependant, que les populations de l'Islande, des îles Færøer et de l'Irlande se sont portées de très-bonne heure sur les côtes de l'Amérique, puisque, dans les anciennes Sagas islandaises ⁴, il est question d'un pays qui se tient à l'ombre ou qui est placé dans l'ombre, *skugga*, et qu'on désigne comme le terme d'un voyage des Scandinaves au-delà de l'Océan ⁵. De plus, ces sagas parlent de la Grande Irlande, *Irland it Mikla*,

¹ *Liv. sac.*, p. LXXXV. — Cf. p. CCLIV.

² *Ib.*, p. CXI et note.

³ *Popol Vuh*, p. 5.

⁴ Voyez l'intéressant travail de M. Beauvois, dans la *Revue orientale et américaine*, t. I, p. 97 et 137; et t. II, p. 33, 116 et 359.

⁵ Cf. *Livre sacré*, p. LXXVII.

corchement humain, se revêtissaient ensuite de leur peau glante¹. En vérité, la plume se refuse à redire les raffinements de cruauté que la race toltèque, d'un bout à l'autre de l'Amérique, inventait pour réjouir ou pour apaiser ses idoles nombreuses, car toutes étaient conçues sous une forme monstrueuse, capable de jeter l'épouvante et la terreur dans la plus intrépide. L'imagination étrange de ce peuple se saïssait dans l'adoration d'un *dieu de l'épouvante*, Tezauh identified avec Huitzilopochtli², et à accumuler, dans la représentation de son idéal divin, tout ce que la nature a de repoussant et de plus sinistre, le sorpion³, le serpent⁴, le gre, l'oiseau de proie⁵, la chauve-souris⁶. Ce beau monde qu'il possédait pour les arts, et avec lequel il créait des merveilles dans l'architecture, dans la céramique, dans la fonderie, dans l'orfèvrerie, dans la ciselure, dans la taille et le montage des pierres fines, dans la mosaïque, dans le tissage, dans la broderie⁷, il l'employait dans la statuaire, pour couvrir la laideur sous ses formes les plus grotesques, les terrifiantes, les plus monstrueuses; il semble, à considérer les images et les statues que souvent on faisait d'une matière parée avec le sang des victimes humaines, que les artistes toltèques ont puisé leurs inspirations dans la contemplation de l'enfer⁸.

Et voilà, si je ne me trompe, pourquoi l'antiquité américaine est tombée en Europe dans un si grand discrédit. La science des américanistes aura fort à faire pour l'en relever.

¹ *Histoire*, III, 503, 525. — *Livre sac.*, p. 151, n. 2.

² *Ib.*, III, 489.

³ *V. Ib.*, IV, 490.

⁴ *Ib.*, III, 504, 663.

⁵ *Ib.*, 539.

⁶ *Livre sac.*, p. 225, et n. 2. — Cf. *Hist.*, etc., II, 106.

⁷ *Hist.*, etc., I, 271, sqq. et alibi; III, 648, sqq.

⁸ Cf., *Ib.*, p. 507, 513, la description des statues du dieu Tetzcatl Huitzilopochtli. — Cf. p. 531, et alibi.

peur de ces grimaçantes et infernales figures de l'art toltèque, et les gouvernements éprouvent des scrupules à les exposer dans les musées aux regards du peuple. En effet, la destination des collections d'art est de former le goût du public par la contemplation du beau, et non de le pervertir par la contagion du laid. Nous voyons, il est vrai, dans nos musées les œuvres de la statuaire de l'antique Égypte, et il faut convenir que tous ces dieux avec leur tête d'ibis, d'épervier, de chien ou de chat, ne sont rien moins qu'attrayants; mais enfin ces formes sont tout au plus bizarres; on peut s'en étonner, on ne peut pas en être effrayé. L'art de l'Égypte n'est pas sorti de la nature¹; ses œuvres peuvent donc trouver place, même à côté des œuvres de l'art grec; mais l'Amérique est sortie de la nature; elle n'a réalisé aucun idéal, sinon l'idéal de l'horrible. C'est plus que nous n'en pouvons porter et supporter.

Mon dessein ne saurait être de traiter ce sujet *in extenso*. Je devais l'indiquer cependant, parce que le savant auteur du « Livre sacré » se plaint dans son ouvrage de « l'hostilité systématique » avec laquelle on repousse au Louvre « les antiquités américaines. » Je l'avoue; les réclamations de M. Brasseur m'ont d'abord paru infiniment justes. Mais il faut dire qu'alors je ne connaissais pas l'antiquité américaine; aujourd'hui nous la connaissons, ou du moins nous la connaissons autant qu'on peut la connaître en l'étudiant dans les ouvrages de M. Brasseur, et voilà que, par un revirement auquel, certes, je ne m'attendais pas, je suis obligé de tourner les armes que je dois à M. Brasseur contre M. Brasseur même. J'espère que mon honorable ami me le pardonnera : *amicus Plato, magis amica veritas*. En effet, une

¹ Je sais bien que Plin (XXXVI, 19) dit qu'il y avait des effigies monstrueuses (*monstriferæ effigies*) dans le labyrinthe d'Égypte, mais il les distingue des figures des dieux (*deorum simulacra*).

question d'art et d'antiquités peut devenir, sous un certain rapport, une question de morale publique.

C. SCHOEDEL.

(La fin prochainement.)

LA LITTÉRATURE ARMÉNIENNE

[COLLECTION D'AUTEURS ARMÉNIENS PUBLIÉS SOUS LE TITRE DE GALERIE HISTORIQUE ARMÉNIENNE.]

La littérature arménienne est, sans contredit, une des plus riches et des plus variées. Quoique l'Arménie ait été ravagée souvent par les Persans, les Khazars, les Arabes, les Tatars, les Turcs et tant d'autres peuples, nous possédons bon nombre d'historiens, de géographes, des poètes dignes d'être lus et consultés.

Placée sur les confins de l'Asie et de l'Europe, l'Arménie est souvent devenue le théâtre de grands événements. C'est là que la Bible place le berceau de l'homme ; c'est là que, selon Moïse, Noé fut sauvé du déluge universel ; c'est là que se formèrent les premières sociétés politiques, et que parurent les premiers législateurs ; c'est là que luttèrent Bélus, Haïk, Aram, Sésostris, Rhamsès, Sémiramis, Cyrus, Alexandre, Tigrane, Pompée, Héraclius, Tamerlan et tant d'autres capitaines renommés.

Les Arméniens, tantôt spectateurs neutres de ces luttes gigantesques, tantôt faisant cause commune avec l'une ou l'autre des parties opposées, ont recueilli, avec une naïveté mais scrupuleuse exactitude, les récits de tous ces faits. Chez les écrivains de cette nation, il ne faut chercher ni éloquence ni raisonnements pareils à ceux que nous retrouvons dans les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine ; au contraire, les Arméniens, sans remonter aux origines des ch

ses, sans en développer les conséquences, nous dépeignent les grands événements avec sincérité, sans art, et tels qu'ils se sont produits sous leurs yeux.

Ces historiens, si intéressants, si abondants en renseignements, et si pleins de curieux détails sur l'histoire des Assyriens, des Persans, des Grecs, des Romains, des Arabes, des Croisades, des Tartares, des Mongols et autres peuples, sont restés pour la plupart inédits.

Après tant de destructions qu'ont souffertes nos monuments littéraires, monuments puisés en grande partie dans les archives et les écoles d'Edesse, de Ninive, de Tarsus, d'Antioche, d'Alexandrie, de Rome, d'Athènes et de Byzance, métropoles visitées et explorées pour la plupart par des écrivains arméniens, nous possédons encore un bon nombre d'ouvrages précieux que le temps a respectés.

Depuis trois siècles que l'imprimerie s'est introduite chez les Arméniens, on a à peine publié quinze ouvrages historiques; savoir : Agathange, secrétaire du roi Tiridate, Zérob, Faustus de Byzance, Koriun, Elisée, Lazare de Pharbe, Moïse de Khorène, Jean Mamighonien, Lébéos historien d'Héraclius, Jean le patriarche, Mesrob le prêtre, Aristakès de Lastivert, le prince Héthoum Roubenien, Arakel de Tauris, Thomas Ardzrouni, et peut-être quelques autres. Tandis que le plus grand nombre restait encore en manuscrit, le monde savant était perpétuellement en crainte de voir s'en perdre quelques-uns par un accident imprévu, comme cela est arrivé tant de fois. Pour mettre en lumière et pour conserver désormais les principales œuvres historiques de ma patrie, je me suis attaché, depuis quinze ans, à la recherche des manuscrits, principalement dans la riche bibliothèque du couvent patriarcal d'Edchmiadzine, et dans celles des couvents de Sinnik, de Mgr Carapet, archevêque arménien de Tiflis, du Musée national de Constantinople et de celui de Jérusalem, dans les collections particulières, et, enfin, dans

la Bibliothèque impériale de Paris. Après avoir surmonté de nombreuses difficultés de tout genre, et dépensé des sommes considérables, je suis parvenu à former un choix assez riche de ces manuscrits, et j'ai entrepris la publication d'une galerie historique arménienne, composée des quatorze auteurs d'un haut intérêt. En voici la liste :

1. Léonce, archimandrite, écrivain du huitième siècle. Il traite des invasions des Arabes dans l'Arménie, la Géorgie et l'Albanie du Caucase ; et des conquêtes qu'ils y firent. Je n'en ai pu découvrir qu'un seul manuscrit, du reste fort correct, provenant du couvent de Saint-Jean-Baptiste (dans le pachalik de Mousch), et qui fait partie actuellement de la bibliothèque de feu Mgr Carapet. C'est d'après cette unique copie que j'ai publié le texte et ma traduction française.

2. L'archimandrite Etienne Assoghik, qui vivait au dixième siècle. Il a composé en trois livres un abrégé d'histoire universelle fort érudite, à la demande du patriarche Sarkis I^{er}. Il commence à la création du monde, et finit à l'an 1004. Je l'ai publié sur trois exemplaires, dont l'un a été copié par moi-même à Sinnik, le second appartenant à la bibliothèque de Mgr Carapet, le troisième en la possession du R. P. Alichan, directeur du collège arménien, Samuel Moorat, à Paris.

3. Le connétable Sembath, prince de Coricos, écrivain du treizième siècle. Il traite des événements principaux de l'Arménie, du Bas Empire et des Croisades, et continue jusqu'en 1277. Je l'ai publié sur trois manuscrits ; l'un a été copié par moi-même dans la bibliothèque d'Edchmiadzine, le second m'avait été donné par le professeur Galoust Ter-Poghossian, et le troisième m'est venu de Moscou.

4. Le vardapet ou docteur Vahram, surnommé Rabouni secrétaire du roi arménien Léon III, au treizième siècle. Il relate en vers l'histoire des Roubeniens de la petite Arménie où la famille arménienne des Roubéniens, alliée plus tard à la maison française des Lusignan, régna 300 ans. Je l'

publié sur deux manuscrits, dont le premier a été copié par moi-même dans la bibliothèque d'Edchmiadzine, et dont le second m'a été donné par le Musée national de Constantinople. Il en existe une traduction anglaise, publiée en 1831, par M. Ch. Fried Neumann.

5. Etienne Orbélian, métropolitain de Sinnik, écrivain du treizième siècle. Il a laissé une histoire complète de la province de Lissak, et des différentes maisons qui l'ont possédée, entre autres celle des princes Orbélians, d'où il descend lui-même. Le chapitre concernant sa famille avait été traduit par J. Saint-Martin, et publié en 1819 dans l'ouvrage intitulé *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*. Etienne Orbélian donne des détails précieux sur les invasions des Mongols ; il copie un grand nombre d'inscriptions existant de son temps, et donne la nomenclature de tous les cantons, villes, villages et couvents de cette province. L'ouvrage entier renferme 75 chapitres. Je l'ai publié sur trois manuscrits : l'un que j'ai copié à la bibliothèque du couvent métropolitain de Lissak, siège de l'auteur ; le second provenait de la bibliothèque d'Edchmiadzine, le troisième est un don de M. Grégoire Efendi Markossian, de Smyrne.

Le savant Saint-Martin qui n'avait pas fait une étude approfondie de la langue arménienne, et qui, en outre, s'était servi d'un exemplaire incomplet et fautif, a commis des erreurs fort regrettables, que j'ai signalées dans mon édition et dans mes notes explicatives.

Le texte de ces cinq auteurs a été corrigé et expliqué au moyen de notes considérables ; j'y ai joint une notice biographique sur chacun d'eux, et une introduction à chaque volume. Ces histoires ont paru dans le courant de 1858-1859, et ont été presque entièrement publiées à mes frais.

6. Moïse d'Albanie, ou de Kalantoutz, vient d'être mis sous presse. Cet auteur a composé en trois livres un ouvrage historique dans la première moitié du septième siècle. Il est

d'une très-grande importance, parce qu'il est le seul qui nous fasse connaître l'histoire de l'Albanie, des Huns, des Khazars et autres peuples environnants. Son récit, qui finit au milieu du septième siècle, a été continué par un anonyme jusqu'au dixième. J'en possède quatre exemplaires : le premier que j'ai copié à Edchmiazine ; le second m'a été donné par M. Mekertitch Mourdjian, savant arménien de Constantinople, le troisième par M. Grégoire Markossian, de Smyrne, le quatrième par le professeur Galoust Ter-Poghossian.

7. L'histoire universelle de Michel, patriarche des Syriens, du douzième siècle. Cet ouvrage, extrêmement intéressant, a été traduit du syriaque en arménien peu après la mort de l'auteur. Je ne sais si l'original syriaque existe ; mais la version arménienne, faite par Ichot, et revue par l'érudit Vardan vardapet, tout en portant le cachet de la décadence de la langue arménienne, ne laisse rien à désirer quant à la fidélité. L'édition de cet ouvrage sera faite sur trois manuscrits, dont le premier, complet et correct, appartient au Musée national de Constantinople, que l'on a bien voulu me communiquer pour le collationner ; le second avait été copié par moi-même à Edchmiadzine ; le troisième, incomplet et incorrect, appartient à la Bibliothèque impériale de Paris. C'est de cette dernière version que M. Ed. Dulaurier, le savant orientaliste, a donné un extrait en français, dans le *Journal asiatique*.

8. La chronologie de Samuël, prêtre de la cathédrale d'Ani, capitale de l'Arménie sous les Bagratides, ouvrage peu considérable, mais d'une exactitude parfaite, et composé par ordre du patriarche Grégoire IV, au treizième siècle. L'édition sera exécutée d'après quatre exemplaires, dont le premier a été copié par moi-même à Edchmiadzine, le second m'a été donné par le Musée arménien de Constantinople, le troisième, d'une rare beauté et tracé sur parchemin, appartient au professeur Galloust Ter Poghossian ; le qua-

trième, assez correct, est conservé à la Bibliothèque impériale de Paris ¹.

9. Mekhitar, religieux d'Aïrivanz, auteur d'un vaste savoir, qui vivait au treizième siècle. Par le moyen de cercles concentriques, il a tracé un aperçu de l'astronomie de son temps, et a compris dans des colonnes parallèles la série de tous les souverains, pontifes, patriarches, écrivains arméniens et étrangers, en y ajoutant quelques discours sur la création du monde et sur les sphères célestes. Je n'en possède pour le moment qu'un seul exemplaire, que j'ai copié sur un manuscrit de la bibliothèque de Mgr Carapet, provenant du couvent de Saint-Jean, près de Mousch.

10. Mathieu d'Edesse, écrivain du dixième siècle. Il jette une vive lumière sur l'histoire des peuples de l'Asie occidentale au moyen âge, et particulièrement sur l'époque des croisades. L'histoire de cet auteur a été continuée par le prêtre Grégoire. Je n'en possède qu'un seul exemplaire incorrect. Les copies appartenant à la Bibliothèque impériale de Paris et à celle du couvent des Mekhitaristes de Venise sont, malheureusement, dans la même condition, et ne valent pas mieux que le mien.

11. Cyriakos de Gandzak, vardapet, écrivain du treizième siècle. Il a composé une histoire arménienne, comprenant un intervalle de près de 1000 ans. Fait prisonnier par les Tartares et employé par eux comme interprète, il fournit des détails précieux sur cette nation. J'en possède deux exemplaires ; le premier est le plus correct, mais il est incomplet, il m'a été donné par le Musée national de Constantinople. Le second, moins fruste, n'est pas très-correct. J'attends un autre exemplaire, provenant de la bibliothèque du couvent arménien de Jérusalem. On m'en annonce l'envoi prochain.

¹ La méthode de Samuel d'Ani rappelle celle d'Eusèbe de Césarée. Un anonyme l'a continué jusqu'au treizième siècle.

12. Le vardapet Vardan de Bardzer Berd, écrivain du treizième siècle, condisciple de Cyriakos de Gandzak, très érudit, surtout linguiste distingué. Il nous a laissé une histoire complète de l'Arménie, depuis Haïk jusqu'à l'époque où il écrivait. Je n'en ai qu'un seul exemplaire, mais j'attends un autre de Constantinople.

13. Malachie le moine, écrivain du treizième siècle. Son ouvrage est consacré tout entier aux récits des invasions des Mongols, qui dominèrent en Arménie pendant près de deux siècles. Un seul exemplaire est à ma disposition.

14. Le vardapet Thomas de Medzobet, écrivain du quinzième siècle. Il a composé, *de visu*, l'histoire abrégée de Tamerlan et des principaux événements de son temps. L'exemplaire que j'ai entre mes mains est fort correct; la Bibliothèque impériale de Paris en a également une excellente copie, faite sur quatre exemplaires composés au couvent des Mekhitaristes de Venise. M. F. Nève a publié à Paris, en 1855, in-8°, une étude sur Thomas de Medzobet et sur son histoire.

G.-V. CHANAZARIAN.

DE LA POÉSIE POPULAIRE

CHEZ LES AÏNO.

L'auteur du *Mosimo-gousa* donne, à la suite de son vocabulaire aïno-japonais, le texte écrit en caractères dits *Kata-kan* de plusieurs chansons recueillies chez les insulaires de Yéso¹. Quelques-unes d'entre elles ont été traduites en allemand par le savant M. Pfizmaier, et par lui insérées dans les *Mémoires* de l'Académie impériale des sciences de Vienne

¹ Voy., sur la langue aïno, la *Revue orientale et américaine*, t. VI (Comptes rendus), p. 76.

Nous donnons ici à notre tour et en français une traduction de trois de ces fragments de poésie, qui généralement s'accorde avec celle de ce docte japaniste ; et si, dans un ou deux passages seulement, nous nous sommes permis d'interpréter le texte aïno d'une manière différente de celle de M. Pfizmaier, le lecteur verra dans notre *Manuel de la langue aïno*, dont la publication ne se fera pas, nous l'espérons, beaucoup attendre, les motifs qui nous ont porté à agir ainsi.

Les vers qui composent les trois pièces de poésie sont irréguliers, et renferment de cinq à sept syllabes chacun. Il est possible, au reste, que la prononciation ou le mode d'écriture exerce une certaine influence sur la mesure ; ainsi les syllabes finales d'un grand nombre de mots semblent perdre leurs voyelles, et, par contre, le *n* terminal se prononce quelquefois comme une syllabe pleine.

Quant à l'accent, il est généralement placé sur l'avant-dernière syllabe des particules ou mots de relation, composés de deux ou plusieurs syllabes. Dans les mots terminés par une consonne ou une diphthongue, c'est, au contraire, la dernière syllabe qui prend l'accent, p. ex., *ogai*, rester, demeurer.

PREMIER CHANT.

Tsaraké ou le pacte.

Le sujet de cette pièce de vers, divisée en quatre strophes, est, comme son nom l'indique, l'espèce de pacte que certains voyageurs, désignés du nom de *neveux*, font avec les dieux de la mer. Ils leur offrent un tonneau de vin et des bandelettes de papier consacré, afin d'obtenir d'eux une traversée heureuse. Les dieux agitent leurs éventails sur leur poitrine, et leur accordent un vent favorable.

1° Les *neveux*, — que disent-ils ? — dans le lieu même où se célèbre la fête. — Ils prient ; — c'est à cela qu'ils s'occu-

pent. — Ils prient Neptune (en jap., *rébé-rots* ¹ *kamoui*, litt., le seigneur assis sur les flots). — Les rouleaux de papiers (préparés suivant la mode) des aïeux, — ils les saisissent là devant eux; — ils font entendre des prières et des appels aux dieux.

2° Dans leur main droite — est la collection (litt., l'arbre) des chants et des invocations; — dans la gauche, un tonneau de vin — qu'ils saisissent. — Devant Neptune, — à l'endroit où les dieux laissent tomber leurs regards, — là, les hommes font entendre leurs discours.

3° Les chants adressés aux dieux — sont des chants de louange. — Après qu'ils ont cessé, — le dieu assis sur les flots — élève la voix; après avoir entendu ce discours, — l'éventail du Dieu est rabattu sur sa poitrine, — et il s'en frappe lui-même (probablement en signe d'approbation). — La force de l'éventail — amène un vent impétueux.

4° Alors, reste en permanence (demeure) — le flot des nuages, les dieux prêtent leur secours aux voyageurs; — cela étant ainsi, — mes neveux, — en toute sécurité, — pourront demeurer. — En une pareille circonstance, — adresser ses prières aux dieux — est le point nécessaire.

DEUXIÈME CHANT

Hymne funèbre

Cette pièce de poésie, qui vraisemblablement se chante lors de la célébration de la fête des morts, paraît avoir trait à l'usage en vigueur chez les insulaires de Yéso de faire entrer les nouveaux membres de leur famille en possession d'une partie de leurs biens le jour même de la fête commé-

¹ *Rébé*, litt., eau qui retentit, la mer, les flots. Les Chinois et les Japonais figurent Neptune assis sur les flots, tenant d'une main un almant, et de l'autre un poisson.

morative de leurs ancêtres. Voici l'analyse de cette chanson :

Toutes les familles aïnos, rassemblées dans une certaine région appelée *tokaptsi*, des personnages de l'ordre sacerdotal, désignés ici sous le nom de *jeunes frères*, leur racontent l'histoire de leurs aïeux. Ensuite les jeunes membres de chaque famille s'efforcent d'entrer dans le cercle formé par leurs parents. Le prêtre s'approche d'eux, et en même temps l'on commence à faire le partage des biens. Cependant les apparitions divines se montrent à la porte du temple sous forme de nuées brillantes. Au moment où le prêtre s'apprête à rentrer, l'assemblée leur demande la cause de ce phénomène, tandis que les frères et sœurs publient les prodiges qui viennent d'arriver.

1° Les jeunes frères, — touchant les temps lointains, — que peuvent-ils dire ? — tour à tour — pendant leurs discours. — Quelques instants après — qu'ils ont parlé, — les grands distribuent leurs dons. — C'est ce qui arrive — sitôt les discours finis.

2° Dans le pays de *tokaptsi*, — près de l'embouchure d'un fleuve, — les parents — se rassemblent. — Quand cela est fait, l'instant définitif n'étant pas encore venu, — on commence le festin ; — les jeunes gens en sont exclus. — Ensuite, — voilà ce qui arrive.

3° Un nouveau cercle se forme ; — les anciens restent ; — les jeunes gens tirent à eux la corde (qui clôt l'endroit de la réunion), — car ils désirent (être admis). — Les jeunes frères arrivent ; — sitôt leur arrivée, — les biens patrimoniaux — sont mis de côté.

4° L'argent (litt., les trésors chauves ¹) — est partagé. — Les jeunes frères s'approchent pour présider au partage — et à la division — des patrimoines. — Les figures des dieux —

¹ C'est-à-dire le métal poli qui brille comme une tête dégarnie de cheveux.

se montrent à l'entrée du lieu de réunion, — plus brillant que les nuages des monts et des mers.

5° Les jeunes frères — regardaient du côté des anciens. — Ils accourent — à cause de ce prodige. — La nouvelle s'e répand au loin ; — les frères et sœurs — divulguent ce qui eu lieu dans l'île ; — ils ne se taisent point — sur ce qui vien d'arriver.

TROISIÈME CHANT.

Suite du précédent.

Ce chant, dans sa première partie, nous rappelle les discours que les prêtres font entendre devant le peuple assemblé ; sa fin est consacrée à nous faire connaître quelques-unes des cérémonies observées au moment du partage des patrimoines.

La vieille et lointaine — terre d'Abasiri ¹ — est notre première patrie. — Là, nous le savons, les Aïno, — dans le nord ouest ² de cette île, — ont habité depuis qu'ils existent. — C'est, quant à leur origine, — ce que de vieux récits — nous font connaître. — Les tribus de ce pays — et celles des pays lointains — trouveront plaisir à les entendre. — Les ancêtres se fâchent ; — les jeunes gens veulent exiger — le partage de patrimoines, — se montrent alors ; — ils saisissent leurs épées — apportées pour la solennité, — et la place — où la fête — se célèbre, — c'est la terre de *Tokaptsi*, — sur la rive du fleuve. — Ils se préparent à frapper — l'arbre de leur hache, — pour s'emparer du patrimoine — qu'ils convoitent ; — puis ensuite, — ils vont — pour s'asseoir. — Enfin, suivant l'usage — observé dans les cérémonies funèbres, — ils metten

¹ Litt., porte du pays, de *aba* « porte » et *siri*, « terre, contrée. »

² Cette vieille tradition des insulaires de Yeso se trouve confirmée d'une manière irrécusable par les analogies linguistiques qui nous paraissent devoir rattacher l'Aïno aux langues des Ostyaks de l'énisseï et des habitants de la Corée.

à mort — ceux des oiseaux — qui se trouvent sur l'arbre, — et dont ils peuvent s'emparer.

QUATRIÈME CHANT.

Apparition du Dieu de la foudre.

Ce chant, assez difficile à expliquer, semble avoir trait quelque légende religieuse conservée dans la mémoire des habitants de Yéso. Il s'agit d'un dieu et d'une déesse qui se montrent à eux au milieu des éclats du tonnerre pour les rassurer et leur prescrire des ordres.

Celui qui ici habite solitaire, — que nous dit-il de bien? — Nous ne savons pas; — le voici — s'avancant — et regardant devant lui. — Il jette ses yeux sur notre pays, — sur le fleuve et sur la mer. — Là, un rocher solitaire — s'élève dans les airs; — sur le sommet du roc, — le tonnerre (litt., le dragon du tonnerre) — roule, tandis que — la nuit (litt., le dragon de la nuit) — s'élève de notre cité — sur les cités voisines. — Maintenant, — son plaisir, — c'est de se promener seul. — Mais il ne tardera — pas bien longtemps (à revenir); — car, à cet instant même, — tandis qu'il tarde, — aujourd'hui même, — dans les faubourgs de notre village, — les poutres et les solives — sont violemment agitées. — Cependant, — dans l'intérieur de la maison, — le glaive divin étincelle et flamboie, — et remplit tout de son éclat, — dans la table des festins — où se rassemblent les Aïno. — Le bruit de la chute (du tonnerre) — se fait entendre. — Et soudain, — la foudre retentissante¹ — disparaît. — Cependant, les hommes jettent les yeux — sur cet endroit — où un dieu leur apparaît — pour leur prescrire ses ordres, — où se montre une déesse — revêtue de plusieurs robes. — Son corps divin — est tout enveloppé — d'un manteau d'or.

HYACINTHE DE CHARENCEY.

¹ Litt. « l'objet qui retentit. »

INSCRIPTIONS MITHRIAQUES

DÉCOUVERTES EN ALGÉRIE.

Les monuments du culte de Mithra, peu répandus en Occident, sont très-rares dans l'Ouest de l'Afrique, et par cela même leur découverte présente toujours un certain intérêt.

Quoique nous manquions de preuves sur l'ancienne introduction de ce culte en Afrique, rien n'empêche de croire qu'il y fut apporté, comme le sabéisme, par une des invasions orientales qui précédèrent les temps historiques. Ce grand roi d'Asie qui envahit la Lybie, et dont parle Strabon, avait dans son armée des Mèdes et des Perses. Salluste fait même des Numides et des Maures les descendants des Perses et des Mèdes, laissés dans le pays par l'Hercule de Phénicie¹, et un historien va jusqu'à attribuer la fondation d'Alger à vingt compagnons de ce héros.

Sans remonter si haut dans l'histoire, nous devons supposer, en toute certitude, que des mercenaires asiatiques, à la solde des Phéniciens, y apportèrent leur religion, qui s'introduisit et se perpétua dans quelques tribus voisines.

Quant à la persistance de ce culte sous les Romains, elle n'a rien qui doive nous étonner : elle est conforme à la tolérance que professèrent les conquérants du monde pour les religions des vaincus. Je crois que les inscriptions découvertes, ces jours-ci, en Algérie, en sont une preuve. On en a d'ailleurs à Carthage un exemple frappant ; car c'est en cette ville que l'antique Astarte phénicienne reçut des Romains ce temple magnifique où, Junon céleste, elle était adorée suivant les cérémonies orientales, et où, en secret, on lui

¹ Sans, bien entendu, admettre cette légende de Salluste, on ne peut se refuser à y reconnaître les traces d'une antique invasion d'un conquérant oriental bien antérieur aux premières colonies phéniciennes.

immolait des victimes humaines. Ce culte se perpétua côte à côte avec le christianisme, pour tomber en même temps que lui sous l'effort des conquérants musulmans.

Rien que de très-naturel donc dans la découverte sur le sol d'Icosium d'une inscription Mithriaque. D'ailleurs le dualisme, principal caractère du culte de Mithra, existait dans d'autres pays en Afrique, car il était la doctrine secrète des prêtres de l'ancienne Egypte¹. Peut-être, en rejetant au nombre des fables sans valeur historique les légendes rapportées par Salluste et Polyhistor, ne faut-il attribuer l'introduction du magisme en Afrique qu'à l'hospitalité donnée par Rome, après ses conquêtes en Asie, à la principale divinité de l'Orient... En Transylvanie, à Lyon, à Vienne (Isère), à Paris, à Rouen, on a retrouvé des monuments ou des inscriptions Mithriaques².

Il reste beaucoup encore à étudier sur le culte public et le mystère de Mithra en Occident, et surtout l'influence qu'il a pu exercer sur les populations. C'est principalement en Algérie que cette dernière question mérite d'être approfondie, car il est au moins probable que ces doctrines eurent des adhérents chez les Berbères. Aussi, doit-on signaler au monde érudit les moindres monuments relatifs à Mithra. C'est à ce titre que nous donnons aux lecteurs de la *Revue orientale et américaine* les inscriptions suivantes³ :

¹ Les doctrines dualistes se répandirent plus tard, surtout en Afrique, sous la forme chrétienne du manichéisme : Manès, auteur de cette hérésie, était un Persan converti au christianisme, qui mêla à la religion nouvelle la principale doctrine de ses anciennes croyances ; il faisait de Satan, principe du mal, l'égal du Christ, principe du bien. Saint Augustin qui, dans sa jeunesse, avait adopté cette hérésie, la combattit ensuite avec beaucoup de vivacité dans des ouvrages qui nous sont restés.

² L'étude de ces monuments a été popularisée, surtout en France, par les beaux travaux du regrettable F. Lajard, mort récemment.

³ Nous donnons ces inscriptions telles qu'elles nous ont été transmises, mais il y a dans leur texte quelques lettres douteuses qui doivent tenir à un mauvais état des monuments. Ainsi le n° 1 devrait se terminer par les lettres VSLM, abréviation ordinaire de la formule *votum solvit lubens merito*. Quant à l'orthographe bizarre

I

MITHRAE
APHRODISIVS
CORNELIOR^m
VSLA

Inscription découverte en juillet 1861, dans les démolitions des maisons mauresques de l'ancien palais de la Jenina à Alger, où elle était assez profondément enfouie dans le sol.

Ce bloc, de 0,38 c. de face, entouré d'une simple moulure sans ornements ni figures, a été déposé au musée d'Alger, par les soins de M. A. Berbrugger, correspondant de l'Institut.

II

DEO INVICTO MYTRE LEG. II
HERCVLIAE FEC. COHS. X
ET VII. VOTVM SOLVERVNT
LA

Cette inscription, découverte à Sétif, en octobre 1861, m'a été obligeamment communiquée par mon ami, M. O. M. Carthy.

C'est un véritable bas-relief, dont les dessins symboliques présentent quelques analogies avec le bas-relief mithriaque du musée Borghèse, le plus beau spécimen connu des monuments de ce culte asiatique.

Le baron HENRI AUCAPITAINE.

LÉGENDES INDIENNES

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS DU TAMOUL

HISTOIRE DE LA PAGODE DE SIVA-SIDAMBARAM

Le saint personnage Manjamouni, fils de Tuouni Tuattia

MYTRE pour MITHRAE dans le n° 2, ce doit être le résultat de l'ignorance lapicide provincial.
F. LENORMANT

danar, ayant fait ses études du Veda avec son père, et s'y étant perfectionné, se rendit d'après son ordre à Tillevanam, où il visita et adora le dieu *Moulattanalingamourtty*, qui se trouve près de la rivière de Siva-Ganga. Il se prépara à l'ouest un ermitage pour demeurer et y plaça, pour l'adorer, un Siva-lingam¹. Depuis lors, il rendit un culte à ces deux images de Siva-linga. Il montait de grand matin sur les arbres pour y cueillir des fleurs, mais comme ses mains étaient toujours glacées par la neige, il ne pouvait en choisir de bonnes, ce qui l'affligeait; et pour ne point être glacé et pour pouvoir choisir de bonnes fleurs, il obtint de la miséricorde de *Parama-Siva*² que ses mains et ses pieds seraient métamorphosés en pattes de tigre, et que chaque doigt aurait un œil. Depuis lors, il fut appelé *Viyakrapadar* (ou homme à la patte de tigre), et rendit hommage à Parama-Siva. Ces faits parvinrent à la connaissance de son père qui, ravi de joie, alla le voir et lui donna pour femme la sœur de Vadichta (ou Vasista), afin de satisfaire aux prescriptions du Veda, qui enseigne que la femme est indispensable pour le culte du feu sacré³ ordonné aux Brahmanes. Il vécut avec cette femme sans manquer à ses devoirs, et en eut un fils appelé Upa-Manuipagavar, ce qui lui donna sujet de se réjouir. Il goûtait l'ambrosie de la mer du lait, qu'il trouva par la miséricorde de Noullattanesauvar; cependant, il se mit un jour à la méditation, et apprit que le maître du ciel dansait dans le bocage Taroukavanam. Il désira ardemment le temps où il plairait au sort de lui accorder la permission de voir cette danse.

¹ Membre génital du dieu Siva. Voir les *Mœurs, institutions et cérémonies des Indiens*, par l'abbé Dubois, vol. II, page 417.

² Ou Paramessevra. Voir le même ouvrage, vol. II, page 417.

³ Le culte ou sacrifice du feu n'est permis qu'aux *grahastas* ou hommes mariés : ils obtiennent, dit le législateur *Kātyāyana*, le feu sacré lors du mariage, et ils doivent le conserver et l'honorer par les sacrifices jusqu'au dernier moment de leur vie. Voir *Kātyāyana*, les Cérémonies religieuses.

HISTOIRE DE PADAM SALIPAGAVAN

Adiseda¹ ayant appris par *Maha-Vishnou*² que Parama-Siva dansait dans le bocage Taroukavanam d'une manière à étonner tout le monde, désira voir cette danse. Il alla, avec la permission de Maha-Vishnou, faire pénitence près du Kailasa³. Parama-Siva se présenta à lui et lui dit : « Nous « vous ferons voir la danse à Tillai-vanam, dans l'assemblée « divine au mois de Taï, dans un jour de dimanche, accom- « pagné de l'étoile Pûjam. Mais, quittez cette forme; allez « au bas monde sous le nom de Padanjali⁴. Vous y verrez un « abîme au-dessus d'une montagne. Si vous allez par là, « vous arriverez auprès de l'idole de Linga, qui se trouve au « sanctuaire, dans le bocage Tillai-vanam. Et vous y resterez « en m'adorant. » Padamjalipagavan se conforma à cet ordre. Il visita le dieu de *Moulattan-lina-mourty* et honora Viyakrapadar (ou homme à la patte de tigre). Il se prépara à l'ouest un ermitage pour demeurer. Il y établit, pour adorer, un Siva-linga (ou membre génital de Siva); depuis ce temps, il rendit un culte dans ces deux endroits. Pendant que ces deux personnes passaient ainsi leur temps, trois mille richis ou ermites arrivèrent dans ces lieux pour voir la danse de Parama-Siva. Ils leur dirent de venir à certain jour, qu'ils attendaient eux-mêmes; cependant le jour fixé par le maître du ciel arriva. Ils attendaient avec joie la danse; alors Parama-Siva quitta le ciel vers le midi, et les cris de louanges des dieux leur annoncèrent le dieu. Ils se prosternèrent vers ce côté, et prièrent instamment ce dieu de leur faire voir la

¹ Serpent à mille têtes. On suppose qu'il soutient la terre.

² Voir *Mœurs, institutions et cérémonies des Indiens*, par l'abbé Dubois, tome II, page 399. On l'appelle aussi Maha-Vishnou (maha sig. grand).

³ Le même, tome II, page 426.

⁴ Il a fait en sanscrit un excellent commentaire pour la grammaire.

danse. Alors Parama-Siva eut la bonté de leur accorder des vœux divins, et forma une assemblée céleste. Il y donna une danse admirable, en présence de Parvadi (sa femme), qui s'y tenait à sa gauche. Les deux saints personnages étant transportés de joie de voir cette danse, prièrent le dieu de danse (Nandana-Mourty) de leur accorder à tous la faveur de le voir ainsi toujours danser dans cette assemblée céleste. Sabonadaga¹ daigna le leur permettre. Ces deux personnes, qui étaient bien contentes, ont ensuite permis aux dieux et autres de partir. Ainsi, pleins de grâces, ils faisaient leur visite à toute heure convenable.

Sur ces entrefaites, le dieu Brahma vint prendre les trois mille mounis qui étaient en ces lieux pour accomplir un sacrifice qu'il avait entrepris.

Or, il y avait dans la ville de Kevouda un roi appelé Manou, de la race solaire. Il avait trois fils, dont l'aîné, appelé Singava rammar, avait une maladie corporelle. Il renonça donc au désir de régner, sortit de son royaume dans l'intention d'aller faire pénitence. Pendant le voyage, il se baigna dans les rivières sacrées et visita les pagodes ; lorsqu'il arriva à Tillévanam, il honora Viyakrapâdar et Pandansalipagavâm. Il se baigna ensuite dans la rivière Siva-Ganga (ou fleuve consacré à Siva), suivant les ordres du dieu Nadarajamourty. Son corps qui était ridicule devint sain (plus littéralement, il eut une couleur brillante comme l'or). On lui donna le nom de Irauniavarunna. Le mouni Viyakrapâdar lui enseigna le secret des cinq lettres. Il se rendit ensuite à l'assemblée divine, il vit la danse et se plongea dans la mer de gloire (c'est-à-dire, il était ravi de joie). Depuis lors, il y passa ses jours en voyant les danses. Cependant, son père étant mort, Vasishtha vint le prendre avec la permission de Viyakrapâdar. Il y alla en effet, et consola sa mère, ses frères, le mi-

¹ Autre nom de Siva.

nistre et autres. Après quelques jours de séjour (dans son royaume), il les amena sur des chars, ainsi que les trois mille mounis qui ont été assister au sacrifice de dieu Brahma, auprès de Viya-krapâdar et de Padansalipagavân, auxquels il fit part des particularités de son voyage, ainsi que de l'arrivée des trois mille mounis. Dans ce moment, il remarqua qu'un char était vide; il s'en étonna et adressa des prières à Sabanadagar, qui, touché de compassion, fit entendre une voix qui lui disait : « Le char vide est celui que j'ai occupé, parce que je suis une des trois mille personnes. » Tout le monde adressa des louanges et des hommages. Ensuite, Irauniavarunna fut couronné, mais il ordonna à ses frères d'aller régner; quant à lui, il resta dans ces lieux, et y fit construire des maisons pour les trois mille mounis, et une pagode pour le dieu Nadarasa. Il célébra des fêtes dans les jours de Tirouvâtiré du mois de margagi (décembre) et d'Uttiram du mois d'ani (juin).

DESCRIPTION DE YÉDO

LETTRE D'UN VOYAGEUR.

(Suite et fin ¹.)

Le temple de Guanan n'est pas très-grand et n'a pas ce caractère de propreté exemplaire que j'ai remarqué dans les autres édifices religieux du Japon. En revanche, il ne cesse d'être rempli de pèlerins, qui y accourent de tous les côtés de l'empire, et dont la curiosité indiscrete rend, pour un étranger, l'examen minutieux du temple chose difficile. A droite du temple, il y a une belle pagode, semblable aux pagodes chinoises; près d'elle on voit deux statues colossales en pierre, représentant je ne sais quelles divinités ou quels saints. A

¹ Voy. *Revue orientale et américaine*, t. V, p. 1, et t. VI, p. 19.

auche du temple, on trouve des jardins de plaisance avec les maisons de thé et avec plusieurs établissements où l'on vend des curiosités de diverses espèces, mais principalement des plantes et des oiseaux de prix. Chez le marchand d'oiseaux, j'ai remarqué notre caille, nos faisans gris d'or et d'argent, nos geais, pies et pigeons et notre paon. Il y avait, en outre : le pierrot des Indes, le pigeon vert, dont le plumage a un grand éclat ; l'oie du Japon, de la même taille que l'oie d'Europe, mais différant de celle-ci par le plumage ; les oiseaux de Canari, une grande variété d'oiseaux aquatiques, une espèce de hibou très-petit, etc., etc.

Dans la même enceinte qui entoure le *Temple de Confucius*, se trouve l'*Académie de Yédo*. Les étrangers n'obtiennent pas la permission d'y entrer.

Je parlerai du temple d'*Amida* en traitant, plus tard, du bouddhisme au Japon. Le temple de *Kanda* n'a de remarquable que ses vastes dépendances et sa position sur une colline d'où on a une fort bonne vue sur Yédo.

Une grande partie des dix-huit kilomètres carrés qui forment le reste du quartier que j'ai appelé au Nord du Castel est occupée par des champs de riz et autres terres cultivées, au milieu desquels s'élèvent des maisons isolées. On y trouve aussi quelques grands jardins de plaisance, tels que *Asyagama*, et, plus loin encore, des espèces de petits villages, qui sont à peu près à Yédo ce que Boulogne, Saint-Cloud, Bongival, etc., sont à Paris. Parmi ces villages, un des plus remarquables par la beauté de son site est *Odzi*. Un étranger qui s'y rend ne doit pas s'attendre à y trouver ces paysages ornés par toutes sortes d'artifices, comme nous les voyons dans les environs de nos capitales d'Occident ; il ne doit pas non plus penser y rencontrer une société qui ressemble à celle qui se donne rendez-vous à Asnières, Saint-Germain, etc. Il y aura simplement une fraîche vallée, traversée par une rivière aux eaux paisibles et limpides, et aux bords de laquelle il fait bon s'asseoir et lire ou causer, ou pen-

ser. Il y règne cette tranquillité solennelle des dimanches à la campagne. C'est un endroit où l'on se dit : Je voudrais rester ici quelques semaines et me reposer, et l'on se sent éloigné de mille et mille lieues de tout ce qui constitue la vie des hommes de l'Occident. Près d'Odzi se trouve un joli petit temple, qui a été élevé par Iyé-yasou, fondateur de la dynastie des Taï-koun actuels, et qui a été consacré à cet empereur qui y est vénéré sous le nom de *Gan-gen-sama*. Le temple porte le nom de *Gan-gen-sama-téra*. Les Taï-koun s'y rendent quelquefois pour rendre hommage à la mémoire de leur aïeul, et possèdent, dans les environs, un petit château de plaisance.

J'évalue le terrain occupé par les champs de riz et les jardins de plaisance à 11 kilomètres carrés. Des 7 kilomètres carrés restant dans le quartier au Nord du Castel, 5 kilomètres carrés à peu près sont couverts par des palais de Daïmyo, parmi lesquels les palais de Mito et d'Owari (deux Gosankés) et celui de *Kanga*, un des dix-huit grands Daïmyo du Japon.

Les habitations bourgeoises n'occupent guère plus de 2 kilomètres carrés, et de cette surface même qui, relativement aux dimensions du quartier en question, doit paraître fort petite, une bonne partie est absorbée par les emplacements couverts par le grand théâtre de Yédo et par *Yosiwara*.

Yosiwara, le quartier des filles publiques de Yédo, forme un parallélogramme régulier de 1 kilomètre $\frac{1}{4}$ de circonférence. Il contient quatre rues longitudinales et trois rues transversales, se coupant à angles droits et donnant lieu à neuf différents quartiers habités par les filles publiques de Yédo, dont le nombre s'élève, dit-on, à cinq mille. Ce chiffre est très-faible, si vous tenez compte des mœurs dissolues des Japonais, mais aussi il est bien loin de comprendre toutes les prostituées de Yédo. Dans ma lettre : *Voyage de Kanagawa à Yédo*¹, je vous ai parlé des maisons de repos, *Hatagoya*, de Sinagawa. Elles sont remplies de filles qui, au su de la police,

¹ Dans la *Revue orientale et américaine*, t. V, p. 1.

se livrent à la prostitution, mais diffèrent cependant des filles de Yosiwara, des filles des maisons publiques, *Dioro-ya*, en ce qu'elles sont inscrites au département de la police de Yédo, non pas comme filles de joie, mais comme servantes d'auberge. La différence est purement nominale ; cependant elle accorde aux servantes des *Hatago-ya* quelques avantages et libertés dont sont privées les habitantes des *Dioro-ga*. Le Tokaïdo, à l'entrée de Yédo (Sinagawa), et l'*O-kiô-Kaï do*, à la sortie de la capitale (Sidjo), contiennent sur un long parcours des *Hatago-ya*. Ces maisons sont surtout fréquentées par les personnes auxquelles le rang de yakounin détend d'entrer à Yosiwara.

Yosiwara est entouré de murailles et d'un fossé, et n'a qu'une seule entrée, gardée par un fort poste de police. Les étrangers ne peuvent y entrer. Les officiers japonais mêmes ne s'y rendent que déguisés. Les maisons sont ouvertes sur la rue, et au rez-de-chaussée des maisons les filles sont exposées aux regards des passants.

Yosiwara se trouve dans le quartier des temples, assez près de Quanon et du mausolée des Taï-koun.

Le quartier à l'Ouest du Castel contient au moins cinquante temples (4 kilomètres carrés), un grand nombre de palais de Daïmyo (5 kilomètres carrés), parmi lesquels se trouve un autre grand palais du prince d'*Avari*, l'immense palais du prince de *Kisiou* (le premier gosanké du Japon et de la famille duquel provient le Taï-koun actuel) ; enfin le palais du Daïmyo *Go-taï-ro*, régent du Japon durant la minorité du Taï-koun actuel. 2 kilomètres 1/2 carrés du quartier à l'ouest du Castel sont occupés par des champs, et 1 1/2 kilomètre carré, tout au plus, par des habitations bourgeoises.

La partie de la ville au Sud du Castel, à laquelle je donne une surface de 19 kilomètres carrés, contient une soixantaine de temples, couvrant 5 kilomètres carrés de terrain, et parmi lesquels l'ancien mausolée des Taï-koun et la *Téra de Me-*

gouru sont particulièrement remarquables. On y trouve aussi un ancien et grand palais du Taï-koun, changé aujourd'hui en temple, le cimetière des grands prêtres de Yédo, et, enfin, les trois temples qui ont été désignés par le gouvernement japonais comme sièges des légations et consulats généraux étrangers. La légation anglaise (*Todengi*) se trouve sur le Tokaïdo, aux bords de la baie. Le consulat général français (*Sakaï-hi*) est situé sur une colline, dans une rue très-fréquentée, parallèle au Tokaïdo, à un quart d'heure du débarcadère anglais. La légation américaine, enfin (*Dsin-fou-gi*), se trouve plus à l'extérieur de la ville, à 2 kilomètres de Sakaï-hi, à 3 kilomètres $1/2$ de Todengi. Le consulat général français est la plus petite et la plus agréable des trois habitations. On a d'elle une vue charmante sur la baie et sur une partie de la ville de Yédo. La légation anglaise est entourée des vastes dépendances du temple Todengi. Il aurait été facile d'en faire un joli parc, car il y a un petit étang, et, partant, des arbres magnifiques ; mais les prêtres japonais ne s'en sont pas souciés. Néanmoins cet entourage doit être fort agréable en été, en permettant aux membres de la légation de faire de petites promenades, de fumer ou de lire en plein air, sans être obligés de sortir de chez eux et de s'exposer à la fatigante curiosité des Japonais. Un grand avantage de Todengi sur les deux autres temples sus-nommés, consiste en sa situation près de la grande route et en face même du débarcadère. — *Dsin-fou-gi* se trouve, comme Todengi, entouré d'un parc en grand désordre, dont une partie sert de cimetière. On y voit plusieurs arbres d'une beauté remarquable. L'un d'eux, une variété du *ficus indica*, a des dimensions tout à fait exceptionnelles, et paraît être l'objet d'une vénération religieuse de la part des Japonais. A côté de la légation américaine, il y a deux vieux temples, consacrés au culte de la religion primitive du Japon.

Les palais des Daïmyo, dans le quartier au Sud du Castel,

t à peu près 3 kilomètres carrés. Parmi ces palais, le prince de Satsouma est réputé être le plus beau de ces habitations bourgeoises couvrent tout au plus un carré ; — 10 kilomètres carrés, enfin, sont en riz et autres terres cultivées.

RÉCAPITULATION ET NOMBRE DES HABITANTS DE YÉDO.

Il a été impossible d'apprendre quelque chose de positif sur le nombre des habitants de Yédo. Les chiffres que l'on a pu vous donner autrefois comme des chiffres ne l'étaient pas. On m'avait assuré qu'ils provenaient du recensement officiel, mais j'ai appris ici que le gouvernement japonais lui-même ne peut savoir le nombre exact des habitants de Yédo, par la raison que les Daïmyo, dont la position est beaucoup plus indépendante que nous ne nous le sommes, refusent de dire quel est le nombre des serviteurs qu'ils s'entourent durant leur séjour au Japon.

Malgré tout, nous pouvons cependant parvenir à deviner la vérité en nous basant sur un à un les éléments de la population de Yédo. Nous avons trouvé que Yédo couvrait une surface de 85 kilomètres carrés.

Si vous retranchez des 85 kilomètres carrés les 26 kilomètres carrés occupés par les terres cultivées et les 19 kilomètres carrés couverts par les temples et leurs dépendances, il restera plus qu'une surface de 39 kilomètres carrés. Ce chiffre même est encore élevé, car je n'y ai pas tenu compte de l'espace occupé par le grand fleuve qui traverse la ville du nord au sud, sur une longueur de 7 kilomètres, ni les nombreux canaux qui la sillonnent de toutes parts. Ces terres cultivées, dont j'ai eu occasion de parler plus haut, même que les temples, sont habités, et je n'ai fait aucune réserve à ce sujet que pour faire comprendre que la

population de Yédo ne peut être aussi grande que le sera celle d'une ville occidentale couvrant une surface de 85 kilomètres carrés. Quoi qu'il en soit, les chiffres que je vais vous donner n'ont nullement la prétention d'être l'énoncé exact de la précise vérité. Personne ne peut nous donner ces chiffres. Mais, en tenant compte de l'étendue de Yédo, de l'animation de ses rues comparée à celle des villes dont le nombre d'habitants est connu, enfin, des habitudes japonaises, qui permettent l'accumulation de beaucoup de personnes dans un espace relativement fort petit, nous pouvons nous approcher de la vérité.

Yédo est avant tout une ville de fonctionnaires, d'officiers et de prêtres ; les terrains considérables occupés par les habitations des princes et par les temples le démontrent. On sait d'ailleurs que les lois qui régissent le Japon ordonnent qu'il y ait toujours la moitié des Daïmyo présents en personne à Yédo, ce qui a pour conséquence que ceux qui se trouvent à un moment donné résidant dans leurs principautés sont représentés à la capitale du Japon par un train de maison considérable. Or il y a 18 grands et 340 petits Daïmyo au Japon. On m'assure que quelques grands Daïmyo vivent entourés de 10,000 personnes, tant fonctionnaires que soldats domestiques et membres de leurs familles. D'autres Daïmyo, toujours parmi les 18 grands princes, n'ont que de 6,000 à 8,000 personnes avec eux. Bref, en tenant compte de ce qu'il n'y a que 9 grands Daïmyo présents à Yédo, et que les 9 autres y sont représentés d'une manière moins glorieuse, je dois être plutôt au delà qu'en deçà de la vérité, en disant que le nombre moyen de la suite d'un des 18 grands Daïmyo est de 5,000 personnes. Ceci nous donne d'abord le chiffre de 90,000 habitants à Yédo. — Ce que j'ai dit des 18 grands Daïmyo s'applique aux 340 petits Daïmyo. Le chiffre des personnes qui les entourent varie entre quelques milliers et quelques centaines d'hommes. En disant

que chacun d'eux a avec lui 1,000 hommes, je crois donner un chiffre plutôt trop grand que trop petit. Quoi qu'il en soit, d'après ce calcul, les petits Daïmyo seraient représentés par 342,000 hommes. Pour compléter le chiffre des fonctionnaires et officiers habitant Yédo, il nous reste à tenir compte de l'entourage de l'Empereur, et de ses nombreux serviteurs, dispersés sur toute la ville en qualité de gouverneurs, vice-gouverneurs et yakounin de tout grade. Je n'ai qu'une idée très-vague du nombre de cette grande armée de fonctionnaires impériaux. Je m'arrête au chiffre de 150,000, qui tient la moyenne entre les divers rapports que l'on m'a faits et les renseignements que j'ai recueillis.

J'estime le nombre des prêtres habitant Yédo à 200,000. C'est beaucoup moins que ce que d'autres ont dit, mais ces personnes n'ont pas pu voir la millième partie de ce qu'il m'a été possible d'examiner à Yédo. Les temples y occupent un emplacement considérable, près de 20 kilomètres carrés, ou presque le quart de toute la ville ; mais de ces 20 kilomètres carrés les trois quarts *au moins* sont occupés par les parcs et cimetières qui entourent la plupart des temples. Parmi les bâtiments qui couvrent les 5 kilomètres carrés dont il s'agit, encore une bonne moitié n'est pas habitée, servant exclusivement au culte. La ville cléricale proprement dite perd donc beaucoup de ses proportions tout en restant très-considérable.

Si, d'après mon opinion, on a beaucoup exagéré les chiffres en parlant du nombre des officiers et prêtres habitant Yédo, on n'a certainement pas été au delà de la vérité en évaluant le nombre des habitants bourgeois, tant marchands qu'artisans et ouvriers, à 400,000. La ville bourgeoise n'occupe qu'une surface de 8 kilomètres $1/2$; mais c'est encore une grande ville, et il y règne une très-grande animation. Il reste à parler des agriculteurs, habitant au milieu

des terres cultivées autour de Yédo, des filles publiques et enfin de la population flottante, composée de pèlerins et de voyageurs que les affaires et les plaisirs de la capitale attirent à Yédo. Je compte 100,000 agriculteurs, autant de voyageurs et de pèlerins, et enfin 5,000 filles consignées dans les *Dioro-ya* de Yosiwara.

En récapitulant, nous trouverions un million et demi ; je ne vais pas au delà.

§ V. — ASPECT DE YEDO. SES RUES, TEMPLES, PALAIS, MAISONS. LA POPULATION DANS LES RUES, LES FAUBOURGS ET ENVIRONS.

Yédo, vu de la baie, est certainement une fort belle ville bâtie sur un terrain accidenté, couvert de magnifiques arbres, elle se mire dans une des plus belles baies du monde au-dessus de laquelle s'étend un ciel qui, à satiété et en vérité, a été comparé au ciel célèbre en Europe, au ciel d'Italie. Les grands temples aux immenses toits de tuiles noires et luisantes, et surmontés d'énormes boules couvertes de plaques de métal qui, en resplendissant au soleil, semblent être d'or ; — les pagodes, les grands palais de Daïmyo, la longue ligne des quais solidement construits et bien entretenus, enfin les fortifications de la ville et de la baie, tout cela fait de loin un effet imposant. — Mais lorsqu'on entre dans la ville, on ne peut être que désappointé. On a souvent dit la même chose de certaines entrées à Paris et à Londres, mais Yédo est loin de ressembler à ces capitales. — Les temples disparaissent derrière les arbres à mesure que l'on s'approche d'eux, et ne réapparaissent que lorsqu'on les peut toucher pour ainsi dire ; les palais des Daïmyo ressemblent à de grands magasins, les habitations des bourgeois sont petites, et quoique propres, elles ont toutes un air délabré ; enfin, on ne voit nulle part ces belles boutiques, ces

grands établissements, ces imposants monuments, qui font la réputation et la beauté de nos villes d'Occident. Les rues, suivant qu'elles sont bordées par des palais de Daïmyo ou par des habitations bourgeoises, sont ou désertes ou animées, mais pauvres d'apparence, et nulle part, dans tout Yédo, on trouverait un quartier qui rappellerait, de très-loin seulement, les boulevards de Paris ou la Regent-Street de Londres. En traversant Yédo, on peut alternativement se croire dans un village, où l'on passerait à côté du parc d'un riche propriétaire, — et dans une ville manufacturière, où l'on verrait les habitations des ouvriers.

Les personnes que l'on rencontre dans les rues ne servent point à donner une plus grande idée de Yédo. Ce sont, en majorité, des yakounin, marchant seuls, ou en troupe de quatre à cinquante personnes escortant un haut fonctionnaire. Lorsqu'un yakounin est en costume de cérémonie, la tête nue et bien rasée, c'est un personnage passablement respectable d'aspect. Mais lorsqu'il revient ou va à Sinagava ou à quelque autre endroit de plaisir, lorsqu'il porte son costume de tous les jours, son extérieur n'est ni bien agréable, ni très-rassurant. Avec ses deux grands sabres qui cessent alors de former le complément d'un costume que l'on peut regarder à la rigueur comme un uniforme militaire, il a l'air passablement brigand, surtout lorsqu'il fait froid, et qu'il a couvert sa tête et sa figure d'un grand mouchoir, de manière à ne plus laisser voir que les yeux. Yédo possède d'ailleurs, comme toutes les autres capitales, un grand nombre de mauvais sujets qui, justement parce qu'ils n'ont affaire nulle part, se trouvent toujours dans les rues. Ce sont les *Lo-nin*, fils de familles nobles, ayant le droit de porter deux sabres, et qui, par leur faute ou par des circonstances quelconques, ont été forcés de désertier la maison paternelle. Ils sont trop fiers pour travailler, ils n'ont d'ailleurs aucun emploi, et ne possèdent que

peu ou point d'argent. Comment ils vivent ? je ne s ne pourrais l'apprendre. La vie de Yédo a des mystè nous ne pénétrons probablement jamais. En tout *Lo-nin* me paraît être le seul élément romantique et a rier, dans cette ville où tout semble si bien arrêté et

J'ai déjà parlé des cortéges de Daïmyo et de haut tionnaires. Ils sont fort jolis, il n'y a pas de doute ; présent que les jours de fête sont passés, on n'en rer que rarement autre part que dans les environs du châ

I es prêtres ne sortent pas beaucoup de leurs temples. aux bourgeois et aux ouvriers de Yédo, leurs vêtemen d'une grande simplicité et uniformité, et rien moins que

Les voitures n'existent pas au Japon. J'ai vu, depe je suis à Yédo, une douzaine peut-être de charrettes, chacune par un bœuf attelé dans un brancard grossiè fait. Les chevaux servent surtout comme bêtes de som rencontre bien quelques cavaliers, mais c'est rare. abonde dans les rues de Yédo, ce sont les enfants, qui, à craindre ni chevaux ni voitures, semblent passer tou vie en dehors de la maison. Leur jeu le plus favori est l volant. On en voit quelquefois une vingtaine dans un petite rue.

Les promenades dans la ville de Yédo ne sont pas bles pour les étrangers. Les cris de *To-zin baba* (C achète !) dont Kæmpfer se plaint déjà, ne cessent de poursuivre. Nous dirigeons donc ordinairement nos cou dehors de la ville. Les environs de Yédo sont charmants chemins sont très-bien entretenus. Le terrain est gé ment plat, mais il offre une grande variété de pay tantôt c'est une petite forêt, tantôt un vieux temple, ta village. L'horizon change à chaque moment, et les ima s'y succèdent sont agréables. Je ne connais pas de monde qu'il soit plus agréable de parcourir à cheval environs de Yédo.

Une autre fois, je vous parlerai peut-être de quelques buts de promenade. Aujourd'hui, cela me ferait allonger outre mesure une lettre qui est déjà passablement volumineuse, et que j'ai hâte de terminer pour profiter du départ de la malle.

RUDOLPHE LINDAU.

(Publié par M. BARTHÉLEMY ST-HILAIRE, de l'Institut.)

LES JUIFS ET LES ARABES

DU MOYEN AGE

ET LEUR INFLUENCE SUR LA CIVILISATION ¹

[MÉLANGES DE PHILOSOPHIE JUIVE ET ARABE, par S. Munk, de l'Institut ;
Paris, 1859, in-8°. ²]

Pour mériter, par des découvertes inattendues, l'attention du monde savant ; pour livrer à ses ardentes recherches des gisements et des trésors nouveaux, il n'est pas nécessaire de confier un audacieux esquif aux fureurs jalouses de l'Océan. En deça de l'équateur, sous notre propre méridien, il est des plages inexplorées, des richesses inconnues. Le jardin des Hespérides est à nos portes, et les dragons qui en défendent l'entrée permettent cependant d'y cueillir d'amples moissons de fruits mille fois plus précieux que les pommes d'or. La Bibliothèque impériale, section des manuscrits, re-

¹ Voy. l'étude sur la Secte des Karaïtes, par M. Munk, de l'Institut, dans la *Revue orientale et américaine*, t. VII, p. 1 ; et le mémoire sur la Philosophie de Maïmonide, par M. Schwab, dans le même recueil, t. VI, p. 132.

² Lu à la société d'Ethnographie, le 2 décembre 1861.

cèle beaucoup de surprises en ce genre. Ne vous fiez pas d'ailleurs à l'apparente sérénité des abords ; toute chose en ce monde a ses dangers, qui sont en raison même des biens qu'on en peut retirer ; la Bibliothèque impériale ne fait pas exception à la règle, elle est semée d'écueils : les uns y perdent la vue ; d'autres y ont laissé le repos, la santé, la vie même. Les plus heureux sont ceux auxquels il n'en a coûté qu'un temps plus ou moins précieux, et des illusions à jamais disparues. Le public qui se laisse amuser, sans se demander le prix de ses plaisirs, et la plupart des savants que charme le chatolement d'une merveille nouvelle sont loin de se douter des peines et des tourments qui forment la monnaie d'un pareil labeur.

M. Munk compta dès longtemps au nombre des plus hardis explorateurs de l'érudition. Il traversa les mers, et rapporta des produits exotiques ; c'est à lui que l'on doit le texte arabe des Psaumes de Rabbi-Yapheth ; M. l'abbé Bargès vient d'en donner une belle édition en caractères arabes, avec traduction latine en regard¹, publication dont M. Munk lui-même a entretenu la Société d'Ethnographie dans l'un des plus récents numéros de la *Revue*². Mais il a visité aussi les arcanes de la section des manuscrits, et il y a trouvé un auteur et un livre nouveaux.

Les amateurs de métaphysique avaient bien ouï parler d'un certain Avicbron, auteur présumé de maximes malsonnantes que la théologie du moyen âge s'était attachée à réfuter. Mais l'absence à peu près complète d'inductions positives, de renseignements biographiques surtout, l'hésita-

¹ M. Bargès, *Libri psalmorum David regis et prophetarum, versio à rabbi Yapheth ben Heli* Bassorensi Karaïtâ, auctore decimi sæculi, arabicè concinnata*, etc., Paris, 1861. In-8.

² *Revue orientale et américaine*, livre VII, p. 1.

tion qui existait sur le titre même de son livre, enfin jusqu'à la physionomie hétéroclite de son nom, tout semblait se réunir pour entourer d'une sorte de voile fantastique le personnage et son œuvre; et n'eût été la gravité des autorités qui affirmaient l'existence de l'un et de l'autre, on les eût probablement relégués dans ce lointain impénétrable et fabuleux où sont logés les mythes et les origines inconnues des choses.

Or il arriva qu'en travaillant au catalogue des manuscrits hébreux de la Bibliothèque impériale, M. Munk rencontra un livre intitulé *Source de la vie*, rédigé au treizième siècle par un écrivain juif du nom de Falaquera, et présentant, à ce que disait celui-ci, la reproduction *expurgata* de l'ouvrage fait sous le même titre par un philosophe également juif, né en Espagne, qui paraît avoir vécu au onzième siècle, et qu'il appelle Rabbi Salomon Ibn-Gebirol; et, comme il n'y a pas que le malheur qui arrive par couples, M. Munk découvrit aussi une traduction latine de la *Source de la vie*, laquelle garantissait la fidélité à peu près complète de la version de Falaquera.

Retrouver l'identité d'Ibn-Gebirol avec Avicebron ne fut qu'un jeu pour un savant aussi versé dans les choses orientales que l'est M. Munk : *Ibn-Gebirol*, *Avencebrol*, *Avicebron*, cela va de soi; il n'y a là de quoi étonner que ceux qui ne sont pas familiarisés avec les surprises de l'étymologie, et qui ne se doutent pas que le mot français *jour* vient du latin *dies*, lequel n'a point d'autre origine que celle du chaldaïque *ziv*¹. D'ailleurs, la lecture de l'ouvrage permettait de reconnaître à l'instant l'auteur réprouvé des *Scolastiques*, celui qui, introduisant le néoplatonisme dans l'arche sainte

¹ Chaldaïque *ziv*, latin *dies*, *diurnus*, italien *giorno*, vieux français *jorn*, *for*, français *jour*. Le chaldaïque *ziv* splendeur, se rattache à la racine syriaque *zahah*,

de la métaphysique aristotélique, avait tenté de confondre la matière et l'esprit, et de les ramener à un principe un.

Dès 1857, M. Munk publia le texte de Falaquera, accompagné d'une traduction avec notes, d'une notice sur la vie et sur les écrits d'Ibn-Gebirol, enfin d'une analyse de la *Sagesse de la Vie* ¹. Ce n'était là qu'une première livraison, l'auteur se réservant de compléter plus tard son ouvrage, comme il l'a fait effectivement depuis lors, en publiant un nouveau *Mélanges* sur la vie, les écrits et la philosophie d'Ibn-Gebirol, de nombreux articles sur les principaux philosophes juifs et arabes, et une esquisse historique de la philosophie chez les Juifs : tous ces travaux, réunis en un seul volume depuis environ deux ans, sont déjà bien connus du public. M. Franck, le savant démicien, a rendu compte de la première partie ², et il l'a fait avec ce talent d'exposition et de critique que tous les lecteurs lui connaissent. M. Ch. Jourdain a traité le même sujet ³, et il l'a repris dans toute l'extension dont il est susceptible en rendant compte des deux parties des *Mélanges* au même temps que du *Guide des égarés* ⁴. Enfin, dans

il a été splendide, et aux racines hébraïques *zouah*, il a triomphé, et a brillé. L'arabe possède plusieurs radicaux correspondants.

¹ M. Munk, *Mélanges de philosophie juive et arabe*, 1^{re} livraison; Paris, 1857. In-8.

² M. Munk, *même titre*, 2^e livraison; Paris, 1859. In-8, et les deux livraisons réunies en un seul volume, même titre et même année.

³ M. Franck, *Rapport fait à l'Académie des Sciences morales et politiques sur un ouvrage de M. Munk, intitulé: Mélanges, etc.*, dans les *Séances et travaux de l'Académie*, etc.; 3^e série, tome VIII, page 45.

⁴ M. Ch. Jourdain, *Mélanges, etc.*, de M. Munk, 1^{re} livraison, dans la *Revue contemporaine*, tome XXXII, 15 juillet 1857, page 630.

⁵ M. Ch. Jourdain, *la Philosophie des Arabes et des Juifs*, dans la *Revue européenne*, 1^{re} année, tome V, 1^{er} novembre 1859, page 125.

⁶ M. Munk, *le Guide des égarés*, traité de théologie et de philosophie, par ben Moïmoun, dit *Maïmonide*. Traduit pour la première fois sur le texte arabe. Paris, 1856. In-8.

roès et l'Averroïsme, M. Renan a fait de fréquents et utiles emprunts aux articles publiés précédemment par M. Munk, et dont les *Mélanges* contiennent la reproduction complétée. Ces aperçus suffisent sans doute à donner au public une idée d'une philosophie qui a son mérite tout comme une autre ; mais ils ne dispensent pas les esprits studieux, et qui aiment les notions précises et complètes, de lire l'ouvrage même, et surtout la partie critique du livre de M. Munk. La pensée de l'illustre savant circule avec l'aisance la plus parfaite, au milieu des difficultés de toutes sortes dont le sujet est hérissé, et certes, ce n'est pas trop d'un tel guide pour sortir sain et sauf d'un labyrinthe aussi périlleux.

A l'aide d'un pareil secours, il ne serait pas impossible, à un esprit ingénieux et complaisant, de tenter, sur la philosophie des Arabes et des Juifs au moyen âge, un quatrième ou cinquième essai, fort intéressant peut-être, mais à coup sûr insuffisant : on ne résume pas un résumé, et l'ouvrage de M. Munk ne contenant à notre sens rien de trop, nous en profitons pour échapper à ce rôle d'abrégiateur, qui ne rentre pas dans nos convenances. D'un autre côté, il ne nous est point permis d'oublier que nous sommes devant la Société d'Ethnographie, pour laquelle les questions spéciales tirent leur principale importance des rapports qui les rattachent aux généralités concernant l'histoire des progrès de l'humanité. Donc, sans essayer l'exposition méthodique des matières contenues dans *les Mélanges de philosophie juive et arabe*, nous allons examiner en quoi les travaux dont il est question se reliaient aux intérêts les plus chers de notre civilisation : c'est une autre manière, et non la moins intéressante, de faire ressortir l'utilité de l'étude des philosophies juive et arabe.

La question que nous nous sommes posée, et qui n'a jamais été formulée jusqu'à ce jour, est celle-ci : Quel fut le rôle des Arabes et des Juifs, dans l'évolution intellectuelle et morale de l'humanité ? Avant de résoudre historiquement cette

lerie dans les batailles, il déblaye invinciblement le terrain, mais il ne saurait s'y maintenir, et sa faiblesse dans la défense lui fait perdre aussitôt ce que l'impétuosité de l'attaque lui donna du premier coup. Dans les lettres et les arts, il n'a pas une autre conduite qu'à la guerre ; et, dès l'abord, il embrasse tout ; mais il ne tarde pas à décheoir, donnant ainsi au monde un nouvel exemple de son inconsistante mobilité. Sans doute, il est tenace dans ses mœurs et dans sa religion ; cependant il faut n'y pas regarder de trop près ; on trouverait que les mœurs, tenant à des circonstances locales subissent l'effet du temps, et doivent leur conservation à l'isolement plus qu'à toute autre cause ; que la religion a pu changer du tout au tout avec une rapidité sans exemple, que ces populations aujourd'hui ardentes mahométanes, furent jadis polythéistes, juives, chrétiennes ; que le christianisme en a repris quelques-unes et les reprendra toutes lorsqu'on aura fait disparaître certains motifs d'antipathie préconçue et d'aveugle préjugé, et qu'on saura les placer en face d'un intérêt évident, ce qui est difficile assurément, mais non pas autant qu'on est disposé à le croire.

Tels sont les deux peuples qui exercèrent une influence sur la philosophie au moyen âge ; mais, d'abord, un mot de cette période et de celle qui l'a précédée, c'est-à-dire de l'antiquité.

L'antiquité classique est caractérisée par l'exagération de la personnalité, qui se manifeste :

1° Dans l'ordre surnaturel, par la personnification de la puissance divine, et par son intervention supposée immédiate et continue dans les affaires de ce monde ;

2° Dans l'ordre moral, par l'égoïsme sous toutes ses formes et l'absence de toute institution purement désintéressée ;

3° Dans l'ordre pratique de la vie, par l'abus le plus complet du droit de propriété, savoir : régime patriarcal, exagération de la puissance paternelle, amour exclusif de la patrie.

despotisme autocratique ou patricien, toutes institutions dérivant de la paternité, comme les mots eux-mêmes le disent, colonies, lois agraires, infériorité excessive de la femme, et surtout l'esclavage, qui constitue à la fois le plus puissant des instruments de progrès, le danger le plus terrible d'une société, et la plus saillante des iniquités. La concentration méthodique et forcée des ressources de la majorité au profit du petit nombre produisit alors ce qu'on ne pourrait demander à l'esprit d'association, qui suppose l'existence d'une sorte d'égalité intellectuelle et sociale. Les sociétés y trouvèrent une immense puissance, un développement rapide, un éclat surprenant, parce que la sujétion absolue de la multitude permit aux privilégiés de cultiver, sans être détournés par des préoccupations matérielles, les facultés les plus élevées de notre nature. De là cette perfection de tout ce qui tient à l'expression de la forme matérielle, cette supériorité que nous n'avons pas encore atteinte dans les arts plastiques, et dans la plupart des œuvres de l'imagination, tandis que, pour les sciences d'observation, leur application à l'industrie, le bien-être de la vie et ce qui tient au travail matériel proprement dit, il n'est plus de comparaison possible entre notre temps et ceux qui nous ont précédés.

Ce qui distingue surtout les époques modernes de celles de l'antiquité, c'est l'état d'équilibre entre les connaissances positives et les tendances de l'imagination. Au moment de la renaissance, c'est-à-dire lors du retour aux données de l'antiquité, cet équilibre était loin d'exister ; il s'est acheminé depuis lors, et aujourd'hui il se réalise de plus en plus par l'accumulation continue des notions scientifiques en présence d'un état à peu près stationnaire des lettres et des arts ; et, désormais, la société est assez heureusement organisée pour que chaque manifestation des chefs-d'œuvre de la forme ne soit bientôt presque plus que le résultat normal de la mise en œuvre des connaissances péniblement acquises par la re-

cherche et par l'observation pendant la période qui précède chaque explosion extérieure de l'intelligence : c'est ainsi que l'analyse doit mener à la synthèse, que la forme doit n'être plus que l'enveloppe du fond. L'humanité est dans sa voie et tant qu'elle y persistera, elle n'a point de décadence à redouter.

L'antiquité classique se trouvait dans une situation complètement différente : la préoccupation exagérée de la forme, si naturelle à l'homme, en qui elle précède habituellement la recherche des vérités positives, était favorisée alors par des facilités de toute sorte, par des séductions de tous les instants ; le climat provoquait les institutions. De ces dernières, il suffit d'en mentionner une seule, l'esclavage, pierre angulaire de la civilisation antique, et qui résume toutes les autres. Après avoir été la force que nous avons dite, sa malheureuse influence avait tellement faussé la marche du progrès social que, contrairement à ce qui doit arriver dans un milieu bien organisé, chaque amélioration réalisée dans l'ordre physique restreignait le nombre des heureux et augmentait celui des misérables ; là, par la mollesse et l'inertie, ici par la souffrance et l'avilissement, cette institution dégradait la société du premier au dernier échelon. Telle fut la cause essentielle de cette effroyable décadence, à laquelle d'autres vices apportèrent le complément des moyens de dissolution.

Alors parurent les barbares, et on les a accusés d'avoir détruit la civilisation : pure calomnie ! c'est à la fois trop d'honneur et trop d'indignité. La société antique s'est dissoute spontanément, comme un corps gangréné dont l'opération vient retrancher successivement les membres devenus inutiles, sans qu'on puisse accuser le scalpel d'avoir amené une mort qui était inévitable. En veut-on la preuve ? Tant qu'elle fut dans la plénitude de sa force, et même aussi longtemps qu'il lui resta un souffle de vie, la société romaine

résista victorieusement aux barbares : l'armée des Gaulois de Brennus, celle des Cimbres et des Teutons, les innombrables hordes d'Attila, qui périrent dans ces luttes, étaient bien autrement puissantes que celles qui démembrèrent ou qui détruisirent l'Empire romain¹. Une autre preuve encore, c'est qu'un reste de vitalité concentré à Constantinople, aux portes mêmes de la barbarie, suffit pour repousser pendant une suite de siècles les efforts les plus redoutables.

A la place de cette civilisation qui était disparue, les barbares mirent ce qu'ils avaient, des mœurs primitives, légèrement modifiées par ce qu'ils surent s'assimiler des institutions antiques, et par les principes que le christianisme leur imposa. Des mœurs féodales et féroces ne pouvaient prendre à l'antiquité que ce qui se conciliait avec leurs tendances matérielles; d'un autre côté, le christianisme, quoiqu'il fût demeuré intact quant au dogme, avait revêtu extérieurement les caractères politique et privé de la société écroulée : le tout composait un assemblage incohérent et dont l'anomalie est bien démontrée par la continuation de la décadence qui arriva, vers le dixième siècle, au comble de la barbarie². Le Bas-Empire lui-même, loin d'apporter aucun secours à la civilisation expirante, se débattait dans les convulsions d'une agonie plus lente, à la vérité, mais non moins certaine que celle du monde occidental.

Dans ces pénibles conjonctures, ce fut un bonheur pour l'humanité que de retrouver en Orient les lumières qui devaient la remettre dans les voies méconnues de ses destinées. Certes, ceux en qui résidait le pouvoir au moyen âge

¹ On nous objecte qu'avant Attila certains barbares avaient commencé le démembrement de l'empire; sans doute, mais aux points extrêmes d'où la vie s'était déjà retirée, c'est-à-dire où l'action de Rome se faisait le moins sentir. Au surplus, notre observation ne vaut que comme idée générale.

² Ceci ne s'applique qu'au monde latin. L'Allemagne nous oppose l'ère des thons.

ne se doutaient guère de cette nécessité, et ce fut sans le vouloir qu'ils firent rentrer la société dans une part dès longtemps oubliée de son héritage.

La première impulsion vint des Arabes et des Berbères, leurs associés; car, malgré certaines dissemblances bien caractérisées, ces peuples eurent une communauté de mission civilisatrice. En traversant le détroit de Gibraltar d'abord, les Pyrénées ensuite, en conquérant l'Orient classique, en infestant les mers, en ravageant les côtes, ils éveillèrent la sollicitude du monde occidental. Le mahométisme fut le levier qui souleva cette grande force, et produisit ce précieux résultat. L'Europe, secouée dans sa froide torpeur, sut que son indépendance et, ce qui était plus grave encore, que ses croyances étaient menacées par des ennemis qu'elle confondit sous le nom vulgaire de Sarrasins, ce qui signifie Orientaux¹, on le sait aujourd'hui. De la défensive sur son propre territoire, elle passa bientôt à une offensive périodique et méthodique en pays ennemi : l'attaque dont elle avait été l'objet amena sa propre expansion. Les croisades, dans la pensée de la plupart de ceux qui en furent les auteurs, avaient un but qui peut aujourd'hui nous sembler puéril : en elle-même, la conquête du sol que Notre-Seigneur Jésus-Christ effleura de ses pieds divins ne valait pas les sacrifices immenses qu'elle occasionna en pure perte, et dans tous les cas, il s'y fallait prendre d'une façon plus intelligente. Mais, alors comme aujourd'hui, le nom des Lieux saints n'était qu'un mot d'ordre destiné à soulever les passions de la foule toujours aveugle, et les hommes d'élite du moyen âge voyaient autrement et dans un esprit plus pratique : Les expéditions de saint Louis en Egypte et à Tunis révélèrent des vues qui échappèrent au vulgaire.

¹ *Cheurgi*, oriental.

Quoiqu'il en soit, les croisades, disons mieux, les luttes entre le christianisme et le mahométisme, produisirent un bien incontestable. Plus efficaces que la *trêve de Dieu*, elles suspendirent d'inutiles querelles intestines, établirent des alliances internationales, créèrent pour la première fois un but d'action extérieur pour l'intérêt commun et général de l'humanité, fortifièrent le pouvoir contre les petites tyrannies féodales, et, mettant l'Europe en contact avec l'Orient, préparèrent les esprits à l'ère brillante et inattendue de la Renaissance.

La Renaissance elle-même ne fut due qu'au suprême effort, à la victoire définitive et dernière du Mahométisme. La science hellénique, le trésor de la civilisation grecque était des longtemps enfoui à Constantinople, infructueusement, puisque les Grecs du moyen âge n'en tiraient aucun profit, mais très-utilement du reste, car la féodalité, qui avait laissé perdre en Occident tout ce que Rome y avait introduit, était incapable de conserver un pareil dépôt. Lors de la destruction du Bas-Empire, les conditions étaient bien plus favorables : plusieurs siècles d'étude, de contact avec l'Orient et avec Constantinople même, avaient préparé nos aïeux à recevoir avec empressement ce qu'ils auraient méprisé quelques siècles plus tôt, et la découverte récente de l'imprimerie permettait de conserver indéfiniment les trésors nouvellement acquis. Cette coïncidence de la réunion des connaissances et du moyen matériel de les fixer et de les répandre est l'un des faits les plus merveilleux, les plus providentiels que l'histoire ait jamais présentés ; aussi, l'esprit humain ne s'y est-il pas trompé, et il a voulu que l'ère de son émancipation intellectuelle, l'époque moderne, eût la même date que la chute du Bas Empire et la découverte de l'imprimerie.

L'Europe, nous venons de le dire, était, vers le neuvième siècle, demi-barbare, demi-romaine, barbare surtout. Dans la personne de ses clercs, elle savait assez bien le latin, que

le peuple, de son côté, s'occupait à travestir consciencieusement; mais le latin, idiome par excellence de la sagesse pratique convertie en institutions positives, le latin ne fut jamais la langue ni de la science, ni de la philosophie transcendantes. Il eût fallu recourir au grec et à ses auteurs, ce qui était hors de la portée de l'époque; on ne savait pas le grec. C'est ici que se manifeste la bienfaisante intervention des Arabes, ou mieux encore des Orientaux, nous allons le démontrer. Les Arabes parlaient donc le grec? Un critique semble le croire assez naïvement; mais vous savez qu'il n'en est rien; où donc auraient-ils appris un idiome si différent du leur?

Une partie des ouvrages antiques qui nous sont parvenus par cette voie avaient été déjà traduits en syriaque, ou bien en arménien. Du syriaque à l'arabe, la transition est facile. Quant aux rapports entre la Syrie et la Grèce, est-il nécessaire de les rappeler? Faut-il mentionner la conquête macédonienne et la dynastie des Séleucides, la transformation de l'alphabet et même de la langue syriaque sous la pression de l'influence grecque, enfin tout ce que l'arabe lui-même a emprunté à la grammaire et à la littérature de la Syrie? Alexandre, par sa merveilleuse conquête, avait facilité l'unité romaine, préparé la rapide expansion du christianisme en Orient, l'adoucissement des mœurs mahométanes dans l'empire des Khalifes, la diffusion de la civilisation grecque en Europe par les Arabes et les Juifs. Justinien, en supprimant l'école d'Athènes, en dispersant ses adeptes, qui prirent le chemin de l'Orient jusqu'à la cour des rois de Perse, hâta involontairement un résultat auquel les Turcs devaient mettre, sans y penser certes, la dernière main, par la destruction du Bas-Empire. C'est ainsi que tout se tient en ce

¹ *Revue européenne*, article cité, pages 529, 530.

monde, et qu'à dix ou vingt siècles, et plus, de distance, nous recueillons le fruit de semences qui semblaient oubliées : la Providence, en ses œuvres, ne procède point par soubresauts ; et, avec elle, les effets les plus importants reconnaissent les causes les plus longuement préparées.

Sans doute, le khalife Almamoun fit exécuter des versions d'auteurs grecs, dont quelques-uns n'étaient pas traduits en syriaque ; mais les savants chargés de ce travail étaient pour la plupart des Syriens, et connaissaient les trois langues se servant de transition l'une à l'autre.

Ces faits importants n'ont point échappé à l'érudition de M. Munk : « Les traductions arabes des œuvres d'Aristote, » dit-il, comme celles des ouvrages grecs en général, sont dues, pour la plupart, à des savants chrétiens syriens ou chaldéens, notamment à des nestoriens, qui vivaient en grand nombre comme médecins à la cour des khalifes, et qui, familiarisés avec la littérature grecque, indiquaient aux Arabes les livres qui pouvaient leur offrir le plus d'intérêt. Les ouvrages d'Aristote furent traduits, en grande partie, sur des traductions syriaques ; car, dès le temps de l'empereur Justinien, on avait commencé à traduire en syriaque les livres grecs et à répandre ainsi dans l'Orient la littérature des Hellènes » M. Munk cite à ce propos divers ouvrages, et spécialement une partie des traités d'Aristote, qui portent la mention : « traduit du syriaque, » et il ajoute : « On voit, du reste, par les nombreuses notes interlinéaires et marginales que porte le manuscrit, qu'il existait, dès le dixième siècle, plusieurs traductions des différents ouvrages d'Aristote, et que les travaux faits à la hâte, sous les khalifes Almamoun et Al-Motawackel, furent revus plus tard, corrigés sur le texte syriaque ou grec, ou même entièrement refaits¹. » Enfin, notre illus-

¹ M. Munk, *Mélanges*, etc., pages 313, 314.

question, un mot d'abord des deux nationalités en présence.

Si l'on veut caractériser brièvement, et d'un seul mot, la physionomie de la nation juive, telle que son histoire nous la montre, on ne trouve pas de terme plus approprié que celui de *résistance* ; résistance à Dieu et aux hommes, à ses amis et à ses ennemis, à ses législateurs et à ses maîtres étrangers, à ses propres lois et à la civilisation générale, au mouvement et à l'absorption, résistance à tout. Telle elle fut avant et après l'exil, dans sa prospérité et depuis la ruine de son autonomie. Sa dispersion sur le globe a bien modifié son caractère sous les autres rapports, sans l'effacer au point de vue qui nous occupe. Ainsi, qu'autour d'elle et qu'au-dessous d'elle les peuples passent par toutes les phases successives d'une civilisation plus ou moins rapide, la race juive ne s'y associe que de loin, et pour quelques détails ; mais, au fond, elle ne semble avoir d'autre préoccupation que d'échapper au mouvement qui pourrait l'entraîner. Ses lois divines ou humaines, ses mœurs, ses instincts interdisant le contact de l'idée étrangère, lui font le besoin d'une immobilité absolue, et la religion revêt tout cela de son prestige. Transportée en exil, elle en revient à peine changée ; et si, par l'effet d'une force matérielle irrésistible, elle se voit envahir, dans sa vie publique et privée, par les arts, les lettres, les mœurs et le gouvernement de la Grèce et de Rome, elle cherche un dernier refuge dans sa conscience religieuse ; les préceptes du culte deviennent son arche sainte, et elle s'y affermit avec d'autant plus de ténacité que c'est là tout ce qui reste de son individualité primitive. Le fractionnement en minimes groupes épars, pendant des milliers d'années, sous tous les cieux, et en contact avec les mœurs les plus disparates, n'y peut presque rien au fond ; et, en France même, au sein de la race, de la civilisation et de l'administration les plus absorbantes qui furent jamais, l'Israélite résiste encore : obligé de vivre en chrétien au milieu d'une société dont il apprécie et dont

il approuve les institutions libérales, il se réserve périodiquement, ne fût-ce que par manière de souvenir, quelques heures de loisir, où il se plaît à se répéter qu'il est Juif. Conserver, telle est donc sa mission ; notez bien que l'expansion, l'action directe sur les autres peuples est à peu près nulle : sa faiblesse politique et ses diverses tendances s'y opposeraient ; agent passif, il remplit, dans le développement de la civilisation, un rôle analogue à celui de ces matières inertes que les chimistes appellent véhicules, rôle consistant à recevoir, étendre ou transporter, sans y rien modifier, les substances où réside la puissance d'action. Ne recherchons pas les causes éloignées d'un ensemble aussi extraordinaire de faits ni dans quelle mesure il a pu s'y introduire des exceptions ; cela mènerait trop loin.

L'Arabe est un assez proche parent du Juif ; on l'a répété souvent, mais ce que l'on n'a pas suffisamment remarqué, c'est le mélange considérable de sang et d'idées chamiques qui ont fortement modifié sa constitution, c'est aussi l'influence spéciale d'un climat et de milieux différents. Au fond, ce qui reste de commun entre les deux races semble plutôt tenir à l'identité de certaines circonstances secondaires. L'Arabe est l'expansion et la mobilité mêmes : loin de se concentrer, il cherche l'espace et s'enfuit, s'il le faut, au sein des déserts les plus inaccessibles au commun des hommes ; là, il goûte l'indépendance au mépris du bien être et de la richesse, avec la même ardeur que le Juif sacrifie, au contraire, le premier au second de ces éléments du bonheur de l'humanité : isolé et sans puissance, il se condamne sans regret à la vie nomade ; mais qu'un fait inattendu vienne à grouper ses forces, il s'étend en dehors de toute mesure, et il effraye le monde par la rapidité de ses envahissements. Son rôle alors peut être comparé à celui de ces fluides élastiques imperceptibles à l'état latent, irrésistibles dans des conditions données, insaisissables et inconsistants dès qu'on les examine de près. Comme l'artil-

des plus illustres d'entre eux, Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre.

C'est ainsi que, par une quadruple filière, les idées de l'antiquité grecque, fortement modifiées assurément, viennent jusques à nos aïeux. D'aucuns peut-être estimeront que la divine sagesse mit beaucoup de façons pour obtenir ce résultat : il semble, en effet, à première vue, qu'il eût été bien plus simple de faire traduire directement du grec en latin et en bon latin, Aristote, les néoplatoniciens, toute la littérature hellénique, et de remonter, par les voies rectes, et en ligne droite, à la source. Mais la Providence, qui ne médiane médiocrement la ligne droite et, dans le cas présent, il nous semble comprendre en quoi elle eut raison contre la géométrie et la métaphysique. Les anciens faisaient de nombreuses traductions : les Romains lettrés, par exemple, savaient assez bien le grec pour n'y pas songer, et les pères de l'Eglise lisaient couramment les écrits de l'école d'Alexandrie. Cependant, vers les derniers temps de l'antiquité, il y eut quelques travaux remarquables : ceux de saint Jérôme sont si connus, ceux de Boèce qui appliqua, pour la première fois, dit-on, la philosophie d'Aristote ; mais c'était le dernier éclat du flambeau antique. Le moyen âge nous l'oublia tout, laissa tout perdre, sauf le latin, parce que c'était l'idiome de l'Eglise, et encore quel latin ! Quant au grec, on n'en savait plus un mot ; on ne se doutait pas de l'importance des monuments de cette belle langue, et il n'était guère possible d'étudier des auteurs dont on avait tout perdu le sentiment et la clef. Aussi ne fut-il fait ni traductions, ni études, et s'il en existait déjà, on les laissa paraître.

Les compilations et les commentaires arabes présentent un premier avantage, celui d'exister, et un autre non moins important, celui de rapprocher les idées dans le temps et dans l'espace : en effet, ils interposaient le caractère pe-

cal et primitif de l'Orient entre le paganisme et le christianisme. L'union entre l'Évangile et la société païenne n'avait jamais été que factice ; même après la ruine de cette dernière, il fallait une transition, un lien. Ce furent les Arabes qui en fournirent les éléments : par exemple, tout en conservant ou même en rendant à Aristote la place d'honneur qu'il méritait à tant de titres, ils le produisirent mitigé profondément par les doctrines alexandrines, par les idées syriaques, par leur propre imagination, qui s'accommodait fort bien à ces manières de voir, en un mot, répétons-le, par l'élément oriental. Ici nous renvoyons encore à M. Munk les savants envieux de connaître dans les détails cette modification essentielle : ils y verront à quel point la philosophie antique, tout en subsistant au fond, a si bien changé de forme que ce n'est pas sans un certain effort qu'on parvient à la reconnaître ; ils s'expliqueront pourquoi l'écrivain que l'on considère comme ayant donné l'expression la plus élevée du génie métaphysique de l'antiquité, et auquel, selon notre sentiment, on a fait une trop belle place, comment Platon n'est entré en rien dans les préoccupations des Orientaux, ou tout au plus comment sa personnalité s'y est confondue dans celle bien moins brillante de Plotin. C'est qu'Aristote et les néoplatoniciens se prêtaient seuls à la transformation qui vient d'être signalée. Sous cette nouvelle forme, la philosophie du Stagyrite devenait bien plus acceptable pour nos pères essentiellement chrétiens, spiritualistes et mystiques, qui se trouvaient ainsi ramenés insensiblement aux origines orientales de leurs croyances et de la civilisation à laquelle ils appartenaient ; ils y trouvaient enfin la satisfaction des préférences qui avaient fait évanouir les idées polythéistes de l'antiquité devant les doctrines des Livres saints, seules admises désormais.

Mais les Arabes eux-mêmes ne se rattachaient qu'imparfaitement à l'antiquité sacrée : le dépôt des vérités primit-

ves sur lesquelles repose le christianisme était, non en leurs mains, mais en celles des Juifs. Heureusement que lorsque le mahométan paraît, le juif n'est pas loin : l'un est le complément de l'autre, et se détestant cordialement, ils ne peuvent vivre séparés.

Or, indépendamment des précieux services que l'on a énumérés, le Juif en a rendu un autre de la plus grande importance : le Juif a une mission spéciale, qui est la conservation de l'Ancien Testament, et il la remplit avec conscience, avec abnégation ; disons mieux, il l'accomplit instinctivement, fatalement, envers et contre tous, avec cette persévérance sans égale qui forme le fond de son caractère. C'est lui qui a gardé les textes, qui en a compté les mots, arrêté les caractères, discuté le sens, élucidé les obscurités, fixé la tradition ; c'est lui qui, vivant en tous lieux et de mille manières, a partout aussi colporté le livre ; qui l'a entouré d'un respect inaltérable qui a enseigné aux chrétiens à le lire, et qui est aujourd'hui encore en mesure de leur faire la leçon. Il n'en sera pas toujours ainsi : l'intelligence et la tradition des idées sacrées finiront par entrer dans le domaine public, tout comme le reste ; alors le rôle du Juif sera achevé : n'ayant plus rien à faire en ce monde qu'il aura converti à ce que sa doctrine conserve de réellement bon, il ne lui restera qu'à se laisser absorber par voie de fusion imperceptible dans le courant général de l'humanité civilisée. Nous nous laissons dire que les esprits les plus éclairés de la nation prévoient cette solution.

Ceci n'est pas une vaine théorie, car nous pouvons fournir déjà des applications. Le Juif eut une philosophie propre, lorsque cela était nécessaire, il la perdit dès que la métaphysique fut ressuscitée aux lieux où elle devait continuer de vivre. L'exégèse biblique lui échappe de la même façon. Ce qui lui reste, c'est un respect plus absolu, un amour plus

ervent, un sentiment plus étendu du monde sacré ; sa mission n'est pas achevée.

Il est facile de voir en quoi l'Arabe participe aux mêmes destinées. Toutefois, sa mobilité et l'extension de sa race le font échapper à une appréciation positive. En politique, il décroît depuis longtemps ; mais s'il perd les côtes barbaresques, sous la double pression de l'Européen et de l'indigène, il pénètre dans l'Afrique centrale, paraît vouloir se relever en Syrie ; et, dans l'Inde, nul ne saurait dire ce qui lui est réservé. Sa langue, parlée par cent millions d'individus, est d'une richesse incomparable, et couvre les pays les plus vastes et les plus admirables du globe ; mais pour qu'il en sorte quelque chose de nouveau, il faut des transformations que nous sommes inhabiles à prévoir. En attendant, le rôle de la littérature arabe, telle que nous la connaissons, est depuis longtemps fermé d'une manière irrévocable.

S'il est difficile, impossible le plus souvent de prévoir l'avenir d'une nation, il l'est beaucoup moins de lire dans son passé, d'apprécier la part d'influence qui lui est échue, le rôle qu'elle a rempli dans l'évolution graduelle et continue de l'humanité. Appliquée au cas qui nous occupe, cette étude a pour résultat d'assigner aux Arabes et aux Juifs du moyen âge leur place parmi les peuples auxquels la Providence confia successivement le dépôt des destinées humaines.

L'humanité est concentrée en quelques groupes plus ou moins considérables, dont chacun est entraîné par un courant différent de civilisation. Chaque groupe forme une famille, dans laquelle il y a soit une individualité qui est en possession d'imprimer l'impulsion à tout le reste, soit des influences plus ou moins égales qui se balancent, s'entr'aident ou se combattent. Parmi les unités qui composent ces familles, il en est qui restent indéfiniment à l'état de collatéraux ; admis à la table de la maison, jamais ils n'arrivent à en occuper le haut bout, et leur rôle se borne à se mettre à l'unisson

de celui qui donne le ton ; d'autres au contraire, longtemps traités comme collatéraux ou même comme étrangers, sent par accaparer la place du chef de famille, et par imposer à la communauté la direction de leur caractère et de leurs tendances.

L'Arabe a occupé cette place du chef de famille et pendant quelque temps, il s'est trouvé à la tête de l'hérédité civilisée, je parle de notre société. Assurément, la famille était indisciplinée, les collatéraux turbulents, les étrangers hostiles ; aussi ne lui a-t-on pas rendu toute la justice qui lui était due. Le Juif fut son intendant : satisfait d'une position effacée qui convenait à ses goûts peu sociables, il garda ses idées sous le manteau du maître et parvint ainsi à faire accepter. Se complétant l'un l'autre, ils s'identifièrent si bien qu'il est parfois difficile de distinguer ce qui appartient à chacun d'eux ; réunis, ils améliorèrent le social et préparèrent la grande explosion de la civilisation moderne.

Telles sont les pensées que nous inspirent les *Mélanges de philosophie juive et arabe*. L'ouvrage de M. Munk est un travail d'érudition du premier ordre dans lequel le savant l'orientaliste, le métaphysicien trouvent une mine de trésors nouveaux ; mais c'est aussi le premier essai complet d'histoire de l'une des grandes phases de l'histoire de notre civilisation. Nous l'aimons à ce titre surtout, et nous faisons vœux pour qu'il soit le point de départ d'une suite d'ouvrages que M. Munk, mieux que personne, est en mesure de publier.

ALPH. CASTAIN

CLASSIFICATION MÉTHODIQUE

DES

PRODUITS DE L'INDUSTRIE
EXTRA-EUROPEENNE

OU OBJETS PROVENANT DES VOYAGES LOINTAINS ¹

[LU A LA SOCIÉTÉ D'ÉTHNOGRAPHIE, LE 12 AVRIL 1862.]

L'Ethnographie est une science encore nouvelle, dont les limites ne sont pas arrêtées d'une façon très-précise : la définition de ce mot n'est donc pas sans difficulté. Cependant, l'on ne doit pas s'écarter beaucoup de la vérité absolue en l'appelant la science ou la connaissance de l'homme, et en la considérant sous ces trois aspects principaux, comme :

L'étude de l'homme dans son langage ;

L'étude de l'homme dans sa constitution physique ;

L'étude de l'homme dans les œuvres de son intelligence et dans celles de son industrie.

De ces trois ordres d'idées, de ces trois branches d'un aussi important sujet, nous ne voulons aujourd'hui toucher qu'à la dernière, celle qui présente le moins de complication ; elle renferme une sorte de fil conducteur, qu'il suffit, en quelque sorte, de saisir pour être sûr de ne pas s'égarer ; c'est à savoir la connaissance des besoins primitifs de l'homme, soit isolé, soit en société. Nous ferons ici usage de la méthode des naturalistes, qui réunit les avantages de l'a-

(1) On comprend qu'il ne s'agit ici absolument que des arts étrangers à l'Europe.

analyse à ceux de la synthèse, c'est-à-dire de l'ordre, qui met chaque chose à sa place et l'y fixe invariablement. On trouvera peut-être que la partie matérielle de l'Ethnographie ne mérite pas, à un bien haut degré, l'attention des hommes de science et d'étude ; mais nous devons laisser aux hommes spéciaux le soin de traiter, les uns l'immense question de la linguistique, les autres le sujet non moins difficile de l'anthropologie proprement dite et de l'anatomie humaine.

Les besoins de l'homme et les fruits de son industrie, tel est l'unique sujet que nous voulons envisager ; mais comme les objets qui doivent être énumérés sont nombreux et très divers, il est indispensable de les soumettre à une classification méthodique aussi rigoureuse que possible ; c'est donc selon le système suivi en histoire naturelle que nous allons procéder.

Nous divisons les objets dont il s'agit en dix classes, qui embrassent à peu près la totalité des objets d'étude qui se présentent à l'observateur en voyage, et qui satisfont en réalité au besoin d'une classification complète. L'expérience en effet, nous a montré que tout objet trouve sa place marquée dans une classe spéciale, celle à laquelle il appartient d'après la méthode.

En tête de la nomenclature se trouve naturellement une série spéciale (la première classe), consacrée à la représentation de la figure humaine. En outre des dessins que d'habiles artistes savent tracer avec fidélité, on sait qu'il y a dans divers pays, dans l'Inde par exemple, des indigènes qui se livrent, non sans succès, à l'imitation des portraits, à la composition même des figures et figurines entières en relief avec le type original de la physionomie, et qui les habillent selon leur condition, leur caste, leur profession, donnant chacun le teint de sa race et son caractère distinctif. Ces sortes de représentations sont préférables à toutes les autres et ne le cèdent qu'à des collections de crânes d'origine authentique.

tique; celles-ci forment le premier *ordre* de la première classe, celles-là, le second; les simples dessins et peintures forment le troisième ordre; tous trois se divisent en plusieurs genres et espèces.

La *seconde classe* se rapporte aux arts qui servent à procurer la nourriture; elle se divise aussi en trois ordres: la chasse, la pêche, l'agriculture; chacun d'eux se subdivise en un certain nombre de genres et d'espèces qu'il serait trop long ici de décrire ou même d'énumérer.

Après la nourriture, le premier besoin physique de l'homme, vient le besoin de se mettre à l'abri de l'intempérie des saisons; ce sont les arts qui servent à le couvrir, à le vêtir: trois ordres composent aussi cette *troisième classe*, ils se rapportent au vêtement du corps, à celui de la tête et à l'art de la chaussure. On ne parle pas ici de la parure, dont le goût suppose le luxe, c'est-à-dire une période plus avancée et qui fait un des objets de la *classe neuvième* (usages, mœurs et habitudes). Les trois ordres se divisent aussi en un grand nombre de genres et d'espèces.

La *quatrième classe* a la même destination, celle de mettre l'homme à l'abri des injures du temps, ou la pluie, ou le vent, ou la neige, selon la contrée et la saison, mais suppose un nouveau progrès dans la civilisation; en un mot, ce sont les arts qui servent au logement, à l'habitation, depuis la tente et la case jusqu'à la maison, et à toute espèce de construction et de bâtiment. Les divers ordres de cette classe consistent en modèles de maisons, matériaux, outils ou instruments; beaucoup de genres et d'espèces sont compris sous ces trois ordres.

La *cinquième classe* est une des plus étendues; c'est parce qu'elle se rapporte aux besoins de l'homme, de plus en plus avancé dans les arts primitifs: c'est l'*économie domestique*. Six ordres distincts composent cette classe; les vases, les meubles à usage divers, les outils servant à divi-

ser, les différents instruments, les meubles en général, enf les objets de luxe ou d'agrément. On comprend pourquoi y a beaucoup de sous-divisions dans cette classe.

La *classe sixième* aurait peut-être pu prendre le pa devant plusieurs des précédentes; elle se rapporte à la dé fense de l'homme : c'est un besoin primitif; l'homme, e présence des bêtes fauves, n'étant point armé contre elle par la nature, nu et bien plus faible, a eu besoin, dès l'origine d'y suppléer par des armes artificielles; mais il n'a pas conn tout de suite les métaux, et encore moins l'art d'en tire parti; aussi a-t-il dû en souffrir pendant bien des siècles. Nous n'avons donc fait apparaître qu'au sixième rang le armes défensives et les armes offensives, imaginées pa l'homme contre les animaux féroces.

Classe septième. Les arts se multipliant avec l'expérienc de la pratique, la dextérité de l'homme faisant chaque jou des progrès, est née l'industrie proprement dite; bient l'intelligence, qui est propre à l'espèce humaine, a conduit au premiers éléments des sciences : les échanges ont nécessit ont amené l'art de compter, de peser, de mesurer; le calcul a conduit ensuite au dessin, puis à la peinture de la parole enfin à l'écriture.

Plus le genre humain a marché en avant, dans cette voie de progrès et de civilisation, la population d'ailleurs s'accroissant toujours, plus le nombre des arts s'est accru. Aussi cette *septième classe* a plus d'extension que les autres; nous y comptons jusqu'à neuf ordres : écriture, comptes et calculs, commerce, peinture et dessin, substances employées dans les arts, métallurgie, machines, navigation. Bientôt le ciel a été observé; puis, l'homme s'est assujéti le cheval, et a trouvé l'art de l'équitation; ces neuf ordres comprennent un grand nombre d'espèces.

Il est une autre branche des arts, la *musique*, tout à fait en dehors des sept classes précédentes, et qui est une des att

butions spéciales de l'homme, qui appartient à lui seul, comme le don d'articuler, la parole, en un mot : c'est le *chant*, véritable origine de la musique. La nature en a doté l'homme, afin qu'il puisse exprimer sa douleur ou sa joie, ses sentiments, ses passions, ses affections, ses désirs. Il n'est pas une nation chez qui l'on n'ait pas observé ce don de la parole chantée. On trouve aussi partout des instruments imaginés par l'homme pour accompagner sa voix, ou bien pour donner un signal, ou bien pour embellir des jeux et des danses, ou enfin pour célébrer des fêtes et des cérémonies. Les instruments de percussion, les instruments à vent, les instruments à cordes, constituent les trois ordres de cette huitième classe, consacrée à la musique, faculté, comme nous l'avons dit, tout fait distincte et à part.

Nota. Les chants notés sont un appendice nécessaire de la huitième classe.

Classe neuvième. La classe qui, par sa nature, devait être, et est, en effet, des plus considérables est la neuvième, celle qui se rapporte *aux usages, aux mœurs, aux habitudes*. Elle se divise en sept ordres, partagés eux-mêmes en beaucoup de genres et d'espèces, savoir : objets qui servent dans les fêtes relatives aux principales époques de la vie, la naissance, le mariage, la mort, l'éducation physique, savoir les exercices et appareils qui s'y appliquent, les jeux et les fêtes, les jeux de combinaison, la parure, les usages divers, par exemple, tatouage, mascarades, etc.

La *classe dixième* et dernière, classe à part, complète le tableau ; elle répond à un besoin qui existe chez toutes les nations de la terre, le besoin religieux. Partout l'homme reconnaît l'existence d'un être supérieur et tout puissant ; *consensus omnium populorum probat DEUM esse*, dit Cicéron. Mais, à côté de cette idée universelle, habitent la superstition et l'idolâtrie. Les objets matériels qui se rapportent à la religion, au culte, même à la superstition, doivent être re-

cueillis avec soin, tels que les amulettes, les fétiches, les talismans et les idoles.

L'homme est appelé vulgairement *le roi de la nature* parce qu'il a dompté, parce qu'il a domestiqué, un petit nombre d'animaux, parce qu'il les fait servir à ses besoins. Malgré cette expression exagérée, il est de fait que ses rapports avec ceux-ci ne permettent pas de les négliger tout à fait, dans cette sorte de tableau général de la statistique humaine. L'homme les a rendus domestiques ; il en a fait quelquefois des amis ; il les a même acclimatés dans des contrées où ils n'avaient jamais vécu. On peut donc consacrer un *appendice* à une série de figures, représentant les principaux animaux domestiques de chaque pays, considérés comme les auxiliaires et les compagnons de l'homme.

Je demande ici la permission de reproduire des réflexions déjà un peu anciennes, mais qui sont fort peu connues, et qui serviront d'éclaircissements à tout ce qui précède.

Ce n'est que depuis une époque assez récente que les voyages de découvertes et les études géographiques se sont dirigés vers une branche d'observations jadis négligées, ou qui, du moins, dans le siècle dernier, occupaient une faible place parmi les travaux des explorateurs et ceux des érudits. Il fallait, il est vrai, pour connaître le globe, commencer par fixer la position des lieux, établir leurs distances vraies et leurs situations respectives, leur élévation relative et absolue, étudier enfin leurs productions naturelles : en d'autres termes, on devait commencer par la géographie proprement dite et la géographie physique. Aujourd'hui le plan de la terre ne suffit plus à notre avide curiosité ni au progrès actuel des connaissances ; ce plan est, d'ailleurs, assez avancé pour qu'on tourne ses efforts d'un autre côté, plus important encore ; je veux parler de la distinction des races humaines et de la connaissance universelle de leurs idiomes, de leur caractère physiognomonique et de leur état social : c'est ce

que l'on commence à faire chez presque toutes les nations de l'Europe. Il est maintenant peu de voyages où cette étude ne soit recommandée. En Allemagne, en Angleterre, en Russie comme en France, les déterminations géographiques et l'histoire naturelle ne sont plus le seul objet des instructions données aux voyageurs, et l'on y ajoute des questions spéciales sur l'homme et son état physique. L'objet de cette sorte de recherches est désigné par les mots d'Ethnographie et d'Ethnologie. Après tout, n'est-ce pas le but final que l'on doit se proposer dans la description de la terre habitable? Les relations d'échange que nous avons ouvertes ou que nous voulons ouvrir sur tous les points du globe, la pensée civilisatrice dont l'Europe chrétienne est animée et préoccupée, le plan conçu d'arriver graduellement à la diffusion générale de la civilisation, des lumières, quels que soient la nature, le caractère et la couleur des races; ces nobles vues, ces desseins si louables, ne reposent-ils pas sur la connaissance approfondie de toutes les différentes peuplades, et de leur état moral et physique? N'est-ce pas enfin marcher à l'accomplissement de la destinée humaine?

Mais quand on ne porterait pas l'ambition si loin, quand ces projets seraient de pures utopies, n'y a-t-il pas encore là, pour l'esprit et l'intelligence, un noble aliment à notre curiosité? Le rapprochement complet et la comparaison de tous les points de vue sous lesquels peut être envisagé l'homme actuel, dans tous les climats, ne peuvent manquer d'éclairer l'histoire du passé. Bien des problèmes historiques ne pourront être résolus, ou même abordés, qu'avec la connaissance parfaite de ces anciennes tribus que le temps a peu modifiées, soit sous le rapport du langage, soit sous le rapport de la constitution physique, soit enfin sous l'aspect des usages, des mœurs et des institutions. L'histoire est donc intéressée, comme les sciences philosophiques et les sciences naturelles, au progrès des études ethnographiques.

Dans le principe de ces études, on s'est occupé uniquement des idiomes, et l'on a même classé les différentes races d'après les langues dont elles font usage. Autant de langues et d'idiomes, disait-on, autant de groupes de la famille humaine; on a reconnu, depuis, qu'il était indispensable d'étendre l'acception du terme d'Ethnographie appliqué à cette étude, l'étymologie du mot en faisant d'ailleurs une loi. Nous pensons en avoir donné plus haut une définition suffisante, et nous revenons à l'objet spécial qui fait le sujet principal de cet essai.

Les œuvres de la main de l'homme, attentivement considérées, peuvent souvent nous révéler ce qui a échappé à l'histoire, ou bien n'a pas été conservé par la tradition : je veux dire le but de leur composition, l'objet que leurs auteurs se sont proposé, les moyens mêmes dont ils ont fait usage pour les exécuter. C'est ainsi que par l'étude réfléchie et persévérante des monuments de l'antiquité, on peut deviner les secrets de son architecture. Il est même permis de dire que toute science peut être comprise, appréciée et jugée par ses productions : ce principe, que je crois général, est surtout applicable à la science ethnographique.

L'histoire a gardé le plus complet silence sur les arts et l'industrie d'une multitude de peuples, et la plupart, d'ailleurs, sont restés dépourvus d'historiens. Un grand nombre de ces nations ont toujours ignoré et ignorent encore l'écriture. Est-ce une raison pour renoncer à les étudier? Je ne le crois pas. Toutes ces peuplades, si peu civilisées, si grossières qu'elles soient, ont su travailler la pierre, le bois ou le métal. Toutes ont eu des outils, des instruments avec lesquels elles ont modifié les formes de la matière, suivant leurs nécessités, leurs goûts, leurs idées. Toutes ont soumis par force ou par adresse les divers êtres vivants de la création, et toutes ont agi sur la nature morte pour l'approprier à leurs besoins. Il est donc naturel et convenable, pour juger

de leur aptitude et de leur industrie, de rassembler les objets sortis de leurs mains, et de comparer ces objets entre eux après les avoir disposés avec ordre, au moyen d'une classification scientifique. Bien plus : quantité de ces produits de l'industrie portent le reflet de l'intelligence des hommes dont ils sont l'ouvrage ; ils montrent quelle était chez eux la tournure de l'esprit et des idées, en même temps qu'ils font connaître matériellement leur dextérité plus au moins ingénieuse. L'examen de ces objets peut donc servir au côté moral des études ethnographiques, comme à la connaissance de l'état des arts et de l'industrie. Par exemple, s'il est vrai que les idées religieuses ne sont étrangères à aucun des peuples de la terre, on doit désirer de connaître quelles sont les formes extérieures de leur culte, et par quelles images, par quels symboles de la nature, ils ont représenté la puissance divine.

Les hommes, même peu cultivés, se sont élevés à la considération du nombre et de l'espace ; de là les rudiments plus ou moins grossiers, ou imparfaits, de calcul ou de géométrie élémentaire. Des instruments leur ont servi à compter, peser, mesurer ; il importe de les rassembler. Il est plusieurs de ces peuples qui, promenant leurs regards sur la voûte céleste, ont divisé la marche annuelle apparente du soleil, et donné des dénominations aux groupes d'étoiles ; et il en est aussi qui ont donné une forme, un corps à leurs idées sur ce sujet, et qui les ont figurées sur le bois ou sur la pierre. Tous ont possédé des jeux, et ont eu des instruments de musique : rien n'est plus général peut-être que la pratique des fêtes, des jeux, des danses, des cérémonies, des chants ; rien de plus universel que l'instinct musical : comme si, partout, l'homme avait besoin de chercher un adoucissement, un dédommagement à ses souffrances physiques et morales ! Les instruments de ces jeux sont donc infiniment curieux à étudier, soit qu'ils n'aient eu pour but qu'un pur

délassement, soit qu'ils supposent un certain esprit de combinaison ou de calcul numérique. Bien d'autres points, qui touchent au moral et à l'intelligence de l'homme, peuvent être connus et compris à l'aide des produits du travail de ses mains, méthodiquement réunis : tel est le double objet des *Collections et musées ethnographiques*.

Sous un autre aspect encore et non moins utile, ces collections méritent d'être appréciées. On a des exemples de figures exécutées de la main des natifs, retraçant les nuances délicates de la physionomie, avec une finesse de travail faite pour surprendre chez des hommes étrangers aux arts de l'Europe. Le caractère distinctif des individus s'y reflète pour ainsi dire avec autant de fidélité que dans un miroir, et mieux même, quand ces figures sont de plein relief ou en rond-bosse; avec le caractère physique, ces images semblent donner aussi l'expression, l'air du visage : on doit les étudier avec soin pour la connaissance des races.

Les progrès que fait sur le globe la civilisation chrétienne depuis un demi-siècle, par suite des guerres et des expéditions de toute espèce, ont commencé à modifier profondément l'état social des peuples lointains : les mœurs, les usages, les instruments des arts et les ustensiles, tout jusqu'au langage, va s'altérant chaque jour davantage. Bientôt peut-être il ne sera plus temps de recueillir ces restes d'un passé qui disparaît et s'évanouit sans retour. Il faut se hâter de rassembler ce qui subsiste encore¹.

Une collection comme celle que je viens de définir, pour être utile à l'étude, doit, je le répète, être classée avec méthode, et d'après un plan scientifique. Il faut que tous les pays y soient représentés, moins l'Europe civilisée bien en-

¹ Voir : considérations sur l'objet et les avantages d'une collection spéciale consacrée aux cartes géographiques et aux diverses branches de la géographie. In-8, 1831, pages 18, 63 et suivantes.

tendu, moins aussi les autres contrées de la terre, — gouvernées ou colonisées à l'européenne. — Il faut également que la collection renferme des *spécimen* de toutes les classes d'objets propres à peindre le degré d'avancement et l'état de l'industrie; de manière que les pièces soient assujetties à une double classification, à la classification par matière et à la classification géographique. On a vu celle que j'ai cru devoir adopter et que je crois aussi pouvoir recommander comme tout à fait générale, comme susceptible d'admettre les objets de toute nature, rapportés et à rapporter par les voyageurs. La méthode est fondée à la fois sur l'ordre des besoins naturels de l'homme, et sur le développement ordinaire des sociétés humaines. En étudiant une telle collection, depuis son commencement jusqu'à sa fin, l'on aurait sous les yeux un tableau successif et progressif de l'industrie de l'homme, depuis ses besoins les plus impérieux jusqu'aux développements du luxe.

En exposant ce plan de la classification, je dois rappeler que les productions naturelles, que tout ce qui n'est pas travaillé par la main de l'homme, en un mot, la nature brute, sont exclus de la collection, de même que tout ce qui est le produit de nos arts modernes : il n'est question ici que des œuvres de l'industrie extra-européenne; ajoutons que pour être complète, la collection doit renfermer des dessins ou des modèles partout où les objets manquent, et aussi là où les originaux sont de trop grande dimension, par exemple s'il s'agit des navires, des machines et des appareils divers plus ou moins volumineux.

Si l'on réfléchit à l'essence d'une telle collection, l'on ne s'étonnera pas que le classement par ordre de matières précède l'ordre géographique. L'on possède, en effet, des objets appartenant à toutes les classes et à toutes les espèces; mais on n'en a point de tous les pays de la terre. La collection sera donc divisée par *nature* d'objet, et sous-divisée par *lieux*.

Cette double division est propre à prévenir la confusion; sans elle, la collection pourrait ressembler à un chaos, ou à un magasin d'objets incohérents; inconvénient grave qui, sans doute, a contribué à retarder chez nous la formation d'un vrai musée de cette espèce, bien que l'utilité en soit incontestable.

Les objets d'art étrangers, s'ils sont disposés dans un ordre méthodique et instructif, ne seront pas examinés sans fruit par les industriels, soit pour certains usages qui pourraient entrer dans notre économie domestique, soit pour les produits qui manquent à nos arts, soit pour la beauté des nuances tirées de certaines substances colorantes. Il existe en Afrique, par exemple, des alliages ou plutôt des plaqués inconnus à notre industrie. Je citerai encore un instrument qui a pour objet l'éducation physique, c'est-à-dire la gymnastique; c'est un arc en fer, d'environ deux mètres de long : la corde est aussi de fer; c'est une chaîne très-forte, et qu'il est extrêmement difficile de tendre et d'écarter de l'arc. Celui qui s'exerce avec cet instrument doit l'ouvrir assez pour laisser passage à la tête, aux bras ou aux jambes, et successivement; mais ce n'est qu'avec un assez grand effort musculaire qu'il peut en venir à bout, qu'il peut séparer suffisamment l'arc de la corde et prévenir le danger d'être serré comme dans un étau; d'autres exercices du même genre se feront sans doute remarquer dans une collection complète.

Puis-je terminer ces réflexions sur la branche la moins savante de l'Ethnographie, savoir les collections matérielles, sans rappeler au moins, par quelques mots, le but élevé que se propose la science nouvelle, bien comprise; sans dire sa haute portée sociale et son influence probable sur la civilisation, sur les progrès de l'humanité? N'est-il pas vrai que quand les hommes se connaîtront plus, ils pourront et sauront mieux s'apprécier. De toutes les barrières qui séparent les peuples, il n'en est pas de plus difficile à franchir que la

différence des langues (car aujourd'hui la distance, l'espace n'est plus rien); l'Ethnographie peut y réussir un jour. On a beaucoup parlé, au temps de l'abbé de Saint-Pierre, et depuis cent cinquante ans, de la paix perpétuelle : Jean Jacques en parlait aussi, et; aujourd'hui, il existe en Angleterre une Société des Amis de la Paix, qui professe cette doctrine; mais rien n'annonce que ces vœux soient prêts de se réaliser : qui sait si les travaux, les découvertes des Ethnographes ne conduiront pas un jour à ce but désiré ? Que les hommes, je le répète, se connaissent plus : ils s'estimeront, et peut-être s'aimeront davantage.

JOMARD.

KHIVA

APERÇU HISTORIQUE DES RELATIONS DU KHANAT AVEC LA RUSSIE

Par C. DE SABIR

La récente réunion à la Russie de la vaste contrée Amou-rienne et du fertile pays Transilien qui a permis à l'empire moscovite de reculer ses frontières jusqu'au cœur même de l'Asie, a attiré l'attention de l'Europe sur les immenses progrès accomplis depuis peu par les Russes dans cette partie du monde, progrès qui, vu la crise politique que traverse en ce moment la Chine ainsi que la Barbarie, et la faiblesse des gouvernements musulmans de Khiva, de Bokhara et du Kokand, tendent à s'accroître de jour en jour, et à contrebalancer singulièrement l'influence anglaise.

S'il est vrai que les intérêts rivaux de la Russie et de la Grande-Bretagne finiront un jour par forcer ces deux puissances à se rencontrer dans les plaines de l'Asie centrale l'arme au bras, il faut avouer que ce jour-là n'est pas trop éloigné.

Déjà du côté du lac Issyk-Kul, de la mer d'Aral et de l'Cussouri, la diplomatie anglaise a dû subir plus d'un échec, et les immenses plaines qui séparent aujourd'hui les possessions russes des colonies anglaises, jadis le théâtre des grandes luttes d'Alexandre et de Tamerlan, et le berceau des peuples qui ravagèrent l'Europe, — se couvrent peu à peu de forteresses russes qui s'avancent déjà au delà du 43° parallèle, et qui facilitent à la Russie les moyens d'établir

jusqu'à un certain degré sa prépondérance commerciale dans ces parages. La frontière de la Chine, ouverte depuis quelques années au commerce moscovite, reste fermée pour les marchandises anglaises, qui ne pénètrent presque point au delà de l'Oxus ; car, malgré les efforts de nombreux agents pour établir l'influence britannique dans le Fouran septentrional, elle y rencontre, de la part des autorités musulmanes aussi bien que des habitants, fort peu de sympathie. La Russie, profitant à merveille de cet état de choses, fournit donc presque exclusivement ses marchandises aux marchés du Turkestan. Mais son commerce aurait pu prendre une extension bien plus considérable si elle parvenait à ouvrir à ses bâtimens marchands la libre navigation de l'Amon-Déria, sans craindre de perfides entraves de la part des Khiviens. Aussi, malgré les graves inconvénients que présente le fleuve, à cause des bancs de sable qui obstruent son embouchure et même son lit, la Russie ne cesse-t-elle de faire des tentatives auprès des Khans de Khiva, afin d'obtenir la liberté qu'elle réclame, ainsi que la promesse de respecter la vie et les biens des nationaux russes. Mais si, dans l'Amourie et la Dzungarie, la Russie recueille déjà le fruit de ses efforts, les résultats qu'elle a obtenus du côté de Khiva sont bien moins satisfaisants.

La petite flotille que l'empire entretient sur la mer d'Aral, dans le but de protéger la marine marchande, ne consiste qu'en deux vapeurs et deux barges ; quant à cette dernière, elle n'existe qu'à l'état de projet. D'ailleurs, pour développer les transactions commerciales avec Khiva, Bokhara et le Kokand, ou pour ouvrir à travers ces Khanats un commerce de transit avec les pays situés au sud et au sud-est de ces derniers, il eût été indispensable de posséder, dans ces trois Khanats, des agents à postes fixes, ou du moins temporaires, pour protéger le commerce, et fournir au gouvernement moscovite des données positives sur les besoins du pays où ils

résident. Privés encore aujourd'hui de cette protection, les marchands russes ne peuvent soutenir la concurrence avec leurs confrères de Khiva, de Boukara et du Kokand. Rencontrant à chaque pas des persécutions, ils sont obligés de payer sur toutes les marchandises importées et exportées, un droit bien plus fort que les musulmans, — de sorte que, depuis quelque temps, les marchands russes se rendent rarement dans les Khanats, préférant laisser venir les marchands musulmans s'approvisionner chez eux de marchandises à bas prix, tandis que celles qu'ils apportent de l'Asie reviennent aux consommateurs russes à des prix très-élevés. On comprend que, depuis longtemps, la Russie cherche à obvier à cet inconvénient ; mais le succès ne couronne pas encore ses efforts.

L'article qu'on va lire présente justement un aperçu historique des relations de l'empire avec le Khanat de Khiva depuis la moitié du seizième siècle jusqu'à nos jours, et contient quelques détails sur la dernière ambassade russe à Khiva, celle du général Ignatief en 1858, ainsi que sur l'état actuel du Khanat, qui, nous l'espérons, ne seront pas tout-à-fait dénués d'intérêt.

On comprend généralement sous le nom de *Khanat de Khiva* la contrée arrosée par l'Amon-Daria et bornée au nord par la mer d'Aral, à l'est par le désert de Kisyl-Kur et les monts Cheik-Djéli, au midi par le grand désert Turcoman et à l'ouest, par le plateau d'Oust-Ourt.

Mais les prétentions du Khan de Khiva montent au delà. Il regarde comme frontière au nord la rivière Emba et l'Yani-Daria, qui se jettent dans la mer d'Aral, à l'est la bougade Koukertli sur l'Amou-Déria, au midi la ville de Merv et à l'ouest le golfe de Bankal.

Si l'on accepte les réelles limites de Khiva, ce Khanat possède que 400 milles carrés géographiques d'étendue. population, loin d'être homogène, présente au contraire

agglomération de peuplades les plus diverses. Le chiffre ne peut pas être précisé, puisque il n'y a point de recensement. Les peuplades les plus importantes sont : les *Sarthes*, peuplade primitive et dominante, demeurant dans les villes, et s'occupant d'agriculture, de commerce, d'industrie et de sériculture. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les *Sarthes* eurent à souffrir de la part des *Ousbegs*, dont ils se distinguent essentiellement par leur physionomie. — Mais depuis *Ilteser-Khan*, les *Ousbegs* durent se soumettre, et cédèrent le pas aux *Sarthes*, qui occupent aujourd'hui les places les plus importantes dans le *Khanat*.

Les *Ousbegs*, jadis la race victorieuse, n'occupent aujourd'hui, dans le chiffre de la population, que le second rang, et sous le rapport du nombre, et sous celui de l'influence politique. Ils sont dispersés par tout le *Khanat*, et s'occupent de pêche et d'agriculture. Une branche de cette famille, les *Ouïgours*, qui s'étaient souvent révoltés, ont été presque anéantis par les *Khans*. — Les *Ousbegs*, domiciliés aux environs de la mer d'Aral, se nomment *Arasto-Aral*, ou *Aral-Ousbeg*, c'est-à-dire *Ousbegs* insulaires, car toute la contrée au nord de la *Laoudan* (qui forme un bras de l'*Amou-Déria*) est, à proprement parler, une vaste île. La branche principale de la famille des *Ousbegs* porte le nom de *Koungrad* ; c'est d'elle que provient le *Khan* actuel. Le chiffre de la population sarthe et *Ousbeg* peut être évalué à 400,000 âmes.

Les *Kara-Kalpaks*, au nombre de 15,000, mènent en partie une vie nomade à l'embouchure de l'*Amou-Déria*. De toutes les peuplades soumises au *Kan* de *Khiva*, ils sont le plus obsédés d'impôts, qui les ruinent totalement.

Les *Kirghyes*, au nombre de 10,000 âmes, errent dans la partie est du *Khanat*, surtout près du lac *Daoukar*.

Les *Turcomans* reconnaissent depuis bien longtemps le pouvoir des *Khans* de *Khiva*. Ils ont le type et la langue plutôt turque que persane. Beaucoup d'entre eux ont aban-

donné les Khiviens, et sont gouvernés par des chefs indépendants; ceux qui sont restés fidèles aux Khiviens ont voulu prendre part au choix du Khan, ce qui amena de sanglantes luttes, pendant lesquelles périrent de la main des Turcomans trois Khans Khiviens. Enfin ils choisirent un Khan particulier qui réside à Kouna-Ourgendj. Les Turcomans s'occupent d'agriculture, et surtout de l'élevage des chevaux. Les femmes fabriquent des tapis qui ne cèdent point à ceux de la Perse.

Les *Kisyl-Bach* sont des prisonniers persans. Ils sont traités comme esclaves.

Les *Yamchid* appartiennent à une famille turque qui, à la suite du traité conclu par Rahim-Koul avec Dost-Mohammes, retourna dans ses foyers. On les nomme sans aucune raison, Afghans.

Enfin, on rencontre dans le Khanat quelques familles israélites, originaires, de Boukhara, et qui s'occupent de teinturerie et de distillerie.

Il y a à Khiva 1,000 fantassins et environ 20,000 cavaliers, commandés par des Min-Bachys. Le Khan bat monnaie. Les *tilla* (pièces d'or) sont de deux espèces, et valent 16 et 8 francs; les *tenga* ou pièces d'argent, 80 et 20 centimes. Il y a aussi des *poul*, ou pièces de cuivre. Le cours change fréquemment. Aujourd'hui, 48 *poul* forment un *tenga*. La cour de monnaie se trouve à Khiva; elle y a été fondée par Rahim-Khan. Sur les pièces de monnaie, de même que sur les actes officiels, le nom de Kiva est remplacé par l'ancienne dénomination de Kharesm.

En temps de guerre, les troupes reçoivent une solde quatre fois plus forte qu'en temps de paix. L'artillerie est dans un état misérable. Le gouvernement, par suite de troubles perpétuels et de la stagnation du commerce, a beaucoup baissé. En cas de besoin, le Khan emprunte les sommes nécessaires chez les marchands. Les marchandises importées et exportées sont frappées d'un fort droit. La Russie fournit

Après ces quelques préliminaires, nous allons présenter l'historique des relations du Khanat avec la Russie.

Elles datent du règne d'Ivan le Terrible. En 1557, après la prise de Kasan, des envoyés khiviens vinrent pour la première fois à la cour du Czar, pour obtenir le droit d'entrer en relations commerciales avec la Russie. Dès lors, des envoyés khiviens commencent à paraître de temps à autre à Moscou, précisément en 1563, 1566 et 1583. Dans les premières années du dix-septième siècle, les Khiviens portèrent plainte contre les razzias des Cosaques de l'Oural qui, en 1602, s'emparèrent même de la ville de Khiva, mais furent défaits à leur retour. En 1622, le Khan de Khiva, Afghan, chassé par ses parents, chercha la protection du Czar Michel Feodorowitch, et offrit de faire sa soumission à la Russie, si elle l'aidait à monter sur le trône.

En 1700, le Khan Chaniaz répéta la même offre à Pierre I^{er}. Par décret du 30 juillet 1700, le Czar accepta la soumission des Khiviens, et répéta son consentement, en 1703, au nouveau Khan de Khiva Arak-Ahmet. Voici de quelle manière en parle le journal de l'époque :

« Le Khan de Khiva envoya auprès de l'Empereur un ambassadeur pour obtenir l'autorisation de Sa Majesté de se placer, lui et ses peuples, à perpétuité sous le sceptre impérial. Sa Majesté a daigné y donner son agrément, et envoie en conséquence un ambassadeur auprès du Khan de Khiva. » (*Gazette de Moscou*, avril 1703.)

A cette époque-là, le bruit s'était répandu que l'Amou-Daria roulait du sable d'or, et que les Khiviens avaient dans ce butensablé l'embouchure du fleuve dans la mer Caspienne, et l'avaient conduit dans la mer d'Aral; mais, sans beaucoup d'efforts, on pouvait ériger une digue, et faire retourner la rivière dans son ancien lit. Un Turcoman, du nom de Hodja-Néfés, apporta le premier cette nouvelle à Astrakan. Il se lia d'amitié dans cette dernière ville, avec un prince Samonof,

originaire de Ghild, qui embrassa le christianisme, et tous deux composèrent le projet de s'emparer, à l'aide de Turcs, des bouches de l'Amou-Daria, gardées par les Ouzbeks. En 1713, ils présentèrent un projet en ce sens Pierre I^{er}, par l'entremise de son favori, le lieutenant au gardes prince Békovite-Tcherkassky. — Le gouverneur recevait en même temps sur l'existence des gisements aurifères dans la petite Boukharie des assurances formelles, tant de la part du prince Gagarine, gouverneur de la Sibirie, que de celle d'Achur-Bey, qui se trouvait alors accrédité comme envoyé khivien près de la cour du czar. Achur-Bey, qui était venu à Saint-Petersbourg en 1713, y resta jusqu'en 1714. Il sut gagner la bienveillance czarienne, et loin de contre-carrer le projet de Hodja-Néfés, au contraire, indiqua à Pierre I^{er} la possibilité d'élever à l'embouchure de l'Amou-Daria, sans doute sur le promontoire de Krasnovodsk, un fort pouvant contenir 1,000 hommes de garnison, et l'assura que le Khan de Khiva ne mettrait aucun obstacle à l'érection de la digue, et au retour projeté de l'Amou-Daria dans son ancien lit. Achour-Bey quitta Saint-Petersbourg en 1715, en emmenant avec lui six canons avec tout le matériel que le Czar envoyait en cadeau au Khan de Khiva. Mais ayant appris que, pendant ce temps, une révolution avait éclaté à Khiva, le Czar fit confisquer cet envoi à son arrivée à Astrakan, et même fit arrêter provisoirement l'envoyé. La mort du Khan Yadigher, en 1714, fut la cause des troubles mentionnés plus haut. Le nouveau Khan, Arang, de la famille des Karakalpacks, ne résista pas longtemps, et fut remplacé par le Khan Chirhasi, de Bokhara.

Par suite de ce changement de règne, il paraît qu'Achour-Bey abandonna le service khivien, et accepta la proposition de Pierre I^{er}, comme il l'écrit lui-même dans une lettre adressée le 5 mars 1715, au commandant de la ville d'Astrakan, d'aller dans l'Inde pour y acheter des perroquets et des panthères et revenir ensuite en Russie. Le Czar, qui depuis

longtemps avait fixé son attention sur la contrée au delà de l'Indus, cherchait à se rendre compte des difficultés qu'il fallait surmonter pour y parvenir, et avait cru trouver dans l'ex-envoyé khivien un agent qui pouvait lui être utile¹. La nomination ultérieure des lieutenants Kojine et Tév-Kélef, et surtout la fameuse ambassade du prince Békovitch, démontrent clairement le prix qu'attachait Pierre I^{er} à la découverte d'une voie directe dans l'Inde. C'est en 1716 que le prince Békovitch partit pour Khiva et Bokara, en qualité d'envoyé extraordinaire. Le but de sa mission était de recueillir des données sur les gisements aurifères, et surtout sur

¹ Il sera peut-être curieux de rappeler ici, du moins dans une note, que Pierre I^{er} ne faisait que suivre la politique de l'ancienne Moskovie en cherchant à nouer des relations commerciales avec l'Inde. Effectivement, elles datent déjà de 1469 quand Athanase Nikitine quittant Tver sous le règne du duc Michel Borissovitch, descendit le Volga, se réunit à la suite de Chirvan Asambeg, envoyé tartare, ce qui ne l'empêcha pas d'être dévalisé aux bouches du Volga, gagna néanmoins Derbent, Bakou, parvint jusqu'à Guzerate, et au retour visita la capitale du Khorassan, puis Ispahan et Trébisonde. En 1533, Taoussén-Hodja apporta au grand-duc Wassili Johannovitch une lettre du sultan Baber proposant amitié et alliance entre les deux pays. A peu près à cette époque, en 1520 et 1537, le génois Paolo Centurione et le vénitien Marco Foscarini se rendaient à Moscou pour découvrir une route commerciale vers l'Inde Jean le Terrible et surtout Gidounof employèrent tous leurs efforts pour développer les relations de la Moskovie avec l'Inde. Alexis Nikhailovitch dirigea vers le Grand Mogol un envoyé, le négociant Syroéjine, mais le chak Abbas I^{er} ne lui permit pas de traverser son royaume. Il en fut de même d'un nouvel agent, Chorine, envoyé en 1651 en Perse et dans l'Inde. En 1663, trois marchands arméniens arrivèrent de la part du Grand Mogol, mais Alexis Mikhallovitch ne consentit point à ce que le monopole des relations commerciales passât exclusivement aux mains des Arméniens et refusa en conséquence d'octroyer les libertés qu'on lui réclamait. En 1675, à la suite des informations fournies par l'envoyé russe à Khiva et Bokhara, Pasoukhine, on dirigea Yusup Kassimof porter une lettre au Grand Mogol Aurengzeb. Yusup se mit à la suite du nouvel envoyé à Bokhara, Daoudof, et put ainsi gagner heureusement les frontières de l'Inde. Mais Aurengzeb ne consentit point à entrer en relations avec la Russie, sous le prétexte que les deux empires étaient trop éloignés l'un de l'autre. Yusup revint à Moscou en 1678. Dix-sept ans après, un nouvel agent, le négociant Malenkoï, partit pour l'Inde. Par Ispahan il gagna heureusement Agra, Delhi, et fut présenté au Grand Mogol, qui lui fit cadeau d'un éléphant pour l'offrir au Czar. De Surate, Malenkoï se rendit à Bender-Abbas et à Chémakha où il mourut, ainsi que son compagnon et neveu Anikééf. Les résultats de cet important voyage furent donc perdus, car le serviteur de Malenkoï, qui apporta la nouvelle de sa mort, ne put fournir aucune donnée importante sur les pays parcourus. Ajoutons, pour compléter cette notice sur les rapports de la Russie avec l'Inde, qu'il se forma à Orenbourg, en 1750, une compagnie avec le droit exclusif de commercer avec l'Inde pendant une période de 15 années, et dirigea même deux caravanes avec des marchandises pour 30,000 francs, qui furent vendues avec bénéfice. Quelques temps après la compagnie s'était dissoute.

l'Inde, son commerce et les intérêts locaux. Il avait été chargé de l'exploration du littoral oriental de la mer Caspienne et de la mer d'Aral. On lui avait adjoint plusieurs officiers et une suite nombreuse, dans laquelle se trouvaient le prince Samonof et le Hodja Néfés. Environ deux cent marchands tartars, bokhariens, etc., accompagnaient l'envoyé Czarien, dont l'escorte était formée par six cents dragons, deux mille cosaques, et deux compagnies de fantassins. Lorsque Bekovitch parvint au delà de la rivière Emba, il reçut une lettre autographe de son souverain, qui lui ordonnait d'envoyer par la Perse dans l'Inde un homme sur lequel on pût se fier qui ait connaissance de la langue du pays, et puisse recueillir toute espèce d'informations. Il devait retourner par la Chine et le Bokhara. Dans ce but fut dirigé Mirza Tévkéleff². Mais la mort tragique de Bekovitch, dans laquelle, du reste, ne trempa point le Khan de Bokhara, mit fin à tous ces projets. On se souvient que l'envoyé russe fut assassiné à Porsou, à 100 verstes N. O. de Khiva (1717). Dès lors, pendant plus de vingt ans, la Russie cessa toute relation avec le Khanat. En 1731, sous le règne de l'impératrice Anne, on fit une tentative d'entrer en négociations avec les turbulents Khiviens; mais l'envoyé russe, colonel Erdberg, dévalisé par eux en route, fut obligé de revenir sur ses pas. Neuf ans après, en 1740, les Khiviens choisirent pour Khan Abul-Haïr, chef de la Petite-Horde, déjà soumise à la Russie. Acceptant le trône qu'on lui offrait Abul-Haïr proclamait en même temps la suzeraineté de la Russie sur Khiva, croyant mettre ainsi son nouveau royaume à l'abri des attaques de Chah-Nadir. A cette époque, les deux officiers russes, le lieutenant Gladychef et le géodésiste Mouravine, se trouvaient auprès d'Abul-Haïr. Ils lui avaient été envoyés, d'après sa prière, pour faire une reconnaissance de l'embouchure de la rivière Syr-Daria, où le Khan voulait jeter les fondements d'une ville, et l'accompagnèrent ensuite à Khiva. L'un d'eux, M. Mouravine, fut envoyé même à la rencontre de Chah-Nadir pour tâcher de les

détourner de sa marche sur Khiva; mais en vain. Chah-Nadir prit la ville d'assaut ¹.

Abul-Haïr s'étant enfui, le vainqueur nomma Khan de Khiva Tahir, parent du Khan de Bokhara. Mais à peine les troupes persanes se retirèrent-elles, que les Khiviens assassinèrent Tahir, et créèrent Khan Nourali-Sultan, fils d'Abul-Haïr. Pourtant, ayant eu connaissance que Chah-Nadir s'apprêtait à punir les Khiviens de leur félonie, Nourali chercha son salut dans la fuite, et fut plus tard, à la mort de son père, reconnu par la Russie Khan de la Petite Horde Kirghize. Quant à Khiva, c'est le fils d'un ancien Khan, nommé Ilbars, qui monta sur le trône ².

Sous le règne de l'impératrice Elisabeth, en 1750, les Khiviens firent offrir à la Russie, par leur envoyé Yrbeg, de conclure avec eux une alliance. Cela ne les empêcha pourtant pas l'année suivante de dévaliser une caravane russe.

A cette époque-là régnait à Khiva Kaïp, fils de Batyr-Sultan, de la peuplade des Kerghize-Cosaques, auquel succéda son fils Abulhasi.

Il n'est pas peut-être inutile de rappeler ici que le pouvoir des Khans n'était que purement honorifique. Pareils aux rois fainéants de la dynastie mérovingienne, ils laissaient aux

¹ Il se dirigea vers Chémakha, mais la tempête l'ayant fait relacher à Astrakhan, il y fut fait prisonnier. Rendu à la liberté, grâce à l'entremise de l'envoyé russe en Perse, Volynski. Mirza Tevkélef dut revenir à St-Petersbourg. Il devint interprète de l'empereur Pierre I^{er}, l'accompagna dans sa campagne en Perse, et reçut du grand réformateur la mission d'obtenir, à n'importe quel prix, la soumission, du moins nominale, à la Russie des Kerghizes Cosaques qui forment la clef et la porte conduisant à tous les royaumes de l'Asie.

Quand en 1730, Abul-Naïr, pressé par les Dzoudgares, les Bachkirs et les Kalmoucks, offrit sa soumission à la Russie, c'est encore Tevkélef qui fut chargé de la mission délicate de mener les négociations avec les Kirghizes, et, grâce à son énergie, son talent et son éloquence, en 1732 la Petite Horde prêtait déjà serment à l'impératrice, au moment même où les provinces Caspiennes retournaient sous la domination persane.

² Ilbars avait été khan de Khiva, lorsque Chah-Nadir entreprit sa campagne contre le Khanat. Sommé par les envoyés persans de se soumettre, il les mit à mort et se retira dans la forteresse de Hanka où Chah-Nadir vint l'assiéger. Ilbars se défendit à outrance, mais finit par tomber prisonnier et fut condamné à mort avec vingt de ses compagnons. — C'est pendant le siège de Hanka que les Khiviens appelèrent à eux Abul-Haïr, croyant de la sorte arrêter Chah-Nadir dans sa marche victorieuse.

inaks, — espèces de maires de palais, — le soin de tenir les rênes du gouvernement. L'établissement de ces *inaks* date de la conquête du Kharesm par les Ousbegs, qui partagèrent entre eux les villes du royaume et les placèrent sous le commandement des plus anciens de leurs chefs. Ces *inaks*, ou chefs de tribus, formèrent une espèce de conseil qui gouvernait le royaume sous la présidence de l'*inak* de Khiva. Quant au trône, on l'offrait, mais sans aucune espèce de pouvoir, à quelque descendant de Djenghiz-Khan, qu'on allait trouver chez les Kirghiz-Cosaques ou chez les Bokhariens.

En 1793, Mohammed-Fazil-Beg étant devenu aveugle, son neveu, Aviaz-Beg, lui succéda dans la charge d'*inak*, et adressa au gouverneur d'Oufa une lettre dans laquelle il le priait de lui envoyer un médecin qui pût traiter Fazil-Beg. Le gouverneur en référa immédiatement à Pétersbourg, où l'on s'empressa de profiter de la circonstance qui se présentait pour envoyer à Khiva, un agent instruit et capable de fournir les informations désirées sur ce pays peu connu. Le choix tomba sur le major Blankennagel, qui atteignit heureusement Khiva le 5 octobre 1793, mais n'y séjourna pas longtemps. Les Khiviens ombrageux ne virent dans lui qu'un agent diplomatique; aussi s'empressa-t-on de le faire partir le plus tôt possible, et si on lui laissa la vie sauve, il faut l'attribuer tant à son attitude énergique qu'à la crainte que sa mort ne fournît un prétexte à la Russie d'intervenir dans les affaires du Khanat. Le 12 mars 1794, l'envoyé russe quittait déjà Khiva, emmenant avec lui treize compatriotes captifs, et emportant de précieuses notes sur le pays¹.

Le résultat peu satisfaisant de l'expédition du major Blankennagel démontra qu'il fallait de nouveau ajourner l'ouverture des relations avec Khiva. Or, si la Russie, comme nous

¹ Les intéressantes *Tablettes de voyage* du major Blankennagel, avec des annotations d'un orientaliste russe des plus distingués, M. V. Grigorieff, actuellement gouverneur civil de la province des Kirghizes d'Orenbourg, ont été insérées dans le *Véstinik* (bulletin) de la Société impériale de géographie de Russie. T. XXII.

l'avons vu plus haut, ne put y parvenir du temps d'Abul-Haïr, de Nourali, de Kaïp-Sultan et de leurs successeurs, qui pourtant jusqu'en 1800 étaient choisis ordinairement parmi les Kirghizes ou les Karakalpacks, déjà soumis à la Russie, cela lui devint d'autant plus difficile quand, au commencement du dix-neuvième siècle, Ilteser, prince Ousbeg, après avoir soumis tous les autres princes, ses concurrents, se fit proclamer Khan de Khovaresm, et prit envers l'empire moscovite une position ouvertement hostile. Mohammed-Rahim, frère et successeur d'Ilteser (1801-1824), imita son exemple, et après avoir conquis la principauté d'Aral, commença ses attaques contre les Kirghizes soumis à la Russie, enlevant leur bétail et brûlant leurs aouls, de sorte que bientôt toute la Petite-Horde se vit forcée à lui payer tribut.

Ainsi, depuis l'avènement d'Ilteser, les Khans de Khiva saisissent d'une main ferme les rênes du gouvernement et cherchent à procurer à leur royaume une importance politique que jusqu'alors il ne possédait pas.

La Russie ne pouvait tolérer de longtemps un pareil ordre de choses. Si, au commencement, le Khanat, déchiré par des guerres intérieures et gouverné par des princes faibles, ne présentait rien d'inquiétant pour l'empire, la fermeté déployée par Ilteser et ses successeurs à raffermir le trône de Khiva et la politique agressive adoptée par eux envers la Russie, ne pouvaient que nuire aux intérêts de cette puissance en Orient, et même troubler la tranquillité sur ses frontières ouraliennes.

Déjà deux fois, en 1801 et en 1804, le cabinet impérial avait résolu de punir l'audace des Khiviens, et avait décidé en principe la prise de la ville de Khiva. Mais les troubles qui éclatèrent dans le gouvernement d'Orenbourg et d'autres considérations politiques firent écarter ce projet.

En 1819, le capitaine Mouravief, accompagné d'un employé, bachkir fut envoyé, du golfe de Mangychlak à Khiva ¹, pour

¹ *Voyage du capitaine Mouravief à Khiva. St-Petersbourg, 1821.*

ouvrir des négociations; mais il échoua dans sa tentative, et fut même retenu prisonnier.

Les Khiviens, voyant que leur audace restait impunie, recommencèrent de plus belle leurs attaques contre les Russes, et capturèrent un grand nombre de ces derniers, surtout parmi les pêcheries de la mer Caspienne.

Afin de mettre un terme à ce brigandage, le gouvernement russe résolut, en 1836, d'arrêter sur la frontière d'Orenbourg ainsi qu'en Sibérie tous les marchands khiviens qui s'y présentaient, et de confisquer provisoirement leurs marchandises. Ce plan fut mis à exécution au mois d'août de la même année, alors que les Khiviens s'en retournaient de la foire de Nijni-Novgorod. On informa de cette décision le Khan d'alors, Allahkouli, fils de Mohammed Rahim (1824-1840), en lui notifiant que toute relation commerciale sera suspendue et les Khiviens retenus en captivité jusqu'à ce qu'il livre les prisonniers russes; et il s'engagea désormais à n'entreprendre contre les Russes aucun acte hostile.

L'année suivante, un courrier apporta la nouvelle que le Khan était prêt à renvoyer les prisonniers, à condition que les Russes laisseraient partir les marchands khiviens, et raseraient le fort de Novo-Alexandrovsk, sur la mer Caspienne. — On répondit que dès que les prisonniers russes seraient renvoyés, on en ferait de même des Khiviens; quant à la demande de raser le fort, on la laissa, comme grossière, sans réponse. — Quelques mois après, Kaboul-Baï, envoyé khivien, dont le fils se trouvait prisonnier à Orenbourg, arrivait accompagné de vingt-cinq Russes captifs. — Le Khan notifiait que, pour le moment, c'étaient les seuls prisonniers qui se trouvaient à Khiva, mais que si plus tard on en découvrait d'autres, ils seraient également renvoyés. — Le Khan recourait à ce mensonge, au dire des prisonniers russes, pour ne pas exécuter de suite le désir du cabinet impérial. Il craignait qu'un prompt consentement de sa part n'amenât de nouvelles demandes de la Russie concernant le

Koun, ou prix de sang, pour l'assassinat du prince Békovitch, l'indemnité pour les caravanes dévalisées, et même le *Koun* pour tous les Russes morts en captivité.

Aussi le gouvernement russe insista sur le renvoi immédiat de tous les prisonniers, ajoutant que jusqu'à l'accomplissement de cette demande, aucun envoyé khivien ne serait plus agréé par le cabinet impérial. Dans l'espace de deux années à peine, une centaine de captifs furent renvoyés, tandis qu'au printemps de l'année 1839, plus de deux cents pêcheurs furent capturés de nouveau par les Khiviens sur la mer Caspienne.

Le gouvernement se vit donc obligé à prendre des mesures sévères pour protéger ses nationaux et défendre ses intérêts et le 14 novembre 1839, on publia à Orenbourg une déclaration de guerre aux Khiviens. Il y était dit que des considérations justes et sages avaient engagé l'empereur à envoyer une expédition contre Khiva, afin de garantir par la force des armes les droits et les intérêts des sujets russes, de mettre fin au brigandage, de libérer les captifs, de faire respecter le nom russe et de rendre à la Russie l'influence qu'elle est appelée, dans l'intérêt de la paix, à exercer dans cette partie de l'Asie.

Les résultats de cette expédition, conduite par le général Pérovsky, sont connus. Des neiges profondes et un froid très-vif forcèrent le détachement à retourner sans avoir même atteint Khiva. Pourtant, le khan Allah-Kul crut prudent de renvoyer, quelques mois après, tous les Russes qu'il retenait en captivité. Un officier anglais, M. Shakespeare, qui en 1839 arriva à Khiva venant du Caboul, s'offrit à accompagner les prisonniers en Russie. Ils étaient au nombre de quatre cents capturés de 1780 à 1839. Plusieurs d'entre eux occupaient des places importantes à Khiva ; l'un d'eux, Wassili Lavrentief, était commandant en chef de l'artillerie. Le 18 octobre 1804, les prisonniers arrivèrent à Orenbourg, suivis par un envoyé khivien, Athanias-Hodja-Reis-Muphty, porteur d'une lettre à l'Empereur.

Profitant des relations établies avec le Khanat, le cabinet impérial chercha à faire conclure un traité avec Khiva. Un agent russe, le capitaine Nikiforoff, fut envoyé dans ce but en 1844, mais retourna sans avoir pu accomplir sa mission.

Le gouvernement ne se tint pas pour battu et dirigea l'année suivante, à Khiva, un nouvel agent diplomatique, le colonel Danilevsky¹. Il fut assez heureux pour conclure le premier traité de la Russie avec Khiva.

Pendant le séjour de M. Danilevsky dans la capitale du khanat, Allah-Kul, mourut et son fils, Rahim-Kul, lui succéda. Le traité nouvellement conclu ainsi, que les stipulations ultérieures, n'aboutirent pourtant à aucun résultat. Khiva continuait à contrecarrer les projets de la Russie, et cherchant à se fortifier sur la Syr-Daria, employait tous ses efforts pour causer des embarras à son puissant voisin parmi les Kirghizes, dont elle entretenait le fanatisme à l'aide de nombreux émissaires qui, en même temps venaient y prélever le dziaket (impôt) et prêter main forte aux revoltés.

Le gouvernement moscovite, tout en étouffant ces partielles échauffourées, crut néanmoins urgent, pour couper court aux intrigues khiviennes, d'établir tout un système de fortifications sur la rive de la Syr-Daria² qui lui appartenait et porta ainsi un coup fatal à l'influence des khiviens qui, comprirent très-bien l'importance d'un pareil projet en disant que du moment que les Russes boiront avec eux l'eau de la Syr-Daria, les Khiviens ne pourront plus vivre. Mais c'est surtout l'occupation d'Akmetchet (aujourd'hui fort Pérovski) qui imposa aux Khiviens; car, en cas de guerre, ce point pouvait servir d'excellente base d'opérations contre Khiva.

Aussi, dès ce moment, le Khan commença à craindre sérieusement une lutte ouverte avec la Russie. Mais tout en

¹ On doit à M. Danilevsky une excellente *description du Khanat de Khiva*, insérée dans les *Mémoires de la Société impériale géographique de Russie*. T. V.

² C'est à cette époque que se rapportent les remarquables explorations de la mer d'Aral, par MM. Boutakof et Pospélof.

repoussant les propositions en ce sens qui lui avaient été faites par le Khan du Kokand, le Khan de Khiva continuait sous main à nuire à son puissant voisin, et lors de la guerre d'Orient, ses envoyés à deux reprises s'étaient rendus en Turquie.

Au reste, le Khanat lui-même fut bientôt déchiré par des guerres intérieures, et eut à soutenir les attaques des Turcomans et des Persans. Les troubles surgirent surtout à la mort de Mohammed-Emin, petit-fils d'Allah-Kul, qui, en 1855, perdit la vie près du fort S'éraks ¹, dans un combat avec les Turcomans et les Persans. Ils continuèrent jusqu'à l'avènement du Khan actuel, S'eid-Mohammed.

A Mohammed-Eminbab succéda Allah-Khan (fils de Kultu-Mourad-Inak, descendant de Mohammed-Rahim); mais six mois après, il fut tué par les Turcomans de la tribu Téké, près du fort Hysyl-Tekhir, d'après les uns, ou près de Tzckhaus ², d'après les autres. Les Turcomans, poussés par le désir du brigandage et par la haine contre les Khiviens, se ruèrent sur le Khanat, où toutes les villes, sauf Khiva et Pit'n'ek, tombèrent en leur pouvoir. Dans la première de ces villes, on choisit pour successeur à Abdallad Kutlu-Mourad, neveu de Mohammed-Emin, ou petit-fils d'Iltés'er-Khan. Mais au delà de la ville de Khira personne ne reconnut son pouvoir. Tout était chaos dans le Khanat. Les Karakalpaks, imitant les Turcomans, se révoltèrent, et choisirent pour prince Djarlyk-Turu. Quant aux Turcomans, ils élurent pour Khan Ata-Mourad, de la peuplade des Yaoumoudes, branche Achréfi. Kultu-Mourad engagea de son côté les Kirghirzes de la branche Adaï à s'armer contre les Turcomans, qui, en attendant, au nombre de cinq mille hommes, sous la conduite du Bey Mohammed-Niaz, marchèrent sur Khiva. Le

¹ Près de la ville de Merv, 37° lat. et 79° long. E. de l'île de Fer.

² Tachhans, ville khivienne, située sous le 42° degré et le 79° long. de l'île de Fer.

bey, avec une escorte de cent cavaliers, se dirigea vers le palais, sous le prétexte de saluer le Khan ; mais dès qu'il y fut introduit, il s'élança avec ses compagnons sur le Khan, et le tua ainsi que les personnes qui l'entouraient. Voyant le drame qui se passait, le Mekhter (le grand trésorier) ordonna immédiatement de fermer les portes du palais, et montant sur la tour fit entendre le cri de *vacer* (trahison) ! Il paraît que les habitants comprirent de quoi il s'agissait, et se ruèrent sur les Turcomans, qui presque tous périrent ainsi que Mohammed-Niaz.

Après un court interrègne, Seid-Mohammed, fils de l'ancien Khan Mohammed-Rahim, monta sur le trône (avril-1856) à l'âge de trente-deux ans. Il commença par envoyer des troupes contre les Turcomans et les Karakalpacks rebelles ; ces derniers furent battus, et eurent leur Khan tué. Mais ce succès ne fit pas cesser la guerre, qui eut pour résultat une excessive cherté et une famine générale. Les champs restaient sans être cultivés, de sorte que la plus grande partie des Kirghizes, qui avait jadis abandonné le territoire russe furent forcés d'y revenir. Comme à cette époque-là le prix avait haussé sur le pain, dont le poud, valant ordinairement 4 tenga, atteignait alors le chiffre de 20 tenga, le Khan de Khiva envoya demander à l'Émir de Bokhara, Nasr-Ulla-Békadour-Khan, la permission de s'approvisionner sur les marchés boukhariens. Pour comble de malheur, en été, le choléra se déclara à Khiva. La mortalité, surtout parmi les enfants, était grande. C'est à cette époque qu'une ambassade extraordinaire partait de Khiva pour Saint-Petersbourg, pour notifier l'avènement de Seid-Mohammed. Le chéik-ul-islam Fazyl-Hodja, qui la dirigeait, devait adresser les compliments de condoléance sur la mort de l'empereur Nicolas, et les félicitations au nouveau souverain de la Russie. A son tour, le gouvernement moscovite dirigeait, en 1858, un envoyé extraordinaire, le général Ignatieff, auprès du Khan de Khiva. Jusqu'aujourd'hui, les résultats politiques de

l'ambassade ne sont pas livrés par le gouvernement à la publicité. Mais M. Kulevein, secrétaire de la mission, vient d'en publier un compte rendu, dont nous allons donner quelques extraits.

La mission russe quittait Orenbourg le 15 mai 1858, et, après avoir traversé les rivières Ilék et Emba, cotoya la rive occidentale de la mer d'Aral jusqu'au lac d'Aïbour¹. On mit trois jours à effectuer la traversée de ce lac ; ce retard était dû au manque de bateaux indigènes ainsi qu'aux lourds bagages qu'on emportait. Il fallait aussi songer aux approvisionnements d'une nombreuse escorte. Bref, ce n'est que le 25 juin que M. Ignatief atteignit la rive opposée du lac, qui a une longueur de 120 verstes. Sa largeur varie, et, près de l'endroit où nos voyageurs le traversèrent, il accusait 30 verstes². L'eau est douce et le fond limoneux. Les rives sont couvertes de joncs épais, qui couvrent même la surface du lac, en ne laissant qu'un espace étroit, par lequel la communication se fait en petits bateaux.

Une députation ainsi qu'une escorte khivienne attendait en cet endroit les voyageurs, qui se dirigèrent vers Kounggrad. On commença à apercevoir le long de la route des champs ensemencés, des canaux d'irrigation, des villages et des fermes isolées entourées de vergers. A mesure qu'on s'approchait de la ville de Kounggrad, la foule des curieux augmentait en poussant les cris de Ourous ! (les Russes). On s'arrêta dans le palais du Khan, où vinrent se présenter le gouverneur de la ville et quelques notabilités, ainsi que l'employé Divan-Baba, qui, en qualité de commissaire, devait accompagner l'ambassade jusqu'à Khiva. Le gouverneur ne cachait nullement son mécontentement de l'arrivée des Russes, et les engageait bien vivement à se hâter d'aller à Khiva. La cause de son

¹ C'est cette même route que suivit M. Darilevsky en 1843.

² La verste équivaut à 1067 mètres.

empressement était bien simple : il avait reçu l'ordre de régaler, et en partie d'entretenir la mission russe, pendant son séjour dans la ville de Koungrad.

Cette ville est située sur la rive gauche du canal du Kan, près du point où il débouche dans l'Amou-Daria. En face, on voit les débris du mur d'enceinte de l'ancienne Koungrad, qui, jusqu'en 1814, formait un État indépendant, régi par des princes ousbegs. C'est sous le règne de Mohammed Rahim que la ville se soumit au Khan de Khiva. Le monument le plus remarquable de la ville, c'est le palais du Khan, où s'arrêta, comme nous l'avons vu plus haut, la mission russe.

Le 1^{er} juillet, M. Ignatief et ses compagnons se prirent à descendre la rivière Amou-Daria en sept bateaux khiviens traînés par quatre à cinq hommes. On s'avancait péniblement, ne faisant que 15 verstes dans la journée. Craignant de rencontrer les Turcomans, les Khiviens dirigeaient leurs embarcations par les bras de l'Amou-Daria, qui, à cette époque-là était en plein débordement, ce qui a lieu ordinairement en mai et juillet. Le chenal principal change de place alors, et beaucoup de canaux sont obstrués de sable, tandis que dans d'autres, au contraire, l'eau se fraye un chemin. On dirige de préférence les marchandises par la rivière, parce que cela revient meilleur marché que par terre, et que, d'ailleurs, les chameaux, tourmentés par une multitude de cousins, de mouches et de moustiques, périssent en route. D'ailleurs, sur les rives, l'air est humide et engendre des fièvres.

Les villes et les villages situés sur les rives de l'Amou-Daria, par suite des récentes attaques des Turcomans, présentaient un pénible tableau. Les vieillards et les enfants seuls étaient restés, le reste avait été emmené à Khiva ou sur la frontière persane pour être vendu. La ville de Kiptchal eut le même sort.

A trente verstes des ruines de l'ancienne ville de Ghiaour se trouve Yani-Ourgentch, seconde ville du Khanat après Khiva, et centre de l'activité industrielle. C'est de cette der-

nière ville que les caravanes russes s'en retournent en Russie, après s'y être approvisionnées de marchandises. On fabrique dans les environs de la poudre, mais en petite quantité ; c'est à Khasarasp que se trouve la principale fabrication.

Le Darga, ou ministre de la cour, attendait avec une escorte d'honneur nos voyageurs à Yan-Ourgendj. C'était un homme âgé, qui semblait être en grande faveur auprès du Khan, à en juger par son habit en cachemire et son yatagan orné de pierres précieuses. Il exprima ses vifs regrets de ce que la mission rencontrait tant d'embarras sur sa route, et promit de prendre des mesures efficaces pour que cela n'eût plus lieu. Il y avait dans la suite du Darga des musiciens et des danseurs. Les instruments de musique se composaient du *zournai* (clarinette), du *guitchik* (violoncelle), du *doutar* (guitare à deux cordes) et d'un tambour. Quant aux danses, c'étaient plutôt des pantomines.

Le 16 juillet, on abandonna l'Amou-Daria, et, en suivant des canaux latéraux, on atteignit ainsi le jardin du Gumgundan, aux portes de la ville de Khiva, lieu où était né Seid-Mohammed, et qui fut désigné par lui pour résidence à l'ambassade impériale. Le 28 juillet eut lieu l'audience solennelle. A cinq heures de l'après-midi, le maître des cérémonies du Khan vint inviter l'envoyé russe à se rendre au palais. Aux portes de la ville, on avait placé un détachement d'infanterie, et près du palais les gardes du Khan. Après avoir attendu quelque temps dans l'appartement du Mékhter, M. Ignatief et sa suite furent introduits auprès du Khan, qui était assis sur un trône assez élevé, ayant derrière lui l'étendard du royaume et près de lui son yatagan et son pistolet. Trois des ministres se tenaient aux pieds du trône, ainsi que le maître des cérémonies. La lettre impériale portée, sur un coussin rouge par le secrétaire de l'ambassade, fut remise par M. Ignatief au mekhter, et par ce dernier à Seid-Mohammed, qui, ayant dénoué le cordon d'or, ordonna au mekhter de tirer la lettre de son enveloppe de drap d'or. Il regarda ensuite très-attenti-

vement le cachet, et plaça la lettre auprès de lui sans l'avoir décachetée.

Seid-Mohammed a cinq fils légitimes; l'aîné, Babadjan, seize ans. Le frère du Khan, Seid-Mahmoud, homme riche et instruit, exerce sur lui une grande influence.

Durant le séjour de M. Ignatief à Khiva, le Khanat jouissait d'une certaine tranquillité; mais bientôt après le départ de la mission russe, qui eut lieu le 31 août, les Ousbegs de Koungrad et les Karakalpacks se réunirent avec le Khan turcoman Ata-Mourad, tuèrent leur prince Kutlu-Tourad et choisirent à sa place comme Khan de Koungrad Mohammed Fanaah. Ce dernier se fit proclamer Khan du Khovaresm usurpant ainsi le titre des Khans de Khiva, et battit monnaie¹. Mais, en 1859, il fut assassiné, et Koungrad tomba de nouveau au pouvoir de Seid-Mohammed, qui, depuis, eut à lutter contre les Turcomans. Ces derniers s'emparèrent de la ville de Konna-Ourdgendj, et forcèrent Seid à s'enfermer dans la ville de Khiva. — Il parvint à se réconcilier avec les Turcomans, et épousa la fille d'Ata-Mourad. Il marche ensuite, de concert avec eux, contre les Turcomans-Tchadours. — On ignore le résultat de cette dernière expédition mais tout fait présumer que Seid parviendra à affermir son trône, et à apaiser ses turbulents sujets.

C. DE SABIR.

¹ M. Grigorief, gouverneur civil de la province de Kerghises d'Orenbourg, en a donné une description dans les *Mémoires de la Société archéologique de St-Petersbourg*.

LÉON DE ROSNY.

COUP D'OEIL

SUR LA

SCIENCE ETHNOGRAPHIQUE ¹

La Société d'Ethnographie, d'après sa propre définition, s'occupe de l'étude physique, morale et religieuse de l'homme. Elle amasse et elle coordonne les matériaux nécessaires à l'édification d'une histoire scientifiquement complète de l'humanité, c'est-à-dire d'une histoire déduite des manifestations parlées, écrites ou déposées dans les monuments des divers peuples. Dans ce but, la Société demande le concours des voyageurs, des érudits, des philosophes, des naturalistes; et ce commerce qu'elle crée entre des hommes d'habitudes d'esprit et de travaux différents fait tendre leur effort commun vers la connaissance qu'il nous importe le plus d'acquérir, la connaissance de nous-mêmes.

L'érudition moderne a jeté une lumière nouvelle et éclatante sur les questions difficiles qui font l'objet de nos travaux; l'étude comparée des langues a permis d'établir et de fixer les degrés de parenté entre des peuples chez lesquels le climat, le genre de vie, les mœurs, et jusqu'aux croyances, avaient effacé toute trace d'une origine commune. Les langues ont leur évolution comme les individus, et l'érudit, avec quelques mots épars, écrit merveilleusement l'histoire d'un peuple, comme le naturaliste recompose un être entier avec un fragment de squelette.

¹ Lu à la séance générale de la Société d'Ethnographie, le 5 août 1862.

D'autres interrogent les monuments et tirent de précieuses indications de leur forme, de leur disposition et de leurs usages; et, se guidant avec sagacité sur ces pierres jetées çà et là sur la route, ils suivent à travers les siècles les migrations des peuples.

Il n'est pas jusqu'à ces superstitions cruelles et ces sacrifices sanglants, dont de savants écrivains nous ont retracé tout à l'heure l'émouvante histoire et les rits épouvantables, qui établissent entre les peuples sauvages de l'Amérique et de certaines îles de l'Océan une lugubre parenté.

L'étude minutieuse des caractères physiques n'a pas été moins utile à la distinction des différentes races. Dans le siècle dernier, on n'en admettait encore que trois. La couleur de la peau était à peu près le seul caractère distinctif. La mesure de l'angle facial, l'observation de la divergence plus ou moins grande des axes oculaires jointes à l'examen de la stature, de la conformation, de la nature des cheveux et du système pileux en général, ont donné une valeur scientifique aux divisions plus nombreuses qui sont admises aujourd'hui, et ont permis d'établir, comme un type aussi distinct que le nègre ou le mongolique, la race américaine.

Dans son organisation complexe, l'homme présente trois ordres de facultés : les unes dites végétatives, parce qu'elles lui sont communes avec les végétaux ; les autres animales, parce qu'il les partage avec les animaux ; enfin les facultés psychiques, que lui seul possède.

Ces facultés réagissent les unes sur les autres et se modifient réciproquement. L'intelligence ne se peut manifester sans instruments corporels, et la forme physique de l'organe qui lui est destiné a une influence incontestable sur sa manifestation. Ici, ce sont des pratiques barbares qui, comprimant la tête des enfants, arrêtent le développement du cerveau, et amènent l'abrutissement de certaines tribus ; là, au contraire, c'est le peu d'intelligence naturelle, c'est le défaut de savoir

tirer parti des richesses du pays qui plonge telles peuplades dans une misère dégradante, et produit une dégénérescence physique.

L'Ethnographie, pour être complète, doit étudier chez les différents peuples les divers ordres de facultés. C'est assez dire quelle variété et quelle étendue de connaissances elle exige ; c'est assez faire voir qu'elle doit chercher dans les sciences qui semblent le plus éloignées les unes des autres tout ce qui peut servir à éclairer cette histoire si obscure et si complexe de la grande famille humaine.

Mais si l'Ethnographie a besoin du concours des autres sciences, les autres sciences profitent aussi des recherches auxquelles elle préside. Chaque jour, les voyageurs qui ont le courage d'aller étudier jusque chez elles les nations sauvages rapportent, ou des documents précieux pour l'archéologie et l'histoire, ou des récits instructifs pour les philosophes, ou des plantes, des animaux, des produits curieux pour l'histoire naturelle, utiles pour la physiologie et la médecine.

Permettez-moi, Messieurs, d'appeler toute votre attention et de demander le concours de la Société sur un point qui intéresse plus particulièrement ces deux dernières sciences ; je veux parler des poisons employés par les sauvages. L'usage de ces poisons joue un assez grand rôle dans l'existence de ces peuples, pour que leur étude ne sorte pas du cadre que vous vous êtes tracé.

On désigne généralement sous les noms de curare ou woorara tous les poisons dont les tribus américaines se servent pour rendre leurs flèches mortelles, et les employer, soit comme arme de guerre, soit pour s'assurer à la chasse tout le gibier qu'elles blessent.

L'expérimentation physiologique a démontré que les différents curares n'ont pas la même action sur l'organisme ; les uns agissent sur les nerfs moteurs, les autres sur les muscles et le cœur. Tous ne se ressemblent que par la rapidité, du reste plus ou moins grande, de leurs funestes effets.

Le curare a été apporté en Europe à la fin du xvi^e siècle. Plus tard, La Condamine en donna à d'illustres physiologistes et médecins, Albinus et Muschenbrock, Van Swieten, qui en constatèrent la puissance. A notre époque, A. de Humboldt et après lui MM. Boussingault et Roulin, M. de Castelnau appelèrent de nouveau l'attention des expérimentateurs sur cette terrible substance, qu'ils avaient vu préparer par les sauvages sans pouvoir surprendre le secret de sa composition. Aussi depuis deux siècles discute-t-on sur la nature du principe actif qu'il contient. Les uns veulent que ce soit du venin de serpent; les autres pensent que c'est un produit entièrement végétal tiré de certaines lianes. Il serait important que les voyageurs qui visiteront les peuples chez lesquels le curare est employé recueillissent des documents sur le mode de préparation, en se prémunissant contre l'astuce inséparable de la barbarie; il serait surtout très-important qu'ils se procurassent les matières premières qui entrent dans la composition de ce poison. Il n'y aurait pas seulement là un intérêt pour le physiologiste : la médecine en profiterait. Déjà des essais ont été faits contre deux maux terribles, le tétanos et l'épilepsie; et l'incertitude des résultats dans certains cas peut être attribuée à la différence de composition des curares employés. Si l'on connaissait les matières premières, on pourrait en extraire le principe actif, étudier ses propriétés et déterminer exactement la dose donnée au malade, et ainsi le poison deviendrait un remède. L'arme de mort chez les sauvages se changerait chez les nations européennes en un moyen de salut.

Nous allons porter à ces peuples, encore dans l'enfance, les bienfaits de la civilisation; nous leur faisons connaître les lois de la morale, nous les convions à cette communauté d'échanges dans l'ordre physique et dans l'ordre moral, qui fait l'homme meilleur en le rendant plus heureux. Mais notre désintéressement reçoit aussi sa récompense : la science, toute avancée qu'elle est, trouve de nouvelles richesses chez ces peuples pri-

mitifs, qui concourent ainsi, sans le savoir, à ses progrès, de concert avec les nations civilisées.

CLAUDE BERNARD.

de l'Institut (Académie des sciences).

ÉTUDE SUR L'ANTIQUITÉ AMÉRICAINE

[**P**OPOL VUH.— LE LIVRE SACRÉ ET LES MYTHES DE L'ANTIQUITÉ AMÉRICAINE, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg. — Paris (Durand, éditeur), 1861; in-8°. — HISTOIRE DES NATIONS CIVILISÉES DU MEXIQUE ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, par le même. — Paris (Arthur Bertrand, éditeur), 1857-58; 4 vol. in-8°.]

III

(Suite et fin ¹.)

Nous avons à indiquer encore une autre raison qui explique et justifie la froideur du public européen pour l'antiquité américaine; mais, avant de le faire, continuons d'exposer brièvement, d'après l'ouvrage de M. Brasseur, l'histoire des migrations et des établissements tolèques.

Nous avons parlé déjà des Caraïbes, dont la descendance tolèque paraît incontestable². Les peuples tolèques du Honduras, du Nicaragua, du Costa-Rica, du Veragua et d'au delà du Darien jusqu'aux embouchures de l'Orénoque sur

¹ Voy. *Revue orientale et américaine*, 1862, t. VII, p. 174.

² *Livre sacré*, p. CCVI.

l'Atlantique, se vantaient d'appartenir à la puissante nation des Caraïbes¹, la même qui peuplait Cuba, Haïti et les autres Antilles. Le savant auteur prouve l'identité de ces diverses populations, dont le sang s'était mélangé du reste avec celui des aborigènes, les Chichimèques-Quinamés, qui portaient des noms divers suivant les localités : Dirias, Chorotecas, Wabits et autres ; M. Brasseur, dis-je, établit l'identité des populations précitées et des Caraïbes par des preuves que lui fournissent leurs langues et leurs coutumes.

Cependant les Toltèques, après avoir anéanti la puissance des Colhuas, depuis longtemps s'étaient fusionnés avec les Chichimèques ; les Toltèques, par suite de leur accroissement et de leurs dissensions intérieures, toujours très-vives, s'étaient étendus, dès les premiers siècles de notre ère, au delà de l'Amérique centrale et avaient fondé, sur le plateau dit plus tard plateau aztèque ou du Mexique, le centre d'un empire fédéral où l'on distingue la ville de Cholullan, si célèbre par sa pyramide², et celle de Colhuacan, sa capitale, sur le lac de Tenochtitlan³. Cet empire ayant subsisté avec éclat du VIII^e au XI^e siècle⁴, il arriva qu'une tribu toltèque, qui s'était anciennement aventurée au loin vers les côtes du golfe de la Californie, jusqu'aux vallées du Rio-Gila où son souvenir subsiste encore, à ce qu'il paraît, dans ces ruines grandioses qui sont connues sous le nom de *Casas grandes de Montezuma* ; il arriva, dis-je, que cette tribu s'en retourna en partie vers le midi où, parvenue au plateau du Mexique, elle put profiter avec temps des divisions intestines de l'empire fédéré pour s'en rendre maître et pour fonder cet empire de Mexico dont la puissance surpassa tout ce qu'on avait jamais vu en Amérique

¹ *Popol Vuh*, Introd., p. ccii sqq.

² *Hist. des nat. civil. du Mexique*, t. I, p. 201 ; cf. *Liv. sac.*, p. cx.

³ *Ib.*, p. clxii et alibi.

⁴ *Ib.*, p. cclxvi, note 3.

La tribu qui réalisa ce fait social et politique, entaché malheureusement dans ses origines par un sacrifice humain des plus atroces ¹ était celle des Aztèques, et le surnom de Mexicains (Mecitin, Mexitin, Mexicas) lui venait du nom d'un de ses premiers chefs, *Mecitl* le lièvre de l'Aloès ².

Il faut lire dans l'ouvrage de M. Brasseur l'histoire de l'empire aztèque avec sa capitale, Mexico, bâtie, comme Venise, sur pilotis, au milieu du lac de Tenochtitlan ³. Il n'y a pas de lecture plus attachante, et l'intérêt qu'on y prend atteint ses dernières limites quand apparaît sur la scène Fernand Cortès, à l'héroïsme duquel l'histoire ancienne et l'histoire moderne n'ont rien à comparer. Les images d'Alexandre, de César et de Napoléon semblent pâlir devant celle du conquérant du Mexique et de l'Amérique centrale ; et pour être nommé le premier, il n'a manqué à Cortès que d'opérer dans des pays plus importants pour l'histoire de l'humanité que ceux de ces régions inconnues jusqu'alors. Tant il est vrai que, si le mérite est personnel, la récompense à laquelle il a droit lui est refusée ou accordée au gré des circonstances ! Disons cependant que ces circonstances sont toujours providentielles. Il n'y a pas d'aveugle fatalité, quoique peu s'en soit fallu que Fernand Cortès, ce héros incomparable par sa sagesse autant que par sa valeur, ne fût traité comme un vil aventurier et pendu haut et court ⁴. La vérité nous oblige cependant de dire qu'il y a, dans la vie de ce conquérant-missionnaire, deux taches assez grandes pour ternir considérablement l'éclat de ses vertus. La première est d'avoir fait mourir ce roi si doux et résigné qui lui avait ouvert les portes de Mexico et l'avait traité avec une hospitalité qui étonnerait, si elle n'avait été inspirée, en partie du

¹ *Hist. des nat. civil.*, etc., t. II, p. 385, 446 ; cf. p. 448 ; *Liv. sac.*, p. CXCII.

² *Ib.*, etc., t. II, p. 293 sq.

³ *Ib.*, p. 449.

⁴ *Ib.*, etc., liv. XIV, ch. IV ; t. IV, p. 274 sq., p. 293 sqq.

moins, par la peur, par une peur indigne du souverain d'un empire. Ce roi était Montezuma II. Cortès le fit étrangler huis clos le 30 juin de l'an 1520¹. L'autre tache est plus odieuse encore, s'il est possible, puisque Cortès, en faisant pendre, cinq ans après, en 1525, le dernier roi de Mexico, Quauhtemotzin, immolait, sans nécessité aucune, un prince qui avait déployé un héroïsme incroyable dans la défense de sa patrie et qu'il avait promis de traiter d'une manière digne de son rang et de ses vertus². Déjà il avait oublié une première fois cette promesse sacrée quand, cédant aux inspirations cruelles du trésorier Alderete, il avait fait mettre le roi captif à la torture la plus atroce pour l'obliger à découvrir l'endroit du lac où il avait fait jeter les trésors de la couronne. Pour faire ressortir toute l'horreur de ce traitement indigne, citons les paroles de l'historien. Cette torture « était un feu lent appliqué à la plante des pieds, après qu'on les avait graissés, supplice en usage alors en Europe. Le monarque le supporta avec un courage héroïque, sans pousser un soupir, sans prononcer un seul mot ; mais le compagnon de ses souffrances, cédant à la violence de la douleur, parut demander à son maître, par un regard suppliant, la permission de révéler ce qu'il savait : « Et moi, homme sans cœur, lui dit froidement Quauhtemotzin, crois-tu que je sois au bain ou dans quelque plaisir³ ? » Terrassé par ce reproche, l'infortuné persévéra dans le silence et mourut. Les soldats, dont les murmures avaient été la première cause de ce supplice, furent les premiers à réclamer contre ce qu'il avait d'inhumain. Cortès, honteux lui-même de cette horrible scène, commanda avec colère qu'on tirât la victime des mains de ses bourreaux, mal-

¹ *Hist. des nations civil. du Mexique*, t. IV, p. 531.

² *Ib.*, p. 501, 608.

³ *Ib.*, p. 512 sq.

des emportements d'Alderete, sur qui il rejeta constamment, dans la suite, tout l'odieux de sa barbarie. »

Soit ; mais l'histoire n'accepte pas cette excuse, et elle flétrit avec raison la mémoire de Cortès ; elle la flétrit d'autant plus que Cortès fit pendre cette héroïque victime quelques années après, sur un soupçon dépourvu de tout motif sérieux.

Telle est la misère des hommes que nous admirons comme des héros : tous se sont souillés d'un sang innocent.

Cependant, revenant aux migrations des Toltèques, nous les voyons se répandre sans suivre leurs marches avec M. Brasseur dans le nord de l'Amérique jusqu'aux grands lacs, et dans toute la vallée du Mississipi. Nous ne les y suivrons pas, parce que nous nous perdriions dans le vague des indications qui nous sont parvenues sur ces mouvements et sur les civilisations sans fruits appréciables dans l'histoire de l'humanité dont ils sont accompagnés. Peu nous importe d'ailleurs de savoir ce qu'ont été les Toltèques, les Algonquins, les Apaches et les Comanches, les Arizons, les Gutes-Plates, les Pieds-Plats, les Pieds-Noirs et les Nez-Percés, jusqu'à ce qu'ils sont devenus par eux-mêmes ce qu'ils sont, moins que des barbares, des sauvages, et qu'ils ont constamment et obstinément refusé d'accepter un état social plus avancé, et de s'approprier les bienfaits de la civilisation européenne. Suivons donc les Toltèques dans l'Amérique du Sud, où ils étaient descendus par des routes diverses, et où ils avaient fondé des empires parmi lesquels celui du Pérou apparaît comme le plus important. Déjà longtemps auparavant, l'Amérique du Sud avait été peuplée, par suite des commotions que les premiers établissements des Toltèques avaient causées dans l'Amérique centrale parmi les Chichimèques et les Colhuas. Mais il paraît que ces premiers occupants d'un sol encore vierge étaient devenus plus sauvages encore au milieu des montagnes et des bords de l'immense pays qui s'étend depuis les bouches du Magdalena et de l'Orénoque jusqu'aux pampas du Rio-de-la-Plata, que les Peaux-Rouges dans les contrées du Nord. Une

seule tribu de ces premiers venus, les *Vitznahuas*, les mêmes que ceux qui occupaient, sous des noms divers, les rivages de l'Océan Pacifique ¹, paraissent avoir conservé les traditions de la civilisation des Chichimèques avec son culte caractéristique du soleil. Le centre de son empire, qui subsista pendant deux siècles, était la ville de *Tiahuanaco*, près du lac de Titicaca, sur les limites du Pérou et du Bolivia actuels. S'il faut en juger par l'admiration un peu suspecte avec laquelle l'historien indigène, Garcilaso de la Vega, décrit les ruines de Tiahuanaco, berceau de la famille des Incas, à laquelle il appartenait lui-même, l'empire dont s'emparèrent ensuite les Tolèques, sous la conduite d'un chef nommé Cara ², devait jouir d'un degré de prospérité extrêmement remarquable. Les Qquichuas (c'est ainsi encore qu'on désigne les maîtres de l'empire de Tiahuanaco), les Qquichuas comme les Chichimèques en général, ne paraissent pas avoir pratiqué le sacrifice humain, et encore moins l'anthropophagie ³; mais les Tolèques-Caraïbes, qui les renversèrent, introduisirent ces rites abominables dans toute l'étendue du Pérou. Établissant le siège de leur gouvernement dans la ville de *Tapacri*, non loin de Cuzco, ville qui est également tolèque, comme le montre le savant américaniste, M. Aubin ⁴, les conquérants restèrent maîtres du Pérou durant mille ans et plus, jusqu'à ce qu'au xii^e siècle les descendants de l'ancienne race dépossédée parvinrent à renverser l'empire tolèque du Sud, comme celui du Nord avait été renversé au xi^e siècle par les Aztèques. L'homme qui opéra cette révolution politique et qui entraîna aussi, en partie du moins, le ré-

¹ *Liv. sac.*, p. cc sqq., c, cxxvi.

² *Ib.*, p. ccxxviii.

³ Cf. *Hist.*, etc., t. II, p. 426.

⁴ Dans son *Mémoire sur la Peinture didactique et l'Écriture figurative des anciens Mexicains*, inséré dans la *Revue orientale et américaine*, t. IV, 1860.

leur aux croyances solaires des Chichimèques, était l'Inca Manco-Capac. Le rétablissement du culte du soleil, dont Manco-Capac se disait le fils, comme tous les Incas après lui, est assurément une preuve certaine du retour de la race chichimèque à la souveraineté du Pérou. Le culte solaire paraît être le caractère le plus marquant de cette race, et on serait tenté, pour cette raison et pour bien d'autres, de voir dans les Chichimèques un rameau du peuple babylonien ou phénicien. Cette filiation mi-couschite, mi-sémitique, semble vouloir se révéler dans beaucoup de noms qui ont une teinte orientale qu'on ne peut presque pas se refuser à avouer. Je ne citerai que *Ali-Beiba*, *Aben-Amechy*, *Agaab*, *Alom* (Cf. le phénicien *עלם*), *Qaholom* (Cf. *קחלם*) *Izmalch*¹, et ce nom de *Cahba* ou *Cabhaha*, qui désignait un temple où on vénérât une pierre noire, jadis apportée, disait-on, des terres lointaines de l'Orient, et une fontaine absolument comme à la Mecque². Il est vrai que la Cahba, avec la pierre noire et la fontaine, était située dans le pays des Quichés, dans la ville d'Utlatlán, et que les Quichés passent pour une race toltèque. Mais, d'abord, il est certain, je crois, que le temple de la Cahba est antérieur aux Quichés, qui lui substituèrent le temple de Tohil³; puis, la question de la descendance toltèque des Quichés nous paraît fort confusément établie, et, en tout cas, ils n'étaient certes pas de pure race toltèque⁴. Ils ne commencent à se montrer que vers la fin du XII^e siècle⁵, et le nom de la tribu dont ils se disent descendus, et qui est la plus ancienne dans les « Annales guatémaltèques » est *Dan*, *Tan* ou *Tamub*⁶, chez

¹ *Liv. sac.*, p. cciii, note 1; p. ccxxxviii; p. 198 sq., p. 298, note 5.

² *Hist. etc.*, t. IV, p. 626 et alibi; *Liv. sac.*, p. cclxii, 329.

³ *Ib.*, etc., t. II, p. 551.

⁴ M. Brasseur les rapproche des Apaches et des Comanches (*Hist. etc.*, t. II, p. 85).

⁵ *Liv. sac.*, p. cclxy.

⁶ *Hist.*, etc., t. II, p. 75.

laquelle on rencontre ce fait extrêmement curieux et fort caractéristique de la race couschite d'avoir une femme-chef, associée à la souveraineté du prince ¹. Le même fait, M. Brasseur le signale aussi dans l'Amérique du Nord, chez les Natchez ², dont l'état religieux accuse avec évidence leur origine chichimèque, et chez les peuples du Zenu sur le Rio-Magdalená ³, qu'on peut considérer comme une race fort mélangée, bien que M. Brasseur revendique pour eux une origine toltèque ⁴. Enfin, mentionnons encore le nom évidemment sémitique de toute une population au nord-ouest de Tehuantepec, les *Bent-Xono*, population de marchands, et offrant tous les caractères de la race juive ou phénicienne ⁵. Il paraît qu'ils appartenaient à la souche des Mixtèques ⁶, leurs voisins, qui, eux-mêmes étaient une tribu Maya. L'origine des Mayas, qui régnaient dans le Yucatan, est confusément rapportée; cependant, à en juger d'après sa langue abondante en sons brefs et gutturaux ⁷, d'après sa coutume de circoncire les enfants ⁸, d'après sa manière de s'habiller, qui, chez les femmes surtout, rappelle exactement celle des Juifs et des Egyptiens, dit M. Brasseur ⁹, d'après le culte enfin qu'ils rendaient à la fameuse pierre noire déposée chez les Tamub, la plus ancienne race du Guatémala ¹⁰, et appartenant à la souche Maya; je dis qu'à en juger d'après tous ces indices et plusieurs autres, le

¹ *Livre sac.*, p. cxix et note 2, cf. p. 93. — Cf. Eckstein, les *Cares de l'antiquité*, II^e part., dans la *Rev. archéol.*, vol. XV. M. Brasseur, dans l'explication qu'il propose de ce fait (p. 93, note 3), ne me semble pas en avoir saisi la valeur historique.

² *Liv. sac.*, p. CLXVIII.

³ *Ib.*, p. cxix.

⁴ *Ib.*, p. CCXLIX.

⁵ *Hist.*, etc., t. III, p. 42.

⁶ *Ib.*, p. 43.

⁷ *Ib.*, t. II, p. 119; t. III, p. 33.

⁸ *Ib.* t. II, p. 51; t. III, p. 35.

⁹ *Ib.* t. II, p. 67.

¹⁰ *Hist.*, t. II, p. 120.

prépondérant du soleil, par exemple, il semble qu'on uisse presque plus se refuser à attribuer à la race , et conséquemment aux Chichimèques, une origine asia- où prédominerait l'élément couschite. Du reste, imitant serve de M. Brasseur, nous n'affirmons rien à ce sujet ; traditions américaines comme celles des anciens relati- nt à l'Atlantide, qu'auraient découverte et colonisée les iens ou les Carthaginois ¹, sont tellement vagues, les seront longtemps encore de peu d'utilité à la science rique positive.

IV

rivons maintenant à la partie de notre tâche, qui consiste l'analyse du *Popol Vuh*, le Livre sacré ou national des hés, et aussi sans doute, dans une certaine mesure, celui ute l'Amérique primitive. C'est un travail moins agréable celui que nous venons de faire sur le *Commentaire* de l. Brasseur, et sur son *Histoire des nations civilisées du que et de l'Amérique centrale*, et celui qui voudra lire le l Vuh comprendra tout de suite le pourquoi? Le docu- lui-même le fait entendre d'ailleurs dès la première ligne, sant : « C'est le premier livre, écrit anciennement ; mais e est cachée à celui qui voit et qui pense. »

près un court préambule dans lequel l'auteur nous dit qu'il « en dedans du christianisme, » et que ce qui va suivre ne reproduction du texte original « qu'on ne voit plus », tre en matière par le récit de la genèse. Ce récit est sans redit une des parties les plus intéressantes du *Popol Vuh* ; ce qui en atténue singulièrement la portée authentique,

¹ Voy. tous les textes qui s'y rapportent dans l'*Essai sur l'hist. de la Géographie du Nouveau-Continent*, par A. de Humboldt, t. I, p. 191 et alibi.

et nous met en défiance contre la valeur historique de l'ouvrage entier, c'est l'aveu que l'écrivain vient de nous faire, qu'il reproduit le Livre national « en dedans du christianisme ». Au lieu d'un document originellement propre aux Toltèques, nous sommes portés à ne plus voir dans cette genèse américaine, grâce à l'aveu précité, qu'une paraphrase à la manière quichéenne de la Genèse biblique et d'autres textes de l'Écriture. Mais peut-être que nous l'aurions vu, quand même l'écrivain aurait omis de nous dire dans quelles circonstances il écrivait son livre. Qu'on en juge par les citations suivantes :

«...Tout était en suspens, tout était calme et silencieux : tout était immobile, tout était paisible, et vide était l'immensité des cieux... Il n'y avait pas encore un seul homme, pas un animal, pas d'oiseaux, de poissons, d'écrevisses, de bois, de pierre, de fondrières, de ravins, d'herbe ou de bocages : seulement le ciel existait. — La face de la terre ne se manifestait pas encore : seule, la mer paisible était et tout l'espace des cieux. — Il n'y avait encore rien qui fût corps, rien qui se cramponnât à autre chose : rien qui se balançât, qui fût frôlement, qui fût un son dans le ciel. — Il n'y avait rien qui existât debout (il n'y avait) que l'eau paisible, que la mer calme et seule dans ses bornes ; car il n'y avait rien qui existât. — Ce n'était que l'immobilité et le silence dans les ténèbres, dans la nuit. Seuls aussi le Créateur, le Formateur, le Dominateur, le Serpent couvert de plumes, Ceux qui engendrent, Ceux qui donnent l'être, sont sur l'eau comme une lumière grandissante — Ils sont enveloppés de vert et d'azur ; voilà pourquoi leur nom est *Gucumatz* (serpent couvert de vert et d'azur) : des plus grands sages est leur être... tel est le nom de Dieu ; c'est ainsi qu'il s'appelle. — C'est alors que sa parole vint ici avec le Dominateur et le *Gucumatz* dans les ténèbres et dans la nuit, et qu'elle parla avec le Dominateur, le *Gucumatz*. — Et ils parlèrent : alors ils se consultèrent et méditèrent : ils se comprirent ; ils joignirent leurs paroles et leurs avis. — Alors il fit

jour pendant qu'ils se consultaient : et au moment de l'aurore, l'homme se manifesta, tandis qu'ils tenaient conseil sur la production et la croissance des bois et des lianes, sur la nature de la vie et de l'humanité, (opérées) dans les ténèbres et dans la nuit, par celui qui est le Cœur du ciel, dont le nom est Hurakan. — L'éclair est le premier (signe) de Hurakan ; le second est le sillonnement de l'éclair ; la troisième est le foudre qui frappe ; et ces trois sont du Cœur du ciel. — Alors ils vinrent avec le Dominateur, le Gucumatz : alors on tint conseil sur la vie civilisée : comment se feraient les semailles, comment se ferait la lumière ; qui serait le soutien et le nourricier (des dieux). — Qu'il soit ainsi fait. Fécondez-vous (fut-il dit). Que cette eau se retire et cesse d'embarrasser, afin que la terre ici existe, qu'elle se raffermisse et présente sa surface, afin qu'elle s'ensemence et que le jour luise au ciel et sur la terre ; car (nous ne recevons) ni gloire ni honneur de tout ce que nous avons créé et formé, jusqu'à ce que existe la créature humaine, la créature douée de raison. — C'est ainsi qu'ils parlèrent, tandis que la terre se formait par eux. — C'est ainsi véritablement qu'eut lieu la création, comme quoi la terre existe : Terre, dirent-ils, et à l'instant elle se forma. — Comme un brouillard ou un nuage (eut lieu) sa formation dans son état matériel, lorsque semblables à des homards apparurent sur l'eau les montagnes ; et en un instant les grandes montagnes furent... Et ainsi Gucumatz fut rempli d'allégresse... Ainsi fut la création de la terre, lorsqu'elle fut formée par ceux qui sont le Cœur du ciel et le Cœur de la terre ; car ainsi se nomment ceux qui, les premiers, les fécondèrent, le ciel et la terre encore inertes étant suspendus au milieu de l'eau... » Le récit continue par la création des animaux, auxquels le Créateur dit : « Faites entendre votre langage, chacun suivant son espèce, chacun suivant son genre... Dites donc notre nom, honorez-nous, nous votre mère, nous votre père ; invoquez donc Hurakan... » Comme il fut impossible aux ani-

maux de parler, et que l'homme non plus ne put y parvenir le Créateur et le Formateur se dirent : « Ils n'ont pu dire notre nom, quoique nous soyons leurs créateurs et leurs formateurs. Cela n'est pas bon. » En conséquence, Dieu modifie la destinée de ces êtres et leur dit : « Votre chair sera broyée sous le dent, ainsi soit-il. » Puis le Créateur et le Formateur firent un nouvel essai de créatures à former. « Comment faire, se dirent-ils, pour que nous soyons invoqués et que nous soyons commémorés à la face de la terre?... Essayons de faire des hommes obéissants et respectueux qui (soient nos) soutiens et nourriciers. » — Ils dirent. Alors la création et la formation (de l'homme eurent lieu); de terre glaise ils firent sa chair. Cette création ne réussit pas non plus. Alors, s'y prenant pour la troisième fois, ils firent un mannequin travaillé de bois. C'est ainsi que les hommes se produisirent, les hommes qui raisonnent « et ce sont les gens qui (habitent) la surface de la terre. »

Mais voilà que ces hommes travaillés de bois ¹ « n'avaient ni cœur, ni intelligence, ni le souvenir de leur Formateur et de leur Créateur; ils menaient une existence inutile et vivaient comme les animaux. » Alors fut résolue leur destruction. « Les eaux se gonflèrent par la volonté du Cœur du ciel; et il se fit une grande inondation... parce qu'ils n'avaient pas pensé devant leur mère et leur père, celui qui (est) le Cœur du ciel dont le nom est Hurakan; à cause d'eux la face de la terre s'obscurcit, et une pluie ténébreuse commença, pluie de jour pluie de nuit... Ainsi (s'accomplit) la ruine de ces créatures humaines... Or, on dit que leur postérité (se voit dans) ces petits singes qui vivent aujourd'hui dans les bois... »

Ainsi la légende américaine n'attribue pas au déluge le caractère d'universalité qu'on veut mettre dans le récit qu'

¹ Voy. les traditions analogues chez les races indo-européennes, dans la *Zeitschrift für Deutsche Alterthümer*, de Haupt, t. VI, p. 17 sq.

fait du cataclysme le texte biblique ; mais qui, comme je l'ai montré ailleurs, en est réellement absent. Dans la suite du récit quiché, cela est dit encore d'une manière bien plus positive, quoique en termes fort étranges : « Un homme qui s'enorgueillissait, son nom (était) Vukub-Cakix, disait : Véritablement ce qui reste de ces gens qui se sont noyés est extraordinaire, et leur existence est comme celle d'êtres surnaturels. Je serai donc grand encore une fois au-dessus des êtres créés. »

Ce qui suit sur Vukub-Cakix rappelle à quelques égards le récit qu'Isaïe fait de Lucifer, de son orgueil et de sa chute. « Je suis le soleil, dit-il, grande est ma splendeur ; je suis celui par qui vont et marchent les hommes... Il désirait s'agrandir et tout surpasser... » Mais « deux jeunes gens » surviennent ; le premier s'appelait Hunahpu et le second Xbalanqué. Véritablement c'étaient des dieux. A cause du mal qu'ils voyaient en celui qui s'enorgueillissait et qu'ils voulaient soumettre à la face du Cœur du ciel, ils dirent : « Il n'est pas bon que cela soit... » Alors ils attaquent l'orgueilleux et ses fils et les mettent hors de combat. « En ce temps, dit le texte, notre première mère et notre premier père n'étaient pas encore créés... »

Si à ces citations nous ajoutons encore celle du chapitre II de la III^e partie, qui est presque, dit avec raison M. Brasseur, une paraphrase de l'histoire de la tour de Babel ¹, nous aurions à peu près épuisé les passages qui présentent un rapport, altéré il est vrai, mais néanmoins fort visible avec des textes bibliques. Je doute, pour le dire encore une fois, que la critique puisse accepter ces récits pour des documents originaux ayant toujours appartenu en propre à la race américaine, et la raison principale sur laquelle je me fonde en émettant cette opinion est l'inégalité

¹ Voy. aussi p. 253, où il est parlé d'un passage en dedans de la mer, l'eau s'étant partagée.

de ces narrations, soit qu'on les considère en elles-mêmes, soit qu'on les compare avec ce qui les précède et les suit. Si nous les considérons en elles-mêmes, elles se présentent comme des histoires extraordinaires qui seraient redites par un enfant dont elles dépasseraient la portée, et qu'à cause de cela il répéterait un peu à tort et à travers, en les ornant, sans le savoir, de toutes les suggestions de son imagination enfantine. Un tel narrateur présenterait le vrai et le fictif tantôt d'une manière qui permettrait de les distinguer clairement, tantôt et le plus souvent confondus dans un mélange inextricable. Qu'on applique ce critérium, critérium tout expérimental, aux récits bibliques du *Popol Vuh*, et on conviendra, je crois, surtout si pour déterminer son jugement on jette aussi les yeux sur les récits au milieu desquels ils apparaissent et où le fictif surabonde, que ce qui constitue l'élément biblique de ces morceaux n'est pas, généralement parlant, la propriété *ab antiquo* des Américains, mais qu'il leur a été apporté du dehors par les Espagnols, je suppose. Si ce fonds biblique était vraiment antique chez les Toltèques, il n'y a pas de raison pour croire qu'ils l'eussent traité autrement que les origines de leur propre histoire. Or, comment traitent-ils ces origines? Ils les déposent sous les voiles des symboles et des allégories dans des récits où le mystérieux et le bizarre le disputent au merveilleux et au fantastique. Qu'on lise les deux premiers livres.

Pour faire valoir la justesse de mon appréciation, je pourrais m'appuyer encore des preuves que nous fournissent ici les histoires primitives de tous les autres peuples, celles des Hébreux exceptées. Les Babyloniens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Indiens ne traitent pas autrement leurs cosmogonies que leurs origines nationales. Ces deux sujets qui, dans la Bible seule, sont distincts, parce que la vérité ne confond ni ne brouille jamais rien, ces deux sujets s'amalgament, chez les peuples précités et ailleurs, dans des récits où les fables le disputent aux énigmes. Par quel privilège un peuple aussi fonciè-

rement païen que les Toltèques aurait-il conservé plus de lumières sur les commencements du monde et de l'humanité que les Phéniciens, par exemple, dont la cosmogonie donne lieu à un critique célèbre de jeter cet aveu aussi fondé que décourageant : « Il semble que d'un bout à l'autre une volonté perverse et la fatalité aient conspiré pour se jouer des efforts de la critique dans cet obscur dédale de non-sens et d'erreurs¹ ? »

Soyons juste pourtant, et disons que la genèse toltèque n'en est pas à ce degré de perversion ou de corruption historique. L'esprit toltèque, à supposer que le *Livre sacré* ait été rédigé, comme on le pense, dix ou quinze ans environ après l'établissement du gouvernement espagnol², n'avait pas encore eu le temps d'opérer sur les enseignements bibliques des Européens une confusion pareille à celle qui nous désespère dans la cosmogonie babylonienne ou dans celle de Sanchoniathon. Le chapitre II de la III^e partie entre autres, qui semble être une paraphrase de divers morceaux pris dans notre Genèse, se distingue par une rédaction où la clarté de l'exposition s'unit à l'élévation du langage. L'originalité de plusieurs données, dans ce chapitre comme dans quelques-uns de la première partie, nous conduit d'ailleurs à penser que les Toltèques avaient sauvé de l'oubli tel point de l'histoire primitive que les documents bibliques ne donnent qu'à deviner, et à deviner seulement à ceux qui les scrutent sans distraction aucune. Un de ces points nous paraît être, pour le dire encore une fois, la tradition du déluge que le Popol Vuh affirme avoir été partiel, puisqu'il parle de la « postérité de ces créatures humaines qui furent livrées à la destruction des eaux gonflées par la volonté

¹ Renan, *Mémoire sur l'orig. et le caractère véritable de l'hist. phénicienne*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Bell.-Lett.*, 1850, p. 274.

² *Ibid.*, *sup.*, p. VIII.

du Cœur du ciel ¹, » et qu'il dit que « ce qui reste de ces gens qui se sont noyés est vraiment extraordinaire. » Il y a donc lieu de croire que la publication du *Livre sacré* des Quichés apportera un contingent utile à la discussion de plusieurs questions d'histoire primitive, et, ce résultat, s'il était réservé, comme je le pense, au travail de M. Brasseur, paraîtrait sans doute au savant voyageur une récompense bien méritée pour ses longs et persévérants efforts.

J'aurais désiré qu'elle ne fût pas la seule. Cependant comment ne pas le dire? Si nous considérons le *Popol Vuh* comme œuvre littéraire, c'est-à-dire du côté par où les monuments écrits valent comme expression de la civilisation du peuple dont ils émanent, nous devons avouer que le « Livre national » des Toltèques ne pourra jamais nous porter à l'admiration de la civilisation américaine. Que cette civilisation ait été brillante sous le rapport matériel, il n'y a pas le moindre doute : ce que M. Brasseur nous en dit, d'après les témoignages les plus assurés, nous la montre, sous le rapport extérieur, à la hauteur des civilisations les plus développées et les plus raffinées de l'Asie antique. Mais, je le demande, qu'est-ce que nous font toutes les perfections s'il n'y a rien pour l'âme, s'il n'y a rien qui nous touche le cœur, s'il n'y a rien qui nous élève l'esprit, si le *sursum corda* enfin n'y trouve nulle part un écho? La perfection des choses extérieures n'est pas à dédaigner, mais à condition qu'elle soit portée et soutenue par le culte de la beauté morale. Sans cela je m'en moque. Pour qu'une civilisation nous intéresse d'une manière durable, il faut que l'humanité intérieure y trouve son compte, il faut qu'elle nous parle par un chef-d'œuvre littéraire. Un tel chef-d'œuvre suppose toujours dans la nation d'où il sort la culture des intérêts moraux. Malheur à la civilisation qui en ce point essentiel est demeurée impuissante : son nom sera voué à l'oubli.

¹ Voy. I^{re} part., chap. III.

Eh bien, est-ce que la civilisation tolèque a réalisé sous une forme qui lui soit propre un reflet de cet idéal littéraire qui chez les Hébreux s'appelle la *Bible*, chez les Indiens le *Véda*, chez les Perses l'*Avesta*, chez les Grecs l'*Iliade*, chez les Latins l'*Énéide* ? M. Brasseur ou l'avenir nous le dira, car nous ne pensons pas que le *Popol Vuh* puisse jamais passer pour un chef-d'œuvre littéraire. Il est vrai que nous n'entendons pas la langue dans laquelle il est écrit et qui peut avoir ses beautés ; nous serions mal venu pour le contester. Mais si nous n'entendons pas la langue tolèque, nous n'en sommes pas moins apte à juger ce qu'elle a produit, puisque M. Brasseur nous en donne la traduction. Une œuvre littéraire qui est belle en soi garde sa beauté, ou du moins une grande partie de sa beauté, dans la traduction et même dans une traduction peu soignée. La traduction, à vrai dire, est la pierre de touche du mérite intrinsèque de toute œuvre littéraire. Aucun traducteur n'a pu encore gâter la *Bible*, Homère ou Virgile. Nous pouvons donc juger aussi du mérite littéraire du « Livre national » des Guatémaltèques, qui est nécessairement une œuvre capitale de la littérature tolèque, par la traduction assurément méritoire que nous en donne M. Brasseur. Or, il résulte pour nous de cette traduction que le *Popol Vuh* est une œuvre où abondent les incohérences, la confusion, le mauvais goût, les conceptions enfantines et le merveilleux puéril ¹. Il n'y a vraiment pas dans cette œuvre, à l'exception des rares passages que nous avons signalés, il n'y a vraiment pas une page entière dont on puisse dire : Voilà qui est beau, voilà qui augmente d'une grande et noble pensée l'héritage commun de l'humanité, qui ajoute une perle au trésor littéraire des siècles, et mérite que l'ancienne civilisation américaine prenne rang et place parmi les civilisations des autres peuples antiques.

¹ Voy. par exemple les pp. 245 sqq., où le soleil opère une pétrification générale.

Hélas ! ceux qui ne demandaient pas mieux que de se passionner pour l'antiquité américaine, il faut qu'ils se résignent. A moins qu'on espère encore une découverte réparatrice, fort peu probable selon nous ¹, aucune illusion n'est plus possible : l'Amérique ancienne a donné sa mesure ; la déception est complète. Ces nations, qui nous révoltaient déjà par les abominations portées à un degré inouï du sacrifice humain et de l'anthropophagie, nous repoussent encore par leur incapacité de réaliser le beau dans le domaine de l'art et de la pensée, et la Providence, en permettant qu'elles fussent frappées du glaive de l'extermination, au physique comme au moral, n'a été, il faut le proclamer, que juste à leur égard. Mal-faisants et inutiles à la fois, les anciens Américains méritaient de disparaître, et ce qu'on observe dans les dispositions de leurs descendants doit nous faire désirer que leur tombeau reste scellé. Mais ce désir, qui nous paraît suffisamment justifié par les trois raisons que nous avons exposées, ne s'étend point, nous avons à peine besoin de le dire, à tout ce qui dans les travaux de M. Brasseur peut offrir un intérêt quelconque aux études historiques ; et c'est parce que nous croyons ces travaux d'une importance capitale pour l'étude que nous n'avons pas regretté de leur consacrer tous nos soins. En effet, si, pour marquer tout de suite la portée probable des études du savant américaniste, nous rapprochons la tradition du déluge partiel du Popol Vuh des autres données que nous trouvons dans ce livre et ailleurs sur le caractère et les habitudes des Toltèques, je veux dire, de cette passion étrange et tout à fait anormale de verser le sang humain, de cette férocité innée aux Nahuas, qui les poussait à dévorer leurs semblables, de leur

¹ M. Brasseur nous dit, il est vrai, que les Toltèques avaient une riche poésie sous le rapport épique, lyrique et dramatique ; mais puisque leur religion manquait d'élévation morale, comment leur poésie aurait-elle pu posséder cette qualité ? Et c'est par l'élévation morale seule que la poésie vaut réellement.

civilisation excessivement développée, mais toute matérielle ; si enfin nous considérons la possibilité que fait ressortir M. Brasseur de Bourbourg de l'immigration de la race nahualt dans l'Amérique par le nord-est de l'Asie, nous nous voyons conduits en quelque sorte comme par la main à conclure que les Nahuas-Toltèques appartiennent à cette race que le texte de notre Genèse nous montre comme n'ayant pas été atteinte, dans sa totalité, par le déluge qui engloutit tous les Sethites, à l'exception de quelques personnes seulement, et cette race est la race Caïnite, dravidienne, céphène, n'importe le nom. La race caïnite verse le sang humain dès son origine ; l'ivresse du meurtre semble animer la voix de Lemech ¹, et le désir de tuer se montre dans son chant comme une passion héréditaire de toute la descendance du premier meurtrier. Cette descendance se répand dans l'extrême Orient ; là elle bâtit des villes, sans cesser de mener une vie errante ; elle invente et cultive les arts ; elle se montre habile dans la métallurgie. — Qu'on lise le chapitre iv de la Genèse, si riche en faits dans sa concision, et qu'on relise aussi le document du déluge ², que Herder appelle « le Journal de l'arche, fait au milieu des événements qu'il rapporte ³. » Nous sommes tout disposé à nous en rapporter sur ce point au jugement des hommes compétents.

CHARLES SCHOEDEL.

¹ D'après le *Sépher Hayaschar*, section *Bereschith*, Lemech tue même son aïeul Caïn et son fils Tubalcaïn.

² Voy. mon mémoire : *De l'Universalité du Déluge* (1858), et mes *Lettres* sur le même sujet. (Dans la *Revue orient. et améric.* 1859.)

³ Herder, *Hist. de la poésie des Hébreux*, trad. franç., p. 229 sq. — L'illustre écrivain ajoute : « Le narrateur n'a jamais connu de pays ni même entendu parler d'une terre que les eaux du déluge n'aient point submergée. Si, dans les lointaines contrées orientales, les hautes montagnes, et derrière ces montagnes de vastes empires, ont été épargnés, il ne le savait pas et ne devait pas le savoir. »

NOTICE

SUR LA

CHRONOLOGIE SIAMOISE

L'histoire positive du royaume de Siam ne remonte guère au delà du ^{xiii}^e siècle de notre ère. Les historiens indigènes la reportent cependant à des temps beaucoup plus reculés, et les annales les plus célèbres dans le pays commencent à l'an 500 avant notre ère. Ces annales sont intitulées : *Pongsavadan*. M. Léon de Rosny possède un manuscrit original d'une assez belle main, qu'il a bien voulu nous communiquer. Ce manuscrit comprend la première partie de ces fameuses annales, et, sous le titre de *Pongsavadan muang-nua* « Annale du royaume du Nord », renferme le récit des événements et la grande partie fabuleux qui datent de l'époque du bouddha *Phra Khôdom*, jusqu'à la fondation de la célèbre cité d'*Ayouthaya* plus connue sous le nom latinisé de *Juthia*.

La seconde partie reprend avec la fondation de *Juthia*, et nous trace le cours des événements depuis l'an 1350 jusqu'à nos jours. Le récit des périodes modernes a été ajouté successivement par divers auteurs au corps primitif de l'ouvrage.

Avant d'entrer dans l'examen de la chronologie siamoise proprement dite, il ne me semble pas inutile de reproduire la liste des principaux manuscrits siamois connus dans lesquels les orientalistes pourront puiser des faits pour constater les données de cette notice, et au besoin pour les compléter¹ :

¹ Cette liste a été extraite d'un catalogue en latin rédigé par Mgr Pallegoix, évêque de Mallos.

1. Annales des royaumes du Nord. (Il est bon de remarquer à cette occasion que le nord du Siam a été peuplé avant le sud, et que le berceau de la civilisation dans ce pays doit être placé non loin des frontières actuelles de la Chine.)

2. Annales du royaume de Siam. (Complément de l'ouvrage précédent.)

3. Sur la guerre contre la ville de Marit (Mergui.)

4. *Praninthin*. (C'est le titre généralement donné à tous les calendriers.)

5. Défaites des Cochinchinois par les Siamois.

6. Histoire du roi Anirout.

7. Histoire du roi Lo à la recherche d'une épouse.

8. Histoire du roi Phéttha-Mongkout, qui enlève la fille d'un autre roi.

9. Documents sur le roi Phali.

10. *Inao*, extrait des Annales malayes.

11. *Maha-Vong*, Annales de l'île de Ceylan.¹

12. Histoire du roi Phra-Rot.

13. Histoire du roi Tchaïyatchèt et de ses sept concubines.

14. Histoire du roi Outhaï et de sa femme Nakha.

15. *Ratchathirat*, Annales du royaume de Pégou.

16. Annales primitives des Chinois.

17. Ruses stratégiques des Chinois.

18. Histoire du roi Outhèn, qui enlève la fille d'un autre roi.

19. Guerre du roi Thattarot contre le roi Phrommathat.

La liste qui précède suffit pour montrer que la grande majorité des livres historiques des Siamois tient beaucoup plus du roman que de l'histoire proprement dite, et tout nous porte à croire que les meilleurs renseignements qu'on pourra se procurer sur l'histoire positive de Siam devront être empruntés ailleurs que dans les écrits indigènes. Pour les époques plus

¹ C'est probablement la traduction en siamois, si ce n'est la copie en pali, du *Maha-vongse*, la chronique singhalaise, document très-précieux en ce qu'il a, chose rare dans l'Inde, un caractère historique déterminé par des dates précises. — C. S.

récentes, au contraire, les sources thal seront excessivement précieuses, d'autant plus qu'on en découvre chaque jour de nouvelles tant dans les monastères que chez les riches particuliers du pays.

I. — Origine du Monde.

Les Siamois rapportent sur le commencement du monde une foule de légendes merveilleuses qui ne sont pour la plupart que de pâles et monotones imitations des légendes indiennes. Voici cependant, sur la création, un récit qui, s'il n'a pas d'autre mérite, a au moins celui de posséder une couleur locale des plus singulières :

« A l'origine des choses, les éléments du monde (*lokathat*) étaient répandus péle-mêle dans la profondeur d'un océan de boue noire. L'obscurité la plus profonde régnait sur toute chose, et les éléments des êtres, ne pouvant pas se reconnaître, restaient empêtrés les uns dans les autres. Au fond de l'océan bourbeux se trouvait l'abîme infernal (*Khoum-narok*) entouré d'épaisses murailles de fer brûlant. Dans cette prison était renfermé le soleil. Il arriva un temps où la chaleur du soleil fit fondre les parois de sa prison de fer, et alors la lumière apparut pour la première fois au-dessus de l'univers. L'épouse du soleil sortit en même temps et prit place dans le ciel ; mais, comme elle avait passé sa jeunesse dans l'obscurité, elle voulut continuer à vivre dans les ténèbres, et elle devint l'astre des nuits. En même temps le fer en fusion s'élança hors des flots de boue en ébullition, et en retombant forma les rochers des montagnes. La partie pure des eaux s'évapore et forma les nuages, et la partie impure forma la substance terrestre. Alors un génie d'une grandeur prodigieuse apparut entre le ciel et la terre ; et, après avoir reconnu que la tranquillité s'était rétablie dans les éléments, il songea à for-

mer des êtres avec des parcelles qui flottaient encore à la surface des flots. Avec les parcelles blanches il créa d'abord les poissons, qui l'aidèrent à recueillir les autres parcelles de l'océan. Il saisit ensuite les parcelles noires et en forma les oiseaux qui volent dans les airs. Puis il prit les parcelles jaunes et en forma les animaux qui vivent sur la surface du globe. Enfin il rassembla les parcelles rouges, afin d'en former des êtres supérieurs pour commander à tous les animaux. Mais il ne put trouver que peu de parcelles de cette couleur ; et, après avoir créé le premier homme, il s'aperçut qu'il n'en avait point assez pour lui créer un compagnon. Aussi, au lieu de donner à la femme un organe proéminent, il lui laissa un espace creux dans le corps ; et il ordonna à l'homme de remplir cet espace creux avec la proéminence qu'il avait seul ; et aussitôt la femme retrouva en elle ce qui lui manquait, et la terre commença à se peupler d'habitants. Une fois cette création terminée, le grand génie s'éleva dans les airs et ne reparut plus.»

Je n'ai pu découvrir encore aucune généalogie des génies qui, suivant les croyances populaires des Siamois, occupèrent le monde dans la première période de la création. Ces généalogies, du reste, n'auraient sans doute, quant à présent du moins, qu'un assez médiocre intérêt pour nous ; et il faudrait, pour y puiser des enseignements utiles, connaître à fond les mythologies de l'Inde qui ont dû nécessairement servir de base, ou tout au moins s'amalgamer avec la mythologie siamoise.

Revenons donc à la chronologie proprement dite, et commençons par examiner les moyens qu'emploient les Siamois pour la supputation des temps.

II. — Ères usitées au Siam.

Les Siamois comptent les années en se basant sur deux

ères différentes ¹. La première est désignée sous le nom de *Phouttha-Sakkarat* ou « ère de Bouddha », et répond à l'an 543 avant J. C., date de la mort de Somana-Khodom (en sanscrit : *Çramana-Gāutama*), la dernière incarnation du Bouddha. — La seconde est intitulée *Choula-Sakkarat* ou « petite ère », et remonte à l'ancien roi *Phra-Ruang* (638 de J. C.) ². D'autres auteurs indigènes prétendent que cette ère remonte à un autre prince nommé *Phaya-Krek*; mais la tradition populaire en fait honneur au précédent. On raconte à ce sujet que, lorsque le roi Phra-Ruang se fut délivré, lui et le peuple siamois, du joug du roi de *Kamphotcha-Nakhon*, il réunit les sorciers et les magiciens du pays dans une salle où il avait fait venir les bonzes les plus éclairés du royaume, et leur exprima l'intention qu'il avait de réformer le calendrier. Mais comme on lui objecta que l'ère nouvelle qu'il voulait instituer ne serait adoptée par aucun des princes ses voisins, et que, par conséquent, elle parviendrait difficilement à lui survivre dans ses propres États, il envoya des ambassadeurs pour inviter les souverains, ses alliés, à venir prendre part à l'inauguration d'une nouvelle chronologie. Beaucoup de princes demeurèrent sourds à cet appel; mais ceux qui habitaient le plus près de la capitale du monarque siamois n'osèrent pas se dispenser de le satisfaire. A leur arrivée, ils reçurent de Phra-Ruang de riches présents sur lesquels on avait indiqué, par des images, l'ère récemment établie. Il n'en fallut pas davantage pour les décider à s'y conformer ³.

Partant de ces deux points de départ, les Siamois divisent

¹ Mgr Pallegoix, *Grammatica linguæ thai*, p. 111; M. de Rosny, *Études asiatiques*, p. 171.

² Il paraît que ces deux ères sont également en usage au Kamboje : M. de Rosny nous dit les avoir trouvées l'une et l'autre mentionnées sur des modèles en ivoire de médailles kambojiennes envoyés à l'Hôtel des Monnaies de Paris, et qu'il avait été chargé de déchiffrer pour cet établissement. La copie des légendes kambojiennes de ces médailles a été déposée dans les archives de la Société d'Ethnographie.

³ Cf. les données de Mgr Pallegoix, dans sa *Descr. du roy. Thaï*, t. II, ch. xix.

leurs années en douze mois lunaires (*duèn*), composés alternativement de 29 et de 30 jours. Les mois de 29 jours sont dits petits mois (*duèn khat*). Il en résulte qu'ils ont à ajouter tous les trois ans un mois intercalaire, qu'ils nomment *duèn-athikhamat*, et qui est le double huitième mois dans les années bissextiles.

Deux cycles sont en usage : le premier est désigné sous le nom de petit cycle, et se compose de douze années, désignées comme ci-après :

1 Année du rat.	7 Année du cheval.
2 — du bœuf.	8 — de la chèvre.
3 — du tigre.	9 — du singe.
4 — du lièvre.	10 — du coq.
5 — du grand dragon.	11 — du chien.
6 — du petit dragon.	12 — du porc.

A chacune de ces années, les Siamois attachent un génie protecteur. C'est ainsi qu'on en voit figurer dans les recueils de prophéties ou de fastes, qu'ils composent avec grand soin pour les riches personnages du pays ¹. Le génie tutélaire est placé sur le trône, revêtu des insignes de l'autorité et de la coiffure pyramidale. L'artiste place à ses côtés ou sous lui la figure de l'animal cyclique auquel il répond. Puis, au feuillet subséquent, on voit le génie fuyant sur son animal pour laisser la place au génie et à l'animal cyclique qui doit lui succéder. D'autres peintures représentent les événements fastes ou néfastes de la période sur laquelle préside le génie.

Ce cycle de douze années, dont chacune est distinguée par le nom d'un animal, est une coutume commune à la plupart des nations appartenant à la grande famille tartare, aussi bien aux Turcs, sur les rives européennes du Bosphore, qu'aux Japonais, aux derniers confins de l'Asie orientale. Ce qu'il y a

¹ On verra une de ces figures reproduite sur la planche ci-jointe, d'après un magnifique manuscrit de ce genre, qui fait partie de la collection de M. de Rosny.

même de très-remarquable, c'est que l'ordre et le nom des animaux est à peu près, le même chez tous ces peuples. Sau-maise a prétendu retrouver l'origine de ce cycle chez les Chaldéens, et le P. Georgi a étendu cette remarque jusqu'aux Grecs et aux anciens Égyptiens. Quoi qu'il en soit, le tableau suivant présentera des analogies dont il ne sera peut-être pas absolument téméraire de tirer quelques conséquences ethnographiques.

CYCLE DUODÉNAIRE.						
TRADUCTION	SIAMOIS	CHINOIS	COCHIN-CHINOIS	TIBÉTAIN	JAPONAIS	ZODIAQUE.
1 Rat.	Chuet.	Chou.	Touot.	Tchip.	Ne.	♏
2 Bœuf.	Chalou.	Nicou.	Bo.	Lang.	Ousi.	♉
3 Tigre.	Khan.	Hou.	Houm.	Tah.	Tora.	♊
4 Lièvre.	Tho.	Tou.	Tho.	Io.	Ou.	♋
5 Dragon.	Marong ¹ .	Loung.	Rong.	Brou ² .	Tatsou.	♌
6 Serpent.	Maseng ¹ .	Che.	Ran.	Proul.	Mi.	♍
7 Cheval.	Mamia.	Ma.	Ngua.	Tha.	Mouma.	♎
8 Chèvre.	Mamè.	Yang.	Dé.	Lou.	Fitsouzi.	♏
9 Singe.	Vok.	Heou.	Khi.	Prehou.	Sarou.	♐
10 Coq.	Ra : ka.	Ki.	Ga.	Tcha.	Tori.	♑
11 Chien.	Tyo.	Keou.	Tyo.	Ki.	Inou.	♒
12 Porc.	Koun.	Tchu.	Heo.	Pah.	I.	♓

Malgré les différences nombreuses qu'on rencontre entre ces noms zoologiques d'années chez les différents peuples men-

¹ Le mot siamois *marong* désigne « le grand Dragon », et *maseng* « le petit Dragon ».

² Le mot tibétain *brou* signifie « tonnerre » ; il indique toutefois le Dragon, animal chimérique, qui est censé causer les éclipses de soleil et de lune, lorsqu'il s'avise de vouloir manger quelques morceaux de ces constellations.

tionnés ci-dessus, on ne pourra s'empêcher de reconnaître quelques analogies qui n'ont pu être le résultat du hasard ; comme : Le RAT : *chuet* (en siamois), — *chou* (en chinois), — *tuot* (en cochinchinois), — *tchip* (en tibétain). Le TIGRE : *khan* (siamois), — *houm* (cochinchinois), — *hou* (chinois). — Le LIÈVRE : *tho* (siamois), — *tou* (chinois), — *tho* (cochinchinois). Le DRAGON : *marong* (siamois), — *rong* (cochinchinois), — *lounq* (chinois), etc.

Nous avons dit que ce cycle zoologique de douze années se retrouvait chez la plupart des nations tatares ; et, malgré la différence qui se remarque généralement dans le vocabulaire des peuples de cette famille, on rencontre de frappantes ressemblances qui prouvent une seule et même origine : 2^e le BŒUF : *oukez* (en turc), — *ouker* (en kalmouc), — *ouker* (en mongol), — *ikhan* (en mandchou). 3^e le TIGRE : *pars* (turc, kalmouc et mongol). 5^e le DRAGON (crocodile) : *louï* (turc), — *lou* (kalmouc et mongol). — 9^e le SINGE : *pitchin* (turc), — *metchin* (kalmouc), — *petchi* (mongol), etc.

Le second cycle, ou grand cycle, comprend soixante années et est composé du petit cycle cinq fois répété.

III. — Succession des événements.

L'histoire de Siam, intimement liée aux annales des autres nations indo-chinoises, ne présente guère qu'un très-petit nombre de faits importants qui la rattachent à l'histoire générale de l'humanité. Avant de nous occuper de la chronologie des princes, il nous paraît cependant utile de consigner les dates successives des grands événements qui ont réagi sur sa civilisation. Voici ce que nous trouvons dans les annales indigènes :

Avant J.-C.

242. — Fondation de la ville de *Savanthevalok* (aujourd'hui *Sangkhalok*, nom contracté du précédent).

237. — Fondation des villes et des états de *Haripountchaï*, de *Kamphotcha-Nakhon* et de *Phettchaboun*.

Après J.-G.

638. — Les Siamois prennent le nom de *Thaï* « hommes libres » qu'ils ont conservé jusqu'à nos jours.

— — Institution de la petite ère siamoise.

— — Invention de l'alphabet thaï. Cet alphabet, composé sur le modèle des alphabets indiens, a beaucoup été modifié depuis cette époque.

1349. — Fondation de la fameuse ville de Juthia (en siamois : *Krung Thèph-maha-nakhon Si-Ayouthaya* « la grande cité imprenable des génies ». Ce fut longtemps la capitale d'un royaume de Siam.

1525. — Incendie de Juthia. En trois jours, 100,000 maisons sont dévorées par les flammes. Il faut dire qu'à cette époque comme encore aujourd'hui, les habitations siamoises étaient construites de bois.

1543. — Siège de Juthia, par une armée pégouane forte de 300,000 hommes et de 700 éléphants.

1547. — Le roi de Pégou vient de nouveau attaquer le roi de Siam pour obtenir de lui deux éléphants blancs, avec une armée de 900,000 hommes (! *sic*), 7,000 éléphants 15,000 chevaux ¹.

1656. — Le *Phra-chao-Tchang-Phuèk* envoie une ambassade à France.

1660. — Un Grec, nommé Constantin Falkon, est élevé à la dignité de premier ministre du royaume de Siam.

1688. — Le roi *Phra-Phetratcha* envoie une nouvelle ambassade à France.

1833. — Les États-Unis d'Amérique concluent un traité avec Siam.

1856. — Traité d'amitié et de commerce conclu avec la France. ¹ Le pays est ouvert sans restriction aux savants qui voudront l'explorer pour leurs études.

¹ Ce fait est affirmé par Pallegoix (*Gramm. lingue thaï*, p. 162). Il faut sans doute ne voir dans ce chiffre rien autre qu'une exagération asiatique. D'ailleurs les mêmes Annales siamoises parlent d'une armée de 1 million d'hommes que le roi de *Bongassou* envoya en 1555, contre Juthia, dont il ne s'empara cependant que par trahison.

Les grandes inventions qui firent une révolution dans l'histoire, et dont les Chinois, par exemple, jouirent de si bonne heure, la boussole, la poudre à canon, l'imprimerie, ne furent connues des Siamois qu'à une époque relativement fort récente. On cite, il est vrai, un navire siamois qui fut envoyé par le roi *Phra-Narāi* à Louis XIV avec trois ambassadeurs, mais ce malheureux navire ne parvint point à doubler le cap de Bonne-Espérance et fit naufrage. Quant à l'imprimerie, elle ne date guère que de ce siècle, et il y a seulement quelques années qu'on fait usage de types mobiles pour le compte du gouvernement siamois. Les armes de fabrication siamoise sont pour la plupart, encore de nos jours, extrêmement défectueuses.

IV — Les sources européennes.

La chronologie des souverains qui ont successivement occupé le trône du Siam est très-imparfaitement établie chez les Siamois eux-mêmes, et on rencontre de nombreux anachronismes et des contradictions dans leurs historiens. Le savant de Guignes père, qui avait recueilli tant de documents précieux sur l'histoire des nations asiatiques, en a été réduit à des données insignifiantes sur ce pays¹; et, qui pis est, il est parti d'une base inexacte. Suivant lui, ce royaume répondrait à la contrée mentionnée par les historiens chinois sous le nom de *Lin-i*, laquelle aurait été appelée anciennement par ces mêmes historiens *Siang-kiun*, c'est-à-dire « le pays des éléphants ». Or, nous savons d'une manière positive que le *Lin-i* était un État compris dans les limites actuelles de l'Annam, et nullement du Siam².

Parmi les rois de Siam cités un peu plus loin par de Guignes, il est, les trois premiers, que nous n'avons pu rencontrer dans les annales indigènes : *Honne-sourittep-pennaratuisanne-bopitra*, auquel neuf rois succédèrent à l'origine de la

¹ De Guignes, *Histoire générale des Huns*, t. I, part. 1^{re}, p. 175.

² Cortambert et de Rosny, *Tableau de la Cochinchine*, partie 2^e.

monarchie; *Ipoïa-sanne-thora-thesma-teperat*, le dixième; et après le onzième qui est inconnu, un successeur nommé *Pra-poa-noome-thele-seri*, régnant en 1186. Puis viennent quatre autres; et, en 1349, *Rama-ti-londi* (lisez : Rama-Thibodi). Le 24^e roi depuis ce prince portait le titre de *Chaou-pasa-thong*, c'est-à-dire « le seigneur au langage d'or ». C'était un usurpateur qui monta sur le trône en 1627 et mourut en 1657. Les Annales indigènes le nomment Phra-Prasat-tong. De Guignes ne cite plus après ce prince que *Chaou-naraïe* (Phra-Naraï des écrivains thaï), fils du précédent, et *Petcheratcha* (Phra-Phet-Ratcha), usurpateur.

Klaproth lui-même, qui a tant contribué à élucider l'histoire et la géographie asiatiques, ne nous fournit, pour ainsi dire, aucun renseignement utile sur la chronologie du royaume de Siam. Ce dont cette étude peut seulement lui être redevable, c'est d'avoir essayé le premier de tracer les cartes successives des transformations du territoire thaï¹. Il s'égare toutefois en partant de la donnée de de Guignes sur le pays de *Lin-i*, et délimite souvent un royaume de Siam absolument hypothétique. Il paraît ignorer d'ailleurs ce fait capital, à savoir, que la civilisation siamoise a suivi une marche progressive du nord au sud, et que les environs de la mer, autour de Bangkok, capitale actuelle et ville toute récente, n'ont été relativement civilisés qu'assez tard.

Les voyageurs anglais ne nous en ont pas appris beaucoup plus. Crawford, l'un des plus estimables, commence par confondre les Siamois avec les *Chan* des Barmans², et incline à ne pas reporter l'histoire de Siam au delà des premières relations de ce pays avec les Européens. Ce qui ne l'empêche pas de rapporter qu'il existait à la cour un historiographe chargé de noter les événements avec une scrupuleuse exactitude. L

¹ *Tableaux historiques de l'Asie*, Atlas in-f°..

² *Journal of an embassy to the courts of Siam and Cochin China*, t. II, p. 139.

savant voyageur mentionne néanmoins, comme un fait parfaitement historique, l'introduction du culte de *Gaûtama*, apporté de Ceylan en 630 de notre ère, et sous le règne d'un souverain appelé *Krek*. Depuis cette époque, les Siamois, dit-il, comptent jusqu'en 1824 soixante princes. En 1187, le vingt-troisième roi avait établi sa capitale à *Lakontaï*, ville située à peu près sous le 20° de latitude nord et sur les confins du pays des Lao ; la dernière capitale, *Youthia*, fut fondée sous le vingt-septième roi de Siam, en l'année 1350. La première connaissance que les Européens eurent de ce pays date de 1502, époque à laquelle une expédition thaï fut envoyée sans succès contre la principauté de Malacca. En 1511, les Portugais, après la conquête de cette dernière presque par Albuquerque, établirent les premières relations avec le Siam. En 1547 et en 1549, il y eut des révolutions dans le pays ; et en 1567, le royaume tomba au pouvoir des Barmans, qui le conservèrent sous leur domination jusqu'en 1596. Les premières relations des Anglais avec la cour de *Youthia* datent de 1612. Le vice-roi portugais de Goa envoya en 1624 une mission à Siam ; et, dans cette même année, les Dominicains et les Franciscains vinrent prendre possession du pays pour l'évangéliser. En 1627, une autre révolution plaça une nouvelle dynastie sur le trône. Les événements plus récents rentrent dans le domaine de l'histoire moderne et de la politique. On pourrait ajouter, toutefois, que les relations suivies des Espagnols avec les Siamois datent du premier traité qui fut conclu entre les deux nations en 1718.

Les savantes publications de l'évêque Pallegoix ont contribué à leur tour à étendre considérablement nos connaissances chronologiques. Après avoir fourni¹ des détails curieux, mais peut-être un peu plus vagues qu'on était en droit de s'y attendre, sur la succession des règnes antérieurs à la fondation de *Juthia*, on arrive avec lui à la série des princes

¹ *Grammatica lingue thaj*, ch. xxvi.

qui ont rempli l'histoire vraiment digne de ce nom de la monarchie siamoise. L'auteur a malheureusement négligé de présenter un tableau aussi suivi que possible des dynasties de princes thai; et, en mentionnant ceux que citent son travail, il a oublié d'indiquer les importantes modifications que subit le territoire sur lequel régnèrent ces princes.

C'est pour suppléer à cette regrettable lacune que nous essaierons de composer un tableau des rois de Siam, formé des indications fournies par nos prédécesseurs, et enrichi, dans une proportion que le lecteur appréciera, des résultats de nos études spéciales.

(A suivre.)

J. UMERY.

DOCUMENTS RUSSES

Sur l'Étendue et les Populations DE LA SIBÉRIE

Les possessions de la Russie dans l'Asie septentrionale et centrale forment un peu plus des deux tiers de l'empire. Jusqu'à nos jours, leur superficie n'est pas suffisamment connue, et les chiffres de milles carrés que nous rencontrons dans différents ouvrages ne concordent pas toujours entre eux. Il ne faut pas trop s'en étonner, puisque, d'un côté, les frontières asiatiques de la Russie sont sujettes, surtout aujourd'hui, à de grands remaniements, et, d'un autre côté, on ne possède pas encore de cartes du pays aussi détaillées qu'on aurait pu le souhaiter. Il est vrai que le gouvernement d'Orenbourg et les steppes avoisinantes, ainsi que les arrondissements méridionaux de la Sibérie occidentale, ont été entièrement couverts d'un réseau trigonométrique; mais les observations dans leur ensemble ne présentent point l'homogénéité voulue, puisque, pour chaque partie, on avait choisi une échelle particulière. La Sibérie orientale présente des lacunes encore plus nombreuses; sa partie la plus connue est la contrée Trans-

baïkalienne, dont on possède une carte spéciale de 10 verstes par ponce, mais qui n'est pas encore terminée.

Vu cet état de la cartographie, il devient impossible de donner une indication précise de l'étendue des domaines russes en Asie. Toujours est-il qu'une tentative en ce genre, sans satisfaire rigoureusement aux exigences de la science géographique, peut néanmoins avoir son intérêt. Nous allons donc, nous fondant sur les levés topographiques les plus récents, présenter ici quelques chiffres. Précisons d'abord les limites de la vaste contrée qui va nous occuper. Ce sera : la mer Caspienne, depuis l'embouchure de l'Oural jusqu'au 44° degré de latitude ; le 44° parallèle sur l'Oust-Ourt, la rive septentrionale de la mer d'Aral, la rivière Syr-Daria, la rivière Tchoui jusqu'à sa réunion avec la rivière Alamédine, le petit cours d'eau Alarga, les monts Kirghiz-Alatau et Thian-Chan jusqu'aux sources de la rivière Karkara, la rivière Tcharyn, les monts Anatau, la ligne de convention indiquée sur la carte de la Sibérie occidentale entre les monts précités et le Chabine-Dabag, la frontière officielle depuis ce dernier point jusqu'à l'Oussouri et ensuite jusqu'à la rivière Tumène. On a également compris l'île Sakhalien ¹, l'archipel des Chantar, des Kouriles, l'île du Commandeur, l'île Karaghine, et, dans l'Océan Arctique, la Nouvelle-Sibérie, les îles Fadééf, Kotelny, Liakovsky, etc. Les parties des gouvernements de Perm et d'Orenbourg appartenant à la Russie d'Europe n'ont pas été prises en considération.

L'étendue du gouvernement d'Orenbourg a été indiquée d'après la description militaire et statistique qu'en possède l'État-Major. La superficie de la Sibérie occidentale a été évaluée d'après une carte inédite de 1860, comprenant le résultat des levés topographiques les plus récents ; mais, ici encore,

¹ La partie septentrionale de cette grande île appartient seule à la Russie ; le sud est encore aujourd'hui une dépendance de l'empire japonais.

Il en résulte qu'il n'y a de terrain cultivable et propre à habité dans la Russie asiatique que 94,000 m. c., ce qui é vaut à l'étendue de la Russie d'Europe et au tiers des pos sions russes en Asie.

Les meilleurs endroits propres à la colonisation sont :

Sakhaliën, le bassin de l'Amoûr, et surtout la vallée l'Oussouri, la Transbaikalie dans sa partie méridionale, l'arrondissement de Minoussinsk, le versant occidental de l'Amour et quelques endroits dans le pays Transilien (environ 60 m.

Maintenant, si nous acceptons le chiffre de la popula tion donné dans l'*Annuaire de l'Académie* pour 1861 (chiffre rapportant à l'année 1856), et que nous fixions à 60,000 la population de la province Amourienne et de la prov. Maritime, en exceptant toutefois les Mandchoux domiciliés sur la rive gauche de l'Amoûr, près d'Algoûne, nous aurons le tableau suivant :

Gouv. de Tomsk.....	715,000	âmes environ,	47	âmes par mill
Gouv. de Tobolsk.....	1,040,000	—	39	—
Kirghizes d'Orenbourg.	650,000	—	37	—
Prov. de Sémipalatinsk	215,000	—	27	—
Prov. Transbaikalienn	355,000	—	32	—
Gouv. d'Irkoutsk.....	325,000	—	26	—
Kirghizes Sibériens...	265,000	—	18	—
Gouv. d'Iénisséïsk....	309,000	—	6	—
Prov. de Iakoutsk....	222,000	—	3	—
Prov. Amourienne et Maritime.....	60,000	—	1,4	—
CHIFFRE TOTAL de la population.....	4,156,000	—	15,4	—

C'est-à-dire que la Russie asiatique est moins peuplée que le gouvernement d'Archangel, le plus désert pourtant de tous les gouvernements de la Russie d'Europe (18 âmes par mille carré).

C. DE SABIR.

Saint-Petersbourg, décembre 1861.

CHRONIQUE

ORIENTALE ET AMÉRICAINE

Paris, le 4 décembre 1861.

INAUGURATION DU RÈGNE DE L'EMPEREUR DE CHINE KI-SIANG.

— Nous recevons de Chine plusieurs documents intéressants, relatifs à l'institution du nouveau gouvernement chinois.

Le premier est un manifeste impérial, à l'occasion de la mort de S. M. Hien-foung, et des cérémonies à observer pour ses funérailles. Il y est dit que le feu souverain, sentant sa mort prochaine, fit venir plusieurs grands mandarins de sa cour et leur ordonna d'écrire en son nom avec le *pinceau de vermillon* le décret qui désignait son successeur.

« Notre fils aîné Tsaï-chun, est désigné pour notre auguste héritier présomptif (*Hoang Taï-tsze*). En conséquence, nous ordonnons à Tsaï-youèn, Touan-hoa, King-chou, Sou-chun, Mou-yin, Kouang-youèn, Tou-han et Tsiao Yu-ying, de le servir de toutes leurs forces, comme Conseillers, pour tout ce qui touchera à l'administration de l'empire. Décret extraordinaire. »

Les personnages mentionnés dans cet acte officiel sont fort peu ou point connus. Nous savons seulement que Tsaï-Youèn, prince de I, appartient à la famille impériale et à la même lignée que le nouvel empereur ; que Touan-hoa, prince de Tching, est commandant en chef de la garde civique de Pé-king, et président du tribunal de la guerre ; et que Touhan est le tuteur de l'empereur.

Peu de temps après avoir dicté le décret qu'on vient de

lire, le 22 août, le Fils du Ciel mourut dans son palais éhol, dans la région tatare située au delà de la Grande-raille. En conséquence, tous les mandarins et tous les su de l'empire ont reçu l'ordre de prendre les vêtements deuil prescrits par la loi pour de telles éventualités.

Un autre décret confère à l'ex-impératrice et à la femme du harem qui lui donna le jour le titre d'impératrice douairière.

La singulière coutume, qui consiste à altérer quelque chose dans la forme du caractère chinois du nom propre l'empereur, se trouve de nouveau consacrée pour le décès spécial.

Enfin, il a été arrêté que l'ère *Li-en-foung*, « abondance universelle » par le nom de laquelle on désignait le feu empereur, se terminait le 29 janvier 1862 ; et que le souverain actuel adopterait pour nom celui de la nouvelle ère *Ki-Si* « Bonne fortune. » Ce sera donc à l'avenir par ces deux noms que nous aurons à le désigner et qu'il sera connu dans l'histoire.

LE COURS D'HÉBREU AU COLLÈGE DE FRANCE. — Nous croyons savoir que le cours d'hébreu, chaldéen et syriaque va recevoir le titre de Cours de grammaire comparée des langues sémitiques, et sera offert à notre illustre écrivain M. Ernest Renan. Le *Journal de Bruxelles* croit savoir (et nous nous croyons savoir le contraire) que le projet consistait à supprimer la chaire d'hébreu, ou, ce qui revient au même, à la transformer en une chaire de philologie. L'*Ami de la Religion* jette, à l'occasion de cette nouvelle, de hauts cris d'alarmes, dans les termes suivants :

« Si nous sommes bien informés, il se préparerait une grave lacune dans les régions du haut enseignement. Le ministre de l'Instruction publique aurait le projet de transformer l'antique chaire d'hébreu du Collège de France en une chaire de *linguistique comparée* »

profit de M. Renan. Il est inutile de faire ressortir ici l'impression que produirait cette nomination, non-seulement sur les catholiques de France, mais sur tous les hommes sincèrement religieux. Il est notoire que les ouvrages de linguistique de M. Renan ne sont qu'un long et laborieux tissu d'affirmations contraires aux principes fondamentaux du christianisme. M. Renan a de brillantes qualités d'écrivain ; il a de l'imagination, de la poésie, mais c'est se payer de mots que d'attribuer une valeur scientifique sérieuse à ses élucubrations linguistiques. Que les distinctions académiques viennent récompenser les mérites littéraires de M. Renan, nous le comprenons assurément ; mais ce qui nous paraît moins admissible, c'est que l'Etat, qui doit professer le respect de la religion, accréditât, par la nomination projetée, des théories subversives de toute religion. » — M. Garcin.

CONCOURS D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE. — La Société d'Ethnographie américaine et orientale vient de mettre au concours un sujet de prix dont voici le programme :

La société d'ethnographie décernera à la séance générale de sa Section américaine une MÉDAILLE D'OR et s'il y a lieu un diplôme de membre à vie, à l'auteur du meilleur mémoire qui lui aura été adressé sur le sujet suivant :

Mémoire sur les nations qui existaient au Nouveau-Mexique avant la conquête et sur les diverses périodes de leur civilisation, dans ses rapports avec la civilisation tolteque, et les civilisations étrangères.

Les concurrents devront envisager la question tout à la fois au point de vue ethnographique et historique, et auront à s'appuyer autant que possible sur des documents espagnols et mexicains, imprimés ou manuscrits.

Les mémoires des concurrents devront en outre être rédigés dans une des langues suivantes : français, latin, anglais, et espagnol, et être adressés *franco* au local de la Société, 12 rue Bonaparte, à Paris, avant le 1^{er} janvier 1863.

Il pourra, en outre, être accordé une médaille de bronze, ainsi que plusieurs mentions honorables sur parchemin aux auteurs des Mémoires qui auront le plus approché en valeur

du travail couronné. Ces différents Mémoires pourront être publiés aux frais de la Société.

Chaque mémoire portera pour souscription une devise qui devra être reproduite sur une enveloppe cachetée renfermant le nom du concurrent.

Les membres du conseil de la Société d'Ethnographie ne seront pas admis à ce concours.

— La réouverture des cours publics de l'École impériale et spéciale des langues orientales de Paris a eu lieu lundi dernier 2 décembre. Les cours du Collège de France ont commencé également lundi dernier.

— Le Roi des Birmans vient de décréter la frappe d'une monnaie uniforme pour toute l'étendue de ses États. Les monnaies d'argent, qui commencent à circuler portent d'un côté le paon, insigne des souverains du pays, et au revers la date de l'élévation au trône de Mendoh-men, le roi actuel.

— L'ex-roi de Delhi, Bahadour-Chah, se meurt en ce moment dans le palais de bois qu'on lui a donné à Rangoun. On croit qu'il ne passera pas l'hiver. Il laisse trois fils qui sont déjà très-érudits en littérature anglaise.

— On nous annonce que M. D. Charnay, dont le monde savant connaît le beau voyage dans le Yucatan, va repartir dans quelques jours pour le Mexique afin d'y continuer des recherches archéologiques.

STATISTIQUE CADASTRALE AU MEXIQUE. — On lit dans le *Moniteur* de ce matin 4 décembre : Le *Morning Post* emprunte à un rapport publié par le bureau des contributions au Mexique la statistique cadastrale dont voici les chiffres : Il y a dans la république mexicaine environ 1,300 *fincas rusticas* ou domaines de campagne évalués 720 millions de dollars. Quant aux propriétés des villes, elles sont évaluées valoir 635 millions de dollars ; en tout, un milliard trois cent cinquante millions. Mais comme cette estimation est basée sur les déclarations servant à asseoir l'impôt, il est probable que la valeur des propriétés est de

beaucoup plus élevée. Quant à la valeur des biens du clergé, elle est considérable : don Miguel Lerdo estime qu'elle est de 250 à 300 millions, mais il ne tient pas compte des hypothèques dont certaines églises sont grevées. Les revenus que rapportent aux églises la dîme et le casuel sont d'environ 7 à 8 millions de dollars annuellement. Il y a au Mexique un archevêque, dix évêques et 184 titulaires de prébendes. Le clergé séculier est composé de 3,220 membres. Il y a 146 monastères contenant 1,139 religieux ; 8 collèges de propagande avec 238 pensionnaires, et 58 couvents de femmes renfermant 1,541 religieuses, 740 enfants et 879 domestiques. Selon don Miguel Lerdo, les diverses races au Mexique sont ainsi composées : Les Indiens purs forment la moitié de la population ; les descendants d'Européens, un sixième ; le sang mêlé d'Européens, Indiens et Africains, un tiers ; en tout 8,287,413 âmes.

NÉCROLOGIE

EUROPE. — A Paris : M. le baron *Ferdinand d'Eckstein*, orientaliste français, né à Altona (Danemarck), en 1790. Il changea trois fois de religion. Juif de naissance, il se convertit au luthéranisme à dix-sept ans et plus tard au catholicisme dont il devint un zélé défenseur. A part sa carrière politique et le rôle qu'il joua dans la haute police, qui ne nous intéressent point, la science lui doit des études pleines d'érudition, mais obscures et conçues sans méthode, sur les origines de l'humanité. Ses principaux travaux, dans ce genre, ont paru dans le *Journal asiatique*, la *Revue archéologique*, l'*Athenæum* et le *Correspondant*. — M. *Nicolas-Louis Artaud*, vice-recteur de l'Académie de Paris, membre honoraire de la Société d'ethnographie. Dans le cadre des études qui nous occupent, la science lui doit : *Des Grecs et de leur situation actuelle*, in-8° ; *Tragédies de Sophocle*, 1827, 3 vol. in-8° ; *Tragédies d'Euripide*, 1851, 2 vol. in-8° ; *Comédies d'Aristophane*, 1855 ; 2 vol. in-8°.

ORIENT. — Le roi de Siam vient de notifier aux souverains

ses alliés et aux consuls européens en Indo-Chine, la mort de S. M. *Rambéri-Bham-rah-bisami*, la reine, son épouse, à Bangkok, le 9 septembre dernier. Cette princesse, petite-fille de l'ex-roi de Siam, laisse plusieurs enfants des deux sexes.

BIBLIOGRAPHIE

LA CHINE ET LES PUISSANCES CHRÉTIENNES, par D. Sinibaldo de Mas, Paris (Hachette et Cie éditeurs), 1861; 2 vol. in-12, fig.

L'auteur a visité la Chine en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire d'Espagne. En publiant cet ouvrage, il a eu moins l'intention de donner une description détaillée du Céleste-Empire que d'exposer des faits de nature à venir à l'appui d'une thèse qu'il avait antérieurement soutenue dans une brochure intitulée : *L'Angleterre, la Chine et l'Inde*; à savoir que « l'esprit de haine manifesté à Canton et en d'autres endroits de l'empire contre les Européens a toujours été le résultat de la politique ombrageuse et des menées du gouvernement mandchou, et nullement l'expression des vrais sentiments du peuple. »

Cette thèse, dont l'évidence n'a malheureusement pas assez frappé la vue des alliés anglo-français, lors de la dernière guerre contre Pé-king, était cependant la seule qui puisse nous assurer prochainement l'ouverture définitive du Céleste-Empire. Les Mandchoux ne peuvent être les alliés sincères que des Russes, ou du moins ces derniers seuls peuvent profiter de leur domination et de leur faiblesse. Les Chinois, au contraire, j'entends ceux qu'on qualifie à tort de rebelles puisqu'ils sont de droit les possesseurs du sol dont ils réclament la restitution par les armes aux Tartares qui le leur ont enlevé par les armes, — sont les alliés naturels des Français et des Anglais, qui sont appelés à contrebalancer la trop lourde prépondérance de l'élément moscovite dans ces contrées.

C'est à ce titre surtout, et pour arriver à l'envisager sous son véritable jour, que les deux volumes de M. de Mas offrent un véritable intérêt.

Il ne faut pas en conclure cependant qu'ils manquent de valeur au point de vue ethnographique et historique. Tout au contraire, c'est un recueil substantiel, mais dans lequel on reconnaît plutôt le

diplomate appréciateur que. l'érudit préoccupé de consigner des faits nouveaux, de nature à signaler un progrès réel dans le domaine du monde savant.

J. M.

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE DE LA PERSE et des contrées adjacentes, extrait du Modjem-el-Bouldan de Yakout, et complété à l'aide de documents arabes et persans pour la plupart inédits, par C. Barbier de Meynard. Paris, Imprimerie impériale, 1861; gr. in-8°.

Ce volume doit prendre rang parmi les instruments de travail dont le besoin se fait chaque jour de plus en plus sentir parmi les Orientalistes. L'auteur arabe des écrits duquel il est extrait, du moins en grande partie, Obéid-Allah Yakout, fils d'Abd-Allah, naquit dans une famille grecque, vers 574 de l'Hégyre (1178 de n. è.). Devenu bientôt esclave des Musulmans, il reçut le nom de Yakout « rubis », et dut embrasser la religion musulmane. Grâce à la libéralité de son maître, il put étudier les sciences cultivées alors à Baghdat et obtenir le diplôme de licencié (*idjazet*). Bientôt affranchi par son bienfaiteur qui était libraire, et associé à son commerce, il trouva l'occasion d'entreprendre de longs voyages. Il visita de la sorte le nord de la Perse, l'île de Kich ou Qaïs, la Syrie et l'Europe. Obligé de quitter plusieurs fois, par suite de l'invasion mongole, les localités où il avait résolu de se fixer, il parcourut le nord de l'Iraq-Adjémi, le Khorasân, le Kharezme et l'Azerbaïdjan. En dernier lieu, il transporta sa résidence à Alep, où il mourut en 1229.

Yakout entreprit en 1218 le *Dictionnaire des pays*, dont une excellente version française nous est aujourd'hui donnée par M. Barbier de Meynard, ancien attaché à la légation de France en Perse. C'est une source inappréciable de documents sur l'histoire, la géographie et la littérature de la Perse, de laquelle ne manqueront pas de puiser désormais les savants occupés à l'étude des ouvrages écrits par les orientaux sur cette antique et très-intéressante contrée. J. M.

REVUE DE LA PRESSE

SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE DE LONDRES. — Au dernier meeting de cette société, présidé par John Crawford, Esq., un travail sur les mœurs

de quelques tribus africaines a été lu par T. J. Hutchinson, Esq., ancien consul à Fernando Po. Dans son travail, M. Hutchinson constate que l'Afrique a une population de 150 millions d'habitants, population principalement composée de Maures, d'Arabes et de nègres, où cependant l'élément mulâtre domine chez les Foulatahs. Ce dernier peuple a, suppose-t-on, un sang mêlé de Carthaginois et de nègre, ou d'Arabe et de nègre. Les Foulatahs habitent le pays qui s'étend de l'embouchure du Sénégal aux bords de la Gambie. Des lances et des javelines terminées par un fer aigu, des épées, des poteries semblables à celles trouvées à Canterbury, ont été recueillies dans cette partie de l'Afrique. Ces peuples n'avaient pas encore été visités par un seul blanc, quand les explorateurs du Niger pénétrèrent chez eux en 1854. L'esclavage y est une institution, et l'estime s'y mesure au nombre des esclaves. Ces peuples n'ont pas de littérature.

Chaque tribu a un roi ou un chef suprême, et aussi un grand pontife qui préside aux cérémonies du culte et prend soin des divinités, qui sont des oiseaux, des fleurs, des pierres, etc. Le boa constrictor et l'iguane sont spécialement vénérés. Toutes les femmes, même les épouses et les filles des rois et des chefs, sont esclaves. Les sacrifices humains sont en usage. Le fétichisme est une source d'atrocités, y compris celles du cannibalisme. En Calabar, le roi, tous les chefs et les hommes libres appartiennent à un ordre appelé Egbo, qui tient entre ses mains le pouvoir administratif de tout le pays.

Il y a onze degrés de fonctionnaires. Ceux des trois premiers degrés ne peuvent jamais être réduits en servitude.

La mort des rois ou des chefs est toujours attribuée à des maléfices, et les malheureux accusés de ce crime sont soumis à un certain nombre d'épreuves afin de prouver leur innocence.

Les femmes pêchent un poisson électrique qu'elles conservent dans un bassin plein d'eau, afin de s'en servir pour calmer les convulsions ou les coliques des enfants. Quelque effort qui ait été fait par les missionnaires européens pour détruire les vieilles coutumes de fétichisme et de cannibalisme chez ces peuples, ces coutumes ont persisté jusqu'à présent.

D'autres communications intéressantes ont été faites à la Société ethnologique par MM. Livingston, docteur Knox et d'autres gentlemen distingués. (*Athenæum*.)

LA VILLE DE MELBOURNE. — On peut être surpris au premier abord de voir certaines villes de fondation récente, telles que les villes de l'Amérique et de l'Australie, pourvues presque aussitôt leur fonda-

tion de nombreux établissements publics qui font encore défaut à des villes dix fois séculaires et situées dans la mère patrie. Rien n'est plus facilement explicable cependant. Ces villes, récemment fondées, grandissent vite si elles se trouvent dans une heureuse situation géographique. En peu d'années elles deviennent des cités de premier rang; une nombreuse population s'y établit : ce sont des stations commerciales importantes, et dès lors tout le confort du vieux monde leur devient nécessaire. Comme tout est à faire, tout est fait; le passé n'entrave pas le présent, et les monuments s'élèvent pour l'avenir avec cette rapidité qui semble prodigieuse au vieux continent.

Melbourne est une des villes qui ont offert un semblable phénomène. Elle est reliée par des lignes télégraphiques et des voies de fer à toute l'Australie, cette ville qui, il y a quelques années à peine, était une simple station où l'on faisait escale. Des steamers nombreux battent de leurs palattes les eaux du Murray et du Barling; et Moreton-Bay est devenue en deux ans une colonie indépendante sous le nom de Queensland. Melbourne a des édifices immenses, monuments grecs à faire envie au vieux monde, et cela pour y loger des œuvres d'art, elle qui n'a pas d'artistes, et des bibliothèques, elle qui n'a pas d'écrivains. La bibliothèque de Melbourne est à peine ouverte, et déjà elle compte près de 28,000 volumes; à la fin de l'année, elle en aura 30,000. Le nombre des lecteurs est devenu de plus en plus grand, et il s'est élevé en cinq ans de 24,000 à 163,000. L'Australie ne veut plus être seulement le pays de l'or et celui du commerce, elle veut avoir une littérature et des artistes. Nul doute que les encouragements donnés aux lettres et aux arts ne portent leur fruit, et que de la population australienne régénérée sur ce sol nouveau, il ne sorte une postérité qui réponde aux espérances diverses qu'on place en elle. (*Melbourne Argus.*)

LES LÉGATIONS EUROPÉENNES A PÉ-KING. — On lit dans le journal sibérien *Amour* : « Les envoyés français et anglais sont très-bien installés à Péking. A leur arrivée, la mission russe leur a fait à tous deux une visite, que l'envoyé français a rendue en grande pompe. Ces envoyés demeurent dans les palais des princes, voisins du couvent des missionnaires russes. Chez les Français, on fait de grandes réparations intérieures et extérieures, pour approprier l'édifice à sa nouvelle destination. Nous devons rendre cette justice à l'officier du génie chargé de ces travaux, qu'ils sont conduits et exécutés avec autant de goût que d'habileté, et aussi magnifiquement que le permettent les circonstances. Sept cents ouvriers y sont employés.

L'édifice a un cachet franco-chinois très-original. Les envoyés demeureront-ils longtemps à Péking ? on l'ignore. Les uns prétendent qu'ils sont venus pour rester longtemps, les autres qu'ils s'en retourneront bientôt. »

EXPÉDITION SCIENTIFIQUE AU LABRADOR. — L'expédition d'exploration qui avait été envoyée en juin au Labrador, sous les auspices du gouvernement du Canada, est revenue. Elle se composait du professeur Hind, de Toronto ; de MM. Gaudet et Caylet, du département des Terres de la Couronne, et de M. W. Hind, qui débarquèrent à l'embouchure de la rivière Moisie, le 6 juin. Quelques jours après, ces messieurs partirent en canots pour le haut de cette rivière, que l'on suppose sortir de lacs sis sur le plateau supérieur du Labrador. En trois semaines, l'expédition atteignit un point si rapproché de la région des hautes terres, que les canots, bien que ne tirant pas plus de 6 pouces d'eau, ne purent monter plus avant. On représente la contrée comme très-montagneuse, et, dans une grande étendue, dépourvue d'arbres.

La rivière Moisie est un torrent rapide, et n'est absolument navigable ni pour des canots, ni pour d'autres embarcations. La route, par conséquent, est par un ancien sentier, longtemps suivi par les Indiens, de l'intérieur à la côte. Elle suit une chaîne de petits lacs s'étendant du principal bras de la rivière Moisie au bras oriental de la même rivière, et de là au point culminant des Terres. Le plateau entier du Labrador, qui est très-vaste et uniforme, est rempli de grands lacs, et les rivières coulent pendant plus de 300 milles sur ce plateau dans l'Atlantique sur la côte nord-est du Labrador, ayant une direction générale parallèle à celle de la côte sur le golfe de Saint-Laurent. Les renseignements que cette expédition a fournis concernant l'intérieur jusqu'ici inconnu du Labrador, seront une addition précieuse à notre connaissance géographique de l'Amérique anglaise du Nord. (*Canadian News.*)

— Le *Moniteur de l'Algérie* annonce que M. Charles de Guerle est autorisé à publier à Alger un journal politique devant avoir pour titre le *Courrier de l'Algérie*, et dont M. de Guerle sera le gérant et le rédacteur en chef.

CHEMIN DE FER DE BLIDAH. — On lit dans l'*Akhbar* du 26 novembre : Nous avons reçu, par le courrier de ce jour, des lettres de Paris qui confirment pleinement les ordres transmis, samedi dernier, par le télégraphe, pour la reprise des travaux du chemin de fer de Blidah. D'après les renseignements qui nous sont parvenus, la compagnie de

Sir Morton Peto est parfaitement en mesure de tenir les engagements qu'elle a contractés envers l'Etat pour l'exécution de nos chemins de fer; elle va donc compléter les travaux commencés sur la ligne d'Alger à Blidah, tout en s'occupant d'obtenir du gouvernement des modifications au cahier des charges, qui la mettront à même de continuer avec profit et célérité l'œuvre si importante de nos voies ferrées.

— M. de Quatrefages, membre de l'Institut, professeur d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle, reprendra ce cours le jeudi 5 décembre 1861, à deux heures un quart, et le continuera les mardis, jeudis et samedis à la même heure. Le professeur passera en revue les races noires et jaunes. Il en fera connaître la distribution géographique, les caractères anatomiques, physiologiques, intellectuels et moraux. Il insistera d'une manière spéciale sur les groupes les plus importants à ces divers point de vue.

— M. le directeur des douanes de Nantes vient d'informer la Chambre de Commerce que les dattes originaires de l'Inde, et manifestement impropres à la consommation, sont provisoirement assimilées aux figues de cactus (fruits à distiller), et comme telles admises en franchise lorsqu'elles sont importées par navires français, ou soumises au droit de 1 fr. 10 les 100 kil. B., lorsque leur importation s'effectue par navires étrangers et par terre. (*Phare de la Loire*).

— On écrit de Nicolaïef, le 8 novembre, à la *Correspondance Bulletin* : Un navire de guerre japonais vient pour la première fois d'entrer dans notre port. Ce navire est le *Kamita-Mara* et porte le pavillon blanc, orné d'un cercle rouge au milieu. Il a été construit au Japon sur le modèle fourni par des ingénieurs européens. Les travaux de construction ont été dirigés par le capitaine Mizona-Siedaï, qui le commande. S'il faut s'en rapporter au jugement des hommes compétents, il ne diffère en rien des navires européens, si ce n'est pour le confort intérieur, qui a été approprié aux usages et aux besoins des Japonais. L'équipage de ce navire se compose de six officiers, d'un docteur et de dix-sept matelots. Le but de son voyage est de connaître la Russie, de s'initier à la situation des affaires commerciales, et en général de recueillir tous les renseignements qui peuvent être utiles au Japon. Deux négociants japonais qui se trouvent à bord sont chargés spécialement de l'étude du commerce. Ils apportent avec eux une certaine quantité de marchandises japonaises comme échantillons. Le capitaine Mizona-Siedaï, après avoir

construit le navire *Kamita-Mara*, a mis sur les chantiers un clipper à hélice d'après un modèle russe. Il compte l'achever immédiatement après son retour au Japon. On placera sur ce clipper les machines faites à Nagasaki, et le capitaine, prenant le commandement de ce clipper et d'une flotille japonaise, fera un voyage autour du monde. Il visitera la Baltique et relâchera dans le port de Kronstadt. Le capitaine possède deux revolvers sortant des fabriques japonaises, dont l'un lui a été offert par son gouvernement, pour la construction du navire *Kamita*. Nous avons vu également chez ces Japonais une carabine du système Minié, et il faut reconnaître que ces armes ne le cèdent pas en qualité à celles qui sont fabriquées en Amérique ou en Europe.

— On lit dans l'*Océan* de Brest : Les dernières nouvelles de Yédo nous apprennent que le gouvernement japonais doit envoyer cet hiver en France une ambassade considérable. Elle se composera de trois cents personnes et sera chargée d'offrir aux principaux souverains de l'Europe de magnifiques présents. Cette ambassade, qui est attendue en France vers le mois de mai, visitera l'Angleterre, la Hollande, la Prusse et la Russie.

— Les journaux de Boulogne publient la note suivante, qui leur a été communiquée par l'administration :

« Le ministre de l'intérieur vient de décider que les permis d'embarquement seraient supprimés, afin de rendre les relations également faciles entre la France et les différents Etats où n'existe plus le régime des passeports. »

— M. Linton vient de communiquer à la Société asiatique de Londres un travail sur les châtimens qu'infligent les tribunaux chinois. Un marchand du Céleste-Empire, accusé et convaincu d'avoir tué sa femme, fut condamné à être privé du sommeil jusqu'à la fin de ses jours. L'exécution de la sentence a eu lieu à Amoy, en juin dernier. Le condamné fut mis en prison sous la surveillance de trois gardiens qui se relevaient alternativement, et qui, nuit et jour, empêchaient le condamné de sommeiller un seul instant. Le marchand vécut ainsi dix-neuf jours; dès le huitième, ses souffrances étaient si grandes qu'il suppliait ses gardiens de lui donner la mort.

LÉON DE ROSNY.

Paris, le 4 janvier 1862.

L'*Englishman* consacre à « l'influence française en Orient » un article rempli de persiflage, qui a toutefois le bon côté de nous prouver que notre gouvernement considère en ce moment les affaires asiatiques comme étant d'une haute importance pour nos destinées maritimes et commerciales, et, à part de regrettables lenteurs dans sa manière d'agir, montre cependant la plus louable sollicitude pour le développement de nos intérêts dans ces parages.

Non-seulement la France, suivant ce journal, élève aux environs de Saï-gon des forts et des bâtiments de toute nature, non-seulement elle y introduit des charpentiers en navires et des artisans de tous genres ; non-seulement elle y amène les forces nécessaires pour une occupation permanente et pour de nouvelles conquêtes ; mais encore elle organise des services de vapeur pour faciliter des relations fréquentes avec la métropole, et répand dans les contrées avoisinantes des agents ayant pour mission d'ouvrir de nouvelles relations à nos industriels et à nos commerçants.

Quatre agents français sont arrivés récemment à Bombay dans ce but, et les Messageries impériales s'occupent d'organiser un service entre Aden et Bombay. Les Français, toujours suivant l'*Englishman*, jouissent déjà d'une influence considérable en Égypte, grâce aux travaux de l'isthme de Suez, et des docks sont en construction sur une grande échelle dans cette localité. La même feuille insiste aussi sur l'influence croissante de la France à Madagascar, dont le nouveau roi est déjà disposé à demander notre protectorat.

Cet article a évidemment pour but d'exciter la jalousie déjà trop envenimée de l'Angleterre contre nous. L'auteur le dissimule mal d'ailleurs quand il dit : « Nous ne sommes pas

des alarmistes, mais c'est pour démontrer au gouvernement (anglais) que ce n'est pas le moment de s'endormir. » Puisse la presse française répandre les données qu'il renferme, d'abord pour engager nos compatriotes à seconder le gouvernement dans une voie glorieuse et pleine d'avenir, ensuite pour nous montrer qu'il faut ne point nous reposer à l'ombre de nos premiers lauriers, mais bien redoubler de zèle, si nous ne voulons pas qu'on nous dise un jour comme au corbeau de la fable :

Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

ANNEXION DE TSOU-SIMA A LA RUSSIE. — Les correspondances de l'Asie orientale annoncent que la Russie, conformément à une habitude qui commence à s'invétérer chez elle, a conquis silencieusement une nouvelle possession dans les mers de l'Extrême-Orient. L'île de Tsou-sima doit être désormais ajoutée aux vastes territoires annexés à l'empire moscovite depuis quelques années, tant sur les deux rives de l'Amour et sur les confins de la Corée que dans la Tartarie et le Turkestan.

L'île de Tsou-sima, située par 34° 40' 30" de latitude boréale et par 127° 9' 6" de longitude orientale (méridien de Paris), est une des plus importantes positions stratégiques de ces parages. Placée à l'entrée du détroit de Corée, elle transforme la mer du Japon en une véritable mer russe, dont elle garde l'entrée mieux encore que Périm commande la sortie de la mer Rouge. Jointe à la très-grande île de Krafto, annexée récemment encore par la Russie, elle rend cette puissance prépondérante sur toute la côte occidentale du Nippon.

Le *Moniteur de la flotte* peut être fort bien renseigné sur beaucoup de questions, mais il ne l'est guère sur la marine

des puissances étrangères. On lit, en effet, dans son n° du 15 :

« Nous savons que la Perse et la Russie ont une marine sur la mer Caspienne, mais nous manquons de détails sur leur importance respective. »

Nous ne nous chargeons pas de renseigner, aujourd'hui du moins, le *Moniteur de la flotte* sur les forces maritimes de la Russie dans la Caspienne; mais il nous suffira, pour l'éclairer à l'égard de la Perse, de lui répondre qu'il a tort de savoir que cette puissance possède une marine dans le grand lac russe, d'abord parce qu'elle n'en possède pas là, ensuite parce que les traités avec la Russie lui défendent d'en posséder une, ensuite parce qu'elle ne possède de marine sur aucune mer.

On annonce le retour à Pé-king de S. M. Ki-siang, le nouvel empereur de Chine. Les dames du palais et les grands de la cour avaient quitté quelque temps auparavant Jéhol, pour précéder le souverain à sa capitale.

CHEMINS DE FER DE L'INDE. — Il existe en ce moment environ 1800 kilomètres de lignes ferrées dans l'Inde anglaise, chiffre minime si on le compare à celui des chemins de fer de l'Angleterre et de la France, mais supérieur à celui des railways russes. Le nombre des kilomètres en voie de construction est de 4718, et l'on espère que le réseau entier pourra être terminé à la fin de 1862. Le capital fixé pour l'ensemble des lignes monte au chiffre de 34 millions et demi de livres sterling (environ 1 milliard 1/2 d'argent de France). Pour accomplir ce travail, auquel sont employés un nombre considérable d'indigènes, il a fallu souvent jeter des ponts gigantesques sur les rivières, les marais et les jungles, percer les collines, imaginer des procédés pour gravir les pentes rapides. Partout, ce sont des merveilles dignes de rivaliser d'intérêt, même pour le voyageur européen, avec les monuments les plus curieux de l'histoire et des religions indiennes.

COURS D'HÉBREU. — Nous avons parlé, dans notre dernière chronique, du projet de transformation de la chaire d'Hébreu du Collège de France en une chaire de Grammaire comparée des langues sémitiques. Cette première idée a été abandonnée, et la chaire a été déclarée vacante sous le titre même qu'elle portait pendant la vie de Silvestre de Sacy et d'Etienne Quatremère.

L'assemblée des professeurs du Collège de France, appelée à désigner au ministre des candidats, a présenté en première ligne M. Ernest Renan, et en seconde ligne M. Jules Oppert. L'Institut de France, de son côté, a présenté en première ligne M. Renan, et en seconde ligne M. Emmanuel Latouche, secrétaire-adjoint de l'Ecole spéciale des langues orientales.

M. Renan a cru devoir déclarer à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres que son intention n'était pas, comme le disaient quelques personnes mal avisées, de transformer la chaire d'Hébreu du Collège de France en une école de philosophie religieuse d'un caractère quelconque. Le savant académicien se bornera à traduire des textes et à discuter les questions de philologie comparée qui se rattachent strictement aux diverses langues sémitiques.

Le décret nommant M. Renan a été signé par l'Empereur.

PHILOLOGIE BRÉSILIENNE. — M. Gonçalves Diaz, maranhote de naissance, l'un des ethnographes les plus distingués du Brésil, chargé de diriger une expédition scientifique dans l'intérieur du pays, s'occupe en ce moment de réunir des matériaux pour compléter le *Dictionario da lingua tupy* qu'il a fait paraître à Leipzig en 1858. Il se propose d'ajouter à une édition très-augmentée de ce livre une série de mémoires ethnographiques sur les Indiens de l'Amérique du sud, avec lesquels il s'est trouvé en contact dans ses voyages.

MUSÉE AMÉRICAIN. — La Société d'Ethnographie, dans sa dernière séance, a décidé que des démarches seraient faites

près de l'autorité pour obtenir la réouverture et la réorganisation du cabinet d'antiquités américaines du Musée du Louvre, lequel est depuis plusieurs mois fermé au public.

LE PEÏ-WOEN-YUN-FOU. — M. le docteur Basiliewski, ancien membre de la Mission de Pé-king, vient de céder à la Bibliothèque impériale de Paris un magnifique exemplaire du dictionnaire chinois tonique *Peï-wœn-yun-fou*, en 95 volumes compacts de format in 8°. — Ce vaste lexique renferme la presque totalité des innombrables expressions composées de la langue chinoise, accompagnées d'une foule d'exemples tirés des livres sacrés et classiques, des historiens, des philosophes et des poètes. — Il serait impossible de se procurer aujourd'hui ce magnifique ouvrage dans aucune ville de la Chine, les livres précieux ayant augmenté prodigieusement de prix depuis la dernière expédition anglo-française. L'incendie du Palais d'été de Pé king ayant réduit en cendres la magnifique bibliothèque qu'il renfermait (elle se composait de 4612 ouvrages, formant 160,000 volumes), le gouvernement chinois fait acquérir tous les beaux livres qu'il peut rencontrer chez les libraires, afin de faire ensuite un choix de ceux qui peuvent servir à recomposer une nouvelle bibliothèque. Exemple aux gouvernements civilisés de l'Europe !

REVUE DE LA PRESSE

LE Herald DE NEW-YORK. — L'Amérique est la véritable patrie du journalisme, et le lieu de toutes ses gloires et de ses triomphes. Le directeur politique d'un journal, dans l'Union, s'il a du talent et du savoir, est sûr de peser dans les destinées de son pays : le gouvernement compte avec lui.

Parmi tous les organes de la presse aux États-Unis, la *New-York Herald* est à coup sûr un des plus dignes d'attention. Voici quelques curieux renseignements sur ce journal que nous empruntons à M. Gaillardet :

Le *Herald* se personnifie à peu près dans un seul homme, M. James Gordon Bennett, son *éditeur*. On appelle ainsi, aux États-Unis, le gérant et rédacteur en chef. M. Bennett a tellement identifié son nom avec celui de sa feuille qu'ils ne forment à eux deux qu'une seule individualité. « Voyons un peu ce que dit Bennett, ce matin. » Ainsi s'exprime tout lecteur du *Morning Herald*. Dans toutes les autres feuilles, les correspondances ou réclamations sont adressées à l'éditeur; dans le *Herald*, tout s'adresse à J.-G. Bennett. Là, le journal est l'homme et l'homme est le journal.

Bennett a débuté dans le journalisme aux États-Unis comme rédacteur attaché au *Courrier and Enquirer* de New-York, dont le colonel Webb était et est encore l'éditeur. Seulement il est devenu général. L'esprit vif, indépendant, original de Bennett, ne pouvait rester longtemps à l'attache d'une position secondaire; aussi forma-t-il bientôt le projet de fonder un journal qui fût lui et ne relevât que de lui. Il n'avait pas un sou, et ce fut un Juif, l'un des patriarches de la presse américaine, le major Noah (tout le monde est colonel ou major aux États-Unis), qui lui prêta 200 dollars pour faire les premiers fonds du *Herald*. La somme était faible pour fonder un journal; mais l'industrie est la fille de la nécessité, et cette nécessité suggéra à Bennett deux idées qui ont fait époque dans la presse américaine. La première, ce fut de réduire de près de moitié le prix d'abonnement, en cherchant à compenser le déficit par l'extension des annonces, et la seconde de faire payer d'avance les abonnements et annonces, qui, jusqu'alors, ne se payaient qu'au bout de six mois ou un an. Ce règlement à terme est encore la condition la plus générale de la presse américaine, dans les États de l'Ouest et du Sud, où souvent la souscription se paie en denrées, telles que lard, farine ou beurre. En résolvant le problème d'une feuille à bas prix faite pour les hautes classes, le *Herald* créa une véritable révolution. C'est à elle qu'est due cette foule de *penny papers* ou journaux à un sou, qui sont venus depuis faire une concurrence si désastreuse à la vieille presse de New-York, aujourd'hui réduite à la portion congrue. C'est de là qu'a daté contre Bennett la colère des puissances dont les trônes se trouvèrent ébranlés. On l'accusa de toutes sortes de méfaits, et on l'évita comme un pestiféré. Traité en *outlaw*, il se conduisit comme tel, si l'on en croit ses détracteurs. Lazzarone de la presse, jeté au milieu d'une population étrangère, il résolut de rendre œil pour œil, dent pour dent, d'exploiter les vices et les ridicules de chacun, de battre monnaie sur la corruption et de rançonner la peur. Ses bureaux furent cités comme une caverne, et ses rédacteurs

comme des *condottieri* dont la plume fut aussi redoutée qu'une escopette. Ce qu'on raconte des faits et gestes de cette bande est incroyable. Nous allons en citer quelques échantillons, en laissant la responsabilité de ces histoires à la renommée et au journalisme ennemi, qui a crié ces faits par dessus les toits. Un meurtre est commis dans une maison de prostitution à New-York. Les éclaireurs du *Herald* découvrent qu'un homme de haute position, un pasteur, je crois, se trouvait dans cette maison à l'heure du meurtre. Le pécheur en est prévenu, et, épouvanté à la pensée de voir son nom associé à des noms infâmes et mêlé à une affaire d'assassinat, il achète le silence au prix d'une contribution pécuniaire qui devint périodique et si tyrannique, que le malheureux, poursuivi par le double fantôme du déshonneur ou de la ruine, ne trouva plus qu'un seul refuge, le suicide. Nous regardons personnellement cette histoire de vampire comme un roman, mais elle a été accréditée et même enregistrée dans la presse de New-York. La terreur dont elle avait entouré le *Herald* devint telle, dit l'*Evening Star*, que si quelque calamité arrivait dans une famille, si un fils se dérangeait, si une fille ou une mère oubliait ses devoirs, la première préoccupation, le premier cri étaient : « Pourvu que cela ne tombe pas dans le *Herald* ! » Et un des membres de la famille était aussitôt dépêché pour aviser aux moyens d'échapper au pilori de la publicité. Quelques peccadilles venaient-elles à se commettre dans un pensionnat ou une société religieuse ? Le *Herald*, nouvel Asmodée (un de ses argus avait pris ce nom), voyait à travers les toits et promettait aussitôt à ses lecteurs une anecdote scandaleuse, suffisamment indiquée pour que les héros s'y reconnussent. Des maisons importantes négligeaient-elles d'envoyer leurs annonces commerciales au *Herald* ? Un coup de patte, moitié griffe, moitié velours, venait réveiller les indifférents de leur oubli ; et bien peu résistaient à ce premier avertissement. Cette spéculation épuisée, le *Herald*, avec un esprit diabolique, retourne la médaille, et après avoir frappé monnaie sur un côté de l'idée, il se dit qu'il en frapperait tout autant sur l'autre. Il annonça qu'il allait publier une liste, non plus des maisons insolvables, mais des solvables ; et il commença par mentionner un tiers à peu près des meilleurs noms de New-York. Les deux autres tiers, tremblant que leur absence de cette liste ne portât atteinte à leur crédit, payèrent bien vite pour obtenir l'insertion, comme ils avaient payé la veille pour obtenir l'exclusion.

Le *Herald* était parvenu, selon ses ennemis, à se faire un revenu régulier de cette dîme, en organisant un système d'espionnage fas-

hionable qui enveloppait dans son réseau la partie aristocratique de la Cité. Une foule de jeunes gens, reçus dans les meilleurs salons, se faisaient ses complices, par légèreté. Un bal, une réunion un peu marquante n'ont jamais eu lieu sans que des rapports mystérieux n'en aient raconté les détails et étalé les ridicules dans les colonnes du *Herald*. Ces rapporteurs invisibles avaient pris pour signature allégorique le pseudonyme d'Ariel. Ils traduisaient en public, non-seulement les noms des beaux et belles de la réunion, et leurs toilettes, mais encore leur fortune et leurs amours. « Miss B***, valant cent mille dollars, a été courtisée par M. A***, qui ne vaut pas un sou. » Heureux quand les noms n'y étaient pas en toutes lettres ! Quand le *Herald* ne pouvait s'ouvrir certaines portes, il les forçait quelquefois avec une effronterie digne de Scapin. A l'époque où M. van Buren commença sa seconde tournée électorale, le *Herald*, qui combattait sa réélection, annonça qu'il aurait un attaché à la suite du président de l'Union, et que celui-ci ne ferait pas une démarche, ne dirait pas un mot, qui ne fussent connus et reproduits.

COTON DE L'AFRIQUE DU SUD. — Les échantillons de coton (principalement de la variété des Iles de la mer du Sud) recueillis et envoyés à Londres par la dernière malle, démontrent que le climat et le sol des colonies anglaises de l'Afrique du Sud promettent un parfait succès pour des cultures à peu près illimitées de ce végétal. (*Cape and Natal News.*)

— Il vient de paraître à Sétif, en Algérie, le premier numéro d'un nouveau journal politique hebdomadaire intitulé : *l'Echo de Sétif*. Ce numéro, envoyé comme spécimen, nous donne une assez agréable idée de l'esprit original de son rédacteur en chef. On lit, en effet, dans une de ses colonnes, l'avis suivant :

« L'abondance des matières nous force à ajourner au prochain numéro les nouvelles politiques. »

— On nous annonce de Cochinchine que les troupes françaises vont rentrer en campagne contre l'armée annamite. Le gouvernement français fait exécuter par trois steamers un service postal entre Saïgon et Singapore, mais jusqu'ici ils n'avaient transporté que des dépêches. L'amiral a décidé qu'à l'avenir le commerce pourrait user de cette voie pour envoyer des groupes à Saïgon, soit par Hong-Kong, soit par Singapore, avec 2 1/2 pour cent de commission. En outre, ces navires pourront prendre des passagers tant que l'espace libre le leur permettra. (*Sémaphore*, du 14 décembre 1861.)

— On nous annonce que la *Revue Européenne* a cessé sa publication. La *Revue de l'Orient et de l'Algérie* a également cessé de paraître depuis le mois d'avril dernier.

BIBLIOGRAPHIE

MÉTHODE POUR ÉTUDIER LA LANGUE SANSCRITE, par Émile Burnouf et L. Leupol, 2^e édition. Nancy (à Paris, chez Duprat), 1861; in-8°.

L'ouvrage publié sous ce titre est une des publications les plus utiles qui aient été entreprises par une société d'orientalistes, qui, du fond de la province, a lancé au milieu de la métropole cette idée féconde : *l'orientalisme rendu classique*. Pour parvenir à ce but louable, on ne pouvait mieux faire en effet que de composer une grammaire sanscrite sur le plan simple et ingénieux des *Méthodes* grecque et latine de J.-L. Burnouf. Les auteurs ont doublement réussi, puisqu'ils sont parvenus à faire un livre utile, et à le placer dans toutes les mains pour le modeste prix de 3 fr. 50 c. (pris à Nancy).

Une première édition de cette méthode a été épuisée très-rapidement. Cette seconde ne le sera pas moins vite que la première, car elle a sur celle-ci l'avantage de donner les mots sanscrits en caractères originaux *dévânagari*, sans toutefois les priver de leur transcription latine indispensable aux commençants.

Nous sommes heureux de signaler cette publication remarquable, qui montre que l'orientalisme est aujourd'hui décentralisé, et dignement représenté dans quelques villes de province. MM. Emile Burnouf et Leupol nous annoncent la prochaine apparition de leur *Dictionnaire sanscrit*. Un tel livre sera un bien autre service rendu aux lettres indiennes, car les étudiants manquent presque absolument de lexiques, tandis que chacun d'eux pourra bientôt, si cela continue, acheter une grammaire sanscrite différente. J. M.

TRADITIONS AMÉRICAINES, par D. Jose Güell y Rontó. — Paris (Hachette et Cie, éditeurs), 1861 ; in 12.

Voici un livre rempli de poésie, d'une poésie qui s'élève parfois à des hauteurs sublimes. Certes, l'auteur de ces « traditions » est poète dans toute l'acception du mot, et quiconque lira les chapitres intitulés *Izna* et *Maran* ratifiera, nous en sommes sûr, notre juge-

ment sur M. José Güell. La poésie qui enflamme l'âme de l'auteur est de la bonne et vieille trempe chrétienne ; elle se résume dans les mots *foi* et *sacrifice*. Si le monde, si distrait aujourd'hui par mille intérêts dépourvus de grandeur morale, pouvait goûter les fortes et nobles émotions que nous avons ressenties à la lecture des deux morceaux précités, il y aurait lieu de bien augurer de l'avenir ; il y aurait lieu d'espérer le rétablissement prochain du culte si amoindri aujourd'hui des choses de la religion et de la grande littérature.

Toutes les pièces dont se compose le livre de M. Güell n'ont pas, il est vrai, le puissant intérêt qui s'attache aux récits héroïques et simples à la fois de *Izna* et de *Maran* ; il y a même, çà et là, des passages qui donnent matière à la critique. Mais quand il y a tant à louer, nous n'avons pas le courage de critiquer. Nous recommandons donc vivement la lecture des « Traditions américaines » à tous ceux qui aiment à s'inspirer de grands et nobles sentiments, et à contempler les merveilles qu'ils engendrent dans la vie de ceux qui les professent.

CHARLES SCHOEDEL.

JOURNAL DE LA CAMPAGNE DE CHINE (1859-1860-1861), par Charles de Mutrecy. Précédé d'une préface de Jules Noriac. Paris (A. Bourdillat et Cie, éditeurs), 1861, 2 vol. in 8°.

Cet ouvrage est intéressant à plus d'un titre, et sera d'un précieux secours pour tous ceux qui voudront écrire sur la récente campagne anglo-française contre la Chine. On y trouvera des renseignements précis sur la marche des événements. Mais il faudra souvent n'accepter que sous réserve de vérification les faits historiques, géographiques et statistiques que nous fournit l'auteur. Sans vouloir discuter avec lui sur le caractère de la guerre contre la Chine, qu'il nomme civilisatrice, sur la moralité de ce qu'il appelle « les glorieuses étapes, » sur l'à-propos des lignes où il pense que l'expédition de Chine « ne sera pas une des moindres gloires du règne de Napoléon III, si fertile en grandes et belles choses » nous nous permettrons du moins de regretter qu'il ne se soit pas aidé du concours d'un sinologue ou de toute autre personne sérieusement versée dans les questions relatives à la Chine. Il eût ainsi évité une foule d'inexactitudes qui se rencontrent dans le cours de sa narration.

M. de Mutrecy a publié son livre sous le patronage d'un écri-

vain qui en a rédigé la préface. M. Jules Noriac est, je crois, romancier, et a du talent pour ce genre de littérature. Mais il n'est pas compétent sur ce qui concerne la Chine, et sa préface, en dehors même des erreurs qu'elle renferme, ne répond pas à ce qu'on aurait pu désirer en tête d'un pareil livre. Nous aurions voulu, par exemple, un coup d'œil général sur la Chine, dans le genre du curieux tableau qu'on doit à la plume élégante de M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys, ou, si l'on eût voulu montrer la Chine en noir, quelques pages de *l'Europe devant la Chine*, de M. Charles Gay.

Malgré les nombreuses imperfections qu'on y remarque, le *Journal de la campagne de Chine* prendra place dans toutes les bibliothèques où l'on voudra réunir une collection un peu complète des écrits les plus substantiels sur la Chine moderne. J. M.

Ouvrages publiés en Orient.

Fitz-Edward-Hall. — The Dasa-rûpa, or Hindu Canons of dramaturgy, by Dhananjaya; with the exposition of Dhanika, the Avaloka. Edited by Fitz-Edward-Hall. *Calcutta*, 1861; in 8°.

Ballantyne (J. R.) — The Aphorismes of Sandilya, with the commentary of Swapneswara. Edited by J. R. Ballantyne. *Calcutta*, 1861; in 8°.

Jayanarayana Tarka Panchanana (Pandita). — The Vaiseshika Darsana, with the commentaries of Sankara Misra and Jayanarayana Tarka Panchanana. Edited by — *Calcutta*, 1861; in 8°.

DERNIÈRES NOUVELLES

COLLECTION DU DOCTEUR PENEY. — La collection du regrettable docteur Alfred Peney (et non Albert Peney, comme l'ont appelé les journaux) vient d'arriver à Alexandrie.

Un savant naturaliste, M. le marquis Orazio Antinori de Pérouse, nous écrit à la date du 21 décembre que cette collection a été remise à l'Institut égyptien d'Alexandrie, et

que la partie la plus saillante est une collection de crânes de différentes tribus nègres.

Nous pouvons ajouter, d'après un voyageur qui a vu cette collection trois mois avant la mort de l'auteur, M. Guillaume Lejean, qu'elle était très-riche en objets de botanique. Suivant M. Antinori, la zoologie et la minéralogie au contraire y sont peu représentées. Comme ce dernier renseignement, émané d'un homme d'une véracité et d'une honorabilité parfaite, coïncide peu avec les souvenirs personnels de M. Lejean, il serait à désirer que l'autorité égyptienne s'informât à cette fin de savoir si quelque partie de la collection ne se serait pas égarée en route. M. Lejean a appris notamment que M. Peney avait fait des excursions particulières aux montagnes Dinka et Niékani, qui n'avaient d'intérêt que sous le rapport minéralogique, et il a dû en rapporter de nombreux échantillons.

INSTITUT DE FRANCE. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a procédé hier au renouvellement annuel de son bureau. M. de Rougé a été nommé président, et M. Paulin Paris vice-président.

TÉLÉGRAPHES ENTRE L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE. — On écrit de New-York: « L'établissement d'une ligne télégraphique entre les deux Océans est maintenant un fait accompli. Les deux points extrêmes de cette ligne sont San-Francisco et New-York, séparés par une distance de 3,000 milles anglais, équivalant à environ la huitième partie de la circonférence de la terre. La transmission des dépêches s'effectue en quatre heures, au moins, et plus souvent en six. Le gouvernement russe a chargé un officier supérieur du génie d'étudier le prolongement de la ligne jusqu'au détroit de Behring et au Kamtchatka, en vue de la rattacher à celle de la Sibérie. (*Annales du commerce extérieur.*) »

LÉON DE ROSNY.

Paris, — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, place, du Panthéon, 2.

Paris, le 4 février 1862.

Le gouvernement français continue à s'occuper, avec la plus louable sollicitude, de l'avenir de notre magnifique établissement de Cochinchine. Les paroles de l'Empereur, prononcées le 27 janvier, à l'ouverture de la session législative de 1862, nous donnent les meilleurs espérances :

« Notre établissement en Cochinchine s'est consolidé par la valeur de nos soldats et de nos marins. Les Espagnols associés à notre entreprise trouveront, je l'espère, dans ces contrées, le prix de leur courageux concours. Les Annamites résistent faiblement à notre domination, et nous ne serions en lutte avec personne, si, au Mexique, les procédés d'un gouvernement sans scrupules ne nous avaient obligés de nous réunir à l'Espagne et à l'Angleterre pour protéger nos nationaux et réprimer des attentats contre l'humanité et le droit des gens. »

Nous sommes heureux de voir que l'Espagne, notre loyale et généreuse alliée, est appelée à poursuivre avec nous, après la conquête, l'œuvre de régénération de cette riche contrée qui doit devenir un jour une des plus belles et des plus importantes régions du monde asiatique.

COMMERCE DE LA PERSE. — Des documents consulaires nous permettent d'établir les faits suivants : Tébriç (Tauris), dont la population est d'environ 200,000 âmes, est un des principaux centres commerciaux de la Perse. Les importations de Turquie par ce pays, dans l'Azerbaïdjan, ont monté, en 1859, à environ 50 millions de francs. Les cotons teints et imprimés y jouaient le rôle le plus considérable. L'indigo est un article important à Tébriç, où il arrive directement

de l'Inde. Les exportations en Russie se sont élevées, en 1859, à environ 20 millions de francs. On fabrique, à Tébriz, une petite quantité de pièces de soie d'une solidité supérieure à celle de l'Europe. Le blé y croît en abondance; le coton y est de qualité très-inférieure; on y trouve du charbon, mais il y est inexploité. Les mines de cuivre et de plomb sont également négligées par les indigènes. Le climat de la province d'Azerbaïdjan est généralement sanitaire, le sol fertile, et les habitants forts, actifs et industrieux. Le développement du commerce est très-rapide, surtout depuis quelque temps, dans cette partie privilégiée de la Perse.

SUPPLICE D'UN MINISTRE CHINOIS. — Des avis de Pé-king, en date du 9 novembre, annoncent que trois des membres du ministère institué à la mort de l'empereur Hien-foung, les nommés prince de I, prince Tchun et Sou-chun ont été condamnés, comme coupables de haute trahison en entraînant le gouvernement chinois sur la pente fatale de l'hostilité envers les Européens, à la *mort lente*, c'est-à-dire à être coupés en morceaux. Mais, grâce à l'influence des ministres résidant à Pé-king, leur peine a été commuée. Les deux premiers ont été invités à s'étrangler dans leur prison, le troisième a eu la tête tranchée sur une place publique de la capitale. Le ministre de la guerre a été exilé au fond de la Mongolie, et les autres membres du conseil de la guerre ont été déclarés déchus de leurs emplois et dignités. En revanche, le prince Kong a été élevé au rang de premier ministre, ce qui le place à la tête de l'empire, immédiatement après l'impératrice mère et régente. Une correspondance adressée à la *Presse* dit que la la régente, Tsai-tchouen, épouse titulaire du feu empereur, et mère du souverain actuel, est une ancienne concubine de Tao-kouang, grand père de ce dernier.

ANNEXION DE POULO-CONDORÉ A LA FRANCE. — Les journaux anglais annoncent que les Français viennent de prendre pos-

session de Poulo-Condore, île située au sud de la Cochinchine, à peu de distance des bouches du grand fleuve Mé-kong.

CHAIRE D'ARMÉNIEN. — Nous croyons savoir que MM. les professeurs de l'École impériale et spéciale des langues orientales vivantes ont appelés à présenter deux candidats au ministre de l'Instruction publique pour la chaire de langue arménienne devenue vacante par suite de la mort de M. Levassant de Florival. Les trois principaux candidats à cette chaire sont : MM. Chanazarian et Calfa, tous deux arméniens de naissance, et M. Dulaurier, bien connu du monde savant comme le premier arméniste de l'Europe.

NOUVELLE CHAIRE DE SANSKRIT. — M. John Muir, orientaliste distingué, et membre du service civil du Bengale, vient de déposer 40,000 roupies pour la création d'une chaire de langue et de littérature sanscrites, ainsi que de philosophie comparée à l'Université d'Edimbourg. Cette somme est donnée à la condition que le trésor complètera la somme nécessaire pour le traitement du professeur qui sera choisi une première fois par M. Muir, et dont la désignation deviendra ensuite un privilège de la Couronne.

REVUE DE LA PRESSE

LE HERALD DE NEW-YORK. — Voici encore quelques renseignements curieux, qui complètent la notice que nous avons donnée dans notre dernière chronique du fameux journal américain.

Bennett (le directeur du *Herald*), dit M. Gaillardet, n'a pas su seulement s'entourer de collaborateurs habiles, il s'est assuré le concours d'une quantité prodigieuse de correspondants. Il en a dans toutes les grandes villes des cinq parties du monde, et il ne s'y passe pas un événement sans qu'il soit un des premiers renseigné. Imprimant avec un calme glacial une activité fébrile à ses agens, il devance presque toujours ses rivaux, et chaque fois qu'il a ce bonheur, il l'annonce à

grand bruit de réclames. « Aujourd'hui, écrit-il en grosses lettres, nous avons battu de tant d'heures la presse pourrie, boiteuse, cacochyme de Wallstreet ! » Ou bien : « Nouvelles données exclusivement par le *Herald*, comme toujours ! » C'est du charlatanisme, mais du charlatanisme légitime, car il est celui du travail et du succès.

Avant l'établissement des lignes de steamers transatlantiques, les principaux journaux de New-York avaient des bateaux particuliers, appelés *news-bots*, qui allaient en mer, à de grandes distances, au devant des navires. Bennett en avait fait construire un plus fin voilier que tous les autres, auquel il avait donné le nom de *Fanny-Ellier*, et chaque jour il enregistrait ses courses triomphales sur la scène des eaux. Il avait fait à son *commodore* Martin une réputation égale à celle du *commodore* Elliot. Ses confrères de Wallstreet ayant fait, en dehors de lui, des contrats exclusifs avec les pilotes de l'Etat du New-Jersey, dont la mer baigne les côtes, lui traita avec les pilotes de New-York, et piqua tellement leur amour-propre qu'ils rôdaient nuit et jour, à vingt lieues au large, en quête des arrivages.

Il avait des exprès à cheval, toujours prêts à partir des grandes villes où ne passaient point de chemins de fer. Depuis l'établissement du télégraphe électrique, la presse de New-York a formé une association pour recevoir les dépêches en commun ; mais le *Herald* a conservé, en outre, un grand nombre d'agens spéciaux et de correspondants particuliers.

Le zèle qu'il met à se procurer les nouvelles, il le met à les publier. A peine reçues, elles paraissent en *extras*, qui sont vendus par des légions de gamins ou *news boys*, lesquels se répandent comme une avalanche en criant à tue-tête : l'*Extra-Herald*, dans les rues de New-York. Des discours entiers, remplissant cinq ou six colonnes de petit texte, sont transmis par le télégraphe au *Herald*, que n'arrêtent point ces énormes dépenses ; les Messages des Présidents, dont on connaît la longueur, sont imprimés et vendus quarante minutes après leur réception, lorsque la lecture vient à peine d'en être achevée dans le Congrès de Washington.

Le *Herald*, publié d'abord sur quatre pages, l'est aujourd'hui sur huit en texte très-petit, très-compact, et d'un format presque égal à celui de nos grands journaux. Sa composition et celle de ses *extras* absorbe en moyenne deux millions cinq cent mille lettres par semaine. Son imprimerie renferme 12,500 livres de caractère qui doit être renouvelé tous les huit mois.

Le tirage et la circulation du *Herald* s'élèvent à 70,000, et quelque-

fois à 85,000 feuilles par jour, qui comprennent : 1° l'édition régulière du matin, à 7 dollars par an, ou deux sous par numéro, et paraissant tous les jours de l'année, excepté le 2 janvier, et le 5 juillet, lendemain de l'anniversaire de l'indépendance américaine; 2° l'édition de l'après-midi, paraissant à une heure et demie; 3° l'édition du soir, paraissant à trois heures; 4° l'édition hebdomadaire pour la ville et la campagne, à trois dollars par an, ou six sous par numéro; 5° l'édition pour l'Europe, à 4 dollars par an, paraissant une ou deux fois par semaine; 6° l'édition pour la Californie, l'Australie, les îles Sandwich et la côte du Pacifique, paraissant le 5 et le 20 de chaque mois. Ajoutez à cela les extras, qui se publient à l'arrivée de chaque steamer ou de chaque dépêche importante, et vous aurez une idée du mouvement que se donne la presse américaine, pour satisfaire la curiosité insatiable d'un public toujours en éveil.

Le *Herald* consomme 1,250 rames de papier par semaine; c'est tout ce que peut produire une manufacture qui ne travaille que pour lui. Etendue sur une ligne droite, son édition seule du matin atteindrait une distance d'environ 50 milles anglais. Il occupe régulièrement dans son imprimerie une centaine de compositeurs, qui sont divisés en deux classes : les ouvriers de jour et les ouvriers de nuit. Chacun d'eux travaille à la tâche environ onze heures sur vingt-quatre, et se gagne de 25 à 30 dollars par semaine. L'imprimerie renferme trois presses tournantes dont le mécanicien et colonel Hoe est l'inventeur. L'une a six cylindres à impression, les deux autres en ont chacune dix, ce qui fait vingt-six en tout. En calculant la rapidité de ces machines à 40 révolutions par minute, qu'elles atteignent quelquefois, cela représente l'énorme quantité de 1,040 feuilles imprimées par minute, ou 62,400 par heure. Mais l'impression moyenne du *Herald* est de 45,000 feuilles simples ou de 22,500 feuilles doubles et triples par heure.

Ces presses gigantesques sont mues par une machine à vapeur de la force de trente chevaux. Chacune d'elles mesure 38 pieds de long, 15 pieds de large et 16 pieds de haut. Le cylindre aux caractères a environ 6 pieds de diamètre, et est disposé horizontalement. Ces merveilleuses machines, qui sont l'honneur de l'industrie américaine, ont attiré l'attention du *Times* de Londres, qui en a commandé de semblables à M. Hoe, pour remplacer celle d'Applegate, qui n'imprime que neuf mille feuilles à l'heure, et passait naguère pour un chef-d'œuvre sans second.

Le *Herald* occupe, en diverses capacités, de quinze cents à deux mille personnes dans son établissement, qui est une des choses les

plus curieuses de New-York, et ses bénéfices nets s'élèvent à 70,000 dollars par an. Ils ont presque exclusivement leur source dans les annonces, car le prix d'abonnement ne couvre pas les frais de rédaction et d'impression. Non-seulement, le *Herald* fait payer d'avance ses annonces, mais il ne les reçoit que pour un jour ; sauf aux annonceurs à les renouveler autant de fois qu'ils le veulent. Ce système, en simplifiant les comptes de l'administration, exempte cette partie du journal des fastidieuses répétitions d'annonces qui s'éternisent, dans les autres feuilles, par voie d'abonnement annuel.

L'AUSTRALIE CENTRALE. — Une partie du grand continent australien est encore inconnue. Des voyageurs intrépides ont essayé successivement de pénétrer dans ses déserts, mais toutes ces expéditions ont eu des résultats désastreux. La dernière, qui était commandée par MM. Buck et Wils, n'a pas été plus heureuse, ou du moins ces courageux explorateurs, après avoir réussi à aller jusqu'à l'extrémité, ont trouvé la mort à leur retour, languissants, épuisés de fatigues et de souffrances. Au dépôt de la ligne Cooper, où ils comptaient trouver des secours et des provisions, ils se sont trouvés dans le dénuement le plus complet ; par une fatalité inouïe, les gens chargés de les attendre à cette station, désespérant de les voir revenir, s'étaient embarqués et avaient quitté la ligne Cooper quelques heures seulement avant l'arrivée des malheureux voyageurs, qui avaient eu tant de peine à se traîner. Un seul, M. Bing, a survécu et a été secouru par les indigènes ; il avait pu soutenir ses forces en tuant quelques corbeaux et en mangeant des graines de nardeo, espèce de triplium. La nouvelle de la mort de MM. Buch et Wils a produit une grande sensation en Angleterre. (*Union*.)

LE PROGRÈS AU MAROC — Le Maroc semble disposé à se laisser tenter par notre civilisation. Pendant de longues années, les puissances maritimes avaient réclamé de la cour de Fez l'établissement d'un certain nombre de phares sur le littoral marocain. Le dernier souverain du Maroc, l'empereur Abd-er-Rhaman, à l'exemple de ses prédécesseurs, avait toujours refusé d'accéder à ces demandes, comme devant diminuer le nombre des naufrages, si productif pour les pillards de la côte. L'empereur actuel vient de résoudre la question dans un sens favorable aux puissances européennes et de décider l'établissement d'un certain nombre de phares sur des points choisis par une commission maritime. (*Ami de la Religion*.)

LAC SOUTERRAIN EN AMÉRIQUE. — On vient de découvrir à Water-

ville, dans le Haut-Canada, en creusant un puits pour des mines, un vaste lac souterrain, qu'on a pu explorer jusqu'à une distance de plusieurs milles. Le fait le plus curieux, c'est qu'on a trouvé en divers endroits des débris de bâtiments à voile de construction anglaise. La présence de ces débris fait supposer qu'il existe quelque communication entre la nappe d'eau souterraine et la baie d'Hudson, et que les courants sous-marins y ont amené les débris de plusieurs navires naufragés. Le célèbre ingénieur canadien, M. Arthur Mac Gregor, s'est aussitôt rendu à Waterville afin d'étudier ce phénomène. (*Courrier des États-Unis.*)

LES PARSIS DE LONDRES ont résolu d'établir un fonds sous titre de « Fonds de charité pour les Zoroastriens en Europe, » dont le but est de faciliter à leurs pauvres coreligionnaires les moyens de retourner dans l'Inde, d'enterrer leurs morts, d'acheter des livres de leur culte, de les faire traduire et de faciliter les moyens d'approfondir leur doctrine en Europe par l'étude des textes zends et pelwis. (*Allen's Indian-Mail.*)

NOUVELLES DE L'HIMALAYA. — Le *Hurkaru* annonce qu'une troupe d'Abors est tombée inopinément sur un village situé à environ seize milles de Debrougar. Les pauvres Cacharis n'ont pu opposer aucune résistance à ces sauvages, qui ont tué huit hommes et cinq femmes, et blessé un grand nombre d'habitants de l'endroit. On attribue cet événement à la mort d'un Abor mis préventivement en prison. Les Miris, alliés prétendus des Anglais, ont aidé ces sauvages dans leur entreprise.

STATISTIQUE CRIMINELLE DE L'INDE. — Il résulte des documents récents que le nombre des personnes appelées devant les tribunaux de Bombay a augmenté de 1,525 personnes en l'année 1860 sur l'année précédente. En 1860, il y a eu 6,386 personnes d'acquittées, 15,384 de condamnées par les magistrats, 101 par la Cour Suprême et 11 par la cour des petites sessions. Une seule a été pendue. Dans cette énumération, les différentes races figurent ainsi qu'il suit : 13,174 Hindous ; 5,643 Mahométans ; 983 Parsis, 962 Hindo-Anglais chrétiens de naissance ; 934 Européens, et 210 autres. Les femmes figurent en forte proportion dans les chiffres ci-dessus.

LE COTON AU VÉNÉZUÉLA. — Le gouvernement vénézuélien vient de promulguer un décret pour encourager la culture du coton. A compter de la promulgation de ce décret, et durant quatre années, seront exempts des droits d'importation et de tout impôt national ou

municipal les machines ou instruments quelconques destinés à la culture ou à l'exploitation du coton qui entreront par les douanes de la République, ainsi que les graines de coton importées pour être semées dans le Vénézuéla.

Les entreprises de semences et de culture ne pourront, pendant huit années, être grevées d'aucun impôt national ou municipal. Elles sont exemptes de toutes les taxes établies par les lois qui sont antérieures à leur installation.

Pendant quatre années, le coton cultivé dans le Vénézuéla ne pourra être frappé d'un droit plus élevé que le droit actuellement en vigueur.

Les étrangers venus d'outre-mer pour se livrer à la culture du coton jouiront des droits et de la protection garantis aux immigrants par la loi du 18 mai 1855, et par les traités conclus entre le Vénézuéla et leurs nations respectives. Ils ne seront astreints à aucun service personnel envers le gouvernement, qui ne pourra jamais disposer de la moindre portion de leurs propriétés sans une indemnité préalable en argent comptant.

Les étrangers pourront introduire avec eux, en franchise de droits d'entrée, les instruments, outils et ustensiles de l'industrie, de l'agriculture, des arts et autres semblables, ainsi que les meubles même neufs, destinés à leur usage personnel, de même que leurs vêtements et le linge de corps.

— On annonce que le régent de l'empire chinois, le prince Kong, a décidé d'envoyer en France un cousin du jeune souverain, dans le but de lui faire donner une éducation tout à fait européenne. (*Journal du Havre.*)

— On nous écrit de Constantinople, le 11 janvier : On sait que le magnifique mausolée du sultan Mahmoud est un des principaux ornements de la métropole des Turcs. Par ordre du grand seigneur Abd-ul-Aziz, ce monument est décoré à nouveau, et sera après sa restauration une des principales merveilles de Stamboul. L'imposant sarcophage sera entouré d'une forte grille en argent artistement travaillée, dans laquelle diverses inscriptions en lettres d'or doivent proclamer les louanges du célèbre réformateur. En outre, on place plusieurs candélabres en or massif, et aux tapis précieux qui ornent déjà le tombeau, on ajoute des tissus chefs-d'œuvre de l'art indien et persan. (*Gazette de Trieste.*)

— M. Duveyrier, le savant et courageux voyageur dans l'Afrique centrale, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— S. S. le Pape Pie IX vient d'envoyer à notre confrère et collaborateur, M. le marquis d'Hervey Saint-Denys, la troisième classe de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

— S. A. le bey de Tunis vient de conférer la troisième classe de l'ordre du Nichan à M. Léon de Rosny, directeur de la *Revue orientale et américaine*.

SOCIÉTÉS SAVANTES

SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE

SÉANCE DU 7 JANVIER 1861.

Présidence de M. le bâton DE BOURGOING.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. SCHÖBEL écrit que, cédant aux conseils de quelques personnes amies, il croit devoir s'abstenir d'assister à la séance, afin de ne pas gêner M. Oppert, dans la réponse qu'il a sans doute l'intention de faire à sa *Critique du déchiffrement des inscriptions cunéiformes*, travail qui a déjà obtenu l'adhésion de plusieurs savants éminents.

M. OPPERT demande en effet la parole, pour réfuter divers passages de l'article de M. Schœbel. M. le président annonce à cette occasion qu'il est décidé à maintenir la discussion dans les limites déterminées par les sentiments de bonne fraternité qui doivent unir tous les membres de la Société, et qu'en raison surtout de l'absence de M. Schœbel, il croit devoir engager M. Oppert à mettre une grande réserve dans ses paroles.

M. OPPERT pense qu'il doit, vu les observations de M. le président, remettre sa réponse à la première séance, où voudra bien assister M. Schœbel. Il se bornera à offrir un exemplaire d'un nouvel ouvrage de M. JOACHIM MÉNANT, membre de la Société, sur *les Noms propres assyriens*, et à lire la traduction qu'il vient de faire d'un cylindre babylonien dont l'importance est considérable au point de vue historique, traduction dont il a voulu offrir la primeur à la Société.

M. Cortambert présente à la Société sa nouvelle édition de la *Géographie de la France*, et de la *Géographie de l'Europe* ; 2 vol. in-12.

Sont élus correspondants de la Société :

Pour la Tunisie : M. ESPINA, vice consul de France, à Soussa.

Pour l'Égypte : M. MAHMOUD-EFENDI, astronome de Son Altesse le vice-roi.

Pour la Belgique : M. NÈVE, professeur à Louvain

Pour l'Indo-Chine méridionale : M. LOGAN, directeur du *Journal of the Indian Archipelago*.

Pour l'Algérie : M. CHERBONNEAU, professeur d'arabe, à Constantine.

M. CHODZKO lit plusieurs contes traduits du persan.

M. CASTAING lit une étude sur l'ouvrage de M. Maury, intitulé : *La Magie*.

La séance est levée à onze heures.

SÉANCE DU 14 JANVIER 1861.

Présidence de M. le marquis d'HERVEY SAINT-DENYS.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. BRUGSCH écrit pour remercier la Société de l'avoir nommé membre honoraire.

M. FURET écrit de Nafa (Iles Lou-tchou) pour remercier la Société de l'avoir nommé membre correspondant et adresse plusieurs notices sur le Japon.

Est élu membre titulaire : M. ESPINA, vice-consul de France.

M. BORDAS présente à la Société l'instrument auquel il a donné le nom de *lithophone*, et qui, composé d'une vingtaine de pierres brutes disposées en gamme chromatique, lui permet de reproduire avec bonheur une série d'airs variés, et d'imiter aussi bien le roulement du tambour que le chant du clairon et les sons du fifre. La Société exprime à M. Bordas tout l'intérêt qu'elle a pris à sa communication.

M. BEAUVOIS lit un conte norvégien traduit de la collection de MM. Absjærnsen et Moe.

La séance est levée à dix heures et demie.

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1861.

Présidence de M. AUBIN.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. EICHHOFF écrit à la Société pour lui exprimer ses regrets de ne pouvoir assister à la séance, et M. BERBRUGGER annonce le prochain envoi des publications de la Société historique africaine.

M. ESPINA offre, au nom de M. Beaumier, le nouvel ouvrage de ce

savant intitulé : *Histoire des souverains du Maghreb*; Paris, 1860; in 8°.

— Rapporteur : M. ESPINA.

M. KOSKINEN offre son nouvel ouvrage sur la syntaxe finnoise (*Finska sprakeks satslära*); Abo, 1860; in 8°. — Rapporteur : M. BEAUVOIS.

Sont élus pour faire partie de la Société :

Membres titulaires : MM. ANTOINE D'ABBADIE.

ROCHAÏD-DABDAH, directeur du *Birgis-Paris*.

JOSÉ-MARIA ANDRADE, de Mexico.

Membres correspondants : pour le Maroc : M. BEAUMIER, vice-consul de France.

M. DE BELLECOMBE propose au Conseil d'appuyer une proposition qu'il compte adresser à plusieurs Sociétés, dans le but de demander au gouvernement un local pour toutes les compagnies savantes de la capitale. Cette proposition est renvoyée à la prochaine séance.

M. ESPINA lit une notice sur *La fin du monde* d'après la tradition arabe.

La séance est levée à onze heures.

SÉANCE DU 18 FÉVRIER 1861.

Présidence du baron DE BOURGOING, sénateur.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. AUG. AHLQVIST, d'Helsingfors, écrit à la Société pour la remercier de l'avoir nommé membre honoraire.

M. MALTE-BRUN offre à la Société, au nom de M. GUITER, une collection de poteries découvertes dans des tombeaux de l'Afrique septentrionale. Renvoi au musée de la Société et remerciements aux donateurs.

Sont élus pour faire partie de la Société :

Membre titulaire : M. BEAUMIER, vice-consul de France à Rabbat (Maroc).

Membre honoraire : M. le colonel FAIDHERBE.

M. le président nomme commissaires pour s'occuper de toutes les communications relatives à l'*Alphabet général linguistique* qui seraient adressées à la Société : MM. LABARTHE, DUFRICHE-DES GENETTES et OPPERT.

M. CASTAING lit une étude sur la *Classification de l'homme dans la nature*.

M. SCHÖBEL lit une critique du travail de M. Ménant sur les *Noms propres assyriens*.

La séance est levée à dix heures et demie.

BIBLIOGRAPHIE

DICTIONNAIRE ARMÉNIEN-FRANÇAIS, par Ambroise Calfa. Paris, 1861; in-12 de vi-1032 pages compactes.

Ce volume, imprimé avec les jolis types appartenant à l'auteur, est un véritable service rendu aux amis des lettres orientales. Il manquait, en effet, pour l'arménien (malheureusement comme beaucoup d'autres langues importantes), un dictionnaire qui présentât la double condition d'être tout à la fois assez complet pour l'intelligence de cette riche littérature, et d'un format commode et peu coûteux. Jusqu'à présent, on avait été à peu près exclusivement réduit à se servir du vocabulaire de P. Aucher qui, bien que supérieur aux essais mal digérés et remplis d'erreurs de ses devanciers, présentait encore les plus regrettables imperfections. En outre, cet ouvrage était épuisé depuis longtemps, et bien qu'un dictionnaire arménien fût souvent demandé en librairie, personne n'avait jugé à propos de réimprimer une œuvre aussi défectueuse.

M. Ambroise Calfa, arménien de naissance, ancien directeur du collège national arménien, et auteur d'un grand nombre d'écrits estimés dans sa langue maternelle, a pensé avec raison que le moment était venu de remplir cette lacune regrettable. « Ne devant ainsi trouver de ressources qu'en nous-mêmes, dit-il, il a fallu nous livrer à des études spéciales et assidues, à des recherches constantes et minutieuses, et à de laborieux efforts pour surmonter toutes les difficultés que nous rencontrions à chaque pas. Du reste la comparaison de notre Dictionnaire avec une des pages des ouvrages que nous venons de citer (notamment le vocabulaire du P. Aucher) suffira pour établir l'énorme différence du travail et justifier notre assertion. »

Par un calcul approximatif, le *Dictionnaire arménien français* de M. Calfa doit renfermer l'explication d'environ 20,000 mots. La disposition et le mode d'impression nous ont paru également heureux

J. M.

NÉCROLOGIE

EUROPÉENS. — A Paris : M. CAHEN, hébraïsant français, bien connu par sa traduction de la *Bible*, fondateur des *Archives israélites*, né à Metz, en 1796. — A l'hospice de la Charité : M. LEVAILLANT DE FLORIVAL (Paul-Emile), professeur d'arménien à l'école spéciale des langues orientales vivantes, né à Paris, en 1799. Membre de l'Académie arménienne de Venise, son principal ouvrage est une édition avec traduction française de l'*Histoire d'Arménie* de Moïse de Khorène.

LÉON DE ROSNY.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

Paris, le 4 mars 1862.

Le *Moniteur de la flotte* continue à nous donner des preuves de ses connaissances géographiques et maritimes. Dans un article qu'il consacre au « Fleuve Amour » de M. de Sabir, il a le talent d'estropier le nom d'à peu près tous les pays dont il parle. Il trouve que les îles Tsou-Siéna (lisez : Tsou-sima) paraissent appartenir au Japon d'une manière plus certaine que le sud de Sakhalien (!). Il nous parle ensuite de la manche de Taraskaï (*sic*), du fleuve Khe-loun-tsian (*sic*). Les Japonais, suivant le même journal, nomment également Krafto et Karafould (!) la grande île située au nord de l'île de Jéso (*sic*).

Le même auteur nous promet de parler, dans un prochain article, des récents progrès de la Russie dans la Sibérie orientale. Nous l'engageons préalablement à étudier un peu plus la géographie, et à mieux corriger ses épreuves.

COURS D'HÉBREU AU COLLÈGE DE FRANCE. — M. Ernest Renan a ouvert son cours le 22 février, au milieu d'une affluence considérable. La jeunesse des écoles, voulant profiter de cette circonstance pour faire une manifestation, a rempli les rues avoisinantes, où elle n'a cessé de proférer des cris. Plusieurs arrestations ont eu lieu.

A la suite de ce cours, une foule considérable s'est portée à la demeure de M. Renan, où elle a été saluer de ses acclamations la mère de l'illustre écrivain.

Le discours d'ouverture de M. Renan a été plusieurs fois interrompu par des démonstrations du parti catholique qui s'était rendu au Collège de France pour protester contre la nomination du savant académicien, d'autant plus que celui-ci avait choisi pour premier

sujet de traduction son *Livre de Job*, mis à l'index par le tribunal de l'inquisition romaine. Ces démonstrations ont dû cesser bientôt, les applaudissements enthousiastes du parti démocratique venant appuyer chaleureusement les paroles du professeur.

Nous extrayons les passages suivants du discours prononcé par M. Renan :

« Mais j'ai hâte d'arriver, Messieurs, au service capital que la race sémitique a rendu au monde, à son œuvre propre, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, à sa mission providentielle. Nous ne devons aux Sémites ni notre vie politique, ni notre art, ni notre poésie, ni notre philosophie, ni notre science. Que leur devons-nous ? Nous leur devons la religion. Le monde entier, si l'on excepte l'Inde, la Chine, le Japon et les peuples tout à fait sauvages, a adopté les religions sémitiques. Le monde civilisé ne compte que des juifs, des chrétiens ou des musulmans. La race indo-européenne en particulier, si l'on excepte la famille brahmanique et les faibles restes des Parses, a passé tout entière aux religions sémitiques. Quelle a été la cause de ce phénomène étrange ? Comment les peuples qui tiennent l'hégémonie du monde ont-ils abdiqué leur symbole pour adopter celui de leurs vaincus ?

« Le culte primitif de la race indo-européenne, Messieurs, était charmant et profond comme l'imagination de ces peuples eux-mêmes. C'était comme un écho de la nature, une sorte d'hymne naturaliste où l'idée d'une cause unique n'apparaît que par moments et avec beaucoup d'indécision. C'était une religion d'enfants, pleine de naïveté et de poésie, mais qui devait crouler dès que la réflexion deviendrait un peu exigeante. La Perse la première opéra sa réforme (celle à laquelle on rattache le nom de Zoroastre) sous des influences et à une époque que nous ignorons. La Grèce, au temps de Pisistrate, était déjà mécontente de sa religion et se tournait vers l'Orient. À l'époque romaine, le vieux culte païen était devenu tout à fait insuffisant. Il ne disait plus rien à l'imagination ; il disait très-peu de chose au sentiment moral. Les vieux mythes sur les forces de la nature s'étaient changés en anecdotes, parfois amusantes et fines, mais dénuées de toute valeur religieuse. C'est justement à cette époque que le monde civilisé se trouve face à face avec le culte juif. Fondé sur le dogme clair et simple de l'unité divine, écartant le naturalisme et le panthéisme par cette phrase, merveilleuse de netteté : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, » possédant une loi, un livre, dépositaire d'enseignements

moraux élevés et d'une haute poésie religieuse, le judaïsme avait une incontestable supériorité, et il était possible de prévoir dès lors qu'un jour le monde deviendrait juif, c'est-à-dire quitterait la vieille mythologie pour le monothéisme. Un mouvement extraordinaire, qui se passa à cette époque dans le sein du judaïsme lui-même, décida la victoire. A côté de ses grandes et incomparable parties, le judaïsme contenait le principe d'un formalisme étroit, d'un fanatisme exclusif et dédaigneux de l'étranger ; c'était l'esprit talmudique. Si le judaïsme n'eût été que le pharisaïsme, il n'aurait eu aucun avenir. Mais cette race portait en elle une activité religieuse vraiment extraordinaire. Comme toutes les grandes races, d'ailleurs, elle réunissait les contraires ; elle savait réagir contre elle-même et avoir au besoin les qualités les plus opposées à ses défauts. Au milieu de l'énorme fermentation où la nation juive se trouva plongée sous les derniers Asmonéens, l'événement moral le plus extraordinaire dont l'histoire ait gardé le souvenir se passa en Galilée. Un homme incomparable, si grand que, bien qu'ici tout doive être jugé au point de vue de la science positive, je ne voudrais pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu, opéra une réforme du judaïsme, réforme si profonde, si individuelle, que ce fut à vrai dire une création de toutes pièces. Parvenu au plus haut degré religieux que jamais homme avant lui eût atteint, arrivé à s'envisager avec Dieu dans les rapports d'un fils avec son père, voué à son œuvre avec un total oubli de tout le reste et une abnégation qui n'a jamais été si hautement pratiquée, victime enfin de son idée et divinisé par la mort, Jésus fonda la religion éternelle de l'humanité, la religion de l'esprit, dégagée de tout sacerdoce, de tout culte, de toute observance, accessible à toutes les races, supérieure à toutes les castes, absolue en un mot : « Femme, le temps est venu où l'on n'adorera plus sur cette montagne ni à Jérusalem, mais où les vrais adorateurs adoreront en esprit et en vérité. » Le centre fécond où l'humanité devait pendant des siècles rapporter ses joies, ses espérances, ses consolations, ses motifs de bien faire, était constitué. La source de vertu la plus abondante que le contact sympathique d'une conscience sublime eût fait jaillir dans le cœur des autres hommes était ouverte. La haute pensée de Jésus, à peine comprise de ses disciples, souffrit bien des déchéances. Néanmoins le christianisme l'emporta tout d'abord, et l'emporta de l'infini sur les autres cultes alors existants. Ces cultes, qui ne prétendaient à aucune valeur absolue, qui n'avaient pas de forte organisation et ne répondaient à rien de moral,

se défendirent faiblement. Quelques tentatives faites pour les réformer dans le sens des besoins nouveaux de l'humanité et pour y introduire un élément de sérieux et de moralité, la tentative de Julien, par exemple, échouèrent complètement. L'empire qui voyait non sans raison son principe menacé par la naissance d'un pouvoir nouveau, l'Eglise, résista d'abord énergiquement; il finit par adopter le culte qu'il avait combattu. Tous les peuples grécisés et latinisés devinrent chrétiens; les peuples germaniques et slaves se rallièrent un peu plus tard. Seules, dans la race indo-européenne, la Perse et l'Inde, grâce à leurs institutions religieuses très-fortes et intimement liées à la politique, conservèrent, fort altéré, il est vrai, le vieux culte de leurs ancêtres. La race brahmanique, surtout, rendit au monde un service scientifique de premier ordre, en conservant, avec un luxe de précaution minutieux et touchant, les plus vieux hymnes de ce culte, les Védas. »

Nous croyons savoir de bonne source que M. Renan, a reçu récemment une lettre d'un haut personnage qui permet de croire que le savant académicien pourra reprendre prochainement la partie de son enseignement consacrée à l'explication des textes hébreux, chaldéens et syriaques.

CHAIRE D'ARMÉNIEN. — L'Ecole des langues orientales, appelée à présenter au ministre de l'Instruction publique des candidats pour la chaire de langue arménienne devenue vacante par la mort de M. Levailant de Florival, a désigné en première ligne M. *Ed. Dulaurier*, professeur de malais à la même école, et en deuxième ligne M. *Prudhomme*. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a présenté à son tour: en première ligne, M. *Ed. Dulaurier*; en deuxième ligne, M. *Ambroise Calfa*, Arménien de naissance et auteur d'importants travaux sur sa langue maternelle.

On trouvera plus loin le décret de nomination de M. Dulaurier, qui entraîne la vacance de la chaire de langues malaise et javanaise,

NOUVELLE SOCIÉTÉ AFRICAINE. — M. Jules Gérard, notre célèbre tueur de lions, vient d'obtenir l'agrément du gouverneur général de l'Algérie pour la formation d'une société dont l'objet est tout à la fois de hâter et de protéger nos reconnaissances dans le désert, au sud de nos possessions algériennes, et l'établissement de communications régulières entre l'Algérie et le Sénégal, soit directement par l'Adrar, soit par Timbouktou. Les combinaisons proposées à cet effet par M. Gérard sont très-simples, tout à fait pratiques, et promettent

de conduire promptement à la solution d'un problème vers lequel les pensées sont tournées depuis longtemps déjà, parce qu'il importe grandement à la prospérité de nos établissements africains.

L'ORIENTALISME RENDU CLASSIQUE. — L'Académie de Stanislas, de Nancy, qui a su répandre si dignement le goût des études orientales dans cette ville, vient de publier un nouveau manifeste, inspiré par M. Guerrier de Dumast, et intitulé : *Note chronologique sur les travaux de l'Ecole vulgarisatrice*. C'est un éloquent plaidoyer en faveur de la cause à laquelle se sont dévoués avec ardeur plusieurs savants distingués, et notamment deux jeunes indianistes de mérite, MM. Bur-nouf et Leupol.

BIBLIOTHECA AMERICANA. — Sous ce titre, la librairie A. Franck, de Paris, vient de lancer un prospectus-spécimen détaillé d'une *collection d'ouvrages inédits ou rares sur l'Amérique*, dont elle annonce la publication.

LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE. — Nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur deux brochures qui viennent de paraître à la librairie Hachette et Cie ; la première, sous le titre de *La propriété littéraire et artistique*, publication du comité de l'association pour la défense de la propriété littéraire ; la seconde, provenant du même comité, et intitulée : *De l'application du droit commun à la propriété littéraire et artistique*. — Nous nous proposons de revenir sur ce sujet d'intérêt général, pour répondre à l'appel que le comité a bien voulu faire à notre recueil.

ZANZIBAR. — Il y a une année environ, une mission fut instituée par le gouvernement de l'île de la Réunion pour aller dans l'île de Zanzibar répandre les bienfaits de la civilisation. Le *Pays* ajoute que cette mission est aujourd'hui très-florissante, et que la nouvelle colonie a déjà réalisé les plus remarquables résultats.

Le dernier courrier de Saint-Louis (Sénégal) nous apporte des nouvelles importantes. Le roi de Cayor, notre tributaire, ayant été victime d'une révolution de palais qui l'a contraint à abandonner ses États, le gouverneur de la colonie avait organisé une expédition dont il a pris le commandement, pour aller à son secours. Cette expédition se compose des avisos à vapeur *Basilic*, *Grand-Bassam* et *Dial-math*, sur lesquels se trouve embarqué le 1^{er} bataillon des tirailleurs sénégalais. Elle est partie le 23 janvier pour sa destination.

PRIX AU CONCOURS. — La Société de médecine d'Alger a mis au

concours les questions suivantes, pour lesquelles les manuscrits devront être adressés, non signés, au secrétaire général avant le 31 décembre 1862 : 1° (*Médecine*). Topographie médicale d'une partie quelconque de l'Algérie. Prix : 300 fr. — 2° (*Matière médicale et pharmacie*). Étude sur un ou plusieurs produits de l'Algérie, pouvant être introduits avec avantage dans la thérapeutique. Prix : 200 fr.

— Mgr Mouly, évêque de Péking, accompagné d'un grand nombre de missionnaires et de religieuses de différents ordres, s'est embarqué le 22 à Toulon à bord de la frégate à vapeur le *Descartes*, pour se rendre à Alexandrie. Ce prélat, à son arrivée dans cette ville, ira s'embarquer à bord du transport à hélice le *Japon* qui le conduira jusqu'à sa destination.

— Nous apprenons par le courrier des mers de Chine que le transport à vapeur l'*Européen*, ayant à bord les ambassadeurs siamois venant de Paris, avait mouillé sur rade, à Bangkok, le 4 janvier. Ils ont été reçus le lendemain par le premier roi, sur l'esprit duquel le récit de leur voyage en France paraît avoir produit une très-vive et très-favorable impression.

REVUE DE LA PRESSE

LE TRÔNE DU MEXIQUE. — La candidature plus ou moins officieuse de l'archiduc Maximilien au trône du Mexique fait involontairement songer aux propositions andalouses déjà faites par *Iturbide*, chef des Mexicains révoltés, à l'archiduc Charles, le même qui a eu l'honneur de se mesurer avec le général Bonaparte dans les champs de bataille d'Italie, et plus tard avec l'empereur Napoléon I^{er}. L'archiduc Charles ayant refusé cette candidature, comme avaient cru devoir le faire avant lui plusieurs princes de la maison d'Espagne, *Iturbide* mit sur sa tête la couronne impériale de Montezuma. Mais cette hardiesse ne lui porta pas bonheur. Après un règne de moins d'une année, il fut obligé de prendre la fuite et parvint à grand'peine à gagner l'Angleterre. Tourmenté par le désir de retrouver la couronne qu'il avait si promptement perdue, il tenta un débarquement qui n'eut d'autre résultat que de le faire tomber entre les mains de ses anciens sujets, lesquels le mirent en pièces. Telle fut la fin du premier souverain constitutionnel de ce beau mais ingouvernable pays. (*Revue du monde colonial*.)

ANNEXIONS BRITANNIQUES. — De nouveaux territoires, les pays de Bendou, d'Emperry, de Bargarou, de Cherbro, et les îles des Tortues sur la côte occidentale d'Afrique, ont été cédés à l'Angleterre par les chefs indigènes. Le gouvernement anglais n'a, dit-on, accepté la cession que des deux premiers territoires : sa décision au sujet des autres pays n'est pas encore connue. (*Anti-slavery Reporter.*)

L'occupation du territoire de Lagos, récemment *annexée* à l'Angleterre, est non-seulement un fait accompli, mais déjà plusieurs riches familles de colons anglais ont été s'y établir d'une manière permanente et définitive.

BIBLIOTHÈQUES COLONIALES. — *L'Africain* consacre un article pour demander une bibliothèque *publique* dans la ville de Constantine. Non-seulement nous sommes heureux d'insister sur la nécessité de ne pas laisser les villes importantes de nos colonies sans bibliothèques publiques; mais, voulant joindre l'exemple au précepte, nous offrons au futur conservateur de ce dépôt public, comme à ceux de toutes les bibliothèques coloniales, de lui faire des envois gratuits et successifs de livres utiles, s'il veut bien nous indiquer un endroit où nous pourrions faire déposer nos dons à Paris, et nous promettre de nous accuser réception de nos envois.

— Le Louvre vient encore de recevoir de nouveaux dons d'objets d'art ou d'antiquités. On a placé dans le Musée égyptien, partie du rez-de-chaussée, la stèle funéraire de Har-Chem, haut fonctionnaire sous le règne de Sétî I^{er} (19^e dynastie des rois d'Egypte), et une inscription datée de l'an XI du règne de Takelotîs I^{er} (22^e dynastie). Ces deux objets ont été donnés au Musée par le prince Napoléon. (*Revue de l'Instruction publique.*)

— Les objets chinois offerts à Leurs Majestés Impériales par le commandant en chef de l'armée expéditionnaire de Chine n'ont point été déposés au Musée des Souverains, comme l'on dit plusieurs journaux, mais bien au Musée ethnographique.

— Des fouilles récemment pratiquées sur le site de l'ancienne Gortyna, dans l'île de Crète, ont donné des résultats considérables. Des caisses de sculptures viennent d'arriver à Londres, pour être déposées au Musée britannique. (*Le Temps*)

ACTES OFFICIELS ET DOCUMENTS DIVERS

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes a rendu l'arrêté suivant :

« Attendu que, dans le discours prononcé au Collège impérial de France pour l'ouverture du cours de langue hébraïque, chaldaïque et syriaque, M. Renan a exposé des doctrines qui blessent les croyances chrétiennes, et qui peuvent entraîner des agitations regrettables,

« Arrête ce qui suit :

« Art. 1^{er}. Le cours de M. Renan, professeur de langue hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège impérial de France, est suspendu jusqu'à nouvel ordre.

Art. 2. L'administrateur du Collège impérial de France est chargé de l'exécution du présent arrêté.

« Fait à Paris, le 26 février 1862. »

« ROULAND. »

— Par décret impérial en date du 19 février courant, rendu sur la proposition du ministre de l'Instruction publique et des Cultes, M. *Dulaurier*, professeur titulaire de la chaire de malais et javanais à l'École impériale des langues orientales vivantes, est nommé professeur titulaire de la chaire d'arménien à ladite École, en remplacement de M. le Vaillant de Florival, décédé.

ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE

SÉANCE DU 4 MARS 1861.

Présidence de M. CH. SCHOEDEL.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. le baron DE BOURGOING prie M. SCHOEDEL de vouloir bien prendre place au fauteuil à sa place, se trouvant dans la nécessité de quitter la séance avant sa clôture.

M. MARIETTE écrit pour remercier la Société de l'avoir élu membre honoraire.

Le secrétaire perpétuel appelle l'attention de l'assemblée sur la collection d'objets d'archéologie et d'histoire naturelle offerte par M. ESPINA. La Société, après avoir témoigné tout l'intérêt qu'elle prend à cette réunion de curiosités, vote à l'unanimité des remerciements à M. Espina, et prie le secrétaire perpétuel de lui transmettre l'expression de toute sa reconnaissance.

Sont élus pour faire partie de la Société :

Membre honoraire : M. LASSEN, à Bonn (en remplacement de feu H.-H. Wilson).

Membres titulaires : MM. le baron DE LA TOUR DU PIN-CHAMBLY ; GAY, vice-consul de France à Gabès ; GUILLAUME-REY, voyageur en Orient.

L'ordre du jour appelle l'examen d'une proposition faite par M. ANDRÉ DE BELLECOMBE, dans l'avant-dernière séance. Après une longue discussion, la Société nomme, pour s'occuper de la proposition du savant membre, une commission composée de MM. GARCIN DE TASSY, LENORMANT, CASTAING et DE BELLECOMBE.

La séance est levée à dix heures et demie.

SÉANCE DU CONSEIL DU 13 MARS 1861.

Présidence de M. EICHHOFF.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Est élu, pour faire partie de la commission des travaux littéraires, M. SCHOEDEL.

Le conseil arrête : 1° Dans les séances du conseil, le fauteuil sera occupé par le président du conseil, ou en son absence par un des vice-présidents de la Société ; 2° le président du conseil ne sera pas rééligible ; 3° seront portés sur la liste des présidents du conseil, réimprimée chaque année dans l'*Annuaire* de la Société :

1859 (année de fondation). — M. le baron DE BOURGOING, sénateur.

1860. — M. le prince VLANGALI-HANDJÉRI.

1861. — M. JOMARD, de l'Institut.

4° Les présidents du conseil sortant auront de droit place au bureau, avec le titre de président honoraire. M. le prince Vlangali-Handjéri, en raison des services qu'il a rendus à la Société, sera perpétuellement inscrit avec ce titre en tête de la liste des membres de la Société, et jouira de toutes les prérogatives attachées au titre d'honneur qui lui est exceptionnellement conféré.

La séance, ouverte à trois heures, est levée à cinq heures.

Approuvé par la Société, dans la séance du 15 avril 1861.

Le président : baron DE BOURGOING.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 18 MARS 1861.

Présidence de M. le baron de BOURGOING, sénateur.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

MM. ELIE DE BEAUMONT, JOMARD, STANISLAS JULIEN, CHODZKO et RICHARD CORTAMBERT écrivent pour exprimer leurs regrets de ne pouvoir assister à la séance, et adressent leurs votes pour le renouvellement du bureau et du conseil.

M. DE LA TOUR-DU-PIN-CHAMBLY et M. NÈVE, de Louvain, écrivent pour remercier la Société de les avoir admis dans son sein.

M. ROCHAÏD-DAHDAH fait hommage au conseil de douze exemplaires du numéro du journal arabe-français, le *Birgis-Baris*, dans lequel il a publié la traduction d'une lettre que l'émir Abd-el-Kader a adressée à la Société d'Ethnographie.

M. le président procède au dépouillement du scrutin, qui produit les résultats suivants :

Président de la Société, M. le baron de BOURGOING.

CONSEIL :

Président : M. JOMARD,

Vice-présidents : MM. AUBIN, CHODZKO, CORTAMBERT, FRANCK, EICHHOFF et GARCIN DE TASSY.

Secrétaire-adjoint : M. BEAUVOIS.

Trésorier : CHARLES DE LABARTHE.

Bibliothécaire : M. MÉZIÈRE.

Membres du conseil : le prince VLANGALI, président honoraire; MM. D'ABBADIE, BONNEAU, BRASSEUR DE BOURBOURG, CASTAING, DE CHARENCEY, RICHARD CORTAMBERT, DÉVÉRIA, DOMENECH, FOUCAUX, D'HERVEY SAINT-DENYS, LENORMANT, MALTE-BRUN, OPPERT, RENAN, SCHÖBEL, TEXIER, VIVIEN SAINT-MARTIN, comte MELCHIOR DE VOGÜÉ.

M. DE ROSNY lit une *Étude sur les Parsis*.

M. CASTAING lit une *Notice sur une tête indienne faisant partie de la collection de la Société d'Ethnographie*.

M. CORTAMBERT communique quelques *Renseignements sur les peuples riverains de l'Orénoque, et sur une récente exploration de la Patagonie*.

— Le *Tableau de la Cochinchine*, rédigé par ordre de la Société d'Ethnographie, a été livré à l'impression. Déjà plusieurs feuilles de cet ouvrage, qui doit paraître avec des gravures et une carte, ont été remises entre les mains des auteurs et des membres de la Commission des travaux littéraires.

— La Société d'Ethnographie vient de décider la composition d'un ouvrage sous le titre de *Description de Pé-king*. Ce livre, qui sera publié avec de nombreuses planches, doit être rédigé tant d'après les sources chinoises originales que d'après les documents rapportés de Chine par la dernière expédition anglo-française.

— Par décret impérial, M. Jomard, président du Conseil de la Société d'Ethnographie, a été promu au grade de commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur.

EXPLORATION DES PAYS SCANDINAVES. — M. E. Beauvois, secrétaire adjoint de la Société d'Ethnographie de France, vient de partir pour un voyage scientifique dans les pays scandinaves. Ce savant ethnographe se propose de visiter successivement le Danemarck, la Finlande, la Laponie, la Suède, la Norvège et l'Islande.

BIBLIOGRAPHIE

DEUX ANNÉES AU BRÉSIL, par F. Biard. Ouvrage illustré de 180 vignettes dessinées par E. Riou, d'après les croquis de M. Biard. Paris (Hachette et C^e, éditeurs), 1862; grand in-8°.

Au point de vue du luxe typographique, du papier sur lequel il est imprimé, cet ouvrage, dont le titre a été assez malheureusement choisi, peut passer, à juste titre, pour une des plus belles publications géographiques-ethnographiques entreprises dans ces derniers temps par la librairie Hachette et C^e. Ajoutez à cela le mérite d'une charmante collection de dessins qui fourmillent d'un bout à l'autre du livre, et vous aurez une idée de ce magnifique monument, destiné aux riches bibliothèques de nos salons.

Au point scientifique, on pourra peut-être n'être pas aussi pleinement satisfait, et regretter la manière parfois un peu trop légère avec laquelle l'auteur a traité son sujet. Mais, pour un grand nombre de lecteurs, il y a loin de là à un défaut, et il suffira, pour leur donner envie de posséder ce livre, de leur assurer qu'il n'y a ni moins d'intérêt ni moins d'exactitude que dans les ouvrages du feu abbé Huc, dont personne n'a ignoré l'étonnant succès. M. Biard sait être amusant. C'est à coup sûr un mérite qu'il n'est pas donné à tout le monde de posséder. On aurait tort de chercher de l'érudition dans ses pages : il en a éloigné toute trace à dessein. Il a bien fait : il n'aurait réussi à contenter personne.

Non-seulement M. Biard a visité les principales villes de l'empire brésilien ; mais encore il a vécu avec les Indiens, a étudié leurs mœurs en artiste, et en a saisi les traits saillants avec le talent d'un poète et d'un romancier. Il a couru les bois à la recherche d'aventures. Les aventures se sont pressées sur ses pas et lui ont sauté

au cou : elles ont grandi leurs contours pour lui faire plaisir. Il se les rappelle avec une naïve et joyeuse satisfaction qu'il fait partager à ses lecteurs. C'est assez dire que la première édition de son livre sera bientôt épuisée.

J. M.

NÉCROLOGIE

ORIENT. — Les lettres orientales viennent de faire une perte très-regrettable dans la personne du révérend docteur Bridgman, sinologue distingué et membre de la mission des méthodistes. Né en 1800, ce savant orientaliste, dont on annonce la mort à Chang-haï, à la date du 2 novembre dernier, habitait la Chine depuis trente-et-un ans. A part les services qu'il a rendus à la cause de la propagation du christianisme en Asie, on lui doit la fondation d'un recueil en vingt volumes in-8° (avec index en un fascicule), intitulé : *Chinese repository*, dans lequel on rencontre, à part des documents commerciaux et d'actualité d'un intérêt secondaire pour la science, de bons mémoires qui sont encore consultés fréquemment par les savants adonnés à l'étude du Royaume du Milieu. Le docteur Bridgman était également l'auteur d'un ouvrage remarquable intitulé : *A Chinese Chrestomathy in the Canton dialect*, Macao, 1841, in-4° ; ainsi que d'une traduction chinoise de la Bible, qu'il était sur le point de terminer, quand la mort est venue le ravir à sa femme et aux nombreux amis qu'il avait su obtenir tant parmi la population européenne que parmi la population indigène des ports de l'empire chinois.

AMÉRIQUE. — Le fameux chef indien de l'Utah, Preteetneet, est mort près du fort Crittenden, Cedar-Valley, le 23 du mois dernier. On n'a pas tué de chevaux sur sa tombe, comme c'est l'usage à la mort d'un chef de distinction ; mais ce sacrifice a été remplacé par une cérémonie qui n'entre pas dans le programme habituel, et qu'il a lui-même ordonnée avant de mourir. Le tendre époux avait demandé que sa femme bien-aimée fût immolée à sa mémoire. Ses intentions ont été respectées, et c'est une femme qui a été chargée de l'exécution. Mahuna-Reihahia est la propre nièce de la veuve ; c'est une femme d'une stature herculéenne et d'une grande beauté. Elle a saisi la hache fatale sans hésitation, et a fait sauter d'un seul coup la tête de sa tante inconsolable qui s'y est prêtée de bonne grâce. Le chef a été enterré suivant les rites indiens, dans la montagne voisine, et sa femme décapitée dans la vallée au-dessous. Seulement on a renfermé les entrailles de la veuve dans le tombeau de son mari.

LÉON DE ROSNY.

ACADEMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIESÉANCE DU 1^{er} AVRIL 1861.*Présidence de M. AUBIN.*

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. LASSEN, de Bonn, écrit pour remercier la Société de l'avoir nommé associé étranger, et exprime combien il est heureux de ce témoignage d'approbation pour ses travaux, de la part d'une Société qui, bien que jeune encore, a déjà pris un rang distingué dans la science.

M. LATINO-COELHO, secrétaire général de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, écrit pour remercier la Société de l'envoi de ses publications.

Le secrétaire-perpétuel communique les extraits de deux lettres qui lui ont été adressées personnellement, l'une de M. MAX-MULLER, d'Oxford, relative à un travail que le savant orientaliste promet d'entreprendre prochainement pour le recueil des Mémoires de la Société; l'autre de M. ESPINA qui annonce son prochain départ pour l'Algérie et la Tunisie, et se met à la disposition de la Société durant ce voyage.

Est élu pour faire partie de la Société :

Membre titulaire : M. ROUSSEAU, consul de France à Djeddah.

Sur la proposition du secrétaire-perpétuel, il est décidé que les communications destinées à être lues en séance devront être communiquées préalablement à la commission des travaux littéraires.

M. SCHÖBEL lit une *Étude sur le Bhagavat-Gita*.

La séance est levée à dix heures.

SÉANCE DU 15 AVRIL 1861.

Présidence de M. le baron DE BOURGOING, sénateur.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Sont élus pour faire partie de la Société :

Membre titulaire : M. MARIUS NICOLAS, ancien élève de l'Ecole spéciale des langues orientales.

VII. — mars 1862.

25

Membre correspondant pour la Norvège : M. FRIIS, à Christiania.

On passe à la discussion des titres des candidats présentés pour être élus membres honoraires : MM. Brasseur de Bourbourg, Oppert, Castaing, Cortambert et Schoebel y prennent part. Au premier tour de scrutin, M. DE MONTIGNY est élu membre honoraire.

M. CASTAING communique une lettre de M. Espina, correspondant de la Société, en ce moment à Alger.

M. DE ROSNY met sous les yeux de la Société la section ethnographique de la grande *Encyclopédie japonaise*, et offre de traduire les notions qui pourraient intéresser particulièrement quelques-uns des membres. M. BRASSEUR DE BOURBOURG insiste sur l'importance des notes ethnographiques présentées par M. de Rosny, et demande la traduction du nom des peuples inscrits dans l'*Encyclopédie japonaise*, afin d'essayer de trouver leur identification avec des noms de peuples connus.

M. SCHOEBEL lit une *Etude sur les Slaves du nord de l'Allemagne*.

M. KOSKINEN communique une note sur la géographie ethnographique de la race finnoise :

« Toute la contrée à l'ouest d'Arkhangel est finnoise : les Russes ne sont venus que postérieurement. Il n'est pas facile de calculer d'une manière précise à quel chiffre s'élève la population de race finnoise, parce que plusieurs tribus sont dispersées çà et là, et parce que les limites entre les tribus altaïques d'un côté, et les Tartares et les populations russifiées de l'autre, ne sont pas bien fixées. Quand aux Finnois proprement dits, on en connaît très-exactement le nombre et l'extension géographique. Le noyau est formé par les Finnois de Finlande, au nombre de 1,700,000, auxquels on peut ajouter quelques milliers pour ceux qui habitent en Suède et en Norvège. Viennent ensuite les Karéliens de l'Ingrie, 90,000 âmes ; — ceux de l'Olonetz (*Aunaksen maa*), 44,000 ; — ceux du gouvernement d'Arkhangel, 11,200 ; — et les Javassiens, appelés Vepsäläiset d'Olonetz, 16,000 ; — formant tout ensemble une population continue et purement finnoise de plus de 160,000 âmes, le long de la frontière orientale de la Finlande. La frontière ethnographique, du côté de la Russie, va depuis un point un peu au sud de l'embouchure de la Néva (en Finnois : *Nevajoki* « la rive marécageuse ») à travers le Ladoga et l'Onéga, jusqu'à Arkhangel, où la population russe va jusqu'à la mer Blanche. Il est à remarquer que la frontière naturelle, zoologique et botanique suit la même ligne. Au-delà de cette frontière, il se trouve cependant de nombreux restes dispersés de la population finnoise, c'est-à-dire, dans le gouvernement de Novgorod,

27,000 Karéliens, et, dans les gouvernements de Tver et d'Iaroslav, 86,000 Karéliens. Encore faut-il remarquer les Esthoniens, au nombre de 635,000, qui sont des Tavastiens, et ne sont séparés de leur patrie originaire que par le golfe de Finlande. Ils parlent un dialecte finnois. A eux se rattachent les débris livoniens peu nombreux qui ne sont pas lettisés, et les Votes (*Wotsalæiset*) à l'est de la Narova au nombre de 5,000. Tous ceux-ci sont des Finnois proprement dits. — Les Lapons sont peu nombreux : 18,000 en Scandinavie, 36,000 en Russie, et 1,000 seulement en Finlande. La côte occidentale de la mer Blanche est peuplée de Finnois, mais la presqu'île laponique de Lapons. A l'est de la mer Blanche, commencent les peuples sibériens : Asiatiques, Syriens (en finnois : *Sirjalæiset* « peuple de la lisière ») et Samoïèdes. Plus au sud, sur le moyen Volga, se trouvent les Permiens, les Tchérémisses, les Tchouvaches et les Mordous. »

M. BEAUVOIS communique une note sur l'affinité du finnois et de l'albanais, et présente un vocabulaire comparé de ces deux langues. La séance est levée à onze heures.

SÉANCE DU 6 MAI 1861.

Présidence de M. le baron DE BOURGOING, sénateur.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. C. DE MONTIGNY écrit pour remercier le Conseil de l'avoir nommé membre honoraire, et annonce que son Musée est dès à présent ouvert à tous les membres de la Société.

M. ESPINA écrit pour présenter un membre correspondant pour la Tunisie. Il sera répondu à M. Espina que, la seule place de correspondant dont la Société puisse disposer dans cette partie de l'Afrique n'étant pas vacante, il ne peut être donné de suite à sa proposition.

Sont élus pour faire partie de la Société :

Membres titulaires : MM. FRANCISCO MERINO BALLESTEROS, RAMON MERINO BALLESTEROS.

M. SCHOBEL présente un tableau des races humaines, qui lui a été communiqué par M. SAINTE-CLAIRE DEVILLE.

M. CORTAMBERT met sous les yeux de la Société une magnifique carte chinoise de la côte du Foh-kièn, appartenant à M. de Montigny. Le savant membre profite de la même occasion pour offrir une brochure qu'il vient de publier sur *les Populations géophages de l'Orénoque*.

M. DE CHARENCEY lit une *Notice sur les rapports de la langue basque et des langues finnoises*.

La séance est levée à dix heures et demie.

SÉANCE DU 15 MAI 1861.

Présidence de M. JOMARD, de l'Institut.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. CORTAMBERT écrit au Président pour lui exprimer ses regrets de ne pouvoir assister à la séance.

M. NÈVE, membre correspondant, à Louvain, adresse une collection de ses publications pour la bibliothèque de la Société.

M. DE CHARENCEY adresse une note sur les caractères de langue basque. Cette note, après avoir été l'objet de plusieurs observations critiques de la part de M. OPPERT, est renvoyée à la Commission des travaux littéraires.

M. AIMÉ MARTIN offre son nouvel ouvrage sur *les Origines de la civilisation*. Rapporteur : M. OPPERT.

Le secrétaire perpétuel dépose sur le bureau un document manuscrit, qui lui a été adressé, sur les lignes télégraphiques à établir autour du globe, dans le but de faciliter les rapports des peuples entre eux. Renvoi aux archives.

M. CHODZKO fait un rapport oral sur l'ouvrage de M. GILLES, intitulé : *le Caucase*, dont il se plaît à admirer le style rapide et l'élégance, qu'il compare aux *Lettres sur l'Inde* de Victor Jacquemont. Le savant membre rappelle, à ce sujet, des observations personnelles qui diffèrent sensiblement des données fournies par M. Gilles. La guerre du Caucase a servi à former les soldats russes, mais n'a rien fait de plus en faveur de la civilisation. Tiflis, par exemple, n'a guère prospéré depuis la domination russe : c'est tout au plus si l'on y compte aujourd'hui plus d'une quinzaine de bâtiments construits à l'européenne. Le reste des maisons rappelle encore l'ancienne architecture nationale. En résumé, le pays présente de grandes ressources; mais, jusqu'à présent, le gouvernement de Pétersbourg n'a pas réalisé les travaux nécessaires pour pouvoir en profiter.

M. DE LABARTHE lit un rapport sur l'ouvrage de M. G. de Sabir, intitulé : *Le fleuve Amour*.

M. JOMARD fournit, à cette occasion, des renseignements sur les

grandes découvertes faites par les Russes en Asie, et exprime des regrets sur les retards que mettent ces découvertes à parvenir jusqu'à nous. Il exprime en outre le vœu que M. de Sabir poursuive le cours de ses études, qu'il a entreprises avec tant de succès, et nous fasse connaître successivement les curieux résultats de la science ethnographique.

La séance ouverte à 2 heures est levée à 5 heures.

SÉANCE DU 20 MAI 1861

Présidence de M. le prince VLANGALI-HANDJÉRI.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. ROUSSEAU, consul de France, et gérant du Consulat général de France à Tunis, écrit pour remercier la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres.

Le secrétaire perpétuel communique une lettre qui lui a été adressée par M. FURET, correspondant aux îles Lou-tchou, sur la condition de la femme lou-ichouane. Renvoyé à la Commission des travaux littéraires.

Il est donné lecture des titres des ouvrages offerts.

Sont nommés censeurs pour l'examen des comptes de l'année courante : MM. CORTAMBERT et EICHHOFF.

M. DE CHARENCEY présente un mémoire intitulé : *De quelques analogies observées entre les Indiens touraniens et les langues américaines*, et résume les résultats de ces études dans cette branche de la science ethnographique. Renvoyé à la Commission des travaux littéraires.

M. CASTAING annonce que M. JULES VERREAUX, membre honoraire de la Société possède, plusieurs riches costumes indiens, provenant de la garde-robe personnelle du roi de Delhi, et il invite les membres qui pourraient s'y intéresser à venir les visiter. — Le même membre donne communication d'une visite archéologique qu'il a faite, au nom de la Société des Sciences industrielles, Arts et Belles-lettres de Paris aux antiquités gallo-romaines trouvées récemment à Villeneuve-le-Roi.

M. OPPERT communique de nouveaux et importants résultats de ses études sur les inscriptions cunéiformes, qui lui permettent d'expliquer le passage d'Isaïe (c. XL), relatif au siège d'Asdod par le roi Sargon.

La séance est levée à dix heures et demie.

SÉANCE DU 3 JUIN 1861.

Présidence de M. GARCIN DE TASSY, de l'Institut.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. FAIDHERBE, gouverneur du Sénégal, écrit pour remercier la Société de l'avoir nommé membre honoraire.

M. DE QUATREFAGES, de l'Institut, annonce le prochain envoi de son ouvrage sur *l'Unité de l'espèce humaine*.

M. HOLMBOE, de Christiania, adresse à la Société une collection importante de ses savantes publications, et un mémoire sur *le Flaghaug en Norvège, et les topes de l'Asie bouddhique*, dont il demande l'insertion dans le recueil de la Société. Renvoi à la Commission des travaux littéraires.

M. HOLST, secrétaire de l'Université royale de Christiania, écrit pour accompagner l'envoi d'une collection de publications de ladite Université, ainsi que d'une très-belle médaille de bronze, frappée en l'honneur du sacre de S. M. Charles XV, roi de Suède.

M. GAY offre un exemplaire d'une brochure publiée par son frère M. OSCAR GAY, sur *la Tunisie*.

Est élu pour faire partie de la Société :

Membre correspondant à Yédo : M. DUCHESNE DE BELLECOURT, consul-général de France au Japon.

M. DE CHARENCEY fait quelques nouvelles observations, à l'occasion de ses études sur la langue basque.

Il est donné lecture de la traduction d'une lettre inédite du khalife Haroun-al-Raschid à Soffian, découverte dans un manuscrit arabe par M. SOLIMAN-AL-HARAIRI.

M. CORTAMBERT lit un fragment du *Tableau de la Cochinchine*, composé par ordre du Conseil.

La séance est levée à dix heures.

—

—

—

SÉANCE DU 17 JUIN 1861.

Présidence de M. le baron DE BOURGOING.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. FRANCISCO MERINHO BALLESTEROT écrit pour remercier la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres.

M. le baron CHARLES DUPIN, sénateur, membre de l'Institut, offre le volume qu'il a publié sur *la Chine* dans la collection des *Rapports*

de la Commission française de l'Exposition universelle de Londres.

M. le baron DE BOURGOING annonce à la Société qu'il a souscrit pour elle au *Birgis-Barys*, journal arabe publié par M. Soliman-al-Haraïri, et offre un exemplaire du nouveau livre de M. Poujoulat, intitulé : *la Vérité sur la Syrie*. Rapporteur : M. DE CHARENCEY.

Est élu membre de la Société : S. E. PR'A-P'ASIPIPAT, premier ambassadeur de Siam, à Paris.

Le président annonce ensuite qu'il a été fait une présentation pour le titre de membre correspondant au Salvador. Comme le candidat n'habite pas cette contrée, la Société décide qu'il n'y a pas lieu de s'occuper de cette élection.

L'ordre du jour appelant l'élection d'un rédacteur de l'*Annuaire de la Société d'Ethnographie* pour l'année 1862, le président ouvre la discussion sur les titres des candidats. MM. DE CHARENCEY, CASTAING et DE ROSNY prennent successivement la parole. Est élu, au premier tour de scrutin et à la majorité absolue : M. DE LABARTHE.

La Société décide ensuite que 20 exemplaires seront alloués chaque année au rédacteur de l'*Annuaire*.

M. OPPERT fait un rapport sur l'ouvrage de M. Almé Martin, intitulé : *les Civilisations primitives*, dans lequel il exprime le regret que l'auteur ait été trop peu au courant de l'état des questions importantes dont il traite et ignore les sources auxquelles il aurait dû puiser ses renseignements. Le savant rapporteur a, en outre, constaté avec peine que la plupart des citations d'ouvrages grecs ou orientaux mentionnés par l'auteur sont complètement inexactes.

M. DE LABARTHE lit un fragment d'un *Aperçu de la science ethnographique*, qu'il a rédigé dans le but de contribuer à la formation du programme dont s'occupe la Société.

M. SCHOEBEL lit une étude de philologie comparée sur le verbe *être*, où il établit que le radical de ce verbe exprime toujours une idée sensible.

La séance est levée à onze heures et demie.

SÉANCE DU 1^{er} JUILLET 1861.

Présidence de M. EICHHOFF.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. CORTAMBERT fait un rapport au nom de la Commission des censeurs, relativement à la comptabilité de la Société.

Le trésorier demande, au nom de la Commission des fonds, à être

autorisé à percevoir la somme de dix francs, comme coût des diplômes. Cette autorisation lui est accordée.

M. DE CHARENCEY fait un rapport oral sur l'ouvrage de M. Poujoulat, intitulé : *la Vérité sur la Syrie*, et expose ses idées personnelles sur la solution de la question du Liban.

M. SCHOEDEL lit une étude sur la *Question de Schleswig-Holstein* dans son rapport avec la science ethnographique.

M. OPPERT lit une étude sur *la Religion primitive des Perses et les livres Zends*.

La séance est levée à onze heures.

SÉANCE DU 15 JUILLET 1861.

Présidence de M. le prince VLANGALI-HANDJÉRI.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le secrétaire général de la Société royale géographique de Londres écrit pour annoncer l'envoi de plusieurs numéros des actes de cette Société.

Sont élus pour faire partie de la Société :

Membre titulaire : M. MAUREL, ancien chimiste manufacturier.

Membre correspondant à Yédo : M. LÉON DURY, docteur-médecin.

Est élu au scrutin secret, et à la majorité absolue des suffrages, pour faire partie de la Commission des travaux littéraires : M. DUFRICHE-DESGENETTES.

M. le marquis d'HERVEY fait un rapport sur le *Manuel de la langue aïno*, de M. de Charencey. Sur la demande d'un membre, les conclusions sont soumises au scrutin secret et adoptées.

M. SCHOEDEL fait un rapport sur le livre de M. Holmboë, intitulé : *Det Norske sprogs vaesentligste Ordforraad*, etc. Renvoyé à la Commission des travaux littéraires.

M. DE LABARTHE donne quelques détails sur le tableau des différentes ères qu'il doit placer en tête de l'*Annuaire* de la Société, dont il a été chargé de diriger la publication pour 1862.

La séance est levée à dix heures.

SÉANCE DU 27 AOUT 1861.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. MAUREL écrit pour remercier la Société de l'avoir nommé membre

titulaire : MM. WYLIE, correspondant à Chang-hai (Chine), et LÉON DURY, correspondant à Yédo (Japon), écrivent également pour remercier la Société de les avoir admis dans son sein.

Le secrétaire-perpétuel communique une lettre de M. le marquis d'HERVEY SAINT-DENIS, qui lui exprime ses regrets de ne pouvoir assister à la séance et annonce l'envoi de divers objets destinés au Musée de la Société, notamment de flèches chinoises avec inscriptions en langue tartare mandchoue.

Est élu membre honoraire : M. JOBARD, directeur du Musée royal, à Bruxelles.

Le bibliothécaire par intérim donne lecture des titres des ouvrages offerts. Parmi les nombreuses publications que la Société a reçues à cette séance, les suivants seront l'objet de rapports particuliers : *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, par M. Brasseur de Bourbourg. Rapporteur : M. SCHÖBEL. — *Mélanges de philosophie juive et arabe*, par M. Munk. Rapporteur : M. CASTAING.

Le programme du prix mis au concours par la Section américaine de la Société d'Ethnographie est communiqué au Conseil ¹.

M. CORTAMBERT annonce le prochain achèvement du *Tableau de la Cochinchine*, composé par ordre du Conseil.

La séance, ouverte à trois heures et demie, est levée à cinq heures.

SÉANCE DU CONSEIL, DU 21 SEPTEMBRE 1861.

Présidence de M. le baron DE BOURGOING, sénateur.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. JOMARD écrit pour annoncer qu'une indisposition subite l'empêche, à son vif regret, de venir présider la séance.

MM. EICHHOFF, GARCIN DE TASSY, BRASSEUR DE BOURBOURG, CASTAING et MALTE-BRUN expriment leurs regrets d'être absents de Paris, et de ne pouvoir en conséquence assister à la séance.

M. AUG. BEAUMIER, consul de France à Rabbat (Maroc), écrit pour remercier la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres.

M. CASTAING adresse un exemplaire du nouvel ouvrage de M. l'abbé

¹ Ce programme a été publié dans le présent volume de la *Revue orientale et américaine*, p. 323.

Bargès, intitulé : *Libri Psalmorum David Regis et Prophetæ, versio arabica*. Rapporteur : M. MUNK.

Est élu au premier tour de scrutin, et à la majorité absolue, membre de la Commission des prix : M. SAMPER.

La séance, ouverte à 3 heures 1/2, est levée à 4 heures 3/4.

SÉANCE DU 7 OCTOBRE 1861.

Présidence de M. GARCIN DE TASSY, de l'Institut.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

S. E. PR'A-P'ASIPIPAT, ambassadeur de Siam, écrit à la Société pour la remercier de l'avoir admis au nombre de ses membres et lui offre une corbeille de nids d'hirondelle (salangane).

Sont élus : Bibliothécaire intérimaire : M. DE LABARTHE.

Membre de la Commission de la bibliothèque : M. MAUREL.

M. de Charencey donne lecture du Rapport que M. MUNK, de l'Institut, a adressé à la Société, sur l'édition arabe des *Psaumes*, publiée par M. Bargès.

La séance est levée à dix heures.

SÉANCE DU 21 OCTOBRE 1861.

Présidence de M. le baron DE BOURGOING, sénateur.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. le docteur MARIANO-PADILLA écrit pour remercier la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres.

M. OPPERT écrit d'Allemagne pour prier la Société de ne permettre à aucun de ses membres d'attaquer son système de déchiffrement des inscriptions cunéiformes en son absence. L'accueil qu'il a reçu au Congrès scientifique de Francfort est une défense, suivant le savant membre, contre les critiques qu'on lui a adressées.

M. JOMARD, président du conseil, écrit pour exprimer son regret de ne pouvoir assister à la séance, et annoncer le prochain envoi des publications de M. Mahmoud-Bey, pour la bibliothèque de la Société.

Sont élus pour faire partie de la Société :

Membre titulaire : M. GUSTAVE MARLAND, armateur, à Bordeaux.

Membre honoraire : DON JUAN GAVARETTE, archiviste du Palais-National de Guatemala.

Membre correspondant : M. le docteur HEINRICH STEINTHAL, professeur de philologie comparée à Berlin.

M. l'abbé DOMENECH offre son nouvel ouvrage intitulé : *Voyage dans les grands déserts du Nouveau-Monde*. Rapporteur : M. CASTAING.

M. le marquis d'HERVEY SAINT-DENYS offre, au nom de M. le vicomte de Sayve, une ancienne stèle hiéroglyphique égyptienne peinte sur bois, ainsi que des fragments de deux papyrus, l'un en hiéroglyphes linéaires, et l'autre en hiéroglyphes.

M. SCHÖBEL donne lecture de la première partie de son *Etude sur l'antiquité américaine*.

M. CORTAMBERT lit un fragment sur les mœurs des Cochinchinois. La séance est levée à onze heures.

SÉANCE GÉNÉRALE DE LA SECTION AMÉRICAINE, LE 27 OCTOBRE 1861.

Présidence de M. JOMARD, de l'Institut.

M. JOMARD, président du Conseil, ouvre la séance par un discours sur le caractère distinctif de l'art ancien dans les deux Amériques¹. Il fait ensuite connaître le programme du prix mis au concours par la Section américaine de la Société².

M. RICHARD CORTAMBERT lit le *Rapport annuel* sur les travaux de la section, et sur les progrès des études américaines³.

Enfin, M. JOSÉ SAMPER lit une *Etude ethnographique sur la population de la Nouvelle-Grenade*⁴.

La séance, ouverte à une heure et demie, est levée à quatre heures.

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1861.

Présidence de M. le baron DE BOURGOING.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. BRASSEUR DE BOURBOURG écrit pour demander au bureau de vouloir bien recommander à S. Exc. le Ministre d'État son nouvel ou-

¹ Publié dans la *Revue orientale et américaine*, t. VII, p. 131.

² Voy. dans ce volume de la *Revue orientale et américaine*, p. 323.

³ Publié dans l'*Annuaire de la Société d'Ethnographie* de 1862.

⁴ Cet article sera prochainement inséré dans cette *Revue*.

yrage : le *Livre sacré de l'antiquité américaine*, la recommandation de la Société lui étant demandée pour l'obtention d'une souscription à un certain nombre d'exemplaires. Cette demande est prise en considération.

M. le baron DE BOURGOING communique une copie de la lettre qu'il a adressée à S. Exc. le Ministre de la Marine, relativement au *Ta-bleau de la Cochinchine*, dont le Conseil a ordonné la rédaction.

Le secrétaire-perpétuel dépose sur le bureau un numéro du *Moniteur universel* renfermant le programme du prix mis au concours par la Section américaine de la Société d'ethnographie, ainsi que plusieurs autres journaux renfermant des articles sur sa dernière séance générale.

M. JOMARD adresse un nouvel ouvrage de M. MAHMOUD-BEY, correspondant de la Société.

M. SAMPER offre une collection de publications néo-grenadines, pour la bibliothèque de la Société. Il présente ensuite trois statuettes en moelle de *magué*, représentant deux Indiens du plateau de Bogota, et un métis blanc de la vallée du Rio-Magdalena. Des remerciements sont votés par acclamation à M. Samper, et M. BRASSEUR DE BOURBOURG demande d'y ajouter ses remerciements personnels, les ouvrages espagnols donnés antérieurement à la bibliothèque de la Société d'Ethnographie, par M. Samper, lui ayant été très-utiles pour son dernier ouvrage sur l'antiquité américaine.

A cette occasion, M. BRASSEUR DE BOURBOURG exprime le regret que l'administration du Musée du Louvre se montre peu favorable aux études américaines, et que les objets américains les plus beaux aient été retirés des vitrines pour être placés, soit dans des greniers, soit dans des salles fermées au public.

M. OPPERT lit un fragment inédit de son *Voyage en Mésopotamie*.

M. SCHOEBEL achève la lecture de son *Étude sur l'antiquité américaine*.

La séance est levée à onze heures et demie.

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1861.

Présidence de M. JOMARD, de l'Institut.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le président annonce la perte très-regrettable que la Société vient de faire en la personne de M. ARTAUD, savant auquel a été dé-

cerné son premier diplôme de membre honoraire, en reconnaissance de la part qu'il a prise dans l'Institution officielle de la Société par S. E. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

M. le docteur HEINRICH STEINTHAL écrit pour remercier la Société de l'avoir élu correspondant à Berlin, et exprime le vœu de prendre part aux travaux du Conseil, dans le cadre de ses connaissances.

M. SAMPER offre son nouvel ouvrage intitulé : *Ensayo sobre las Revoluciones politicas y la condicion social de las republicas columbianas*. Rapporteur : M. BRASSEUR DE BOURBOURG.

Est élu pour faire partie de la Société :

Membre titulaire : M. BAZY, professeur de littérature ancienne, à la Faculté de Clermont (Puy-de-Dôme).

Sont nommés membres du conseil au scrutin secret, et à la majorité absolue des suffrages : MM. ÉLIE DE BEAUMONT et MUNK.

M. DE ROSNY lit une *Etude sur une encyclopédie japonaise*. A cette occasion, M. JOMARD fournit de curieux détails sur les progrès de la civilisation au Japon, détails qui feront l'objet d'une étude que le savant académicien destine au recueil de la Société.

La séance est levée à onze heures.

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1861.

Présidence de M. le baron DE BOURGOING, sénateur.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

S. Exc. le Ministre de la Marine écrit pour annoncer à la Société qu'il sera heureux d'encourager, par une souscription aussi considérable que les fonds de son département le lui permettront, le *Tableau de la Cochinchine* dont elle a entrepris la composition.

M. G. MARLAND écrit pour remercier la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres.

Est élu pour faire partie de la Société comme membre titulaire : M. ÉMILE DE BORCHGRAVE, de Gand.

Plusieurs présentations de candidats à la place de membre honoraire laissée vacante par suite de la mort de M. Artaud ayant été faites au Conseil, la Société est appelée à décider s'il y a lieu de pourvoir au remplacement du savant membre décédé. Après deux tours de scrutin, la Société décide qu'il y a lieu à pourvoir à ce remplacement.

M. ANCIZAR, de Bogota, est élu, au premier tour de scrutin, membre honoraire, en remplacement de M. Artaud.

Il est procédé ensuite à la nomination d'un membre de la Commission des travaux littéraires. Est élu, à l'unanimité des suffrages : M. BRASSEUR DE BOURBOURG.

M. DE LABARTHE dépose sur le bureau la première feuille de l'*Annuaire* de la Société, qu'il a été chargé de diriger (troisième année).

M. DE LABARTHE annonce la perte que la Société vient de faire d'un de ses membres honoraires, M. JOBARD, de Bruxelles, qu'elle venait à peine d'admettre en son sein au moment où la mort l'a frappé.

M. CASTAING lit un rapport sur l'ouvrage de M. Munk, intitulé : *Mélanges de la philosophie juive et arabe*.

La séance est levée à dix heures.

SÉANCE DU 16 DÉCEMBRE 1861.

Présidence de M. EICHHOFF.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

La Société, au premier tour de scrutin, décide qu'il y a lieu de remplir la place de membre honoraire laissée vacante dans son sein par suite de la mort de M. JOBARD, de Bruxelles.

Est élu, au premier tour de scrutin, membre honoraire de la Société d'Ethnographie : M. le professeur HENRY, secrétaire-perpétuel de l'Institut Smithsonien, à Washington (États-Unis).

Sur la proposition de M. le président, est élu secrétaire de la correspondance : M. RICHARD CORTAMBERT.

Sont ensuite nommés pour faire partie de la Commission de correspondance : MM. DE BORGHGRAVE, SCHOEBEL et DE LABARTHE.

M. BRASSEUR DE BOURBOURG entretient de nouveau la Société de l'état actuel du Musée américain du Louvre, que l'administration tient fermé depuis dix mois et dans lequel, dit-il, on n'a jamais exposé qu'une faible et insignifiante partie des richesses qui sont enfouies dans le cabinet du conservateur ou dans les greniers du palais. Il demande qu'une Commission soit nommée, à l'effet de représenter à S. E. le Ministre de la maison de l'Empereur combien cet état de choses est nuisible pour les études américaines dont s'occupe spécialement la Société. La plupart des savants, ignorant de la sorte les beaux-arts de l'antiquité américaine, négligent de diriger leurs études vers le Nouveau-Monde.

La proposition de M. Brasseur de Bourbourg est appuyée par plusieurs membres ; et la Société, après avoir pris en considération la

proposition du savant membre, prie M. le président de désigner des commissaires, à l'effet de rédiger la lettre destinée à appeler l'attention du gouvernement sur l'état actuel du Musée américain du Louvre. Sont nommés pour faire partie de la Commission : MM. AUBIN et BRASSEUR DE BOURBOURG.

M. EICHHOFF fait un rapport sur le grand *Glossarium italicum* de M. Fabretti.

M. GASTAING continue la lecture de son *Etude sur le pain, son origine et ses rapports avec la civilisation*.

La séance est levée à dix heures et demie.

VARIÉTÉS

LE DIALECTE CHINOIS DE CHANG-HAI. — Les parties de la Chine déjà explorées par les Européens ont dévoilé l'existence d'un assez grand nombre de dialectes ou patois plus moins tranchés. A la cour de Pé-king, on se sert des « sons du nord » ou *pih-yin*, qui sont susceptibles d'être prononcés suivant cinq tons différents. Ce même dialecte est parlé dans toute sa pureté dans la région située au nord du fleuve Jaune, et dans la province du Ho-nan, du Sz-Tchouen, du Kouëi-tcheou et du Yun-nan.

Le second dialecte, qui comprend les « sons du sud » ou *nan-yin*, est parlé dans une partie du Kiang-sou, au sud du Yang-tsz'-kiang, dans le Tcheh-kiang et dans une partie du Kiang-si. On y compte quatre tons divisés, les uns et les autres, en *kao* et *ti* « haut » et bas ».

La prononciation des autres provinces varie davantage de la langue mandarinique. Les sons sont au nombre de sept à huit. Les dialectes du Fouh-kien et du Kouang-toung sont les plus connus. Le Nganhoeï se signale entre tous par ses excentricités de prononciation.

On compte dans le dialecte du Chang-hai quinze voyelles, savoir : *á, a, aou, é, e, eu, i, i, ó, o, æ, où, ou, u, ú*, comme dans 書 *sá* ; et trente-trois consonnes, savoir :

<i>k</i>	<i>k'</i>	<i>g</i>	<i>m</i> (nasale et liquide)	<i>m</i> (nasale imparfaite)
<i>t</i>	<i>t'</i>	<i>d</i>	<i>ng</i>	—
<i>p</i>	<i>p'</i>	<i>b</i>	<i>n</i>	—
<i>f</i>		<i>v</i>		
<i>s</i>		<i>z</i>		
<i>sz</i>		<i>zz</i>		
<i>ts</i>	<i>ts'</i>	<i>dz</i>		
		<i>dj</i>	<i>ny</i>	
<i>tsz</i>	<i>ts'z</i>	<i>dzz</i>		
<i>h'</i>		<i>h</i>		
		<i>l</i>	<i>rh</i>	

Les lettres comprises dans ce tableau entrent dans la composition des mots monosyllabiques, suivant le système général du phonétisme chinois.

Les mots suivants donnent une idée des différences existant entre la langue mandarinique et le dialecte de Chang-haï :

	DIALECTE MANDARINIQUE.	DIALECTE DE CHANG-HAÏ.
aujourd'hui	<i>kin-tchao</i>	<i>kioun-tsaou</i>
coutume	<i>foung-sou</i>	<i>fong-zoh</i>
la Chine	<i>tchoung-koué</i>	<i>tsong-koh</i>
l'empire	<i>tien-hia</i>	<i>t'ien 'aou</i>
merci	<i>to-sié</i>	<i>tou-zta</i>
parfait	<i>tso-hao</i>	<i>tsoué-haou</i>
beaucoup	<i>hiu-to (siu-to)</i>	<i>h'u-tou</i>
invariable	<i>pou-yi</i>	<i>peh-yuh</i>
combien	<i>to-chao</i>	<i>tou-saou</i>
moi	<i>siao-ti</i>	<i>siuou-di</i>
soleil	<i>ji</i>	<i>nyih</i>
lune	<i>youé</i>	<i>nieh</i>
eau	<i>choui</i>	<i>sz</i>
cheval	<i>ma</i>	<i>mo</i>
intelligent	<i>ming-pé</i>	<i>ming-bah</i>
travail	<i>koung-fou</i>	<i>koung-fou</i>
étranger	<i>waï-koué-jin</i>	<i>nga-koh-niun</i>
voir	<i>kan-kien</i>	<i>k'an-kien</i>
paisible	<i>tai-ping</i>	<i>t'a-bing</i>
Dieu	<i>chang-tt</i>	<i>zang-tt</i>
ciel et terre	<i>tien-tt</i>	<i>tien-di</i>
monsieur	<i>siang-koung</i>	<i>siang-kong</i>
madame	<i>ta-niang-tse</i>	<i>tou-niang-tse</i>
ma fille	<i>siao-niu</i>	<i>siaou-nu</i>
mon garçon	<i>siao-cull</i>	<i>siaou-rh</i>

En résumé, le dialecte de Chang-haï renferme des mots qui se prononcent comme dans le dialecte mandarinique : 大 *Ta* « grand » ;

— d'autres où la diphthongue seule s'efface : 海 *Hé* (mand. *hai*) ;

國 *koh* (mand. *koué*), 假 *Ka* (mand. *Kia*) ; — des variations des consonnes initiales : *San* (mand. *chan*) « montagne » ; *vou* (mand. *fou*) « père » ; des variations dans la désinence : *kioung* (mand. *king*) « livre sacré » ; *fong* (mand. *fang*) « carré » ; etc. etc.

LÉON DE ROSNY.

APERÇU

DES

LANGUES MONOSYLLABIQUES

DE L'ASIE ORIENTALE.

(PREMIER ARTICLE.)

Depuis la publication du *Mithridates* d'Adelung, aucun travail d'ensemble n'a été publié sur la famille des langues monosyllabiques de l'Asie orientale. Peu de branches de la philologie comparée n'offraient cependant une mine aussi riche à exploiter et ne promettaient de plus importants résultats pour la solution du grand problème de l'origine de l'espèce humaine et du langage. Les nombreux matériaux que j'ai recueillis depuis près de dix années, pour la composition d'un *Panorama des langues*, m'ont donné la conviction que la famille indo-chinoise devait en effet être étudiée tout d'abord, avec la famille hottentote et la famille de laquelle dépend en Amérique l'Othomi, par laquelle on cherche à découvrir les lois suivant lesquelles l'homme parvient à transmettre sa pensée au moyen de la parole. J'ai donc pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de fournir une liste des sources où il est possible de puiser des renseignements sur ces idiomes, tout en joignant à ces renseignements bibliographiques quelques données précises et claires sur la nature et le système grammatical de chacun d'entre eux.

Ainsi comprise, cette notice se divisera en autant de groupes que la famille monosyllabique indo-chinoise en fournit de connus jusqu'à présent. Les dialectes de chaque langue formeront les subdivisions de nos groupes. Voici, en conséquence, dans quel ordre nous entreprendrons notre étude :

VII. — n° 42.

26

- A. — Chinois.
- B. — Cochinchinois ou Annamite.
- C. — Siamois.
- D. — Kambogien.
- E. — Idiomes des régions intérieures des montagnes.
- F. — Barman.
- G. — Tibétain et langues himalayennes.

Dans un appendice nous donnerons les renseignements que nous avons recueillis sur les anciennes populations aborigènes des montagnes du Yun-nan, et des versants de l'Himalaya et du Kouën-lun.

A. — DE LA LANGUE CHINOISE ET DE SES DIALECTES.

§ I. — Domaine de la langue écrite et de la langue parlée.

La langue chinoise, en tant qu'idiome écrit, est comprise sur une immense étendue de territoires qui ne forment guère moins de la moitié du sol peuplé de l'Asie. Pratiquée par tous les lettrés du Céleste-Empire, elle est familière aux gens instruits du Turkestan chinois, de la Mongolie, de la Mandchourie, de la Corée, du Japon, des îles Lou-tchou, des îles de Formose et de Haï-nan, du Tong-kin, de la Cochinchine, du Boutan, du Tibet, et même des savants du Ladak, de la Birmanie, du Siam et du Camboge. En tant que langue parlée, elle n'est guère comprise que dans les limites de l'empire chinois ; encore le peuple des différentes provinces parle-t-il des dialectes fort différents les uns des autres, et dont il sera traité dans la suite de cet article. Parmi les fonctionnaires publics seulement, il est un de ces dialectes généralement répandu pour les affaires et auquel on a donné le nom de *Kouan-hoa* « langue commune » ou « langue mandarinique ». C'est ce dialecte qui a été le plus étudié des Occidentaux, et qui a servi de base à la plupart de leurs travaux d'érudition.

§ II. — Bibliographie.

La liste bibliographique qui suit sera divisée en quatre par-

ties. Dans la première, nous comprendrons les grammaires; dans la seconde, les dictionnaires; dans la troisième, les chrestomathies ou anthologies, et dans la quatrième, les ouvrages spéciaux qui peuvent servir, à certains points de vue, de complément aux précédents pour l'histoire de la langue :

A. — *Grammaire*. 1. — *Arte de la lengua mandarina; compuesto per el M. R. P. FRANCISCO VARO. Impreso en Canton, 1703; in-folio.*

Très-rare, sans caractères chinois.

2. — *Linguae Sinarum mandarinicae hieroglyphicae grammatica duplex; auctore STEPH. FOURMONT. Lutet.-Parisior., 1742; in-f°.*

3. — *Clavis sinica; Elements of Chinese Grammar, by J. MARSHMAN. Serampore, 1814; in-4°.*

4. — *A Grammar of the Chinese language; by R. MORRISON, Serampore, 1815; in-4°.*

5. — *Elémens de la grammaire chinoise, par ABEL RÉMUSAT. Paris, 1822; in-8°.*

Réimprimé en 1857 avec un appendice par M. LÉON DE ROSNY.

6. — *Arte China constante do alphabeto e grammatica, comprehendendo modelos dos differentes composicoens, par J.-A. GONÇALVES, Macao, 1829; in-4°.*

7. — *Notitia linguae sinicae, auctore PREMARE. Malacca, 1834; in-4°.*

Imprimé aux frais de lord Kingsborough, et traduit en anglais sous ce titre : *The Notitia linguae sinicae of Premare, translated into english, by J. G. BRIDGMAN. Cauton, 1847; in-8°.*

8. — *Kitaïskaia grammatika, sotchinnennaïa Monachome JAKINTOME. C. Peterbourg, 1835; in 4°, lith.*

9. — *Notices on chinese grammar, by PHILOSINENSIS (Medhurst). Batavia, 1842; in-8°.*

10. — *Anfangsgründe der chinesischen Grammatik, von STEPHAN ENDLICHER. Wien, 1845; in-8°.*

11. — *Manuel pratique de la langue chinoise vulgaire, par LOUIS ROCHET. Paris, 1846; in-8°.*

12. — *Grammaire mandarine ou Principes généraux de la langue chinoise parlée, par A. BAZIN. Paris, 1856; in-8°.*

43. — A Grammar of chinese colloquial language, commonly called the Mandarin dialect; by J. Edkins. Shanghae, 1857; in-8°.

44. — Chinesische Sprachlehre, zum Gebrauche bei Vorlesungen and zur Selbstunterweisung; von WILHELM SCHOTT. Berlin; 1857; in-4°.

45. — A Grammar of the chinese language, by LÉON DE ROSNY. London, Allen and Co, booksellers, Imper. 8°.

B. — Dictionnaires. 1. — Dictionnaire chinois-français-latin (du P. BASILE DE GLEMONA), publié par DE GUIGNES. Paris, 1813; in-f°.

Avec un supplément inachevé de KLAPROTH. Paris, 1815; in-f°. — Une seconde édition de cet ouvrage a été publiée à Canton.

2. — A Dictionary of the Chinese language, in three part : containing Part the Ist, Chinese and English arranged according to the Radical.—Part the IId, Chinese and English arranged alphabetically; and Part the IIIrd, English and Chinese, by R. MORRISON. Macao, 1815; 6 volumes in-4°.

3. — Dictionario china-portuguez e portuguez-china, par J.-A. GONÇALVES. Macao, 1831-33; 2 vol. petit in-4°.

4. — Vocabularium latino-sinicum, auctore J. A. GONÇALVES. Macao, 1836; in-8°.

5. — Lexicon manuale latino-sinicum, auctore J. A. GONÇALVES. Macao, 1839; in-8.

6. — Lexicon magnum latino-sinicum. Macao, 1841; in-f°.

7. — Systema phoneticum scripturæ sinicæ, auctore J. M. CALLERY. Macao, 1842; gr. in-8°.

8. — Chinese and English dictionary, by W. H. MEDHURST. Batavia, 1842-47; 2 vol. in-8°.

9. — English and chinese vocabulary, by S. WELLS-WILLIAMS. Macao, 1844; in-8.

10. Dictionnaire encyclopédique de la langue chinoise, par J.-M. CALLERY. Macao et Paris, t. I^{er}, part. I^{re}; in-8°.

N'a pas été continué.

C. — Chrestomathies. 1. — The Chinese miscellany, consisting of original extracts from Chinese authors in the native character, with translations and philological remarks; by R. MORRISON. London, 1825; in-4°.

2. *Chrestomathie chinoise*, publiée par la SOCIÉTÉ ASIATIQUE. Paris, 1833; in-4°.

3. — *The Chinese speaker or Extracts from works written in the mandarine language as spoken at Peking*, by R. THOM. Ning-po, 1846; in-8°.

Imprimé et broché à la manière chinoise.

D. — Ouvrages philologiques. 1. — *Lettre de Pé-king sur le génie de la langue chinoise et la nature de leur écriture symbolique*, par le P. AMYOT. Bruxelles, 1773; in-4° avec gravures.

2. — *BAYERI Museum sinicum*. Petropoli, 1780; deux vol. in-8°.

3. — *Some reasons for thinking that the Greek language was borrowed from the Chinese*, by WEBB. London, 1787; in-8°.

4. — *Essai sur la langue et la littérature chinoises*, par ABEL RÉMUSAT. Paris, 1820; in-8°.

5. — *Lettre à M. Abel Rémusat sur la nature des formes grammaticales en général, et sur le génie de la langue chinoise en particulier*, par GUILLAUME DE HUMBOLDT. Paris, 1827; in-8°.

6. — *Sinico-Ægyptiaca*. *Essai sur l'origine et la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne*, composé principalement d'après les écrivains indigènes; traduit pour la première fois par PAUTHIER. Paris, 1842; in-8°.

7. — *Mémoire sur les principes généraux du chinois vulgaire*, par BAZIN. Paris, 1845; in-8°.

8. — *Notice sur l'écriture chinoise et les principales phases de son histoire*, comprenant une suite de spécimens de caractères chinois de diverses époques, de fragments de textes et d'inscriptions, de fac-simile, de tables, par LÉON DE ROSNY, etc. Paris, 1854; in-8° avec planches.

9. — *Chinese Manual*. London, 1854; petit in-f°.


10. — *A Guide to conversation in the english and chinese languages*, by S. HERNISZ. Boston (Paris), 1855; in-8° obl.


§ III. — Généralités.


La langue chinoise est monosyllabique; son écriture se compose d'images défigurées et le plus souvent conventionnelles, auxquelles on a donné le nom de 字 *tse* ou caractères.


res figuratifs. Quelques-uns de ces caractères figuraient primitivement des objets qu'il était possible de reconnaître dans leur tracé; mais aujourd'hui il serait impossible de saisir à première vue le sens d'aucun caractère chinois, et il faut les apprendre chacun individuellement pour en connaître la signification.


Nous venons de dire que les anciens caractères chinois étaient des images figurant des objets qu'ils étaient appelés à désigner par écrit. En voici quelques exemples :



 représentait « le soleil » ou son disque lumineux, à peu près comme dans l'écriture hiéroglyphique égyptienne.

 un croissant désignait « la lune » également comme en ancien égyptien.

 signifiait « une montagne » par l'image de trois pics, justement encore comme dans les hiéroglyphes égyptiens.

 figurait un enfant ayant les pieds emmaillotés dans des langes.

 Était l'image de « l'arc », de même que dans les hiéroglyphes égyptiens.

Sur quelques vases ou trépieds antiques, on trouvait des images encore plus frappantes, telles que  « rhinocéros »,  « éléphant », mais on ne les rencontrait que fort rarement.

Bientôt le nombre des mots à exprimer s'étendit, et on dut inventer des signes purement conventionnels. Les oppositions de formes servirent à former des mots de sens opposés. Ainsi on écrivit :

			
La main gauche.	La main droite.	Debout.	Couché.

Quand le nombre des caractères chinois fut devenu considé-

nable, on se vit dans la nécessité de chercher un moyen de classement qui permit de les coordonner et de les retrouver facilement dans les dictionnaires que l'on composa pour eux. C'est de cette époque que date ce que les sinologues européens sont convenus de désigner sous le nom de « clefs chinoises ». L'expression « radicaux », qu'on emploie également dans quelques grammaires, doit être rejetée, parce qu'elle insinue la fausse idée suivant laquelle les clefs chinoises seraient les signes élémentaires et primordiaux de l'écriture du Céleste-Empire.

Il faut entendre purement et simplement, par *clefs chinoises*, certains signes communs à une série plus ou moins considérable de caractères, et qui sert à les classer, comme l'ordre conventionnel des lettres de notre alphabet sert à classer les mots de nos langues dans nos dictionnaires. On s'est efforcé, autant que possible, à rattacher chaque clef à un ordre d'idées spécial, comme pour les clefs de 人 *jin* « l'homme », (les deux jambes qui marchent), 大 *ta* « la grandeur » (l'homme ayant les bras étendus), 目 *mo* « les yeux », 耳 *eul* « les oreilles », 血 *hiouèh* « le sang », 生 *seng* « la génération (la production) », 甘 *kan* « la douceur », 文 *wen* « la littérature », 水 *tchouèn* « les cours d'eau », 笛 *yo* « les flûtes », etc. Mais il s'en faut qu'on y soit toujours parvenu, et d'ailleurs cette considération était absolument secondaire au point de vue du lexicographe chinois.

Le caprice, ou une nécessité plus ou moins logique, a donc présidé au classement des caractères chinois sous les signes supposés élémentaires et qu'on appelle clefs. Ainsi la clef des arbres 木 (laquelle figure, suivant les étymologistes indigènes, la surface du sol indiquée par le trait horizontal, — une pousse qui s'élève au-dessus du sol, et une racine représentée par trois

traits qui se dispersent dans les profondeurs du sol), on a placé, dis-je, sous cette clef, à côté de signes qui s'y rattachaient tout naturellement, comme, 林 楷 桑 d'autres signes qui pourraient d'autant mieux en être séparés que le mot 來 est placé bizarrement sous la clef de l'homme 人, bien qu'on y reconnaisse tout d'abord les traits constitutifs du signe « arbre ». Le même caprice a fait placer sous cette dernière clef le mot 以 où il est bien difficile de la retrouver.

D'autres fois, pour les besoins de la cause, on a inventé des signes uniquement parce qu'on avait besoin d'en faire des clefs. Le signe 丨 est de ce nombre, bien que les pédants chinois y voient le sens de « communication du Haut avec le Bas » (c'est-à-dire du Ciel avec la Terre). Il était, en effet, assez commode de l'inventer pour classer des signes tels que 中 et d'autres.

Les observations qui précèdent ont pour but d'éviter aux esprits de système de tomber dans une erreur qui a séduit trop de personnes, d'ailleurs estimables, et qui pensaient trouver dans les clefs chinoises les éléments de la philosophie primordiale du genre humain. On peut pardonner d'avoir fait à cette idée regrettable l'honneur d'une citation, puisque le grand Leibnitz n'était pas éloigné d'y croire, quand il écrivait : « La « recherche des caractères chinois me paraît d'autant plus importante, que je m'imagine que, si nous pouvions découvrir « leur clef, nous trouverions quelque chose qui servirait à l'analyse des pensées. »

Le nombre des clefs aujourd'hui communément employées dans les dictionnaires du Royaume du Milieu est de 214 ¹.

¹ Nous avons reproduit ci-après la table des 214 clefs d'après un des plus beaux modèles connus. Il pourra servir d'exemple calligraphique aux personnes qui veulent étudier la langue chinoise. (RÉDACTION.)

1 一	6 丨	11 入	16 凡
2 丨	7 二	12 八	17 𠂇
3 丶	8 上	13 冂	18 刀
4 丿	9 人	14 乚	19 力
5 乚	10 儿	15 彳	20 夕

21 匕	26 尸	31 口	36 夕
22 匚	27 厂	32 土	37 大
23 匚	28 厶	33 士	38 女
24 十	29 又	34 夕	39 子
25 卜	30 口	35 夕	40 山

41

寸

46

山

51

干

56

弋

42

小

47

川

52

么

57

弓

43

尢

48

工

53

广

58

丑

44

尸

49

己

54

及

59

彡

45

巾

50

巾

55

升

60

彳

61 心	66 支	71 无	76 欠
62 戈	67 文	72 日	77 止
63 户	68 斗	73 臼	78 彡
64 手	69 斤	74 月	79 爰
65 支	70 方	75 木	80 母

81

比

82

毛

83

氏

84

乞

85

水

86

火

87

爪

88

父

89

交

90

爿

91

片

92

牙

93

牛

94

犬

95

玄

96

玉

97

瓜

98

瓦

99

甘

100

生

101 用	106 白	111 矢	116 穴
102 田	107 皮	112 石	117 立
103 疋	108 皿	113 示	118 竹
104 疒	109 目	114 肉	119 米
105 死	110 矛	115 禾	120 糸

121

岳

122

网

123

羊

124

羽

125

老

126

而

127

耒

128

耳

129

聿

130

肉

131

臣

132

自

133

至

134

臼

135

舌

136

舛

137

舟

138

艮

139

色

140

艸

141 虍	146 𠂔	151 豆	156 走
142 虫	147 見	152 豕	157 足
143 血	148 角	153 豸	158 身
144 行	149 言	154 貝	159 車
145 衣	150 谷	155 赤	160 辛

辰	166 里	171 隶	176 面
走	167 金	172 佳	177 革
邑	168 長	173 雨	178 韋
酉	169 門	174 青	179 韭
采	170 阜	175 非	180 音

181	頁	186	香	191	鬥	196	鳥
182	風	187	馬	192	鬯	197	鹵
183	飛	188	骨	193	鬲	198	鹿
184	食	189	高	194	鬼	199	麥
185	首	190	髟	195	魚	200	麻

201

黃

206

鼎

211

齒

202

黍

207

鼓

212

龍

203

黑

208

鼠

213

龜

204

黼

209

鼻

214

龠

205

黽

210

齊

Confusion de signes
(Voy. p. 411)

Caractères archaïques
(Voy. p. 412)

Caractères vulgaires.
(Voy. p. 411).

本 本
杯 杯
盼 盼
睢 睢
傲 傲

弓
弓
弓
弓

母
母
母
母

力 力
不 不
五 五
之 之
竹 竹
冬 冬
春 春
夏 夏
秋 秋
金 金

看 看
來 來
兒 兒
亞 亞
圖 圖
麼 麼
溫 溫
亂 亂
龜 龜
雖 雖

§ IV — Des dictionnaires chinois originaux.

Sans avoir la prétention de parler d'une manière étendue de tous les dictionnaires importants publiés en Chine pour l'usage des indigènes, il ne nous paraît pas sans intérêt de donner ici la liste des plus importants d'entre eux, soit au point de vue des facilités qu'ils offrent pour le travail, soit au point de vue de la richesse de leurs interprétations.

爾雅 *Eul-ya*. Ce dictionnaire, le plus ancien que l'on connaisse à la Chine, est attribué à Tchéou-kong, qui vivait onze siècles avant notre ère ¹. Il est disposé suivant l'ordre des matières et renferme une foule d'explications, pour la plupart conçues au point de vue philosophique chinois, mais aussi obscures que peu intéressantes pour les savants européens. Il peut cependant être consulté avec fruit pour l'intelligence des anciens livres, mais toujours avec réserve. Au commencement de notre ère, sous la dynastie des *Han*, des lettrés se réunirent pour le commenter et chercher à éclaircir ses parties les plus obscures. Les éditions qu'on publie communément aujourd'hui de ce vieux lexique conservent la forme que le docteur *Kouo-pou* lui donna au iv^e siècle de l'ère chrétienne.

說文 *Choue-wen*. C'est également un des plus anciens dictionnaires chinois, et à coup sûr celui qui jouit, aux yeux des archéologues, d'une plus grande réputation. Composé vers le milieu du n^e siècle de notre ère ², il est considéré comme le recueil le plus authentique des étymologies des signes figuratifs et idéographiques. Complété par le célèbre lettré *Hiu-chi*, à l'aide d'une série considérable de documents antiques recueillis pendant plusieurs siècles par les savants du Céleste-Empire, il renferme l'interprétation historique et

¹ M. de Rosny, *Notice sur l'écriture chinoise*, p. 13.

² Callery, *Syst. phon. script. sinic.*, p. 77.

philologique de 10,416 caractères disposés sous 540 clefs. Cet ouvrage a eu de nombreuses éditions et des critiques qui ont essayé de fonder sur lui des systèmes lexicographiques qui n'ont pas prévalu ¹.

字篆 *Tse-weï*. Ce fameux dictionnaire porte ordinairement le titre de *Hiouen-kin-Tse-weï* « Collection des caractères de l'or suspendu », titre qui fait allusion à une somme considérable qui avait été offerte anciennement par un lettré chinois à quiconque pourrait trouver une faute dans son ouvrage ².

Composé par *meï Yng-tso*, surnommé *Tang-sang*, vers la fin de la dynastie des *Ming*, il parut pour la première fois en 1645. Il renferme l'explication de 33,179 caractères disposés sous 214 clefs, que les lexicographes ont adoptées après lui. — Certains exemplaires sont accompagnés d'un supplément intitulé *Tse-weï-pou*, qui est un ouvrage extrêmement remarquable et d'une grande valeur pour les philologues.

正字通 *Tching-tse-toung* ou « Explicateur des caractères corrects », est un des dictionnaires les plus répandus et les plus estimés à la Chine. Composé par *Tchoung Tse-lié*, employé à la grande bibliothèque de *Nan-tchang-fou*, en 1634, il parut pour la première fois en 1670 sous le nom de *Liao Pe-tse*, littérateur de peu de mérite, qui avait trouvé fort commode d'acquérir la gloire d'une œuvre remarquable moyennant quelques deniers qu'il avait donnés au pauvre auteur en échange de son manuscrit. Ce dictionnaire est disposé suivant l'ordre des 214 clefs aujourd'hui communément en

¹ M. Bazin, *Le siècle des Youèn*, p. 47.

² Le grand historiographe *Sse-ma Tsien*, l'Hérodote de la Chine, raconte que *Liu Pou-weï* ayant fait composer par une réunion de lettrés une encyclopédie des connaissances de son temps, intitulée *Liu-chi Tchhun-thsieou*, il en déposa le manuscrit, surmonté d'un sac de mille onces d'argent, à la porte de la ville, offrant par un avis cette somme à quiconque, après l'avoir examiné, trouverait un seul mot à y ajouter ou à y retrancher. (*Sse-ki*, ou *Mémoires historiques* : Notice sur *Liu Pou-weï*).

usage. Les explications sont claires et facilement intelligibles, les citations nombreuses; les étymologies seules laissent à désirer ¹.

字典 *Khang-hi Tse-tiên* ou « La loi des caractères (publiée dans les années) *Khang-hi* », est le plus célèbre dictionnaire de la dynastie actuelle dite *Thaï-tsing* « Très-pure ». Il joue à peu près, chez les Chinois, le rôle officiel du *Dictionnaire de l'Académie* parmi nous. Il a été composé par une réunion de vingt-sept lettrés convoqués dans ce but par l'empereur mandchou *Ching-tsou-jin-Hoang-ti* ², et qui mirent six années pour le mener à bonne fin. Publié pour la première fois en 1716, il parut avec une préface à l'encre rouge du Fils du Ciel, préface reproduite depuis dans les nombreuses éditions qu'on a données de cet ouvrage, et qui passe pour un chef-d'œuvre de calligraphie. Comme les précédents, il est disposé sous 214 clefs, mais il a le défaut de donner souvent des prononciations de diverses époques sans en prévenir, des sens ambigus et des exemples d'une intelligence difficile ³.

A part les dictionnaires dont nous venons de parler, il en est un certain nombre d'une valeur incontestable pour les érudits, et qui n'ont été communément abandonnés à la Chine que parce qu'ils sont rangés sous un nombre de clefs différent de celui qui est en usage de nos jours. Ce sont les suivants :

玉篇 *Yu-pièn*, disposé sous 543 clefs;

廣韻 *Kouang-yun*, sous 206;

類編 *Louï-pièn*, sous 543;

篇海 *Pièn-haï*, sous 444;

¹ Cf Callery, *Syst. phon. script. sinic.*, p. 78.

² Cf Klaproth, *Verzeichn. der Chines. und Mandsch. Bücher und Handschr. der Biblioth. zu Berlin* (1822, in-fo), p. 126.

³ Cf Callery, *Syst. phon. script. sinic.*, p. 78.

洪武正韻 *Houng-wou-tching-yun*, sous 500;

ainsi que le *Lou-chou-pen-i*, disposé sous 360 clefs; le *King-sse-haï-pièn*, sous 439; le *Hai-pièn-thoung-hoeï*, sous 707, etc. ¹.

Enfin, nous mentionnerons quelques autres lexiques dont la possession est précieuse aux savants qui veulent cultiver la littérature chinoise des différents âges.

Ou-tche-yun-souï, composé sous la dynastie des *Ming*, en 1397, renferme l'explication d'un grand nombre de mots composés. Il est disposé, suivant l'ordre des rimes, en 110 classes.

Lou-chou-toung. Ce dictionnaire, célèbre à la Chine et disposé selon l'ordre des *lou-chou* ou « Six (sortes de) caractères » ², classe tous les signes de la langue chinoise suivant qu'ils sont figuratifs, combinés, indicatifs, inverses, métaphoriques ou syllabiques. Il a été composé par *Yang-hiouèn* et comprend vingt livres. « Dans beaucoup de cas, dit une grande bibliographie chinoise ³, l'auteur admet des divisions de fantaisie, pour placer à côté les uns des autres certains caractères dont la forme offre quelque ressemblance. Quand il trouve dans une classe particulière des caractères qui n'ont point d'analogie, il invente à plaisir une division nouvelle, et si le même fait se reproduit dans cette division, il établit encore une *subdivision*. Après plusieurs divisions et subdivisions, il arrive que chaque classe de caractères ressemble à un écheveau dont on ne peut démêler les fils. C'est un mode de classification qui aboutit à embrouiller les caractères ⁴. »

Ping-tse-louï-pièn « Recueil des mots syllabiques », en

¹ Voy. la *Notice sur l'écriture chinoise*, de M. de Rosny, à qui nous avons emprunté cette intéressante nomenclature.

² Voy. Abel-Rémusat, *Éléments de la grammaire chinoise*, Préliminaires.

³ Dans le *Kin-ling-sse-khou-thsuen-chou-song-mou*.

⁴ M. Bazin, *le Siècle des Youèn*, p. 43.

240 vol. in-8°. Ce recueil, très-rare et d'une grande richesse, renferme un grand nombre d'expressions composées de deux caractères et extraites de tous les ouvrages importants de la littérature ancienne. Il n'existe pas dans la vaste collection de la Bibliothèque impériale de Paris.

I-wen-pi-lan, est une œuvre fondée sur le dictionnaire *I-wen-thoung-lan*, lequel fut rédigé par *Cha-mou*, sous le règne de l'empereur Khien-loung: Il est surtout remarquable par la beauté des types employés dans la plupart des éditions.

Ou-fang-youen-in, ouvrage de peu d'étendue, mais très-commode pour trouver immédiatement la prononciation et les sens les plus habituels des caractères communément en usage, et qu'on a pu oublier. Il est disposé en douze divisions toniques principales.

Yin-yun-tse-haï, dictionnaire qui renferme l'explication de 66,176 signes différents.

Pin-tse-tsien, précieux dictionnaire composé par *Yu Hien-hi*, et achevé par *Yu Té-tching*, son fils, qui le fit paraître pour la première fois en 1677. Bien qu'il ne renferme guère plus de 20,000 caractères, il est très-utile à cause de la justesse de ses définitions et de l'intérêt tout particulier des notices dont il accompagne une foule de mots.

Avant de terminer ce paragraphe, il nous paraît utile de mentionner les dictionnaires chinois imprimés et manuscrits faisant partie de la Bibliothèque impériale de Paris.

Peï-wen-yun-fou. Ce dictionnaire, LE PLUS VASTE QUI EXISTE AU MONDE, renferme une série considérable de locutions de deux, trois et quatre caractères employés dans la littérature chinoise depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque de sa composition¹. Il a été rédigé par ordre de l'empereur Khang-hi, contemporain et digne rival de Louis XIV. Soixante-

¹ Voy., sur ce livre important, la *Revue orientale et américaine*; t. VII, p. 337.

seize lettrés furent employés pour le mener à bonne fin durant huit années consécutives, dans le palais de l'Académie impériale des *Han-lin* (la forêt de pinceaux).

Choue-tseu-youen-kao-lïo. Dictionnaire donnant l'origine et l'étymologie des caractères expliqués dans le dictionnaire *Choue-wen* ; 4 vol. petit in-8°. (Nouveau-fonds, n° 457.)

King-sse-haï-pien. Dictionnaire des livres canoniques et des historiens ; un vol. in-4°. (N.-f., n° 659.)

Lou-chou-tching-weï. Dictionnaire où l'on rectifie l'orthographe des caractères chinois, et où l'on indique leur véritable étymologie ; un vol. in-8°. (N.-f., n° 256.)

Thong-wen-to. Dictionnaire tonique des synonymes ; un vol. gr. in-8° (N.-f., n° 346). On trouve dans ce précieux ouvrage les variantes de caractères chinois que l'on rencontre dans les livres de toutes les époques.

Ou-ya. Cinq dictionnaires méthodiques très-estimés ; 12 vol. in-8°. (N.-f., n° 586.)

King-tsie-tsouan-kou. Dictionnaire de la littérature classique, rédigé à l'aide des gloses des auteurs et des anciens lexicques ; 48 vol. in-8°. (N.-f., n° 543.)

Ou-tche-yun-fou. Célèbre dictionnaire tonique qui a servi de base au grand répertoire *Peï-wen-yun-fou* ; 6 vol. in-8°. (N.-f., n° 443.)

Han-Weï-in-i. Ouvrage sur la prononciation et le sens de certains mots chinois, du temps des *Han* et des *Weï* ; un vol. (N.-f., n° 875.)

Ou-in-tsi-yun. Célèbre dictionnaire tonique, composé sous les *Kin*, par *Han Tao-tchao* ; 2 vol. in-8°. (N.-f., n° 287.)

Sse-ching-pien-haï-tsi-yun. Grand dictionnaire rangé par clefs ; 2 vol. in-4°. (N.-f., n° 285.)

Sse-ching-pien-haï. Dictionnaire tonique, le plus complet qui existe en Chine ; 6 vol. in-8°. (N.-f., n° 236.)

§ V — De quelques annexes des dictionnaires chinois.

La plupart des dictionnaires publiés par les Chinois renferment des annexes de diverses natures qui méritent d'attirer l'attention des orientalistes. Nous passerons successivement en revue les principales de ces sections.

NOMS DE FAMILLE. — La liste qui renferme les noms de famille chinois est intitulé *Peh'-kia-sing* (*Centum familiarum nomina*), parce qu'il n'existait primitivement à la Chine que cent familles, ou plutôt cent noms de famille différents. Tous ces noms sont significatifs, ce qui exige de l'attention de la part des Européens peu familiarisés avec les textes chinois, et qui, en traduisant les noms propres, pourraient y trouver des choses étranges dont l'auteur serait bien innocent. C'est ainsi que des Chinois s'appellent encore aujourd'hui : 大 *ta* « le grand », 古 *kou* « l'ancien », 朱 *tchu* « le rouge », 林 *lin* « la forêt », etc. D'autres personnes, mais en petit nombre ont des noms composés de deux syllabes¹, comme *Sse-ma*, *Ngeou-yang*, etc.

CONFUSIONS DE SIGNES. — Il existe un assez grand nombre de signes dans l'écriture idéographique qu'il est possible de confondre quand on n'a pas une très-grande habitude de la lire, et surtout lorsqu'on a affaire à des éditions mal imprimées. Ceci a donné lieu à la formation d'une table intitulée *pien-sse* « distinction des ressemblances ». Il est bon d'en prendre au moins une connaissance générale.

CARACTÈRES VULGAIRES. — Dans l'usage journalier et dans les éditions populaires, les Chinois font usage des caractères abrégés

¹ Ces noms s'appellent *Fouh-sing*. M. Bazin en a compté 700 dans la Biographie universelle de la Chine. (*Instit. adm. de la Chine*, p. 68.) Dans cette même Biographie, on compte 2,345 noms de famille différents (*Gramm. Mand.*, p. 2).

² On trouvera une table de ce genre dans *Medhurst's Chinese and English Dictionary*; deux vol. in-8°.

gés dont la connaissance est également indispensable à quiconque étudie la littérature moderne. Les caractères populaires sont reproduits dans des tables intitulées *sou-tse* « signes vulgaires ».

CARACTÈRES ARCHAÏQUES. — Une table intitulée *tsun-chi* « rapport entre les temps », met en regard les signes anciens qui ne sont plus guère usités aujourd'hui que dans les ouvrages des pédants, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient précisément tombés en désuétude à la Chine. Un texte que l'on comparerait avec de tels caractères serait non-seulement inintelligible aux sinologues européens, mais même à beaucoup des lettrés les plus instruits du Céleste-Empire.

CARACTÈRES DIFFICILES À TROUVER. — Cet index est un des plus utiles de tous ceux qu'on adjoint d'ordinaire aux dictionnaires chinois. Il porte d'habitude le titre de *kien-tse* « caractères examinés ». Les signes susceptibles d'embarrasser celui qui aurait à les chercher dans un lexique rangé par ordre de clefs sont disposés, dans cet index, suivant le nombre de traits qui les composent ; et, quand on les y a découverts, on apprend sous quelle section du dictionnaire classique on peut les trouver. On y apprendrait, par exemple, que le signe 乃 se trouve classé sous la 4^e clef 丿 ; 以 et 來 sous la 9^e ; 人, etc.

CARACTÈRES OPPOSÉS. — Dans un intérêt épigraphique sans doute, on a donné le nom de 對字 *touï-tse* « caractères opposés » à une liste de signes présentant des contrastes de sens aussi tranchés que possible. Cette liste est de peu d'utilité dans la pratique.

(A suivre.)

J. UMERY.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

LÉON DE ROSNY.

INDEX DES ARTICLES.

TOME VII.

	Page.
La Secte des Karaites et la traduction arabe des psaumes de Rabbi-Yapheth, par S. MUNK, de l'Institut.....	1
Origine du conseil du feu. Légende onondaga, par H. DE CHARENCEY.....	12
Le fleuve Amour et les territoires annexés à la Russie, par CHARLES DE LABARTHE.....	16
Le langage et l'intelligence humaine. Étude ethnographique, par CASTAING.....	28
Les dialectes du Népal, par H. DE CHARENCEY.....	37
<i>Gul o Sansudar</i> , Rose et Cyprès, conte traduit de l'hindoustani, par GARCIN DE TASSY, de l'Institut.....	69
Du caractère distinctif de l'art ancien dans les deux Amériques, par JONARD, de l'Institut.....	131
Documents sur l'empire chinois. L'empereur de Chine, par J. UMERY.....	137
L'histoire, l'art et la science aux colonies, par JULES DUVAL.....	148
La géographie selon le Talmud, par M. SCHWAB.....	161
Contes en vers de Kaâni, traduits du persan, par CHODZKO.....	165
Étude sur l'antiquité américaine, par C. SCHOMBEL.....	174, 287
La littérature arménienne, par CHANAZARIAN.....	192
De la poésie populaire chez les Aïno, par H. DE CHARENCEY.....	196
Inscriptions mithriaques découvertes en Algérie, par le baron AUCAPITAINE.....	202
Légendes indiennes, traduites pour la première fois du tamoul.....	204
Description de Yédo. Lettres d'un voyageur, publiées par BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, de l'Institut, (<i>suite et fin</i>).....	208
Les Juifs et les Arabes au moyen-âge et de leur influence sur la civilisation, par A. CASTAING.....	219
Classification méthodique des produits de l'industrie extra-européenne, ou objets provenant des voyages lointains, par JONARD, de l'Institut.....	241
Khiva. Aperçu historique des relations du khanat avec la Russie d'après les documents russes; par C. DE SABIR.....	253
Coup d'œil sur la science ethnographique, par CLAUDE BERNARD, de l'Institut (Académie des sciences).....	283
Notice sur la chronologie siamoise, par J. UMERY.....	306
Aperçu des langues monosyllabiques de l'Asie orientale, par J. UMERY.....	328
Compte-rendu des séances de la Société d'Ethnographie.....	353, 364
BIBLIOGRAPHIE. — Notice sur Mahomet, par Reinard (LABARTHE), 66. — Souvenirs d'un amiral, par Jurien de la Gravière (CASTAING), 67. — Renseignements hydrographiques sur la mer du Japon, par Le Gras, 67. — Elements of Japanese grammar, by Rutherford Alcock, 68. — Bibliographie coloniale (JULES DUVAL), 148. — La Chine et les puissances chrétiennes, par Sinibaldo de Mas, 326. — Dictionnaire de la Perse, par Barbier de Maynard, 327. — Méthode pour étudier la langue sans-	

crité, par *Émile Burnouf* et *Leupol*, 341. — Traditions américaines, par *Jose Gell y Renté*, 341. — Journal de la campagne de Chine, par *Ch. de Mutrecy*, 342. — Dictionnaire arménien-français, par *Ambroise Calfa*, 356. — Deux années au Brésil, par *Biard*, 367. — Ouvrages publiés en Orient, 68, 343.

CRITIQUE LITTÉRAIRE ET POLÉMIQUE. — Le manuscrit pictographique des Peaux-Rouges, lettre par l'abbé DOMENACH, 58.

NOUVELLES ET MÉLANGES. — Mort de Ranaval-Manjoka, reine de Madagascar, 60. — Le palais de la reine de Madagascar, 62. — Papier de riz chinois (STAN. JULIEN), 63. — L'ordre de l'Etoile de l'Inde, 63. — Journaux d'Algérie, 64. — Littérature kalmouque, 64. — Le testament d'Auguste (ED. SCHERER), 64. — Inauguration du règne de l'empereur de Chine Ki-siang, 321. — Cours d'hébreu au Collège de France, 322, 356, 357, 364. — Concours d'archéologie américaine, 323. — Statistique cadastrale au Mexique, 324. — Société ethnologique de Londres, 327. — Melbourne, 328. — Les légations européennes à Pé-king, 329. — Expédition scientifique au Labrador, 330. — Chemin de fer de l'Inde, 335. — Philologie brésilienne, — 336. Le *Fet wæn-yun-fou*, 337. — Le *Herald* de New-York, 337, 347. — Coton de l'Afrique du Sud, 340. — Collection du Dr Peney, 343. — Télégraphes entre l'Atlantique et le Pacifique, 344. — Commerce de la Perse, 345. — Supplée d'un ministre chinois, 346. — L'Australie centrale, 350. — Le progrès au Maroc, 350. — Lac souterrain en Amérique, 350. — Les Parsis de Londres, 351. — Statistique criminelle de l'Inde, 351. — Le coton au Vénézuéla, 351. — Discours de M. Renan, à l'ouverture du cours d'hébreu, au Collège de France, 358. — Nouvelle Société africaine, 361. — L'orientalisme rendu classique, 361. — Zanzibar, 361. — Le trône du Mexique, 362. — Annexions britanniques, 363. — Bibliothèques coloniales, 363.

NÉCROLOGIE. — Le baron d'Eckstein; la reine de Siam, 325. — Cahen; Le vaillant de Florival, 356. — Le docteur Bridgman; Pretitnit, chef indien de l'Utah, 368.

PLANCHES ET FIGURES.

XXI. Trône de l'empereur de Chine (<i>Gravure sur bois</i>).....	142
Fig. Bonnet d'été de l'empereur de Chine.....	143
Fig. Collier de cour de l'empereur de Chine.....	146
XXII. Sceptre de l'empereur de Chine (<i>Gravure sur bois</i>).....	148
XXIII. Génie tutélaire siamois (<i>Chromolithographie</i>).....	311
XXIV. Table des clefs chinoises.....	000

TABLE ANALYTIQUE

TOME VII.

A-C

AINO. Poésie populaire des —, 196.
ALGÉRIE. Journaux d'—, 64. | Inscriptions mithriaques de l'—, 202. | Chemin de fer de Blidah, 330.
AMÉRIQUE. L'art ancien en —, 131. | L'antiquité de l'—, 174. | Concours d'archéologie, 323. | Lac souterrain, 330. (*Voy. LABRADOR, MEXIQUE.*)
AMOUR. (Le fleuve), 16.
ARABE. Traduction — des psaumes, 5. | Civilisation juive et — du moyen-âge, 219.
Archéologie. — américaine, 131, 174. | Concours d'— américaine, 323.
ARMÉNIE. Littérature de l'—, 192. | Chaire de la langue d'—, 347, 360.
Art. L'— ancien dans les deux Amériques, 131. | Mausolée du sultan Mahmoud, 352. | — au Pérou, 133.
AUCAPITAINE (Le baron). Inscriptions mithriaques de l'Algérie, 202.
Auguste. Le testament d'— découvert en Asie-Mineure, 64.
AUSTRALIE. *Voy.* Melbourne. | — centrale, 350.
BERNARD (CLAUDE), de l'Institut. Coup d'œil sur la science ethnographique, 285.
BIRMANIE. Monnaie uniforme, 324.
BRESIL. Philologie, 336.
CASTAING. Le langage et l'intelligence humaine, 28. | Les Juifs et les Arabes du moyen-âge, 219.
CAUCASE (Le) sous la domination russe, 372.
CHANAZARIAN. La littérature arménienne, 192.
Chang-hai. Le dialecte chinois de —, 383.
CHARENCEY (H. DE). Origine du conseil du feu, 12. | Les dialectes du Népal, 57. | Poésie populaire des Aïno, 196.
Chemins de fer. — à Blidah, 330. | — de l'Inde, 335.
CHINE. Documents sur l'empire de — : L'empereur de —, 137 | Dialecte de Chang-hai, 383. | L'empereur Ki-siang, 321. | Légations européennes à Péking, 329. | Châtiment en —, 332. | Grand dictionn. encyclopédique chinois, 337.

| Supplice d'un ministre en —, 346 |
 Notice sur la langue chinoise, 385.
CHODZKO. L'Éparpillé, poème de Kalni, 165.
Chronologie. — siamoise, 306.
Colonies. — Bibliographie des —, 149. | Nouvelles — britanniques, 363. | Bibliothèque des —, 363.
Commerce. — de la Perse, 345.
Cosmogonie. — siamoise, 308.
Costumes des empereurs de Chine, 143.
Cotons. — de l'Afrique du Sud, 340. — du Vénézuéla, 351.
Couronnement des empereurs de Chine, 141.
Curare, poison des sauvages de l'Amérique, 285.
Cycles duodénaires chez différents peuples asiatiques, 312.

D-G

DUVAL (JULES). L'histoire, l'art et la science aux colonies, 148.
Ethnographie. Classification des musées d'— 241. | Société d'— de Londres, 527.
FINNOIS. Géographie ethnographique des —, 370.
Flèches empoisonnées des sauvages de l'Amérique, 285.
Feu. Origine du Conseil du — chez les Onondagas, 12.
GARCIN DE TASSY, de l'Institut. Gul-o-Sanaubar, roman hindoustani, 69.
Géographie. — selon le Talmud, 161. | Description de Yédo, 208.

H-L

Hébreu. Cours d'— au Collège de France, 322, 336, 357, 364.
Herald. Le —, grand journal de New-York, 337, 347.
HIMALAYA. Nouvelles de l'—, 351.
Hindoustani. Gul-o-Sanaubar, 69.
INDE. Statistique criminelle de l'—, 351. (*Voy. HIMALAYA.*)
Industrie. Papier de riz chinois, 63. | Classification des produits de l'— extra-européenne, 241.

Inscriptions mithraïques de l'Algérie, 203.
JAPON. Progrès maritimes, 331.

JOMARD, de l'Institut. Du caractère distinctif de l'art ancien dans les deux Amériques, 131 | Classification méthodique des produits de l'industrie extra-européenne, 241.

Journaux. — d'Algérie, 64, 340. — de New-York, 337.

Juifs. Les — et les Arabes du moyen-âge, 219.

JULIEN (STANISLAS), de l'Institut. Papier de riz chinois, 63.

Kaâni, philosophe persan. L'Eparpillé, 165.

KALMOUQUE. La littérature —, 64.

Karaites (La secte des), 5.

Ki-siang. Inauguration du règne de l'empereur de Chine —, 321.

Khiva. Le khanat de —, 253.

LA BARTHE (CH. DE). Le fleuve Amour, 16.

LABRADOR. Expédition scientifique au —, 330.

Légendes. Sur l'origine du Conseil du feu chez les Onondagas, 12. | — tamoules, 204. | — siamoises sur l'origine du monde, 308.

LINDAU. Descriptions de Yédo (*An*), 208.

Linguistique. Le langage et l'intelligence humaine, 28. | Les dialectes du Né-paul, 57. | Dialecte chinois de Chang-hai, 383. | — brésilienne, 336. | — Langues monosyllabiques de l'Asie orientale, 385.

M-P

MADAGASCAR. Mort de la reine Ranaval-Manjoka, 60.

MAROK. Progrès au —, 330.

MELBOURNE. Progrès de la ville de —, 328.

MEXIQUE. Statistique cadastrale, 324. |

Le trône du —, 362.

Mithra. Monuments du culte de —, 202.

MUNK, de l'Institut. La secte des Karaites, 5.

Musées. Classification des — ethnographiques, 241.

NÉPAUL. Les dialectes du —, 57.

Ordre de l'Etoile de l'Inde, 63.

ONONDAGA. L'origine du Conseil du feu, suivant une légende —, 12.

Orientalisme. (L') — rendu classique, 361.

Papier de riz chinois, 63.

PARSIS. Société de —, 351.

PEAUX-ROUGES. Le manuscrit photographique des — : Polémique, 58.

Pai-wen-yun-fou, grand dictionnaire chinois, 337.

PE-KING. Légations européennes à —, 329.

Pénalité épouvantable en Chine, 352.

PENEY. Collection africaine du docteur —, 343.

Pénou. L'art au —, 133.

PERSANS. Contes — de Kaâni, 165. |

Commerce des —, 345.

Philosophie. Le langage et l'intelligence humaine, 28. | — juive et arabe du moyen-âge, 219.

Poésies persanes de Kaâni, 165. | — populaires des Afno, 196.

Popol-Vuh, livre sacré de l'Amérique centrale, 174, 287.

Psaumes. Traduction arabe des —, 5.

R-Z

Rabbi-Yapheth. Traduction arabe des Psaumes, 5.

Ranaval-Manjoka. (Mort de), reine de Madagascar, 60.

RENAN (ERNEST), de l'Institut. Mission providentielle de la race sémitique, 358.

Romans. *Gul-o-Sanubar*, 69.

RUSSIE. Territoires de l'Amour annexés à la —, 16. | Relations du khanat de

Khiva avec la —, 253.

SABIR (C. DE) Khiva. Relations du khanat avec la Russie, 253. *Voy. SIBÉRIE.*

SCHOEEL. Etude sur l'antiquité américaine, 174, 287.

SCHWAB. La géographie selon le Talmud, 161.

SIAM. Chronologie du —, 306.

SIBÉRIE. Étendue et populations, 316.

Siva-Lingam. Membre genital du dieu Siva, 205.

Sommeil. Supplice consistant à enlever le —, 332.

Souterrain. Lac — en Amérique, 350.

Statistique criminelle de l'Inde, 351.

Supplice d'un ministre chinois, 346. | — du sommeil, 352.

Talmud. La géographie selon le —, 161.

TAMOUL. Légendes indiennes, traduites du —, 204.

Télégraphe entre l'Atlantique et le Pacifique, 344.

TOLTEQUES. Migration des —, 288.

TURKESTAN. *Voy. KHIVA.*

TURQUIE. Mausolée du sultan Mahmoud, 352.

UMERY (J.) Documents sur l'empire chinois, 157. | Chronologie siamoise, 306.

Yédo. Description de —, 208.

ZANZIBAR. Progrès à —, 361.

**REVUE
ORIENTALE ET AMÉRICAINE**

VIII

TOME VIII. — RÉDACTEURS.

BAILLET (Aug.), 101.

BONTÉ (A.), naturaliste, 263, 304.

CASTAING (A.), 77, 133, 213.

CHARENCEY (H. DE), de la Société d'Ethnographie, 244, CHR. 61.

CORTAMBERT (R.), de la Bibliothèque impériale, 318.

DUHOUSSET (le commandant), 285.

JOMARD, de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), 75.

LABARTHE (Ch. DE), bibliothécaire-adjoint de la Société asiatique, 53,
CHR. 27, 41, 46, 49, 65.

MONSEIN-KHAN (HADJI), conseiller de légation, 5, 150.

NAZAR-AGA, premier drogman de la légation de Perse à Paris, 119.

PEREZ (José), docteur en médecine, 162.

PRUNER-BEY (le docteur), ancien médecin en chef de S. A. le vice-roi
d'Egypte, 286.

ROSNY (LÉON DE), 198, CHR. 75.

SCHWAB (M.), 211, 280.

UMERY (J.), orientaliste, 49, 335.

LES ARTICLES INSÉRÉS DANS CETTE REVUE SONT RIGOREUSEMENT INÉDITS.

REVUE ORIENTALE

ET

AMÉRICAINNE

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS

DE MEMBRES DE L'INSTITUT, DE DIPLOMATES, DE SAVANTS,
DE VOYAGEURS, D'ORIENTALISTES ET D'INDUSTRIELS .

PAR

LÉON DE ROSNY.

TOME HUITIÈME



PARIS

CHALLAMEL AINÉ, ÉDITEUR

Commissionnaire pour l'Algérie et l'Etranger

30, RUE DES BOULANGERS-SAINT-VICTOR

1862

REVUE ORIENTALE & AMÉRICAINE

UN PÈLERINAGE A LA MECQUE

SOUVENIRS D'UN CROYANT

§ 1. — DE CONSTANTINOPLE A LA MECQUE

C'était en 1841. Je me trouvais pour terminer mes études à Constantinople, où mon père résidait alors pour affaires. Le hasard voulut qu'à ce moment un de ses amis vint à passer dans cette capitale, avec le dessein de se rendre de là à la Mecque. L'amitié qu'il avait pour mon père, l'engagea à lui demander s'il voulait me confier à lui pour accomplir ainsi, dans ma jeunesse, un pieux devoir qui devient souvent une lourde charge dans un âge plus avancé, et dont un Croyant ne saurait se dispenser volontairement. Mon père y consentit ; et pour ma part j'acceptai avec joie cette proposition ; car je voyais devant moi, outre l'accomplissement d'un devoir sacré, la perspective d'un voyage qui avait toujours captivé au plus haut point mon imagination juvénile. L'ami de mon père partait le jour même : je n'eus que le temps de me procurer en toute hâte le passe-port que les autorités turques exigent pour sortir du pays, et mon père et mes connaissances me conduisirent au lieu de l'embarquement.

Le bâtiment sur lequel nous prenions passage était un na-

vire français. Grâce à quelques connaissances européennes et à un petit nombre de compatriotes que j'y rencontrai, la traversée fut des plus charmantes. Le temps se passa gaiement et une jeune et aimable passagère ne contribua pas pour la plus faible part à nous rendre joyeux et à me laisser d'agréables souvenirs.

Après avoir visité Smyrne où nous n'avons d'ailleurs stationné que trente-six heures, nous passâmes à Scyra, la petite île grecque de l'Archipel, et bientôt nous fûmes rendus à Alexandrie.

Or il faut dire qu'à cette époque le pacha d'Egypte, Mehemmet-Ali, avait strictement prohibé l'entrée des piastres turques dans ses États, parce qu'elles n'étaient en vérité que de mauvaises pièces de cuivre argenté; et cela si bien, qu'à la douane, on confisquait impitoyablement toutes les pièces de cette nature qu'on trouvait sur les voyageurs ou dans leurs bagages. Il en résulta que plusieurs des pèlerins ayant ainsi perdu leurs ressources, durent renoncer, malgré de longs et inutiles regrets, à leur pèlerinage.

Moi-même j'avais dans un coffre la plus grande partie de mon argent en monnaie prohibée. Mais soit par péché de jeunesse, soit par occasion, au lieu de m'attrister sur mon sort, je me mis à causer en français avec un de mes compagnons de traversée. Tout à coup j'aperçois deux jeunes gens, à la mine distinguée et revêtus d'uniformes du pays, qui se lèvent de deux sièges placés à la porte de la douane. L'un d'eux s'avance alors vers moi et me demande en turc quelle langue je venais de parler avec mon interlocuteur. Je lui répondis : « *en français* ». Or il savait lui-même parfaitement la langue française et la langue persane; si bien qu'en peu d'instants nous eûmes l'un pour l'autre une sympathie marquée. Après quelques mots de conversation, s'apercevant qu'on allait s'occuper de mes bagages, il donna l'ordre qu'on ait à ne point les ouvrir. Cette heureuse rencontre m'évita ainsi la perte de mon

argent, me permit de rendre ce service à plusieurs de mes compagnons de voyage et m'arracha à l'ennui de voir mes projets de pèlerinage renvoyés aux calendes grecques.

Au bout d'une semaine nous quitions Alexandrie ; et, remontant le cours du Nil, nous arrivions au Caire. Comme à cette époque, il n'y avait pas de bateau à vapeur régulier dans la mer Rouge, je ne voulus point me confier à un navire à voile et me décidai à suivre la caravane qui, par les déserts d'Arabie, se rend régulièrement chaque année à la Mecque.

Pour notre pèlerinage, nous louâmes, mon ami et moi, une paire de paniers de bois qui, chargés sur le dos d'un chameau, nous fournissait à chacun une chambre, de laquelle nous pouvions converser à notre aise et où nous pouvions faire de temps à autre une petite lecture. Nous louâmes également des chameaux pour nos deux domestiques, avec des petits paniers dans lesquels il leur était possible de s'étendre pour se reposer en tant toutefois que l'animal, par des secousses un peu brusques, ne leur en retirait pas la permission.

Bien qu'on ait déjà donné, je suppose, quelques détails sur la composition de ces sortes de caravanes, j'espère que peu de mots sur ce que j'ai vu de mes propres yeux, ne paraîtront pas dénués d'intérêt.

Chaque année deux caravanes entreprennent le pèlerinage de la Mecque. L'une part de Damas, l'autre d'Alexandrie. Cette dernière, dont je faisais partie, était composée de plusieurs sociétés ou compagnies d'associés réunis pour toute la durée du voyage. Chaque compagnie compte plusieurs chameaux, des litières et des paniers à la disposition des voyageurs qui la composent. Les compagnies marchent à la suite l'une de l'autre, suivant le numéro qui leur est assigné, dans l'ordre de la marche, sur quatre files. A la tête de chaque file, se trouvent d'abord, les litières, lesquelles sont dirigées par un conducteur à gage, salarié par la compagnie mais nourri par le voyageur. Après les litières viennent des paniers doubles

également dirigés par un conducteur. Les autres petits paniers et les bagages sont portés par des chameaux attachés les uns aux autres par les brides, de manière à former une ligne continue.

En tête de la caravane se trouve un chef nommé par le gouvernement égyptien. Dans la caravane qui part chaque année de Damas, en même temps que celle d'Alexandrie, se trouve également un chef nommé directement par la Porte ottomane. Ce chef est accompagné d'une force militaire de mille à quinze cents hommes, tant fantassins que cavaliers, et de deux pièces de canons. Il a le titre de *امير حاج* *Emir hadj*. Le plus souvent, il parcourt à cheval la ligne de la caravane, accompagné de quelques centaines de cavaliers, précédés de tambourins. Pendant toute la durée du voyage il jouit d'un pouvoir absolu sur tous les membres de la caravane, qu'il peut punir ou même faire mettre à mort s'ils venaient à commettre quelque faute grave ou quelque délit contre son autorité.

Au centre de la caravane se trouve un chameau portant la litière sainte, ornée avec magnificence, et qu'on nomme *محمل عائشة* « le panier d'Aïcha, » du nom de l'une des femmes du Prophète (que la louange de Dieu soit sur Lui et sur Sa famille !); cette litière est toujours couverte de velours rouge richement brodé d'or. La litière sainte de la caravane de Damas est appelée *محمل نبي* « le panier du Prophète (que la louange de Dieu soit sur Lui et sur Sa famille !); » elle est couverte de velours vert, brodé d'or, comme la précédente. Chacune de ces litières est accompagnée d'un derviche, ne portant pour tout vêtement qu'un court pantalon, allant à peine jusqu'aux genoux. Tout le long de la route il prononce des prières, en se balançant d'une façon monotone sur le dos de son chameau, aussi bien le jour que la nuit, tant que dure le voyage.

Notre caravane traversa l'isthme de Suez par le centre et

gagna, au cœur de l'Arabie Pétrée, le désert du Hedjaz, qui n'est guère fréquenté qu'à l'époque du pèlerinage. Sur toute la route, il n'y a pas trace de ville ou de village, excepté sur un seul point¹, près de صنعاً *Sanda*. Là se trouvent quelques habitations, un peu d'ombre et une source d'eau. Dans les autres stations, également éloignées de trois jours de marche, il n'y a que de grands puits, appelés بركة *bourkeh*, destinés à conserver les eaux de pluie, et une sorte de marché improvisé par les tribus nomades qui y apportent des vivres uniquement pour l'approvisionnement des caravanes. On voit, dans ces marchés, des hommes presque nus, ne disposant que de pauvres haillons qui consistent d'ordinaire en une chemise de grosse laine. Ils marchent pieds nus et ont un teint fortement brûlé par le soleil. Leurs femmes, d'une vigoureuse constitution, également déguenillées, se tatouent la figure, le cou (en forme de collier) et diverses parties du corps. A cela près, elles n'ont d'autre ornement qu'un anneau suspendu au nez, ou quelque périscélide de fer ou d'argent autour de leurs jambes et parfois à leurs bras. Si ce n'était leur aspect misérable, on se plairait à reconnaître parmi elles quelques beaux types, des traits réguliers, une forte santé et des membres herculéens. Leurs maris sont fort jaloux vis-à-vis des étrangers : ils ont tort ; j'assure bien, moi, qu'ils pourraient s'endormir tranquillement sur leurs deux oreilles, tant leurs moitiés sont généralement sales et dégoûtantes.

Ces femmes chargent sur leurs têtes leurs marchandises, leurs bagages, même leurs enfants, et ainsi accoutrées elles traversent chaque jour, sous un ciel de feu, sur les sables du désert, des espaces de plusieurs lieues. Les hommes sont courageux et armés de vieux sabres et de fusils de toute provenance.

¹ Appelé *Aïnoul-Khazra* (la source verte).

Les provisions apportées par ces nomades consistent en fourrage, c'est-à-dire en paille et en fèves pour la nourriture des chameaux, et en orge pour les chevaux ou les mulets ; ils apportent aussi du lait, du beurre, du caillé, et parfois des moutons.

Pour ce qui est du pain en biscuits, on a dû s'en approvisionner au Caire, où se trouvent des magasins spécialement destinés à fournir cette marchandise aux pèlerins. Ces pains, de la grosseur d'une orange, sont extrêmement durs et secs. Lorsqu'on veut s'en nourrir, on les trempe dans l'eau et on les enveloppe ensuite dans des serviettes, où ils deviennent excellents en peu de minutes. Quant à moi, j'avais eu la précaution d'emporter de la farine et un plat creux en cuivre, de sorte qu'arrivé à chaque station, je me mettais à fabriquer moi-même mon pain et à le faire cuire, en improvisant un four dans le sable. De la sorte j'avais du pain frais tous les jours, et la besogne que je devais accomplir dans ce but était pour moi une distraction. Pendant que je boulangeais, mes domestiques dressaient notre tente, faisaient la cuisine et préparaient le thé. Oui, le thé ! bienfait céleste pour les pèlerins, harrassés de fatigue, au milieu du désert.

Chaque voyageur est obligé de prendre sur un chameau chargé d'outres des provisions d'eau pour trois jours, c'est-à-dire pour le temps à passer avant de gagner une nouvelle station. Cette eau n'est pas précisément limpide. Après avoir séjourné souvent des mois entiers dans les puisarts, elle devient épaisse et mélangée de petits insectes rouges qui y pululent. On est naturellement obligé, avant d'en faire usage, de la passer dans un linge.

La foule des gens altérés, non de richesses, mais d'eau claire, est si considérable près de ces puits, qui n'ont d'ailleurs que peu de mètres de circonférence, qu'il faut souvent passer deux ou trois heures avant de pouvoir remplir les outres nécessaires au voyage. Il en résulte parfois des querelles qui ne

se terminent que par l'intervention des autorités placées en tête de la caravane.

Quand la nuit arrive, des hommes loués par chaque compagnie, et marchant toujours à pied, allument des torches pour éclairer la marche. Dans les vastes solitudes du désert, au milieu de l'océan de sable, cette longue ligne de bâtons enflammés produit un effet des plus saisissants. Ce spectacle prend encore de plus grandioses proportions lorsque des voyageurs, suivant la coutume, mettent le feu aux arbrisseaux épineux qui se trouvent sur le bord de la route et qui brûlent avec une incroyable facilité. C'est alors un vaste incendie qui récrée les voyageurs fatigués d'un voyage sans variété et sans distraction.

La caravane fait trois haltes par jour, dont deux d'environ une heure, le matin et le soir pour faire la prière, et une halte plus longue pour se reposer. Un coup de canon annonce le commencement et la fin de chacune de ces haltes. Pour les haltes destinées à la prière, les chameaux au signal du canon se couchent à terre, tous chargés, et au signal du départ se relèvent d'eux-mêmes tant ils ont l'habitude et l'instinct de cet exercice.

Au milieu de la caravane, j'ai remarqué des personnes peu fortunées, même des femmes et de jeunes filles, qui, après avoir loué leurs chameaux à des pèlerins, s'étaient associées pour entreprendre à pied ce pénible voyage.

De petits traiteurs, qui ont soin de se procurer des animaux vifs et agiles, courent à l'avant de la caravane pour préparer quelques mets aux voyageurs, mets qu'ils étalent le long de la route, et dont les pèlerins profitent parfois avec empressement. Aussitôt la caravane passée, ils ramassent leurs ustensiles de cuisine, regagnent de l'avant et recommencent plus loin le même manège, si bien que l'on trouve constamment sur la voie le café et les comestibles dont on peut avoir besoin. Le café de ces petits traiteurs est fort bon : leur

cuisine l'est un peu moins. J'ai voulu y goûter : j'ai jugé à propos de n'y goûter qu'une fois.

Bientôt la caravane gagne la portion de la route qui, pendant deux ou trois jours, longe le bord de la mer. Dans cet endroit, la cuisine des voyageurs s'enrichit d'un peu de poisson que les pêcheurs nomades viennent vendre à la caravane. Puis on passe un ou deux jours dans une plaine de *sable mouvant* que, sans guide, il serait impossible de traverser. A mon retour de la Mecque, l'aspect de cette plaine avait absolument changé : les hauteurs étaient remplacées par des parties basses, et les parties basses par des hauteurs.

La caravane d'Alexandrie ne passe pas à Médine. A moitié route, entre cette ville et la Mecque, se trouve une station appelée جدیده *Djudeïdah*, près d'une gorge de montagnes, si peu communes dans le désert.

Dès lors les pèlerins doivent se conformer aux usages et prescriptions religieuses pour l'entrée dans la Ville Sainte et entreprendre les premières formalités du pèlerinage. Pour cela, les Chiïtes se rendent à un endroit situé au milieu du désert, où se trouvent les ruines d'une mosquée qui remonte à l'époque du Prophète (que la louange de Dieu soit sur Lui et sur Sa famille!). Ce petit voyage présente parfois des dangers, les brigands arabes infestant toute la localité. Désireux de bien remplir notre devoir, nous ne nous arrêtaâmes pas à cette considération ; et, après avoir pris à notre service quelques cavaliers arabes armés, et nous être nous-même munis d'armes bien chargées, nous nous rendîmes au lieu indiqué par la religion, où nous accomplîmes notre devoir.

C'est à peu de distance de cette localité que se trouve le célèbre atterrissement du sol appelé غديرخم *Ghadir-Khoum*, où le Prophète (que la louange de Dieu soit sur Lui et sur Sa famille!) faisant le voyage de la Mecque, fit une halte et, après avoir construit une sorte de tribune avec des panniers

de chameaux, présenta Ali (que son nom soit béni!), son gendre, au peuple, en le désignant pour son successeur : « Celui qui m'a choisi pour, son maître, dit-il alors, reconnaîtra Ali pour son maître. O Dieu bénissez les amis de Ali et haissez ses ennemis ; protégez ses protecteurs et terrassez ceux qui voudraient le terrasser ; » qu'il communiqua aux fidèles le sixième verset de la cinquième surate du Coran, qu'en ce moment il reçut du ciel par l'entremise de l'archange Gabriel.

« Aujourd'hui j'ai parfait votre religion et mis le comble à mes bienfaits pour vous. J'ai choisi l'*Islam* pour votre religion. »

Arrivé au lieu où il doit se disposer à entrer dans l'Ordre du pèlerinage, le Croyant doit avant tout se purifier le corps par des ablutions, et en effacer toute impureté¹. Il doit ensuite se dépouiller de ses vêtements et ne plus se couvrir que de deux linges sans coutures, et disposés, l'un autour du corps, l'autre sur les épaules, sans qu'il y ait de nœud. Puis il prononce le vœu² par suite duquel il entre dans la période sacrée du pèlerinage, et se conforme aux prescriptions suivantes ;

Le pèlerin doit :

Conserver la tête et les pieds nus. En cas de calvitie et seulement lorsqu'après plusieurs jours l'ardeur des rayons du soleil a gonflé sa tête, pour éviter le danger, le Croyant peut prendre une coiffure, mais à la condition de sacrifier tout d'abord un mouton, et d'en distribuer la chair aux pauvres.

Il ne doit pas arracher une plante de la terre, ni un poil de son corps. Il ne doit pas même se gratter, de peur de don-

¹ Notamment arracher le poil sous les aisselles et aux parties.

² De même lorsqu'un Croyant veut prier, il doit faire le vœu mental d'entrer dans la période de la prière et dès ce moment, sous peine d'en rompre le cours, et par suite d'avoir à la recommencer, il ne doit plus ni parler ni regarder de côté.

ner lieu à une plaie, quelque petite qu'elle soit. Il lui est également interdit d'une manière expresse de tuer un être vivant, serait-ce un insecte imperceptible ou nuisible.

Il ne doit pas se parfumer ni empêcher les mauvaises odeurs qui se trouveraient sur son chemin de parvenir jusqu'à lui en se bouchant les narines ou en modifiant sa route. Il doit éviter avec non moins de soin toute querelle ou altercation, ainsi que d'être dur envers ses serviteurs.

La moindre infraction commise par mégarde contre un de ces préceptes doit être purifiée par l'offrande d'un agneau aux pauvres de la localité. La conscience est d'ailleurs la seule sauvegarde de l'exécution ponctuelle de ces prescriptions, toujours religieusement accomplies par les Croyants, qui ne voudraient pas avoir à se reprocher un jour d'avoir perdu le fruit d'un pèlerinage si long, si coûteux et si pénible.

En m'initiant dans l'Ordre du pèlerinage, j'ai été profondément impressionné par l'imposant tableau d'une population considérable accomplissant saintement et ponctuellement la sainte volonté du Prophète (que la louange de Dieu soit sur Lui et sur Sa famille !), et où l'on reconnaît mieux que jamais le néant de ce monde, en voyant l'homme descendu jusqu'au dernier degré de l'humilité, et le niveau de l'égalité se poser sur la tête des puissants et des faibles, des riches et des infortunés !

Dans l'état que nous venons de décrire, nous eûmes à accomplir encore trois jours de route, au bout desquels nous arrivâmes à la Mecque, le 5 du mois de zilhadjia.

Le colonel MOHSEIN-KHAN.

(à suivre.)

ÉLÉMENTS

DE LA

GRAMMAIRE OTHOMI

AVERTISSEMENT.

L'extrême rareté de la plupart des ouvrages relatifs aux langues anciennes et modernes des Indiens de l'Amérique nous a engagé à entreprendre dans cette *Revue*, pour cette partie du monde, une collection de Grammaires qui sera enrichie d'année en année de la traduction des meilleurs ouvrages imprimés ou manuscrits que possèdent les bibliothèques publiques ou particulières des deux continents. Des avis adressés à nos correspondants et à ceux de la Société d'Ethnographie, avis que nous renouvelons ici, ont pour but de nous assurer la communication des écrits de ce genre les plus précieux pour nos études et les plus introuvables dans les dépôts publics de notre capitale.

La grammaire othomi, dont nous publions aujourd'hui les éléments, est une de celles qui ont le plus excité la curiosité des philologues et des ethnographes. On a pensé en effet, avec une connaissance de cause peut-être beaucoup trop imparfaite, ce qui ne veut pas dire cependant si c'est à tort ou à raison, que cet idiome¹ devait être considéré comme l'un des types les plus archaïques de la linguistique américaine et comme l'un de ceux dont l'étude pouvait conduire aux découvertes les plus intéressantes et les plus imprévues sur l'origine de la population au Nouveau-Monde. Quelques personnes enfin ont cru reconnaître des similitudes grammaticales entre la langue othomi et la langue chinoise².

¹ Appelé par les indigènes *hiâ-hiâ* (prononcé *hiang-hioug*).

² Voy. notamment la *Disertacion sobre de la lengua othomi*, par F. Manuel Naxera (Publicada par orden del Exmo Sr Presidente de la Republica Mexicana). Mexico, 1845; in-1^o.

Les *Othomi* ou *Odomi*, dont le nom vient de leur demi-dieu *Oton* ou *Odon* sont, comme l'on sait, les Indiens Mexicains du nord-ouest de la vallée de l'*Anahuac* et d'une partie des provinces du Michoacan, au-delà de Queretaro. Quelques groupes d'entre eux occupent également les environs de la ville de Mexico. *Otompan* (aujourd'hui *Otumba*) était leur capitale.

En publiant les *Éléments de la grammaire othomi* donnés ci-après, on n'a cru devoir introduire que de légères modifications dans la traduction de l'original. On a supprimé, toutefois, les définitions des diverses espèces de mots de nos langues européennes, que l'auteur donne bien inutilement à propos de l'Othomi, et quelques remarques qui pouvaient avoir de l'intérêt pour un lecteur espagnol de l'ancien temps, mais qui ne sauraient en avoir pour nous aujourd'hui. Dans la reproduction des exemples othomi de la grammaire originale, on a donné à côté de leur traduction française, la version espagnole de l'auteur afin de laisser à chacun le soin de confronter l'exactitude de cette traduction. Enfin on a jugé à propos de conserver le système orthographique castillan des mots othomi malgré toute sa défectuosité, parce que jusqu'à présent on ne s'est pas occupé d'une manière spéciale et suffisamment sérieuse de l'application d'un alphabet général de transcription aux idiomes américains, et que les tentatives imparfaitement réfléchies de modification orthographique sont presque toujours funestes à l'étude des langues peu connues.

I. — DE L'ALPHABET OTHOMI.

1. — La langue Othomi ne possède pas d'alphabet particulier, et jusqu'à présent elle a toujours été écrite à l'aide d'un alphabet romain, augmenté de quelques lettres conventionnelles destinées à représenter des sons qui n'existent pas dans la langue latine. Cet alphabet peut être disposé comme il suit :

VOYELLES. — a, ā, â — e, ē, ê. e' — i, î, y — o — u, û, q.

CONSONNES. — b, c, d, g, h, m, n, p, q, r, t, x, z, } — cc, qp, tt.

GROUPES DE CONSONNES (Exemples de). — bd, bx, ch, cph, dd, dn, gb, hm, hp, ht, hqq, hqnd, hqnt, htz, mb, mh,

mx, mɟ, mth, mqh, ñ, nb, nd, ng, nh, nm, np, nx, nz, nɟ, np, nphn, nq, nqgh, ntt, nth, ntd, ntz, nztz, phn, qh, td, th, tth, tg, tnd, tnq, tntz, tx, ttx, tzb, tzd, xm, xt, xxt, xph, nqh, xtt, zg, ztz, etc.

GROUPES INITIAUX (Exemples de). — *cc, ntt, nztz, tt, tth, xqh, etc.*

2. — La prononciation de l'Othomi diffère considérablement de l'organisme de nos idiomes : on y rencontre cependant comme on vient de le voir, toutes les lettres de l'alphabet espagnol, à l'exception des suivantes : *f, j, k, l, r, s*.

3. — L'absence de la lettre *f*, est suppléée par le groupe **ph** dont la prononciation est aspirée ; exemple : *opho* « écrire » (*escribir*). — A la place de la *jota*, on a la lettre **h**, qui frappe fortement sur la voyelle suivante ; exemple : *hútti* « mettre » (*meter*) ; quand l'*h* n'est pas suivi d'une voyelle, il se prononce comme une aspiration ; exemple : *cohni* « attribuer à faux » (*achacar*). — Le groupe **ch** se prononce comme en espagnol ; exemple : *chichù* « un peu » (*poquitito*).

4. — A la place du *k* on fait usage du **c**. — Quand à la lettre *l*, elle manque complètement, sauf dans *labxi* « l'os » (*hueso*) ; et encore la vérité est que ce mot est si peu usité, qu'il est à peine entendu de deux personnes. — L'*r* manque aussi en Othomi, et c'est seulement dans l'orthographe, pour donner plus de force à certaines lettres, qu'on l'y joint artificiellement. — L'*s* est remplacé par sa correspondante douce **z** ; exemple *zágui* « voler » (*volar*).

5. — Les voyelles de l'Othomi exigent les explications suivantes : L'*a* se prononce de trois manières : le premier clair, se prononce comme en espagnol et n'a pas besoin d'exemple. — Le second *à* est dit creux (*hueco*), et se prononce en ouvrant bien la bouche et renforçant la voix comme une personne qui baille ; exemple : *natzá* « la honte » (*la verguenza*) ; — le troisième *â* est dit nasal ou confus, et se

prononce à peu près comme *o*, en émettant la voix par les narines; exemple : *pâdi* « savoir » (sabër).

6. — On compte quatre *e* différents : le premier **e** est clair et se prononce comme en espagnol; — le second, *ē*, se nomme creux et se prononce en ouvrant bien la bouche et en rejetant la voix au dehors en donnant au son une intonation semblable à celle des brebis (pour cette raison on l'appelle « bèlement »); exemple : *na ttey* « le froment » (el trigo); — le troisième, **ê**, est dit nasal et se prononce en émettant le son de cette voyelle par les narines; le quatrième **e'** se nomme guttural et se prononce les dents entreserrées et en tirant la voix quelque peu forcée de la gorge; exemple : *na n-yèhè* « l'homme » (el hombre).

7. — L'*i* se prononce de trois façons. Le premier **i** est clair et se prononce comme en espagnol; le second **î** se nomme nasal et se prononce en émettant le son de cette voyelle par les narines; exemple : *na phîdî* « le matelas » (el colchon); — le troisième **y** se lie à la voyelle qui le suit; exemple : *na yê* « la main » (la mano).

8. — Il n'y a qu'un **o** clair et prononcé comme en espagnol.

9. — L'*u* se prononce de trois manières : — le premier, **u**, est clair et se prononce comme en espagnol (ou comme *ou* en français); — le second **û**, est dit nasal et se prononce en émettant la voix par les narines; exemple : *na û* « le sel » (la sal); — le troisième, **u'**, est dit guttural et se prononce en bien serrant les dents, de sorte que l'on réunit les dents du haut avec celles du bas; et l'on fait sortir la voix de l'intérieur de la gorge, en évitant toujours de faire confusion avec l'*e'* guttural, et la même expérience enseigne que le son de la voix dans le son *y* est plus obscur que dans le son *e'*; exemple : *na n-y* « la douleur » (el dolor).

10. — Le **g**, suivi d'une voyelle, doit toujours être prononcé dur. Ainsi *gi* se prononce comme dans le français « Guitarre »,

et *gui* comme dans le français « pingouin ». Il en est de même du **q** qui se prononce parfois sans aspiration comme dans le mot *na qede* « le scandale » (el scandale), et parfois avec aspiration comme dans le mot *na qhi* « le sang » (el sangre).

11. — Le groupe **cc** se prononce en serrant le bout de la langue contre le palais et en rejetant le son de la voix au dehors avec force; exemple : *na ccami* « la ramée » (la enramada). Ce groupe **cc** ne s'emploie que devant les voyelles *a*, *e*, *u*, le groupe **qq** ayant été préféré pour éviter toute confusion devant les voyelles *e*, *i*.

12. — Le **c** devant les voyelles *e*, et *i*, se prononce comme en espagnol. — Le **q** se prononce également comme en espagnol; redoublé il équivaut au **cc** ainsi que nous l'avons dit, devant les voyelles *e* et *i*; exemple : *qq-emi* « ensevelir » (mortajar) ¹.

13. — Le **t** se prononce comme en espagnol; le groupe **tt**, dit dental, se prononce en poussant fortement la langue contre les dents et en émettant violemment le son; exemple : *na ttopho* « l'écrit » (lo escrito).

14. — L'**x** se prononce en mettant la langue sur la paroi supérieur des dents, comme le prononcent les Espagnols (comme *ch* dans le français « chat »); exemple : *xohqi* « ouvrir » (abrir).

15. — Le **z** se prononce de trois manières : — Le premier, **z**, est réputé doux et se prononce comme dans le français « gazelle »; exemple : *na zophò* « la récolte » (la cosecha); — le second, **tz**, est réputé fort et se prononce en appuyant le bout de la langue contre le palais et en rendant le son avec force; exemple : *na tzodì* « le vomissement » (el vomito); — le troisième, **z**, se prononce en bourdonnant d'une manière nasale; exemple : *nažà* « le bâton » (el palo).

16. — Au milieu des mots, l'emploi du trait d'union -

¹ En Quiché, *camie* signifie « mourir ».

indique qu'il doit s'opérer dans la prononciation une sorte de pause ou suppression de la voix qui semble diviser le mot ; exemple : *ca-mi* « se tapir » (agacharse).

17. — Tous les mots, en Othomi, soit parmi les noms, soit parmi les verbes, soit dans toute autre partie du discours, sont prononcés longs aux dernières syllabes, lors que l'indique l'accent ; et ceux qui n'en sont pas affectés se prononcent brièvement aux dites syllabes ; ainsi *na yophni* long signifie « la pointe » (la aguja), tandis que *na yophni* bref signifie « le muletier » (el Arriero) ; et ainsi de beaucoup d'autres mots que la pratique enseignera.

18. — Il serait inutile de s'étendre longuement sur les nombreux monosyllabes et homophones qui se rencontrent dans cet idiome, car quoiqu'il soit certain qu'un même mot serve souvent pour exprimer des locutions diverses, il y a seulement là une chose qui se remarque dans toutes les langues. Il suffira, par exemple, d'entendre le mot *saint* dans une phrase, pour comprendre qu'il peut s'employer, mais avec une orthographe différente, dans une foule de phrases diverses. Et si ces homophones ne causent aucun embarras dans nos langues, il ne serait pas juste qu'on les relevât dans l'Othomi, parce qu'il arrive dans celle-ci comme dans toutes les autres que l'on comprend par la texture le sens de tous les mots des phrases. Cependant pour ne pas éprouver de l'embarras avec ces divers homophones, il est bon que ceux qui apprennent l'Othomi en observent avec soin la prononciation et la gutturation et imitent autant que possible la manière de parler des Indiens.

II. — DU NOM OU SUBSTANTIF.

19. — Le nom ou substantif en Othomi n'a point de cas comme on en trouve dans la langue latine et il est toujours indéclinable.

20. — Il y a deux nombres : le singulier et le pluriel. Le singulier s'exprime à l'aide de la particule ou article *na* placé devant le nom ; et le pluriel à l'aide de la particule *ya* placée de la même manière. Exemple : *na-yē* « la main » (la mano), — *ya-yē* « les mains » (las manos).

21. — Il faut excepter de cette règle le mot *mahētzi* « le Ciel » (el Cielo)¹, qui ne prend pas de particule au singulier, et qui veut seulement au pluriel la préfixe *e*². Exemple : *e mahētzi* « les cieux » (los Cielos). Les natifs emploient dans beaucoup d'occasions ce même procédé de formation du pluriel, à l'aide de la particule *e*, pour donner plus de force à leurs expressions. Ils diront ainsi : *e-dû* « les morts » (los muertos), *e tzohqi* « les péchés » (los peccados).

22. — Les noms collectifs suivants : *boqhâ* « la monnaie » (el dinero), *dēnda*³ « la boutique » (la tienda), *nidû* « l'enfer » (el Infierno), *nighâ* « l'Église » (la Iglesia), et autres de la sorte, dans beaucoup d'occasions ne prennent pas la particule au singulier, mais pour le pluriel ils suivent la règle générale.

23. — D'autres noms, pour plus d'élégance, changent la particule du singulier *nâ* en *ma* ; exemple : *ma qhuâni* « la vérité » (la verdad). Il en est de même de divers noms de lieux ; exemple : *Made'nxi* « Xilotepec », *Mazobô* « Tecozautla », *Madâti* « le sud », *Mahuihqi* « le nord », etc.

24. — Parmi les noms ou substantifs othomi, il en est de simples, c'es-à-dire qui sont usités dans leur forme primitive et monosyllabique, comme : *na tâ*⁴ « le père » (el

¹ Ce mot est composé de *ma* « lien », *hé* « étendue », et *tâ* « en circonférence. »

² La lettre *e* est aussi l'article pluriel dans la langue quiché. — B. DE B.

³ Ce mot est évidemment espagnol.

⁴ Ce même mot se rencontre dans les langues tartares, et notamment en turc dans le mot *ata* (grand-père). — Cf. ce même mot en pokonchi : *tâl* : — en

padre), *na qhay*¹ « le couteau » (el cuchillo) ; il en est aussi de composés, c'est-à-dire qui ne peuvent être compris qu'avec l'addition d'une autre monosyllabe, comme : *na xih-tà* « l'aïeul » (el abuelo), *na dà-qhay* « le grand couteau » (el cuchillo grande²).

25. — Pour former les diminutifs dans les noms, on emploie les préfixes *ztzi* ou *ztzy* ; exemple : *ztzi hē-mi* « petit papier » (papelito). On emploie la même particule pour exprimer l'idée de « tant soit peu » (tantito) ; exemple : *rahqizti dehe* « donne-moi un peu d'eau » (dame tantita agua).

26. — Il existe également en othomi des substantifs dérivés des verbes. Pour former ces substantifs, on doit faire attention aux lettres par lesquelles les verbes commencent et se conformer aux règles suivantes :

27. — Si le verbe commence par une voyelle, pour en dériver un substantif on devra y placer en préfixe les lettres *ti*. Ainsi du verbe *ophò* « écrire » (escribir) on fera dériver le substantif *na ttophò* « l'écriture » (la escriptura) ; du verbe *ādi* « demander » (pedir), on fera dériver le substantif *na ttādi* « la demande » (la petición). On forme également avec ces mêmes verbes, qui commencent par une voyelle, des substantifs avec la préfixe *y*. Ainsi avec le verbe *ophò*, cité ci-dessus, on forme *na yophò* « l'écrivain » (el escribano).

28. — Les verbes qui commencent par *h*, servent à former des noms à l'aide de la préfixe *t*. Ainsi du verbe *honì* « chercher » (buscar), on dérive *na thonì* « la recherche, la sollicitude, la diligence » (la busca, sollicitud, ô diligencia).

mixtèque : *dzoutou* ; — en totonaque : *tlat* (dans quelques dialectes *chapè*) ; — en mexicain : *tatl* ; — en indien Sioux : *otah* ; — en groënlandais : *atlatak*.

¹ En chinois : *kouai* « couper. »

² Le même système de formation du substantif se trouve en chinois moderne. Certains noms sont purement monosyllabiques, comme *jin* « homme » ; d'autres, au contraire, résultent de l'aggrégation de plusieurs monosyllabes, comme *fou-sin* (radical *fou*) « père », *fou-leou* (radical *fou*) « hache » ; etc.

29. — Les verbes qui commencent par *ma*, servent à former des noms à l'aide de la préfixe *h*. Ainsi du verbe *mâdi* « aimer » (amar), on fait dériver *na hmâdi* « l'amour » (el amor).

30. — Les verbes qui commencent par *n*, servent à former des substantifs également avec la préfixe *h*. Ainsi du verbe *nee* « vouloir » (querer), on dérive le substantif *na hnee* « la volonté » (la voluntad); du verbe *nu* « voir » (veer), on dérive *na hnù* « la vue » (la vista).

31. — Les verbes qui commencent par *x* forment des noms en changeant *x* en *z*. Ainsi du verbe *xopho* « récolter » (cosechar), on dérive *na zopho* « la récolte » (la cosecha).

32. — Les verbes qui commencent par *p* sont ceux qui donnent lieu à plus de variations et à moins de certitude pour la formation des substantifs. Ainsi ceux qui ont le *p* suivi de l'*h* perdent cette dernière lettre en changeant le *p* en *m* pour la formation du nom. Ainsi de *phydi* « commencer » (comenzar), on dérive *na mydi* « le commencement » (el comienzo). D'autres verbes, qui n'ont pas d'*h*, reçoivent cette lettre après le *p*, comme il suit : de *pâdi* « savoir » (saber), dérive *na nphâdi* « le savoir » (la sabiduria); on dit aussi *na nbâdi* « le savant » (el sabio).

III. — DE L'ADJECTIF.

33. — On compte trois degrés d'intensité dans les adjectifs qualificatifs : le positif, le comparatif et le superlatif.

34. — Le positif est le terme simple, comme *nanhò* « bon » (cosa buena).

35. — Le comparatif élève ou abaisse la signification du mot en le plaçant à un degré plus haut ou plus bas; exemple : *mannrà xanhò* « meilleur » (mas bueno), *chy xanhó* « moins bon » (menos bueno) ou « peu bon » (poco bueno). Les deux adverbes *mannrà* et *chy* équivalent aux mots latins *magis* « davantage » et *minus* « moins »; exemple : *Mannrà*

xanhò na Xuà hindagè na Beanù, « Jean est meilleur que Pierre » (Juan es mejor que Pedro).

36. — Le superlatif élève l'adjectif au suprême degré ou plus haut ou plus bas. Au mot « très » correspondent en othomi les particules *tza*, *tze*¹, qui se placent avant le nom; exemple : *tza xanhò* « très-bon » (muy bueno), *tze xantzò* « très-mauvais » (muy malo).

37. — NUMÉRATION. Les adjectifs de nombre, en othomi, sont composés de la manière suivante :

Un,	<i>n-nrà.</i>	Onze,	<i>rēlamarà.</i>
Deux,	<i>yooho.</i>	Douze,	<i>rētamayooho.</i>
Trois,	<i>hiù.</i>	Treize,	<i>rētamahiù.</i>
Quatre,	<i>goohò.</i>	Quatorze,	<i>rētamugooohò.</i>
Cinq,	<i>qyta.</i>	Quinze,	<i>rētamaqytà.</i>
Six,	<i>rahtò.</i>	Seize,	<i>rētamarahhtò.</i>
Sept,	<i>yothò.</i>	Dix-sept,	<i>rētamayohhtò.</i>
Huit,	<i>hiàhtò.</i>	Dix-huit,	<i>rētamahiùhtò.</i>
Neuf,	<i>gythò.</i>	Dix-neuf,	<i>rētamagyhtò.</i>
Dix,	<i>rāta.</i>	Vingt,	<i>n-rāhtè.</i>
Trente,			<i>n-rūhtēmarēta.</i>
Quarante,			<i>yohhtè.</i>
Cinquante,			<i>n-yohhtēmarēta.</i>
Soixante,			<i>hiùrāhtè.</i>
Soixante-dix,			<i>hiùrātēmarēta.</i>
Quatre-vingt,			<i>goohorātè.</i>
Quatre-vingt-dix,			<i>goohorāhtēmarēta.</i>
Cent,	<i>N-ranthbè.</i>	Mille,	<i>N-ram-oo.</i>

IV. — DU PRONOM.

38. — Les pronoms othomi se divisent en pronoms personnels, adjectifs, possessifs, interrogatifs et relatifs.

39. — Les pronoms personnels sont :

¹ En chinois : *tse* « augmenter, s'élever haut, enrichir. »

Singulier :	<i>nugā</i> ¹ ,	<i>nugāgā</i> ² ,	<i>nugi</i> ,	je.
	<i>nugè</i> ,	<i>nû-y</i>		tu.
	<i>nunŷ</i> ,			il.
Pluriel :	<i>nugāhè</i> ,	<i>nugāgāhè</i> ,	<i>nugihè</i>	nous.
	<i>nugègi</i> ,	<i>nugèhy</i> ,		
	<i>nu-y-hy</i> ,	<i>nû-ygi</i> ,		vous.
	<i>nuyy</i> ³ ,			ils.

40. — Les pronoms adjectifs sont :

Singulier : *Nund*, celui-là, celle-là, cette chose-là.

Pluriel : *Nuyy*, ceux-là, celles-là, ces choses-là.

41. — Les pronoms « le même, la même » se rendent avec la particule *cē*⁴ mise en suffixe au nom ou pronom auquel il se joint ; exemple : *nugācē* « moi-même » (yo mismo) ; — *nunācē* « cela-même » ; — et au pluriel : *nugācēhē* « nous-mêmes » (nosotros misinos), *nu-ycēgi* « eux-mêmes » (vosotros mismos), *nu-ycēh-yŷ* « eux-mêmes » (aqueellos mismos).

42. — Les pronoms possessifs sont : *ma* pour la première personne, *ni* pour la seconde et *na* pour la troisième, aussi bien au singulier qu'au pluriel. On emploie également *ni* pour la troisième personne ; exemple : *ma ngû* « ma maison » (mi casa), — *ni pahni* « ta chemise » (tu camisa), — *na pāti* « son manteau » (su capote). Au pluriel, on emploie en préfixe les particules correspondantes, *he*, *gi* ou *hy*, *yŷ* ; exemple : *ma ngûhe* « notre maison » (nuestra casa), — *ni pahnigi* ou *ni pahni/hy* « votre chemise » (vuestra camisa), — *na tzohqiyŷ* ou *ni tzohqiyŷ* « leur péché » (su pecado de aquellos).

43. — Pour exprimer les pronoms interrogatifs qui ? lequel ? (quien ? qual ?), on emploie les mots *too* ? du *nā*⁵ ? aussi bien

¹ En chinois : *ní*.

² En chinois : *í*.

³ En chinois : *ngo*.

⁴ En chinois : *tse* (soi-même).

⁵ En japonais : *to* « quel ? » *dono* « lequel ? »

au singulier qu'au pluriel ; exemple : *Too gogè Oghà?* « Qui est Dieu ? » (Quien es Dios?) — *Da nà ge-d y hîû personas braqhà maye'he'?* « Laquelle des trois personnes se fit homme ? » (Qual de las tres personas se hizo hombre?)

44. — Quand le pronom interrogatif répond au mot espagnol « que » (que, quel), joint au verbe, on emploie le mot *Te* ; exemple : *Te ginee?* « Que désires-tu ? » (Que quieres?) — joint à un nom, on emploie *tema* ; exemple : *Tema nye'he'?* « Quel homme ? » (Quel hombre?) — *Tema phuy?* « Quel chapeau ? » (Quel sombrero?)

V. — DU VERBE.

45. — On compte en othomi deux modes : l'indicatif et l'impératif. Les temps de l'indicatif sont au nombre de six : le présent, le prétérit imparfait, le prétérit parfait, le prétérit plus-que-parfait, le futur et le futur parfait. L'impératif n'a qu'un temps : le présent.

46. — Tous les temps ont des nombres et des personnes. Il y a deux nombres : le singulier et le pluriel. Il y a trois personnes pour le singulier et trois personnes pour le pluriel. L'impératif n'a que la seconde personne du singulier et du pluriel.

47. — Un exemple de conjugaison fera connaître, plus clairement que de longues règles, les différentes formes du verbe :

INFINITIF.

Nee « vouloir » (querer).

INDICATIF

PRÉSENT.

Sing. *Di nee*, je veux, (yo quiero).

Gi nee, tu veux, (tu quieres).

Y nee, il veut, (aquel quiere).

- Plur. *Di neehè*, nous voulons, (nosotros queremos).
Gi nee gi,
Gi nee qy, } vous voulez, (vosotros quereis).
Y nee yy, ils veulent, (aquellos quieren).

PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

- Sing. *Di nee hmâ*, je voulais, (yo queria).
Gi nee hmâ, tu voulais, (tu querias).
Y nee hmâ, il voulait, (aquel queria).
 Plur. *Di nee mhâhè*, nous voulions, (nosotros queriamos).
Gi nee hmâgi ou } vous vouliez, (vosotros que-
Gi nee hmâhy, } riais).
Y neemhâ yy, ils voulaient, (aquellos querian).

N.-B. — On peut également former ce temps à l'aide de la préfixe *mi* jointe au verbe.

PRÉTÉRIT PARFAIT.

1.

- Sing. *Da nee*, je voulus, (yo quise).
Ga nee, tu voulus, (tu quisiste).
Bi nee, il voulut, (aquel quiso).
 Plur. *Da nee hê*, nous voulûmes, (vosotros quisisteis).
Ga nee gi ou *ga nee hy*, vous voulûtes, (vosotros quisisteis).
Bi nee yy, ils voulurent, (aquellos quisieron).

2.

- Sing. *Xta nee*, j'ai voulu, (yo he querido).
Xca nee, tu as voulu, (tu has querido).
Xa nee ou *xpi nee*, il a voulu, (aquel ha querido).
 Plur. *Xta neehè*, nous avons voulu, (nosotros hemos querido).
Xta nee gi ou *xca nee hy*, vous avez voulu, (vosotros haveis querido).
Xa nee ou *xpi nee yy*, ils ont voulu, (aquellos han querido).

PRÉTÉRIT PLUS-QUE-PARFAIT.

- Sing. *Xta nee hmâ*, j'avais voulu, (yo habia querido).
Xca nee hmâ, tu avais voulu, (tu habias querido).
Xa nee hmâ ou *xpi nee hmâ*, il avait voulu, (aquel habia querido).
 Plur. *Xta nee hmâ hê*, nous avions voulu, (nosotros habiamos querido).
Xca nee hmâ gi ou *xca nee hmâ hy*, vous aviez voulu, (vosotros habiais querido).
Xa nee hmâ ou *xpi nee hmâ yy*, ils avaient voulu, (aquellos habian querido).

FUTUR IMPARFAIT.

- Sing. *Ga nee*, je voudrai, (yo querré).
Gi nee, tu voudras, (tu querrás).
Da nee, il voudra, (aquel querrá).
 Plur. *Ga nee he*, nous voudrons, (nosotros querrémos).
Gi nee gi ou *gi nee hy*, vous voudrez, (vosotros querreis).
Da nee yy, ils voudront, (aquellos querràn).

FUTUR PARFAIT.

- Sing. *Gaxta nee*, j'aurai voulu, (yo habré querido).
Gaxca nee, tu auras voulu, (tu habras querido).
Gara nee ou *gaxpi nee*, il aura voulu, (el habrá querido).
 Plur. *Gaxta nee hê*, nous aurons voulu, (nosotros habrémos querido).
Gaxca nee gi ou *gaxca nee hy*, vous aurez voulu, (vosotros habréis querido).
Gara nee ou *gaxpinee yy*, ils auront voulu, (aquellos habran querido).

IMPÉRATIF.

Sing. *Nee*, veille, (quiere tu).

Plur. *Nee gui nee hù*, veuillez, (quered vosotros).

32. — On supplée aux autres temps qui manquent par le futur imparfait, suivant les pronoms qui parlent ; exemple : *dinee dhâ* « je désire dormir » (quiero dormir) ; *gui nee gui ñuni* « tu désires manger » (quieres comer) ; etc. — Il faut aussi avertir que bien que le prétérit imparfait du subjonctif se remplace par le futur imparfait, on y met en préfixe la particule *mâ* ; exemple : *ga nee hmâ gatzî* « je voudrais boire » (quisiera yo beber).

33. — VERBE SUBSTANTIF. — Le verbe substantif en Othomi répond au verbe *sum, es, fui*, du latin : il peut signifier soit « être simplement » (ser solamente), soit « être quelque chose » (ser alguna cosa). Quand il signifie simplement « être », il se conjugue comme il suit.

INDICATIF

PRÉSENT.

Sing. *Gogehqe, gogehcû, gogehcagû*, je suis, (yo soy).

Goge-y, gogegé, gogè-e, tu es, (tu eres).

Gogehny, il est, (aquel es).

Plur. *Gogehqhè, gogehcāhè, gogehcagūhe*, nous sommes, (nosotros somos).

Gogégi, gogéhy, vous êtes, (vosotros sois).

Gogehyy, ils sont, (aquellos son).

PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

Sing. *Gogehqmāgû, gogehqemāhû*, j'étais, (yo era).

Gogegēmāhâ, goge-emāhâ, goge-yhmahâ, tu étais, (tu eras).

Gogèhnyēmāhâ, gogehmānî, il était, (aquel era).

Plur. *Gogehqmāgūhe, gogehqhemāhâ*, nous étions, (nosotros eramos),

Gogemâhgi, gogehmâhy, gogèhymâhâ, vous étiez, (vosotros erais).

Gogêmây, gogèhyymâhâ, ils étaient, (aquellos eran).

PRÉTÉRIT PARFAIT.

Sing. *Xta gogehqe, xta gogehcā, xta gogehcaga*, je fus ou j'ai été (yo fui, ô he sido).

Xca gogegè, xca goge-e, xca goge-y, tu fus ou tu as été, (tu fuiste, ô has sido).

Xa gogehny, il fut ou il a été (aquel fue, ô ha sido).

Plur. *Xta gogehqhè, xta gogehcāhe, xta gogehcagāhè*, nous fûmes ou nous avons été, (nostros fuimos ô hemos sido).

Xca gègi, xca gogègi, xca gogèhy, vous fûtes ou vous avez été (vosotros fuisteis, ô haveis sido).

Xa gogehyy, ils furent ou ils ont été (aquellos fueron, ô han sido).

PRÉTÉRIT PLUS-QU'IMPARFAIT.

Sing. *Xta gogehcā mâhâ, xta gogehcagū mâhâ*, j'avais été, (yo habia sido).

Xca gogè-emâhâ, xca gogegè-mâhâ, xca gògeymâhâ, tu avais été, (tu habias sido).

Xa gogeny-mâhâ, il avait été, (aquel habia sido).

Plur. *Xta gogehqhè mâhâ, xta gogeh cāhe mâhâ, xta gogehcagâ he mâhâ*, nous avions été, (nosotros habiamos sido).

Xca gogehy mâhâ, xca gogegi mâhâ, vous aviez été, (vosotros habiais sido).

Xca gogehyy mâhâ, ils avaient été, (aquel habian sido).

FUTUR IMPARFAIT.

Sing. *Godagehcā, godagehcagū*, je serai, (yo seré).

*Godage-è, godagegè, godagè-y, tu seras, (tu seras).
Godagèhny, il sera, (aquel será).*

Plur. *Godogèhqhè, godngècūhè, godagèhcagāhè, nous se-
rons, (nosotros serémos).*

*Godagègi, godahuèhy, vous serez (vosotros seréis).
Godagèhyy, ils seront (aquellos serán).*

FUTUR PARFAIT.

Sing. *Gaxta gogehcā, gaxtagogehcagā, j'aurai été, (yo
habré sido).*

*Gaxca gogè-è, gaxca gogègè, gaxca gogè-y, tu
auras été, (tu habrás sido).*

Gahxca gogèhny, il aura été, (aquel habrá sido).

Plur. *Gaxta gogèhqhè, gaxta gogehcāhè, gaxta gogeh-
cagāhè, nous aurons été, (nosotros habrémos
sido).*

*Gaxca gogègi, gaxca gogèhy, vous aurez été, (vo-
sotros habréis sido).*

*Gaxa gogèhyy, ils auront été, (aquellos habrán
sido).*

IMPÉRATIF.

Sing. *Gè-è, gè-y, sois, (sè-tu).*

Plur. *Gègi, gè-hy, soyez, (sed vosotros).*

Il faut avertir que cette conjugaison n'est pas très-usitée, car il est rare qu'on emploie le verbe substantif isolément ; et dans tous les autres cas il a une conjugaison particulière, comme on le verra ci-après.

34. — Quand le verbe substantif signifie « faire quelque chose », il se joint précisément au nom adjectif, comme dans les mots « je suis bon » (soy bueno), « tu es riche » (eres rico), etc., et alors le nom se conjugue comme s'il était verbe, avec ses particules respectives. Afin d'éviter toute

espèce d'erreur à cet égard, nous donnerons le paradigme de conjugaison qui suit :

INDICATIF.

PRÉSENT.

Sing. *Dna memtì*, je suis riche, (yo soy rico).

Gna memtì, tu es riche, (tu eros rico).

Na memtì il est riche, (aquel es rico).

Plur. *Dna memtìhè*, nous sommes riches, (nosotros somos ricos).

Gna memtì-gi, } vous êtes riches, (vosotros sois
Gna memtìhy, } ricos).

Ya memtì, ils sont riches; (aquellos son ricos).

PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

Sing. *Dna memtì mähä*, j'étais riche, (yo era rico).

Gna memtì mähä, tu étais riche, (tu eras rico).

Gna memtì mähä (sic), il était riche, (aquel era rico).

Plur. *Dna memtì mähè*, nous étions riches, (nosotros eramos ricos).

Gna memtì mägì, } vous étiez riches, (vosotros
Gna memtì mähü, } erais ricos).

Ya memtì mähä, ils étaient riches, (aquellos eran ricos).

PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

1.

Sing. *Da memtì*, je fus riche, (yo fui rico).

Ga memtì, tu fus riche, (tu fuiste rico).

Bi memtì, il fut riche, (aquel fu i rico).

Plur. *Da memtì he*, nous fûmes riches, (nosotros fuimos ricos).

Ga memtì gi, vous fûtes riches, (vosotros fuisteis ricos).

Bi memti, ils furent riches, (aquellos fueron ricos).

2.

Sing. *Xta memti*, j'ai été riche, (yo he sido rico).

Xxa memti, tu as été riche, (tu has sido rico).

Xa memti, } il a été riche, (aquel ha sido rico).
Xpi memti, }

Plur. *Xta memti hê*, nous avons été riches, (nosotros hemos sido ricos).

Xca memti gi, vous avez été riches, (vosotros habeis sido ricos).

Xa memti, } ils ont été riches, (aquellos han sido
Xpi memti, } ricos).

PRÉTÉRIT PLUS-QUE-PARFAIT.

Sing. *Xta menti mâhâ*, j'avais été riche, (yo habia sido rico).

Xca menti mâhâ, tu avais été riche, (tu habias sido rico).

Xa menti mâhâ, } il avait été riche, (aquel habia
Xpi menti mâhâ, } sido rico).

Plur. *Xta menti mâhe*, nous avions été riches, (nosotros habiamos sido ricos).

Xca menti mâgi, vous aviez été riches, (vosotros habiais ricos).

Xa menti mâhâ, } ils avaient été riches, (aquellos
Xpi menti mâhâ, } habian sido ricos).

FUTUR IMPARFAIT.

Sing. *Ga memti*, je serai riche, (yo seré rico).

Gi memti, tu seras riche, (tu seràs rico).

Da memti, il sera riche, (aquel seràs rico).

Plur. *Ga memti hê*, nous serons riches, (nosotros serémos ricos).

Gi memti gi, vous serez riches, (vosotros seréis ricos).

Da memti, ils seront riches, (aquellos serán ricos).

FUTUR PARFAIT.

Sing. *Gaxta memti*, j'aurai été riche, (yo habré sido rico).

Gaxca memti, tu auras été riche, (tu habrás sido rico).

Gaxa memti, il aura été riche, (aquel habrá sido rico).

Plur. *Gaaxta memti hè*, nous aurons été riches, (nosotros habrémos sido ricos).

Gaxca memti gi, vous aurez été riches, (vosotros habréis sido ricos).

Gaxa memti, ils auraient été riches, (aquellos habrán sido ricos).

IMPÉRATIF.

Sing. *Memti gè*, sois riche, (sé tu rico).

Plur. *Memti gi*,
 Memti hy, } soyez riches, (sed vosotros ricos).

Ce mot *hy* est propre à toutes les secondes personnes du pluriel de tous les verbes.

VII. — DE L'ADVERBE.

35. — A part les adverbes que l'on doit chercher dans le dictionnaire, se trouvent les suivants sur lesquels nous ferons quelques observations : *nugà* « ici » (aquí, ò acà) se place devant le verbe; par syncope on dit : *yot guà* « éclaire ici » (alumbra aquí). — *Nuny* « là » (allí), placé devant le verbe, se syncope comme le précédent : *y byh ny na Bēdnu* « Pierre est là » (allí està Pedro). — *Nupy* « là-bas » (allà), se syncope dans le même cas : *ga mapy ni hiatzi*

« j'irai demain là-bas » allá iré mañana). — *Hinná*¹ « non² », lorsqu'il précède le verbe, perd sa dernière syllabe, exemple : *hin dinee* « je ne veux pas » (no quiero). Au subjonctif impératif la négation est indiquée par *yò*, exemple : *yo gi tzoqì* « ne pêche pas » (no peques). On emploie régulièrement le mot *othò* pour exprimer « rien » (nada), et souvent on s'en sert comme de négation ou pour exprimer l'absence de choses inanimées ; exemple : *othò na thùhmé* « je n'ai pas de pain » (no hay pan).

VIII. — DE LA PRÉPOSITION.

36. — Les prépositions en Othomi, qui répondent aux prépositions de la langue latine, se placent devant les noms ou pronoms auxquels ils sont joints. Exemple : *maxe' tzè ma ñà* « sur ma tête » (sobre mi cabeza), — *nbò ya nidù* « dans les enfers » (adentro los infiernos).

IX. — DE LA CONJONCTION.

37. — Dans la langue Othomi on emploie les particules copulatives et conjonctions suivantes : *a*, *nè*, *nèhè*, *ximanèhè*, que l'on varie pour donner plus de force au discours ; exemple : *Mahta, ximanèhè ma me bi nu na Xud, ne na Bèdnu a nbèpha bi mà* « mon père et ma mère ont vu Pierre et Jean, et s'en sont ensuite allés » (mi padre, y mi madre vieron à Pedro, y à Juan, y despues se fueron).

X. — DE L'INTERJECTION.

38. — Les Othomi n'ont pas de mots particuliers que l'on nomme des interjections proprement dites. Ils emploient,

¹ En Japonais : *inaya* « non. »

² On trouve une négation très-analogue dans le dialecte quiché, particulier à Rabinal (Guatemala). — B. DE B.

par exemple, le mot *tema*, pour exprimer leurs sentiments intérieurs quand ils parlent avec admiration ; comme : *tema qhohia!* « quel goût ! » (qué gusto !) *tema pāhū!* « quel plaisir ; » (qué contento !) *tema nhò!* « que c'est bon ! » (qué bueno !)

S'ils veulent indiquer un sentiment de douleur, de pitié ou de souffrance, ils disent : *te ma hiehcthò!* « quelle pitié ! » (qué lastima !) ; *tema n-y!* « quelle douleur ! » (que dolor !), etc.

XI. — DES PARTICULES.

39. — *Ñā* est une particule qui indique une chose mauvaise et qui se place toujours devant le nom auquel elle se joint ; exemple : *na ñā-myy* « le cœur cruel » (corazon cruel). Elle sert également à donner à beaucoup de noms une signification opposée à celle qu'ils ont par eux-mêmes ; exemple : *na nbādi* « le savant » (el sabio) ; *na ñā nbādi*, « l'ignorant » (el ignorante).

40. — *Go*¹ est une particule de respect, qui, jointe aux noms, sert aussi à orner la phrase, exemple : *go ma htāhe* « notre père » (padre nuestro). Elle se joint aussi à toutes les personnes du verbe pour donner de l'élégance au discours, exemple : *go di mādi* « j'aime » (yo amo).

41. — *Qhoo* est une particule qui indique ordinairement la négation ou l'absence d'une personne animée : *qhoo na Māhghā*, « ce n'est pas le père » (no está ay el padre) ; *qhoo na phani* « ce n'est pas le cheval » (no está ay el caballo).

42. — *Ngī* ou *gī* est une particule qui se joint aux noms pour indiquer une chose liquide, soit figurément, soit étymologiquement, exemple : *ya gī dā* « larmes » (larmes) ;

¹ En Japonais : *go*, particule de respect, est employée de la même manière. — Cf. M. de Rosny, *Introduction à l'étude de la langue japonaise*, p. 42, n.

de *dū* « œil » (ojo), précédé de *gi* « suc » (zumo) ou « chose liquide » (cosa líquida).

43. — *Dā* est une particule qui indique une chose grande et se place devant les noms; exemple : *dā nxi* « grande femme » (muger grande), *dā ngū* « grande maison » (casa grande).

44. — *Bo* est une particule qui indique une chose petite et se place devant les noms, exemple : *bo hmi* « petite figure » (cara prieta); *bo nē* « petite bouche » (boca prieta).

45. — *Ga* est une particule qui se place élégamment après les noms, quand on veut indiquer de quelle matière est une chose; exemple : *manʔà ga tlaxi* « plat d'argent » (plato de plata), *nphoxiyò ga ccarti* « chandelier d'or » (candelero de oro).

46. — *Me* est une particule qui dénote l'origine, la terre, la maison ou l'habitation d'une personne; c'est pourquoi l'on appelle les habitants de l'enfer ou les condamnés *ya me mdū*. Cette particule dénote aussi le propriétaire d'une chose; exemple : *na me ngū* « le propriétaire de la maison » (el dueño de la casa), *na me phni* « le maître du cheval » (el dueño del caballo), *na menti* « le riche » (el rico), litt. « maître des biens » (el dueño de los bienes).

47. — *Ma*, *ni*, *nà*, sont des particules qui indiquent le passé, le futur et le présent des temps. Ainsi, ils disent *ma ndē* « hier » (ayer), *màngyndē* « avant hier » (antier), *ni hiatzi* « demain » (mañana); *ni ndē* « dans l'après-midi » (á la tarde); *na panayà* « aujourd'hui » (hoy).

48. — *Maz* est une particule qui équivaut au conditionnel; exemple : *maz gi nee gi ma mahētzi*, *mā Oqhā* « si tu veux aller au ciel, aime Dieu » (si quieres ir al Cielo, ama à Dios).

49. — *Damē* est une particule qui par élégance se place devant l'impératif, exemple : *damē xihqui* « dis-moi » (dime); *damē ē' dē* « écoute » (oye).

50. — *Nihó* est une particule qui indique dans les choses un

degré superlatif, exemple : *nthò di mdy* « je t'aime extrêmement » (muchissimo te amo).

51. — *Gè* est une particule que l'on place par élégance devant le verbe dans le sens du « que » relatif; exemple : *na nye' he' gè y mǎ Oqhǎ dama mahétzi* « l'homme qui aime Dieu ira au Ciel » (el hombre que ama à Dios irá al Cielo).

DE LA COMPOSITION DES MOTS.

53. — Les exemples suivants sont destinés à exposer comment les racines monosyllabiques de la langue othomi se groupent entr'elles à l'effet de former des mots composés facilement intelligibles dans la pratique journalière, et non sujet à l'incertitude que présentent des mots simples à nombreux homophones :

dámē « vir, maritus » (*dǎ* « maturus » — *mē* « mater »)
dǎnsū « mulier, uxor » (*dǎ* « maturus » — *nsū* « fœmina »)
tzin-ū « filia » (*tzi* « surculus » — *nsū* « fœmina »)
bǎtzi « filius » (*bǎ* « genitus » — *tzi* « surculus »)
sitǎ « avus » (*si* « corten » — *tǎ* « pater »)
dahē « flumen » (*dǎ* « multa » — *he* « aqua »)
mēti « dives » (*mē* « dominus » — *ti* « divitia »)
meti « mendicus » (*mē* « carens » — *ti* « divitia »)
gawi « la guerre » (*ga* « stupitus » — *wi* « simul »)

DE L'ANCIEN OTHOMI.

54. — On a conservé quelques exemples de la forme antique de conjuguer des Othomis. On en jugera par ce qui suit :

PRÉSENT. *Ni-rza* « trouver » (actuellement)
 PRÉTÉRIT. *Ma-rza* ou *mi-rza* « avoir trouvé » (précédemment)
 FUTUR. *Na-rza* « devant trouver » (ultérieurement)

AFFINITÉS GRAMMATICALES

DE L'OTHOMI ET DU CHINOIS.

55. — Invariabilité de formes des différentes espèces de mots :

aucune inflexion, aucun changement ni dans la prononciation ni dans l'écriture. Quelques mots seulement modifient leur accent en Chinois pour passer de l'état substantif à l'état verbal ; mais encore ce fait se rencontre-t-il dans des conditions analogues en Othomi.

56.—Les catégories grammaticales résultent de la position respective des mots dans la phrase, ou de l'adjonction de quelques particules toujours invariables.

57.—Beaucoup de mots peuvent être employés, sans modification aucune, comme noms, comme adjectifs, comme verbes et quelquefois même comme particules.

58.—Certains mots cependant ont parfois des catégories grammaticales déterminées dont ils ne peuvent sortir.

59.—Pas de genre en Othomi. Quand il s'agit des animaux, on emploie pour indiquer leur sexe les mots *ta* « père » et *nsu* « femme » : *ta-yo* « le chien » ; *nsu yo* « la chienne ». De même, en Chinois, on fait usage des mots *fou* « père », *niu* « femme ».

60.—Le substantif pris isolément peut être aussi bien entendu au singulier qu'au pluriel.

61.—Le sujet se place, sans aucune marque particulière, avant le verbe. Ex. en Othomi : *na da i nā na nhū* « le roi aime la bonté ». De même en Chinois.

62.—Il y a des mots qui par eux-mêmes ont la signification adjectivale, dit Rémusat, tels que *ta* « grand », *siao* « petit », *hao* « bon », *ngo* « mauvais ». De même en Othomi : *da* « grand », *tsi* « petit » ; *nhò* « bon », *tsò* « mauvais ».

63.—Quelques adjectifs peuvent être employés comme verbes, mais alors ils changent d'accent. Ainsi, en Chinois : *hào* « bon », *hào* « aimer » ; — en Othomi : *hía* « lucescit », *hià* dictum ».

64.—Le superlatif en Chinois s'exprime par l'adjectif au positif, avec *yu* ; ex : *hien-yu* « sapiens præ, » « plus sage ».

La même chose a lieu en Othomi avec la particule *nra* : *nhò* « bon », *nra nhò* « meilleur ».

65.—Le superlatif se forme à l'aide d'une particule placée devant l'adjectif, telle que *tchi* « le faite » : *tchi hao* « le meilleur ». De même en Othomi avec la particule *tze* « le faite » : *tze nhò* « le meilleur ».

66.—Pour éviter le pronom de la première personne, on emploie parfois en Chinois son petit nom. De même en Othomi :

<i>Ni</i>	<i>betè</i>	<i>bi</i>	<i>ys</i>	<i>wi,</i>
Tuus	servilli factor	ille	obediet	tibi,

pour « je t'obéirai ».

67.—Parmi les pronoms de la seconde personne, on trouve en Chinois le pronom *eu* qui anciennement se prononçait *i*, et en Othomi le pronom *y*. En langue mandarinique, on dit *ni* « toi » ; — *ni* « ton », est un pronom possessif othomi très-usité.

68.—L'adjectif verbal actif se forme par l'addition de *tché*, et en Othomi de *tè*.

69.—Les prépositions chinoises et othomi sont d'habitude placées immédiatement avant leur complément.

70.—Dans la langue vulgaire, on a dû faire usage de substantifs composés pour éviter les confusions qui naîtraient du grand nombre des homophones. Ainsi *di ne de* sera intelligible ; car *de* signifie tout à la fois « eau », « œuf », « habit ». On dira donc *de-he* (*he* « froid ») et l'on entendra « un vêtement » ; mais on dira seulement *di tsi de* « je bois de l'eau » et non *di tsi de-he*, parce qu'il n'y a pas possibilité d'entendre que je bois ni un œuf ni un habit ¹.

¹ Voy. plus loin le Vocabulaire comparé othomi-chinois (p. 48.)

APPENDICE

NOTICE SUR LA LANGUE OTHOMI

TRADUITE DE L'ALLEMAND.

Nous extrayons, du volume consacré aux langues américaines dans le *Mithridates* d'Adelung, la notice suivante dont il nous a paru intéressant de donner la traduction à la suite des *Éléments de la grammaire othomi* que nous avons publiés ci-dessus et dont elle peut être considérée comme le résumé. Bien qu'aujourd'hui l'ouvrage du célèbre philologue allemand soit généralement assez arriéré, il a conservé presque tout son intérêt pour ce qui est de la linguistique du Nouveau-Monde et nous aurons sans doute plus d'une fois l'occasion de lui faire des emprunts dans les colonnes de cette *Revue*.

LES OTHOMI.

La province des Othomi est située, suivant Clavigero, dans la partie septentrionale de la vallée mexicaine, et s'étend dans les montagnes à environ vingt milles allemands de Mexico. Au-dessus de toutes les villes et les bourgs, dont il y avait dans cet endroit un nombre considérable, s'élevait la vieille et célèbre ville de *Tollan*, aujourd'hui Tula, fondée, dit-on, par les Toltèques, et *Xilotpec*, qui fut en dernier lieu la ville principale des Othomi depuis la conquête espagnole. Ils s'étaient aussi étendus dans la vallée florissante de *Tolocan*, au sud-ouest de Mexico, qu'ils habitaient en partie, ainsi que les *Mattlatzi*⁴. (Ces derniers possédaient aussi une langue particulière, et s'étaient répandus jusqu'à *Tlaximaloyan*, au-delà de la frontière du royaume de *Mechoucan*.)

A d'autres Othomi s'étaient mêlés ces Chichimèques qui avaient préféré errer dans les forêts et chasser au nord et au nord-ouest de la vallée du Mexique, plutôt que de se sou-

mettre à la condition de citoyens pour la fondation des plus anciens états de l'Anahuac. La nation Othomi, en partie du moins, doit être demeurée elle-même dans un pareil état de sauvagerie.

Les *Macahui* n'étaient originairement rien autre qu'une partie de l'ancienne nation Othomi, car les idiomes de ces deux peuples ne sont que des dialectes d'une seule et même langue, comme le rapporte Hervas d'après les missionnaires. Les villes et les bourgs les plus importants des Macahui sont situés sur les montagnes à l'ouest de la vallée de Mexico, et formaient la province de *Mazahuacan*, qui appartenait au roi de *Tacuba*. Peut-être les Othomi répandus dans la vallée de Toluca parlaient surtout le Macahui ou étaient en partie Macahui eux-mêmes; du moins cela paraît-il résulter des indications de Hervas.

La langue des Othomi se remarque par le monosyllabisme ou du moins par la brièveté de la plupart de ses mots, par leur dureté et leur aspiration, et prouve en faveur de la haute antiquité de cette nation.

CARACTÈRES GRAMMATICAUX DE LA LANGUE OTHOMI.

1. La langue othomi manque des consonnes *f*, *j*, *k*, *l*, *r*, *s*; on supplée à *f* par *ph*, et fréquemment à *j* et *s* par *h* et *z*. La langue a beaucoup de nuances de prononciation pour les voyelles, parmi lesquelles les gutturales *e* et *u* (qui se distinguent par une notation en lettres non italiques) sont les plus difficiles.

2. Il n'y a pas de marque de genre ni de cas, mais les nombres résultent de l'emploi d'une espèce d'article qui précède le substantif, *na* pour le singulier et *ya* pour le pluriel.

3. On forme des substantifs dérivés indiquant les abstractions de qualité, par *h* préfixe, ou par le changement de la consonne initiale en une autre; dans les substantifs abstraits

pour les personnes on fait usage de *baté* ou seulement *te* en suffixe. Les substantifs indiquant le possesseur d'une chose se forment à l'aide de la préfixe *me*.

4. On forme des adjectifs de matière, quand on attache la particule *ga* aux substantifs desquels ils sont formés. Le comparatif se forme à l'aide du mot *mannra* « très » ; et le superlatif à l'aide des préfixes *tzu* ou *tze*.

5. Les pronoms personnels sont *nugā*, *nugāgā*, *nugi* « je » ; *nugē*, *nū-y* « tu » ; *nunu* « il » ; *nugahē*, *nugāgāhē*, *nugihē* « nous » ; *nugēgi*, *nugehu*, *nu-y-hu*, *nū-y gi* « vous » ; *nuyu* « ils ». Comme accusatif pronominal, on place après le verbe, pour la 1^{re} pers. *qi* ou *gi*, pour la 2^e *y*, pour la 3^e *bi*, et ces mêmes mots avec les particules du pluriel donnés plus haut. Pour les adjectifs pronominaux, on emploie *ma* « mon », *ni* « ton », *na* ou *ni* « son » ; et la même chose pour le pluriel, si ce n'est que *he* ou *gi* doivent suivre les substantifs, lors même que ceux-ci sont au pluriel ; c'est ainsi qu'on place avant ce mot *ma*, quand bien même l'article pluriel *ya* est noté. (Ce dernier en outre tient encore quelquefois lieu de *ma*.)

6. Les verbes distinguent leurs personnes sans modification de la racine, seulement par des préfixes (*Vorssetze*), qui sont les mêmes pour les différentes personnes du singulier et le pluriel, si ce n'est que, près des dernières, on ajoute *he* ou *gi* en suffixe ; mais maintenant on distingue les temps par la variation de ces préfixes-personnelles. Le présent a pour la 1^{re} personne *di*, pour la 2^e *gi*, pour la 3^e *y* ; — le premier prétérit a pour la 1^{re} pers. *da*, pour la 2^e *ga* pour la 3^e *bi* ; — le second prétérit a pour la 1^{re} pers. *xta*, pour la 2^e *xca* pour la 3^e *xa* ; — le futur a pour la 1^{re} *ga*, pour la 2^e *gi*, pour la 3^e *da* partout avant le son radical. — L'imparfait s'entend comme le présent, le plus-que-parfait comme le second prétérit. Si ce n'est que pour les deux derniers on ajoute encore *hmā* ; et le futur parfait aussi comme le second prétérit, si ce

n'est qu'après *xla* on intercale encore *ga*. Ce même prétérit offre encore diverses variations singulières de la première consonne radicale dans des conditions phonétiques analogues.

7. L'impératif est le radical isolé ; au pluriel on y joint en suffixe le mot *gi*. Les formes du subjonctif et de l'infinitif ne sont pas indiquées.

8. Le verbe substantif a une conjugaison absolument différente, dans laquelle le radical est *goge* ou *ge*. Mais le verbe substantif est autrement exprimé quand un substantif l'accompagne, si on emploie les préfixes personnelles.

ORAISON DOMINICALE.

Mahteihe cokibv'yi ampo mahëtzi ; lane'monho nv'ca
 Notre père le tu es dans Ciel ; béni soit que
ni-thv'hv' ; doboehe nv'ca ni-naya ; todichhà
 ton nom ; vienne que ton règne ; soit faite
nuxhua ximohôi nv'ca ni-ne, têngv' cahpi dica
 ici terre que ta volonté, comme là est fait
nvnv mahëtzi ; tame dacahe nv'ca mamuhe
 Ciel ; donc donne-nous ce qui est notre pain
ammapotho, tame pvnn'o'cahe nv'ca matzokihe
 donc pardonne nous ce qui est nos péchés
nvbv'cakengu' tacapvnnabocuhe novopitzococahe ;
 comme nous pardonnons à nous
yokikekihe cuhtzohe ayotzohki, damipre' cahe
 péchés, donc nous¹
anihirokihe tengvadichha !
 ainsi soit fait !

¹ Cette version de l'Oraison dominicale est évidemment défectueuse, et sa traduction très-imparfaite. On fera bien de comparer l'une et l'autre, avec un autre texte de l'Oraison dominicale donné par Naxera, dans sa *Disertacion sobre la lengua othomi*, in-folio.

SPÉCIMEN DE LANGUE OTHOMI.

I

Ανακρεοντος Οδη Ια. *Na tūhū rēta n-ra*
Εἰς ἑαυτὸν. *na Nacreo bi ce ga*

Λέγουσιν αἱ γυναῖκες,	<i>Ye nsu tsi di ma iu gi</i>
Ἀνακρέων, γέρων εἶ.	<i>Go Nacreo, nu-y né</i>
Λαβὼν ἔσωπτρον ἄθρει	<i>Sa kuli na hie ha kuli bi</i>
Κόμας μὲν οὐκέτ' οὐσας,	<i>Y khoo na sta</i>
Ψῖλόν δὲ σευ μέτωπον.	<i>Ha do ni de</i>
Ἐγὼ δὲ τὰς κόμας μὲν,	<i>Khūāni di him pho</i>
Εἴτ' εἰσίν, εἴτ' ἀπῆλθον,	<i>Maz e stā sa kka iu</i>
Οὐκ οἶδα, τοῦτο δ' οἶδα,	<i>Gua maz iū ksa mū iū</i>
Ὡς τῷ γέροντι μᾶλλον	<i>Ha-u di pa nuā</i>
Πρέπει τὸ τερπνὰ παίζειν,	<i>Yho gu manranaduskhua</i>
Ὅσῳ πέλας τὰ μοίρης.	<i>Da būy ha da kho hia</i>
	<i>Ngu da kua na du.</i>

EXPLICATION ET ANALYSE.

Na tūhu rēta nra na Nacreo « Ode onzième d'Anacréon ». *Na*, article « le, la », répondant au latin « ille, a, ud » ; — *tūhu* « chant, chanter » ; — *rēta* « dix, dixième » ; — *w-ra* « un » ; — *na Nacreo* « le Anacréon ».

Ga bi cē « sur lui-même. »

Ga « de », préposition employée dans le sens du latin *ex* ; — *bi*, marque de l'accusatif et du datif du pronom personnel ; — *cē* « le même ».

1. *E nsu tsi-ima iu gi* « les jeunes femmes me disent ». *E*, marque du pluriel, signifie « la pluie » ; — *nsu*, indique le sexe féminin ; — *tsi* « surculus, métaphoriquement quelque chose de tendre » ; — *di*, particule indiquant le verbe ; *ma* « dire » ; — *iu* « elles », pronom placé après le verbe pour distinguer les troisièmes personnes du pluriel des troisièmes personnes du singulier ; — *gi* « moi, à moi », pronom de la première personne, au cas oblique.

2. *Go Nacrrò, nu-y ndè* « seigneur Anacréon, tu es vieux ».

Go, particule de respect qui se joint aux noms propres; — *Nacreo* « Anacréon »; — *nu-y* « toi », pronom personnel de la deuxième personne; — *ndè* « vieillard »; — (sous-entendu « tu es », le verbe substantif proprement dit manquant en Othomi.

3. *Sa kutti na hiē ha nuti bi* « s'il te platt, prends ce miroir et regarde ».

Sa, particule de politesse; « si tu veux, s'il te platt »; *kutti, kut* « prendre »; — *ti* « faire »; — *na* « le », article; — *hiē* « miroir »; — *ha* « et »; *nu-tt* « contempler, faire », forme impérative; *bi* « lui, le, cela. ».

4. *Y khoo na stā* « il te manque des cheveux » *na sta* « la chevelure »; *khoo* « manquer »; *y*, particule préférée, marque de la troisième personne singulier du présent de l'indicatif.

5. *Ila do ni dē* « ton front est chauve. »

Ila « et »; — *dē* « le front » — *ni* « tien, son »; *do* « pe-tra », *do-dē* « chauve » (sous-entendu « est »).

6. *Khuani di him pho* « vraiment, je ne sais pas » *kū-āni* « vrai, vraiment », de *khua* « vérité, réalité »; — *di*, particule placée devant les verbes pour indiquer la 1^{re} pers. du sing. de l'indicatif présent; — *him* « non », particule négative »; — *phò* « savoir »; — *di phò* « je sais »; *di him phò* « je ne sais pas ».

7. *Maz e sta ksa kha iu* « s'il existe des cheveux ».

Maz « si »; — *e*, contraction de *ye* « la pluie », marque du pluriel; — *stā* « cheveux »; *kha* « être présent » (par opposition avec *khoo* « manquer »; — *ksa*, particule préfixe indiquant le présent; *iū* « eux, ceux-ci ».

8. *Ga maz iū ksa mā iū*, « ou s'il y en a existé ».

Ga, adverbe « ou »; — *maz* « si »; — *iū* « eux » les cheveux »; — *ksa*, particule de la 3^e personne du prétérit; — *mā* « s'en aller »; — *iū* « eux ».

9. *Ha-a di pa nūa* « mais je sais cela ».

Ha-a, particule affirmative, répondant au *si* des Espagnols, au *yes* des Anglais, mais qui a ici le sens de « mais » ; — *di-pa* ou *di-phà* « je sais » (Voy. lign. 6) ; — *nùà*, contracté de *nunū* « cela ».

10. *Y ho gu ma nra na dà skūa* « il convient mieux au vieillard ».

Y-ho « il convient » (*ho* « convenir », *y*, signe de personne) ; — *gu*, contraction de *angu* « seulement tantô » ; — *nra*, contraction de *manra* « mieux, davantage » ; *na*, article indéfini ; — *dà-skūa* « vieillard » (de *dà* « mûre » et *khua* « très, beaucoup »).

11. *Da bùy ha da kho hia* « de vivre joyeusement » (litt. de se tenir à la lumière).

Da-bùy, composé de *bùy* « vivre » et *da*, particule préfixe qui indique la 3^e personne du futur, et qu'on emploie dans le sens de « qu'il vive », l'Othomi manquant du mode subjonctif ; — *ha* « et », conjonction ; — *kho-hia* « se mettre, vivre à la lumière », par métaphore « vivre gaïement » ; — *da*, marque du futur mentionnée plus haut.

12. *Ngu da kua na dū* « d'autant plus que la mort approche ».

Ngu, contraction de *hangu* « moins », mis ici au lieu de *mannra* « plus » ; car en Othomi ce dernier mot ne se met jamais en parallèle avec lui-même. « Plus tu l'aimes, *moins* (lisez : plus) il te hait ; *moins* indique ici la distance, de sorte que cette phrase doit se comprendre ainsi : « d'autant moins sa haine est éloignée de ton amour ». Dans notre Ode, l'Othomi veut dire « d'autant moins la mort est éloignée de toi, » et cela malgré le verbe « approcher » qui suit ; — *na* article ; — *du* « mort » ; — *da*, marque du futur (voy. lign. 11) ; — *cua*, contracté de *cuattu* « approcher ».

VOCABULAIRE COMPARÉ OTHOMI-CHINOIS.

Le petit nombre de rapprochements linguistiques réunis ci-après suffira pour donner quelque idée de la ressemblance frappante qui existe entre une partie du vocabulaire de l'othomi et du chinois¹. » Un travail comparatif de longue haleine pourrait être entrepris avec succès surtout si l'on tenait compte, pour ce qui touche le chinois, des variations de dialectes. La langue annamite ou cochinchinoise et la langue japonaise donneraient également lieu à de curieux rapprochements. Mais une condition indispensable pour arriver à des résultats définitifs est de soumettre préalablement les divers idiômes à une orthographe unique, au moyen d'un bon alphabet général linguistique applicable aux idiômes dits *monosyllabiques*; et il faut le dire, avec regret, tous les essais d'écriture de transcription sont inapplicables aux idiômes de cette famille.

	OTHOMI	CHINOIS
mère	<i>me</i>	<i>mou</i> (siamois : <i>mé</i>)
filie	<i>nsu</i>	<i>niu</i>
fil	<i>tsi, ti</i>	<i>tsé</i> (archaïque : <i>si</i>)
figure	<i>mi</i>	<i>mièn</i>
honneur	<i>nsu</i>	<i>tsun</i>
celui-là	<i>na</i>	<i>na</i>
je	<i>nga</i>	<i>ngo</i>
tu	<i>nuy</i>	<i>ni</i>
agneau	<i>yo</i>	<i>yang</i> (archaïque : <i>yó</i>)
démon	<i>khoua</i>	<i>kwéi</i>
couleur	<i>si</i>	<i>se</i>
ancien	<i>ko</i>	<i>kou</i> (archaïque : <i>ko</i>)
noble, riche	<i>ki</i>	<i>kou-i</i> (archaïque : <i>ki</i>)
vénérable, auguste	<i>i</i>	(archaïque : <i>i</i>)
médecin	<i>i</i>	<i>i</i>

¹ La direction de la *Revue* croit devoir rappeler qu'elle n'est point solidaire des opinions scientifiques émises par ses collaborateurs. Elle laisse à cet égard une complète indépendance aux auteurs des articles qu'elle publie.

	OTHOMI	CHINOIS
pouvoir	<i>tša</i>	<i>te</i>
perfectionner	<i>tša</i>	<i>tsoï</i>
aimer	<i>nkhu</i>	<i>ngat</i>
voir	<i>hian</i>	<i>kian</i>
manger	<i>stsi</i>	<i>khi</i> (dial. de Péking: <i>tn</i>)
paroles	<i>hia</i>	<i>hoa</i>
peu, un peu	<i>tsi</i>	<i>sié</i>
douleur	<i>i</i>	<i>i</i>
bon	<i>nho</i>	<i>hao</i>
méchant	<i>ntso</i>	<i>ngo</i>
grand	<i>da</i>	<i>ta</i> (dial. <i>da</i>)
petit	<i>tsi</i>	<i>siao</i>
prendre	<i>pa</i>	<i>pa</i>
acheter	<i>ma</i>	<i>mat</i>

Traduit par M. TURNIER.

L'INSCRIPTION FUNÉRAIRE DE TENG-KOUNG

EN ANTIQUES CARACTÈRES CHINOIS

Les plus anciennes écritures chinoises, autant que je sache, n'ont pas encore été l'objet d'une étude spéciale de la part des archéologues européens. Cela vient uniquement des richesses nombreuses et variées que la littérature chinoise offre au petit nombre de personnes qui, jusqu'à présent, ont été à même d'y puiser des renseignements utiles et intéressants, pour les propager dans le monde savant et littéraire. Les premiers sinologues avaient trop de voies attrayantes à parcourir pour se lancer dans l'exploration des sentiers épineux et trompeurs de l'archéologie.

Il ne m'appartient pas, dans cette courte note, d'apprécier la haute importance des antiquités chinoises. Qu'il me suffise de rappeler que, parmi les nations les plus anciennes de la terre (et parmi celles-ci, il n'en est guère qui puissent réclamer sur les Chinois la prééminence), il n'y en a point qui ait conservé avec autant de soin et de vénération les souvenirs de ses origines nationales et les monuments qui peuvent servir à les établir. Les recherches relatives aux plus anciennes

écritures des Chinois méritent donc, quelque peu, la sollicitude des savants, et avec leur concours on peut espérer obtenir les résultats réels qui doivent en résulter.

La plus ancienne inscription chinoise qui ait occupé jusqu'à présent les savants et les orientalistes, est celle qu'érigea, sur un rocher du mont *Heng-chan*¹, Yu-le-Grand, en commémoration de l'écoulement des eaux du déluge, 2278 années avant l'ère chrétienne. Les caractères qu'elle renferme sont sans aucun doute très-détériorés par le temps; vraisemblablement nous eussions éprouvé d'assez grandes difficultés à en acquérir l'interprétation si les Chinois ne nous en avaient conservé la transcription et le sens qu'ils avaient recueillis à une époque déjà très-reculée. L'écriture de l'inscription du Grand-Yu, est une dégradation de signes *Kho-téou*, c'est-à-dire en forme de têtards, dont l'inventeur passe pour avoir vécu près de trois mille ans avant notre ère. Quant au monument lui-même, on le conserve avec une attention et un respect sans bornes dans l'ancienne ville de Si-gan-fou (province du *Chen-si*). La Bibliothèque impériale de Paris, en conserve un fac-simile envoyé de Chine avec une traduction française par le père Amiot, ancien missionnaire apostolique².

L'inscription funéraire de Teng-koung, dont nous donnons ci-joint le fac-simile³, nous est fourni par le *Siao-tang-*

¹ Le *Heng-chan* est une des montagnes les plus célèbres de l'histoire antique de la Chine. On y sacrifiait chaque année en l'honneur du Suprême-Souverain (l'Être-Suprême).

² Voici la liste des travaux les plus importants publiés sur l'Inscription de Yu : *Monument de Yu, ou la plus ancienne inscription de la Chine; suivie de trente deux formes d'anciens caractères chinois, avec quelques remarques sur cette inscription et sur les caractères*, par Joseph Mager. Paris, de l'imprimerie de F. Didot l'aîné, au Louvre, an X, 1802; in-8°, avec planches. — *Inskrifides Yü übersetzt und erklärt*, von Julius Klaproth. Berlin, L. Quen. 1811; in-4°, avec planches. — *Fac-simile de l'Inscription de Yu*, lithographié par les soins de Jules Klaproth. 12 feuilles, in-8°.

³ Voyez ci-après notre planche XXV.

tsih-kou-lou. Bien qu'au premier abord elle ressemble un peu à celle du monument commémoratif de l'écoulement des eaux diluviennes, elle ne laisse pas cependant d'en différer notablement quant à la forme de ses caractères, lesquels, du reste, paraissent encore plus détériorés que ceux de l'inscription du Grand Yu. Celle que nous allons essayer d'expliquer fournit, pour la paléographie, un exemple unique en son genre, du moins dans l'état actuel de nos connaissances. C'est à ce titre que nous avons cru devoir la publier ici.

Comme on le voit distinctement sur la planche ci-jointe où elle est reproduite, l'inscription funéraire de Teng-koung se compose de dix-sept signes dont la lecture doit commencer par la droite, et se continuer par lignes verticales¹ se succédant de droite à gauche, jusqu'à la sixième colonne qui ne se compose que de deux caractères.

En voici la transcription en caractères chinois modernes :

此	滕	曰	年	鬱	佳
室	公	吁	見	三	城
	居	嗟	白	千	鬱

<i>tse</i>	<i>Teng-</i>	<i>jih</i>	<i>nien</i>	<i>yoh</i>	<i>Kia</i>
<i>chih</i>	<i>koung</i>	<i>hiu</i>	<i>kien</i>	<i>san</i>	<i>tching</i>
<i>kiu</i>	<i>tsie</i>	<i>peh</i>	<i>tsien</i>	<i>yoh</i>	

Voici la valeur des signes ainsi transcrits :

cette	<i>Teng-</i>	jour	années	touffu	Belle	} tombeau	
maison.	<i>koung</i>	ah !	} hélas !	voir	trois		ville
—	habiter	hélas !		clair	mille		touffu

¹ Dans les plus anciens monuments que l'on connaisse en Chine, les caractères sont écrits quelquefois du haut en bas, et quelquefois horizontalement de la droite à la gauche. *Mém. conc. les Chinois*, t. VIII, p. 128.

Cette inscription présente des difficultés d'autant plus grandes d'interprétation qu'elle nous est donnée sans aucun commentaire et sans rien qui nous éclaire sur le personnage qui s'y trouve nommé.

Les deux premiers mots, *kia-tching* « la belle ville » forment une expression qu'on ne pourrait, comme on le voit, comprendre en cherchant dans les dictionnaires le sens des mots qui la composent. Le sens en est très-exactement rendu par « le tombeau ».

Yoh-yoh, désigne « un amas de plantes odorantes ». Le dictionnaire impérial de Khang-hi¹ dit que « *yoh* est un arbre de cinq à six pieds de hauteur, c'est-à-dire à peu près grand comme un prunier, de couleur rougeâtre et bon à manger. » Suivant le même dictionnaire, ce mot signifie également « grand ». Redoublé, il peut ainsi signifier « il est vaste ».

Toute la difficulté de l'inscription réside dans les mots *san-t sien-ni-n* « trois-mille ans », parce que rien n'indique quel sens précis doit avoir cette énumération à l'égard du verbe *kien* « voir » qui suit et qui peut aussi bien signifier « il a vu », ou « il voit » ou « il verra ».

Nous avons donné le texte de ce curieux monument, emprunté à une collection épigraphique des plus autorisées à la Chine, laissant à chaque sinologue compétant le soin d'en apprécier définitivement le sens demeuré vague avec les ressources insuffisantes que nous possédons.

J. UMERY.

¹ *Khang-hi tse-tien*, sub voce *Yoh*.

LÉON DE ROSNY.

你 飛

三 總

你 丫

LES SACRIFICES SANGLANTS AU MEXIQUE

Presque toutes les fêtes religieuses des Aztèques, accompagnées de jeux, de danses et de banquets, étaient souillées par d'abominable sacrifices... Chacune d'elles, figurant un drame sacré qui se prolongeait souvent plusieurs jours, avait ses cérémonies, ses rites et se faisait remarquer par des circonstances particulières, qui toutes avaient une signification allégorique. Dans ce vieux monde mythologique, — où l'on voit poindre parfois des intentions qui étonnent, mais dont le temps et les destructions opérées par la conquête ont presque effacé les débris — ce qui intéresserait particulièrement l'ethnographe et le philosophe, ce serait l'exégèse de ces différentes coutumes, les idées qui s'y rapportent, l'histoire de la manière dont elles se sont produites, altérées et superposées. Malheureusement, et malgré les lumières répandues sur ce sujet par MM. Aubin et Brasseur de Bourbourg, l'étude rationnelle des religions de l'Amérique n'est pas assez avancée pour permettre un pareil travail.

Cependant deux faits semblent déjà se dégager, et paraissent devoir nous conduire à saisir un fil dans ce ténébreux labyrinthe.

Le premier, c'est le sens évidemment astronomique et calendaire de plusieurs des attributs des dieux et des principales cérémonies du culte américain. Reste à savoir si ce sens astronomique fut réellement le primitif, ou s'il ne fut que la conséquence, l'expression populaire et pratique, le symbolisme concret d'un dogme plus relevé.

Le deuxième fait, c'est que toutes les divinités mexicaines —

et leur nombre, ou plutôt celui de leurs appellations était infini — nous ont paru pouvoir se ramener à trois familles de nationalités différentes, dans chacune desquelles tous les membres ne seraient que des hypostases, des incarnations plus ou moins matérielles, des transformations du dieu principal. La religion aztèque résulterait ainsi de trois cultes, distincts d'abord, mais dont la conquête, la politique et le mélange des populations auraient ensuite amené la fusion.

L'un de ces cultes fut celui de Quetzalcohuatl. Nous le nommons le premier, parce que, mieux que les cultes rivaux, il avait compris la nature de Dieu et les hommages innocents qu'il réclame. L'histoire nous rappelle, en effet, que primitivement il rejetait tout holocauste et n'admettait que des offrandes de fruits et de fleurs. Quetzalcohuatl, son promoteur, que la reconnaissance a sans doute divinisé depuis, ou à qui elle a peut-être donné le nom du dieu bienfaisant, auquel on le comparait, fut un sage et un vrai civilisateur. Ce pontife-roi chercha et découvrit le maïs ¹, inventa le pulqué, et, après avoir donné aux hommes le pain et le vin, ces deux éléments de la vie matérielle, il les fit *fraterniser*, leur donnant aussi les préceptes et l'exemple de ce que doit être la vie morale.

Formé de deux mots, dont le premier rappelle une espèce d'oiseau revêtu de plumes vertes et azurées, et le second, un serpent, le nom de *Quetzal-cohuatl*, s'il est théologique, pourrait signifier l'*esprit éternel*, l'oiseau figurant l'*esprit*, et le serpent replié sur lui-même figurant le *temps* ou l'éternité. Ce dernier symbole était sûrement en usage au Mexique, puisque nous l'y voyons entourer le cercle de l'année et du *katun* ou cycle de 52 ans. De plus, le nom de Quetzalcohuatl, selon M. Brasseur de Bourbourg ², pourrait s'identifier à ceux

¹ Cf la légende américaine sur la découverte du maïs, publiée par M. de Charencey dans *Annuaire de la Société d'Ethnographie*, 1^{re} année, p. 71.

² *Histoire des nations civilisées du Mexique*, t. I, p. 45.

de *Cukulcan* et de *Gucumatx*, lesquels, dans les langues *maya* et *quiché*, auraient précisément le même sens. Si cela est, la simple étymologie d'un nom, en assimilant trois civilisations que l'on avait crues distinctes, et peut-être même trois civilisateurs, aurait ramené l'unité dans l'histoire et fixé l'un des points les plus importants de la chronologie américaine¹.

Quoi qu'il en soit, Quetzalcohuatl, d'origine toltèque et qui paraît avoir été contemporain de Charlemagne, est le dieu de la paix. Son culte est celui de la reconnaissance, parce qu'il veille au bonheur des hommes, ce qu'indique son surnom de *Tonaca Teuctli* « maître ou pourvoyeur de la subsistance ». C'est encore le génie du soleil, — non l'astre en lui-même, — car les *Nahoas*, qui croyaient à l'immortalité de l'âme, n'avaient garde de matérialiser leur religion; et c'est ce que prouverait au besoin la dénomination d'*ome teuctli* « deux fois maître » ou « deux fois seigneur », qu'ils donnaient à ce soleil², lequel, selon eux, habitait le *douzième ciel*, d'où, à l'aide de sa partie féminine, dont le nom signifiait également « deux fois mère (au spirituel et au matériel) » ou « deux fois dame », il gouvernait « l'univers visible et invisible, dirigeait la marche des astres, « créait les âmes avec leurs inclinations diverses et les en- voyait animer le corps de tous les êtres³ ». On ne peut donner de Dieu spirituellement conçu une définition qui accuse plus nettement sa nature et sa providence; et, dans l'état actuel de la science, la figure de Quetzalcohuatl nous apparaît comme la plus belle création de la théologie américaine. En tant qu'auteur et instigateur de la belle et savante réforme du calendrier mexicain — lequel dans son ensemble paraît résulter aussi de la fusion des computs particuliers aux trois cultes, ce que nous

¹ Voir les considérations historiques de M. l'abbé Domenech dans la *Revue orientale et américaine*, t. III, p. 95 et 55, p. 199 et 55.

² Selon M. Aubin, le dieu *Ome* serait père de Quetzalcohuatl. (*Revue orientale et américaine*, t. III, p. 166.)

³ Brasseur de Bourbourg, *Ouvrage cité*, t. III, p. 489.

essaierons de prouver plus tard — Quetzalcohuatl porte le nom de *Cipactonal*. Aussi voit-on qu'on célébrait en son honneur des fêtes bissextiles, et que les prêtres qui devaient figurer dans la cérémonie s'y préparaient par une continence de quatre années. Son autel le plus célèbre couronnait le Teocalli de Cholula, qui était le plus grand de tous les temples du Mexique, et le P. Sahagun ¹, qui vit sa statue avant qu'on ne la détruisit, nous dit qu'elle était coiffée d'une *mitre* surmontée de plumes couleur de feu, que de plus elle portait un *sceptre* (seraient-ce les insignes des deux puissances, et devons-nous voir dans la mitre une preuve de filiation avec le christianisme?) et un bouclier où étaient peints les emblèmes des vents. Ce dernier attribut, qui a fait regarder Quetzalcohuatl comme dieu de l'air, marquait sans doute que, souverain ordonnateur des choses, il était aussi le modérateur bienveillant des puissances destructives et des passions, dont il avait dû faire le joint et le pivot de ses harmonies.

Arrivons à *Tetzcallipoca* ou *Telpochtli*, qui est l'objet du second culte. Il se présente sous un aspect tout différent, et ses attributs guerriers nous disent de suite son caractère : les quatre flèches de son bouclier sont les fléaux vengeurs prêts à fondre sur l'humanité qui l'implore. A ces fêtes tout le monde se mutilait, et les moins pénétrés, faisant un retour sur eux-mêmes, se tiraient du sang avec des épines d'aloës pour le lui offrir en holocauste. C'est que c'était le dieu des expiations et de la pénitence. Les miroirs et les lunettes dont on surchargeait quelquefois ses statues figuraient les consciences pures et scrupuleuses qui se vouaient à lui (on sait qu'on lui consacrait des Vestales chargées d'entretenir le feu sacré qui brûlait devant ses idoles). — L'oreille d'or qui pendait à sa chevelure, comme pour se pencher vers la terre, témoignait qu'il était at-

¹ *Historia de las cosas de Nueva-Espana.*

tentif aux plaintes de l'innocence, et son aspect et ses armes, qu'il était prêt à punir le crime. Si tel est le sens de ces attributs, ce dieu n'avait pour ennemis que les vices, qu'il exigeait impérieusement qu'on lui sacrifiât. Il représentait la conscience divine pénétrant la conscience humaine de ses susceptibilités et de ses lumières, et voici pourquoi les coupables non réconciliés l'assimilaient souvent au dieu de l'épouvante.

Quetzalcohuatl et Tetzcallipoca, — quels que soient les noms qu'ils aient revêtus d'ailleurs, selon les dialectes et l'aspect particulier sous lesquels on les considérait, — paraissent avoir formé la base primitive de toutes les religions de l'Anahuac. D'un côté, la bonté de Dieu, ses bienfaits et ses espérances ; — de l'autre, sa clairvoyance infinie et la certitude que rien ne peut échapper à sa justice, c'est là une dualité remarquable due sans doute aux nations toltèques, et qui accuse de hautes tendances morales chez le peuple qui l'avait imaginée. L'histoire nous représente la lutte de ces deux religions dans la personne de Quetzalcohuatl II, fuyant devant Huemac I^{er}, et opposant partout la résignation à ses violences. Au récit de ces événements, on conçoit de suite qu'on est en présence de la lutte du sacerdoce et de la royauté, et si l'on lit avec attention le savant ouvrage de M. Brasseur de Bourbourg, on jugera d'abord que l'Amérique, lors de sa découverte, en était encore à son moyen âge, — ce que prouve d'ailleurs l'organisation toute féodale de la propriété ¹, — et que par suite le mouvement civilisateur des sociétés dans le nouveau monde a passé à très-peu près par les mêmes péripéties d'enfantement que dans l'ancien.

C'est avec les Aztèques que nous voyons apparaître le troisième culte, auquel nous attribuerons en partie les influences funestes qui ont fait dégénérer les deux autres. Ce culte est

¹ Voy. dans la *Revue orientale et américaine*, t. VIII, p. 49 (Chronique), notre article sur La propriété et l'esclavage du Mexique.

celui de *Huitzilopochtli* ou de *Mexitli*, le dieu de la migration qu'on a pris depuis pour le Génie du feu, en ce que cet agent représente au physique le soleil, les contrées méridionales que cherchaient effectivement les Aztèques, et, au moral, l'ardent courage qu'ils ont dû développer dans leurs longues et laborieuses pérégrinations. Mexitli, pour le nommer euphoniement, étant le dieu qui inspirait chaque homme de la tribu, en était l'âme, et personnifiait ainsi sa *nationalité militante*. Aussi verrons-nous bientôt que chaque année, au jour de la fête du dieu, peut-être devrions nous dire au jour de la fête de la Patrie, le feu sacré était renouvelé sur ses autels, et que sa statue, — simulacre de sa présence au milieu des siens, baptisée préalablement pour mieux l'identifier à sa personne, — était rompue par la main du prêtre, puis partagée entre tous et mangée en communion comme une sainte hostie, comme un gage d'union et de force. En souvenir sans doute de la vie nomade qu'avaient menée les Aztèques, cette statue était faite de branches d'arbres autour desquelles on la modela d'abord avec de la farine détrempée ; et ce ne fut que plus tard qu'on imagina de pétrir cette farine avec le sang des ennemis qu'on venait d'immoler au dieu.

Cette circonstance nous amène naturellement à rechercher comment l'usage des sacrifices humains, — cette honte de la nature, — a pu s'introduire chez ce peuple, d'ailleurs doux et bienveillant. Nous essaierons plus tard de concevoir le sens des aberrations théologiques qui ont pu conduire à ces abominations religieuses, auxquelles la Grèce et Rome elle-même ne sont pas demeurées étrangères¹. Voici sur le premier point ce que dit l'histoire² :

Retirés d'abord dans de petites îles au milieu du lac voisin

¹ Voir l'étude de M. Schœbel, insérée dans la *Revue orientale et américaine*, t. VII, p. 186 et suiv.

² De Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 94.

de la colline de *Chapoltlépec*, les Aztèques vivaient piétrement du produit de leur pêche, quand le roi de Colhuacan (colhues) leur offrit des terres à cultiver. Ils acceptèrent, et ayant contribué au succès que ce roi remporta sur une tribu voisine (les Xochimilques), ils voulurent offrir un sacrifice à leur dieu Mexitli, dont l'image en bois, placée dans une châsse de roseaux et portée sur les épaules de quatre prêtres, les avait précédés dans leur migration. Mais, considérant leur pauvreté et désirant rendre la fête plus solennelle, ils prièrent leur suzerain de leur envoyer quelques objets de prix dont ils pussent faire la dédicace. Le roi leur envoya un oiseau mort enveloppé dans un tissu grossier, et comme pour ajouter la dérision à l'outrage, il leur fit annoncer qu'il assisterait lui-même à la cérémonie. Ne pouvant se venger des Colhues, alors plus puissants et plus nombreux, les Aztèques feignirent d'être satisfaits; mais ils résolurent de donner une leçon au roi et d'inspirer la terreur à leurs maîtres. Après une danse effrénée autour de l'idole, ils amenèrent quatre prisonniers xochimilques qu'ils avaient tenus cachés jusque-là, et ils les immolèrent sans pitié, selon les formes usitées encore lors de la conquête des Espagnols. Les Colhues indignés marquèrent une juste horreur pour ce sacrifice, le premier qui eût été fait dans le pays, et craignant la férocité des Aztèques, qu'ils voyaient enorgueillis par leurs succès dans la guerre, ils leur rendirent la liberté, en leur enjoignant de quitter immédiatement le pays.

Après avoir erré quelque temps dans le voisinage des lacs, les Aztèques se fixèrent dans une île où ils aperçurent un aigle perché sur un nopal, car c'est en ce lieu et à ce signe qu'un oracle leur avait ordonné de s'arrêter; — et là, ayant fondé la ville de Mexico, ils lui donnèrent le nom de *Tenochtitlan*, afin de consacrer le souvenir de la forme sous laquelle le dieu leur avait apparu.

Le premier sacrifice ayant eu des suites heureuses pour les

Aztèques, ils ne devaient plus s'arrêter dans cette voie, et bientôt un sentiment outré de vindicte publique donna lieu au second : un chasseur aztèque parcourait les rivages du lac pour y chercher quelque animal sauvage dont il pût offrir la dépouille à Mexitli. Il rencontre un Colhua, il l'attaque corps à corps, et ce dernier, vaincu, est conduit dans la nouvelle ville et barbarement sacrifié au dieu de la nationalité et de la tribu.

Les circonstances qui signalent le troisième sacrifice sont plus tragiques encore. La paix s'était rétablie entre les Aztèques et les Colhues. Cependant les prêtres de Mexitli méditent une consécration atroce : ils engagent le roi de Colhuacan à leur confier sa fille unique pour être élevée dans leur temple de Mexico et y recevoir après sa mort l'apothéose, selon les intentions de Mexitli, lequel, disent-ils, déclare sa volonté par leur bouche. Le roi, confiant, accompagne sa fille jusque dans l'enceinte ténébreuse du sanctuaire. Là, les prêtres les séparent, un tumulte éclate, et le malheureux père, au bruit des acclamations qui se croisent, ne distingue pas les gémissements de sa fille expirante. On met l'encensoir dans sa main, on lui ordonne d'allumer le copal. Il le fait, et c'est à la pâle lueur de la flamme qui s'élève qu'il aperçoit le corps de son enfant, la poitrine ouverte, pantelant encore des dernières convulsions de la vie. Foudroyé par le désespoir, il perd le mouvement et la raison. Les Colhues, terrifiés par tant de cruautés et d'audace, n'osent plus se mesurer avec un peuple qui se fait redouter par de tels excès de barbarie. Quant à la jeune fille immolée, elle est placée parmi les divinités aztèques, et invoquée sous le nom de *Tetcionan* ou de *Tocitzin*, la Mère des dieux.

C'est ainsi que, par ces immolations et ces apothéoses, le peuple aztèque préludait aux singulières cérémonies que nous allons décrire.

L'une des plus grandes fêtes de la religion mexicaine était celle que l'on célébrait en l'honneur de *Tetzcatlipoca* dans le mois (toxcatl) du collier de maïs, qui était le cinquième mois

de l'année. Cette fête ¹ était remarquable par la nature de ses sacrifices, et le dieu y était représenté sous la figure d'un jeune homme d'une beauté accomplie. Il était revêtu d'un manteau en plumes d'aigles avec un semis d'yeux en or. De la main droite il tenait un javelot appointé d'une pierre précieuse ², de la gauche un éventail en plumes de héron et un instrument à vent, symbole des harmonies de l'astre du jour. Dans cet attirail il était assis, ou plutôt il trônait sur un faisceau de grandes flèches, orné et drapé de riches étoffes.

Une année d'avance, — et ici encore le sens astronomique s'aperçoit, — on choisissait parmi les captifs l'un des plus illustres, en prenant garde qu'il n'eût aucune difformité, ni aucune tache sur le corps. Dès ce jour, le dieu était considéré comme incarné en sa personne, et des prêtres s'appliquaient à le maintenir dans une tenue pleine de décence et de majesté. Tout devait lui sourire : il vivait au milieu des fleurs, et les parfums les plus exquis étaient répandus à son approche. Sortait-il, ce n'était qu'accompagné d'un nombreux cortège, et des pages attachés à son service étaient vêtus avec une royale magnificence. Du reste, il allait et venait en toute liberté, s'arrêtant, s'il lui plaisait, dans les lieux publics pour exécuter sur un rythme sacré tous les accords que son inspiration pouvait lui fournir; alors la foule se prosternait et adorait comme elle l'eût fait en présence du dieu dont il était la représentation vivante. Il menait cette existence de faste et d'enivrement jusqu'à ce qu'on ne fût plus qu'à un mois (20 jours) du terme fatal. — Alors, pour qu'aucune joie ne lui manquât avant sa mort, et peut-être aussi pour continuer jusqu'au bout le symbolisme, on lui amenait quatre vierges d'une rare beauté, —

¹ Cette fête, qui paraît avoir été celle de l'équinoxe du printemps, devait dépendre des phases de la lune, et tomber à peu près à l'époque où nous célébrons notre fête de Pâques.

² Voir sur les pierres précieuses en Amérique et sur leur culte, l'article de M. Ferdinand Denis, dans la *Revue orientale et américaine*, t. I, p. 173 et 55.

lesquelles représentaient sans doute les quatre saisons, — et qui, une fois à lui, participaient à son apothéose, car on ne les désignait plus que sous le nom des quatre principales déesses. Il passait ainsi son dernier mois dans les plaisirs, menant avec lui ses célestes épouses dans de somptueux banquets que les premiers personnages de l'État se disputaient l'honneur de lui offrir.

Mais ce dieu anticipé était encore sur la terre, et le temps trop rapide soufflait sur les heures délicieuses qui lui avaient été données. Le jour du sacrifice arrivait enfin, comme un mauvais réveil, pour faire trêve à cet état paradisiaque : le bonheur n'était déjà plus ; toutes les délices s'évanouissaient autour de lui ; il fallait dire adieu à ses compagnes éplorées, et une barque d'apparat, inflexible comme le Destin, venait le prendre pour le conduire sur les rives du lac, à une lieue de la ville, au pied de la pyramide consacrée au dieu, autour de laquelle était déjà rangée la population de la capitale.

Là, marchant devant le palanquin sacré, il prenait place à la tête de la procession de prêtres et de pénitents qu'amenait la cérémonie. Cette procession, après avoir fait le tour du monument, s'arrêtait, et le captif recevait au nom du dieu les offrandes que chacun se hâtait de lui apporter. — Puis il gravissait lentement l'escalier du teocalli, s'arrêtant à chacun de ses cinq étages, et se dépouillant à chaque station d'une partie de ses brillants insignes : ici, arrachant les fleurs dont il était paré ; là, brisant l'instrument inutile qui ne devait plus redire ses mélodies. Au haut de la pyramide, il était reçu par six prêtres, dont cinq habillés de noir laissaient pendre leurs chevelures ; le sixième, revêtu de rouge et la tête ornée de plumes jaunes et vertes, était le *Topiltzin*, ou le grand sacrificateur, le bourreau sacré. Les cinq premiers prêtres saïssaient la victime, la couchaient, la maintenaient sur la pierre (*techcatl*) du sacrifice, et le grand-prêtre, après l'avoir salué d'une profonde révérence, lui ouvrait la poitrine avec un couteau d'obsidienne

et, lui arrachant le cœur, il le déposait tout palpitant aux pieds de la statue du dieu.

La victime étant expirée, — au lieu de précipiter le cadavre du haut en bas des marches, comme on le faisait dans le cas des sacrifices ordinaires, — on le descendait honorablement, puis on lui coupait la tête, devenue désormais historique, et on la préparait afin de la conserver. — Mais en bonne logique le dieu de la conscience (et telle était, selon nous, l'attribution de Tetzcatlipoca) ne peut être ni enterré ni brûlé. — Nous savons de plus que le dévouement de la victime l'identifiait, chez les Aztèques, au dieu pour lequel elle mourait. — Conséquemment, le corps du sacrifié ne pouvait prendre place au sein des nécropoles humaines. Aussi le dépeçait-on parcimonieusement entre les prêtres et les nobles, qui le mangeaient pieusement comme une chair consacrée.

Dans le même mois avait lieu la première grande fête du dieu *Huitzilopochtli*, dont la victime, aussi choisie un an à l'avance, allait dans le cortège avec le représentant de *Tetzcatlipoca*. Elle jouissait des mêmes privilèges que lui, à l'exception des honneurs divins qui ne lui étaient pas rendus, car elle ne représentait pas le dieu lui-même, mais seulement l'un de ses compagnons. Le jour du sacrifice, on l'habillait d'une robe de papier parsemée de petites roues noires symbolisant peut-être le ciel nébuleux du Nord, patrie primitive des Aztèques. Sur la tête, elle avait une mitre ornée de plumes, et du couteau d'obsidienne qui sont les attributs ordinaires du dieu. Ainsi vêtue et parée, la victime se mêlait à la danse des *plébéiens*, qu'elle dirigeait comme le faisait Huitzilopochtli quand il conduisait ses guerriers au combat. — Ce qu'il y avait de caractéristique dans ce sacrifice, c'est qu'il n'y avait pas d'époque fixée pour l'immolation, et que, s'exaltant de son seul enthousiasme religieux, la victime s'offrait d'elle-même, et quand l'envie lui en prenait, en se jetant brusquement dans les bras des prêtres, lesquels, saisissant l'occasion, lui ouvraient aussitôt la poitrine

sans l'étendre préalablement sur la pierre sacrée. Cette liberté de détermination qu'on laissait à la victime donne à penser que, dans ce cas, elle devait s'être offerte volontairement. Cependant, comme elle ne jouait pas le rôle du dieu lui-même, c'est peut-être simplement à cette circonstance qu'était due la tolérance qu'on lui accordait. On conçoit, en effet, que le représentant d'un dieu astronomique comme l'est Tetzcatlipoca ne peut se mettre en opposition avec le mouvement des sphères, et qu'il doit mourir le jour même de la fête dont il est l'âme, et au moment précis où le dieu accomplit le stade qu'on célèbre.

Une autre différence, beaucoup plus importante au point de vue de la morale et de la théologie, c'est qu'aux fêtes de *Huitzilopochtli*, que nous avons dit être le génie de la nationalité Aztèque, ce n'était pas d'ordinaire la chair des victimes que l'on mangeait, mais bien la statue même du dieu, chacun croyant sans doute, par cette communion symbolique, réchauffer en son âme l'amour de la patrie et le sentiment du dévouement qu'elle réclame.

Afin de mieux marquer les différences qui existent entre les deux cultes sanguinaires du Mexique, et pour faire parallèle à la fête de Tetzcatlipoca, nous décrirons brièvement les cérémonies observées à celle de Huitzilopochtli, qui se célébrait dans le mois des drapeaux ou des bannières. Ce mois, qui est le 15^e de l'année aztèque, semble rappeler des souvenirs de campements et de guerre, interprétation qui cadre d'une manière frappante avec le rôle, avec la mission de ce dieu, conduisant son peuple vers un avenir nouveau, à travers des sentiers difficiles, et malgré l'opposition des hommes et des éléments.

Dans cette fête, la statue colossale du dieu le représentait assis sur un siège azuré, des quatre angles duquel sortait un serpent monstrueux, symbole ordinaire du temps chez les Aztèques. Son front aussi était azuré, sa face couverte d'un masque d'or. Il portait un casque orné de plumes, se terminant par une tête d'oiseau, un collier de dix cœurs humains enca-

draît son cou. Sa main droite tenait le sceptre torse, sa main gauche un bouclier d'où sortaient quatre flèches qu'on disait lui avoir été envoyées du ciel. Ses bras et sa jambe gauche étaient azurés; la jambe droite, couverte de plumes, semblait porter la dépouille d'un oiseau; tout son corps, engagé dans les replis d'un serpent en or, était parsemé et pour ainsi dire tatoué de petites figures d'animaux.

Voyons maintenant la cérémonie. Avant tout, les prêtres s'occupaient de la confection d'une statue exactement semblable au type que nous venons de décrire, mais de la taille ordinaire d'un homme, car c'était dans ces jours que le dieu avait résolu de s'humaniser; on en charpentait le squelette avec des branches d'acacia, et la pâte qui devait servir à le mouler était formée d'un singulier mélange de graines pétries, assure-t-on, avec le sang des petits enfants. Dès que le simulacre était achevé, on le revêtait des attributs et des ornements du dieu, puis on le consacrait en l'arrosant, en le baptisant avec une certaine eau lustrale qui était conservée avec soin pour servir au couronnement des rois. Après cette cérémonie préparatoire commençaient, dans l'enceinte du temple, les danses sacrées qui se renouvellaient chaque jour à partir du coucher du soleil. Ceux qui désiraient offrir des victimes se soumettaient à un jeûne rigoureux qui ne pouvait être rompu que la veille même de la solennité. — La fête arrivait enfin, et ce jour on descendait la statue de *Paynal*, ancien lieutenant du dieu de la guerre, qu'on promenait en procession avec les captifs, qui tous ne devaient pas revenir, car on s'arrêtait par intervalles, et à chaque station l'on offrait un nouveau sacrifice d'hommes et de caïlles. Au retour, après avoir replacé la statue de Paynal et simulé en l'honneur du dieu un combat entre les gens d'armes, on remontait au sommet du teocalli, on étendait les victimes sur la pierre, et on les immolait suivant les rites accoutumés. A chaque coup de couteau, à chaque existence expirante, les musiciens sonnaient de leurs instruments lugu-

bres pour étouffer les cris des malheureux. Enfin les bras des sacrificateurs se lassaient, et on terminait toutes ces horreurs par des danses et des banquets qui devaient finir avec le coucher du soleil.

La nuit qui succédait, et ici commence pour nous le point capital de la cérémonie, les prêtres veillaient avec un soin particulier sur la statue pétrie du dieu, de crainte qu'il ne survint un incident de mauvaise augure, et le lendemain arrivait le roi, accompagné de quelques prêtres et de l'*homme* qui devait simuler le personnage de *Quetzalcohuatl*. Celui-ci, saisissant un javelot, le lançait au cou de l'idole de pâte, qui tombait désassemblée, rompue par la violence du choc.

Cette action de *tuer* le dieu, — car c'est ainsi qu'on l'appelait, — pourrait bien être un souvenir ainsi qu'une glorification de la lutte soutenue par Quetzalcohuatl ou par ses *disciples*, pour l'abolition des sacrifices sanglants. Quoi qu'il en soit, Huitzilopochtli mort, on enlevait son cœur qu'on remettait au roi, puis son corps était séparé par moitié, dont l'on envoyait l'une à *Tlatilolco*, l'autre restait à *Tenochtitlan*, et dans chacune de ces deux localités on réduisait en petits morceaux ces différentes parties de l'idole, afin que tous, grands et petits, et jusqu'aux enfants au berceau, prissent part à la manducation du dieu, ainsi qu'aux bénédictions et aux avantages qui devaient s'en suivre.

La superstition et les terreurs religieuses étaient tellement enracinées chez les Aztèques que les enfants, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, que le sexe lui-même ne fut pas épargné.

Aux différentes fêtes des déesses, c'était aux femmes, aux vierges surtout qu'incombait le fatal honneur de représenter la divinité, et de s'en *aller intercéder* auprès d'elles, car telle était sûrement l'idée que les Mexicains se faisaient des avantages du sacrifice ! Il incarnait pour ainsi dire la victime au dieu, et le dernier instant de la vie, honoré de l'acceptation et

de la commisération divines, n'était que le premier moment du triomphe de l'éternité sur l'existence souffreteuse et périssable.

A la fête de la mère des dieux, la femme choisie revêtait le costume et les ornements de la déesse, et on lui donnait un cortège de son sexe parmi les dames dont l'office était de guérir et d'accoucher, fonction qui était en rapport avec les attributions matrimoniales de la déesse. — Afin de distraire la victime des tristes pensées de la mort et d'empêcher que la nature ne se réveillât, on la faisait danser, on dansait autour d'elle, on jouait à la balle avec de petites pelotes de mousse, et tout cela en observant le plus parfait silence, dans la crainte sans doute que les communications verbales ne vinssent à entraîner de dangereuses effusions de sentiment. Ces jeux duraient quatre jours ; puis, l'heure du sacrifice étant proche, on parait la victime de nouveaux ornements en lui donnant à entendre qu'elle allait être présentée à un homme de distinction. Dans cette croyance, on lui faisait gravir doucement les degrés du teocalli consacré à la déesse. Elle entrait dans le sanctuaire, et, avant qu'elle eût pu s'apercevoir du lieu où elle était, on la renversait prestement sur le dos d'une autre femme courbée à dessein derrière elle, et on lui coupait immédiatement la tête !!! Les prêtres écorchaient son cadavre et un jeune homme se recouvrait le corps de la peau de l'infortunée ¹. Ainsi vêtu, le jeune homme, accompagné du collège sacerdotal, se rendait au temple du Dieu Mexitli, et là il lui était réservé la tâche et l'honneur d'arracher le cœur aux quatre premières victimes ².

¹ On sait que cet abominable usage se pratiquait à la fête du dieu Xipe, qui était le patron des orfèvres, et selon nous le génie protecteur de la propriété. A ces fêtes on sacrifiait les voleurs, et revêtus de leur peau, les prêtres mendiaient pour réparer sans doute, en leur nom, envers les pauvres.

² Ces victimes étaient peut-être des criminels, et dans ce cas le symbolisme se comprend : c'était à celui que la mort avait divinisé, avait élevé au-dessus des fautes et des erreurs qu'entraîne notre condition charnelle, qu'il appartenait de sacrifier le coupable, et non à la justice humaine faillible en ses jugements, laquelle du reste ne doit pas se souiller elle-même du sang qu'elle défend de verser.

Quoi qu'il en soit, en voyant immoler la femme, de laquelle un législateur a dit qu'il ne faudrait la frapper qu'avec des fleurs, je m'arrête n'ayant pas la force de continuer l'énumération de ces annales de sang, qu'on s'étonne et qu'on gémit de rencontrer même au sein d'une nation païenne.

A part les aberrations théologiques, il faut croire que la politique entraînait pour quelque chose dans le maintien de ces affreuses coutumes. Ainsi qu'on l'a remarqué au sujet des spectacles de gladiateurs, la vue du sang, disons mieux, du courage développé entretenait l'énergie militaire chez les Romains, et pouvait contrebalancer par un excès contraire l'effet du raffinement des mœurs qui amollit. Aussi l'empereur Aztèque, avec ses *teocalli* de sacrifices, avait-il toutes les chances possibles de se ménager une redoutable armée qui pût maintenir avec force les nations qui frémissaient sous son joug.— Et, soit par l'effet de la tyrannie qui dégrade, soit par suite d'un épouvantable calcul de la politique de ses souverains, on remarque que les sacrifices humains se multiplièrent à mesure que l'empire s'étendit. Jamais les holocaustes n'avaient été si nombreux que sous le dernier *Moctesuma*, et ce prince crantif augmentait sans cesse le nombre des victimes. Les compagnons de Cortez eurent la patience de compter les crânes disposés en *trophées* dans quelques-uns de ces temples. Ils en trouvèrent en une fois 136,000. L'estimation la plus modérée est qu'à l'arrivée des Espagnols 20,000 personnes étaient annuellement immolées. On ne pourrait guère soupçonner ce résultat d'exagération si l'on en croit le témoignage qui affirme qu'en 1486 (33 ans avant la conquête), lors de l'inauguration du grand temple de *Huitzilopochtli* à Mexico, 70,000 victimes¹ rassemblées pendant des années de toutes les parties de l'Empire furent égorgées une à une. La procession de ces malheu-

¹ Ou même 84,400, suivant M. de Rosny, qui rapporte ce fait d'après les historiens espagnols. (*Revue orientale et américaine*, t. VI, Comptes-rendus. p. 111.)

reux occupait, dit-on, la longueur de plusieurs milles ¹.

Admettant pour le moment la vérité de ces allégations, comment se procurait-on une si prodigieuse quantité d'hommes à immoler? C'est que les victimes étaient d'ordinaire les criminels, les rebelles, et que quand une ville, à tort ou à raison avait manqué à sa fidélité envers le prince, on la taxait à un certain nombre de têtes. C'était, comme on le voit, le triple impôt du sang, de l'esclavage et de la superstition, car la victime ne se défendait jamais et tombait religieusement. Si la rébellion manquait, c'était la guerre, souvent faite dans ce seul but ou sous ce prétexte, qui contribuait à *alimenter* les autels. L'empereur, interrogé par Cortez sur le motif qu'il pouvait avoir eu de continuer à batailler avec les invincibles *Tlascalteques* qui refusaient de reconnaître sa suzeraineté, répondit « qu'en cessant la guerre, il eût été fort embarrassé pour se procurer un nombre suffisant de victimes afin d'honorer convenablement les dieux. » Il nous semble que l'orgueil et l'ambition de Moctesuma étaient des mobiles suffisants, et nous pourrions soupçonner ici le témoignage de Cortez. Cependant l'histoire rapporte que, quand le nombre des esclaves paraissait insuffisant, on se déclarait une guerre sacrée, à laquelle on s'invitait réciproquement, courtoisement, et où se rendaient tous ceux qui, désirant offrir des victimes, ne redoutaient pas la chance d'être eux-mêmes sacrifiés. C'est ainsi que la cinquième année du règne de *Moctesuma II*, en 1506, alors qu'on devait célébrer pour la dernière fois la fête du Cycle, on déclara *un jour* de guerre à la ville d'*Atlixco*, et que les guerriers les plus illustres furent invités à s'y rendre comme à un tournoi du moyen âge. Le combat annoncé eut lieu, et c'est là que

¹ Cependant le vénérable *Las Casas*, répondant à Sépulvéda au sujet des 20,000 sacrifices annuels, dit que c'est là « une évaluation de bandits qui exagèrent à dessein » pour justifier leurs propres atrocités, et qu'en réalité le chiffre annuel ne dépassait pas « 50 victimes. » Voilà une affirmation qui console et que nous voudrions voir *prouvée*, car elle relève la dignité humaine.

fut fait prisonnier un illustre chef auquel l'histoire donne le nom de *Xiuh-Tlamin* (esclave du feu), parce qu'il fut destiné à mourir le jour de la célébration de la fête du feu et du Cycle.

Cependant tout captif n'était pas par cela même voué au sacrifice : s'il était distingué par son grade et par sa valeur, et probablement dans le cas où il jugeait que sa prise n'était pas loyale et de bonne guerre, il lui restait une chance de salut¹ : on l'attachait par un pied à une grande roue de pierre, on l'armait d'une rondache et d'un bouclier, le maître qu'il avait défié paraissait, libre, muni des mêmes armes, et le combat s'engageait à la vue du peuple. Si le captif demeurait vainqueur, non-seulement il échappait à la mort, mais de plus il recevait le titre et les honneurs que la loi du pays accordait aux braves. En tant qu'ethnographe judicieux, cette coutume a pour nous une grande importance, car, en étudiant son esprit, elle nous donne à penser deux choses : la première, c'est que les prisonniers qu'on offrait consentaient à mourir, se jugeant indignes de vivre après s'être laissé vaincre ; la deuxième, c'est que le combat singulier entre le captif et son maître était regardé comme un jugement de Dieu qui manifestait la trahison de l'un des champions et la loyauté de l'autre. En recherchant ainsi l'esprit même des institutions sous leurs formes qui sont trompeuses, parce que le temps et le jeu des passions en altèrent le développement, parce que souvent l'histoire nous les décrit mal, ou nous les colore faussement, on arriverait, en bonne philosophie, à absoudre le cœur des peuples et à rapporter les vices de leurs coutumes aux fausses idées religieuses qu'ils se sont faites. Là est toute l'histoire des arrêts de la civilisation. C'est que Dieu nous inspire la moralité, et qu'autour de cet élément *indéfectible* et divin, nous élevons avec la faiblesse de la créature des concepts sans virtualité et sans génie.

¹ Voy. *Recueil des pièces relatives à la conquête du Mexique*. (Collection Ternaux.)

En dehors des fêtes annuelles dont nous avons parlé il était des fêtes plus solennelles encore, qui ne se renouvelaient qu'après un certain nombre d'années.

Or c'était une ancienne croyance répandue dans tout l'*Anahuac* que la fin du monde arriverait à la fin d'un cycle de 52 ans, qu'alors le soleil fatigué ne fournirait plus sa carrière, et que les hommes, en proie aux génies malfaisants, seraient dévorés et détruits jusqu'au dernier. — A cette grande époque où tous se sentaient mourir, où tous désiraient revivre, tout était lugubre dans le vieux Mexique : les habits étaient déchirés, les meubles précieux brisés, on s'embrassait comme au moment d'une séparation, les religieux se mettaient en prière et l'on éteignait le feu sacré dans tous les temples. — Les femmes enceintes elles-mêmes devenaient un objet d'épouvante, et dans la crainte où l'on était qu'elles ne reçussent un mauvais regard et n'enfantassent une race malheureuse et abâtardie, on leur cachait le visage sous un masque de papier d'agave et l'on finissait par les renfermer dans les magasins de maïs, afin qu'elles pussent se nourrir en attendant le cataclysme des derniers jours.

On sait que l'année mexicaine, partagée en 18 mois de 20 jours chacun, renfermait cinq jours néfastes ou complémentaires. La fête, ou plutôt la terreur, commençait le dernier de ces cinq jours à la tombée de la nuit, à l'issue de laquelle le soleil devait reparaitre ou nous refuser sa lumière. Les prêtres emportant les ornements de leurs dieux, et suivis d'une foule contristée, se rendaient en procession à la montagne de *Huixachtecal*, à deux lieues de Mexico. Parvenus à son sommet, ils attendaient en silence l'heure de minuit, l'instant où les Pléiades occupent le milieu du ciel. — Un pauvre prisonnier de guerre, un héros peut-être, attendait aussi, et lorsque ces étoiles passaient par le méridien, le malheureux tombait frappé par la main du grand-prêtre. Sur la plaie béante exhalant encore les derniers soupirs de la vie, on enflammait par le

frottement les morceaux de bois destinés à produire le feu *nouveau*, dont on communiquait aussitôt la flamme à un bûcher funèbre sur lequel le corps de la victime était consumé. — Dès que le feu du bûcher flamboyait au loin, des cris de joie et de triomphe s'élevaient de toutes les collines du voisinage, du sommet des téocallis des terrasses des maisons, où toute la nation debout, les regards tournés vers la montagne, attendait avec anxiété l'apparition de ce signal de miséricorde. — Du pied du bûcher partaient en toute hâte des messagers porteurs de torches ardentes qui allaient distribuant le feu dans les temples, d'où il était ensuite communiqué à toutes les habitations. — Peu d'heures après, un rayon se glissait dans l'espace, l'horizon s'empourprait, et une nouvelle aurore se levant sur l'humanité consolée devenait le gage de la durée d'un nouveau cycle. La procession reconnaissante reprenait alors le chemin de la ville, et le peuple, dans sa foi naïve, croyait voir de ses yeux les dieux rentrer dans leurs sanctuaires. Les femmes, fêtées à nouveau, sortaient de leur prison conservatrice. On renouvelait son ménage, on se parait d'habits neufs et des banquets scellaient une fois de plus la joie des amis et des parents, bien heureux de se retrouver et de se revoir.

La fête du Cycle quoique encore entachée de sang, nous a un peu reposé l'esprit.

Mais d'où pouvait donc provenir l'idée de pareils sacrifices? — Et comment cette idée pouvait-elle s'allier dans la conscience de l'homme avec les prescriptions d'une religion qui enseignait, du reste, la morale la plus pure?

Tel est le problème qui doit occuper le philosophe, et dont la solution permettrait à l'ethnographe de saisir la loi psychologique si complexe qui a présidé aux splendeurs et aux défailances de la civilisation.

De Maistre a répondu. — De Maistre, qui avait toujours des aperceptions de génie, a dit que les sacrifices humains n'étaient

que les conséquences d'une vérité, et nous ajouterons d'une *vertu*, tombées toutes deux à l'état de putréfaction.

L'idée est belle, elle est saisissante, elle est vraie ; mais c'est à la condition d'étendre de beaucoup notre point de vue, et surtout de bien définir les caractères de cette *vérité* et de cette *vertu*, ainsi que les dégénérescences dont les rendent susceptibles la nature de l'homme et les conditions toujours changeantes de l'état de nos sociétés.

CHARLES DE LABARTHE.

APPENDICE

Nous empruntons au *Codex Vaticanus*, n° 3,738, la description suivante d'un sacrifice fait par les *papas*, et dont on trouvera la représentation sur la figure originale ci-annexée :

Quand des sacrifices humains devaient être célébrés, les chefs amenaient ceux qu'ils avaient pris à la guerre, et, les plaçant sur une large pierre dans le portique du temple, ils les armaient d'un étroit bouclier et d'une courte massue qu'ils devaient employer pour leur défense, s'ils en étaient capables. — Le chef qui présentait le prisonnier, muni d'un large bouclier et d'une arme à deux tranchants, le combattait jusqu'à ce qu'il l'ait mortellement blessé. Alors les *papas*, saisissant ce prisonnier baigné dans son sang, le transportaient sur l'aire supérieure du temple, où ils le sacrifiaient.

Avant la célébration de ce sacrifice, on faisait jeûner le prisonnier pendant quarante jours, et, durant cette période, on le revêtait du costume du *diable*, auquel était consacré la fête. Quand arrivait le dernier jour, on lui peignait la figure de noir, on lardait son corps

avec des pointes de rasoirs, et, au signal qui annonçait la fête, on ornait sa tête de plumes blanches ¹. Tel était le mode de sacrifier l'homme : ceux qui sont représentés couchés et tombés sur la terre figurent les gens qui ont été sacrifiés, ceux qui dansent sont les mêmes personnages, car, avant d'être sacrifiées, les victimes chantaient et dansaient. Les figures peintes au-dessus représentent les *papas* qui exécutaient le sacrifice.

Il est nécessaire aussi de remarquer que aucun de ceux qui étaient sacrifiés sur les plus hauts degrés ou sur l'aire supérieure du temple n'étaient volontairement victimes, mais qu'ils étaient retenus et gardés dans ce dessein.

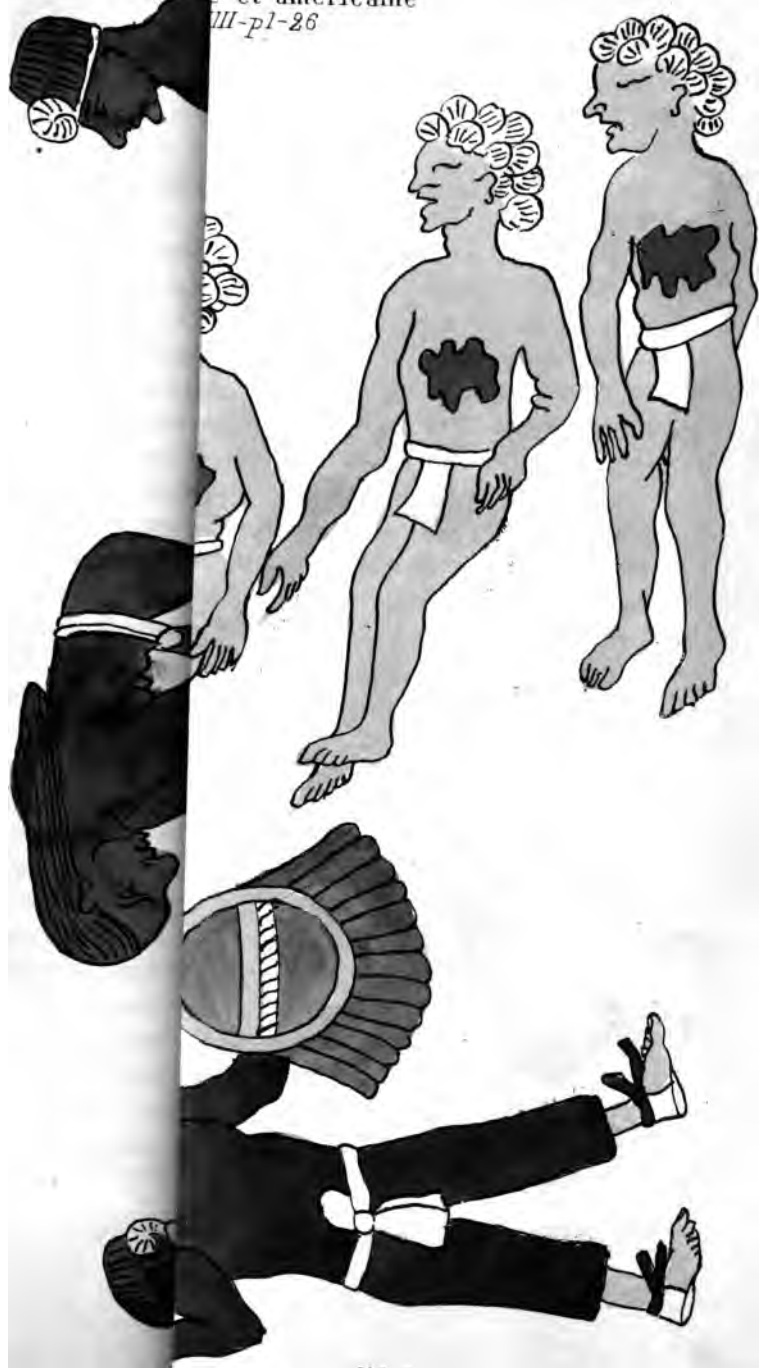
Dans leurs sacrifices, ils avaient l'habitude de mutiler leur langue, leurs cuisses, leurs jambes et leurs pénis ². Les *papas* seuls offraient cette espèce de sacrifice, et ils étaient accoutumés à se teindre le corps en noir avec de la gomme et de l'*ocotl* ou teinture. Depuis que les sacrifices étaient faits la nuit, ils requéraient de la lumière qui n'était jamais éteinte, mais était continuellement entretenue dans les temples, où l'on conservait aussi un matériel de pointes de rasoirs, de trompettes et de coquilles dans lesquelles on renfermait de l'encens, ainsi qu'une provision de tout ce qui était nécessaire au sacrifice, et jusqu'aux enseignes de la guerre.

Les enfants étaient sacrifiés dans les temples, et tout le monde n'était pas autorisé à assister aux sacrifices, mais seulement les personnes d'un haut rang. Les prêtres se revêtaient, dans une partie du temple, d'un vêtement de cuir écarlate.

C. DE L.

¹ Ce passage peut expliquer la 67^e planche de la *Collection de Mendoza* dans laquelle sont représentés les exécuteurs envoyés par le roi de Mexico pour annoncer au cacique rebelle la sentence de mort prononcée contre lui, et où on les voit ornant la tête du cacique des plumes qui sont le symbole du sacrifice.

² Herrera, en décrivant les grandes austérités pratiquées par quelques prêtres mexicains, dit : « Muchos de ellos, por no caer en alguna flaqueza, se bendian por medio los miembros viriles, i hacian cosas para hacerse impotentes. » Livre II, chapitre III, (3^e décad.).





QUELQUES MOTS

SUR

L'ETHNOGRAPHIE ASIATIQUE ¹

Ce n'est pas sans de puissants motifs que l'Asie a été considérée par les observateurs de la nature, même en dehors des révélations de l'histoire sacrée et de l'histoire profane, comme le berceau du genre humain. Les révolutions successives que notre globe a subies ont sans doute, à chacune de ces époques, laissé libres des cimes d'une prodigieuse élévation où l'homme a trouvé un refuge contre l'irruption des eaux, et d'immenses espaces de terres fertiles capables de le nourrir, où la famille humaine a pu croître, se développer et pourvoir à tous ses besoins. Il suffit d'un léger coup d'œil jeté sur la configuration du globe terrestre pour reconnaître les immenses plateaux que l'Asie renferme, plateaux si élevés au-dessus de la surface de l'Océan, tandis que les autres continents n'offrent pas les mêmes traits physiques. De là sort cette conséquence que c'est de l'Asie que notre espèce a pu se répandre sur le reste du globe, et par suite, avec elle, différentes sortes d'animaux capables de supporter un autre climat. Il en a été de même des divers êtres organisés. Est-ce à dire que l'on ne puisse admettre la possibilité d'un ou plusieurs autres centres de création? Non, sans doute. Qui oserait assigner des bornes à la puissance créatrice? celui-là seulement qui ne croirait pas à son existence éternelle, infinie, sans limites.

Ce n'est pas dans une assemblée comme celle-ci qu'il faudrait insister sur les innombrables points de vue sous lesquels on peut envisager la principale partie du monde, si grand sujet

¹ Lu à l'ouverture de la séance générale de la Section orientale de la Société d'Ethnographie, le 16 février 1862.

d'étude et de méditation ; d'un côté, la richesse de la nature et la quantité de ses productions et de ses denrées, aliment du commerce universel, denrées devenues indispensables à l'Europe ; au point de vue géographique, ses fleuves, ses montagnes, ses îles et ses mers, et surtout ses différentes races, les idiomes qu'elles parlent ou qu'elles ont parlés ; les cultes qu'elles ont professés ou qu'elles professent encore aujourd'hui ; puis l'histoire primitive ou ancienne, moyenne ou récente de l'Asie, théâtre de tant d'événements mémorables qui ont influé sur l'état politique comme sur l'état économique de notre petite Europe : enfin, le tableau de son antique industrie, aujourd'hui encore vivante, et preuve de l'ancienneté de sa civilisation.

Ce qui appelle ici, avant tout, l'attention de la Société d'Ethnographie orientale et américaine, et ce qui est le plus digne de ses efforts, c'est la comparaison de toutes les langues de l'Asie, au centre, au sud et au nord, en deçà et au delà du Gange, dans les deux grands empires de l'est, enfin dans les archipels polynésiens. Après la variété infinie de tous ces idiomes, c'est l'étude approfondie des trois grandes races asiatiques : la race malaise, la race mongole, la race caucasique, c'est-à-dire de tous les caractères moraux et physiques qui distinguent chacune d'elles. Tels sont les sujets importants et compliqués sur lesquels se dirigent de plus en plus les travaux et les recherches des ethnographes ; aussi la Société a-t-elle l'espérance de pouvoir y consacrer encore plusieurs prix spéciaux, et, grâce au progrès des études en Europe, nous avons lieu de croire que notre appel sera entendu, et par les hommes qui s'intéressent à ces grands sujets de méditation, et par les savants capables de faire avancer la science ethnographique, SCIENCE DONT LE BUT FINAL N'EST PAS MOINS QUE LE PROGRÈS DE L'HUMANITÉ.

C'est assez, messieurs, de ce peu de mots sur une matière inépuisable ; il est temps de laisser la parole à nos collègues, que, sans doute, vous êtes impatients d'entendre.

Un mot encore, et j'ai terminé. Un anonyme se propose de consacrer une somme de deux cents francs pour faire le noyau d'un prix spécial relatif à une question asiatique ¹.

JOMARD,

De l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres),
président du Conseil de la Société d'Ethnographie.

LA SUPERSTITION

ET SON RÔLE

DANS L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

[LA MAGIE ET L'ASTROLOGIE DANS L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE, ou Étude sur les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours, par **Alfred Maury**, membre de l'Institut. *Paris* (Didier et C^e, éditeurs); 1860, 1 vol. in-8°.

I

Dans l'antiquité classique, alors que les notions scientifiques, aussi obscures que peu étendues, étaient subordonnées aux suggestions de l'orgueil national, chaque peuple, cherchant en son propre passé la source première de ses croyances, travestissait à un tel degré les données de l'histoire générale, qu'il était difficile à l'esprit le plus éclairé de saisir les points de contact qui relient, dans leur progression continue, les diverses étapes de l'humanité. Aujourd'hui encore, malgré tant de trésors d'érudition à grand'peine amassés, malgré tant de ressources pour la communication des idées, le même fait ne laisse pas que de se produire jusqu'au centre des foyers de

¹ Voy. le programme de ce prix offert par M. Jomard, dans l'*Annuaire de la Société d'Ethnographie* de 1862, p. 103.

la civilisation; et, s'il y a toujours des traditions populaires pour émettre des prétentions surannées, il se trouve malheureusement des savants pour les admettre et pour les accréditer.

A ne considérer que les résultats immédiats, on voit la gravité des erreurs de ce genre s'atténuer chez la plupart des peuples, en raison de la faible part qu'ils ont prise à l'œuvre du progrès : la dérivation accidentelle d'affluents secondaires n'empêche point le fleuve de la science de suivre son cours, et de pouvoir, sans tarir, attendre leur tribut mieux dirigé. Ce qui est infiniment regrettable, nous ne cesserons de le répéter, c'est que des vues générales ne président pas à toutes les études, c'est que des assertions isolées et restreintes remettent en question les vérités les plus certaines ou le plus souvent vérifiées. L'avantage de cette méthode est très-mince, et les inconvénients en sont nombreux : on a des travaux érudits et même scientifiques; on est en dehors de la science elle-même, car la science est basée sur l'emploi des procédés logiques, et la logique repousse les sophismes, soit énumérations incomplètes, soit causes qui ne sont pas des causes.

L'ouvrage de M. Maury n'encourt pas un pareil reproche : l'idée qui l'a inspiré et les développements qu'il renferme présentent le caractère le plus général, et on pourrait les résumer comme il suit : « Origine, progrès et décadence de la superstition. » A vrai dire, l'origine n'est pas suffisamment indiquée; la décadence ne saurait être définie, car elle n'est pas près de s'accomplir; mais, partir de l'une pour arriver à l'autre, tel a été le but de l'auteur, objet des plus recommandables, et dont il faut lui savoir gré.

Dans notre opinion, « la superstition est le résultat d'une tendance qu'a l'esprit humain de substituer le merveilleux à l'explication naturelle ou rationnelle des faits qui sont du ressort de l'observation ou de la raison. » L'impulsion première est donnée par le sentiment d'une force supérieure, et de là

vient que religion et superstition se suivent trop souvent; le sentiment de la grandeur indéfinie et l'ignorance font le reste. L'histoire nous apprend que cette tendance a toujours existé, et l'organisation de l'homme nous porte à croire qu'elle subsistera toujours, en partie du moins. En la voyant se reproduire à travers les siècles, tantôt sous des apparences identiques, tantôt avec des formes plus ou moins déguisées, souvent accompagnées de particularités empreintes d'un cachet historique ou traditionnel, les esprits généralisateurs se sont demandé s'il n'y avait pas moyen de reconnaître, dans la transmission de ces croyances, une filiation, dont le principe ne paraît pas, d'ailleurs, à *priori*, faire l'objet d'un doute sérieux. La réalisation d'un pareil projet exigeait d'abord la condensation et la réunion méthodique des données éparses dans un grand nombre d'ouvrages : M. Maury l'a tenté, en y ajoutant un mot de conclusion.

II

La première partie de l'ouvrage, consacrée à l'histoire de la magie, c'est-à-dire des pratiques ayant pour objet de se procurer la puissance ou la protection des êtres surnaturels, s'ouvre par un chapitre « Sur la magie chez les sauvages ¹ ; » c'est un début comme un autre, mais il rentre peu dans l'ordre chronologique adopté par l'auteur. Il est loin d'être démontré que l'humanité ait commencé par l'état que nous qualifions de sauvagerie ². M. Maury semble admettre le fait en ce qui concerne ceux à qui on a imposé le nom baroque d'*Aryas* ; libre à lui ; mais, pour quiconque ne se paie pas de mots allemands, le terme d'*Aryas* correspond à celui de *filz de Japhet*, au moins

¹ Maury, *La Magie et l'Astrologie*, p. 7.

² Voir dans la *Revue orientale et américaine* notre article : Les systèmes métriques dans leurs rapports avec la civilisation, t. V, p. 22 et suiv.

dans un sens général; car il y a dans ces peuples, prétendus indo-germaniques, des enfants de Sem ¹ et sans doute aussi des Chamites ². Au point de vue historique, ce chapitre est un hors-d'œuvre très-agréable.

M. Maury rentre dans la tradition avec la tour de Babel : il y reconnaît le point de départ, non-seulement de la magie et de l'astrologie, mais encore de toute civilisation ³ : les bons esprits n'échappent pas à l'influence de la vérité.

M. Maury restitue à la Chaldée l'invention du zodiaque et celle du fond de la mythologie polythéiste; la superstition et les débuts de la civilisation ne sont qu'un; rattachant au même groupe les idées des Perses et celles de l'Inde, ainsi que les pratiques des Egyptiens, il démontre que, sur les bords du Nil comme sur les rives du Tigre, les croyances avaient pour point de départ l'observation des phénomènes de la nature; observation incomplète suppléant à son insuffisance par le secours du merveilleux, subordonné lui-même aux instincts de vénération religieuse. Voilà qui est parfait, on ne saurait mieux dire.

L'histoire de la civilisation dans la Grèce et dans l'empire romain étant suffisamment connue, on sait que bien peu de croyances y furent autochthones; les rapports établis par M. Maury entre les superstitions de ces deux pays et celles de l'Orient ⁴ sont donc les bienvenus; nous avons toutefois des réserves à faire. Il ne nous est pas démontré que les Latins aient ignoré toute magie jusqu'au II^e siècle avant notre ère, époque de la conquête de la Grèce. Festus, Pline et Macrobe donnent à cet égard quelques renseignements qu'il serait sans

¹ Les Perses, *Elamites*.

² Notamment dans l'Inde.

³ *La Magie et l'Astrologie*, p. 22 et suiv.

⁴ *La Magie et l'Astrologie*, p. 49 et 70.

doute facile d'élucider ¹. Ce qui distingue la magie, c'est le caractère occulte et superstitieux ; or ce caractère était connu dès longtemps à Rome ² ; et il ne se tenait pas toujours à l'écart des pratiques officielles du culte. D'ailleurs, la proximité de la Grande-Grèce en explique l'antique introduction ; mais, outre cette infiltration due au voisinage, il y a eu importation directe, au moins à deux époques très-reculées. Nous avons démontré ailleurs ce qu'a de fondé la tradition, chantée par Virgile, d'une immigration græco-asiatique ³ ; le nom d'Evan-dre cache également autre chose qu'un mythe ; et les Phéniciens avaient certainement précédé ces deux invasions. Pour le prouver, il n'y a qu'à comparer l'alphabet latin avec celui des Sémites : on y retrouvera plus de ressemblances qu'il n'en existe entre ce dernier et l'alphabet grec. La langue latine est toute remplie de racines provenant directement de l'Asie, et les mœurs révèlent la même parenté, dont nous ne citerons, comme exemples, que les aruspices, les augures et la magie étrusque, dont M. Maury reconnaît lui-même l'influence ⁴.

Les philosophes et les libres penseurs de l'antiquité, si fortement irrévérencieux pour la mythologie, laissèrent passer la magie sans trop l'attaquer ; M. Maury attribue le fait à ce que « la théologie magique échappait à la critique par les voiles dont elle s'enveloppait ⁵. » Cause secondaire à côté de raisons d'un ordre supérieur. Sans parler de ce malencontreux sacrifice d'un coq à Esculape, qui clôt si intempestivement

¹ Festus, *Monia*, *Pila*, etc.; Pline, xxiv, 17; Macrobe, *Saturnales*, I, 7, 8; III, 9 et passim.

² Nonius Marcellus, *De proprietate sermonum*, c. V, 39. Il cite Cicéron, *De natura deorum*, l. II : « Non enim philosophi solum, verum etiam majores nostri superstitionem à religione separarunt.... Sed verè superstitiosi proprietatem ex eo habent quòd præ culturâ deorum supersedeant cætera, id est negligent. »

³ *Revue orientale et américaine*, Les systèmes métriques, etc., t. V, p. 26.

⁵ *La Magie*, etc., p. 71.

⁴ *La Magie*, etc., p. 67.

l'histoire de Socrate ; sans rappeler les superstitions nombreuses de Platon, il suffit de se reporter à ce qui se passa dans l'école d'Alexandrie : M. Maury lui-même nous apprend que, si les philosophes reconnaissaient l'inanité des divinités mythiques, ils étaient loin d'être débarrassés des croyances basées sur les causes occultes ; l'observation n'existant pas, la science étant absente, la superstition n'avait perdu aucun de ses droits.

« Tout en établissant sur un fondement plus solide l'idée monothéiste, dit M. Maury, les platoniciens laissaient subsister un polythéisme démonologique auquel se rapportaient, suivant eux, le culte et les traditions mythologiques. Supposant tout l'univers rempli de démons qu'ils donnaient pour âmes et pour principes spirituels à tous les agents et à tous les phénomènes de la nature, ils admettaient conséquemment que l'homme est sans cesse en rapport avec les bons démons, et que c'est à eux que doivent s'adresser habituellement ses évocations, ses pratiques religieuses et ses prières ¹. »

En réalité, le néoplatonisme n'est qu'un amalgame de la philosophie et de la superstition puisée à toutes les sources connues à cette époque.

En dehors de la philosophie proprement dite, des esprits éclairés surent distinguer la religion de la superstition. Moïse fut de ce nombre ; élevé au milieu de la science égyptienne, il proscrivit les pratiques occultes ; mais ses règlements ne tardèrent pas à être violés : entraînés par le contact de voisins dont ils parlaient la langue, les Hébreux eurent une histoire émaillée d'apostasies continuelles, et le soin de les rappeler dans la voie droite occupa surtout les prophètes parlant au nom de Jehovah ². Il est vrai qu'à la suite de la double captivité

¹ *La Magie*, etc., p. 88.

²

² M. Munk, *Palestine* ; Paris, 1845 (dans l'*Univers pittoresque*, de F. Didot) : « Les Hébreux adoraient en partie les divinités cananéennes, et ceux-là même qui

la foi se releva d'autant plus vive qu'elle eut fréquemment à lutter contre la persécution; mais les Juifs rapportèrent de la Chaldée le germe des pratiques dont les Esséniens et la kabbale firent ensuite tout un corps de doctrine.

Il n'y a rien de surprenant à ce que ces croyances se soient introduites dans les idées des premiers chrétiens qui, prenant le point de départ de leurs dogmes dans le livre des Juifs, étaient par cela même portés à admettre trop facilement les raisonnements par lesquels ceux-ci appuyaient leurs convictions. Il s'agissait moins d'élever un autel nouveau que de démontrer comment les cultes polythéistes étaient l'œuvre des mauvais esprits : on admettait l'existence des dieux du paganisme, la réalité de leurs oracles, les effets de la magie et du sortilège, mais on précipitait le tout en enfer; la foi, la superstition et les antipathies religieuses, les plus puissantes de toutes les passions, y trouvaient en même temps leur satisfaction.

Il ne faudrait pas inférer de là, comme l'ont fait mal à propos quelques écrivains aveuglés par des prédilections traditionnelles, que le christianisme ait emprunté ses idées à l'essénisme ou à la kabbale; ce serait prendre l'ombre pour le corps, la scorie pour le lingot. M. Maury n'assume pas une pareille erreur, et il distingue sagement les propensions des masses ou des individualités égarées d'avec les enseignements de l'autorité : « A plusieurs reprises, dit-il, les Pères de l'Église s'élevèrent contre ce pernicieux attachement à de vaines spéculations et à des pratiques que bannissait la loi nouvelle. Saint Basile et saint Augustin ont employé leur éloquence

restaient fidèles à Jehova ne pouvaient pas s'élever à l'adoration d'un être invisible, et, dédaignant les symboles de Siloh, ils adoraient leur Jehova, dans les différentes localités, sous une image visible; on en a vu des exemples dans l'idole de Michah, et dans l'oracle établi par Gédéon à Ophrah. Le sacrifice de la fille de Jephté montre combien peu on était pénétré de l'esprit des lois mosaïques. Samuel chercha à refaire l'œuvre de Moïse, en faisant cesser toute espèce d'idolâtrie, (I SAM. VII, 3) et en rétablissant l'unité politique et religieuse.... » (P. 415.)

contre les astrologues ; les constitutions apostoliques et divers conciles lancèrent l'anathème contre tous les genres de divination. D'ailleurs, l'astrologie impliquait une certaine idée de fatalisme tout à fait contraire à la théorie chrétienne de la Providence, et par ce motif la science génethliaque, même dégagée de la théogonie qui lui avait été d'abord associée, était inconciliable avec les dogmes nouveaux » ¹.

Cette répulsion prit un caractère légal, lorsque le christianisme se fut assis sur le trône des empereurs romains ; mais les persécutions, dirigées à la fois contre le polythéisme et contre les pratiques occultes, ne purent, en anéantissant le premier, faire disparaître les secondes.

Dans le moyen âge, M. Maury n'a pas de peine à retrouver les pratiques de l'antiquité païenne ² ; les unes prosrites comme magie, les autres dédaignées et reléguées dans les erreurs populaires ; d'autres enfin recouvertes du sceau de la religion et consacrées par quelques exercices du culte. Les autorités ecclésiastiques ne furent pas toujours exemptes de reproches à cet endroit ; et, soit entraînement dû à des habitudes enracinées dans la population, soit hâte de donner une physionomie chrétienne à des monuments ou à des pratiques qu'il n'était pas possible de remplacer autrement, on laissa subsister, en changeant seulement les dénominations, beaucoup d'institutions dont on aurait pu se passer. Nous ne parlons pas ici des cérémonies ou pratiques religieuses ayant un caractère général, telles que les Rogations et l'eau bénite ; peut-être y a-t-il en cela une réminiscence des Ambarvales et de l'eau lustrale ; mais ce souvenir n'était pas même nécessaire ; l'eau bénite et les Rogations répondent à des idées et à des besoins de tous les temps, et l'identité des tendances ex-

¹ *La Magie*, etc., p. 104.

² *La Magie*, etc., p. 151 et suiv.

plique celle des symboles. Nous ne parlons que des superstitions dont le peuple était plus imbu que jamais, et que l'Église ne cessait de poursuivre de ses condamnations¹.

Le mahométisme, avec son dogme unitaire emprunté à la loi mosaïque, et dénué de toute représentation extérieure, n'était pas de nature à remplir seul les besoins de populations aussi ardentes que celles qui l'adoptèrent. Le Prophète avait d'ailleurs donné l'exemple des plus absurdes superstitions, et sa doctrine élastique et décousue ouvrait la porte à toutes les croyances, pourvu qu'elles ne se permissent pas d'empiéter sur l'observance extérieure du précepte. Tel est encore aujourd'hui le caractère de cette religion, qui n'a fait qu'accaparer à son profit les mœurs et les tendances des pays où elle subsiste. C'est bien à tort que l'auteur d'un livre récent² attribue au mahométisme une part dans le mouvement de la civilisation : le Koran n'a rien apporté nulle part, et partout il finit par amener avec lui le marasme et la ruine.

Comme on le suppose bien, les idées de l'extrême Orient n'étaient pas de nature à s'opposer aux progrès de la superstition ; l'Inde en est infestée : « Cette magie bouddhique, dit M. Maury, présente la plus grande ressemblance avec la magie de l'antiquité grecque »³ ; ce qui n'a rien de surprenant en raison de l'invasion d'Alexandre. En Chine, au contraire, le bouddhisme s'est revêtu des superstitions ayant la physionomie propre à ce pays.

Le caractère presque exclusivement païen de la renaissance favorisa le développement des anciennes erreurs et la résurrection d'un grand nombre de croyances qui paraissaient défi-

¹ *La Magie*, etc., p. 190.

² Le Dr Clavel, *Les Races humaines et leur part dans la civilisation* (Paris, 1860), ouvrage où de bonnes observations dans l'ordre physiologique ne rachètent pas le vice d'une succession de théories préconçues.

³ *La Magie*, etc., p. 204.

nitivement oubliées. Mais, à partir de cette époque, un double courant d'idées commence à se manifester. Tandis que l'essor donné aux facultés intellectuelles prépare les progrès de la science positive, les esprits, dominés par les tendances affectives, atteignent les limites extrêmes dans le sens opposé : on voit se multiplier les procès en sorcellerie, dont quelques-uns ont eu un si triste retentissement, et les souverains, ou ceux qui peuvent espérer l'impunité, s'entourent de devins et d'astrologues : jugez ce qui devait en être des classes populaires. Cagliostro précède à peine la Révolution.

III

La deuxième partie est consacrée à l'examen des phénomènes naturels auxquels la crédulité publique rattacha des causes ou des effets mystérieux.

On connaît l'importance que l'antiquité attachait à l'interprétation des songes ; et, certes, on ne saurait dire que cette tendance soit entièrement effacée. M. Maury n'a donc eu qu'à glaner à pleines mains dans le champ de l'érudition qui lui est si familier¹ ; mais se renfermant dans les données de la philosophie des écoles, l'auteur fait de vains efforts pour exposer la théorie du rêve.

Que faut-il penser des songes ? Sont-ils un sûr moyen de divination ? L'expérience répond négativement ; mais n'ont-ils point parfois donné des solutions incontestablement vraies ? l'histoire sacrée et profane et encore l'expérience journalière, permettent une réponse affirmative. Il y a une clef à cette énigme, et nous avions d'abord pensé à la donner ; toutefois, la démonstration achevée, nous avons reconnu que l'importance de cette étude ne permettrait pas qu'elle trouvât place

¹ *La Magie*, etc., p. 225 et suiv.

dans le présent travail ; nous n'en conservons que la conclusion, savoir :

1° Le rêve peut n'être que la continuation *sui generis* des idées existant à l'état de veille ; il est alors le résultat d'une surexcitation anormale des organes cérébraux, laquelle constitue le plus souvent un cas pathologique ;

2° Le rêve ou la direction qu'il subit peuvent provenir d'influences extérieures éprouvées pendant le sommeil ; dans ce cas, il ne présente qu'un phénomène accidentel et relatif ;

3° Il revêt le même caractère, lorsqu'il est dû à des causes internes, comme l'ingestion de certaines substances, les affections viscérales, la position du rêveur pendant le sommeil ;

4° En l'absence de ces diverses influences, et dans le cas de sommeil parfaitement calme et normal, le rêve ne saurait provenir que de l'action spontanée et libre des facultés affectives, ce qui constitue une puissance d'intuition, c'est-à-dire une force instinctive susceptible de dépasser le résultats que l'on doit attendre de la raison analytique. Les cas sont rares, et il est fort difficile de constater les caractères qui permettent d'en reconnaître l'existence ;

5° Enfin ce qui précède ne justifie nullement les systèmes divinatoires basés sur une théorie préconçue d'interprétation des songes.

Ainsi, tout en blâmant l'emploi de l'oniromancie, nous ne pensons pas qu'on puisse scientifiquement refuser au rêve, dans quelques circonstances, une puissance que s'accordent à reconnaître, non-seulement les traditions remontant à l'antiquité la plus reculée¹, mais encore l'observation journalière par laquelle un certain nombre de personnes sont à même de la vérifier.

¹ Le songe dans lequel Abimelech, ravisseur de Sara, est averti de son crime (*Génèse*, XX, 3), ceux de l'histoire de Joseph (*ib.*, XXXVII, XL, XLI).

La question des possessions démoniaques est l'une de celles où la lumière a pénétré le plus avant; les progrès de la médecine aliéniste ont profondément modifié les idées à cet égard. Chez tous les peuples qui, sentant plus qu'ils ne raisonnent, ont pour habitude de faire intervenir la divinité dans tout ce qui excède le niveau de leurs conceptions habituelles, l'état des insensés a été attribué à l'action d'êtres surnaturels : les anciens le croyaient, et, de nos jours encore, les Arabes disent des fous « que Dieu les a visités, » et ils les tiennent en grande vénération. Il n'est pas moins certain que, dès le temps d'Hippocrate, la science s'est efforcée de démontrer le caractère naturel ou pathologique de l'hallucination et de la folie, et qu'elle y a réussi. Le moyen âge et les siècles de l'époque moderne qui nous ont précédés abusait d'autant plus facilement de la croyance à la possession, que la prédominance souvent exclusive des idées religieuses et de préjugés invétérés imprimait sa couleur aux manifestations de l'aliénation, de l'hallucination et même de l'hystérie, lesquelles se trouvent aujourd'hui entraînées vers des préoccupations d'une autre nature. Les cas de possession sont devenus tellement rares et si difficiles à caractériser, au moins dans les centres éclairés, que la grande majorité des médecins est disposée à en nier absolument l'existence; toutefois, des savants recommandables et très-compétents en admettent la possibilité¹. Cette question délicate ne saurait être considérée comme vidée; elle réclame la lumière d'observations scientifiques et sérieuses, que nous ne possédons pas suffisamment.

En rapprochant les mystiques des sorciers², M. Maury

¹ Voyez le D^r Calmeil, *De la folie considérée sous le point de vue pathologique, physiologique, historique et judiciaire*, etc., Paris, 1845. 2 vol. in-8°. — Le D^r Brierre de Boismont, *de l'Hallucination et de la Folie*, Paris, 2^e éd. — Le P. Debreyne, *Essai sur la théologie morale*, cité par M. Maury.

² *La Magie*, etc.; p. 339-414.

devait s'attendre à soulever de nombreuses colères : c'est ce qui est arrivé : la comparaison avec les maniaques et les hallucinés eût été plus exacte, mais elle n'eût pas davantage trouvé grâce devant les esprits qui n'admettent pas l'intervention de la critique dans l'examen des croyances. Cependant il est évident qu'un grand nombre d'extatiques de tous les pays et de toutes les sectes ont été les victimes, soit d'une monomanie continue, soit d'hallucinations passagères, dues à l'état de jeûne, à la macération, aux exercices ascétiques, et, en général, à la surexcitation nerveuse dans laquelle ils s'entretenaient d'une manière plus ou moins constante : la crédulité du public et son goût du merveilleux ont fait le reste. Si l'on se refusait à cette manière d'envisager les choses, on serait fatalement amené à admettre les merveilles que les Musulmans attribuent à leurs derviches, les Hindous aux brahmes, les sauvages à leurs enchanteurs, les ignorants de tous les pays à leurs sorciers, et une partie de la société éclairée aux jongleurs et aux illuminés, qui ne lui ont jamais fait défaut.

Le nombre des extatiques a sensiblement déchu de nos jours, et cela par les mêmes causes qui ont réduit la proportion des possessions démoniaques. En présence d'un pareil résultat, les esprits prompts à la synthèse, comme il s'en trouve beaucoup et trop parmi les analystes les plus attentifs, ces esprits ardents à conclure se hâtent de nier la réalité des causes surnaturelles de l'extase. Certes, une pareille manière de voir est bien séduisante : actuellement, il se présente si peu de cas dont les circonstances ne puissent être complètement éclairées par les données psychologiques ! dans le passé, les autorités sont toutes si entachées de prévention ou d'incapacité scientifique ! faut-il en conclure que l'extase est un simple résultat de l'innervation ? Oui, assurément, pour la grande majorité des cas ; mais non d'une façon absolue, non en principe. Nous ne faisons pas d'exception spéciale, nous ne voudrions pas être obligé de citer tel ou tel fait, comme

étant de nature à défier les investigations d'une critique éclairée; mais l'impossibilité d'une influence surnaturelle ne nous est pas démontrée; bien plus, pour des raisons qu'il serait trop long de développer ici, nous croyons en principe à la possibilité et à la réalité de cette action, tout en déplorant l'abus qui en a été fait sous la pression de tendances d'un ordre bien moins élevé qu'on ne se l'imagine communément. Une réserve de ce genre n'aurait point déparé l'œuvre de M. Maury : il en résulterait moins de confiance dans les données de la science qui sont, après tout, sujettes à rectification, et on ne serait pas exposé à invoquer des explications fort ingénieuses, mais hypothétiques, et par là susceptibles de réfutation ou même déjà réfutées.

Burdach et autres physiologistes rapportent des cas où le pouvoir de l'imagination est allé jusqu'à produire des lésions pathologiques, des plaies, des cicatrices, des stigmates; ces faits, pour extraordinaires qu'ils paraissent, n'ont rien de plus surprenant que les grossesses nerveuses¹, lesquelles sont admises de tous les accoucheurs, et dont nous avons eu récemment sous les yeux un exemple très-caractérisé. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas de grossesses véritables? Est-ce à dire que les stigmates doivent nécessairement être un résultat de l'imagination? Les règles de la logique n'admettent pas une semblable conclusion : la possibilité du fait n'en démontre pas la réalité. Réservons donc notre jugement jusqu'à plus ample informé.

Les obscurités qui planent encore sur le magnétisme animal, sur l'hypnotisme et sur ce que M. Philips a nommé *électrodynamisme*, commandent la même réserve.

Sous le bénéfice de ces observations, nous ne pouvons qu'ap-

¹ Fausse grossesse où l'imagination produit des accidents analogues à ceux de la gestation, lesquels peuvent induire en erreur et le malade et le médecin.

prouver la conclusion dans laquelle M. Maury résume les idées pleines d'à-propos et de vérité qui composent son ouvrage : « Notre éducation, dit-il, est bien peu avancée. Le merveilleux se trouve écrit à chaque page de notre histoire ; des contes bercent nos premiers ans ; des illusions remplissent notre imagination au sortir de l'enfance ; pour recréer notre intelligence, nous aimons à nous transporter dans un monde de convention. La réalité nous paraît sèche, monotone ; le surnaturel nous séduit ; c'est qu'il nous fait échapper aux tristes réalités de la vie. En sorte que, si la magie a perdu son prestige, les ressorts qu'elle faisait agir n'en conservent pas moins leur puissance, et le besoin de l'illusion et de la chimère, qui a égaré tant d'hommes en politique et en histoire, nous retient esclaves et nous retiendra longtemps. Ce surnaturel qu'on croit atteindre n'est cependant que la plus dure servitude des sens, celle des sens pervertis et hallucinés. L'homme ne s'élève réellement au-dessus de sa condition, il n'entre de fait dans la sphère du surnaturel qu'alors que, dégagé des illusions qu'elle a traversées, son intelligence peut planer sur la nature, en saisir la magnifique harmonie, en comprendre la parfaite coordination. Aucun miracle, aucun prodige n'égale assurément en grandeur le spectacle des lois générales de la création ; aucune apparition, aucune vision ne prouve, plus que la révélation de l'univers, l'existence de l'Être infini qui engendre, entretient et conserve toutes choses ¹. »

IV

M. Maury a recueilli de précieux matériaux ; il les a présentés dans un ordre méthodique, et, les éclairant d'une critique saine et modérée, il a marché d'un pas assuré dans la voie du

¹ *La Magie, etc.*, p. 445.

progrès. Il n'entrait pas dans ses vues de franchir les limites de l'histoire, et de se demander la cause essentielle, la raison d'être et l'avenir de la superstition ; mais cette étude est intéressante, et nous voulons la tenter.

La cause première de la superstition est dans l'organisation même de l'homme, et c'est pour ce motif que nous la disons essentielle ; la cause secondaire est dans notre ignorance du monde physique, et celle-là est accidentelle.

Nous ne nous lasserons pas de répéter aux derniers partisans d'une métaphysique vermoulue que l'esprit humain effectue ses manifestations à l'aide de deux ordres de puissances, savoir :

I. Les facultés *affectives* comprenant : 1° les *instincts*, qui ont pour objet d'assurer la conservation de l'individu et la propagation de l'espèce ; 2° les *sentiments*, dont les uns donnent à nos actions un but et un caractère moral, dont les autres entraînent notre intelligence au delà des bornes du monde positif.

II. Les facultés *intellectuelles*, comprenant : 1° les *perceptives*, qui nous font connaître les propriétés de la matière et les rapports des corps ; et 2° les *réflectives*, qui réunissent les données de toutes les autres facultés pour en tirer les idées de comparaison, et celles de cause et d'effet.

Les facultés affectives agissent spontanément, sans aucun secours de notions acquises, et même en dehors de toute impulsion extérieure, du moins en certain cas ; il en résulte que leur action préexiste à l'éducation et peut se rencontrer puissante chez l'être le plus ignare ; bien plus, les manifestations en sont d'autant plus violentes que les pouvoirs de l'intelligence pure les éclairent plus faiblement.

Dans les facultés intellectuelles, il faut distinguer : les perceptives, étant destinées à recueillir des notions scientifiques, n'acquièrent leur prépondérance qu'à la suite d'une ample moisson, c'est-à-dire d'une longue éducation ; quant aux

réflectives, elles analysent ou synthétisent les données quelconques qui leur sont fournies par les autres facultés ¹.

Il en résulte que plus une société est ignorante, c'est-à-dire moins elle possède de notions exactes et positives, plus elle est à la merci des impulsions aveugles de ses facultés affectives, de ses instincts et de ses sentiments. L'histoire le démontre avec la plus implacable monotonie. Ouvrez les annales d'une nation, d'une race quelconque, et vous y verrez les passions égoïstes, brutales, animales, en raison directe de la faiblesse des connaissances. Il n'existe point d'autre règle en ce qui concerne la vivacité, disons mieux, la tyrannie des sentiments, soit de ceux qui touchent la dignité morale, soit de ceux qui nous transportent au delà des réalités positives. Notez bien qu'il ne s'agit pas du développement rationnel et normal de ces mêmes sentiments, s'effectuant avec celui des facultés intellectuelles dont il dépend d'ailleurs.

Dans le nombre des facultés affectives, et dans le groupe de celles qui entraînent l'esprit humain au-dessus des préoccupations exclusivement terrestres, il en est trois extrêmement précieuses que nous nommons *vénération*, *espérance*, *merveilleuse* ². La vénération nous donne l'idée de supériorité en dehors de nous et sur nous; l'espérance nous amène à porter nos pensées au delà du positif, c'est-à-dire du présent et du passé, vers les données de l'avenir; la merveilleuse nous fait concevoir l'existence de réalités plus grandes ou plus extraordinaires que les réalités concrètes et connues. On aperçoit dans ce qui précède la pénurie des termes propres à rendre clairement les idées; la langue philosophique est à créer.

¹ Ceci est de la phrénologie pure : ce n'est point notre faute si la vérité se trouve uniquement là et non ailleurs.

² L'organe de la vénération est situé sous la fontanelle antérieure à la rencontre de l'os frontal et des pariétaux; celui de l'espérance flaque de chaque côté l'organe de la vénération; enfin l'organe de la merveilleuse est situé en avant de celui de l'espérance.

Ces trois facultés, considérées en bloc, se trouvent développées moyennement au moins chez la plupart des hommes, et leur combinaison à l'état actif peut être considérée comme formant l'état normal des races les plus favorisées; il y a des exceptions, mais en nombre modéré.

Appliquées aux idées religieuses, les facultés produisent les trois tendances ci-après : soumission morale, confiance, foi; les combinaisons qui en résultent fournissent des effets variables, selon l'intensité relative de chacune de ces tendances. Dans le cas qui nous occupe, il est clair que la superstition, résultat de l'action anormale des trois facultés, aura le caractère d'initiative, de recherche confiante ou de passivité, selon que dominera la merveillosité, l'espérance ou la vénération; on aura ainsi la conviction, le besoin de croire, ou la simple croyance; au surplus, les nuances sont en nombre indéfini.

Tel est le point de départ de la superstition. Or, voyez un peu ce qu'était l'homme primitif et ce qu'il est encore : ignorant de toutes choses, ou peut s'en faut, dévoré du besoin d'adorer, d'espérer et de croire, jouissant d'une certaine puissance des facultés réflexives, comparaison et causalité, attributs essentiels de l'espèce, il se hâtait de conclure de cause à effet dans le sens de ses tendances dominantes, et la moindre notion, vraie ou fausse, bien ou mal comprise, bien ou mal appliquée, servait de base aux affirmations qui flattaient le plus ses propensions. Ajoutez à cela l'influence d'individus ou de castes dominantes qui, sincèrement ou par calcul, favorisaient de pareilles croyances; ajoutez aussi l'impulsion des passions d'un ordre plus ou moins inférieur cherchant leur satisfaction dans des pratiques auxquelles elles imprimaient leur caractère : il n'en faut pas davantage pour expliquer ces aberrations de l'esprit humain.

A part certains détails qui ne sont pas de notre époque, la loi de Moïse, donnée à une époque très-reculée de l'histoire, est une merveilleuse exception. Si l'on veut se placer à un point

de vue purement humain, elle prouve l'immense supériorité du législateur hébreu sur toutes les individualités antérieures à notre ère ; mais, comme cette supériorité fut partagée plus tard par un grand nombre d'autres hommes faisant partie d'une peuplade fort peu avancée, et comme elle est, du reste, en contradiction flagrante avec l'état intellectuel de l'humanité à ces époques, nous n'y voyons d'autre explication raisonnable que la révélation ; nous avons exposé ailleurs ce que nous entendons par ce mot-là ¹.

Les connaissances positives ne s'accumulent qu'à la longue dans la vie des individus et dans celle des sociétés ; d'où il suit que l'homme primitif, qui ne peut suppléer à sa propre inexpérience par les bienfaits d'une tradition suffisamment éclairée, est nécessairement ignorant. L'ignorance le conduit à la superstition ; mais ignorance et superstition décroissent en même temps, et si de nos jours la crédulité est encore si intense, c'est que, pour une grande partie des populations, la lumière est absolument inconnue, et que, dans la portion la plus favorisée, l'éducation est loin d'être complète. Ce sont là des vérités banales, il suffit de les énoncer.

La superstition est donc nécessaire, si par ce terme l'on entend inévitable. Mais constitue-t-elle un mal absolu ? Faut-il, avec les déclamateurs du siècle dernier et ceux de l'époque actuelle, poursuivre d'invectives la tendance de l'homme à accepter le préjugé ; faut-il avec Broussais ², imputer tout le mal à cette faculté de la merveilleosité qui est en effet l'auxiliaire le plus puissant de la superstition ? Agir ainsi, c'est accuser les combinaisons divines, manquer de respect envers la sagesse suprême et se préparer les démentis de la postérité.

Les erreurs et les égarements de l'esprit humain provien-

¹ Voir notre article : Le Langage et l'Intelligence humaine, dans la *Revue orientale et américaine*, t. VII, p. 28.

² Broussais, *Cours de phrénologie*, Paris, 1836, *passim*.

ment d'un défaut d'équilibre dans les impulsions des puissances mentales ; en ce qui concerne la question présente, le vice vient de l'ardeur exagérée des sentiments de religion et de foi que ne contiennent pas, dans une juste limite, des éléments suffisants d'instruction et de raison. Philosophiquement parlant, la superstition est le résultat de la prédominance des trois affectives : vénération, espérance et merveilleosité, sur les facultés intellectuelles. Le mal ne réside pas dans la grande force des premières, mais dans la faiblesse des secondes ; et l'équilibre ne doit être rétabli que par le développement de ces dernières. c'est-à-dire par l'accumulation des données de la science et de la raison ¹. Or, ce défaut de pondération est un caractère essentiel de la constitution de l'esprit humain : en effet, une simple gymnastique morale amène l'évolution normale des facultés affectives, tandis que, pour arriver à la connaissance du monde, la vie est courte, comme disait Hippocrate ², le travail insuffisant ; et non pas seulement celui de l'individu, mais encore l'effort des générations qui composent l'humanité. En un mot, l'homme, dans les conditions normales d'organisation, naît moral, c'est-à-dire propre et même porté au bien, quoi qu'en disent certains philosophes ; mais aussi il naît ignorant, il ne peut guère dépasser le niveau de la science contemporaine, et ses efforts individuels sont destinés à se fondre dans le grand courant du progrès.

Dans doute Dieu aurait pu, s'il l'eût voulu, douer l'homme, dès l'abord, de la science infuse en même temps que de l'im-

¹ Il est de règle, en phrénologie, que toute faculté est une force : par conséquent, le développement en est un avantage ; sa faiblesse ne peut produire que des inconvénients. Broussais ne l'ignorait pas ; mais, dans le cas présent, la passion le lui a fait oublier.

² « Ὁ βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ, ὁ δὲ καιρὸς ὀξύς, ἡ δὲ κείρα σφαλερὴ, ἡ δὲ κρίσις χαλεπὴ. » — Ἱπποκράτους Ἀφορισμοί, éd. Jansson, Amsterdam, 1685.

pulsion morale : une pareille combinaison, prévenant tous les égarements de l'esprit, eût singulièrement simplifié l'histoire de l'humanité. Mais Dieu ne l'a pas voulu, et, à vrai dire, comment eût-il pu le vouloir ? Dieu a fait l'homme pour dominer et posséder la terre : la révélation nous l'apprend ¹, et la science nous le prouve. Or, la terre et ses accessoires, ou, pour tout exprimer d'un seul mot, l'univers terrestre est soumis à une suite de transformations successives, selon des lois auxquelles l'homme lui-même doit obéir, parce qu'il fait partie de ce monde. L'état de notre intelligence dépend de celui de notre corps, suivant l'âge et l'éducation, et il faudrait supprimer toutes les conditions habituelles de croissance et de développement normal, c'est-à-dire, rompre avec l'économie générale de la création, pour faire de l'homme un être complètement placé en dehors des lois qui régissent la matière : cela n'est pas, cela ne saurait être.

Mais, dira-t-on, Dieu aurait pu, du moins, donner à nos puissances morales, à nos facultés affectives, une force telle que l'homme eût été en mesure de se maintenir heureux et pur au travers de l'évolution paisible et régulière de sa destinée. Assurément, la révélation professe que tel fut le plan primitif de la création ; mais elle ajoute qu'il y survint un changement considérable par suite de la chute originelle, fait dont la perception est encore enveloppée de nuages, mais qu'on finira par comprendre, et sur lequel nous comptons revenir plus tard.

Quoi qu'il en soit, l'état intellectuel de l'homme actuel nous est parfaitement connu ; il comprend trois termes : foi constante, ignorance originelle, éducation progressive. Voudriez-vous éliminer le premier de ces termes, la foi ? Une absurde philosophie l'a tenté ; elle y travaille encore, et vous savez ce

¹ « Crescite et multiplicamini, et replete terram, et subijcite eam, et dominamini, etc. » *Genèse*, I, 28.

qu'elle a produit : des excès et des ruines. Ah ! sans doute, si, dans un détail spécial, vous êtes à même de substituer à la foi aveugle et crédule une connaissance positive de la réalité, n'hésitez pas, la conquête sera des plus légitimes ; mais si, après avoir détruit la croyance, vous n'avez pour la remplacer que des pauvretés métaphysiques, vous accomplissez une œuvre inique et stupide. Dans son immense prévoyance, Dieu a voulu que nos puissances morales pussent, sinon nous épargner, du moins atténuer les maux auxquels nous expose notre ignorance des choses du monde, et, dans nos sentiments, l'excès est moins à redouter que la privation. Toutes choses égales, le superstitieux vaut mieux que l'incrédule, le fanatique est moins pervers que l'impie ; et le paysan, passant de la charrue à l'atelier, s'il n'apprend en ce dernier lieu que le mépris de ce qu'il avait autrefois respecté, de simple brute qu'il était devient une bête féroce ; l'histoire ne le prouve-t-elle pas ? L'absence de croyances dans les rapports sociaux aurait pour résultat l'anarchie chez le peuple ou la tyrannie au pouvoir. Dans les carrières libérales, malgré l'indépendance que la pensée y réclame, la foi n'est pas moins nécessaire, car sans elle le savant et l'artiste, s'oubliant à la recherche des côtés terre-à-terre des choses, ne sauraient atteindre les hauteurs où réside la vérité. En un mot, la croyance est un de nos plus grands biens, mais notre faiblesse la laisse dégénérer le plus souvent en superstition. En attendant de plus grandes lumières, sachons accepter cette situation ; ne maudissons pas outre mesure la superstition : condamnons-en les excès, mais avec bienveillance ; préparons-en la disparition, la diminution tout au moins, en démontrant et en répandant les vérités positives ; mais reconnaissons que, par la moralité de son principe, elle a droit à quelques égards : mal pour mal, erreur pour erreur, plutôt la superstition et la vie que la mort et le néant !

Il nous reste à rechercher quel est l'avenir définitif de la superstition : peut-on espérer que l'évolution complète de la

science et la diffusion des lumières introduiront dans les esprits un tel équilibre des sentiments et des facultés intellectuelles, que tout homme soit apte à juger sainement des choses sans tomber dans l'excès de la crédulité, ni dans celui de la négation? Pour que cela arrivât, il faudrait : que les barrières dressées par tant d'intérêts divers autour des sociétés tombassent entièrement; que l'organisation intellectuelle de chacun s'élevât au niveau nécessaire pour saisir les vérités scientifiques et en raisonner sûrement, comme sans passion. Un pareil résultat ne nous paraît point probable : Luther comparait l'esprit humain à un ivrogne à cheval; relevez-le d'un côté, il tombera de l'autre; Luther devait savoir si cela était vrai! Nous avons de la peine à nous figurer un genre humain tout composé d'esprits éclairés et sans passion; disons mieux, nous sommes certain qu'il n'en sera jamais ainsi : et la faiblesse et la liberté de notre nature s'y opposent également; au surplus, un pareil résultat n'est pas nécessaire. La mission de chacun de nous est différente et distincte; cela ressort de la diversité des aptitudes, et aussi de ce besoin de variété sur lequel reposent le maintien et le progrès de l'ordre social. Le nombre de ceux qui sont appelés à dégager et à prêcher les vérités les plus élevées sera toujours restreint, si on le compare à la multitude de ceux qui n'y apporteront que leur croyance, absorbés qu'ils sont par les soins matériels de la vie. Pour un génie comme Newton ou Cuvier, vous avez des millions d'individus dont la pensée ne s'élèvera qu'accidentellement au-dessus des propriétés de la matière qu'ils manœuvrent. La marche de la civilisation le veut ainsi, et l'organisation intellectuelle des hommes s'y prête parfaitement. Le savant connaîtra probablement un jour le monde, ou plus exactement une fraction du monde, objet de ses études; mais chez les autres la foi sera de règle, et elle restera voisine de la crédulité. Il n'importe après tout : l'humanité est solidaire, nous l'avons démontré ailleurs. Il lui sera tenu compte du bien accompli par ceux de ses membres

à qui les circonstances ont confié la direction intellectuelle, comme il lui est donné de profiter des avantages matériels que lui procurent les labeurs de ses plus humbles enfants. L'humanité n'est pas un vil troupeau dont les têtes estimées à un taux déterminé doivent s'abîmer dans le néant d'une commune destinée.

La comparaison fut peut-être juste du temps d'Homère, bien que nous aimions mieux nous souvenir que fréquemment le chanfre d'Illion sommeillait. L'humanité est une armée où, chacun à son rang et selon ses forces, est convié à combattre pour le salut de tous. Le nombre des récalcitrants et des lâches est très-grand, je l'avoue ; ceux-là constituent, si l'on veut, le troupeau d'Épicure, et ce n'est point d'eux qu'il est question : se réduisant au rôle de nullités, ils appartiennent au néant. Mais quant à ceux qui prennent part à l'action, soit que la direction leur soit dévolue, soit qu'ils n'apportent que l'humble concours du dévouement, le mérite est égal, la gloire est commune. Sans doute, après la victoire, le nom des chefs et des vaillants est surtout acclamé, et c'est là un heureux motif d'émulation ; mais l'obscur soldat a du moins pour récompense la satisfaction du devoir accompli, la sympathie de ceux qui le chérissent, et, par-dessus tout, la confiance que ses efforts, pour modestes qu'ils soient, pour infructueux qu'ils aient été, n'échapperont pas à Celui qui sait tenir compte à chacun des bonnes intentions aussi bien que des grandes œuvres.

ALPH. CASTAING.

LÉON DE ROSNY.

EXAMEN

DU

SYSTÈME DE DÉCHIFFREMENT DES HIÉROGLYPHES ÉGYPTIENS

DE M. SEYFFARTH

Lorsque M. Seyffarth est venu annoncer de nouvelles théories, contradictoires de celles de Champollion, sur le déchiffrement des hiéroglyphes, son livre a laissé les égyptologues dans une profonde indifférence. La méthode de déchiffrement de Champollion était tellement bien vérifiée, et même perfectionnée, qu'un doute sur sa valeur n'était plus possible, ni sur celle de toute méthode contradictoire. Pas un égyptologue ne répondit, tant il semblait que ce fût perdre son temps.

Cependant se taire n'est pas réfuter; affirmer en passant qu'on regarde une théorie comme non avenue n'est pas convaincre de sa fausseté. On laisse dans le doute des esprits même fort sérieux. D'autres pourront croire qu'au moins, parmi beaucoup d'erreurs, peuvent se trouver quelques vérités dont il ne faut point faire fi. D'ailleurs, comment ne pas être ébloui par un auteur qui vous dit : « Jugez-nous par nos œuvres. Champollion connaissait la prononciation de 130 signes environ; nous en avons rectifié beaucoup et ajouté plus de 600; il n'y en a plus de douteux. Dans le camp adverse on confesse que les hiéroglyphes sont encore lettres closes : ici, au contraire, nous vous offrons la clef qui va vous ouvrir des voies ignorées et vous permettre de déchiffrer et de comprendre les textes mystérieux de la philosophie, de l'histoire et de

la civilisation égyptienne, aussi facilement que vous le feriez d'une page d'arabe. »

Il faut donc répondre, la réponse fût-elle des plus brèves, pour sauver quelques esprits de bonne foi des préjugés de cet étalage de science.










C'est ce que je tente en publiant cet examen rapide du système de M. Seyffarth, dont on pourrait bien dire, comme un Allemand l'a fait de celui de Salvolini, que par ce moyen on pourrait retrouver les psaumes de David dans une page d'hiéroglyphes.

Le livre de M. Seyffarth est une perpétuelle chicane de mots contre Champollion, le résumé de ce qu'il a de bon, mais aussi l'adoption de certaines erreurs qui arrivent chez M. Seyffarth à tout leur épanouissement.

Examinons ces deux principaux sujets de critique.

I

Champollion avait remarqué que la valeur de certains signes correspondait à la première articulation de leur nom en langue copte. Ainsi, voulait-on écrire le nom de l'*aigle* on traçait *bras*, un *crible*, une *chouette* (V. la planche, n° 1), dont les noms antiques correspondent aux racines coptes ¹ *az* ², *hai* et *uoraaax*. D'autres fois on prenait des mots entiers, quelque fût d'ailleurs leur signification, pour former un autre nom; comme pour écrire le nom d'Osiris, *UàSIRI*, un *sceptre* *UàS* ³,

¹ Comme les égyptologues n'ont pas encore adopté une manière uniforme de transcrire les textes hiéroglyphiques, je dois énoncer le système que j'ai suivi. Je transcris la feuille  par A, l'Aigle  par à, le bras  par ð, le *céraste*  par F, le genou  par Q, la coupe  par K, *crible*  par X, le serpent  par Z, et le bassin  par S.

² Ne se trouve en copte que dans des mots composés, comme *O'AN-az truncatus manu, mancus*.

³ Todib. 125, 49 et 51.

et un œil *IRI*¹ (V. la planche, n° 2), d'après la méthode qui nous sert à faire des rébus.

De ce qui n'eût dû être admis alors, et ne peut, selon moi², l'être aujourd'hui même que sous toutes réserves, M. Seyffarth fait la règle et le principe du déchiffrement : « Chaque signe exprime les articulations contenues dans le nom de l'objet qu'il représente. » Champollion me paraît déjà faire en ce genre de très-fausse applications³, mais M. Seyffarth franchit toutes les bornes du permis en fait de conjectures. C'est ainsi que, pour justifier des valeurs déjà reconnues par ses prédécesseurs ou proposées par lui, cet auteur a recours aux assimilations les plus hasardées. Le *collier* (V. la planche, n° 8) devient un châle *HAZBI*⁴; la figure du n° 9, une vis; le n° 10, une matrice *UAC*⁵; le premier signe des n°s 16 et 17, seulement une griffe *CHU*, et non toute la partie antérieure du lion; l'*échiquier*⁶ (n° 12), un *vêtement*, *AMONI*; la *peau de bête* (n° 13), un

¹ Τὸν γὰρ βασυλέα καὶ κύριον Ὅσιριν ὀφθαλμῶ καὶ σκήπτρῳ γράφουσιν..... ὡς.... τοῦ ἔρι τὸν ὀφθαλμὸν Ἀιγυπτίᾳ γλώττῃ φράζοντος (Plutarque, *Is. et Osir.*, 10). Le copte conserve *AAOT*; cf *ἸΝΓ* et *ὀράω viderè*.

² Je compte publier à ce sujet quelques observations.

³ Par exemple, lorsqu'il donne la figure n° 4 de notre planche comme équivalent de *K*, à cause de *KBAI genu*: l'*hirondelle* (V. la planche, n° 3) comme l'équivalent de *Z*, à cause de *ΞΑΛ hirundo*; le *trapèze* (n° 5) comme l'équivalent de *A*, à cause de *ΑΓ* et *AB caro*; le *scarabée* (n° 6) comme l'équivalent de *T*, à cause de *ΘΩΡΕ*; le *lièvre* (n° 7) comme l'équivalent de *OU*, à cause de *CAPOCWOYC*, etc. (V. *Précis et Gr.*)

⁴ M. de Rougé (*Mémoire sur Ahmès*) a bien montré par les monuments que cette figure était un collier que les souverains égyptiens donnaient à leurs sujets pour prix de leurs services. Sa valeur *NB* était bien connue à Champollion jamais, (sauf, bien entendu, à l'époque de la décadence; c'est toujours ce que j'entends en disant « jamais ») ce signe n'a valu *NHB* ou *N*.

⁵ M. de Rougé (*Mémoire sur Ahmès*,) y voit une *chaîne de fleurs*, cf *UOTC vinculum*. M. Devéria pense que c'est une *racine*. La singulière variante du n° 11, prise sur un sarcophage du Louvre, montre combien peu d'importance on doit attacher à ces assimilations.

⁶ Voyez, par exemple, celui d'Amenmès, au Louvre, et le tableau de Ramsès et de ses filles (Lepsius, *Denkm.* III.).

fuseau 20C; les signes du n° 14, une *pelotte* 20HT. Que M. Seyffarth ait la prétention, sans jamais citer un monument, de faire ainsi accepter les plus bizarres attributions d'objets dont on ne saura probablement jamais l'usage, aucun esprit sérieux ne se laissera prendre à un système de déchiffrement fondé sur des bases aussi peu solides.

Notons d'ailleurs l'arbitraire qui préside au choix des mots coptes applicables aux objets ainsi déterminés; par exemple, le petit coin du n° 15, ou triangle, ou tout ce qu'on voudra, M. Seyffarth y voit une *dent*; je trouve dans le copte le mot *dent* rendu par 0B20, et dans les hiéroglyphes par AVHU (n° 15); M. Seyffarth choisit TN. Le premier signe des n° 16 et 17, dans lequel tout le monde reconnaîtra la partie antérieure du lion (cf. le copte 2A *anterior pars*, 2H *initium*, etc.), qui est syllabique pour la valeur H'A (V., par exemple, les variantes du mot H'ATI, 2HT, *cor, animus*, n° 16, 17 et 18), devient pour M. Seyffarth seulement une *griffe* xHU, xAUG, 2IOWE d'où il tire les valeurs ZM et HM, syllabes avec lesquelles on ne les trouvera jamais en variante.

Il y a plus, c'est quelquefois un *mot grec* qui donne à M. Seyffarth la valeur des signes hiéroglyphiques. Par exemple, le mot HR (n° 19) reçoit de M. Seyffarth la valeur KR tirée de κορπο, κέρπος; le *taureau* (n° 21), T et TR de ταρπο, ταύρος. Il me semble qu'il suffit d'une erreur de ce genre pour tenir tout un système en grande suspicion.

Enfin notez que M. Seyffarth tient pour bonnes et authentiques toutes les transcriptions de noms grecs et romains, des quelques noms sémitiques que Champollion avait fait connaître, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus fautif des inventions de scribes de l'époque de la décadence de l'écriture hiéroglyphique, et vous aurez tout le fondement de la méthode de son déchiffrement d'hiéroglyphes.

La première conséquence évidente est qu'avec des transcriptions fondées sur des attributions aussi incertaines, la moindre

erreur reconnue rend absurde la traduction d'un texte qui auparavant devait sembler parfaite à son auteur. .

Remarquons encore que, dans la méthode de M. Seyffarth, un signe hiéroglyphique peut se traduire par tous les noms correspondants de l'objet dans le copte. Ainsi l'échiquier ? (n° 12), dont il fait un *vêtement*, ΑΙΟΝΙ, a pour valeur non-seulement *AMN*, *MN* et *M*, mais aussi *GL* et *ZLH*, à cause de σολ, et ϣωαζ *vêtement*, et sans doute *acrophoniquement*¹ *G*, *Z*, *A*. L'oiseau du n° 3, dont la valeur *UR* a été des mieux prouvées dès Champollion, espèce d'*hirondelle* comme le marque fort bien la forme de sa queue, devient une *colombe* avec les valeurs *B*, *K*, *BL*, *KL*, à cause de βαλ et ϣρο.

C'est ici le lieu de faire remarquer que, pour arriver à ces assimilations hasardées, M. Seyffarth donne aux mots coptes des significations qu'on ne leur trouve pas dans les bons dictionnaires. Ainsi ΑΙΟΝΙ prend la signification de *vêtement*, quoiqu'il ne se traduise, dans sa signification la plus voisine que par *cacher*; σοολ *involvere*, σωλε *circumdare* κοττωλ *involvere*, *implicare* sont également traduit par *vêtement*; le bras (n° 1 et 16) devient ΑΙΑΖΘ (inusité), ΙΙΑΖΘ *cubitus*.

De ce qu'un mot signifie *envelopper* dans la langue copte il ne suit pas qu'il ait dû représenter le nom des substantifs *vêtement*, etc. En français on dit *manger*, et il n'y a pas de mot de même racine pour désigner l'*action de manger*, *ce que l'on mange*, etc.; ces exemples montrent combien on doit se défier du copte cité par M. Seyffarth.

Bien plus, un signe peut prendre la valeur non-seulement de la première lettre de son nom copte ou grec, mais en même temps de la deuxième et même de la troisième et de toutes en

¹ On comprend que M. Seyffarth appelle *acrophones*, les signes qui tirent leur valeur de leur place en tête du nom de l'objet représenté, mais il l'applique aussi : 1° à des signes finaux ; 2° à des signes médiaux. L'invention du mot *acrologique* appartient à un savant russe M. Goulianos.

même temps ; exemple : la *pelotte* 2011 (n° 14), serait l'équivalent de *H, O, P, HP*. De cette façon, personne ne s'étonnera que le même signe puisse avoir une douzaine de valeurs ; il suffit qu'il réponde à peu près à trois ou quatre mots coptes. C'est une polyphonie sans aucun fondement.

En résumé, il est impossible de ne pas voir, dans le système de M. Seyffarth, une méthode fondée :

1° Sur un principe qui attend encore sa démonstration, savoir, que « chaque signe hiéroglyphique exprime une ou plusieurs des articulations contenues dans son nom de la langue copte ; »

2° Sur des déterminations arbitraires du nom des objets servant de signes hiéroglyphiques ;

3° Sur des valeurs tirées de mots empruntés à la langue grecque ;

4° Sur des transcriptions en signes hiéroglyphiques de noms grecs et romains, et *vice versa*, faites à une époque de décadence ;

5° Sur une polyphonie sans aucun fondement.

De plus, le parti pris de trouver dans le copte le nom des signes hiéroglyphiques force l'auteur à dénaturer le sens des mots de cette langue. Il a même, au besoin, recours sans cesse au dictionnaire des langues sémitiques.

On conçoit facilement qu'avec un système de transcription aussi élastique, on puisse arriver à traduire toute inscription hiéroglyphique¹. Il semble que toutes ces permutations de valeur des signes hiéroglyphiques, les entorses données à la

¹ Et cependant on ne compte dans cette méthode que les traductions suivantes : par Seyffarth, le *Rituel funéraire de Turin* (1846), déjà bien exploré, mais assurément l'un des derniers livres à traduire, à cause des obscurités du sujet même, l'*inscription d'Ahmès* et l'*Hymne au Soleil*, déjà traduits par M. de Rougé ; l'*obélisque de la Porta del popolo* à Rome, traduit par Hermapion ; et par Uhlmann, l'*inscription de Rosette* (1853), qui porte avec elle sa traduction grecque, et déjà donnée par Salvolini (1836), Brugès (1850). On ne voit point que la méthode, annoncée comme devant produire de si beaux résultats, ait conduit à ces traductions nombreuses de textes importants pour la religion, les mœurs et l'histoire que publient les successeurs et disciples respectueux de l'unique inventeur du déchiffrement des hiéroglyphes, Champollion le jeune.

langue copte, sans compter la faculté de recourir aux dictionnaires des langues sémitiques, devraient donner une grande facilité de voir, dans un texte, tout ce qu'on veut y rencontrer. Mais toujours on recule devant les applications absurdes dont on a cependant posé les principes. C'est sans doute chose bien difficile que de donner d'un texte une traduction fondée sur une transcription déduite d'ailleurs rigoureusement d'un mélange de principe faux et vrais, qui ne laissent pas de gêner le traducteur, quelque puisse être sa science des langues.

II

Passons maintenant à un autre ordre de remarques.

Rien n'est curieux comme de voir ce que devient Champollion entre les mains de M. Seyffarth; c'est un Champollion qui nous est fort souvent inconnu, dont les ouvrages connus de M. Seyffarth ne sont pas venus jusqu'à nous.

Ainsi il paraît que, dans ces ouvrages qui ne sont point passés à la postérité, Champollion voyait, comme M. Seyffarth, une *griffe* dans la *partie antérieure du lion*, et qu'il traduisait cette griffe *symboliquement* par *commencement, Egypte, visage, hauteur, force, livre, Psammus* ! Il faut savoir gré à M. Seyffarth des recherches qu'il a faites sur les ouvrages du maître; mais comme toutes les vues de celui-ci ne se sont pas confirmées, notamment sur les significations de la *griffe*, et qu'il nous reste de lui des ouvrages capitaux ¹ où nous voyons se développer sa méthode, nous regretterons moins l'ouvrage que M. Seyffarth a consulté.

Champollion, avec tous les auteurs anciens et du moyen âge, remarque que tous les signes n'ont pas une valeur phoné-

¹ Malheureusement, ouvrages aussi (il ne faut pas le perdre de vue) où l'on voit quelquefois la première idée de Champollion à côté de la vérité contraire que l'étude lui a révélée postérieurement; ce n'est souvent qu'une collection de notes publiées pêle-mêle par un éditeur mal instruit de son système.

lique; par exemple, si l'on écrit la figure du *bœuf* ou *taureau* (n° 21), c'est simplement l'image de l'animal dont le nom s'écrit phonétiquement *AHA* (n° 20), copte Ⲅⲁⲛ *bos*, et K'A (n° 21 et 22), *taureau, mâle, mari*, cf. le copte Ⲅⲓⲛ et ⲁⲁⲓ. Ainsi encore le *crocodile* est souvent employé seul pour désigner l'animal qu'il représente; je demande lequel de ses quatre ou cinq noms coptes, de ses dix ou douze noms hiéroglyphiques, M. Seyffarth lui aurait attribué comme valeur phonétique. Le *crocodile* et le *taureau* sont, dans le premier cas, ce que Champollion appelle des *signes idéographiques* auxquels les auteurs anciens donnent les sous-dénominations de *figuratifs, tropiques, symboliques*, etc. De même le *bras* (n° 1, 16, 51), s'écrit pour *bras*, la *main* (n° 59 et 60), pour *main*, etc.

Au contraire M. Seyffarth : « A l'exception des signes astronomiques et mythologiques, il n'est aucun signe hiéroglyphique hiératique ou démotique ¹ qui ait un sens symbolique ² ». Il admet donc que certains mots peuvent s'écrire idéographiquement, les noms des divinités ou des constellations, comme les noms de la déesse *AS*, (quelquefois *ASI*) ³ⲓⲁⲥ, du n° 25 par les figures du n° 26; comme celui de la planète Vénus, par le groupe entier *BeN-nu* (n° 27) ou par l'oiseau seul, dans les énumérations de planètes (*SeB Z 'A* (n° 28), *sidus perlustrans* ³), où il ne peut y avoir d'erreur sur le nom d'un même astre. Mais il ne veut pas que la même chose arrive dans l'écriture du langage ordinaire. Ainsi, dit-il, le *taureau* n'est pas le signe

¹ M. Seyffarth aime à répéter ces trois mots; on en induirait facilement que Champollion n'a pas regardé les trois écritures comme soumises aux mêmes règles: ce qui n'est pas. Même avant que personne eût lu une lettre d'hiéroglyphes, il avait démontré que les trois écritures procédaient l'une de l'autre exactement.

² M. Seyffarth désigne toujours par ce mot impropre la classe des idéographes. Cela sert à la discussion. Il est clair qu'on fait dire à Champollion une sottise, si l'on prétend qu'il voyait un signe d'écriture symbolique dans le lion du titre d'Aménophis, *NeTeR NeFeR MAAU SUTeN*, le Dieu bon, le lion royal (n° 23), évidemment le lion est mis ici sans le secours d'aucun symbole pour sa valeur *MAA U*, ⲙⲟⲩⲓ, *leo* n° 24.

³ Tombeau de Sêti I^{er}, — Ramesséum, — Biban-el-Molouk. Voy. M. de Rougé, *Notes sur les noms égyptiens des planètes*, *Bulletin archéologiques*, avril 1850.

figuratif du taureau, mais le signe alphabétique T et K, et le signe syllabique TR et KL qui peut écrire les noms du taureau $\tau\alpha\tau\rho\omicron$ et $\kappa\alpha\lambda\omicron\upsilon\tau\kappa\iota$ ¹. Il faudrait, pour que ce raisonnement fût juste, qu'il fût vrai, que le *taureau* eût réellement ces valeurs, ce qui n'est nullement démontré. Mais je veux prendre quelque exemple où le doute ne soit pas possible. Rien de mieux établi pour M. Seyffarth comme pour moi que la *tige de roseau* ? a la valeur *SU*; cependant dans *SUTeN XeBU* suivis d'un cartouche (n° 29) et *SUTN T'A HeTeP* (n° 30), est-il possible de trouver un sens en donnant au *roseau* la valeur *SU*? Non; il faut convenir que le *roseau* est idéographiquement écrit pour l'idée *roi de la haute Egypte*, et choisi évidemment pour ce rôle parce qu'il rappelle par sa forme à la fois les deux mots *RASU* (n° 31), $\rho\eta\varsigma$, le *midi*, et *SUTeN* (n° 32) *roi* (copte $\epsilon\omega\omega\tau\tau\epsilon\eta$ *regere*) ². Enfin je demanderai quelle différence il y a entre l'emploi du dieu à la haute coiffure seul au lieu du groupe *AMN* (n° 33), le dieu Ammon, et de l'homme aux bras enveloppés seul au lieu du groupe *AMN* (n° 34), *cacher* (cf. le copte $\alpha\mu\omicron\tau\eta\iota$, *absconditus*).

En résumé, on ne peut disconvenir sérieusement qu'il n'y a qu'une seule manière d'écrire tous les mots de la langue : mots usuels, noms propres de dieux, d'hommes, etc., nationaux et étrangers, et qu'il n'y avait aucune raison pour qu'il en fût autrement ³.

III

M. Seyffarth, s'emparant d'une idée de Spohn, croit avoir dé-

¹ Ajoutez A, AH et KA, que l'on pourrait tirer des deux noms hiéroglyphiques du taureau que j'ai cités ci-dessus, vous aurez un nouvel exemple de la multiplicité des valeurs qu'on peut donner à un hiéroglyphe dans le système de M. Seyffarth.

² Sur la deuxième formule, Voy. M. Devéria, *Notice sur le basilicogramme Thouth*, p. 24.

³ Cela touche à l'origine du système hiéroglyphique, à propos de laquelle je compte encore publier prochainement quelques observations.

couvert que l'écriture hiéroglyphique est en majeure partie syllabique. L'abbé Barthélemy émit l'opinion que les ovales des monuments égyptiens pourraient bien contenir des noms de dieux ou de rois. De Guignes père, dans un mémoire sur les écritures chinoise et égyptienne, écrivit que ces écritures « tout hiéroglyphiques étaient en même temps *alphabétiques* et *syllabiques* ¹ ». Où est la priorité de Spohn et de M. Seyffarth? Mais quoi, Champollion n'a-t-il donc pas connu le syllabisme?

Young lisait les cartouches de Ptolémée et de Bérénice (n° 35 et 36) P-T-OLO-MA-I-OS et BE-RE-N-I-KA, et il en concluait que l'écriture hiéroglyphique avait des signes alphabétiques, comme le *carré* P, le *demi-cercle* T, le *triangle* R, et l'*aigle* A, et des syllabiques comme le *lion couché* OLO, le *méandre* MA et la *ligne recourbée* OS; Champollion, avec grande raison, ne voulut pas reconnaître ce genre de syllabiques, et il formula tout d'abord la règle qui se trouve au paragraphe 53 de sa grammaire.

Et cependant la remarque *a priori* de de Guignes était vraie, et Champollion ne put se soustraire que par un biais à l'affirmation de l'existence des syllabiques : il les appela *initiaux* ou *abrégés*. Ainsi il lui fallait bien lire *HeTeP* ² le quatrième signe du nom du roi Aménophis III (n° 37), et *HiQ* le cinquième. Champollion, en ce cas, disait que l'emploi de ces signes était si fréquent et leur valeur tellement connue, que les Égyptiens avaient jugé inutile d'écrire toutes les lettres. Dans *ANX* (n° 38), que les variantes les mieux constatées démontraient être l'équivalent de *ωνη*, *vivere, vita*, Champollion disait que le premier signe avait la valeur A, mais qu'on pou-

¹ *Mémoires de l'Acad. des I. et B.-L.*, tome XXXIV (1770). — L'idée de de Guignes n'est pas une idée jetée au hasard : le mémoire donne à ce sujet de longs développements.

² Champollion voyait dans le premier signe du mot un O, parce que, sachant sa signification *offrir*, il le comparait à *ΩΤΠ*, *offerre*; il a été depuis reconnu que la *tabia*? était un syllabique pour HTP, copte *ΣΩΠ*.

vait écrire le mot par la seule voyelle initiale, le mot ne pouvant prêter à amphibologie; et il posait alors le principe de son paragraphe 82. Champollion savait donc fort bien distinguer les syllabiques des alphabétiques et des idéographes ¹. S'il n'avait pas eu dans l'esprit l'idée bien formée du syllabisme, aurait-il lu le nom de la déesse *Saté*, (V. la planche, n° 39); *SeT* (n° 40) *cwit*, *lucere illustris*, *SeT*, *caf*, *cate telum* (n° 41), dans lesquels le même signe prend des significations très-différentes. Et de fait encore Champollion, à la fin du grand tableau de sa grammaire, place quelques signes qu'il désigne par *ligatures et groupes*, et dont la plupart (n° 233 à 235, 239 à 243) sont de véritables syllabiques. Enfin, dans toutes ses transcriptions, on ne voit pas qu'il se soit trompé sur la valeur d'aucun syllabique.

Posera-t-on encore la question : Champollion a-t-il connu le syllabisme ?

Mais encore sur ce point M. Seyffarth emprunte-t-il à Champollion. Pour lui, l'*échiquier*? (n° 12, premier signe) est un syllabique ayant les valeurs MN (de *ΛUON*, *vêtement*) et KL (de *σΟΛ*, *χΩΛ*, *vêtement*): or, si l'on écrit le groupe entier n° 12, alors, en vertu de l'*acrophonie*, l'*échiquier* devient un simple M; ainsi le groupe n° 42 pourrait se traduire par le copte *ΛUOR*, *venire*: c'est justement en ce cas que Champollion dit *initial*. Question de mots ².

IV

Champollion et M. Seyffarth lisent les deux premiers signes

¹ Il paraît y avoir contradiction entre les paragraphes 57 et 82; mais l'éditeur prend soin de prévenir que toute cette grammaire était sur fiches et feuilles volantes, et qu'il n'a fait aucun choix. Champollion éditeur eût-il fait comme lui?

² Faut-il rappeler qu'en réalité la *table*? n° 56, quatrième signe), la *croix ansée* (n° 37, premier signe, l'*échiquier* (n° 12), sont syllabiques et jamais alphabétiques; j'entends avant l'infime décadence. Seyffarth ne connaissait pas plus que Champollion la théorie du syllabisme des Egyptiens.

du groupe n° 43 *RN*, copte *pan*, *nomen*. Si ce mot est écrit avec le troisième signe, Champollion dit que ce troisième signe est un *signe déterminatif*; que ce signe est mis après les deux autres uniquement pour fixer l'idée que l'on doit voir sur ces deux lettres et qu'il ne doit — ni se prononcer — ni se transcrire. M. Seyffarth veut que dans ce cas le troisième signe soit un syllabique ajouté à la fin du mot, « pour indiquer que ce signe forme un mot entier, et exprime syllabiquement les deux consonnés précédentes. » Renseignement fort utile ! J'ai un mot *RN* que je lis facilement, puisqu'il est composé de deux lettres de l'alphabet ; ai-je besoin qu'on vienne m'apprendre que ce mot eût pu s'écrire par un syllabique, le *cartouche*? autrement dit, c'est (qu'on me passe l'expression) mettre la charrue avant les bœufs. Je comprends que l'on aille du connu à l'inconnu, mais qu'on ait imaginé de se servir d'un signe inconnu, le *cartouche* ¹, pour expliquer les signes alphabétiques bien connus *R* et *N*, cela serait fait pour inspirer une médiocre admiration pour la logique de l'esprit des inventeurs de l'écriture hiéroglyphique, et je m'en tiens à la définition si simple et si claire de Champollion ².

« D'autres fois on répétait *acrophoniquement* les lettres que le signe précédent exprimait syllabiquement. » Voilà au moins qui est logique. Vous m'écrivez un groupe de deux signes (n° 45), je vois bien qu'il s'agit de quelque opération de la bouche, bien plus, je vois par le sens de la phrase qu'il s'agit de *voix, parole*; comment prononcerai-je? *ZeRU*, *ἡρωον*, *vox?* *ZeT*, *χοτ*, *verbum?* etc. Je trouve le mot écrit avec les deux lettres *X*, *R* (n° 46) ou trois *X*, *R*, *U* (n° 47), me voilà tiré d'embarras; et quand j'aurai rencontré plusieurs fois l'épithète

¹ Je parle toujours d'après les idées de M. Seyffarth.

² D'où vient cette théorie de M. Seyffarth, sinon du désir de faire du nouveau et de soustraire son système contre l'évidence au rôle de cette partie des signes idéographiques qu'on désigne par le nom de *déterminatifs*.

qui se place toujours à la suite du nom des morts (n° 48), avec ses variantes je saurai qu'il faut lire *MA* *ZeRU* et non *MA* *ZoT*. Il n'y a plus de gênant que le nom d'*acrophones* donné aux lettres *Z*, *R*, *U*, pour indiquer qu'on les met *au milieu* du mot. On serait vraiment excusable de ne pas bien comprendre l'acrophonie.

V

M. Seyffarth établit en principe que les signes ne représentent aucune idée, mais rappellent seulement les sons. Si cela était vrai, tout mot pourrait s'écrire par tous les signes présentant les mêmes articulations, ce qui n'est pas. Aussi voit-on M. Seyffarth se contredire plus d'une fois. Ainsi il accorde : « 1° que chaque mot est généralement rendu par le même signe ; 2° entre plusieurs signes de même valeur phonétique ou syllabique¹, on choisirait de préférence *celui qui par l'idée* ou par la forme² avait le plus d'analogie avec l'objet³ qu'on voulait exprimer. » Ainsi le *fouet* (n° 50) *BIKI*, et le caractère (n° 49) que M. Seyffarth nomme *BAKI*, *plan de ville, univers*⁴, « qui expriment tous deux⁵ la syllabe BK, sont usités, l'un pour *BOK*, *roi*, l'autre quand il s'agit de désigner une ville. » Peut-on plus nettement indiquer l'origine toute idéographique du système de l'écriture hiéroglyphique. Oui, le *fouet* désigne l'idée de *prince* (mais non pas le mot *BOK*), non en vertu de son nom *BIKI*,

¹ Distinction fautive, car les syllabiques sont une des deux variétés de phonétiques.

² *Idee* et *forme* se tiennent aussi intimement que la *pensée* et la *parole*.

³ Le mot quel qu'il soit.

⁴ Qu'on me dise qu'un homme qui porte la main à la bouche désigne tous les mots qui ont rapport à la *nourriture*, comme *boire, manger*, etc., à la *parole*, comme *dire, commander*, etc., cela paraît admissible ; mais que l'image d'un mot qui signifie l'*univers* désigne l'idée *ville*, ceci se comprend moins aisément. Et puis les Egyptiens savaient donc que la terre était ronde ?

⁵ Pour le coup, je crois que Seyffarth eût été embarrassé de montrer des exemples de mots où ces deux signes fussent employés *acrophoniquement*, ce qui eût assuré leur valeur phonétique.

mais en vertu de son nom χU^1 , et parce qu'alors χU se prend syllabiquement pour le mot χU , *conduire, gouverner*, qui exprime une idée en rapport avec le fouet; c'est comme si, au lieu de dire : « O roi des deux régions, » je disais : « O toi qui gouvernes les deux régions. » Cette explication est la vraie; mais quand même elle ne le serait pas, il me suffit de constater ici la place que donne à l'idéographie M. Seyffarth, qui fait un si grand reproche à Champollion de l'avoir admise. On ne peut toujours se soustraire à l'évidence.

VI

Passons maintenant à une des erreurs principales de Champollion..... et de M. Seyffarth, qui ne fait que la pousser à l'extrême.

Après avoir réellement déterminé les noms de Ptolémée et de Bérénice, Young, s'embarrassant dans ses faux syllabiques, ne tira aucun profit de son essai de déchiffrement. Champollion, au contraire, posant en règle *a priori* que, dans l'écriture égyptienne comme dans toutes les écritures orientales, si les voyelles longues étaient écrites, les brèves au moins avaient dû s'écrire ou se supprimer à volonté, Champollion lut aussitôt une foule de cartouches, et se trouvait au moment de sa mort prématurée capable de donner le sens, sinon la traduction littérale, des inscriptions hiéroglyphiques. Le système des voyelles vagues ne pouvait étonner; mais Champollion ne s'en tint pas là. Pour mettre la langue hiéroglyphique en rapport intime avec le copte, il inventa des *consonnes vagues*, phénomène monstrueux qui ne se retrouve dans aucune langue.

¹ χU -F HeR KAHU (ou A)-F A BeT (n° 51), « son fouet est sur son bras gauche » (description d'Ammon ithyphallique dans la panégyrie de Médinet-habou). La valeur de la tête d'oiseau qui écrit χU est des mieux établies par les variantes. (Voyez M. de Rougé, *statue de la princesse de Bachtan*, p. 96.)

Ainsi, selon lui, un signe qui écrivait le son de z (h h) pouvait écrire aussi ceux du k (w , k , z), du q (q , p), du h (kh , h) du X (khi grec), du w (sch , w) ou de la x (dj , dz , z , r , z)¹. M. Seyffarth a-t-il relevé cette erreur? — Au contraire!

M. Seyffarth dit : « Pour indiquer que la *face humaine*, suivie de la *bouche* (n° 19), ne doit pas être prise dans le sens (notez toujours qu'il n'y a pas d'idéographes) de HL ou HTR (pourquoi pas H et HT en vertu de l'acrophonie?), mais bien dans celui de KR employé pour écrire KORPO (le grec xύριος , *seigneur*), on lui ajoute comme *diacritique*² le *plafond* ou *ciel* (n° 19) xPO , *firmamentum*. » Est-ce dit sérieusement? Quoi! pour indiquer qu'un signe dont la valeur normale est H devra se prononcer K, vous lui accolez un signe qui représente Z? Je le répète, est-il permis de présenter de pareilles théories pour remplacer la théorie si rationnelle, si simple et si juste des *déterminatifs* reconnus par Champollion? Et qu'on ne croie pas que je prenne un exemple isolé : non point. Voici le *demi-cercle* (n° 52), l'un des signes les plus usités ; M. Seyffarth y voit une *montagne*³, rwor , d'où : 1° la valeur T⁴ ; 2° « Pour distinguer les hiéroglyphes syllabiques de ceux qu'il faut interpréter acrophoniquement (lisez : alphabétiquement), on les fai-

¹ Encore comprend-on l'erreur de Champollion. N'ayant pu dès les premiers pas observer qu'imparfaitement les variations apportées par le temps au système orthographique antique, et forcé d'étudier des inscriptions bilingues de basses époques, recevant une fausse direction de l'assimilation du copte à la langue antique, il n'a pu savoir la profonde dégénérescence où était tombée l'orthographe sous les Ptolémées et les Romains. On ne peut dire la même chose de Seyffarth, vivant vingt-cinq ans après Champollion et connaissant l'étude déjà faite de l'articulation gutturale, par M. de Rougé dans son *Mémoire* sur l'inscription d'Ahmès.

² En langue vulgaire *déterminatifs de son*. Les Allemands aiment à parler grec dans leurs livres, comme les médecins du siècle de Molière parlaient latin à leurs patients.

³ Dans les descriptions du Rituel, on trouvera tant qu'on voudra les groupes n° 53 et 54, *TU PUI cette montagne*, pour désigner les montagnes figurées dans les vignettes ; c'est-à-dire qu'au lieu de supposer, comme nos géographes, le spectateur devant une chaîne de hauteurs inégales qui passe devant lui, les Egyptiens, habitués à la vallée du Nil, représentaient l'idée *montagne* en figurant les deux versants enfermant une vallée. On ne saurait donc voir une montagne dans ce petit demi-cercle.

⁴ Cette valeur a été d'ailleurs bien prouvée par Champollion.

sait assez généralement *précéder* du demi-cercle **τωοr**, montagne, qu'il faut traduire **eo**, *autrement* ou *pleinement*¹. » Le même signe, en certains cas, 3^o, est un syllabique pour **TOOUE**, *oriri*, *progenitor*, **προγονων** (I. de Rosette); toutefois, comme ce n'est pas l'emploi ordinaire, on a recours à l'artifice suivant : « On lui donne pour *déterminative*² le signe la *momie debout* (n° 55), **τοβ**, *statue*, » c'est-à-dire que, pour indiquer le son **TOU** ou **TOLOU**, j'ajouterai le son **TOB**.

Je suis entré en quelques détails sur certains points de cet examen, je ne le regrette pas, ces exposés font le mieux voir l'inanité de la nouvelle théorie.

VII

M. Seyffarth pense que l'absence de voyelles est une cause d'amphibologie, et que les Égyptiens ont voulu y remédier. Mais voyez par quel singulier moyen : « Pour éviter les amphibologies qu'amène nécessairement l'absence de voyelles, on ajoutait certains signes dont le but était uniquement de déterminer le sens³; par exemple, on répétait acrophoniquement les lettres que le signe précédent exprimait syllabiquement. » Ainsi, je suppose, si j'écris seul le *sceptre* dit à *tête de coucoupha* (n° 56), vous ne savez quelle voyelle entre dans ce mot, ni de quoi je veux parler, mais ajoutons S, R (n° 57)..... et le mot n'en est pas plus clair pour cela : les signes acrophoniques (c'est-à-dire, ici, les signes alphabétiques employés comme compléments phonétiques) ne pouvant en effet avoir cette vertu d'indiquer le sens, ils ne peuvent que renseigner sur la prononciation. Disons d'ailleurs que l'absence de voyelles

¹ Comment un signe, qu'il faut traduire par *pleinement*, peut-il indiquer qu'on doit ne prendre qu'une *partie* de la valeur ordinaire d'un autre signe?

² Je comprends un *déterminatif* écrit par abréviations de *signe déterminatif*, *hiéroglyphe*, *caractère déterminatif*; à quoi correspond une *déterminative*

³ Encore de l'idéographie dans Seyffarth.

n'est pas un sujet d'amphibologie, pas plus que ne l'est en français la similitude de plusieurs mots écrits par les mêmes lettres. Le sens de la phrase laisse rarement un mot douteux pour cette raison. De plus, l'écriture hiéroglyphique a encore le secours des déterminatifs.

VIII



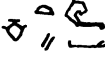



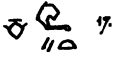



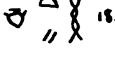


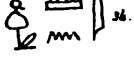



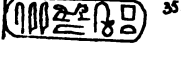
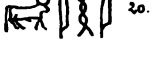

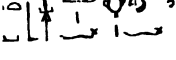
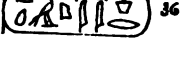
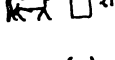



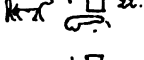

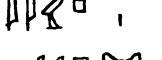
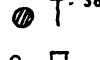
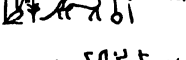

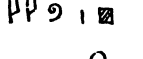
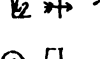




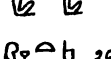



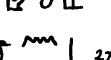

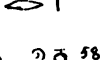

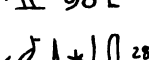



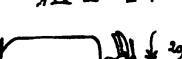
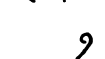
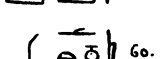
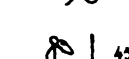
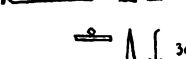

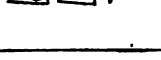

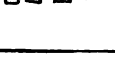

Autre grief contre Champollion. Ce dénicheur de singularités a vu que, dans l'écriture égyptienne, il y avait des signes dont il ne fallait pas tenir compte dans la prononciation. Je ne parle pas des *déterminatifs*, car M. Seyffarth pas plus que Champollion n'eût prononcé *RaNRaN* le groupe (n° 43); ni du *demi-cercle* (n° 52), et de la *barre*, § si souvent explétifs, et que M. Seyffarth appelle *diacritiques*; mais de certains signes que l'expérience avait déjà démontré à Champollion n'être que de « simples signes orthographiques » influant probablement sur la prononciation, mais ne se prononçant pas. Seyffarth, par exemple, ne veut pas qu'on ait pris comme explétifs le *petit vase rond* suivi de l'*enroulement* ou du *demi-cercle* (n° 58). Ainsi Champollion lisait RAN le groupe (n° 44), ce mot qui s'échange perpétuellement avec la *bouche*, la *ligne ondulée* et le *cartouche*, RN, copte *pan*, *nomen*, pensant que le troisième et quatrième signes n'indiquaient là qu'une prononciation particulière de la *ligne ondulée*, comme le serait par exemple la nasalité; d'après M. Seyffarth, à ce qu'il parait, ceserait là une fausse appréciation. Donc vous voilà prévenus que dans les récits des campagnes de Ramsès le Grand, quand on racontera le siège de *Qadesch* « la sainte » (n° 59), en Syrie, si vous rencontrez une ligne plus loin la variante du n° 60, vous penserez qu'il s'agit tout à coup d'une autre ville que vous nommerez *Qadnoutesch*, sans penser que les signes ajoutés dans la variante n'y sont qu'un accident orthographique dont il faudra chercher la raison, mais fort bien constaté.

Ainsi sont attaquées les lectures les mieux faites par Champollion.

Je n'ai entrepris ni l'éloge ni le blâme du système de Champollion ; mais on a vu comment M. Seyffarth sait le critiquer ; son habileté à lui prêter des théories qu'il a abandonnées ; comment il profite des tâtonnements ou des contradictions apparentes du savant français ; la fragilité du système qu'il veut substituer à sa méthode ; la nouveauté de ce qui se cache sous les noms de *système syllabique*, *acrophonie*, etc.

M. Seyffarth et ses disciples se sont plaints qu'on n'ait pas au moins discuté leurs opinions. J'ai été fort bref dans l'aperçu qui précède, mais je pense avoir touché à tous les points essentiels de dissentiment. MM. de Rougé, Birch, etc., ont jugé à propos de considérer comme non avenues ces *nouvelles* théories : je pense qu'ils n'ont pas mal fait. Que si l'auteur de cet article vient en parler un peu tard, je prie de considérer que, livré d'abord à l'étude du moyen âge, il n'a pu parler d'égyptologie avant que d'être né... à la science des hiéroglyphes. Le système de M. Seyffarth a trouvé en Allemagne, pour le continuer et le défendre, quelques adeptes que je ne me flatte pas de convertir à la vérité ; mais je serais satisfait de mettre en garde contre de vaines théories des esprits ardents et studieux qui pourraient utilement employer leurs efforts à faire progresser la science.

AUG. BAILLET.

 46.	 31.	 16.	 1.
 47.	 32.	 17.	 2.
 48.	 33.	 18.	 3.
 49.	 34.	 19.	 4.
 50.	 35.	 20.	 5.
 51.	 36.	 21.	 6.
 52.	 37.	 22.	 7.
 53.	 38.	 23.	 8.
 54.	 39.	 24.	 9.
 55.	 40.	 25.	 10.
 56.	 41.	 26.	 11.
 57.	 42.	 27.	 12.
 58.	 43.	 28.	 13.
 59.	 44.	 29.	 14.
 60.	 45.	 30.	 15.

DÉCHIFFREMENT DES HIÉROGLYPHES.

DU MOUVEMENT CIVILISATEUR

EN

PERSE

L'Empereur a daigné permettre au Ministre de Perse accrédité à Paris de faire parvenir à Sa Majesté un aperçu des améliorations introduites en Perse depuis l'avènement de S. M. Nasser-Eddin-Châh au trône. Le Ministre de Perse s'empresse de mettre sous les yeux de Sa Majesté Impériale le mémoire suivant, heureux si cet exposé succinct des efforts que fait le gouvernement persan pour accomplir les réformes nécessaires pouvait contribuer à accroître encore l'intérêt bienveillant que S. M. l'Empereur des Français a toujours témoigné à la Perse et à son Souverain.

Les Persans ont depuis longtemps su apprécier les progrès faits par les peuples européens dans les arts, dans le commerce et dans l'industrie; ils avaient en même temps reconnu les avantages qui pouvaient résulter des inventions et des découvertes modernes pour la force matérielle des États; mais ce n'est qu'au commencement de ce siècle qu'ils ont songé à faire des emprunts à l'Europe et à y puiser des enseignements et des exemples ¹. Feth-Ali-Châh et son fils, l'héritier pré-

¹ L'histoire de la Perse, depuis la mort de Nadir-Châh, chef de la dynastie des Afschâd, arrivée l'an 1167 de l'Hégire (1747 de J. C.), jusqu'à l'avènement de Feth-Ali-Châh, ne présente guère, dans une période de cinquante et un ans, qu'une liste de combinateurs livrant la Perse à la désolation des guerres civiles. Ce fut Aga-Mohammed-Khan, fondateur de la dynastie actuelle des Kadjars, qui pacifia, vers la fin du XVIII^e siècle, par son génie énergique cette nation que les guerres intestines avaient si cruellement agitées. Un mot sur l'origine des Kadjars peut être convenablement placé ici. — Les Kadjars sont une tribu d'origine turque qui, sous le règne de Châh-Abbas I^{er}, se réfugia en Perse et y prit le nom de Kadjars ou fugitifs. Au milieu des troubles qui suivirent l'assas-

somptif de la couronne, Abbas-Mirza ¹, prince d'un esprit très-distingué et porté naturellement aux réformes. Mohammed-Châh ², fils de ce dernier prince et successeur de Feth-Ali-Châh, avaient, chacun à son tour, cherché à introduire des réformes dans l'organisation de l'armée persane, à établir des fabriques et des manufactures européennes; à répandre dans leur royaume quelques connaissances utiles. Pour y arriver, ils s'étaient à plusieurs reprises adressés à la France et à l'Angleterre, afin d'en obtenir des instructeurs militaires, des médecins, des industriels, et avaient accueilli avec intérêt et bienveillance quelques hommes spéciaux venus de ces deux pays. Il serait injuste d'omettre de dire que les rapports, quoique souvent interrompus avec ces deux nations les plus avancées de l'Europe, n'ont laissé en Perse aucune trace de progrès ni produit aucun résultat avantageux. Ainsi l'organisation de l'armée persane est l'œuvre des officiers anglais que le gouvernement persan avait pris à son service; quelques établissements, se rapportant surtout à la fabrication des armes modernes, sont dus aux Européens ou à leurs élèves

sinat de Nadir-Châh, un des plus formidables compétiteurs à la couronne fut Mohammed-Hassan-Khan, chef alors de la tribu des Kadjars et personnage d'un rang fort élevé parmi les nobles de Châh-Thaman, le dernier roi de la race de Sséfévis. Mohammed-Hassan-Khan eut plusieurs fils. Hossein-Kouli-Khan, l'aîné, fut le père de Feth-Ali-Châh. Il périt dans une bataille livrée aux Turcomans. Aga-Mohammed-Khan, son second, fils qui avait réuni sous son sceptre formidable la Perse entière, fut le prédécesseur immédiat de son neveu Baba-Khan, depuis Feth-Ali-Châh. Ce dernier prince régna de 1798 à 1834.

¹ On remarque dans toutes les manières de ce prince un si grand air de candeur, accompagné d'une affabilité si engageante, que nous fûmes portés à croire qu'il était aussi supérieur à ses compatriotes du côté de l'intelligence qu'il l'est par les qualités physiques. J'ai rarement rencontré dans aucun pays un homme aussi charmant qu'Abbas Mirza. Ses traits sont très-animés, son sourire agréable, sa conversation pleine de franchise et d'agrément. Ce prince est très-poli envers les Européens... Il aime beaucoup la lecture et cherche à connaître les différentes puissances de l'Europe. Ce prince est un des meilleurs géographes de son pays. (J. Morier, *Voyage en Perse*, t. II, page 11.)

² Mohammed-Châh régna de 1834 à 1848. Personne ne doit ignorer que ce prince, animé de bonnes intentions, mais valétudinaire, eut le malheur d'avoir choisi pour grand vizir un Mollah, son précepteur, qui faillit ruiner la Perse et perdre à jamais la destinée des Kadjars appelés à régénérer cette nation. *Les souverains Kadjars*, dit M. Dubouz, *s'occupent personnellement des affaires publiques.*

persans ; mais une foule de circonstances ont empêché les emprunts partiels faits à l'Europe de prendre corps, de se propager, de se continuer et d'aboutir à des résultats sensibles et permanents. L'âge avancé de Feth-Ali-Châh, la mort prématurée d'Abbas-Mirza, la santé toujours chancelante et les souffrances de Mohammed-Châh, les guerres avec la Russie, les différends entre l'Angleterre et la Perse, l'incapacité ou l'indolence des conseillers de ces princes, quelques troubles à l'intérieur, l'absence de tout esprit de suite dans les tentatives réformatrices, telles sont les causes qui ont pendant de longues années empêché la Perse d'avancer dans la voie du progrès ; et l'on peut ajouter qu'à la vue de tentatives réitérées, toujours suivies d'insuccès, le peuple et le gouvernement persans, au lieu d'en rechercher la cause et de renouveler leurs efforts, avaient fini par se décourager et par désespérer de l'avenir. L'avènement du roi actuel au trône a été, on peut déjà le dire hardiment, l'ère nouvelle d'une régénération définitive de la Perse. Ce qui autorise les plus belles espérances pour l'avenir de ce pays, ce sont deux traits qui ressortent de l'histoire du nouveau règne et qui le distinguent des règnes précédents : c'est d'abord que le jeune souverain de la Perse a porté et porte à la fois son attention sur la situation extérieure comme sur celle de l'intérieur ; sur la réorganisation de l'armée comme sur celle de l'administration civile ; sur le commerce comme sur l'industrie ; sur l'éducation comme sur le bien-être de son peuple ; et ensuite que, malgré quelques tâtonnements de détail, inévitables dans un gouvernement qui cherche à se frayer des voies nouvelles, l'empereur Nasser-Eddin a jusqu'ici agi avec un esprit de suite inconnu précédemment en Perse ; à tel point qu'on peut dire que, si le progrès n'a pas encore été très-rapide, au moins il n'a point été fait un pas en arrière. Nasser-Eddin-Châh succéda à son père Mohammed-Châh en 1848, à l'âge de dix-huit ans. Au moment de la mort de son père, il se trouvait à Tébriz, capitale de l'importante

province de l'Azerbaïdjan, dont il était gouverneur. Il n'eut pas, il est vrai, comme quelques-uns de ses prédécesseurs, des prétendants à combattre ; mais le dernier règne venait de lui léguer un héritage des plus embarrassés : un grand désordre dans l'administration, un trésor épuisé, et de plus un mécontentement général dans la nation. Quelques provinces, comme le Khorassan et le Mazendéram étaient en révolte ouverte. Le jeune Empereur se rendit en toute hâte de Tébriç à Téhéran, et s'empessa d'y redresser les torts accumulés sous l'administration du premier ministre de son père. Il envoya aussitôt dans le Khorassan des troupes commandées par un de ses oncles, Sultan Mourad-Mirza, qui, par le déploiement de la force et par des procédés sages, ne tarda pas à apaiser les populations au fond paisibles, mais exaspérées par les excès du dernier ministre de Mohammed-Châh. Une autre expédition eut lieu dans le Mazendéram, où la secte de Babis, secte moitié religieuse, moitié politique, venait de faire naître des troubles. Cette secte avait pour chef un certain Bab qui se donnait pour le dernier des douze Imans descendant d'Ali, mais qui ne visait à rien moins qu'à la destruction de l'islamisme, au renversement du pouvoir impérial et à la subversion de la société existante. Le Mazendéram fut pacifié ; mais, immédiatement après, la province de Zendjan, dont le chef-lieu du même nom était devenu le quartier général des Babis, se trouva en révolte. L'armée impériale, après des efforts inouis, et après que des flots de sang eurent coulé, finit par triompher des rebelles. Des mesures énergiques furent prises par tout le royaume dans le but de poursuivre et d'anéantir les adeptes de cette secte. Rassuré contre le retour de pareils dangers, le jeune Empereur reprit les plans de réformes qu'il avait conçus dès son avènement au trône ; et, depuis ce temps, chaque année de son règne a été marquée par quelque amélioration, par quelque mesure d'ordre ou d'utilité publique. Le roi ne s'était jamais renfermé, comme tant d'autres princes orientaux,

dans une jouissance paisible et insouciant du pouvoir ; la décision souveraine dans les affaires les plus importantes de l'extérieur et de l'intérieur lui avait toujours appartenu ; toutefois, conformément à l'usage suivi non-seulement en Orient, mais souvent aussi en Europe, il avait confié d'abord la direction suprême des affaires à un premier ministre, Taghi-Khan, remplacé plus tard par Mirza-Aga-Khan. L'expérience de quelques années démontra les inconvénients de cet usage en Perse, à l'époque surtout où le souverain, décidé à réformer son pays, n'avait besoin que d'instruments intelligents pour l'exécution de ses plans et de serviteurs fidèlement dévoués à ses volontés. La concentration de toutes les affaires entre les mains d'un seul, non-seulement nuisait à la marche des affaires, mais encore elle pouvait créer, comme cela s'est vu souvent en Asie, de graves dangers pour le souverain. Aussi, lorsqu'à la suite de quelques faits qu'il serait trop long de rapporter ici, Mirza-Aga-Khan fut éloigné de son poste de Sadré Azam, l'Empereur, ne reculant pas devant le fardeau qui l'attendait, résolut de ne plus avoir de premier ministre, de se réserver la direction de toutes les affaires et d'en partager le travail et la responsabilité entre plusieurs ministres, chargés chacun d'un département. On jugea à propos de suivre, à cet égard, l'exemple des États européens, en sorte qu'aujourd'hui on compte en Perse, avec des dénominations analogues à celle de l'Europe, les ministères de la guerre, des affaires étrangères, de l'intérieur, des finances, de l'instruction publique, de la justice, du commerce, des mines et des travaux publics, ainsi qu'un ministère de la cour et la charge de garde des sceaux. Les chefs de tous ces départements se réunissent deux fois par semaine. Sa Majesté tient beaucoup à la régularité des séances de ce conseil. Par un décret tout récent, l'Empereur a institué une espèce de consulte composée de personnages marquants nommés par le monarque. Cette consulte est chargée de se réunir tous les jours, pendant six heures, pour entendre des proposi-

tions que tout Persan est autorisé à faire, dans son sein, relativement à toutes les affaires du pays, sauf celles de haute politique. Une proposition quelconque se rapportant aux questions commerciales, industrielles, à celles d'ordre public et d'utilité générale, et due à l'initiative du premier sujet venu, devra être débattue au sein de cette consulte et rejetée ou adoptée à la majorité des voix, puis être transmise au conseil des ministres, qui la rejettera ou, en l'adoptant, la soumettra à la sanction du souverain. Le préambule du décret qui institue cette consulte témoigne assez de la ferme volonté de l'Empereur d'imprimer à son peuple une forte impulsion dans la voie du progrès.

La sécurité des personnes et des propriétés a toujours été l'objet de la plus vive sollicitude de l'empereur Nasser-Eddin. Sa Majesté a fait réorganiser le service, pendant quelque temps négligé, du *Karasouran*, sorte de gendarmerie chargée de parcourir le pays, nuit et jour, pour veiller à la sécurité des routes et poursuivre les malfaiteurs.

Dans le but d'assurer la tranquillité permanente de la capitale et des autres villes de l'Empire, Sa Majesté y a fait et y fait construire encore des casernes et des postes militaires.

Un usage invétéré, qui n'a pas encore tout à fait disparu en Europe, avait fini par établir en faveur de quelques mosquées, et par conséquent au profit de l'autorité des Mollahs, opposés à toute réforme et souvent hostiles au pouvoir impérial, le droit d'asile pour les criminels de toutes espèces. Le roi a supprimé le droit d'asile dont jouissait la mosquée Mesdjidi-Châh et quelques maisons des Muchteïdes à Téhéran.

Il est permis d'espérer que les mosquées de Koum, Mechched et de Châh-Abdoul-Azim, entourées d'une profonde vénération et auxquelles il serait peut-être imprudent encore de toucher en ce moment, cesseront de jouir de ce droit.

Pour faciliter les communications et les correspondances dans l'intérieur du pays, on a établi sous le règne actuel, un service régulier de postes, et on a construit, sur presque toutes

les routes qui rayonnent de la capitale vers les autres villes de l'empire, des stations offrant aux voyageurs un abri et des chevaux.

La capitale et les principales villes du royaume commencent à être pavées et entretenues avec soin. Le gouvernement du Châh, désireux de créer, en vue des intérêts du commerce, des voies de communications sûres et rapides, s'occupe sérieusement depuis un an de cette question, et l'idée lui est même venue d'établir des chemins de fer dans la direction des provinces les plus riches de l'empire. Il est possible que la difficulté d'exécution de ces chemins, vu l'état du trésor public et l'absence à l'heure qu'il est de tout esprit d'association, les frais qu'occasionneraient l'achat et le transport du matériel nécessaire, fassent renoncer à ce projet qui paraît même prématuré pour la Perse ; toujours est-il que le gouvernement ne perd pas de vue la nécessité de créer des voies nouvelles pour l'écoulement et la circulation des produits de quelques provinces plus riches que les autres, et d'accroître le bien-être de tous. L'établissement d'un télégraphe électrique en Perse est une création toute récente. Il est déjà établi de Téhéran à Tauris, et on a l'intention de l'établir entre la capitale et les autres villes de la Perse. Le vaste territoire de la Perse contient beaucoup de terrains incultes ; les uns qui l'ont toujours été par suite du manque d'eau ou de moyens d'irrigations ; d'autres qui le sont devenus faute de population. L'attention des gouvernements précédents s'était souvent portée sur cet objet ; des puits artésiens ont été essayés, mais ils n'ont jamais produit de résultat. Le gouvernement actuel est, d'un côté, dans l'intention de recommencer l'essai des puits artésiens, et d'un autre côté il a chargé son ministre en France de s'enquérir s'il ne serait pas possible de décider des cultivateurs allemands, hollandais, belges ou suisses, familiarisés avec les progrès de l'agriculture moderne, à se transporter comme colons en Perse pour y habiter et mettre en culture des terrains qui leur seraient concédés

en toute propriété, à condition toutefois de se reconnaître sujets persans.

Ce qui précède ne s'applique qu'à des terrains où il n'existe pas de population indigène ; car, partout où elle existe et où il n'est pas impossible d'amener des eaux, les moyens d'irrigations ne sont pas insuffisants, et les canaux souterrains, objets des soins de tous les gouvernements précédents et même des riches particuliers, doivent être comptés parmi les ouvrages dont la Perse peut s'enorgueillir à bon droit.

La Perse, riche en productions naturelles et en matières premières d'une grande variété, compte de nombreuses mines de fer, de cuivre, de plomb argentifère, de cobalt, de soufre, de charbon de terre, etc.; quelques-unes de ces mines seulement sont exploitées, et même celles-ci imparfaitement. Le gouvernement cherche à provoquer en Europe la création de compagnies qui se chargeraient de l'exploitation de ces mines, d'après le système moderne.

Un des principaux soins de l'Empereur a été de nouer avec toutes les grandes puissances de l'Europe des rapports politiques et commerciaux, afin de rattacher la Perse, dans un avenir prochain, au système politique européen. C'est pour obéir à cette pensée que le gouvernement persan s'empessa de ratifier avec la France le traité commercial qui n'avait pas pu aboutir pendant le règne précédent, par suite des préventions inexplicables du premier ministre Hadji-Mirza-Agaci, contre l'établissement des consuls étrangers en Perse.

Pénétré de ces intentions éclairées du Châh, Ferroukh-Khan a conclu, pendant son séjour en France, des traités de commerce avec l'Autriche, avec la Prusse et avec les États du Zollverein, avec la Belgique, avec la Sardaigne, avec le Danemark, avec la Suède et avec les États-Unis. Tous ces traités se trouvent aujourd'hui ratifiés et les ratifications échangées entre ces gouvernements et la Perse.

Les rapports politiques de la Perse avec les États de l'Europe

sont encore trop restreints, les voyages des sujets Persans en Europe trop peu nombreux, pour que l'établissement de postes diplomatiques à quelques cours européennes puisse être considéré comme absolument nécessaire ; mais le Châh a pensé que c'était un moyen de plus de rapprocher la Perse de l'Europe. Les agents diplomatiques sont, en général, accompagnés d'un certain nombre de leurs compatriotes ; ce sera autant d'Orientaux de plus mis en contact avec le monde occidental, et capables de répandre, à leur retour en Perse, les idées susceptibles d'application en Orient. Bien plus, les rapports que ces agents transmettent sans cesse à leur gouvernement sont remplis des récits des événements contemporains et d'exposés plus ou moins étendus au sujet de tout ce qui se fait en Europe ; ces rapports servent à tenir le gouvernement persan au courant des progrès continuels des États européens, et ne peuvent que le stimuler ou l'entretenir dans ses tendances réformatrices. Le Châh, à qui la langue française n'est pas étrangère, se fait adresser régulièrement de Paris quelques publications périodiques françaises, et y prend un vif intérêt. D'un autre côté, Sa Majesté aime à s'entourer de personnes qui possèdent la langue française, et en encourage l'étude. Sa Majesté tient beaucoup à ce que les classes les plus instruites de son peuple soient mises au courant des faits qui se passent dans ses États, des événements importants de l'étranger, et des inventions et découvertes modernes. Dans ce but, il fait publier à Téhéran un moniteur, où, à côté des actes officiels et des faits divers, on inculque au peuple persan la nécessité de certaines réformes. Une création toute récente en Perse, autorisée et encouragée par le gouvernement, est un journal persan paraissant à Tébriç, sous le titre de *Journal de la nation*, et dans lequel le rédacteur, un simple particulier, ne comptant que sur le goût et la faveur du public, cherche à faire connaître le monde européen à ses compatriotes.

La Perse a de tout temps possédé des établissements d'ins-

truction publique très-bien dotés, où l'on enseignait la littérature orientale, la théologie, la jurisprudence, la médecine et les sciences mathématiques; mais les leçons et l'enseignement que la jeunesse persane y puisait continuaient à rester au même niveau, à celui où toutes les sciences étaient, il y a quelques siècles, dans ces contrées. Vers la fin du règne de Mohammed-Châh, on comptait à peine dans toute la Perse quelques personnes connaissant des langues européennes, ou se doutant du changement survenu pendant le siècle dernier dans toutes les branches des connaissances humaines. Un des premiers actes de l'empereur actuel, accompli au milieu même des circonstances difficiles où le pays se trouvait, a été la création d'une Université ou Institut polytechnique.

C'est en 1850 que cet établissement a été créé. Des professeurs appelés de Vienne ont été chargés d'y enseigner en français les mathématiques, l'art militaire, la médecine, la chimie et la physique. En même temps le gouvernement chargea les élèves les plus avancés de traduire, sous la direction de leurs professeurs, plusieurs ouvrages français relatifs à toutes ces sciences. En sorte que les nouveaux élèves de l'Institut ont aujourd'hui entre les mains un certain nombre d'ouvrages européens qui leur servent de guides. Indépendamment des ouvrages scientifiques nécessaires pour les cours publics, l'Empereur fait traduire des ouvrages d'histoire ancienne et moderne, l'histoire du grand Frédéric, celle de Napoléon I^{er}, la vie de l'Empereur Nicolas et les œuvres de S. M. l'Empereur de Français. Des échantillons d'une traduction du *Télémaque* de Fénelon par un membre de la légation de Perse à Paris ¹ ont été accueillis en Perse avec une faveur marquée.

Une mesure dont il est permis d'espérer les résultats les plus décisifs pour la propagation des lumières en Perse a été

¹ Le colonel Hadji-Mohsin-Khan.

prise cette année par le Châh, c'est celle qui consiste à envoyer, tous les ans en Europe, un certain nombre de jeunes gens destinés à s'instruire dans les sciences, dans l'art militaire, ou à apprendre quelques branches de l'industrie. Le ministre actuel de Perse à Paris a amené avec lui quarante-deux jeunes Persans et les a aussitôt placés dans des institutions et chez les artisans les plus en renom. Quelques-uns de ces élèves persans, et ce sera pour la première fois, recevront une éducation classique et se consacreront ensuite à l'étude de l'économie politique, du droit des gens, etc. ¹. S. Exc. le ministre de l'instruction publique veut bien suivre, avec une sollicitude vraiment paternelle, les progrès, chaque jour sensibles, que ces jeunes gens font dans leurs études. Le premier envoi, véritable pépinière de l'avenir, sera suivi prochainement d'autres du même genre.

Après de nombreuses tentatives demeurées presque sans aucun résultat, la Perse finira, on peut maintenant l'espérer, par établir des fabriques où seront manufacturés quelques produits qui abondent à l'état naturel sur le sol de ce vaste Empire. L'Empereur a fait construire, à peu de distance de Téhéran, plusieurs corps de bâtiments servant à la fabrication du papier, de la fonte du fer, de la verrerie, de la porcelaine, une capsulerie, une fabrique de bougies, une filature de coton. Les industriels et ouvriers chargés de faire marcher ces fabriques sont des sujets français ou russes, engagés au service de la Perse par Ferroukh-Khan et par le ministre de Perse à Saint-Pétersbourg.

La soie est un des produits les plus marquants de la Perse; des fabriques d'étoffes de soie de tous genres y ont fleuri depuis un temps immémorial; mais le système ancien et primitif de

¹ Les Persans ont tant d'amour pour les sciences, ont tant de goût pour tous les arts, qu'on peut bien croire que l'exemple aurait une grande influence s'ils étaient à portée de nous. Pour le Persan, l'instruction est le premier de ses besoins, comme le plus ardent de ses désirs. (Ollivier, *Voyage en Perse*, t. III, chap. x, page 167.)

filer la soie persane ayant été reconnu très-imparfait, le gouvernement persan a conclu avec un industriel français, M. Debbeld, une convention par laquelle celui-ci s'est engagé à établir, dans toute la Perse, des filatures de soie à l'aide des machines à vapeur. Il est à espérer que ce nouveau système stimulera le production de la soie brute, améliorera les soies exportées en Europe, et, tout en rapportant des bénéfices au gouvernement, répandra du bien-être dans de nombreux centres séricicoles de la Perse.

L'amélioration des laines de Perse par un lavage mieux entendu, l'extraction du sucre, tant de la canne que de la betterave, deux produits qui abondent en Perse, sont des industries que le gouvernement persan a surtout à cœur d'encourager, et des projets qui s'y rattachent ne cessent pas d'occuper les ministres du Châh.

Il va sans dire que l'armée, son organisation, son instruction, l'accroissement du matériel de guerre, la fabrication d'armes de toute espèce, la création de moyens de défense à l'intérieur et à l'extérieur, objets qui avaient tenu la première place dans la sollicitude des gouvernements précédents, préoccupent à un haut degré le gouvernement actuel et l'Empereur personnellement.

L'armée persane se compose de cent vingt mille hommes, dont quatre-vingt mille appartiennent à l'infanterie, vingt mille à la cavalerie, et vingt mille à l'artillerie et autres. La majeure partie de la cavalerie est irrégulière; on ne compte que mille hussards exercés à l'européenne; cette armée est disséminée en grande partie sur les frontières pour tenir en échec les Turcomans, peuples nomades très-belliqueux qui, sans pouvoir jamais menacer le gouvernement d'un danger sérieux, inquiètent les populations des frontières. Pour mieux contenir les tribus les plus turbulentes des Turcomans, celles de Sarakhs, le Châh, après avoir remporté sur eux des succès décisifs, vient de faire construire dans cette dernière ville un fort de grande

importance. Quoique l'armée persane ne soit pas encore parvenue au point où le gouvernement voudrait la voir un jour, elle offre cependant un aspect régulier et satisfaisant ; dans tous les cas, ces dernières années ont fourni la preuve qu'elle est en progrès sur l'armée des deux ou trois règnes précédents. Cette armée a eu ses épreuves et en est sortie souvent triomphante ; le siège d'Hérat, qui avait duré plus d'un an sous le règne de Mohammed-Châh, a été, en 1856, couronné de succès au bout de six mois, bien que la défense de cette ville disposât, cette fois, de moyens plus considérables qu'en 1838 ; et la dernière guerre avec l'Angleterre, quoique terminée avant qu'on eût pu mettre en campagne tout l'effectif dirigé vers le sud du royaume, n'en a pas moins révélé une amélioration sensible survenue depuis une dizaine d'années dans les manœuvres et dans l'action. Dès le commencement de son règne, le Châh avait engagé à son service quelques instructeurs autrichiens et napolitains. La mission militaire française, due à l'intérêt tout particulier que S. M. l'Empereur Napoléon III veut bien porter à la Perse, achèvera, on n'en peut douter, l'œuvre si souvent commencée et si souvent interrompue. Les officiers qui composent cette mission ne se bornent pas à enseigner les manœuvres ; ils font des cours spéciaux d'art militaire et organisent l'artillerie d'après les principes français. Une école militaire a été aussi fondée à Tébriç.

Dans sa vive sollicitude pour le soldat, le Châh a fait construire des hôpitaux militaires et de nombreuses casernes à Téhéran et dans les autres villes de son empire. En portant son attention sur la création et le développement des forces matérielles et des richesses du pays, le Châh cherche en même temps à modifier peu à peu certains usages qui lui paraissent ou inutiles ou préjudiciables à l'ordre, à l'économie, à la bonne tenue, à l'exactitude dans le service public. Il a recommandé à tout le monde de retrancher tout luxe extravagant dans les dépenses, dans les costumes, dans le grand nombre de servi-

teurs inutiles et oisifs. En un mot, on pourrait dire que le Châh, fortifié dans ses propres inspirations par des conseils augustes d'une bienveillante amitié, s'est donné pour mission de réformer son pays sans toucher aux principes constitutifs de la société musulmane, et de prouver que l'islamisme chiite n'est pas incompatible avec une bonne organisation, avec la justice, avec l'ordre, et qu'il ne condamne pas fatalement tous les États musulmans à l'impuissance, à l'inertie et à la ruine ⁴.

NAZAR-AGA,

premier drogman, secrétaire de l'ambassade de Perse à Paris.

⁴ Il n'est pas de pays dans le monde où la liberté individuelle soit plus assurée et où la liberté religieuse soit plus protégée qu'en Perse. Pour confirmer cette assertion, qu'on nous permette de citer un fragment du décret impérial rendu le 20 sefer 1256 par S. M. Mohammed-Châh à l'occasion de la mission de M. le comte de Sercey, ambassadeur de France en 1840 : « Dans le but de témoigner notre considération (pour le florissant empire de France) et afin de resserrer les liens de notre alliance, nous avons remis en vigueur les règlements que les rois nos prédécesseurs, Châh-Abbas, Châh-Séfi et Châh-Sultan-Hussein, avaient arrêtés au sujet des chrétiens catholiques de Djulfa, d'Ispahan et des autres provinces de notre empire, et nous avons ordonné par le présent firman que tous les catholiques suivront les lois et commandements de leur religion, avec la *liberté de conscience* que Notre Majesté garantit aux serviteurs de sa cour; qu'ils auront la faculté de bâtir des églises destinées à leur culte, de les réparer, d'enterrer leurs morts, de fonder des collèges scientifiques pour l'éducation des enfants, de contracter des mariages entre eux et d'exercer le commerce; qu'ils posséderont en sécurité leurs biens, soit de patrimoine, soit d'acquit, toujours en se conformant aux lois du pays; que tout individu qui empêcherait le libre exercice de leur culte et les molesterait par de mauvais traitements sera passible de châtimens exemplaires. » Combien d'États en Europe, ajoute M. E. Boré, pourraient recevoir des leçons de cette tolérance en Perse! (*Correspondance d'un voyageur en Orient*, par E. Boré, t. II, page 460.)

LÉON DE ROSNY.

LA POÉSIE CHINOISE

DANS SES RAPPORTS AVEC LA CIVILISATION

Poésies de l'époque des Thang, traduites du Chinois pour la première fois par M. le marquis d'Hervey Saint-Denis. Paris, (Amyot, éditeur, 1862), in-8.

J'avais juré de ne jamais passer sur la rive gauche du Tigre ; je m'étais bien promis que mes recherches consciencieuses des origines de l'humanité respecteraient minutieusement cette limite naturelle de la certitude historique ; j'avais surtout l'intention la plus fermement arrêtée de ne permettre à mon sens critique aucun rapport adultère avec l'extrême Orient : non pas que je sois disposé à refuser à cette immense et luxuriante contrée sa part d'ancienneté dans les voies de la civilisation ; mais il faut avant tout être clair et précis : or, sous le soleil qui la calcine, l'Inde est plus que jamais pour la science la terre classique des brouillards ; et la Chine, malgré ses analogies de latitude avec l'Europe, malgré ses produits inimités et ses magots presque humains, malgré la vulgarité inattendue de nos plus récentes relations, la Chine n'en est pas moins demeurée à nos yeux le pays des antipodes, du sentiment et de l'art. C'est là surtout ce que j'avais juré d'éviter ; mais, hélas ! ce serment est allé où sont allés tant d'autres.

Pour opérer ces revirements, il ne faut qu'une occasion ; elle s'est trouvée dans l'ouvrage de M. d'Hervey Saint-Denis, dans les *Poésies de l'époque des Thang*. Il faut dire d'abord que j'étais favorablement prévenu, un savant qui s'entend à ces sortes de choses ayant eu la complaisance de m'avertir qu'il s'agissait d'un tour de force en son genre. D'ailleurs, le livre s'ouvre par une introduction corsée qui, sous

le titre de *l'Art poétique et la prosodie chez les Chinois*, met tout de suite le public en possession de l'une des faces les plus ignorées de ce peuple aussi inconnu que singulier. L'auteur aime son sujet : c'est bien le moins que l'on puisse attendre et il serait à regretter que cela ne fût pas ; mais, ne se faisant pas de vaine illusion, il ne cherche point à en inculquer aux autres, ce qui est l'éloge de la sûreté de son jugement en même temps que celui de son goût et de sa bonne foi. Il a trop souvent vu éclore la rose pour la demander au chardon, et il n'ira pas chercher dans le Ramayana ce qui ne se trouve que dans l'Iliade. Il comprend à merveille que la grâce et la simplicité constituent la principale parure des poésies qu'il nous révèle, et sans leur demander autre chose, sans accorder à ces mérites très-réels d'hyperboliques louanges, il leur donne la meilleure des consécration en les revêtant du manteau de notre langue civilisée.

Il n'y aurait que demi-mal pour le traducteur, si la difficulté à vaincre consistait uniquement à rendre, sous une forme élégante et fidèle en même temps, des idées absolument différentes des nôtres ; nous sommes tous plus ou moins rompus aux exercices périlleux de cette gymnastique intellectuelle, et il est admis désormais qu'un style alerte et souple ne saurait reculer devant aucun obstacle de ce genre : on les franchit ou bien on les tourne honnêtement. Mais le Chinois a des allures si compliquées que l'imagination la plus féconde est dans l'impossibilité d'en prévoir les singulières combinaisons. Si, chez les autres peuples, la forme, en poésie, emporte le fond, en chinois, c'est bien pis. Le fond est à peu près entièrement noyé dans la forme, et cette appréciation qui n'exprimerait ailleurs qu'une vérité approximative est ici de l'exactitude la plus rigoureuse. En effet, l'écriture y étant, à proprement parler, indépendante de la parole, il en résulte que ces deux modes d'expression de la pensée humaine suivent une direction analogue

sans doute, mais par deux routes parallèles et distinctes dont la première, qui correspond au signe représentatif de l'image, est de beaucoup la plus importante et la mieux entretenue; c'est comme qui dirait un rébus très-bien fait, au double point de vue de l'action que le dessin figure et de l'adage qu'il est destiné à rappeler.

Dans la poésie du céleste empire, comme dans tout autre idiôme, c'est le sentiment qui fournit le point de départ, c'est l'expression d'une pensée qui est, sinon le but, au moins le prétexte de l'écrivain; mais les exigences de la prosodie ne tardent pas à prendre le dessus.

En réalité, la poésie des Chinois ressemble à leurs porcelaines dont le corps a sans doute un incontestable mérite, mais dont le vernis extérieur captive surtout l'attention de l'amateur. Quant à nous, pauvres barbares, obligés de ne voir que par les yeux d'autrui, nous ne saurions avoir la prétention de jouir de ces délicatesses de la forme, et nous devons nous estimer très-heureux que l'exposition parfaitement claire de M. d'Hervey Saint-Denys nous mène sur le seuil de ce paradis de la quintessence prosodique et graphique et nous permette d'entrevoir des beautés qu'il ne nous sera jamais donné de posséder.

Cet ordre de préoccupations se trouvant nécessairement écarté, par suite de l'inaptitude de notre langue à les rendre, il ne restait plus au traducteur qu'à nous servir la grossière pâture que réclament nos appétits profanes, c'est-à-dire, la pensée et le sentiment : même réduite à ce point secondaire, la tâche constituait encore un rude labeur. Le Chinois est d'une concision impossible : une syllabe répond à dix des nôtres, deux syllabes composent une phrase, trois syllabes épuisent toutes les ressources de la grammaire et de la syntaxe; *li-pa-chan* signifie « j'étais de force à soulever une montagne », et *ngan nân koué* « les oies sauvages s'en retournent vers le midi. » (Voilà une admirable langue que ce turc!) Enfin, M. d'Hervey s'en tire le plus heu-

reusement du monde, et à lire les charmantes petites pièces qu'il vient de publier, on voit que, du chinois à un langage chrétien, il n'y a pas si loin qu'on le pourrait imaginer, et qu'on ne se gâte pas trop la main à cueillir les fleurs qui croissent sur les rives des fleuves jaune et bleu. Voici un de ces morceaux :

« OFFERT A UN AMI QUI PARTAIT POUR UN LONG VOYAGE. »

- « Le jour d'hier qui m'abandonne, je ne saurais le retenir ;
- « Le jour présent qui trouble mon cœur, je n'en saurais écarter l'amertume.
- « Les oiseaux de passage arrivent déjà par vols nombreux que nous ramène le vent d'automne.
- « Je vais monter au belvédère et remplir ma tasse en regardant au loin.
- « Je songe aux grands poètes des générations passées ;
- « Je me délecte à lire leurs vers si pleins de grâce et de vigueur.
- « Moi aussi, je me sens une verve puissante et des inspirations qui voudraient prendre leur essor ;
- « Mais pour égaler ces sublimes génies, il faudrait s'élever jusqu'au ciel pur et voir les astres de plus près.
- « C'est en vain qu'armé d'une épée, on chercherait à trancher le fil de l'eau ;
- « C'est en vain qu'en remplissant ma tasse, j'essayerais de noyer mon chagrin ;
- « L'homme, dans cette vie, quand les choses ne sont pas en harmonie avec ses désirs,
- « Ne peut que se jeter dans une barque, les cheveux au vent et s'abandonner au caprice des flots. »

A ces vers, on se rappelle un peu le prince de nos lyriques, et l'on est tenté de se demander si Li-tai-pé n'était pas un faux chinois qui avait lu l'ode à Licinius. Mais voici qui ne laisse rien à désirer : Peï-y-tchi est un poète chez lequel on trouve dans toute son intégrité le goût de terroir :

« Les mesures de Jade. »

- « Puis qu'en son temps un bon conseil n'a pas été entendu,
- « Quel cas ferait-il désormais de ces curieuses mesures de Jade ?
- « Il tire du fourreau son glaive brillant et poli comme une eau pure que l'hiver a saisie,

« Et fait voler en éclats les transparents contours de la pierre précieuse.

« Des parcelles étincelantes s'éparpillent de tout côté : elles font trembler les étendards ;

« Elles frappent avec bruit les pièces de sa ceinture qui tressaillent.

« Les unes retombent, comme une pluie de givre, sur la table au tapis brodé ;

« D'autres, étoiles filantes de sinistre augure, s'abattent au pied du prince empereur.

« Ainsi, dit-il, est dès à présent anéantie la fortune de celui qui nous préside.

« Nous sommes tous prisonniers, douleur inévitable !

« Les seules paroles, consignées dans les Annales de l'Empire,

« Ont assuré à sa mémoire dix mille ans de célébrité. »

Cette pièce et la plupart de celles du recueil seraient incompréhensibles pour nous si elles n'étaient accompagnées d'un commentaire complet. Les notes de M. d'Hervey, aussi importantes que le texte même, ne laissent jamais le lecteur dans l'embarras.

Les poésies de l'époque des Thang ne dépassent pas un niveau modeste et habituellement familier ; ce que nous nommons élévation de pensée s'y laisse à peine entrevoir, et les élans du génie y sont à peu près inconnus ; mais le sentiment y est vrai, la peinture exacte, l'expression sincère ; sans être habituellement bien vives, les émotions que la lecture en fait éprouver sont agréables, on s'y retrouve en pays presque civilisé, on y lie connaissance avec des gens qui savent assez bien se tenir : encore quelque chose de plus et l'on se déciderait à les admettre au nombre de ses amis.

Mais après tout, on n'est qu'en présence d'une copie, et pour bien réussir qu'elle soit et peut-être parce qu'elle est bien réussie, elle fait désirer l'original ; et, comme celui-ci est trop éloigné de nos ressources pour qu'on songe à le visiter en personne, on en souhaite le signalement, on en provoque la description, on en veut au moins les détails : cette

recherche, je l'ai faite pour mon propre compte ; permettez que je vous en donne le résultat.

Chez nous, où l'on compose aisément des vers français, (non pas aussi aisément que M. Jourdain de la prose, il n'y a que les mauvais poètes qui aient cette abominable facilité;) chez nous, où l'on peut, au besoin et avec l'aide du *gradus ad parna-sum*, fabriquer des vers latins, produire même des vers grecs, qui rappellent ceux d'Homère ou d'Horace sans jamais les faire oublier, on n' imagine guères quelle est l'inouïe combinaison de la poésie chinoise ; avant de l'indiquer, il faut dire un mot de l'organisation de la langue elle-même.

Le langage, tout le monde l'admet, et j'ai eu l'occasion de le démontrer dans mon étude sur les écritures figuratives de M. de Rosny ¹, le langage repose sur deux ordres de signes, l'un vocal, l'autre écrit ou du moins figuré, tous deux ayant une commune origine et par cela même tendant à se joindre, à se confondre. J'ai fait voir, dans le travail précité, comment, favorisé par une série providentielle de circonstances uniques, ce résultat s'est réalisé une seule fois dans le cours des temps et a produit à la longue l'alphabet, c'est-à-dire la conquête la plus merveilleuse et la plus précieuse de la civilisation chaldéo-gréco-latine à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir. Mais, là où ne s'est pas rencontrée cette propice réunion d'éléments appropriés, l'écriture est restée purement figurative ou hiéroglyphique et il s'est produit l'un des cas suivants :

Ou bien le peu de développement intellectuel a laissé dans l'impuissance l'art de représenter graphiquement les idées, et alors c'est à peine si quelques images grossières se produisent accidentellement, sans connexion apparente avec le langage parlé qui suit isolément son évolution naturelle ; c'est ce qui se remarque chez les sauvages.

¹ *Revue orientale et américaine*, t. V, p. 161 et t. VI, p. 52.

Ou bien, l'emploi des deux ordres de signes du langage suit deux lignes exactement parallèles et produit, d'un côté la langue, de l'autre le dessin, n'ayant entre eux que le rapport réel qui résulte de la nature des choses. Telle est l'écriture purement figurative des Mexicains.

Ou bien enfin, le dessin primitif passant, pour la facilité de l'exécution, à l'état de signe conventionnel et immuable obtient une valeur tantôt idéographique, tantôt phonétique ; et tout en accordant certaines concessions aux exigences du langage parlé, ne demeure pas moins indépendant de ce dernier, auquel il ne laisse que le second rôle. C'est là le système des Chinois dont se rapprochent à plusieurs égards l'hieroglyphe égyptienne et la peinture didactique des Mexicains.

Tel qu'il existe en chinois, l'élément phonétique n'est qu'un fait secondaire, limité, dans lequel l'absence de toute généralisation méthodique constate l'impuissance radicale du système à pénétrer dans la voie qui mène à la possession de l'instrument souple et toujours suffisant que nous appelons l'alphabet. Sans doute le système n'a pu entièrement échapper à la tendance instinctive, qui est dans l'homme, de faire accorder l'idée avec le signe écrit et avec le signe parlé ; mais non-seulement il n'en a point saisi les lois, non-seulement il n'y a point conformé son procédé, mais il a tout fait pour aggraver une situation naturellement illogique. Le Chinois est ainsi parvenu à rendre immuable la chose du monde qui a le plus vif besoin de variabilité, le langage qui ne doit être que la manifestation élastique de la pensée, la chose la plus élastique qui soit au monde.

L'écriture est ce que l'on peut trouver de plus bizarre : d'abord il faut savoir que les Chinois n'ont point de lettres, par conséquent point d'alphabet ; ils écrivent non pas lessens, mais les idées ; leurs caractères étaient primitivement des images figurant les objets qu'elles étaient destinées à repré-

senter ; quelque chose comme les hiéroglyphes égyptiens, avec lesquels on y trouve certaines identités de signes purement fortuites sans doute, ou, si l'on veut, simplement logiques. Plus tard, on inventa des signes conventionnels, soit que les images fussent devenues insuffisantes à l'expression des idées, comme le veut l'opinion reçue, soit plutôt que les Chinois ne se trouvent à l'aise que dans les règles de convention, ce qui est l'exacte vérité.

On obtint ainsi un nombre démesuré de signes, et la mémoire n'y suffisant plus, il fallut inventer les dictionnaires non pas pour les mots de la langue, mais pour les caractères qui représentent les idées, en sorte que ces prétendus dictionnaires ne sont en définitive que des catalogues. Et comme toute liste tant soit peu étendue devient un embarras si elle n'a certains points de repère qui facilitent les recherches, en limitant le périmètre de la surface sur laquelle il faut les accomplir, les savants chinois, que M. Umery appelle pédants, rangèrent les caractères d'après des *clefs*, c'est-à-dire d'après des signes communs à des séries plus ou moins considérables, et réalisèrent de cette façon, sinon une classification, au moins un classement ayant quelque apparence de logique ; c'était encore de la convention.

On reporte au onzième siècle avant J.-C. le premier connu des dictionnaires chinois. En admettant bénévolement cette date en apparence si respectable, je ne puis me tenir de faire une remarque qui a peut-être son importance chronologique : Le système d'écriture exigeant un très-grand nombre de signes et le pouvoir de la mémoire étant limité, il est évident qu'avant l'emploi des dictionnaires, la littérature chinoise était réduite à une pénurie de ressources qui la mettait dans un état d'infériorité bien sensible vis à vis des langues synthétiques dont les mots dérivait méthodiquement d'un petit nombre de radicaux et dont l'écriture ne comportait que la combinaison de vingt-deux signes au plus : or, au onzième

siècle, les langues, l'alphabet et les littératures qui constituent notre civilisation possédaient leurs éléments fondamentaux. Il résulte de là que la réserve si nécessaire dans l'admission des trouvailles de nos indianistes n'est pas de trop en ce qui concerne l'antiquité chinoise.

En résumé, l'écriture qui est ailleurs une ressource mécanique, constituant pour la langue un secours efficace, n'est dans le chinois qu'un embarras de plus.

La langue parlée est moins avancée encore : on sait qu'elle se compose d'un très-petit nombre de mots, moins de 1500, dit M. d'Hervey ; mais l'expression de *mot* est ici abusive ; car elle donne l'idée de parties du discours, telles que nom, adjectif, verbe, etc., enfin d'une organisation de la parole. Le Chinois ignore tout cela : il ne possède ni parties du discours, ni mots proprement dits ; il n'a que des sons, et ces sons se composent d'un simple monosyllabe, invariable, inflexible, immuable, rebelle à tout progrès comme à toute doctrine. Pour en faire une langue, il a fallu adopter des dispositions conventionnelles également inflexibles, grâce auxquelles l'esprit attribue accidentellement à chaque son la valeur qu'on veut lui faire exprimer ; selon qu'il est au commencement, au milieu, ou à la fin de la phrase, (peut-on appeler cela une phrase ?) le son est un nom, un adjectif ou un verbe. Chez nous, le travail de combinaison étant effectué d'avance, on n'a qu'à se servir de mots tout faits, chez les Chinois, chacun est obligé de pratiquer incessamment le travail : nos langues sont des arsenaux très-riches, où l'on trouve toutes sortes de machines ; le Chinois est une mine très-pauvre où l'on ne trouve que des minerais ; ailleurs, la langue obéit en esclave, selon la judicieuse remarque de Boileau ; ici, elle commande en tyran et sa tyrannie n'est autre chose que la force d'inertie de la nature dépourvue d'organisation. Avec un pareil instrument, le penseur, l'écrivain est à peu près aussi à l'aise que le serait l'ouvrier qui se

poserait des menottes à l'heure du travail, ou le cheval auquel on mettrait des entraves en lui ouvrant le champ de course.

Le peuple chinois, qui est très-ancien, très-intelligent et même fort avancé dans certaines choses, ne pouvant se contenter de ses 1500 monosyllabes pour exprimer toutes ses idées, a eu recours aux combinaisons les plus ingénieuses pour en multiplier le produit : par exemple, il emploie l'accentuation, c'est-à-dire une sorte de psalmodie de convention ; si vous élevez la voix sur une syllabe, vous avez une signification ; mais si vous la baissez, vous en obtenez une autre, et si vous suspendez l'émission du son, vous produisez un troisième sens. On comprend qu'il est nécessaire de faire grande attention à la manière dont on parle et que les nuances de la passion individuelle n'ont rien à voir avec le chinois. Ou bien encore les sons s'agglomèrent par groupes déterminés : une syllabe a un sens convenu, ajoutez-en une seconde et vous aurez une troisième expression qui peut n'avoir aucun rapport d'idée avec les deux premières ; mais les Chinois ne s'y trompent point, à ce que l'on dit ; il est vrai que pour se remplir la mémoire de toutes ces belles combinaisons, il faut y passer toute sa vie. En un mot, n'ayant pas de flexions, ne pratiquant même point l'agglutination, ressource des langues imparfaites, l'idiôme chinois est réduit à accoler le mieux qu'il peut le petit nombre de sons dont il dispose ; et comme enfin, l'expression se trouve par là réduite au plus strict nécessaire, à la parcimonie la plus excessive des éléments du discours, il en résulte un incroyable laconisme bien peu fait pour développer les talents de l'orateur ; et néanmoins on arrive tant bien que mal à se faire entendre, s'il plaît à Dieu et aux auditeurs.

A ces difficultés déjà bien effrayantes, la versification en ajoute de plus terribles encore : c'est d'abord le nombre des pieds, c'est-à-dire des syllabes ; anciennement, il y en avait

quelquefois trois, ordinairement quatre pour chaque vers ; depuis lors, on a fait l'effort d'aller jusqu'à cinq, ceux qui s'en permettent sept sont des hérétiques ; il est vrai que pour traduire cinq pieds d'une syllabe, il ne nous faut guère moins de deux lignes d'un idiôme européen.

Habituellement, ces vers se réunissent par quatre, de façon à former un quatrain ayant un sens complet ; parfois les finales riment entre elles, ou bien elles présentent des assonances ; parfois encore on y introduit la césure et des particules redondantes, espèces de notes d'agrément qui ajoutent encore à la difficulté en coupant l'allure du vers selon un mode déterminé.

On a prétendu que la poésie chinoise avait une *quantité*, c'est-à-dire un mode de prononciation basée sur la durée, enfin des longues et des brèves : tout en constatant qu'il n'en est rien, M. d'Hervey reconnaît qu'elle possède mieux encore, car elle a le ton qui est la façon de psalmodier le vers. Cette gentillesse étant l'une des premières dont les hommes se soient avisés dans tous les pays et dans toutes les langues, sa persistance dans le Chinois est pour cet idiôme une garantie d'antiquité. On compte deux tons qui se subdivisent eux-mêmes en quatre ou cinq autres, entre lesquels le poète n'est libre de choisir qu'en suivant la règle, ce qui produit pour les oreilles chinoises un régal exquis.

La date du parallélisme n'est pas moins vénérable : connu de tous les peuples et de toutes les époques, antérieur à l'écriture, aux monuments, à la versification même dont il fut probablement la source originelle, on le retrouve partout, depuis les premiers livres de la bible jusques dans nos proverbes traditionnels et dans nos dictons contemporains, où il témoigne du besoin de symétrie qui est l'une des plus impérieuses tendances de notre nature. Mais les Chinois y ont introduit le comble de la perfection, et chez eux les mots, les idées n'y échappent, pas plus que les caractères graphiques.

Les mots, je l'ai dit, doivent se correspondre par le ton, par la rime et par l'assonance ; on n'a point jugé que cela fût suffisant et on a trouvé un quatrième terme : la nature abstraite ou concrète des choses auxquelles ils sont attribués est encore un élément de parallélisme ; de leur côté, les idées se groupent selon la similitude ou selon l'opposition. Enfin il n'est pas jusqu'aux caractères de l'écriture qui ne soient appelés à une comparaison de forme ou d'origine, en sorte que cet art graphique qui ne devrait intervenir dans l'expression de la pensée qu'à titre de machine de secours, à titre d'instrument matériel, compte dans la prosodie pour une difficulté de plus.

Ajoutez encore, si vous voulez, l'obligation de n'agencer le sujet, dans son plan et dans ses développements, que selon des règles plus étroites que celles d'un sonnet, plus rigoureuses que celles d'une harangue cicéronienne ; ajoutez vingt exigences du même genre et vous aurez la collection la plus curieuse, qui se puisse concevoir, de complications de toutes sortes. S'il n'y en a point davantage, n'accusez que l'exiguité du cadre et l'insuffisance de la matière : on n'y a rien ménagé et voilà trois ou quatre mille ans que le Chinois retourne en mille sens divers son bric-à-brac littéraire, pour y introduire toutes les dispositions qu'il est susceptible de recevoir.

S'il est, dans la philosophie de l'histoire, une induction d'un ordre irréprochable, c'est bien certainement celle qui base l'appréciation de l'état d'une société quelconque sur la valeur de ses produits intellectuels. C'est en vain que l'on contesterait une vérité qu'ont admise tous les âges plutôt portés à en faire abus, qu'à jamais la méconnaître. La tradition, l'usage et le raisonnement s'unissent pour formuler l'affirmation la plus complète ; le jugement qu'on porte sur l'arbre d'après le fruit n'a rien de plus légitime, car la pensée elle-même est le fruit unique de l'esprit humain.

On pourra objecter, il est vrai, que la poésie n'embrasse

que l'une des faces de la pensée et laisse parfois de côté un certain nombre des manifestations les plus importantes de notre nature. Sans rechercher si une pareille considération emprunte à de spécieux motifs ce que la réalité des choses lui refuserait peut-être, je suis prêt à concéder qu'il serait téméraire de vouloir trouver, dans un recueil de pièces où l'imagination joue un rôle aussi saillant, l'unique expression d'une époque d'ailleurs peu connue. C'est à peine si une encyclopédie bien agencée fournirait sûrement de pareilles données ; aussi telle n'est point ma visée.

En étudiant la poésie chinoise, mon dessein n'a pas été de demander au fond, à la pensée même, ce qu'on ne saurait raisonnablement en exiger ; il a eu au contraire et surtout pour but de constater le procédé, le mode de manifestation de l'idée. Posée sur ce terrain, la question acquiert un relief, la méthode prend une sûreté incontestable : en effet, par des raisons que j'ai répétées assez de fois pour me croire dispensé de les énoncer de nouveau, tandis que les idées mêmes relèvent de l'instinct et du sentiment, la forme, sous laquelle elles se produisent, appartient principalement à l'intelligence proprement dite, et par là elle est sujette à de bien plus grandes variations, parce que l'instinct et le sentiment sont spontanés et presque nécessaires, tandis que l'intelligence plus mobile flotte à tous les vents des impulsions produites par les circonstances extérieures. Cela est si exact, qu'à considérer les diverses fractions de la famille humaine qui peuvent passer pour revêtues d'une individualité plus ou moins caractérisée, on rencontrera presque toujours, soit en fait, soit en germe, soit en puissance, les mêmes tendances, les mêmes instincts, les mêmes sentiments, mais c'est surtout dans le mode d'expression que l'on remarquera les différences sur lesquelles il est possible de baser une distinction positive des aptitudes ou, si l'on veut, du génie des peuples, des races et des sociétés.

Si cette manière d'envisager la question est vraiment fondée, s'il est possible de trouver dans la poésie d'un peuple une sorte d'abrégé de sa situation littéraire, dans la littérature l'expression de la société, que devons-nous penser de la civilisation chinoise? Là gît, à mon avis, l'intérêt, le suprême intérêt du sujet qui nous occupe. Or, qu'en fait de philosophie de l'histoire, on soit monogéniste, et partisan, rationnel bien entendu, de l'unité d'évolution de l'humanité, ou que l'on se rattache au contraire de préférence aux doctrines hétérogénistes qui se plaisent à considérer comme autochthones, locaux et purement relatifs, les progrès qui caractérisent aujourd'hui chacune des races et chacun des pays qui nous sont connus; que l'on voie dans la civilisation chinoise un composé mixte dans lequel quelques-unes des données de la civilisation générale se sont trouvées modifiées et dirigées selon des conditions spéciales, ou que l'on prétende y reconnaître exclusivement des productions aborigènes entièrement isolées de ce qui se rencontre ailleurs, peu importe, la question reste la même, et je ne mentionne ces deux façons de voir que pour écarter définitivement les objections que l'une ou l'autre serait susceptible de faire naître; sans nous demander d'où vient la société chinoise, nous cherchons ce qu'elle est.

Il est incontestable que, par leur constitution physique et géographique, les contrées que nous désignons sous le nom de Chine, ou du moins une bonne partie d'entre elles, ont ce qu'il faut pour devenir le siège d'une grande nation; il n'est pas moins certain que le peuple chinois est généralement intelligent, industrieux et très-apte à s'assimiler les progrès et les avantages d'un état social fort avancé. Quelque réserve que l'on apporte à l'admission de ses traditions, quelque sévérité que l'on fasse intervenir dans la critique de ses monuments historiques, il est impossible de lui refuser une haute antiquité, impossible de ne pas reconnaître qu'il a

chronologiquement précédé dans les voies de civilisation beaucoup de nations aujourd'hui plus avancées. Comment donc expliquer la lenteur, ou même l'irrégularité de son mouvement social ? M. d'Hervey l'a indiqué lorsqu'il a dit : « Tout, dans l'organisation de la société chinoise, semble tendre vers un même but, l'immutabilité. » Eh bien ! l'appréciation est certainement juste, quant à l'apparence et à un point de vue approximatif ; en réalité, elle est incomplète et susceptible de contradiction quant à certains détails. Il n'est rien d'absolument immobile en ce monde : il faut aller dans un sens ou dans l'autre. La société chinoise a eu un mouvement constant et facilement appréciable, mais il s'en faut qu'elle ait avancé toujours : pareille à l'écrevisse, elle s'est dirigée dans toutes les directions, mais plus souvent de côté et fréquemment en arrière ; on a pu croire ainsi qu'elle ne changeait point de place. Chaque fois qu'elle s'est trouvée en possession d'un élément primordial pouvant faire souche de progrès, au lieu de le développer selon le sens droit et naturel des choses, elle s'est empressée de l'assujettir à toutes les lisières les plus propres à en arrêter l'expansion. On peut objecter que ce travers exista chez tous les peuples ; que partout ou presque partout, le culte de la forme a précédé l'étude du fond ; que du reste, ce procédé, pour illogique qu'il paraisse, est dans les prévisions de la Providence : il résulte de la constitution même de notre nature dans laquelle les sentiments, qui sont spontanés et involontaires, précèdent les connaissances positives qui sont adventices et acquises ; il répond au besoin de faire prédominer le sentiment sur la réalité, il est la sauvegarde de l'humanité.

Sans doute, le culte de la forme est une excellente chose, mais il ne faut pas en abuser ; or, la société chinoise semble n'avoir pas eu d'autre préoccupation que de porter à l'excès cette exagération : langue écrite ou parlée, éloquence et poésie, et si nous sortons de notre sujet, économie politique et

sociale, arts et usages habituels de la vie, tout, en Chine, a subi la fatale influence des règles préconçues. On dit : Cela vient des idées vénéranes de ce peuple, qui tient à ses anciennes coutumes, qui n'ose point toucher à ce qu'ont fait ses pères ; eh bien ! je crois que l'appréciation est fausse, ou du moins superficielle. Assurément, le respect du passé existe, mais croyez bien qu'il a plus de puissance comme prétexte que comme réalité. Le respect absolu du passé devrait produire l'immobilité absolue, ou plutôt, en tenant compte de la faiblesse et de la lassitude humaines, il devrait donner une lente dégénérescence, et par suite l'anéantissement. La Chine a pu éprouver une partie de ces effets, mais, dans l'ensemble, elle a marché ; elle a présenté ce singulier phénomène de l'affaiblissement dans l'ensemble, du progrès dans les détails. Trop impuissante pour rayonner au dehors, ou même pour se défendre chez elle, elle a constamment absorbé ses envahisseurs, car si son action est entravée, sa vitalité est encore immense. Cette prétendue vénération du passé n'est qu'une forme, qu'un prétexte dont se servent ceux qui dirigent les autres et qu'ils savent eux-mêmes parfaitement réduire au silence lorsque leur intérêt l'exige. Le chancre qui dévore la Chine, c'est le pédantisme, l'idée préconçue, le sophisme officiel, le préjugé autorisé sous tous ses aspects et dans toute sa puissance. C'est à ces malheureuses influences qu'elle doit sa langue écourtée, son écriture manquée, son éloquence impossible, sa poésie boiteuse et manchotte, sa philosophie poussive, son droit minutieux et timoré, ses lois étriquées, ses usages puérils, ses lettrés qui l'absorbent sans savoir s'en emparer, enfin, toute cette organisation, qui ne semble avoir été faite que pour étouffer tout ce que la nature y avait accumulé de puissance et de sentiments élevés ou généreux. La Chine a été la proie et la victime des sophistes, des raisonneurs à faux, des ergoteurs et des pédants de toute sorte, et, à voir ce qu'ils y ont fait, l'Europe, qui a couru un même

danger, doit s'estimer cent fois heureuse qu'il se soit rencontré des barbares pour venir jusques dans son sein briser la machine du même genre qu'y construisaient les écoles socratique-platoniciennes et faciliter le développement d'une civilisation émanée de la fusion du christianisme avec les progrès mêmes de l'antiquité.

Si mon appréciation de l'état de la Chine est exacte, si les causes de ses défaillances, se rattachant toutes aux questions de forme, ont laissé intacts, pour ainsi dire, le fond et l'essence de ses qualités et de ses puissances intellectuelles et physiques, ce qui précède doit être un motif non pas de défiance, mais d'espoir. Il est vrai que les sophismes prolongés finissent dans des flots de sang ; mais ils sont alors suivis d'une rénovation dont les salutaires effets sont déterminés par les circonstances au milieu desquelles l'événement s'accomplit. La révolution qui travaille ce malheureux pays est épouvantable, et l'on conçoit qu'il n'en pouvait guère être différemment dans l'état de désorganisation, de mensonge et d'erreur où il se trouvait. Mais aussi combien sont favorables les circonstances où elle s'accomplit ! La civilisation, portée sur les ailes de la vapeur, est aux portes de la Chine, elle les a forcées, elle y est entrée d'autorité, elle y a trouvé des auxiliaires puissants à côté d'ennemis épuisés. Les auxiliaires, ce sont la fécondité du sol, l'intelligence de la nation, le développement de l'industrie ; les ennemis, c'est la cohorte des vieux préjugés et surtout la résistance de ceux qui en vivent. Mais les nations, comme les hommes, ont leurs destins, il est pour toutes les aventures une heure du berger, et si celle de la Chine doit bientôt sonner, la barrière des vieilles coutumes sera un obstacle sans consistance. Espérons qu'il en sera ainsi, espérons que notre civilisation trouvera dans l'extrême Orient un nouveau gîte digne d'elle, où réalisant, sous une physionomie spéciale et avec des ressources inusitées, des progrès inattendus, elle pourra, avec

le secours du temps, nous renvoyer à son tour une partie du rayonnement qu'elle aura reçu de nous.

ALPH. CASTAING.

UN PÈLERINAGE A LA MECQUE

SOUVENIRS D'UN CROYANT

(SUITE ET FIN ¹.)

§ 2. — DESCRIPTION DE LA MECQUE ET DE LA MAISON SAINTE.

La ville de la Mecque a peu d'étendue. Elle est située au milieu d'une plaine couronnée de petites collines et de montagnes gigantesques. Le sol et les rochers, à leur aspect d'un noir cuivré, semblent brûlés depuis des siècles par un soleil de toute ardeur.

Les rues, pour la plupart fort étroites et d'une médiocre propreté, ne sont pas pavées. Les maisons sont bâties en brique, et comptent parfois jusqu'à cinq et six étages. Elles sont pour la plupart disposées pour recevoir des pèlerins qui les louent d'ailleurs à des conditions raisonnables ².

La ville est alimentée d'eau à l'aide d'un canal souterrain, dont le point de départ est situé à Arafat. Ce canal est un ouvrage de Zobeïda, femme du célèbre khalife abasside Haroun-al-Rachid. En outre, il y a, dans presque toutes les maisons, des puits qui fournissent une eau d'ailleurs assez médiocre.

Le gouverneur de l'endroit prend le titre de *Chérif de la*

¹ Voy. *Revue orientale et américaine*, t. VIII, p. 5.

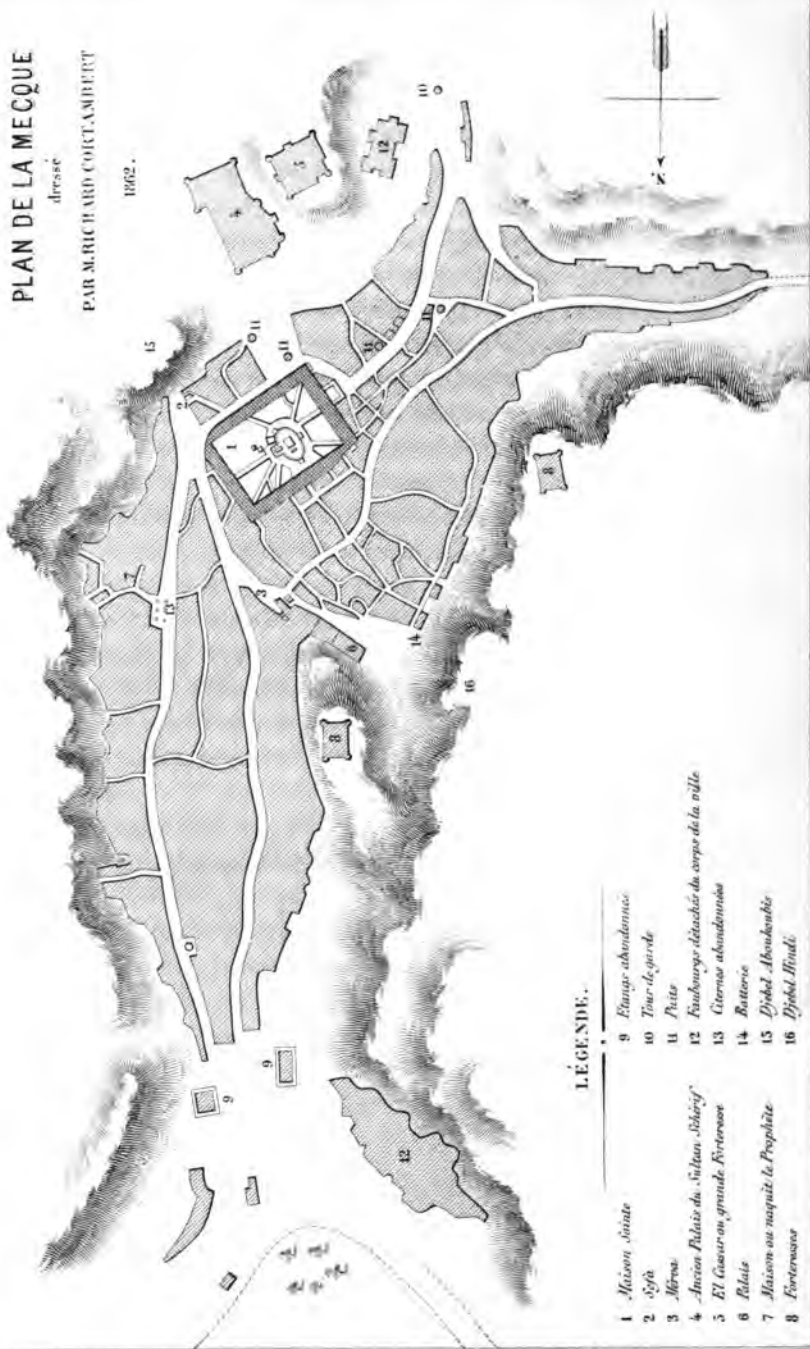
² Pour dix jours que dura le pèlerinage, notre logement nous a coûté environ une valeur de 100 francs d'argent français.

PLAN DE LA MECQUE

dressé

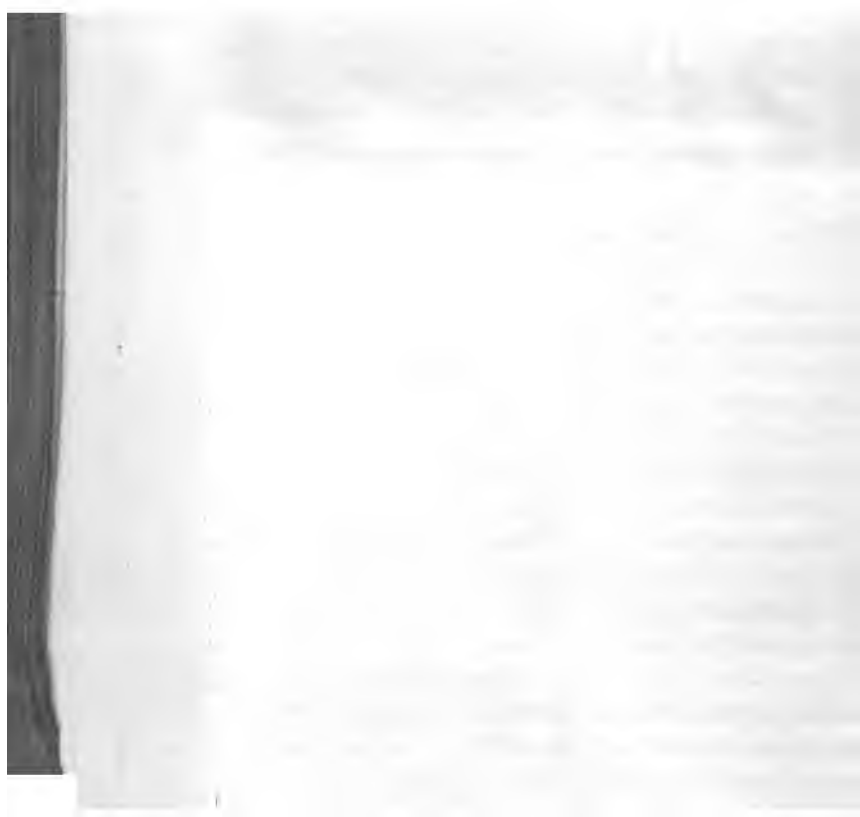
PAR M. RICHARD CORTAMBERT

1862.



LÉGENDE.

- | | |
|-----------------------------------|---|
| 1 Maison sainte | 9 Etangs abandonnés |
| 2 Sÿâ | 10 Tour de garde |
| 3 Mèssa | 11 Puits |
| 4 Ancien Palais du Sultan Schérif | 12 Finibourgs détachés du corps de la ville |
| 5 El Gassur ou grande Forteresse | 13 Citernes abandonnées |
| 6 Palais | 14 Batterie |
| 7 Maison où naquit le Prophète | 15 Djebel Aboukoubâ |
| 8 Forteresse | 16 Djebel Hindî |



Mecque et remplit une fonction héréditaire dans sa famille. Il relève directement de l'autorité du sultan. Sa résidence est un palais d'assez simple apparence, situé vers le milieu de la Sainte-Cité.

Toute espèce de produits abondent à la Mecque à l'époque du pèlerinage. On peut y acheter aussi facilement des cachemires de l'Inde que des soieries de Lyon ou de la Chine. Des fruits de tous genres y arrivent de *Taïf*, ville située à l'est de la Mecque, et qui jouit d'un climat tempéré, grâce au voisinage des montagnes qui la séparent de la Sainte-Cité. Parmi ces fruits, il faut surtout mentionner des grenades et des oranges d'une dimension peu commune, des figues, des opuntia, des dattes fraîches, etc., etc.

Le *hénâ* de la Mecque jouit à bon droit d'une grande réputation dans les pays musulmans. Ce produit provient des feuilles d'une plante de ce nom, qui, une fois sèches, sont réduites en poudre, et mélangées d'eau, de manière à former une sorte de pâte. Cette pâte nettoie parfaitement, et donne d'abord une couleur rougeâtre; mais quand on répète les onctions, la couleur devient d'un beau noir luisant. Employée pour les cheveux ou la barbe, elle les parfume, les fortifie et les teint, aussi bien que les mains. C'est aussi un excellent spécifique contre les maladies de la peau.

Les habitants sont, en général, d'un teint fortement bronzé, de constitution musculaire, et rarement gras. Les femmes surtout ont de beaux yeux noirs, et malgré leur couleur également un peu cuivrée, sont parfois fort jolies, et surtout bien constituées.

Les hommes portent un turban comme coiffure et des habits larges de soie mêlée de coton, le plus souvent rayés de diverses couleurs. Un burnous de laine, tantôt uni noir ou blanc, tantôt rayé de blanc et de fauve, et plus ou moins orné d'or, suivant la fortune de chacun, recouvre le vêtement de dessous.

Les femmes sont vêtues de soie et de mousseline de toutes couleurs : elles portent un petit pantalon et de petites babouches, ordinairement sans chaussettes. Leurs pieds conservent ainsi leur forme naturelle, qui est, du reste, très-jolie chez les Orientales. Dans le bas peuple, il est vrai, où l'on ne porte aucune chaussure, on est au contraire frappé d'un extrême contraste : les pieds sont tout couverts d'engelures, de cors et de durillons.

La *mosquée sainte* est située au centre de la ville, et un peu au-dessous de son niveau général. En descendant quelques marches, on peut s'y rendre de plusieurs quartiers. Cette mosquée figure une large place entourée d'arcades. Ces arcades forment une espèce de galerie circulaire, où les pèlerins viennent veiller et prier. A des distances inégales, on remarque six minarets, au haut desquels, cinq fois toutes les vingt-quatre heures, les *Moazzin* chantent les paroles destinées à appeler à la prière.

Au milieu de cette enceinte, se trouve la Maison sainte. C'est un bâtiment carré, bâti de pierres taillées et d'une architecture simple et sévère. Une draperie d'épaisse soie noire, au milieu de laquelle brille une large bande de broderies d'or représentant des versets du Coran, recouvre cette maison toute l'année, sauf à l'époque du pèlerinage, où on la relève à moitié à l'aide de patères et d'embrasses.

Les gardiens chargés de la conservation du monument sont, en grande partie du moins, des nègres eunuques, au nombre de plus d'une centaine. Leur uniforme de cérémonie consiste en un grand turban blanc fort élevé, et en une robe de même, uniquement blanche. Ils portent sans cesse une longue canne de cérémonie à la main, et ont un aspect sévère et imposant. La plupart sont Sunnites et se montrent pleins de mauvaise volonté pour les pèlerins Chiites qui, toutefois, en les payant largement, parviennent à conquérir leurs bonnes grâces.

L'année où je me trouvais à la Mecque, le pèlerinage avait

été interdit aux Persans, par suite de difficultés politiques survenues entre les cours de Téhéran et de Constantinople; de telle sorte que le nombre de mes compatriotes qui se trouvait en ce moment dans la Sainte-Cité, était à peine d'une vingtaine venus de Turquie et d'une vingtaine venus par le golfe Persique. Ce petit nombre de Persans ne pouvait naturellement pas faire de grandes dépenses : c'est assez dire que la malveillance fut cette fois plus grande que jamais. Un jour que je me rendais à la mosquée pour y faire mes prières, j'aperçus plusieurs de mes compatriotes, hommes et femmes, que des gardiens de la mosquée avaient assaillis et accablaient d'injures. Un de ces Persans, qui paraissait être le chef de la troupe, était violemment maltraité. Il n'en fallut pas davantage pour me mettre hors de moi-même. Aussi je profitai de l'avantage que me donnait mon costume et ma connaissance de la langue turque, à l'aide desquels ma nationalité était dissimulée, pour souffleter un des gardiens et le renverser par terre en lui demandant pourquoi il maltraitait ces pauvres pèlerins. Celui-ci s'empressa de protester en disant que c'était des *rafizi*¹. Alors je lui répondis que tous les Persans n'étaient pas des *rafizi* et que ces messieurs étaient de bons et honnêtes musulmans. C'en fut assez pour le décider à leur faire des excuses. Cette protection, inattendue de la part d'une personne qu'on prenait pour un Turc, étonna au plus haut degré mes pauvres compatriotes qui se groupèrent autour de moi pour me témoigner leur reconnaissance. Je ne tardai pas davantage à leur adresser quelques paroles de sympathie en persan, et, une fois que leur surprise eut cessé, je les comptais désormais pour des amis. J'appris bientôt qu'ils appartenaient à une grande famille de la Perse.

¹ *Rafizi*, terme qui signifie des « insulteurs », est un nom que les Sunnites donnent aux sectes, parcequ'ils prétendent qu'ils insultent les trois khalifes antérieurs à Ali.

En sortant de chacune des portes de la galerie circulaire, on trouve une allée pavée de briques qui aboutit à l'enceinte du temple. A quelques mètres de cette enceinte se trouve un cercle de poteaux, à partir duquel la place est pavée de dalles. Sur une des faces de la maison sainte se trouve une petite muraille de pierre en hémicycle, de la hauteur de trois pieds environ, et qu'on appelle *Hidjeri-Ismaïl* « l'endroit du repos d'Ismaël. » C'est là que donne la seule gouttière du temple, laquelle est couverte de feuilles d'or. On la nomme *Miza bourrehmet* « la gouttière de la miséricorde. »

Le temple n'a qu'une seule porte placée à une élévation d'environ deux mètres au dessus du niveau du sol, de manière qu'on ne peut y entrer que dans de grandes solennités; à l'époque du pèlerinage, on y adapte à cet effet une espèce d'escalier mobile en bois. La plupart des Chiïtes, par humilité, se privent d'entrer dans l'intérieur de ce sanctuaire. Moi-même je n'ai pas osé y entrer; je me suis contenté d'y jeter un coup d'œil à l'ouverture. C'est une chambre fort simple, dont on aperçoit même les poutres. Les murs sont couverts d'offrandes consistants principalement en riches tapisseries et en inscriptions saintes.

A l'angle de la mosquée qui se trouve du côté de cette porte, on voit la pierre noire qu'on y a incrustée à environ un mètre d'élévation. C'est une pierre brisée en plusieurs morceaux dans diverses circonstances qu'il serait trop long de rappeler ici. Les bords en sont garnis de feuilles d'argent.

En face de la porte, se trouve un petit monument en bois et en briques dans lequel on a placé un bloc de pierre qu'on appelle *Mâqâmi Ibrahim* « l'endroit du repos d'Abraham. » C'est ce bloc de pierre qui servait d'échaffaudage au père d'Ismaël et qui s'élevait ou s'abaissait à sa volonté lorsqu'il construisit la Maison sainte.

A quelques pas de ce monument, on rencontre une arcade qu'on appelle *Babé Béni Chûbeh* « la porte des Béni-Cheïb »,

l'une des grandes tribus arabes à l'époque de Mahomet. (Que la louange de Dieu soit sur Lui et sur Sa famille !)

Encore un peu plus loin on voit un bâtiment dans lequel est creusé le fameux puits de *Zem-Zem*, où Ismaël a fait jaillir par miracle, alors qu'il était encore enfant, la source d'eau nécessaire à son existence et à celle de sa mère. L'eau de ce puits célèbre est très limpide, mais un peu amère au goût. Quand on y est habitué cependant on la boit avec plaisir, surtout le matin. De pauvres gens remplissent durant la nuit un grand nombre de cruches avec cette eau et ils les placent dans les parvis vacants de l'enceinte où ils l'offrent dans la journée aux pèlerins altérés qui leur donnent en échange quelques petites pièces de monnaie.

D'autres monuments aux alentours du temple ont été construits pour faciliter aux Croyants, pendant le temps de la prière, les moyens de reconnaître les moments où ils doivent se prosterner.

§ 3. — LE PETIT PÈLERINAGE.

Il se fait à la Mecque deux sortes de pèlerinage. L'un d'eux, peut s'accomplir indifféremment à toutes les époques de l'année et se nomme *Hadje-Houmra* ; l'autre, qui ne peut s'accomplir qu'au 10 du mois de zilhadjia, se nomme *Hadje-tamat-teuh*. C'est ce dernier que tout Croyant, quand il en a les moyens, doit accomplir obligatoirement une fois dans sa vie.

Comme nous étions arrivés à la Mecque quelque temps avant le jour fixé pour la grande cérémonie religieuse, nous nous empressâmes d'accomplir le petit pèlerinage.

Après avoir fait des ablutions, nous nous procurâmes un guide, et avec son secours nous nous rendîmes à la Maison sainte près de laquelle nous eûmes à accomplir les cérémonies suivantes, en prononçant pendant toute leur durée les prières prescrites.

Nous traversâmes d'abord la galerie circulaire, puis la place et nous arrivâmes auprès de la Maison sainte, à l'angle où se trouve la pierre noire; puis, après avoir fait le vœu en vertu duquel on est dans la période du pèlerinage, nous commençâmes à faire sept fois le tour de la mosquée en prenant toujours la pierre noire pour centre et en ayant grand soin que notre épaule gauche fût toujours tournée du côté de la Maison sainte.

Une fois les sept tours accomplis, on doit se rendre au *Hedjeri Ismaïl* et y faire la prière indiquée; puis visiter, toujours en priant, le *Mâqâmi Ibrahim*, puis enfin se rendre entre les deux points appelés *Sefa* et *Merva*. Ces deux derniers points, séparés l'un de l'autre à une distance d'environ 400 mètres, sont placés aux deux extrémités d'une sorte de bazar en forme de rue. Il fallut parcourir également sept fois cette route d'un bout à l'autre. Vers le milieu de cette route, se trouve un espace d'une soixantaine de mètres, indiqué par deux minarets, qu'il faut traverser au pas de course sans cesser de prononcer un seul instant les prières prescrites.

Il est bien peu de tableau tout à la fois aussi original et aussi touchant que la vue de cette voie, alors que des milliers de pèlerins la parcourent en courant, en priant et en pleurant à chaudes larmes, nus-pieds, nus-têtes, tout vêtus de blanc; et cela, au milieu d'une population active et occupée de ses affaires dans les boutiques qui bordent cette longue avenue.

Sefa et *Merva*, les deux points extrêmes, sont indiqués par une arcade à laquelle on parvient en montant quelques degrés. C'est sur la route qui les réunit qu'Ismaël avait coutume de faire ses promenades ordinaires.

Après avoir ainsi achevé le *Hadje-el-houmra* ou petit pèlerinage, nous nous rendîmes à notre demeure, où, après avoir prononcé les paroles qui mettent un terme à la période du pèlerinage, nous reprîmes nos vêtements ordinaires. Les jours suivants nous allâmes chaque soir faire la prière à la Mai-

son sainte et visiter diverses mosquées ou lieux révéérés par des souvenirs historiques, en attendant le jour du grand pèlerinage qui ne tarda pas longtemps à arriver.

§ 4. — LE GRAND PÈLERINAGE.

Quand fut arrivé le temps où l'on se dispose à entreprendre le grand pèlerinage, c'est-à-dire le 8 de zilhadja, nous fîmes des ablutions et nous quittâmes nos vêtements habituels pour reprendre ceux de pèlerins. Nous eumes ensuite à accomplir les mêmes cérémonies dont nous venons de parler à propos du petit pèlerinage, avec cette seule différence que nous prononçâmes cette fois en commençant le vœu d'entrer dans la période du grand pèlerinage.

Nous dûmes ensuite nous rendre à un endroit nommé *Arafat*, qui est éloigné de la Mecque d'environ trois à quatre lieues, dans une région montagneuse. Là, on doit prendre des ablutions et passer toute la journée jusqu'à minuit à faire des prières, sans plus songer aux choses de ce monde. A minuit, nous retournâmes dans la direction de la Ville Sainte, à un endroit nommé *Macher-ul-Haram*, où l'on doit ramasser de petits cailloux en prononçant toujours les prières prescrites. C'est un spectacle véritablement bien beau et bien touchant que de voir, dans l'ombre de la nuit, plusieurs milliers d'hommes et de femmes, tous vêtus de blanc, s'oubliant les uns les autres, et ne songeant qu'à ramasser, à la lueur de petites lanternes, de petits cailloux, en gémissant et en récitant des prières. Cet imposant tableau ne se retrace jamais dans mon esprit sans qu'il soit saisi d'une vive émotion de respect et d'enthousiasme.

On doit quitter cet endroit de façon à arriver avant le lever du soleil à une autre localité appelée *Ména*, qui se trouve entre Arafat et la Mecque, au milieu d'une vallée aride et rocailleuse. C'est là qu'Abraham (Que le salut soit sur lui

et sur notre Prophète !) pour obéir à l'ordre de Dieu, voulut sacrifier son fils Ismaël ¹. Les pèlerins y établissent trois campements. Le premier est présidé par le Chérif de la Mecque et se compose des indigènes du pays ; le second, présidé par l'Emir-Hadj de la caravane de Damas, réunit les pèlerins de toutes les contrées qui se sont groupés autour de lui ; le troisième enfin, présidé par l'Emir-Hadj de la caravane du Caire, comprend les pèlerins venus d'Egypte et des côtes de la Méditerranée.

Or, il y a dans cette vallée plusieurs petites mosquées, dont la principale est appelée mosquée de *Khif*, dans chacune desquelles chaque pèlerin doit faire la prière prescrite. Puis, une fois qu'il s'est acquitté de ce devoir, il doit se rendre successivement sur trois points indiqués par une petite colonne construite en pierre, et qui peut mesurer environ 2 mètres d'élévation. Ces petites colonnes rappellent les trois stations où le démon chercha à tenter Ismaël et à l'engager à se soustraire au sacrifice dont Dieu voulait le rendre victime. Les pèlerins, en commémoration de ce fait, et comme pour rappeler comment le fils d'Abraham repoussa l'Esprit des ténèbres, doivent jeter contre les colonnes les petits cailloux qu'ils ont ramassés la veille à Macher-ul-Haram, en prononçant des malédictions contre Satan.

Lorsque cette cérémonie est terminée, chacun procède au sacrifice d'un mouton, en souvenir du sacrifice d'Abraham. On sait que tout bon musulman ne peut se dispenser, quand il en a les moyens, de faire ce sacrifice une fois par an, le dixième jour du mois de zilhadja, que, pour cette raison, on appelle fête du sacrifice.

Ce sont les nomades qui fournissent les moutons, souvent au nombre de 100,000, dont on a besoin pour ce grand sa-

¹ *Ismaël*, selon les Musulmans. Isaac, selon les Chrétiens.

crifice. On a remarqué, parmi les habitants des envirops de la Mecque, que ceux qui négligeaient de présenter ce jour-là leurs moutons dans la vallée de *Ména*, les perdaient infailliblement dans le courant de l'année. Aussi, pour éviter cette punition du ciel, chacun se fait-il un devoir d'y amener tous les moutons qu'il possède ¹. Il en arrive ainsi une telle foule que, non-seulement il n'en manque point pour le sacrifice, mais encore qu'il en retourne des quantités considérables dans les étables.

On se demandera sans doute ce que devient la chair de tant de moutons sacrifiés en un jour. En voici l'explication : Lorsqu'on arrive, le 10 de zilhadjia, à *Ména*, au point du jour, on voit toute la plaine environnante et les rochers des montagnes jonchés des corps des nomades nègres, hommes et femmes, qui attendent endormis l'arrivée des pèlerins, et auxquels se distribue cette immense quantité de viande, qui fournit à ces malheureux la subsistance pendant la plus grande partie de l'année.

Ces nègres nomades ont un aspect misérable. Les hommes sont absolument nus, si l'on ne compte point une cordelette qui leur sert de ceinture, et dont quelques franges couvrent tant bien que mal les parties. Les femmes n'ont pour se couvrir qu'une pauvre chemise ; les uns et les autres sont munis d'un gros sac en cuir, pour y mettre leurs provisions, et d'une gourde pour y conserver de l'eau.

Une fois les moutons distribués aux nègres nomades, ceux-ci s'empressent de les dépecer à l'aide d'un mauvais couteau, puis en déposent les morceaux sur les rochers, qui sont sans cesse brûlants, et où ils se dessèchent en peu de minutes de façon à pouvoir se conserver pendant longtemps.

En l'espace d'une heure ou deux, un tableau palpitant se

¹ Les moutons, en cette circonstance, se vendent à vil prix, souvent de 2 à 3 francs.

déroule aux yeux. Pendant que les pèlerins, le couteau en main et en récitant des prières, s'occupent à égorger les moutons du sacrifice, les nègres les entourent en foule pour en arracher au plus vite quelques débris : il arrive souvent même que le pèlerin n'a pas encore achevé l'opération que la moitié du mouton est enlevée par les plus agiles de ces nomades. Puis, en un instant, ces viandes découpées couvrent les rochers des montagnes, qui deviennent rouges de la chair des animaux massacrés.

Le soir, une grande illumination et des feux d'artifice, où les chefs des trois camps s'efforcent de déployer le plus de luxe possible, couronnent la cérémonie du pèlerinage. Des salves de canon, auxquelles répondent les échos furibonds des montagnes voisines et la fusillade des Arabes nomades campés sur les rochers, sont tirées pendant toute la durée de la fête.

Dès le lendemain, les pèlerins se hâtent de quitter *Ména*, afin d'éviter les fièvres et le choléra qui, très-souvent, éclatent le jour même de ces immenses hécatombes, le sang et les entrailles des moutons entraînant après eux des miasmes fétides qui corrompent affreusement l'air et produisent ces maladies, surtout lorsque la cérémonie a lieu en été. Quand le choléra éclate à Ména, le fléau prend des proportions extraordinaires, et c'est par milliers qu'on compte les victimes.

Arrivés à la Mecque, les Chiites font un nouveau pèlerinage dans la Maison sainte, lequel s'appelle *Hadje-nésa* « le pèlerinage de la femme. » Les épouses de ceux qui omettent ce pèlerinage se trouvent par la Loi dégagées religieusement des liens conjugaux.

Une fois cette cérémonie terminée, les chefs des caravanes indiquent le jour du départ, et les pèlerins nomades se disséminent dans leurs directions respectives. La marche de la caravane est la même pour le retour que pour l'aller ; mais la caravane du Caire doit se rendre de Djoudeïdah à Médine, où elle s'arrête huit à dix jours.

La ville de Médine, entourée d'un mur d'enceinte avec des tourelles bâties de terre et des fossés, est plus étendue que celle de la Mecque et d'une construction analogue à cette dernière, si ce n'est qu'autour de la ville on y remarque beaucoup de jardins, des groupes de palmiers et les arbres à fruits des régions tropicales.

Nous avons établi notre campement hors de la ville où se trouvait également la caravane de Damas.

La principale curiosité de Médine, est le tombeau du Prophète (que la louange de Dieu soit sur Lui et sur Sa famille !) qui se trouve auprès de la grande mosquée, dans une partie de l'édifice qui faisait primitivement partie de la maison de Mahomet. (que la louange de Dieu soit sur Lui et sur Sa famille !)

Le tombeau est entouré de grilles d'environ 15 mètres de large sur 25 de long. L'une est de fer, la grille intérieure est d'argent.

Le tombeau est recouvert de bois sur lequel est placée une couverture en gros satin noir ornée sur une largeur de 50 centimètres de lettres d'or, reproduisant des versets du Coran. Dans la même enceinte du tombeau se trouvent les restes mortels d'Abou-Bekr et d'Omar.

Cette mosquée a plusieurs portes donnant dans différents quartiers de la ville. Le pèlerinage ne consiste que dans les prières qu'on va faire près du tombeau, ainsi que dans la mosquée.

On doit également visiter, pour faire sa prière, les petites mosquées disséminées dans la ville et à ses alentours, et entre autres endroits le cimetière de *Bagi*, dans lequel se trouvent quatre des petits-fils du Prophète (Que la louange de Dieu soit sur Lui et sur Sa famille !) ainsi que de sa fille *Fathema*¹ (Que le salut soit sur Elle et sur notre Prophète !), mais la situation positive de ce tombeau n'est pas certaine et

¹ La femme de Ali.

il est deux endroits où on croit la trouver. L'usage veut qu'on y fasse également quelques prières.

Une fois ce nouveau pèlerinage terminé, les caravanes reprennent, dans le même ordre qu'en allant, leur route, qui doit les reconduire, l'une à Damas, l'autre au Caire. Les pèlerins qui veulent prendre la voie de mer se rendent à *Yambou*, port situé sur la mer Rouge, d'où l'on peut se rendre facilement soit en Egypte, soit en Perse, soit aux Indes.

Le colonel MOHSEIN-KHAN.

MÉMOIRE

SUR LES

RELATIONS DES ANCIENS AMÉRICAINS

AVEC LES PEUPLES DE L'EUROPE, DE L'ASIE ET DE L'AFRIQUE.

(Premier article.)

Si l'on remonte le cours des âges au delà de quatre siècles, le vaste continent retrouvé par Christophe Colomb se présente à notre imagination comme un sphinx aux profondes et décevantes énigmes. Les études américaines, trop négligées du monde savant, recèlent en effet la solution de plusieurs des grandes questions historiques de l'humanité. Non-seulement on apprendra par elles à connaître de vieilles et importantes civilisations qui se sont développées, pendant de longs siècles, sans le secours efficace des civilisations de l'ancien monde, mais encore on y trouvera les moyens de résoudre le vaste problème de l'origine des races, des religions, des arts et du langage. Mais pour exploiter une mine si riche et si féconde, il faudrait plus de laborieux pionniers

de la science, que n'en possède encore l'américanisme. Une foule de documents précieux, qu'il conviendrait d'examiner point par point, de commenter avec critique, et parfois de traduire des langues à peu-près inconnues dans lesquelles ils sont écrits, ne peuvent, dans les conditions insuffisantes qui nous sont faites aujourd'hui, qu'être rapidement analysés ou même seulement mentionnés. Il en résulte de graves inconvénients, dont le moindre n'est pas l'injuste méfiance que les érudits portent à nos études. Cette méfiance cessera lorsque les instruments de travail, les ouvrages de philologie, les reproductions de manuscrits et d'imprimés rares et fondamentaux seront dans les mains de toutes les personnes curieuses de s'initier à l'archéologie américaine.

Dans le Mémoire que nous offrons aux antiquaires qui aiment comme nous l'histoire ancienne et primitive du Nouveau-Monde, nous nous proposons de passer successivement en revue plusieurs des grandes questions qui ont été soulevées sur les rapports des peuples du vieux continent avec cet autre double continent, situé à l'ouest de l'Atlantique et qui paraîtra un jour moins jeune qu'on ne le croit à présent.

Si ces recherches parviennent à augmenter le nombre des érudits envieux de déchiffrer les annales anté-colombiennes, si elles attirent de nouveaux adeptes vers les études qui ont toujours captivé notre esprit, si enfin elles nous assurent la bienveillance des savants compétents, nous les ferons suivre de la publication de plusieurs documents originaux dont nous avons acquis la possession et qui dissipent, au moins en partie, les ténèbres qui règnent sur les premiers temps de l'histoire indigène du Mexique et de l'Amérique centrale.

I

CONNAISSANCES DES EGYPTIENS ET DES GRECS
AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Une des premières et des plus intéressantes questions qui se présentent dans le cadre que nous nous sommes tracé, est assurément celle de savoir si les Anciens ont connu, avant l'ère chrétienne, l'existence d'un continent au delà des mers, à l'ouest de l'Europe, et s'il reste quelques traces philologiques de l'Amérique antique dans les auteurs grecs et latins.

Or, je crois qu'il résulte de la compulsion des écrivains de l'antiquité : 1° que l'Amérique était connue de leur temps, mais plutôt comme une contrée oubliée, que comme une contrée en voie de découverte; 2° que, dans la haute antiquité, non-seulement il y avait eu des relations fréquentes entre les deux continents, mais aussi que L'EUROPE A REÇU SA CIVILISATION PRIMITIVE DE L'AMÉRIQUE¹. Voyons sur quelles preuves cette importante proposition peut être fondée.

Les témoignages anciens relatifs à la connaissance de l'Amérique sont nombreux, mais il en est un, sur lequel d'ailleurs on a déjà beaucoup discoursu, qui nous énonce expressément la proposition que nous venons de poser. Ce témoignage, c'est celui de Platon. Mais avant d'examiner les arguments qu'on a fait valoir pour le fortifier ou pour l'affaiblir, commençons, comme il entrera toujours dans notre manière de voir, de présenter textuellement les pièces du procès sous les yeux du lecteur.

¹ J'apprends avec plaisir, pendant la correction de mes épreuves, qu'un avant-américaniste, M. Brasseur de Bourbourg, est de cet avis. Voyez l'Avant-propos de sa *Grammaire de la langue quiché*, p. 14.

Le témoignage de Platon sur l'existence d'un vaste continent au delà de l'Atlantique, où vivait une nation puissante, nous est d'abord fourni par le grand philosophe, dans un dialogue, où il rapporte sur ce sujet les paroles d'un prêtre égyptien¹, par la bouche de son aïeul Critias, disciple de Solon, le fameux législateur athénien et l'un des sept sages de la Grèce. L'autorité sur laquelle repose ce qui suit, ne laisse donc pas d'être quelque peu respectable :

Πολλὰ μὲν οὖν ὑμῶν καὶ μεγάλα ἔργα τῆς πόλεως τῇδε γεγραμμένα θαυμάζεται πάντων μὴν ἓν ὑπερέχει· μεγεθὲι καὶ ἀρετῇ· λέγει γὰρ τὰ γεγραμμένα, ὅσῃν ἡ πόλις ὑμῶν ἔπαυσέ ποτε δύναμιν ὕδρι πορευομένην ἅμα ἐπὶ πᾶσαν Εὐρώπην καὶ Ἀσίαν, ἔξωθεν ὁρμηθεῖσαν ἐκ τοῦ Ἀτλαντικοῦ πελάγους. Τότε γὰρ πορεύσιμον ἦν τὸ ἐκεῖ πέλαγος· νῆσον γὰρ πρὸ τοῦ στόματος εἶχεν, ὃ καλεῖται ὡς φατε ὑμεῖς Ἡρακλέους στήλας· ἡ δὲ νῆσος ἅμα Λιβύης ἦν καὶ Ἀσίας μείζων, ἐξ ἧς ἐπιβατὸν ἐπὶ τὰς ἄλλας νήσους τοῖς τότε ἐγένετο πορευομένοις, ἐκ δὲ τῶν νήσων ἐπὶ τὴν καταντικρὺ πᾶσαν ἡπειρον, τὴν περὶ τὸν ἀληθινὸν ἐκεῖνον πόντον. Τάδε μὲν γὰρ, ὅσα ἐντὸς τοῦ στόματος οὗ λέγομεν, φαίνεται λι-

Or, parmi tant de grandes actions de votre ville, dont la mémoire se conserve dans nos livres, il y en a une surtout qu'il faut placer au dessus de toutes les autres. Ces livres nous disent quelle puissante armée Athènes a détruite, armée qui, *venue à travers la mer Atlantique*, envahissait insolemment l'Europe et l'Asie; car cette mer était alors navigable, et il y avait au devant du détroit, que vous appelez les colonnes d'Hercule, une île plus grande que la Libye et l'Asie². De cette île on pouvait facilement passer aux autres îles, et de celles-là à tout le continent qui borde tout autour la mer intérieure; car ce qui est en deçà du détroit dont nous parlons ressemble à un port

¹ On sait que Platon revint d'Egypte, où il s'était fait initier, dit-on, aux mystères de la grande doctrine hermétique, vers la fin du quatrième siècle avant notre ère. — ² Cf. Strabon, II, Proclus, p. 24.

μὴν στενὸν τινα εἶσπλουν ἔχων· ἐκεῖνο δὲ πέλαγος ὄν-
τως ἢ τε περιέχουσα αὐτὸ γῆ
παντελῶς ἀληθῶς ὀρθότατ' ἂν
λέγοιτο ἡπειρος. Ἐν δὲ δὴ τῇ
Ἀτλαντίδι νήσῳ ταύτῃ με-
γάλη συνέστη καὶ θαυμαστὴ
δύναμις βασιλέων, κρατοῦσα
μὲν ἀπάσης τῆς νήσου, πολ-
λῶν δὲ ἄλλων νήσων καὶ με-
ρῶν τῆς ἡπείρου· πρὸς δὲ τού-
τοις ἔτι τῶν ἐντὸς τῇδε Λι-
βύης μὲν ἦρχον μέχρι πρὸς
Αἴγυπτον, τῆς δὲ Εὐρώπης
μέχρι Τυρρηνίας. Αὕτη δὴ πᾶσα
ξυναθροισθεῖσα εἰς ἓν ἡ δύνα-
μις τὸν τε παρ' ὑμῖν καὶ τὸν
παρ' ἡμῖν καὶ τὸν ἐντὸς τοῦ στό-
ματος πάντα τόπον μιᾷ ποτὲ
ἐπεχείρησεν ὁρμῇ δουλοῦσθαι.
Τότε οὖν ὑμῶν, ὦ Σόλων, τῆς
πόλεως ἡ δύναμις εἰς ἅπαντας
ἀνθρώπους διαφανῆς ἀρετὴ τε
καὶ ῥώμη ἐγένετο· πάντων γὰρ
προστάσα εὐψυχία καὶ τέχναις
ὅσαι κατὰ πόλεμον, τὰ μὲν
τῶν Ἑλλήνων ἡγουμένη, τὰ δ'
αὐτὴ μονωθεῖσα ἐξ ἀνάγκης
τῶν ἄλλων ἀποστάντων, ἐπὶ
τοὺς ἐσχάτους ἀφικομένη χι-
νδύνους, κρατήσασα μὲν τῶν
ἐπιόντων, τρόπαια ἔστησε,
τοὺς δὲ μήπω δεδουλωμένους
διεχώλυσε δουλωθῆναι, τοὺς
δ' ἄλλους, ὅσοι κατοικοῦμεν ἐν-
τὸς ὄρων Ἡρακλείων, ἀφθόνως
ἅπαντας ἡλευθέρωσεν. Ὑστέρω
δὲ χρόνῳ σεισμῶν ἐξαισίων καὶ
κατακλυσμῶν γενομένων, μιᾶς
ἡμέρας καὶ νυκτὸς χαλεπῆς

ayant une entrée étroite : mais
c'est là une véritable mer, et
la terre qui l'environne, un
véritable continent. Dans cette
île Atlantide régnaient des
rois d'une grande et mer-
veilleuse puissance; ils avaient
sous leur domination l'île en-
tière, ainsi que plusieurs au-
tres îles et quelques parties
du continent. En outre, en
deçà du détroit, ils régnaient
encore sur la Libye jusqu'à
l'Égypte, sur l'Europe jus-
qu'à la Tyrrhénie. Toute cette
puissance se réunit un jour
pour asservir d'un seul coup,
notre pays, le vôtre et tous
les peuples situés de ce côté
du détroit. C'est alors qu'é-
clatèrent au grand jour la
vertu et le courage d'Athènes.
Cette ville avait obtenu, par
sa valeur et sa supériorité
dans l'art militaire, le com-
mandement de tous les Hel-
lènes. Mais, ceux-ci ayant été
forcés de l'abandonner, elle
brava seule les plus grands
dangers, arrêta l'invasion,
érigea des trophées, préserva
de l'esclavage les peuples en-
core libres et rendit à une en-
tière indépendance tous ceux
qui, comme nous, demeurent
en deçà des colonnes d'Her-
cule. Dans la suite de grands
tremblements de terre et des
inondations engloutirent, en
un seul jour et en une fatale

ἐπελθούσης, τότε παρ' ὑμῖν μάχιμον πᾶν ἄθρόον ἔδν κατὰ γῆς, ἥ τε Ἀτλαντὶς νῆσος ὡσαύτως κατὰ τῆς θαλάσσης δῦσα ἠφανίσθη· διὸ καὶ νῦν ἄπορον καὶ ἀδιερεύνητον γέγονε τοῦκεῖ πέλαγος, πηλοῦ κάρτα βραχέος ἐμποδῶν ὄντος, ὃν ἡ νῆσος ἰζομένη παρέσχετο. nuit, tout ce qu'il y avait chez vous de guerriers; l'île Atlantide disparut sous la mer; aussi depuis ce temps la mer est-elle devenue inaccessible et a-t-elle cessé d'être navigable par la quantité de limon que l'île abîmée a laissé à sa place ¹.

Aux données que renferme le fragment rapporté ci-dessus, Platon ajoute des renseignements beaucoup plus explicites sur l'Atlantide dans un autre dialogue, connu sous le nom de *Critias*. Nous citerons également les passages de ce dialogue qui tiennent au cœur même de notre sujet :

Πάντων δὴ πρῶτον, μνησθῶμεν ὅτι τὸ κεφάλαιον ἦν ἐννακισχίλια ἔτη ἀφ' οὗ γεγονώς ἐμηνύθη πόλεμος τοῖς θ' ὑπὲρ Ἡρακλείας στήλας ἔξω κατοικοῦσι καὶ τοῖς ἐντὸς πᾶτιν· ὃν δεῖ νῦν διαπεραίνειν. Τῶν μὲν οὖν ἡδε ἡ πόλις ἄρξασα καὶ πάντα τὸν πόλεμον διαπολέμησασα ἐλέγετο, τῶν δ' οἱ τῆς Ἀτλαντίδος νήσου βασιλεῖς, ἦν δὴ Λιδύης καὶ Ἀσίας μεῖζω νῆσον οὖσαν ἔφαμεν εἶναί ποτε, νῦν δὲ ὑπὸ σεισμῶν δῦσαν ἄπορον πηλὸν τοῖς ἐνθένδε ἐκπλέουσιν ἐπὶ τὸ πᾶν πέλαγος, ὥστε μηκέτι πορεύεσθαι, κωλυτὴν παρασχεῖν.

Remarquons d'abord qu'en somme, il y a neuf mille ans qu'il s'éleva une guerre générale entre les peuples qui sont en deçà et ceux qui sont au-delà des colonnes d'Hercule. Il faut que je vous la raconte. Athènes, notre patrie, fut à la tête de la première ligue, et à elle seule acheva toute cette guerre. L'autre était dirigée par les rois de l'Atlantide. Nous avons déjà dit que *cette île était plus grande que l'Afrique et l'Asie*, mais quelle a été submergée par des tremblements de terre et qu'à sa place on ne rencontre plus qu'un limon qui arrête les navigateurs, et rend la mer impraticable.

¹ *Timée*, traduction de M. Victor Cousin, t. XII, p. 111 et suiv.

..... Οὕτω δὲ καὶ τὴν νῆ-
 σον Ποσειδῶν τὴν Ἀτλαντίδα
 λαχὼν ἐκγόνους ἑαυτοῦ κατώ-
 χισεν ἐκ θνητῆς γυναικὸς γεν-
 νήσας ἐν τινὶ τόπῳ τοιῷδε τῆς
 νήσου· πρὸς θαλάττης μὲν· κα-
 τὰ δὲ μέσον πάσης πεδίου ἦν, ὃ
 δὴ πάντων πεδίων κάλλιστον
 ἀρετῇ τε ἰκχνὸν γενέσθαι λέ-
 γεται. Πρὸς τῷ πεδίῳ δὲ αὖ
 κατὰ μέσον, σταδίου ὡς πεντή-
 κοντα ἀφροστὸς, ἦν ὄρος βραχὺ
 πάντη. Τούτῳ δ' ἦν ἐνοικος
 τῶν ἐκεῖ κατ' ἀρχὰς ἐκ γῆς
 ἀνδρῶν γεγονότων Εὐήνωρ μὲν
 ὄνομα, γυναικὶ δὲ συνοικῶν
 Λευκίππῃ· Κλειτὴν δὲ μονογενῆ
 θυγατέρα ἐγεννησάσθην. Ἡ δὲ
 δ' εἰς ἀνδρὸς ὥραν ἡκούσης τῆς
 κόρης ἢ τε μήτηρ τελευτᾷ καὶ
 ὁ πατήρ· αὐτῆς δὲ εἰς ἐπιθυ-
 μίαν Ποσειδῶν ἐλθὼν ξυμμίγ-
 νεται, καὶ τὸν γήλορον ἐν ᾧ
 κατώχιστο, ποιῶν εὐερκῇ πε-
 ριρρήγνυσι κύκλῳ, θαλάττης
 γῆς τε ἐναλλάξ ἐλάττους μεί-
 ζους τε περὶ ἀλλήλους ποιῶν
 τροχούς, δύο μὲν γῆς, θαλάτ-
 της δὲ τρεῖς οἷον τορνεύων ἐκ
 μέσης τῆς νήσου, πάντη ἴσον
 ἀφροστῶτας, ὥστε ἄδατον ἀν-
 θρώποις εἶναι· πλοῖα γὰρ καὶ
 τὸ πλεῖν οὕτω τότε ἦν. Αὐτὸς
 δὲ τὴν τε ἐν μέσῳ νῆσον, οἷα δὲ
 θεὸς, εὐμαρῶς διεκόσμησεν,
 ὕδατα μὲν διττά· ὑπὸ γῆς ἄνω
 πηγαῖα χομίσας, τὸ μὲν θερμὸν,
 ψυχρὸν δὲ ἐκ κρήνης ἀπορρέον
 ἕτερον, τροφὴν δὲ παντοίαν
 καὶ ἰκανὴν ἐκ τῆς γῆς ἀναδι-

..... L'Atlantide étant
 donc échue à Neptune, il
 plaça dans une partie de cette
 île des enfants qu'il avait eus
 d'une mortelle. C'était une
 plaine située près de la mer
 et vers le milieu de l'île, la
 plus fertile des plaines. A
 cinquante stades plus loin, et
 toujours vers le milieu de l'île,
 était une montagne peu élevée.
 Là, demeurait avec sa femme
 Leucippe, Evénor, un des
 hommes que la terre avait au-
 trefois engendrés. Ils n'avaient
 d'autres enfants qu'une fille,
 nommée Clito, qui était nu-
 bile quand ils moururent tous
 deux. Neptune en devint épris
 et s'unit à elle. Puis, pour
 clore et isoler de toutes parts
 la colline qu'elle habitait, il
 creusa à l'entour un triple
 fossé rempli d'eau, enserrant
 deux remparts dans ses replis
 inégaux, au centre de l'île, à
 une égale distance de la terre,
 ce qui rendait ce lieu inacces-
 sible. Car on ne connaissait
 alors ni les vaisseaux ni l'art
 de naviguer. En sa qualité de
 Dieu, il embellit aisément l'île
 qu'il venait de former. Il fit
 couler deux sources, l'une
 chaude, et l'autre froide, et
 tira du sein de la terre des
 aliments variés et abondants.
 Cinq fois Clito le rendit père
 de deux jumeaux, qu'il éleva.
 Ensuite, ayant divisé l'île en

δοὺς. Παίδων δὲ ἀρρένων πέντε γενέσεις διδύμους γεννησάμενος ἐθρέψατο καὶ τὴν νῆσον τὴν Ἀτλαντίδα πᾶσαν δέκα μέρη κατανείμας τῶν μὲν πρεσβυτάτων τῷ προτέρῳ γενομένῳ τὴν τε μητρῴαν οἰκῆσιν καὶ τὴν κύκλῳ λῆξιν, πλείστην καὶ ἀρίστην οὖσαν, ἀπένειμε, βασιλέα τε τῶν ἄλλων κατέστησε, τοὺς δὲ ἄλλους ἄρχοντας, ἐκάστῳ δὲ ἀρχὴν πολλῶν ἀνθρώπων καὶ πολλῆς χώρας ἔδωκεν· ὀνόματα δὲ πᾶσιν ἔθετο, τῷ μὲν πρεσβυτάτῳ καὶ βασιλεῖ τοῦτο, οὗ δὴ καὶ πᾶσα ἡ νῆσος τό τε πέλαγος ἔσχεν ἐπωνυμίαν, Ἀτλαντικὴν λεχθὲν, ὅτι τοῦνομ' ἦν τῷ πρώτῳ βασιλευσάντι τότε Ἀτλας· τῷ δὲ διδύμῳ μετ' Ἀτλάντῃν τε γενομένῳ, λῆξιν δὲ ἄρα τῆς νήσου πρὸς Ἡρακλείων σπηλῶν εἰληχότι ἐπὶ τὸ τῆς Γαδειρικῆς νῦν χώρας κατ' ἐκεῖνον τὸν τόπον ὀνομαζομένης, Ἑλληνιστὶ μὲν Εὐμηλον, τὸ δ' ἐπιχώριον Γάδειρον· ὅπερ ἂν τὴν ἐπὶ κλῆσιν ταύτην ὄνομα παράσχοι. Τοῖν δὲ δευτέρῳ γενομένῳ τὸν μὲν Ἀμφήρη, τὸν δὲ Εὐαίμονα ἐκάλεσε· τρίτοισ δὲ, Μνησέα μὲν τῷ προτέρῳ γενομένῳ, τῷ δὲ μετὰ τοῦτον Αὐτόχθονα· τῶν δὲ τετάρτων Ἐλάσιππον μὲν τὸν πρότερον, Μήστορα δὲ τὸν ὕστερον· ἐπὶ δὲ τοῖς πέμπτοις τῷ μὲν ἔμπροσθεν Ἀζάς ὄνομα ἐτέθη, τῷ δ' ὕστερῳ Διαπρε-

dix parties, il donna à l'aîné du premier couple la demeure de sa mère, avec la verte et riche campagne qui l'entourait; il l'établit roi sur tous ses frères; il fit au dessous de lui chacun d'eux souverain d'un grand pays et de nombreuses populations. Il leur donna à tous des noms. L'aîné, le premier roi de cet empire, fut appelé *Atlas*, et c'est de lui que l'île entière et la mer Atlantique qui l'environne ont tiré leur nom. Son frère jumeau eut en partage l'extrémité de l'île la plus voisine des colonnes d'Hercule. Il se nommait dans la langue du pays *Gadirique*, c'est-à-dire, en Grec « Eumèle »; et c'est de lui que le pays prit le nom de *Gadire*. Il appela les enfants des secondes couches, *Amphère*, et *Euémon*, et ceux du troisième, *Mnésée* et *Autochthone*; dans le quatrième couple de jumeaux, l'aîné fut nommé *Elasippe*, et le second *Mestor*; enfin les derniers étaient *Azès* et *Diaprépès*. Les fils de Neptune et leurs descendants demeurèrent dans ce pays pendant une longue suite de générations, et leur empire s'étendait sur un grand nombre d'autres îles et même en deçà du détroit, comme nous l'avons déjà dit, jusqu'à l'Egypte et la Tyrhrénie. La postérité d'At-

πῆς. Οὗτοι δὴ πάντες αὐτοί τε καὶ ἔχγονοι τούτων ἐπὶ γενεὰς πολλὰς ὥκουσιν ἄρχοντες μὲν πολλῶν ἄλλων κατὰ τὸ πέλαιος νήσων, ἔτι δὲ, ὥσπερ καὶ πρότερον ἐρρήθη, μέχρι τε Αἴγυπτον καὶ Τυρρηνίαν, τῶν ἐν τὸς δεῦρο ἐπάρχοντες. Ἀτλαντος δὴ πολὺ μὲν ἄλλο καὶ τίμιον γίγνεται γένος, βασιλεὺς δὲ ὁ πρεσβύτατος αἰεὶ τῷ πρεσβυτάτῳ τῶν ἐκγόνων παραδιδούς ἐπὶ γενεὰς πολλὰς τὴν βασιλείαν διέσωζον, πλουτοὶ μὲν κεκτημένοι πλήθει τοσοῦτον, ὅσος οὔτε πῶ πρόσθεν ἐν δυναστείαις τισὶ βασιλέων γέγονεν, οὔτε ποτὲ ὕστερον γενέσθαι ῥάδιος· κατεσκευασμένα δὲ πάντα ἦν αὐτοῖς, ὅσα ἐν πόλει καὶ ὅσα κατὰ τὴν ἄλλην χώραν ἦν ἔργον κατασκευασθαι. Πολλὰ μὲν γὰρ διὰ τὴν ἀρχὴν αὐτοῖς προσήειν ἔξωθεν, πλεῖστα δὲ ἡ νῆσος αὐτῇ παρέχετο εἰς τὰς τοῦ βίου κατασκευάς, πρῶτον μὲν ὅσα ὑπὸ μεταλλείας ὀρυττόμενα στερεὰ καὶ ὅσα τηχτὰ γέγονε· καὶ τὸ νῦν ὀνομαζόμενον μόρον, τότε δὲ πλέον ὀνόματος ἦν τὸ γένος ἐκ γῆς ὀρυττόμενον ὀρειχάλκου κατὰ τόπους πολλοὺς τῆς νήσου, πλὴν χρυσοῦ τιμιώτατον ἐν τοῖς τότε ὄν· καὶ ὅσα ὕλη πρὸς τὰ τεκτόνων διαπονήματα παρέχεται, πάντα φέρουσα ἄφθονα, τὰ τε αὖ περὶ τὰ ζῶα ἱκανῶς ἡμερὰ καὶ ἄγρια τρέφουσα. Καὶ δὴ καὶ ἐλεφαν-

las se perpétua, toujours vénérée : le plus âgé de la race laissait le trône au plus âgé de ses descendants, et ils conservèrent ainsi le pouvoir dans leur famille pendant un grand nombre de siècles. Ils avaient amassé plus de richesses qu'aucune royale dynastie n'en a possédée ou n'en possédera jamais; enfin, ils avaient en abondance dans la ville et dans le reste du pays tout ce qu'ils pouvaient désirer. Bien des choses leur venaient du dehors, à cause de l'étendue de leur empire; mais l'île produisait elle-même presque tout ce qui est nécessaire à la vie; d'abord tous les métaux solides et fusibles; et ce métal même dont nous ne connaissons aujourd'hui que le nom, *l'Orichalque*, était alors plus qu'un vain nom; on en trouvait des mines dans plusieurs endroits; après l'or, c'était le plus précieux des métaux. L'île fournissait aux arts tous les matériaux dont ils ont besoin. Elle nourrissait un grand nombre d'animaux domestiques et de bêtes sauvages, entre autres des éléphants en grande quantité, et elle donnait leur pâture aux animaux des marais, des lacs et des fleuves, à ceux des montagnes et des plaines, et aussi à l'éléphant, tout énorme et tout vorace qu'il est. Elle

των ἦν ἐν αὐτῇ γένος πλεῖστον. νομὴ γὰρ τοῖς τε ἄλλοις ζώοις, ὅσα καθ' ἑλὴ καὶ λίμνας καὶ ποταμούς, ὅσα τ' αὖ κατ' ὄρη καὶ ὅσα ἐν τοῖς πεδίοις νέμεται, ξύμπασι παρῆν ἄδην, καὶ τούτῳ κατὰ ταῦτα τῷ ζώῳ, μεγίστῳ πεφυκότει καὶ πολυβορωτάτῳ. Πρὸς δὲ τούτοις, ὅσα ἐνὶ ὁδῷ τρέφει που γῆ τὰ νῦν, ῥιζῶν ἢ χλόης ἢ ξύλων ἢ χυλῶν στακτῶν εἴτε ἀνθῶν εἴτε καρπῶν, ἔφερε τε ταῦτα καὶ ἔφερθεν εἷ. Ἔτι δὲ τὸν ἡμέρον καρπὸν, τὸν τε ξηρὸν, ὃς ἡμῖν τροφῆς ἕνεκά ἐστι, καὶ ὅσοις χάριν τοῦ σίτου προσχρώμεθα — καλοῦμεν δὲ αὐτοῦ τὰ μέρη ὄσπρια — καὶ τὸν ὅσος ξύλινος, πώματα καὶ βρώματα καὶ ἀλείμματα φέρων, παιδιᾶς τε ὃς ἕνεκα ἡδονῆς τε γέγονε δυσθησαύριστος ἀροδρῶν καρπός, ὅσα τε παραμύθια πλησμονῆς μεταδύσπια ἀγαπητὰ κάμνοντι τίθεμεν, ἅπαντα ταῦτα ἢ τότε ποτὲ οὔσα ὑφ' ἡλίῳ νῆσος ἱερὰ καλὰ τε καὶ θαυμαστὰ καὶ πλήθεσιν ἄπειρα ἔφερε. Ταῦτα οὖν λαμβάνοντες πάντα παρὰ τῆς γῆς κατεσχευάζοντο τὰ τε ἱερὰ καὶ τὰς βασιλικὰς οἰκίσεις καὶ τοὺς λιμένας καὶ τὰ νεώρια καὶ ξύμπασαν τὴν ἄλλην χώραν, τοιαῦτα ἐν τάξει διαχοσμοῦντες.

Τοὺς τῆς θαλάττης τροχούς, οἳ περὶ τὴν ἀρχαίαν ἦσαν μητρόπολιν, πρῶτον μὲν ἐγεφύρωσαν, ὁδὸν ἔξω καὶ ἐπὶ τὰ

produisait et entretenait tous les parfums que la terre porte aujourd'hui dans diverses contrées : racines, herbes, plantes, sucs découlant de fleurs et de fruits. On y trouvait aussi le fruit que produit la vigne, celui qui nous sert de nourriture solide, avec tous ceux que nous employons en guise de mets; et dont nous désignons toutes les espèces par le nom commun de légumes; ces fruits ligneux qui offrent à la fois de la boisson, de la nourriture et des parfums; ces fruits à écorce, difficiles à conserver, et qui servent aux jeux de l'enfance; ces fruits savoureux que nous servons au dessert pour réveiller l'appétit quand l'estomac est rassasié; tels sont les divins et admirables trésors que produisait en quantité cette île qui florissait alors quelque part sous le soleil. Avec ces richesses que le sol leur prodiguait, les habitants construisirent des temples, des palais, des ports, des bassins pour les vaisseaux; enfin, ils achevèrent d'embellir leur île dans l'ordre que je vais dire.

Leur premier soin fut de jeter des ponts sur les fossés qui entouraient l'ancienne métropole, et d'établir ainsi

Βασιλεία ποιοῦμενοι. Τὰ δὲ βασιλεία ἐν ταύτῃ τῇ τοῦ θεοῦ καὶ τῶν προγόνων κατοικήσει κατ' ἀρχὰς ἐποιήσαντο εὐθύς, ἕτερος δὲ παρ' ἑτέρου δεχόμενος. κεκοσμημένα κοσμῶν, ὑπερβάλλετο εἰς δύναμιν αἰετὸν ἐμπροσθεν, ἕως εἰς ἑκπληξίν μεγεθεσι κάλλεσσι τε ἔργων ἰδεῖν τὴν οἴκησιν ἀπειργάσαντο. Διῶρυχα μὲν γὰρ ἐκ τῆς θαλάττης ἀρχόμενοι τρίπλεθρον τὸ πλάτος, ἑκατὸν δὲ ποδῶν βάθος, μῆκος δὲ πεντήκοντα σταδίῳ, ἐπὶ τὸν ἐξωτάτω τροχὸν συνέτρησαν, καὶ τὸν ἀνάπλουν ἐκ τῆς θαλάττης ταύτῃ πρὸς ἑκείνον ὡς εἰς λιμένα ἐποιήσαντο, διελόντες στόμα ναυσὶ ταῖς μεγίσταις ἱκανὸν εἰσπλεῖν. Καὶ δὴ καὶ τοὺς τῆς γῆς τροχούς, οἳ τοὺς τῆς θαλάττης διεῖργον, κατὰ τὰς γεφύρας διεῖλλον ὅσου μᾶλλον τριήρει διέκπλουν εἰς ἀλλήλους, καὶ κατεστέγασαν ἄνωθεν, ὥστε τὸν ὑπόπλουν κάτωθεν εἶναι. τὰ γὰρ τῶν τῆς γῆς τροχῶν χεῖλη βάθος εἶχεν ἱκανὸν ὑπερέχον τῆς θαλάττης. Ἦν δὲ ὁ μὲν μέγιστος τῶν τροχῶν, εἰς ὃν ἡ θάλαττα συνετέτρητο, τριστάδιος τὸ πλάτος, ὁ δ' ἐξῆς τῆς γῆς ἴσος ἐκείνῳ. τοῖν δὲ δευτέροις ὁ μὲν ὑγρὸς δυοῖν σταδίῳ πλάτος, ὁ δὲ ξηρὸς ἴσος αὖ πάλιν τῷ πρόσθεν ὑγρῷ. σταδίου δὲ ξηρὸς ἴσος αὖ πάλιν τῷ πρόσθεν ὑγρῷ. σταδίου δὲ ὁ περὶ αὐτὴν τὴν ἐν μέσῳ νῆσον

des communications entre la demeure royale et le reste du pays. Ils avaient de bonne heure élevé ce palais à la place même qu'avaient habité le Dieu de leurs ancêtres. Les Rois qui le recevaient tour à tour en héritage ajoutaient sans cesse à ses embellissements, et s'efforçaient de surpasser leurs prédécesseurs; et ils firent tant, qu'on ne pouvait voir, sans être stupéfait d'admiration la grandeur et la beauté de leurs travaux. Ils creusèrent d'abord, depuis la mer jusqu'à l'enceinte extérieure, un canal de trois arpents de largeur sur cent pieds de profondeur et cinquante stades de longueur; et pour qu'on y put entrer en venant de la mer, comme dans un port, ils lui laissèrent une embouchure navigable aux plus grands vaisseaux, puis dans les digues qui séparaient entre eux les fossés, ils percèrent à côté des ponts, des tranchées assez larges pour le passage d'une seule trirème; et, comme de chaque côté de ces tranchées les digues s'élevaient à une assez grande hauteur au dessus de la mer, ils jetèrent d'un bord à l'autre des toits qui permirent aux vaisseaux de naviguer à couvert. Le plus grand des fossés circulaires, celui qui commu-

περιθέων. Ἡ δὲ νῆσος, ἐν ᾗ τὰ βασιλεια ἦν, πέντε σταδίων τὴν διάμετρον εἶχε. Ταύτην δὲ κύκλῳ καὶ τοὺς τροχοὺς καὶ τὴν γέφυραν πλεθριαίαν τὸ πλάτος οὖσαν ἔνθεν καὶ ἔνθεν λιθίνῳ περιεβάλλοντο τείχει, πύργους καὶ πύλας ἐπὶ τῶν γεφυρῶν κατὰ τὰς τῆς θαλάττης διαβάσεις ἐκασταχόσε ἐπιστήσαντες. Τὸν δὲ λίθον ἔτεμνον ὑπὸ τῆς νήσου κύκλῳ τῆς ἐν μέσῳ καὶ ὑπὸ τῶν τροχῶν ἔξωθεν καὶ ἐντός, τὸν μὲν λευκόν, τὸν δὲ μέλανα, τὸν δὲ ἐρυθρὸν ὄντα· τέμνοντες δὲ ἅμα ἀπειργάζοντο γεωσοίκους κοίλους διπλοῦς ἐντός, κκτηρεφεῖς αὐτῇ τῇ πέτρᾳ.

niquait avec la mer, avait trois stades de large, ainsi que l'enceinte de terre qui venait après lui. Les deux enceintes suivantes, l'une d'eau, l'autre de terre avaient chacune deux stades, et la dernière celle qui entourait l'île n'avait qu'une stade de largeur; enfin l'île elle-même où se trouvait le palais avait un diamètre de cinq stades. Ils revêtirent d'un mur de pierre le pourtour de l'île, les digues circulaires, et les deux côtés de la tranchée qui avait un arpent de largeur; et ils établirent des tours et des portes à l'entrée des voûtes sous lesquelles on avait livré un passage à la mer. On se servit, pour ces constructions, de pierres blanches, noires et rouges que l'on tira des flancs mêmes de l'île et des deux côtés intérieurs et extérieurs des digues; et, tout en exécutant ces fouilles, on creusa pour les navires, dans l'intérieur, deux bassins profonds, auxquels le rocher lui-même servait de toit.

.... Πληθος δὲ, τῶν μὲν ἐν τῷ πεδίῳ χρησίμων πρὸς πόλεμον ἀνδρῶν ἐτέταχτο τὸν κλήρον ἕκαστον παρέχειν ἄνδρα ἡγεμόνα, τὸ δὲ τοῦ κλήρου μέγεθος εἰς δέκα δεκάκεις ἦν στάδια, μυριάδες δὲ ξυμπάντων τῶν κλήρων ἦσαν ἑξ· τῶν δὲ ἐκ τῶν ὀρέων καὶ τῆς ἄλλης χώρας

..... Quant au service militaire et au contingent que devaient fournir les habitants de la plaine en état de porter les armes, on avait réglé que chaque division élirait et fournirait un chef. Ces divisions avaient chacune cent stades, et on comptait soixante mille

ἀπέραντος μὲν ἀριθμὸς ἀνθρώπων ἐλέγετο, κατὰ δὲ τόπους καὶ κώμας εἰς τούτους τοὺς κλήρους πρὸς τοὺς ἡγεμόνας ἅπαντες διενενέμηντο. Τὸν οὖν ἡγεμόνα ἦν τεταγμένον εἰς τὸν πόλεμον παρέχειν ἕκτον μὲν ἄρματος πολεμιστηρίου μόριον εἰς μύρια ἄρματα, ἵππους δὲ δύο καὶ ἀναβάτας, ἔτι δὲ ξυνωρίδα χωρὶς δίφρου καταβάτην τε σμικρασπίδα καὶ τὸν ἀμφοῖν μετ' ἐπιδάτην τοῖν ἵπποιν ἡνίοχον ἔχουσιν, ὀπλίτας δὲ δύο καὶ τοξότας σφενδονήτας τε ἑκατέρους δύο, γυμνήτας δὲ λιθοβολοὺς καὶ ἀκοντιστάς τρεῖς ἑκατέρους, ταύτας δὲ τέτταρας εἰς πλήρωμα διακοσίων καὶ χιλίων νεῶν. Τὰ μὲν οὖν πολεμιστήρια οὕτω διετέτακτο τῆς βασιλικῆς πόλεως, τῶν δὲ ἐννέα ἄλλα ἄλλως, ὁ μακρὸς ἂν χρόνος εἴη λέγειν.

Τὰ δὲ τῶν ἀρχῶν καὶ τιμῶν ὧδ' εἶχεν ἐξ ἀρχῆς διακοσμηθέντα. Τῶν δέκα βασιλείων εἴς ἕκαστος ἐν μὲν τῷ καθ' αὐτὸν μέρει κατὰ τὴν αὐτοῦ πόλιν τῶν ἀνδρῶν καὶ τῶν πλείστων νόμων ἦρχε, κολάζων καὶ ἀποκτιννύς ὅντιν' ἐθελήσειεν.

divisions. Les habitants des montagnes et des autres parties de l'air pire étaient, dit-on, innombrables. On les divisa également suivant les localités et les habitations, en divisions particulières, ayant chacune leur chef. Chacun des chefs contribuait pour la sixième partie d'un chariot, afin de maintenir le nombre des chars de guerre à dix mille. Il fournissait en outre deux chevaux avec leurs cavaliers, un attelage de deux chevaux sans le char, un combattant armé d'un petit bouclier, un autre pour conduire les chevaux, deux fantassins pesamment armés, deux archers, deux frondeurs, deux fantassins armés à la légère, puis des soldats armés de pierres, d'autres de javelots, trois de chaque espèce, et quatre marins pour la flotte de douze cents voiles. Telle était l'organisation militaire de la capitale. Quant aux neuf autres provinces, comme elles avaient chacune leurs institutions particulières, il serait trop long de vous en parler.

Voilà de quelle manière la magistrature et l'administration étaient réglées dans l'origine. Chacun des dix rois avait dans sa province un pouvoir absolu sur les hommes et sur la plupart des lois ; il pouvait

infliger à son gré toute espèce de peine et même la mort.

..... Οἱ δὲ δι' ἐνιαυτοῦ πέμπτου, τότε δὲ ἐναλλάξ ἑκ- του, συνελέγοντο, τῷ τε ἀρτίῳ καὶ τῷ περιττῷ μέρος ἴσον ἀπονέμοντες, ξυλλεγόμενοι δὲ περὶ τε τῶν κοινῶν ἐδουλεύοντο καὶ ἐξήταζον. εἴ τίς τι παρα- βαίνοι, καὶ ἐδίκασον.

.....Ces rois se rassem- blaient tour à tour au bout de cinq ans et ensuite au bout de six ans, pour faire alterner le nombre pair et le nombre impair. Dans cette assemblée, ils délibéraient sur les affaires publiques, examinaient si l'un d'eux avait violé la loi et le jugeaient.

..... Νόμοι δὲ πολλοὶ μὲν ἄλλοι περὶ τὰ ἱερὰ τῶν βασι- λέων ἐκάστων ἦσαν ἴδιοι, τὰ δὲ μέγιστα μήτε ποτὲ ὄπλα ἐπ' ἀλλήλους οἴσειν, βοηθήσειν τε πάντας, ἂν ποῦ τις αὐτῶν ἐν τινὶ πόλει τὸ βασιλικὸν κα- ταλύειν ἐπιχειρῇ γένος, κοινῇ δὲ, καθάπερ οἱ πρόσθεν βου- λευόμενοι τὰ δόξαντα περὶ πο- λέμου καὶ τῶν ἄλλων πράξεων, ἡγεμονίαν ἀποδιδόντες τῷ Ἀτλαντικῷ γένει. Θανάτου δὲ τὸν βασιλέα τῶν συγγενῶν μη- δενὸς εἶναι κύριον, ὃν ἂν μὴ τῶν δέκα τοῖς ὑπὲρ ἡμισυ δοκῇ.

..... Il y avait beaucoup d'autres lois qui se rappor- taient à chacun des rois; voici les principales. Il leur était défendu de porter les armes les uns contre les autres, et tous devaient se réunir contre celui qui avait tenté de chasser de ses états l'une des races royales. Ils devaient se rassembler comme leurs ancê- tres pour délibérer en commun sur la guerre et les autres affaires importantes en laissant toutefois l'autorité principale à la branche directement issue d'Atlas. Le chef suprême ne pouvait condamner à mort l'un de ses parents sans le con- sentement de la majorité des autres rois ¹.

Il est évident que la première objection qu'on a pu faire contre la vaste portée historique de ces passages du divin philosophe, a été qu'ils étaient l'œuvre de son imagination.

¹ *Critias*, traduction de M. Victor Cousin, t. XII.

Cependant un critique a dit, non sans beaucoup de raison, qu'on inventait infiniment moins qu'on est d'habitude porté à le croire. Homère n'a jamais inventé l'*Iliade*; il n'a fait que recueillir les traditions de son temps et les orner : ces traditions reposaient sur un fonds de vérité. Ce qu'il a raconté de ses héros était tissé sur un canevas parfaitement vrai, les couleurs étaient vraies, les fils seuls de ses broderies avaient reçu des noms fictifs. Le maître d'Aristote, dans ce qu'il nous a rapporté de l'Atlantide, a certainement cherché à embellir son récit : il est impossible qu'un esprit aussi supérieur, aussi profond, aussi préoccupé des grands problèmes de l'humanité, ait jamais pu consentir à perdre son temps en composant sur une telle matière d'aussi puérils mensonges. « Si Platon, dit Bailly, avait créé ce peuple, ou du moins le tableau de ses idées pour le montrer en exemple, Platon, qui a bâti le monde avec les 5 corps réguliers de la géométrie, Platon qui, dans ses méditations métaphysiques, a fondé sur le nombre 3 la perfection divine et la génération humaine, n'eut pas manqué de donner à son peuple créé ses propres idées, et n'aurait point, en attribuant aux Atlantes de l'indifférence pour les nombres mystérieux, frondé l'antiquité toujours à genoux devant le nombre impair ¹. »

Mais on se demandera comment il peut se faire que les Anciens ne nous parlent pas davantage d'un pays qui, d'après l'écrit de Platon, a dû jouer un rôle considérable dans l'histoire de l'humanité. Le fait n'a cependant rien d'illicite. Ce n'est pas le maître d'Aristote qui nous parle en son propre nom de l'Atlantide, comme d'un fait connu de son temps : ce sont les paroles d'un prêtre de Saïs qui en avait puisé les fondements dans les archives que les sages de l'antique Egypte conservaient dans les salles secrètes des temples, et

¹ *Lettres sur l'Atlantide*, p. 46.

² Cf. Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh*, p. 130, n.

où se trouvaient consignées les annales primitives des nations. Or, les écrivains de la Grèce et de Rome sont unanimes pour nous vanter non-seulement la haute sagesse et les lumières des prêtres égyptiens, mais encore leur profonde érudition et les richesses écrites qu'ils cachaient dans leurs sanctuaires. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'ils aient pu conserver des chroniques d'époques oubliées.

Et d'ailleurs, si nous manquons de documents suffisants sur la guerre des Atlantes et sur leur patrie l'Atlantide, c'est sans doute parce qu'il s'agit de temps extrêmement reculés. Alexandre de Humboldt l'a parfaitement compris quand il a insisté sur la nécessité de rechercher « l'antiquité d'un mythe qu'A TORT ON A CRU UNE FICTION de la vieillesse de Platon ¹. » Or, il est avéré, d'une part, que l'Amérique est un continent extrêmement ancien, d'abord par sa constitution géologique, ensuite par son histoire qui sort de nos jours des ténèbres où elle était plongée. Le professeur Agassiz remarque que la géologie trouve en Amérique des signes terrestres du plus grand archaïsme ; et sir Charles Lyell établit sur de nombreux faits que la rivière Mississippi coule dans son lit actuel depuis plus de cent mille années ². « Tous les faits, dit à son tour Morton, sont contre la supposition que l'Amérique ait pu être une triste solitude abandonnée par le Créateur pendant des milliers d'années, tandis que l'autre moitié du monde était fertile et habitée par des êtres organisés ³. » Si donc l'Amérique est un continent si ancien, il a dû nécessairement être peuplé de bonne heure et déjà occupé par des nations

¹ *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau-Continent* ; t. I, p. 177.

² *Second visit to the United-States*, part. II, p. 188 ; Cf. Dr Bennet Dowler, *Tableaux of New-Orleans*, 1852, p. 8-17 ; Dickeson and Brown, *Cypress Timber of the Mississippi*, 1848, p. 3.

³ Dans Nott et Gliddon, *Types of Mankind*, p. 274.

civilisées, à l'époque où l'Égypte était dans sa splendeur. L'histoire proprement dite du Mexique, par exemple, qui au commencement de notre siècle, ne remontait guère au delà de deux ou trois cents ans avant la conquête, est aujourd'hui reportée, grâce aux travaux des savants, au commencement de l'ère chrétienne ¹; et il n'y a guère à douter que de nouvelles investigations permettent de la reculer encore bien avant dans la nuit des temps². D'un autre côté, ce n'est pas le Mexique (la contrée de l'Amérique sur laquelle il reste le plus de documents anciens) qui a dû avoir la plus ancienne civilisation : il a su seulement en mieux conserver les témoignages écrits ou sculptés. Le Brésil, où se sont accomplies de terribles commotions volcaniques, a très-probablement porté une population active et avancée, que de violentes révolutions terrestres ont anéantie ou chassée dans les forêts intérieures, où elles sont retombées dans la barbarie. — Il n'est pas moins avéré, d'autre part, que l'histoire de l'Europe, aux époques primitives où florissaient les initiations sacrées de la vallée du Nil, était à peine connue du reste du monde, et qu'en dehors de ce qu'en pouvaient savoir les prêtres égyptiens, il n'y avait que des données vagues qui ne peuvent exclure d'autres témoignages de l'antiquité, par cela seul que ceux-ci seraient également vagues. Le récit de Platon repose sur un fonds de vérité qu'il serait absurde de repousser : on peut se plaindre seulement que nos connaissances soient trop imparfaites pour le faire entrer dans le domaine de la topographie positive; d'ailleurs, le nom même de l'*Atlantide* trahit ce qu'il est ; et, quand nous cherchons son origine, nous arrivons au cœur de cette Amérique qu'il désignait il y a bien des siècles. Cette origine, nous ne


¹ Voyez M. de Rosny, dans la *Revue orientale et américaine*, t. VI, (Comptes rendus), p. 109.

² Jefferson pense que les nations de l'Amérique sont d'une antiquité bien supérieure aux nations asiatiques « of greater antiquity than those of Asia. »

la trouverions nulle part, si ce n'était en Mexicain, où *atl* signifie « eau », d'où est venue l'idée de contrée maritime. Ne sait-on pas aussi qu'il existait encore, à l'époque de la conquête et sur l'isthme de Panama, la ville d'*Atlun*. Enfin la description que donne Platon de l'Atlantide ne coïncide-t-elle pas de la façon la plus étonnante avec ce que nous savons de l'empire de *Xibalba*, des dix rois soumis au sceptre de *Hun-Camé* et de *Vukub-Camé*, de la fameuse inondation mentionnée dans leurs annales¹, etc. ?

Des similitudes également singulières mais incontestables se rencontrent dans la théologie et jusque dans le langage des anciens Américains et des anciens Grecs. Le nom de Dieu, par exemple, en Mexicain *teo* ou *téotl*, n'est-il pas évidemment le mot *θεός* de la langue hellénique ? Le mot « vie », en Othomi *byy*, ne rappelle-t-il pas de suite le grec *βίος*, etc.

L'usage des anciens Scythes d'enlever la peau et les cheveux de la tête de leurs ennemis se retrouve identiquement chez les Américains.

Une identité non moins frappante se remarque dans le titre que portaient les Pharaons d'Égypte et les Incas du Pérou. Les signes hiéroglyphiques  qui précèdent les noms des souverains égyptiens, répondent absolument au titre de « Fils du Soleil » dont se glorifiaient les souverains péruviens. — Diverses légendes de la mythologie égyptienne et grecque se retrouvent en Amérique avec les plus singuliers rapports. M. de Charencey a notamment découvert la fable d'Orphée chez les Indiens de la Nouvelle-France.

Divers noms propres d'hommes, de titres, ou de localités signalent d'une manière aussi singulière les affinités de l'ancien et du nouveau monde. Sans parler de *Thulé*, nom des indigènes du Darien, qui rappelle l'*ultima Thulé*, on ren-

¹ Brasseur de Bourbourg, *Popol-Vuh*, Introduction, p. cxxix.

contre beaucoup de dénominations évidemment sémitiques. A part celles qui ont été relevées dans les précieux documents dont on doit la publication au célèbre lord Kingsborough ¹, des témoignages récents viennent confirmer l'exactitude de ces assimilations. M. Brasseur de Bourbourg et d'autres voyageurs ont été frappés de retrouver dans des villages indiens du Guatemala des costumes absolument arabes et juifs. D'ailleurs, il est des noms de tribu, entr'autres celui des *Beni-Xono*², dans lesquels on reconnaît tout d'abord une dénomination sémitique aussi bien que dans les noms propres suivants des annales américaines : *Ali-Biiba* (עלי בביא), *Aben-Amichey* (אבן חמשי), *Ab rayba*³ (אב רבע) ou (אב רב), *Balam Agab* (אבגלם אב), *Gumarcuah* (אבגלם אב), etc., etc.

Les affinités qui existent entre les anciens habitants de l'Irlande et les Indiens de l'Amérique ne sont pas moins significatives. Le vocabulaire même de ces nations séparées par l'Atlantique semble fournir des rapports incontestables. En voici quelques exemples empruntés à l'ancienne langue irlandaise⁴ et à la langue algonkine :

	ALGONKIN	IRLANDAIS
viens ici	<i>ta koucim</i>	<i>tar c' uigim</i>
approche	<i>ma unia</i>	<i>me uait' nig'e</i> (prononcé uani)
c'est charmant	<i>bi laoua</i>	<i>bi luaig'</i> (Le g ne se prononce pas)
cette chose	<i>kak ina</i>	<i>cac' sini</i>
tout	<i>kak eli</i>	<i>cac' uile</i>
grand combattant	<i>oki ma</i>	<i>oig' mac't</i>
meurtre	<i>nip</i>	<i>nid</i>
ce	<i>gik</i>	<i>gac'</i>
eau	<i>isca</i>	<i>uisce</i>

¹ *Antiquities of Mexico*, published by Aglio.

² En Arabe بني, *béni* « fils de » (Hébreu : בני); par exemple : Beni-Israel, Beni-Zeïyan, etc.

³ Voy. Herrera, *Histor. general*, decad. I, lib. ix, cap. 6.

⁴ Valencey, *Grammar of the Ibero-Celtic or Irish language*, Introduction.

	ALGONKIN	IRLANDAIS
île	<i>inis</i>	<i>inis</i>
fendre	<i>bogo</i>	<i>bog</i>
mensonge	<i>ga</i>	<i>gai</i>
ours	<i>makaun</i>	<i>mag'-g'am'uin</i> (prononcé <i>mag'awuin</i>)

Ces rapprochements linguistiques coïncident remarquablement avec la présence de remparts et autres constructions antiques de l'Irlande qui offrent une ressemblance frappante avec les anciens monuments des États-Unis et de l'Amérique du Sud ¹.

Les comparaisons de la langue basque et des autres langues primitives de l'Europe avec les langues américaines semblent appelées à des résultats également intéressants pour la linguistique et pour l'ethnographie. Entre beaucoup d'autres exemples d'affinités du vocabulaire de ces divers idiômes, nous citerons les suivantes :

je ou moi	lénapé : <i>ni</i> inkilik : <i>kwi</i> kadyak : <i>kwi</i>	basque : <i>ni</i> basque : <i>gou</i> (nous)
toi	— : <i>ki</i>	— : <i>ki</i> berber : <i>ki</i>
il	— : <i>nekama</i>	— : <i>nelham</i>
homme	sourikois : <i>kessoua</i>	basque : <i>gizon</i> kirghise : <i>kizi</i>
froid	mexicain : <i>itzlic</i> (rad. <i>itz</i>)	basque : <i>otza</i>
rivage	othomi : <i>kahti</i>	lapon : <i>kadde</i>
petit	totonak : <i>khuta</i> mexicain : <i>tepiton</i>	basque : <i>guti</i> — : <i>tipia</i>
blanc	quichée : <i>yurak</i>	— : <i>churia</i>

¹ Bradford, *American antiquities*, p. 365.

campagne	abïpon : <i>nepark</i>	basque : <i>park</i>
vivant	othomi : <i>byy</i>	— : <i>bicia</i>
mauvais	tarahum : <i>tsetu</i>	— : <i>zilula</i>
bas	miami : <i>matakke</i>	finnois : <i>matta</i>
trois	caribe : <i>iroua</i>	basque : <i>hirua</i>
quatre	aztek : <i>nawi</i>	lapon : <i>nyelyé</i>
femme	ancien aztek : <i>siguall</i>	étrusque : <i>sek</i> , (fille)
homme	dial. eskimaux : <i>tan</i>	breton : <i>dan</i>
tête	dakota : <i>ba</i>	turc : <i>baz</i>
œil	inkilik : <i>ôga</i>	allemand : <i>Auge</i>
nez	— : <i>nizikh</i>	latin : <i>nasus</i>
jeune	— : <i>youngak</i>	anglais : <i>young</i>
oui	coropo : <i>ya</i>	allemand : <i>ya</i>
femme	— : <i>boëman</i>	anglais : <i>woman</i>
manger	coroado : <i>manjé</i>	français : <i>manger</i>
ami	lénapé : <i>elangomel</i>	basque : <i>lagoun</i>
année	péruvien : <i>ouata</i>	swomi : <i>vouoté</i>
	—	ostyak : <i>ouét</i>
	—	tchouktchis : <i>yout</i>
bateau	détroit de Davis : <i>kayak</i>	samoyède : <i>kayak</i>
bois	lénapé : <i>hittouk</i> (arbre)	turc : <i>odoun</i>
	chippeway : <i>ittig</i>	
bon	aztek : <i>yektli</i>	— : <i>yeg</i>
brûler	lénapé : <i>ségatchek</i> (ardent)	lapon : <i>sakkat</i>
chanter	inkilik : <i>atua</i>	turc : <i>æt</i>
chien	tchéroké : <i>keïra</i>	swomi : <i>koïra</i>
œuf	kadyak : <i>manik</i>	lapon : <i>monné</i>
qui ?	— : <i>kinna</i>	suomi : <i>ken</i>
	inkilik : <i>kina</i>	turc : <i>kim</i>
venir	dakota : <i>ouva</i>	suomi : <i>youva</i>
cerf	trib. canad. : <i>original</i>	basque : <i>oregñ</i>
chair, viande	aztek : <i>nakatl</i>	esthonien : <i>neka</i>
chat	quiché : <i>més</i>	ostyak : <i>moetsek</i>
ciel	pokonchi : <i>cakh</i>	turc : <i>goek</i>
sable	lénapé : <i>legaw</i>	basque : <i>légar</i>
rivière	détroit de Davis : <i>kog</i>	samoyède : <i>kigué</i>
rouge	aztek : <i>kostik</i>	turc : <i>kitsit</i>

soleil	lénapé : <i>kicis</i>	tchérémisse : <i>ketché</i>
poisson	péruvien : <i>khalla</i>	swomi : <i>kala</i>
lapin	aztek : <i>totchtli</i>	tongouse : <i>tawchaki</i> ¹

Il nous eût été facile d'étendre considérablement la liste de ces affinités linguistiques entre l'ancien et le nouveau continent, mais nous eussions dépassé les limites dans lesquelles nous avons dû resserrer notre travail. Il est certain qu'on peut attribuer au hasard un certain nombre de ces ressemblances, mais il en est aussi quelques-unes de si frappantes qu'on ne peut s'empêcher d'en tenir un compte sérieux. Il nous restera à nous, ou à d'autres linguistes plus autorisés, à tracer plus tard l'histoire et les transformations nécessaires des racines identiques dans les deux mondes. Cette étude, toute prématurée qu'elle puisse paraître, est déjà possible dans une certaine mesure, et nous essaierons bientôt de l'établir par quelques exemples concluants.

Des faits qui précèdent, il paraît résulter, ce me semble, d'une manière incontestable, d'abord que les Anciens avaient connaissance d'un vaste continent à l'ouest de l'Europe et au delà des mers, à une époque antérieure à l'ère chrétienne, ensuite que des relations ont existé entre les habitants des deux continents; et il y a tout lieu de croire que les navigateurs de l'*internum mare* traversaient souvent le *fretum Herculeum* pour se rendre aux îles Canaries, aux îles Açores et de là en Amérique. « Les découvertes faites depuis longtemps, dit Jefferson, ont suffi pour démontrer qu'un passage d'Europe en Amérique a toujours été praticable, même dans les temps anciens où la navigation était la plus imparfaite ². »

¹ Nous devons quelques-uns de ces rapprochements à l'obligeance du savant américaniste M. de Charencey, qui a entrepris la composition d'un vocabulaire étendu pour la comparaison des langues de l'ancien monde et de l'Amérique.

² *Notes on the State of Virginia*. London, 1787.

Nous avons dit en commençant que nos recherches nous avaient convaincu que non seulement les Anciens avaient eu des relations avec l'Amérique, mais encore que c'était de ce vaste continent que l'Europe tirait sa civilisation primitive. Plusieurs ordres de faits nous ont conduit à cette conviction.

Cette proposition peut paraître au premier coup-d'œil paradoxale, et elle le serait en réalité, si elle voulait dire que nous tirons notre origine, nos mœurs, nos coutumes de ce grand continent transatlantique. Je ne suppose pas que telle ait pu être un seul instant la pensée de nos savants prédécesseurs quand ils ont émis cette idée, d'ailleurs sans la faire reposer sur aucun fait pour l'établir. Il est indispensable qu'on comprenne bien qu'il s'agit de la population primitive de l'Europe, antérieure aux grandes migrations indiennes dont le génie fécond a répandu ces étincelles de progrès qui ont allumé les brillants foyers de la Grèce et de l'Italie ; et encore s'agit-il seulement des populations riveraines de l'Atlantique, depuis la côte de Guinée jusqu'en Irlande. D'autres populations, les Basques et les Finnois, par exemple, — également antérieurs sur le territoire européen aux nations qu'ils ont refoulés et ont grandi à leurs dépens, — paraissent au contraire avoir fourni des migrations à l'Amérique, où on trouve des traces évidentes de leur passage. Les Madingos de la côte d'Afrique semblent aussi avoir partagé le sort de ces migrations.

La haute antiquité de l'Amérique, de son organisation en société et en états puissants, de ses religions, de ses sciences et de ses arts, qui offre de si singulières analogies avec l'Égypte des Pharaons¹ ; l'autochthonie de certaines races américaines reconnue par les naturalistes² et consignée dans les histo-

¹ Cf. Athanase Kircher, *Mundus subterraneus* ; Dom Eguara, *Bibliotheca mexicana*, etc. Voy. également les écrits sur ce sujet de Huet et de Sigüenza.

² Notamment par Blumenbach, *De generis humani varietate nativa* ; Cf. Cuvier, *Règne animal*, t. 1^{er}, p. 55.

riens¹ ; le peu de faits conservés dans les écrivains de l'antiquité, mais notamment le passage de Platon reproduit plus haut ; et, avant tout, les caractères d'archaïsme que l'on rencontre dans les langues fondamentales de l'Amérique, invitent à admettre que l'influence première qui a résulté du contact des anciens Américains et des anciens Européens s'est fait sentir du continent transatlantique sur le continent que nous habitons. Il faudra sans doute encore de nombreuses et patientes recherches pour que cette vérité sorte des voiles qui ne nous la laissent encore apercevoir que vaguement, mais ces recherches atteindront d'autant plus vite au but qu'elles y seront plus précisément dirigées dans la voie que les faits acquis ont déjà esquissée à nos yeux.

II

CONNAISSANCES DES CHINOIS AU IV^e SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.

La question de savoir si, à une époque donnée, les habitants de l'Asie orientale ont eu des relations avec les indigènes de quelque partie de l'Amérique, a paru à juste titre digne des recherches laborieuses des savants. Une découverte inattendue est venu projeter la lumière sur ce sujet, et, après les affirmations des uns et les critiques des autres, il reste évident

Clavigero (*Storia di Messico*) dit que les Américains ne tirent leur origine d'aucun peuple existant dans l'ancien monde. M. Brasseur de Bourbourg a compris sans doute que si cette observation est juste pour certaines nations américaines, elle ne saurait l'être pour d'autres, car il se borne à mentionner « la différence absolue d'un grand nombre de races américaines d'avec celles de l'ancien monde. » (*Histoire des nations civilisées du Mexique*, t. I^{er}, p. 5) C'est également par suite de l'examen particulier de certaines races américaines, mais non de toutes, que Bradford dit que la famille américaine semble ne dériver d'aucune nation existante : « The American family does not appear to be derived from any nation now existing. » (*Research. into the orig. and hist. of the Red Race*, p. 434.)

que le Nouveau-Monde a été connu des anciens Chinois et des Japonais.

Avant d'engager la discussion sur les auteurs qui ont cru pouvoir identifier le pays de *Fou-sang* avec l'Amérique, il est indispensable de mettre les pièces du procès sous les yeux du lecteur, sans parti pris de les dénaturer au profit d'une thèse quelconque, comme on a malheureusement eu le tort de le faire pour le problème qui nous occupe en ce moment.

Ce fut en 1761, que de Guignes fit paraître le *Mémoire* justement célèbre qu'il intitula : *Recherches sur les navigations des Chinois du côté de l'Amérique et sur quelques peuples situés à l'extrémité orientale de l'Asie*¹. Dans ce mémoire, après avoir établi la synonymie chinoise-européenne des noms de plusieurs peuples de l'extrême Orient, et notamment du pays de Ta-han qu'il place avec raison dans la partie la plus orientale de la Sibérie, le savant sinologue signala à la science étonnée les descriptions chinoises du fameux continent de *Fou-sang* dans lequel il reconnut une partie de l'Amérique du Nord. Ce continent, disent les écrivains du Céleste-Empire, est situé à vingt mille lieues à l'est du pays de Ta-han. Le roi y porte le titre de noble *Y-chi*; les principaux de la nation après lui sont les grands et les petits *Toung-lou*, et les *Natocha*. « L'historien, dont *Ma-touan-lin* a copié cette relation, dit de Guignes, ajoute qu'on n'avait aucune connaissance du pays de Fou-sang avant l'an 458, et je n'ai vu jusqu'à présent que ces deux écrivains qui en parlent d'une manière étendue; quelques auteurs de dictionnaires qui en font aussi mention, se contentent de dire qu'il est situé dans l'endroit où le soleil se lève. »

La situation nettement déterminée du Fou-sang, la grande

¹ Dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXVIII, pp. 503 et suiv.

distance qui le sépare de la Chine du côté de l'est, distance indiquée en termes précis par le géographe chinois, tout semblait prouver avec évidence que ce pays ne pouvait être renfermé dans les bornes même les plus éloignées de l'extrême Asie. D'ailleurs les historiens chinois ainsi que le remarque de Guignes parlent encore d'un pays plus oriental de mille lieues que celui de *Fou-sang*, pays qu'ils appellent « le Royaume des femmes ». La relation qu'ils en donnent est, il est vrai, remplie de fables ; mais cela prouve seulement que, ce dernier pays étant une des limites extrêmes de leurs connaissances géographiques, ils n'avaient sur son compte que des données très-imparfaites et analogues à celles que les voyageurs du moyen-âge nous ont données des contrées de l'Orient qu'ils ont parcourues. Marco-Polo lui-même, dont on se plaît aujourd'hui à exagérer outre toute mesure la valeur géographique et la supériorité intellectuelle, ne nous a-t-il pas rapporté les contes les plus inimaginables sur des pays dans lesquels il avait cependant séjourné ?

Mais nous avons promis de mettre sous les yeux du lecteur les pièces du procès. Rapportons donc la traduction du savant de Guignes sur le Pays des femmes : « Les habitants de ce royaume sont blancs ; ils ont le corps velu et de longs cheveux qui tombent jusqu'à terre. A la seconde ou à la troisième lune, les femmes vont se baigner dans un fleuve, et elles deviennent enceintes. Elles enfantent à la sixième ou septième lune. Au lieu de mamelles, elles ont derrière la tête des cheveux blancs d'où il sort une liqueur qui sert à allaiter leurs enfants. On dit que cent jours après leur naissance, ces enfants sont en état de marcher et paraissent hommes faits à trois ou quatre ans. Leurs femmes prennent la fuite à la vue d'un étranger, et elles sont très-respectueuses envers leurs maris. Ces peuples se nourrissent d'une plante qui a le goût et l'odeur du sel, et qui pour cette raison porte le nom de plante salée. Ses feuilles ressemblent à celles de la plante que

l'on appelle en chinois *Sie-hao*, qui est une espèce d'absinthe. »

Certainement cette narration n'est pas écrite avec moins de sincérité et d'intelligence que les ouvrages européens du moyen-âge dont nous parlions tout-à-l'heure, et ce qui nous y apparaît comme des fables pourrait bien nous sembler des vérités s'il était mieux expliqué. C'est d'abord évident, l'auteur n'a pas voulu dire que c'était le fleuve de ce pays qui rendait les femmes enceintes, mais seulement que les bains pris dans ses eaux étaient favorables à leur grossesse, ce qui est d'ailleurs prouvé par la phrase suivante où il est dit qu'elles accouchent quatre mois après avoir pris ces bains. Et quant aux cheveux blancs qu'elles ont derrière la tête pour allaiter leur enfant, il s'agit tout simplement d'une coutume répandue dans l'Inde et ailleurs, suivant laquelle les femmes donnent la mamelle à leurs enfants par dessus leurs épaules.

Enfin de Guignes cite, toujours comme de nouvelles preuves à l'appui de sa doctrine, le naufrage, en 507 de notre ère, d'un vaisseau chinois sur les côtes d'une île inconnue, bien au loin dans l'Océan pacifique. Les femmes de ce pays ressemblaient aux femmes de la Chine et les hommes faisaient entendre des aboiements, sans doute comme ceux que les *Taëncas*, dans la Louisiane, proféraient en présence de leur roi pour lui faire honneur¹.

De tous ces faits, il parut indubitable aux yeux du savant sinologue que les Chinois aient pénétré fort avant dans la mer du Sud, qu'ils ne l'aient parcourue, et qu'ils aient eu assez de hardiesse pour se rendre en Californie, et cela dès l'an 458 de J.-C. « Nous trouvons, en effet, dit de Guignes, quelques traces de ce commerce dans nos relations. George

¹ *Voyages au Nord*, t. V.

Horne nous apprend qu'à l'ouest du pays des Epicériniens, voisin des Hurons, habitait un peuple, chez lequel on voyait jadis aborder des marchands étrangers qui n'avaient pas de barbe et qui montaient de grands vaisseaux. François Vasquez de Coronado raconte aussi que l'on a trouvé à Quivir des vaisseaux dont les poupes étaient dorées, et Pierre Melendez, dans Acosta, parle des *débris de vaisseaux chinois* vus sur les côtes. C'est encore un fait constant qu'il venait autrefois chez les Catualcans des marchands étrangers vêtus de soie. »

Klaproth, ce savant orientaliste qui avait beaucoup de savoir mais encore plus d'envie, et qui ne voulait pas que quelqu'un ait rien compris au chinois avant lui, jugea à propos de plonger dans l'oubli la célèbre découverte de Guignes en l'étouffant dans un matelas de paradoxes tout Jamasquiné de mots étrangers. Voici quels étaient ses arguments contre l'identification du pays de *Fou-sang* avec l'Amérique.

« La circonstance, dit-il, qu'il y avait des vignes et des chevaux dans le pays de Fou-sang, suffirait pour prouver qu'il n'était pas une partie de l'Amérique, où ces deux objets n'ont été importés par les Espagnols qu'après la découverte de Christophe Colomb en 1492. » Quant à la distance considérable qui existe, suivant le narrateur samanéen, entre ce pays incertain et la Chine, Klaproth prend à son égard le faux-fuyant des déchiffreurs qui ne comprennent rien à une inscription ou à quelques mots d'une inscription : il trouve des erreurs dans le document original. « Les distances dans les routes, dit-il, dépassent de beaucoup la réalité (c'est-à-dire l'hypothèse du sinologue prussien) ; aussi les Chinois n'avaient-ils aucun moyen de déterminer la longueur de leurs courses par mer (!) » .

Ensuite, pour arriver à rendre impossible l'identification du Fou-sang avec une partie quelconque de l'Amérique, Klaproth imagine la ruse de trouver une place sur la carte au

pays des *Wen-chin* : puis lorsqu'il a relégué ces malheureux « hommes tatoués » dans l'île de Yéso, il s'écrie, tout satisfait de lui-même : « L'identité du Ta-han et de l'île de Tarakai une fois démontrée, ne permet plus de chercher le pays de Fou-sang en Amérique. » Puis, de plus en plus content de sa petite argumentation, il ajoute : « Il faudrait donc rejeter tout le récit de Fou-sang comme fabuleux, ou *trouver un moyen* de le concilier avec la réalité (sic). CE SERAIT DE SUPPOSER INEXACTE l'indication de la direction du routier par mer à l'est. On peut donc présumer qu'on allait droit à l'est pour passer le détroit de la Pérouse, en longeant la côte septentrionale de Yéso ; *mais* qu'arrivé à la pointe orientale de cette île, on tournait au sud et l'on arrivait ainsi (!) à la partie sud-est du Japon, qui était le pays qu'on appelait Fou-sang. C'est en effet un des anciens noms de cet empire. » On verra tout à l'heure ce qu'il faut penser de toute cette argumentation ; mais revenons à la source originale d'où proviennent nos données sur le pays qui nous occupe.

Il existe plusieurs narrations du Fou-sang, mais qui proviennent évidemment les unes et les autres d'une origine identique. Notre cadre ne nous permet pas de reproduire celles qu'ont successivement traduites de Guignes et Klaproth. Mais nous donnerons ici la notice de ce pays que renferme la grande et célèbre Encyclopédie japonaise¹, que M. de Rosny a bien voulu traduire sur l'original exprès pour notre travail. Cette notice n'est qu'un abrégé des narrations mentionnées tout à l'heure, mais elle possède sur celles-ci l'inappréciable avantage de nous faire connaître l'opinion nettement formulée de l'éditeur japonais sur la question. Comme c'est avec le Japon que Klaproth identifie le pays de

¹ 和漢三才圖會 *W'a-kan San-sai-dzou-yé*, livr. XIV.

Fou-sang, cette opinion ne peut manquer d'être d'un certain poids dans la balance. Voici la traduction de la notice en question :

LE FOU-SO (EN CHINOIS: FOU-SANG)

« L'Encyclopédie intitulée *San-sai-dzou-yé* dit :

« Le pays de *Fou-sô* est situé à l'est du pays de *Tai-kan*. Suivant l'autorité de l'ouvrage intitulé *Toung-tien*, le *Fou-sô* est éloigné du pays de *Tai-kan*; dans la direction de l'est, d'environ 20,000 *li* (lieues chinoises). Il est placé à l'est du Royaume du Milieu. Il s'y trouve beaucoup d'arbres appelés *Fou-sô-mok*¹ (*Hibiscus rosa sinensis*) ; leurs feuilles ressemblent à l'arbre *tô* quand elles sont jeunes, elles sont comme des bourgeons de bambou et les indigènes les mangent. Leurs fruits sont comme des poires et de couleur rouge. On retire les fibres de son écorce pour en faire de l'étoffe dont on fabrique des vêtements. On emploie les planches de l'arbre à bâtir des habitations.

« Dans ce pays il n'y a point de villes. Les indigènes ont une écriture, et se font des habits avec de l'écorce de l'arbre *fou-sô*. Ils n'ont point d'armes offensives ni d'armes défensives et ne guerroient point entr'eux.

« Ils donnent à leur roi le nom de *Ki-ki-zin*, c'est-à-dire « l'homme le plus honorable. » Quand celui-ci se met en marche, il est accompagné des tambours et des cornes. Aux différentes périodes de l'année, il change la couleur de ses vêtements : dans les années cycliques *kia* et *i*, ils sont bleus ; dans les années *ping* et *ting*, ils sont rouges ; etc.

« Les indigènes élèvent les cerfs comme des bœufs, et font des crèmes avec le lait de ces animaux.

¹ En Japonais : *Sono-tsoutsu-ni Fou-sô-mok ohosi* « in hanc terram, Fou-sô (sic vocati) arbores multi sunt. »

« Dans ce pays, il n'y a pas de fer, mais il y a du cuivre. On n'y fait pas de cas de l'or, ni de l'argent. Dans les marchés on ne prélève pas d'impôts.

« Les règles à observer pour le mariage sont, en général, les mêmes que dans le Royaume du Milieu (la Chine).

« Dans la deuxième année de la période intitulée *ta-ming* « la grande lumière » (458 de notre ère) sous le règne de l'empereur *Hiao Wou-ti*¹, de la dynastie des *Soung*, cinq *bhikchou* (religieux mendiants) du pays de *Ki-pin*, en voyageant, atteignirent jusqu'au *Fou-sô* et commencèrent à y propager le Bouddhisme. »

L'éditeur du *Wa-Kan San-sai-dzou-yé* ajoute à cette notice les observations suivantes :

« REMARQUE. On ne sait pas encore clairement à quoi s'en tenir au sujet du pays de *Fou-sô* que l'on place à l'est de la Chine et à l'est du pays de *Tai-kan*. Il reste donc incertain si le pays où les bonzes du pays de *Ki-pin* allèrent porter la doctrine de Bouddha est situé au nord ou à l'est. En tout cas, c'est à tort qu'on a pensé qu'il s'agissait du Japon, et il est inexact que *Fou-sô* soit un autre nom du Japon. »

L'auteur japonais ajoute en note : « Le *Ki-pin* est un pays des contrées occidentales (*Si-yu*) ; c'est *San-ma-æll-han* (Samarkand). »

A cette notice, et comme devant servir de base à notre argumentation, nous ajouterons encore la traduction que M. de Rosny a bien voulu faire également pour nous des notices de la grande Encyclopédie japonaise sur les pays des *Boun-zin* et de *Ta-han*.

LES BOUN-ZIN (EN CHINOIS : WOËN-CHIN)

« L'Encyclopédie intitulée *Sang-sai-dzou-yé*, dit :

¹ Ce prince de la dynastie des *Peh-Soung* ou « Soung du Nord » régna de 454 à 465 de notre ère. La période *ta-ming* est comprise entre les années 457 et 461.

« Les productions du pays des *Boun-zin* « hommes au corps tatoué » sont de très-peu de valeur. Dans les auberges, on ne trouve pas de vivres. L'habitation du roi est ornée d'or et de gemmes. Dans les marchés, on trafique à l'aide d'objets précieux. »

LE TAI-KAN (EN CHINOIS : TA-HAN)

« L'Encyclopédie intitulée *San-sai-dzou-yé* dit :

« Dans le pays de *Tai-kan*, il n'y a pas d'armée et on n'y fait pas la guerre. Les habitants sont semblables aux *Boun-zin* « les hommes au corps tatoué, » mais leur langue est différente.

• Quelques personnes disent que le pays de *Tai-kan* est situé à l'est du pays des *Boun-zin* et à une distance d'environ cinq milles *li* (lieues du pays). »

Essayons maintenant de discuter, avec les documents que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, les critiques produites contre l'identification du pays de *Fou-sang* ou *Fou-sô* avec l'Amérique.

D'abord nous trouvons, dans la notice traduite par M. de Rosny, un passage qui anéantit complètement l'hypothèse si gratuite d'ailleurs, comme on le verra, du savant prussien et suivant laquelle *Fou-sang* serait un des noms du Japon. « En tout cas, dit l'auteur japonais de la grande Encyclopédie, *c'est à tort* qu'on a pensé qu'il s'agissait du Japon et *il est inexact* que Fou-sô (ou *Fou-sang*) soit un autre nom du Japon. » J'ajouterai, bien qu'après l'affirmation d'une telle autorité, il ne soit pas nécessaire de réfuter davantage le système imaginé par Klaproth pour le besoin de sa cause, que M. de Rosny n'a rencontré, dans aucun des dictionnaires japonais-chinois de sa belle collection, rien qui puisse justifier la synonymie mentionnée par le savant allemand.

Ensuite pour admettre que le *Fou-sang* est le même que le Japon, il faudrait trouver, entre ce dernier pays et la Chine, une autre contrée appelée *Ta-han*, habitée par des sauvages à la figure tatouée et assez peu avancés pour n'avoir pas d'armes d'aucune nature ; ce que contredisent formellement nos connaissances historiques et géographiques.

Il faudrait ensuite qu'à l'est du Japon, et non en Amérique, il y eût un autre pays, le *Niu-jin-Koueh*, que l'un des plus fameux ouvrages de la Chine, le *Pen-tsao-kang-mouh*, place à l'est du pays de *Fou-sang* ; ce qui est encore impossible.

Puis il faudrait admettre, comme le veut Klaproth, que l'auteur de la description du *Fou-sang* se soit trompé quant à sa situation relativement à la Chine ; qu'il se soit trompé dans le chiffre de 20,000 li (lieues chinoises), distance qui sépare cette terre lointaine de la *terra cognita* de cette époque ; qu'il se soit trompé quand il dit que le Bouddhisme y a été introduit en 458 de notre ère, puisqu'il n'est arrivé au Japon qu'un siècle plus tard ; qu'il se soit même trompé en nous parlant de l'arbre qui a donné son nom au *Fou-sang*, car suivant Klaproth « il y a quelque méprise dans le récit chinois qui confond l'*hibiscus* ou la rose de Chine avec le mûrier à papier ou *morus papyrifera* (!), etc., etc. »

Une fois admis qu'à la place de l'hypothèse, au moins très-vraisemblable dès l'abord, que posa si savamment de Guignes, une autre hypothèse absolument inadmissible nous est proposée, voyons ce qu'il faut penser des objections de Klaproth contre l'identification du *Fou-sang* et de l'Amérique.

Nous l'avons vu, Klaproth croit trouver une de ses plus grandes objections dans les raisins que le voyageur chinois a rencontrés au *Fou-sang* ; mais cette objection ne saurait subsister aujourd'hui : « Par une singulière distraction, il oublie que les forêts de l'Amérique du Nord abondent en vignes

sauvages de plusieurs espèces, et que les Scandinaves y avaient placé, dans le Nord-Est, le *Vin-land* ou « pays du vin ; » il veut que le Fou-sang soit le Japon où la vigne, dit-il, existait depuis longtemps, bien qu'en Chine elle n'ait été apportée de l'Asie occidentale qu'en l'an 126 avant notre ère ¹. »

En dehors de tout ce qui précède, il se présente encore une foule de petites particularités qui par leur nombre significatif suffiraient pour décider les têtes les plus dures à accepter l'idée que l'Amérique a reçue des colonies de l'Asie. Nous ne citerons que quelques-unes de ces particularités, sauf à communiquer ultérieurement les autres à ceux qui ne seraient pas encore persuadés que dissenter davantage sur la matière c'est travailler à enfoncer les portes ouvertes.

Non-seulement nous retrouvons en Amérique les grands traits distinctifs des peuples de l'Extrême-Orient, mais nous voyons qu'à une époque reculée les Asiatiques avaient donné à des villes du Nouveau-Monde les noms mêmes des villes de leur mère-patrie, comme les Européens ont fait quand ils ont donné, à des cités occidentales du Nouveau-Monde, les noms de *New-York*, *Nouvelle-Orléans*, *Nouveau-Brunswick*, etc. Ainsi le nom de la fameuse cité japonaise d'*Ohosaka*, à l'ouest du Pacifique, est devenu, au Mexique, celui d'*Oaxaca*, à l'est de cet Océan.

D'autrefois, ce sont les noms mêmes de peuples ou de tribus que nous retrouvons avec une ressemblance des plus frappantes aux deux extrémités du Pacifique. Comme, par exemple, les *Chan*, tribu lacandone des environs de Palenqué, dont le nom signifie « serpent ² » qui se retrouvent identiquement sous le même nom en Indo-Chine ³, dans le pays des *Nagas* « serpents ». *Nachan* « la cité des serpents » en Amé-

¹ M. de Paravey, dans les *Ann. de phil. chrét.*, févr. 1844.

² Cf. l'abbé Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh*, p. cix, n.

³ Voy. la notice de ces peuples donnée dans Yule, *Narrative of the Mission sent to the Court of Ava in 1855*.

rique¹, répond au Kambojien *Nakhor Chan* « la ville des serpents. »

Il suffit d'ailleurs de jeter les yeux sur une carte ancienne du Mexique pour y reconnaître des noms géographiques de plusieurs provenances différentes, et, parmi celles-ci, des noms qui trahissent au premier abord une origine chinoise, comme *Mi-choa-kun*, *Ko-li-man*, *Te-koua-na-pan*, etc.

Le nom de la langue des Othomi, *Hiang-hiung*, n'est pas moins convaincant, et l'on sait que ces Indiens comptent parmi les populations les plus anciennes de l'Amérique centrale.

Des affinités grammaticales non moins remarquables se constatent dans divers idiômes de l'ancien et du nouveau monde. On trouve, dans plusieurs langues du Groënland et du Brésil, une conjugaison spéciale négative; et, dans le moska et l'arawak, la négation s'intercale entre la racine des verbes et leurs désinences, comme dans la langue turque et les autres dialectes tartares. En guarani, en chiquito, en qquichua, comme en tagala et en mandchou, il existe un pronom de la 1^{re} personne du pluriel excluant le tiers auquel on adresse la parole, et un autre qui comprend ce tiers dans le discours. La conjugaison des langues du plateau de l'Anahuac rappelle tout à la fois la conjugaison des verbes basques et hongrois.

Le type de diverses nations indiennes s'identifie d'une manière étonnante avec le type mongol. M. Ledyard, qui a eu l'avantage d'étudier la race américaine dans les contrées mêmes qu'elle habite et qui a également fait en Sibérie des recherches ethnographiques, était tellement frappé de cette vérité, qu'il écrivait à Jefferson : « Je ne serai jamais capable de vous informer combien les Tartares ressemblent univer-

Voy. sur ce nom M. l'abbé Domenech, dans la *Revue orientale et américaine* t. IV, p. 100.

sellement et circonstanciellément aux aborigènes de l'Amérique¹. »

Au sud, les *Chiriguanos*, tribu péruvienne, présentent des analogies non moins frappantes. « Si j'eusse vu ces Indiens en Europe, dit en parlant d'eux M. Temple, avec leur teint cuivré approchant de la pâleur, leurs longs cheveux d'un noir brillant et l'absence de barbe, je les eusse assurément pris pour des Chinois, tant ils ressemblent intimement à ces peuples par leurs traits². » Un autre voyageur, John Bell, dit qu'il n'y a pas dans le monde de peuples qui offrent une ressemblance égale à celle des indigènes du Canada avec les Tongouses³.

Alexandre de Humboldt va plus loin : il mentionne un monument découvert au Canada, à 900 lieues de Montréal, et sur lequel se trouvait une inscription en caractères tartares⁴.

Des similitudes de coutumes qu'on peut supposer le résultat du hasard, mais qui pourraient bien aussi être l'effet d'une autre cause, ne sont pas moins frappantes. La forme des *teo-cali* « maison de la divinité » chez les Mexicains ressemble singulièrement aux pagodes à flèches de la Barmanie et du Siam ; et les cérémonies religieuses qu'on y pratiquait se rapprochent non moins des cérémonies brahmaniques que la figure du dieu mexicain Quetzalcoatl de celle du Bouddha indien.

Qu'il me suffise, en terminant cette partie de mon Mémoire, de rappeler que de nombreux savants ont signalé entre l'Amérique et l'Asie des ressemblances de coutumes et d'institutions qu'une critique intelligente ne saurait confondre avec

¹ Spark, *Life of Ledyard*, p. 66.

² Temple, *Travels in Peru*, t. II, p. 184.

³ *Travels to various parts of Asia*, 1788 ; t. I, p. 280 ; voy. également les *Transactions of the American Ethnological Society*, vol. I, 1845, p. 175.

⁴ *Tableaux de la nature*, t. I.

ce qui a pu être l'effet du hasard. Ceux qui s'intéresseront à ces questions pourront consulter avec fruit les écrits de Garcia¹, Hugo Grotius², Fischer³, Acosta⁴, Brerewood⁵, Pennant⁶, ainsi que beaucoup d'autres érudits plus connus et que, par cela même, il est inutile de mentionner ici.

JOSÉ PEREZ, D. M.

(à suivre.)

NOTICE

SUR

L'ÉCRITURE AU JAPON

D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX.

Dans la haute antiquité, les Japonais se servaient de signes figuratifs à l'aide desquels ils parvenaient à transcrire des textes continus. On n'a jusqu'à présent que fort peu de renseignements sur ces sortes de signes⁷ qui ne ressemblent en

¹ *Origen de los Indios del Nuevo-Mundo.*

² *De origine gentium americanarum*, Amsterdam, 1642.

³ *Muthmassliche Gedanken von dem Ursprunge der Amerikaner in neuen nordischen Beiträgen.*

⁴ *Historia natural y moral de las Indias.*

⁵ *Enquiries touching the diversity of languages and religions.* London, 1674: in-8°.

⁶ *Introduction to the Art of Zoology.* London, 1792.

⁷ Je possède un fac-simile d'une ancienne inscription en hiéroglyphes japonais de ce genre, avec quelques explications interlinéaires dues à une main indigène; mais elles ne sont pas suffisantes pour permettre l'intelligence de ce curieux monument.

rien aux caractères idéographiques des Chinois et diffèrent également des autres systèmes désignés communément sous le titre assez inexact d'*hiéroglyphes*, bien qu'au premier aspect on soit tenté de leur trouver une certaine ressemblance avec les images phonétiques des anciens Mexicains.

L'écriture chinoise paraît avoir été introduite au Japon vers le commencement du troisième siècle de notre ère. La fameuse impératrice *Zin-kô*¹, venait de porter ses armes victorieuses dans la presqu'île de Corée et avait rendu tributaires de sa couronne les rois de *Sin-ra*, de *Koré* et de *Paiktse*. Plusieurs lettrés de ce pays se transportèrent alors dans le Nippon et y introduisirent, avec les doctrines de Confucius, quelques-uns des écrits de ce célèbre moraliste. Ce ne fut toutefois que vers l'an 285, sous le règne de *O-zin*, successeur de l'impératrice *Zin-kô*, que les caractères chinois se répandirent définitivement dans l'archipel japonais. Un lettré nommé *O-nin*², qui descendait, dit-on, de l'empereur *Kao-tsou*, de la dynastie des *Han*³, vint à cette époque présenter au mikado (empereur) le *Lun-yu*⁴, un des quatre livres classiques des Chinois, ainsi que le *Tsien-tse-wæn*⁵, ou « Livre des mille caractères » avec lequel on enseignait à la jeunesse les principaux signes de l'écriture idéographique :

¹ Cette princesse régna de 201 à 269 de notre ère.

² 王仁

³ On trouvera quelques détails sur la vie de *O-nin* (en chinois : *Wang-jin*) dans les notes jointes par Klaproth à la traduction du *Nippon-O-daï-tsi-ran*, de Tit. singh, p. 21.

⁴ Le *Lun-yu*, ou « Discussions philosophiques », est le troisième des *Sse-chou* ou « Quatre livres » de l'École de Confucius.

⁵ Le *Tsien-tse-wæn* se compose de mille caractères dont aucun ne se reproduit plus d'une fois dans tout le cours de l'ouvrage. Il en existe de nombreuses traductions dans les principales langues de l'Asie centrale et orientale, notamment en mongol, en mandchou, en siamois, en barman, en coréen, en japonais, en lou-tchouan, etc.

il fut accueilli avec distinction et nommé précepteur des princes du sang¹.

L'introduction du bouddhisme, qui eut lieu environ trois siècles plus tard², contribua de nouveau à vulgariser l'écriture chinoise au Japon. Des caractères du genre *landza* furent en même temps répandus dans les monastères, et les signes nommés *bon-zi*³ « lettres indiennes » se propagèrent parmi tous ceux qui avaient embrassé la religion nouvelle. On imagina successivement divers modes de tracer les caractères, notamment par groupes superposés comme dans l'écriture tibétaine, puis par groupes accolés comme dans l'écriture sanscrite : on employa également dans certains manuscrits la direction verticale pour les lignes. De nos jours, on trouve encore dans les couvents du Nippon une écriture qui a conservé d'une manière frappante le type indien malgré de nombreuses altérations, mais elle ne sert plus guère qu'à des pratiques magiques ou superstitieuses.

L'écriture japonaise proprement dite ne fut mise en usage qu'à une époque relativement plus récente. Voici ce que nous apprennent à cet égard les écrivains indigènes :

On lit dans le *Wa-Kan San-sai dzou-yé* :

« Les quarante sept lettres de l'*i ro-hu* formaient originai-
rement une chanson. Les caractères de ce syllabaire depuis
以 *i* jusqu'à 遠 *wo* (au nombre de douze) furent com-
posés par un religieux nommé *Go-myô*; les autres carac-
tères, depuis 和 *wa* jusqu'à 寸 *sou*, (au nombre de
trente-cinq), furent ajoutés aux précédents par *Kô-bô* qui

¹ M. Gochkiévitch pense qu'on peut conclure de ce fait que « la langue chinoise n'avait rien d'insolite pour les Japonais de cette époque, et qu'il se trouvait déjà parmi eux maint individu qui sans doute comprenaient le chinois. » Voy. *Russko-Japonskii Slovar*, l'rédislovié, p. 2.

² Le bouddhisme fut définitivement introduit au Japon vers l'an 572 de notre ère.

： 梵 字

avait le titre de *daï-zi* « grand-maitre ». Ils se basèrent sur les *mata* (voyelles et diphthongues) au nombre de douze dans l'alphabet sanscrit, et sur ses trente-cinq consonnes. De cette façon, ils formèrent quarante-sept signes qui se lisent comme une chanson. »

La même encyclopédie nous donne l'explication de cette chanson que produit la lecture continue des lettres de l'alphabet japonais ¹. La voici ² :

浅	ウ ^a	吾	色
夢	爲	ガ	ハ
ミ	ノ	世	香
シ	奥	誰	ヘ
エ	山	ゾ	ト
ヒ	今	常	散
亦	日	ナ	ヌ
セ	コ	ラ	ル
ズ	エ	ム	ヲ

Iro-va nihoyé-to tsiri-nourou wo ;

Wa-ga yo tarezo tsouné naram' ?

Ou-yi-no okou-yama ké-'ô koyete,

Asaki youme-misi, ehi ! mo sezou.

« Les charmes et les parfums de la vie se dissipent ;

¹ On a essayé de faire quelque chose d'analogue pour la série des lettres de notre alphabet, mais avec bien moins de succès : « Abbé, cédez ; Eh ! f...., j'ai « hache. Ijikaël aime Eno ; (Le chef) Péku est resté. Uvéil que six Grecs aident. »

² Le texte idéographique de cette chanson a été restitué ici pour la première fois. M. Hoffmann l'a traduit dans son édition de la *Grammaire japonaise* de M. Dörker-Curtius.

^a Basile, n° 4028.

« Dans notre monde est-il quelque chose qui existe toujours ?
 « En la profonde montagne de l'existence, le jour présent s'abîme,
 « Et n'est plus même, hélas ! une fugitive image de songe. »

Toutefois, l'écriture japonaise ne fut pas encore définitivement arrêtée ; et, à plusieurs reprises, on essaya d'introduire des modifications dans les éléments constitutifs du syllabaire. Ce fut surtout aux relations avec la Chine et à la propagande bouddhique que l'on dut les principaux perfectionnements que subirent les caractères de l'*iroha*.

On lit, en effet, dans le *Résumé des historiens de Tao-tsoung-i* :

« En la troisième année de l'ère impériale *king-ti* ¹, il y eut un moine bouddhiste qui vint payer le tribut à la cour des Soung. Il ne comprenait pas la langue chinoise ; mais comme il excellait à tracer les caractères sur le papier, on lui ordonna de répondre par écrit. Son nom était *Zyak-seô* ². Il composa pour son pays une écriture particulière comprenant quarante-sept caractères : quiconque en connaît la valeur est capable de distinguer les sons et le sens des mots de la langue : d'où il résulte que si l'on veut écrire un mot, on y réussit sur-le-champ ³. En combinant les lettres japonaises entre elles, on forme des groupes qui s'agencent à peu près comme dans l'écriture mongole. »

Un autre auteur japonais ajoute :

« Ce fut dans la deuxième année de l'ère impériale *tsyô-*

¹ L'an 1006 de notre ère.

² 寂 昭

³ Ce qui n'a pas lieu en Chine, puisque chaque mot de la langue chinoise a un caractère particulier qui lui est affecté et qui n'a aucun rapport phonétique avec l'idiôme oral.

り	に	ぬ	九	り	り
mi	ko	yi	re	ri	i
乙	江	の	ろ	ぬ	ろ
si	e	no	so	nou	ro
息	乙	机	流	る	沙
ye	te	o	tsou	rou	fa, ha
江	わ	東	毎	毎	以
fi, hi	a	kou	ne	wo	ni
乙	さ	ろ	東	わ	活
mo	sa	ya	na	wa	fo, ho
世	き	今	ら	加	へ
še	ki	ma	ra	ka	fe, he
歩	月	け	毛	市	止
sou	you	ke	mou	yo	to
歩	不	ろ	八	歩	
me	fou	ou	ta	tši	

Imp. Callet. Paris.

SYLLABAIRE JAPONAIS DE ZYAK-SEO.

*fô*¹, sous le règne de Itsi-syô-no Mikado, qu'un certain *Zyak-seô*, moine de la pagode *Yen-ri-si*, se rendit dans le pays des Soung (empereurs de Chine) et en rapporta l'*iroha* ou syllabaire qui porte son nom. Pendant cent soixante années environ, il eut des disciples qui suivirent ses enseignements. »

Le syllabaire de *Zyak-seô*² se rapproche assez de l'écriture dite *hira-kana*. Il semble cependant, à en juger par quelques-uns de ses signes, composé d'après des principes différents, ou tout au moins avec une autre manière d'entendre le phonétisme des caractères chinois sur lesquels il repose. La quatrième syllabe, *ni*, paraît y dériver de 𠂔 *i* et non d'un mot prononcé *nin* (*jin*) comme dans les autres écritures. — La syllabe *to* n'est autre que le chinois 止 *tchi* « s'arrêter », d'où l'on a extrait le 卜 *to* du kata-kana. — Les syllabes *ta* et *re* qui se suivent dans la chanson de l'*iroha*, sont assez singulièrement transcrites par les chiffre chinois 八 « huit » et 九 « neuf ». — La voyelle *a* est la forme cursive du signe 和 qui répond d'ordinaire à la syllabe 𠂔 *wa*. — Le *si* ressemble assez au 𠂔 *te* du *hira-kana* et diffère peu du *mo* de l'alphabet de *Zyak-seô*. Bref plusieurs autres syllabes tendent à être confondues avec des signes qui se lisent autrement dans les syllabaires les plus usités au Japon.

Enfin un syllabaire d'une grande simplicité, qui plut d'ailleurs assez médiocrement aux écrivains japonais, fut inventé sous le nom de *kata-kana*. Il entre encore de nos jours dans la série des caractères employés pour l'impression

¹ L'an 1001 de notre ère.

² Ce syllabaire est reproduit ci-contre sur notre pl. XXIX.

de quelques dictionnaires et à la notation des désinences grammaticales dans les textes dits sinico-japonais ; mais les insulaires du Nippon paraissent s'être toujours refusés à en faire usage isolément pour la composition de leurs livres.

L'éditeur de la grande Encyclopédie japonaise¹ dit qu'on n'a pas encore bien établi qui était l'inventeur du *kata-kana*. Quelques personnes l'attribuent à *Ki-bi sama*, mais ils ne fondent cette opinion sur aucun fait positif.

« Le syllabaire *kata-kana* est composé de parties de caractères chinois², à l'exception de quatre signes 千 子 井 三 qui sont formés de caractères entiers. Quant à la forme du signe 工 elle provient d'une variante du caractère chinois *hoey*, duquel on a extrait la partie du milieu. Pour le signe 𠄎 *ki*, on a pris le signe 𠄎 *ki* du syllabaire *hira-kana*.

Nous trouvons, dans la notice suivante empruntée au *Zin-zô iroha te-hon*, quelques renseignements qui complètent ceux qui précèdent :

« Dans l'antiquité, les Japonais n'avaient pas d'écriture. Les vieillards gardaient le souvenir des événements mémorables et les transmettaient à leurs descendants qui conservaient dans des chants les traditions de l'histoire du pays. Sous le règne du mikado *O-zin*, il arriva du royaume de *Fyak-saï* (ou Paiktse, en Corée) au Japon un sage nommé *O-nin* qui excellait dans la connaissance de l'écriture chinoise : il reçut l'ordre de l'enseigner au prince héréditaire. Dans la génération suivante, on créa des écoles où l'on enseignait la Grande étude (*Dai-gak*) et les Discussions philosophiques (*Ron-go*) du philosophe *Kô-si* (Confucius).

和漢三才圖會

¹ J'ai donné ailleurs un tableau des caractères chinois d'où sont dérivés les signes *kata-kana*. Voy. l'*Introduction à l'étude de la langue japonaise*, p. 15.

« Sous le règne du mikado *Kei-tai*, il arriva du royaume de *Fyak-sai* un lettré qui apporta les cinq livres sacrés (*Gokyô*) et en fit présent à l'empereur, qui lui donna en récompense un riche vêtement et le retint auprès de lui. La treizième année du règne du mikado *Kin-meï*, une ambassade de *Fyak-sai* amena au Japon deux religieux bouddhistes avec les livres sacrés de leur doctrine : ils s'établirent dans le pays et formèrent des disciples.

« Sous le règne de l'impératrice *Gen-syô*, il vint un grand nombre de lettrés à la cour et on réunit les livres sacrés et les livres historiques de la Chine ; on composa en outre un recueil de lois qui eut la sanction impériale.

« *Fei-zei Ten-ô* à son tour ordonna aux lettrés de son palais de rechercher les livres anciens, d'en rectifier le texte et de les mettre en lumière. De nombreux ouvrages furent envoyés au mikado qui les fit déposer dans une salle intérieure de sa résidence.

« Pendant la génération suivante, on continua à recueillir des livres, et on rassembla dans un magasin les écrits des poètes du pays. La cinquième année de l'ère impériale *Yengi*, une collection de ces poésies fut offerte au mikado *Dai-go Ten-ô*, qui se les fit lire dans l'intérieur de son palais. Depuis cette époque jusqu'au temps présent, les livres anciens ont toujours été étudiés et imités. »

Ainsi qu'on le voit par ce qui précède, la littérature chinoise a été cultivée de très-bonne heure au Japon, et pendant longtemps elle a satisfait à peu près seule au besoin de développement intellectuel qui s'y manifestait. Ce n'est guère que vers la fin du huitième siècle de notre ère que les lettrés japonais commencèrent à comprendre l'utilité de fonder ou de restaurer la littérature nationale. La popularité qu'avaient obtenues les lettres chinoises au milieu d'eux, les conduisit inévitablement à leur emprunter les moyens de fixer leur propre langage ; aussi est-ce en recou-

rant aux caractères idéographiques, que les Japonais arrivèrent à donner aux anciens monuments de leur langue une forme arrêtée et susceptible de se transmettre sans trop d'altération depuis ces temps déjà fort reculés jusqu'à nos jours.

Cette influence considérable de la littérature chinoise sur le développement du Nippon provenait évidemment du succès qui avait accueilli la propagation des doctrines confucéistes. La prédication du bouddhisme, en répandant dans l'archipel les traductions chinoises des livres sacrés de l'Inde, rehaussait encore d'un nouvel éclat le mérite de la littérature de la Chine. Il fallait nécessairement la rendre *classique* et en faire la base de tout enseignement littéraire. C'est là, en effet, ce qui eut lieu. Aussi le chinois fut-il au Japon, pendant plusieurs siècles, ce que fut le latin parmi nous durant le moyen âge, le seul idiôme qu'on osât employer pour traiter de sujets élevés et scientifiques. Aujourd'hui même le prestige des lettres du Céleste-Empire, bien que s'amointrissant, est encore considérable : elles constituent la langue savante de tous les érudits de l'empire.

Toutefois, ce ne fut pas sans subir des altérations de plusieurs natures, que la langue et les caractères chinois furent adoptés au Japon. Diverses circonstances déterminèrent la méthode suivant laquelle seraient prononcés les caractères idéographiques ; et l'usage fixa le système de prononciation qui devait être adopté pour la lecture des livres sacrés ou historiques. Une notice de la grande *Encyclopédie japonaise*¹ nous offre à cet égard des renseignements intéressants, au point de vue de la philologie et de l'histoire.

DES PRONONCIATIONS DITES KAN-WON ET GO-WON.

On lit dans le *Wa-Kan San-sai dzou-yé* :

« REMARQUE. Sous la dynastie actuelle, on fait simultanément

¹ *Wa-kan-san-sai-dzou-yé*. Cette notice n'a jamais été traduite.

ment usage des deux prononciations dites *Go-won* « prononciation de Ou » et *Kan-won* « prononciation de Han ».

« Suivant la tradition, un individu nommé *Kin-rei-sin*¹, ayant été demeurer dans l'île de *Tsou-sima*, y introduisit la prononciation d'Ou. Tous les lettrés l'étudièrent; aussi lui donna-t-on le nom de « prononciation de Tsou-sima ».

« Plus tard, un individu nommé *Féô-sin-ko*² vint à *Fakata* dans le pays de *Tsikou-zen*, et y répandit la prononciation de Han, qu'on nomme « prononciation chinoise ».

« Par la suite, il vint deux docteurs de la loi, l'un nommé *Seï-Fots-si*, à la fin de l'ère impériale *Syô-wa* (834 à 847 de J.-C.), l'autre nommé *Teï Fots-si*, au commencement de l'ère impériale *Gen-keï* (877 à 884 de J.-C.). Ils faisaient également usage de la prononciation de Ou et de la prononciation de Han.

« Il en est qui disent que c'est le bonze *Fots-meï* du pays de Ou, qui vint le premier lire en *Go-won* (prononciation de Ou).

« Dans les ouvrages des lettrés, on fait beaucoup usage de la prononciation de Han, tandis que dans les livres sacrés de la religion bouddhique, on fait surtout usage de la prononciation de Ou (*Go-won*). Il faut ajouter néanmoins que certaines prononciations de caractères sont identiques dans ce dernier dialecte et dans le dialecte de Han (*Kan-won*). »

Une partie des renseignements qui précèdent ont été tirés d'un cahier de la grande *Encyclopédie japonaise* qu'un célèbre orientaliste avait distrait de l'exemplaire de la Bibliothèque royale pour enrichir sa collection particulière. Ce cahier manquait déjà au cabinet de la rue Richelieu, lorsque Abel-Rémusat entreprit de publier un sommaire de l'ouvrage entier; aussi n'en trouve-t-on point la mention dans ce som-

¹ En japonais : *Kin-rei-sin to-i'ou hito*.

² En japonais : *Féô-sin-Ko to-i'ou hito*.

maire qui parut dans le tome XI des *Notices et extraits des manuscrits*. Pour suppléer à cette lacune, j'ai rédigé l'analyse de ce cahier sur le plan même d'Abel-Rémusat, et j'ai pensé pouvoir l'insérer ici d'autant plus que cette portion du livre XV¹, est presque entièrement consacrée à l'écriture chinoise et japonaise.

LIVRE XV. — Les quatre tons ou accents musicaux de la langue chinoise : *ping, chang, kiu et jouh*; p. 33. — La prononciation de Han (*Kan-won*) et de Ou (*Go-won*); p. 33 v°. — Du mode de division des monosyllabes usité par les Chinois pour noter le son de leurs signes, p. 34. — Les quatre accents; mots purement japonais qui ont des sens très-différents et qui ne diffèrent les uns des autres que par l'accent, p. 35. — L'*I-ro-ha* ou syllabaire japonais, p. 35 v°. — Le syllabaire de *Zyak-seô*, p. 36. — La chanson de l'*i-ro-ha*, p. 36 v°. — Le syllabaire *kata-kana*, avec les signes abrégés et les caractères chinois d'où il dérive, p. 37. — Introduction des caractères chinois au Japon, p. 38. — Caractères idéographiques composés d'éléments de signes chinois et usités chez les Japonais², p. 38 v°. — 工 *yé*, peinture, p. 42. — Peintres renommés de la dynastie actuelle, p. 43 v°. — Préparation des couleurs, p. 45. — 十 〃 *san*, abaque, p. 45 v°. — Mesures linéaires, p. 47. — Mesures de capacité, p. 48. — Mesures diverses, p. 49 v°. — 一 力 〃 *hakari*, balance, p. 50. — テ 〃 ヒ 〃 *ten-fin*, autre espèce de balance, p. 50 v°. — Noms des nombres élevés, p. 51. — Numération, p. 51 v°.

Les Japonais de nos jours tracent leurs caractères à l'aide de pinceaux. Voici, sur l'origine des instruments de calligra-

¹ Acheté 79 francs à la vente de la *Bibliothèque de Klaproth* (N° 266 de la seconde partie du Catalogue).

² On trouvera quelques exemples de ces signes, avec leur explication, dans notre *Introduction à l'étude de la langue japonaise*, p. 11.

phie, quelques renseignements que nous fournit la grande Encyclopédie japonaise ¹ :

On lit dans le *Wou-youen* « Origine des choses » :

« L'empereur *Fouh-hi* commença à se servir de bois pour tracer les caractères de l'écriture. *Hoang-ti* substitua à ce procédé l'usage d'un couteau. *Chun* inventa les pinceaux et écrivit avec du vernis sur des tablettes de bambou. *Hing-i* inventa l'encre; *Chi-tcheou* commença à tracer à l'encre des caractères sur soie, *Tchoung-yeou* inventa la pierre à broyer l'encre, *Tsaï-lun* inventa le papier. »

LÉON DE ROSNY.

SUR L'INSCRIPTION FUNÉRAIRE DE TENG-KOUNG

LETTRE A M. LE DIRECTEUR DE LA *Revue orientale et américaine*

Monsieur,

Vous avez publié, dans un de vos derniers numéros¹, une inscription en caractères chinois d'une forme antique et singulière qui n'a pu manquer d'attirer l'attention des sinologues. Permettez-moi de vous adresser quelques observations au sujet de ce curieux monument épigraphique, avec l'espérance que vous voudrez bien leur accorder une modeste place dans vos colonnes.

M. Umery a emprunté le fac-simile et la transcription de l'inscription en question à un recueil archéologique intitulé *Siao-tang-tsi-ku-lu*. J'ai eu l'occasion d'en acheter un exemplaire à Canton en 1847, et depuis cette époque, je m'étais proposé de faire des recherches sur la pièce sépulcrale dite de Teng-kung. D'autres occupations m'ont détourné de cette étude; je suis heureux de trouver aujourd'hui l'occasion d'y revenir.

La première pensée qui vient à l'esprit en jetant les yeux sur notre inscription est de se demander si elle est bien authentique. La forme bizarre des caractères, le peu de ressemblance qu'ils présentent avec la plupart des anciens caractères chinois connus, l'absence de renseignements dans le recueil cité plus haut, sur l'histoire de cette inscription et même du personnage auquel elle a été consacrée, tout

¹ *Wa-Kan San-sai dzou-yé*, Section des Arts libéraux.


fait craindre au premier abord une supercherie archéologique. Mais après avoir interrogé plusieurs lettrés chinois à l'égard de la pierre du Teng-kung, j'ai appris à n'en plus douter qu'on devait non seulement la considérer comme parfaitement authentique mais encore qu'il en était fait mention dans les historiens de la Chine, comme d'une inscription « en caractères *kho-tou* » (ce que ne dit pas M. Umery) consacrée à un personnage illustre qui vivait « sous la dynastie de Han, » c'est à dire de 202 avant notre ère à 264 de J.-C. (Ce que paraît avoir également ignoré M. Umery.)



Nous venons de constater d'après de savants lettrés chinois, que les lignes de l'inscription de Teng-kung appartiennent au genre de *ko-tou* (en tatars), c'est à dire au genre même dont on s'est servi pour graver la fameuse inscription de l'empereur Yü. Il n'en résulte pas que les deux inscriptions soient de la même époque. On écrit tous les jours des mots en caractères anciens sur des monuments de l'art moderne, et cela par un esprit d'imitation qui existe chez tous les peuples. Pourquoi ne pas supposer que l'on ait ainsi fait de l'archaïsme en l'honneur du prince de Teng? Je m'attends à la réponse; elle sera basée sur l'interprétation du texte: je vais essayer de la prévenir.




M. Umery s'est borné à transcrire et traduire isolément chaque caractère de l'inscription, sans faire connaître son sentiment sur le sens général. Qu'il me permette de lui proposer une manière de lire, de ponctuer et de traduire.

Je pense qu'on doit lire et ponctuer ainsi :

Kia-tching yo-yo. — San-schi nien-kien pe-ji; — Hiü-tsié / Teng-kung kiü tseu schi.

Je me suis permis une correction dans la transcription chinoise, je la crois pleinement fondée, et j'ajoute que sans elle l'inscription est à mes yeux, absolument intelligible. Au lieu de *tsien* « mille » qui suit le signe  *san* « trois » et le multiplie (trois mille), je lis

 *chih* « dix », ce qui au lieu de trois mille ans nous donne « trente ans ». Cette correction est d'autant plus vraisemblable que le sixième signe  répond beaucoup mieux au chiffre « dix »

figuré tantôt par une simple croix  tantôt par  dans l'ancienne écriture *tschuen*, qu'au chiffre « mille » dans la forme archaïque était . — Quand au sens du mot *yo-yo*, je préfère à

celui de « il est vaste » emprunté par M. Umery au dictionnaire *Kang-hi-tsu-tien*, la signification bien simple de « broussailles. »

Dès lors je traduis : « Le tombeau est entouré de broussailles. Il y a trente ans qu'il a paru au grand jour. Hélas ! Pendant sa vie, le prince Teng habita cette demeure. »

Il s'agirait ainsi d'une inscription érigée après la mort de Teng-kung, par sa famille, dans le but de conserver la mémoire du séjour

que fit ce prince dans cet antique monument découvert trente années auparavant et depuis lors abandonné à l'envahissement des plantes sauvages (yo-yo).

J'espère que cette interprétation, en attendant que nous possédions plus de détails sur l'histoire de Teng-kung et de son inscription ne paraîtra pas absolument indigne de l'attention des archéologues, et si elle motive de nouveaux éclaircissements sur le très-curieux monument qui nous occupe, je me trouverai heureux d'avoir contribué à les provoquer.

Recevez, etc.

PHILOSINENSIS.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons une lettre de notre savant sinologue M. le marquis d'Hervey Saint-Denis au sujet de l'*Inscription funéraire de Teng-koung*. Nous serons heureux de communiquer prochainement à nos abonnés les idées de notre éminent collaborateur sur l'intéressant monument épigraphique publié dans ce recueil. (*Rédaction*).

BIBLIOGRAPHIE

MANUEL DE LA LECTURE JAPONAISE, à l'usage des voyageurs et des personnes qui veulent s'occuper de l'étude du japonais, par Léon de Rosny. Amsterdam. (G. van Gelder, éditeur), 1859 ; in-12.

Ce qui a longtemps éloigné les savants eux-mêmes de l'étude de la langue du Japon et de la connaissance de ce pays de l'extrême Orient, c'est la difficulté du premier pas à franchir, du plus indispensable, à savoir la lecture. On disait, et le vulgaire aimait à le répéter, que le chinois et le japonais qui en dérive ont 80,000 signes divers pour exprimer leurs pensées ; et si l'alphabet était tel, que devait-être la grammaire ?

Cependant des Européens, depuis plusieurs siècles, étaient parvenus jusque dans ces contrées éloignées, et les efforts tentés par ces pionniers de la civilisation ne devaient pas rester sans produire de résultat. Est-ce que le sang des martyrs, tombés pour y avoir implanté le drapeau de la foi, ne devait pas féconder cette terre en l'arrosant ? Est-ce que la vaillance des soldats qui y ont porté leurs armes victorieuses, ne devait pas porter ses fruits ? Déjà l'industrie y envoie ses vaisseaux, des traités de commerce se concluent, des ambassades les confirment et les développent. A son tour, la science apporte son tribut pacifique de prospérité, avec cette distinction que, tout en profitant elle-même des relations qui s'établissent, elle se rend utile et devient l'indispensable intermédiaire pour tous, pour le missionnaire, le soldat, le négociant.

Dans ce but, M. Léon de Rosny, qui professe un cours de Japonais

à la Bibliothèque impériale (Ecole des langues orientales vivantes), a consacré un grand nombre de travaux étendus à l'éclaircissement et à la divulgation de la langue du Nippon ¹, encore si peu explorée. Outre son *Introduction à l'étude de la langue japonaise* et son *Dictionnaire* de la même langue, nous remarquons le *Manuel*, ouvrage d'une importance réelle, parce qu'il a pour but d'initier les étudiants en peu de temps à cette lecture si effrayante avant que l'on n'ait eu le courage de l'affronter.

Envisagée de près, cette écriture peut être rapidement déchiffrée et lue, dès que l'on se rend compte de sa simplicité relative. De même qu'en chinois le nombre incalculable des signes divers se divise en un certain nombre de clefs avec l'addition de traits; de même, en japonais, l'écriture dite *Kata-Kana* forme un syllabaire de 47 caractères, dérivés des signes idéographiques chinois, qu'on nomme *i-ro-fu*, du nom des trois premières syllabes d'un quatrain japonais dans lequel on a introduit tout le syllabaire. Ce n'est là que le double de notre alphabet avec l'adjonction des syllabes. A cela, il faut ajouter quelques signes orthographiques pour l'*n* final, pour l'adoucissement, le renforcement ou la répétition des syllabes, et l'on aura une connaissance complète de ce syllabaire fort simple. Là n'est donc pas la difficulté; elle réside dans l'écriture cursive bien plus fréquente dite *Fira-Kana*, provenant du chinois cursif *Tsuo-chou*, dont chaque caractère, par la position ou l'absence des ligatures a diverses formes, à l'instar de l'arabe, suivant qu'il est isolé, initial, médial ou final. Afin d'en rendre la lecture familière, l'auteur a inséré dans son *Manuel* des exercices gradués, plaçant d'abord des coupes de discontinuité entre les signes, puis les supprimant.

Ce n'est pas tout. Dans la plupart des textes imprimés, les Japonais se servent, pour le radical des mots, de signes idéographiques cursifs (*sô-syo*), dont le tracé, souvent incertain, présente d'assez grandes difficultés, parce qu'il faut remonter, pour leurs interprétations aux signes chinois.

Que l'étudiant ne se décourage pas pour cela : M. de Rosny, qui est aussi savant sinologue, et dont les travaux sur la langue chinoise ont été couronnés du prix Volney, a eu soin d'indiquer les principales clefs présentant, après la forme classique et carrée de chacune d'elles, un certain nombre de leurs formes cursives, les plus communément usitées dans les livres. A la suite de cette table, vient un choix de groupes phonétiques de l'écriture idéographique, avec des exercices correspondants; puis enfin, comme appendice, une note sur d'autres syllabaires, composés de 47 caractères chinois, dont la valeur n'est pas idéographique, mais phonétique.

Exprimons encore le vœu de voir bientôt paraître le dictionnaire de cette langue, utile complément du cours professé par l'auteur du *Manuel* en question.

M. SCHWAB.

¹ *Nippon*, pour *Nitson-fon*, « l'endroit où le soleil se lève. »

L'AMÉRIQUE DU NORD

ET SES RAPPORTS AVEC LE MONDE CIVILISÉ:

(*Voyage pittoresque dans les grands déserts du Nouveau-Monde*, par l'abbé DOMENECH, missionnaire apostolique. Paris, 1862; grand in-8°, avec gravures.)

Au centre de ce grand continent que nous appelons l'Amérique du nord, au milieu du demi-cercle de colonies que les Européens ont successivement fondées sur les côtes ou même dans l'intérieur du Canada, des Etats-Unis, du Mexique, de la Californie, par delà l'emplacement des antiques forêts aujourd'hui envahies ou en voie de transformation, s'étend une contrée qui, sans être absolument inexplorée, n'a point cependant encore donné lieu à un ensemble de relations régulières avec le monde civilisé. Depuis quelques années seulement, son importance a été révélée par un petit nombre d'écrits plus ou moins exacts; et, sans qu'on se puisse rendre compte de sa physionomie réelle, on accepte le nom de *grands déserts* qui paraît devoir lui être attribué. Les citoyens des Etats-Unis, quoiqu'ils soient dans le voisinage, ne semblent connaître ce pays que par oui-dire, et la désignation de *far-west* imposée à la partie qui doit les intéresser plus particulièrement témoigne de l'idée lointaine qu'ils s'en sont formée. — En réalité, la contrée ne s'est jamais ouverte qu'à de hardis aventuriers, chasseurs, commerçants ou flibustiers de diverses sortes, plus soucieux de hasards et de bénéfices rapides que de constatations scientifiques, à quelques missionnaires dont les travaux ont été perdus pour la plupart, ou enfin à un très-petit nombre de savants qui nous sont demeurés à peu près inconnus.

On commence toutefois à savoir qu'il s'agit d'une contrée généralement plate et découverte, par conséquent d'un envahissement facile; dépourvue de culture et de produits précieux, mais nourrissant d'épaisses ou de hautes herbes témoignage d'une certaine fécondité; privée des petits cours d'eau qui sont la fortune des populations paisiblement agglomérées, sillonnée toutefois par quelques grands courants où l'industrie humaine trouverait de puissantes ressources, habitée enfin par une population relativement minime de sauvages rusés, soupçonneux, agressifs, souvent féroces, mais ne devant la plupart de leurs vices, ou du moins l'excès auquel ils les portent, qu'aux mauvais traitements dont ils furent les victimes; et de tout cela on est en droit d'inférer que cette contrée, pour le moment inaccessible aux moyens des centres civilisés, sera un jour un champ immense ouvert à leur exubérance, munie alors de ressources industrielles plus parfaites que toutes celles dont ils peuvent disposer. Sujet admirable, intérêt du premier ordre, sollicitant, dès aujourd'hui, l'étude des hommes qui ont souci de l'avenir!

Tel est le pays que M. l'abbé Domenech veut faire connaître: il y procède avec autorité, l'ayant parcouru en divers sens pendant sept années, si ma mémoire est fidèle. Ce savant n'est pas d'ailleurs à son début: déjà il a publié deux ouvrages, l'un sur la contrée, l'autre sur un monument qui s'y rattache¹. La nouvelle publication, plus importante que ses devancières se recommande par le luxe de l'exécution: c'est un très-beau livre, quoique, à vrai dire, les gravures sur bois dont elle est accompagnée en grand nombre laissent à désirer.

M. l'abbé Domenech s'étant proposé un double but, son

¹ *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique*. Paris, 1857 in-8°. — *Manuscrit pictographique américain*, précédé d'une Notice sur l'idéographie des Peaux-Rouges. Paris, 1860: gr. in-8°.

travail porte un double caractère, scientifique et descriptif. Une partie est consacrée à l'exposition des idées de l'auteur sur l'ethnographie du Nouveau-Monde, le surplus contient la description des lieux et des monuments ; l'ensemble, ne répondant pas exactement au titre de *Voyage pittoresque*, prépare dès l'abord une déception au lecteur qui ne chercherait dans ce genre d'ouvrage que l'émotion et l'imprévu des détails. — L'une et l'autre portion du livre sont faites pour appeler l'attention ; mais celle qui traite de l'ethnographie américaine ayant un intérêt spécial, et servant d'ailleurs d'introduction à l'ouvrage, c'est par elle qu'il convient de commencer, c'est à elle aussi que seront donnés les principaux développements de la présente étude.

L'auteur débute, comme il convient, par une vue générale sur l'ethnographie américaine : après avoir mentionné les opinions diverses des savants sur l'origine des nations du Nouveau-Monde, après avoir très-sagement reconnu que l'on ne saurait chercher dans la Bible, quelque respect que ce livre soit digne d'inspirer, les notions qui ne s'y trouvent pas sur une grande partie de l'humanité, il émet l'avis beaucoup plus contestable qu'il faut recourir aux histoires des anciennes migrations, telles que la *Chronique d'Eole*, le *manuscrit de Votan*, etc ; et joignant incontinent la pratique au précepte, il extrait de ces monuments douteux ce qu'il juge utile à la justification de ses idées. Sans entreprendre la discussion bien difficile de l'authenticité de pareilles sources, il est permis de faire observer que les récits, empruntés aux peuples non civilisés, ne présentent quelque valeur qu'à la condition de se rattacher, soit par des synchronismes, soit par l'identité de certains détails, aux monuments admis comme base de l'histoire générale ; qu'en dehors de cette condition, ils échappent à toute analyse : nous n'avons pas la clef des mythes dont ils sont ordinairement infestés, souvent même nous sommes exposés à nous méprendre sur le

sens direct, et le moins qu'il nous puisse arriver en leur accordant créance, c'est de tomber dans les fables du genre de celles dont nos propres origines ont été trop longtemps enveloppées. Cette observation applicable aux légendes de l'Asie comme à celles du monde occidental, aux Indes-Orientales comme aux contrées de l'Amérique, sera vraie et fondée aussi longtemps qu'une saine logique présidera aux travaux de l'histoire.

L'auteur commence à se trouver plus à l'aise lorsqu'il traite des rapports de l'Europe du Nord avec l'Amérique septentrionale : ici l'investigation retrouve dans de véritables monuments le fil conducteur qui doit la faire sortir du labyrinthe de la fable. Les expéditions scandinaves ne sont ni des mythes ni des contes de bonne femme : Les héros Leif, Thorwald Ericson, Thornstein, Thorfin Karnselfne, ne sont pas des fantômes ; la vie circule sous leurs mâles figures, on se sent au sein de la réalité. Les établissements des peuples scandinaves en Amérique, du neuvième au quatorzième siècle, les évêques du Groënland suffragants du siège métropolitain de Hambourg, les rapports de ces colonies chrétiennes avec le Saint Siège, forment une série de faits susceptibles d'une discussion méthodique et dignes des recherches des savants. La critique trouve un sol où elle posera son pied puissant, et déjà l'on devine l'intérêt des travaux de Rafn et de la société des antiquaires du nord sur les questions américaines antérieures à Christophe Colomb.

M. l'abbé Domenech aurait pu ajouter aux citations qu'il a données les importantes publications de la *Revue orientale et américaine* : il aurait trouvé des renseignements pleins d'intérêt dans la traduction de sagas irlandaises par notre collègue M. Beauvois, auquel je suis fort heureux de rendre en cette occasion la justice qui lui est due ¹.

¹ *Revue orientale et américaine*, t. I, p. 97 et suiv. 127 et suiv., t. II, 23 et suiv. 115 et suiv., 358 et suiv.

La distribution des animaux sur la surface du globe, dont on prétend tirer pour la solution des difficultés ethnographiques des inductions à mon avis très-hasardées, fournit à M. l'abbé Domenech le moyen d'émettre des opinions dignes d'approbation : non-seulement, « la Bible n'a pas tout dit » selon l'expression de l'auteur, mais encore elle a souvent mal exprimé ce qu'elle avait à dire ; en d'autres termes, la formule de la pensée y a subi l'influence fâcheuse de l'ignorance et des préjugés de chaque époque. Cette réserve, s'appliquant avec une égale force aux théories scientifiques plus ou moins récentes, supprime la majeure partie de l'intérêt que pourrait présenter la poursuite de pareilles études.

Passant ensuite à l'objet de ses recherches, l'auteur commence par établir qu'une connaissance vraie des Indiens d'Amérique démontre l'inanité de tous ces systèmes de classification de l'humanité, dont le principal mérite consiste à réduire la besogne des professeurs qui prétendent nous initier à l'histoire de notre espèce. La *race rouge* des uns, *cuivrée* des autres, *américaine* de celui-ci, *indienne* de celui-là, les divisions plus multipliées, empruntées à la géographie physique ou politique, à la couleur, à la conformation des individus, sont de vrais contes bleus indignes d'arrêter un instant l'attention du savant qui se respecte : certes, il existe une Amérique, laquelle est divisée physiquement et politiquement en une multitude de bassins de régions et d'états, il existe des Indiens *rouges*, *cuivrés*, ou différemment nuancés ; mais de là à une classification ethnographique, il y a plus loin que de la terre à la lune.

Après les systèmes encyclopédiques de la géographie, M. l'abbé Domenech rencontre et combat ceux de l'anatomie et de la physiologie ; il réfute bien une partie des opinions de Bérard ; mais il se trouve à peu près désarmé contre Morton et contre le système de l'appréciation de l'intelligence par la mesure de la capacité intérieure des crânes. L'auteur

aurait facilement évité cet inconvénient, s'il eût bien voulu se rappeler que les travaux du savant américain ont fait l'objet d'une étude assez étendue insérée dans la *Revue orientale et américaine*, étude dont les données, basées sur les faits les plus irrécusables de l'Anatomie du cerveau et du crâne, ne laissent subsister aucun doute relativement aux méprises essentielles qui font du système de Morton une théorie de pure fantaisie¹.

Quant aux formes extérieures de la tête, il est vrai que la question n'a pas encore été traitée convenablement dans un travail expressément ethnographique, et c'est l'une des lacunes que je me propose de remplir. Toutefois, le thème n'est pas nouveau : les bases d'appréciation existent ailleurs et M. l'abbé Domenech croit les avoir rencontrées dans ce qu'il appelle « les travaux récents et le fameux ouvrage de M. Cubi-y-Soler. » Or, ce fameux ouvrage, qui en réalité est resté inaperçu, est avant tout une compilation des traités de phrénologie ; en remontant aux sources, il devient facile de retrouver dans les œuvres de Gall, de Spurzheim et de leurs successeurs, l'examen solide et la réfutation péremptoire non-seulement du système de Camper, mais encore de plusieurs autres expédients du même genre moins connus sans doute que la mesure de l'angle facial, mais tout aussi raisonnables. Outre le mérite de rendre à chacun ce qui lui est dû, cette manière de procéder aurait eu l'avantage de préserver l'auteur d'une erreur qu'il attribue à Tiedemann, savoir : « Que la place réservée dans le crâne au cerveau d'une tête « éthiopienne peut différer par la forme, mais que sa capacité est la même que celle d'une tête caucasique ; » ce qui revient à dire que tous les cerveaux sont d'égale dimension, proposition évidemment insoutenable, soit que l'on compare

¹ Voir l'Unité de l'espèce humaine et les ethnographes des Etats-Unis, dans la *Revue orientale et américaine*, t. II, p. 392 à 402.

une race à une autre race, soit que l'on examine isolément les individus, quelle que soit leur origine.

Les faits intéressants relatifs à la structure et à la couleur du système pileux et de la peau sont traités par l'auteur en des termes vagues, qui pourraient faire croire à un désir d'é luder les difficultés dont la solution n'est cependant pas sans importance. Ici encore, je suis obligé de rappeler que la *Revue orientale et américaine* a publié sur cet objet un travail considérable, où l'état de la science est complètement exposé¹, avec plus de précision et d'exactitude que dans l'ouvrage déjà un peu suranné de M. Hollard.

L'article précité de la *Revue* disait ce qui suit : « Intrinsèquement, les tissus sont incolores ; ceux de la peau, et spécialement le feuillet moyen (ou pigmental, réseau muqueux), n'y font pas exception. La circulation des liquides et les circonstances extérieures y apportent des matières colorées, et, par suite, diverses nuances sous lesquelles on a l'habitude de les considérer ; ceci est surtout vrai du tissu pigmental, dont l'apparence extérieure change avec le tempérament, l'état de la santé, le régime, le climat, etc., etc.². Ces observations caractérisent suffisamment ce que l'on appelle proprement la *couleur* des races, couleur qui est dans le sang et qui se transmet entièrement ou à peu près par la génération.

Mais il y a aussi le *hâle* ou coloration accidentelle, et le susdit article s'en expliquait ainsi : « La lumière et la chaleur agissent aussi d'une manière directe sur la peau. La lumière est une substance saisissable, susceptible d'adhérer à un autre corps, de s'y fixer, de le pénétrer ; les travaux photographiques ne laissent aucun doute à cet égard.

¹ Voir l'Ethnographie et la structure de la peau humaine, dans la *Revue orientale et américaine*, t. IV, p. 114 à 139.

² Etude précitée, p. 131.

« La peau éprouve des impressions analogues : dans le cas
« de séquestration, elle prend une teinte blafarde ; au con-
« traire, l'exposition à un soleil même modéré donne une
« nuance brune, qui paraît être jusqu'à un certain point in-
« dépendante de la sécrétion interne, puis qu'elle disparaît
« avec la cause qui l'a produite : les gens du Nord se bron-
« zent dans le Midi, ceux de la ville se hâlent à la campa-
« gne ; mais, au retour, les uns et les autres rentrent facile-
« ment dans leur précédente condition ¹. »

Pénétré de ces principes, M. l'abbé Domenech aurait jugé inutile de citer, comme exemple de changement de couleur, le hâle contracté par les hommes qui travaillent à l'état nu. Est-ce à dire que le soleil n'ait aucune action sur la coloration interne (si l'on peut ainsi s'exprimer) de la peau ? Loin de là ; le soleil y joue le premier rôle, mais d'une façon médiate ; j'espère le démontrer un jour.

Les critiques, concernant certains détails de la science ethnographique qui ont échappé à l'auteur, ne détruisent pas le mérite de ses vues générales sur le peuplement de l'Amérique, sur les rapports de ce continent avec l'Ancien-Monde, vues auxquelles on peut s'associer, sauf vérification ultérieure, et dans lesquelles on reconnaît, dès ce moment, des données importantes, soit par l'autorité qu'on peut déjà leur accorder, soit par la démonstration que plusieurs d'entre elles trouveront sans doute dans les progrès successifs de la science.

Le chapitre III aborde résolument la partie descriptive de l'ouvrage. La lecture en est fort agréable ; mais on ne saurait résumer un travail aussi considérable, dont le charme disparaîtrait en même temps que les détails qui en sont un élément essentiel, détails que l'auteur possède le don d'exposer sous une forme à la fois sobre et pittoresque. Il faut, de

¹ Etude précitée, dans la *Revue orientale et américaine*, t. IV, p. 133.

toute nécessité, y renvoyer les personnes curieuses d'informations sur les contrées formant les limites extrêmes, et pour ainsi dire inconnues, du Texas, du Nouveau-Mexique, du pays des Mormons ; sur les grandes prairies, leur constitution physique, leurs accidents géographiques, leur passé géologique, leurs ruines, leurs monuments : tumulus, idoles, armes, médailles ; murs d'enceinte, édifices religieux, fortifications, puits, routes, pueblos, villes disparues ; vases, poteries, pipes, momies, peintures hiéroglyphiques, ornements divers. En constatant l'existence de ces débris d'un passé dont il est impossible de retrouver l'histoire, l'auteur émet l'opinion, fort probable en effet, que le manque de bois et d'eau, provenant, selon toute apparence, de l'imprévoyance des populations, amena la destruction d'une partie des anciens habitants.

« On sait, dit-il, que toutes les agglomérations d'hommes ou de familles, lorsqu'elles s'établissent dans un nouveau pays, construisent leurs habitations sur des terres boisées, ou près d'un cours d'eau, afin de se procurer facilement cet élément indispensable. Le bois et l'eau ont manqué tout à la fois à plusieurs populations de ces contrées. Le déboisement a causé des sécheresses continuelles, qui forcèrent les habitants des hauts plateaux à émigrer dans les plaines, parce que la pluie leur manquant, leurs réservoirs et leurs citernes restaient vides, et la soif avec toutes ses horreurs les chassait de leurs demeures. Nous connaissons au Texas et au Nouveau-Mexique une multitude de rivières qui ont cessé de couler ; les unes depuis des siècles, les autres depuis quelques années seulement, et leurs bords, autrefois couverts de verdure, de plantes, de fleurs et d'arbres, sont actuellement ensevelis sous des monceaux de sable, et ne présentent plus que l'image de la désolation (P. 273). »

Après avoir énuméré divers faits à l'appui de sa théorie, l'auteur conclut en ces termes :

« Si, à toutes ces causes de dissolution, on ajoute encore les guerres intestines, les difficultés des nouveaux établissements, la décadence de l'empire de Montézuma et sa destruction complète sous la domination espagnole, on comprendra facilement qu'il n'est point nécessaire d'inventer des peuples pour leur attribuer les œuvres d'art et de civilisation dont les ruines couvrent la terre des grandes solitudes de l'Amérique, parce que les successeurs ou les descendants de ces peuples n'ont plus le même génie, le même courage et la même énergie que leurs prédécesseurs ou leurs ancêtres. Les Jémez, les Zunis, et plusieurs autres peuplades indiennes vivent encore dans des pueblos comme ceux dont nous venons de parler, et il est probable que c'est à leurs aïeux, ainsi qu'à ceux de la plupart des tribus du Nouveau-Mexique, que l'on doit la construction de ces édifices gigantesques (P. 274). »

La question de l'écriture est d'une importance majeure dans l'histoire de la civilisation, M. l'abbé Domenech en fait l'objet d'une étude spéciale : il constate le caractère idéographique des signes employés par les Peaux-Rouges ; à ce propos, il émet une théorie destinée à expliquer la filiation probable ou naturelle de ce genre de manifestations : « La pictographie, dit-il, fut la base des hiéroglyphes, comme ceux-ci furent la base des caractères alphabétiques. Dans ces ébauches d'un art naissant, on n'avait recours qu'à des signes symboliques ou représentatifs d'idées. Les Egyptiens imaginèrent ensuite de représenter des sons articulés par la représentation de figures animales et d'objets inanimés ; ils perfectionnèrent le système hiéroglyphique en rappelant des noms propres et autres au moyen de cartouches contenant une série de signes phonétiques. (p. 287). »

Quoique l'Egyptien survienne ici d'une manière incidente en apparence, l'affirmation qui le concerne n'en a pas moins un intérêt capital : il est bon d'en dire deux mots pour éviter

l'abus des expressions et le vague des idées si favorables aux hypothèses contestables. En admettant que le système de Champollion, tel qu'il a été modifié, soit basé sur des fondements inattaquables, qu'en résulte-t-il ? D'abord, que l'écriture hiéroglyphique n'a pas fait de progrès appréciable ; c'est Champollion qui l'a dit : « On chercherait vainement dans l'Egypte entière des traces réelles de l'enfance de l'écriture. La plupart des édifices existant sur ce sol appartiennent, non aux premiers essais, mais à une renaissance des arts et de la civilisation qu'avait interrompue une invasion de Barbares antérieure à l'an 2000 avant l'ère chrétienne. Les inscriptions qui décorent ces monuments nous montrent, en effet, l'écriture hiéroglyphique tout aussi développée, tout aussi complète, pour la forme et pour le fond, que les dernières légendes sculptées par les Egyptiens au second et au troisième siècle avant Jésus-Christ. ¹ »

Prenons acte du *fait*, savoir que l'écriture hiéroglyphique telle que nous la connaissons, n'a réalisé aucun progrès, dans le cours des temps, « ni pour la forme ni pour le fond ; » mais faisons toute nos réserves contre l'ingénieuse explication que Champollion a imaginée pour les besoins de la cause ; plusieurs motifs y obligent : 1° l'ingéniosité même de la théorie qui est une chance d'erreur, l'expérience le démontre ; 2° l'absence avérée de tout monument architectural, plastique, figuré ou écrit de cette prétendue période antérieure à une renaissance, ce qui autorise à renvoyer le système au pays des hypothèses d'où il est sorti ; 3° rien de plus incertain que ce qui se rattache à l'invasion des Hyksos, à son étendue, à ses effets, à sa date surtout ; il n'est nullement prouvé qu'elle ait occupé toute l'Egypte et cela deux mille ans avant Jésus-Christ.

¹ Champollion le jeune, *Grammaire égyptienne ou principes généraux*, etc., cité par M. de Rosny, *Les Ecritures figuratives*, etc. p. 25.

Par conséquent, il n'est pas possible d'affirmer que les caractères phonétiques qui se trouvent épars dans l'écriture égyptienne soient d'une date antérieure à celle de l'alphabet, j'entends de l'alphabet sémitique ou phénicien, source de tous les autres, ainsi que je crois l'avoir établi¹. Il n'est pas certain que les caractères phonétiques soient une simple transformation graduelle et naturelle des signes hiéroglyphiques, et qu'ils ne soient pas, au contraire, le résultat de la pression ou de l'importation étrangère, qui ne put se substituer entièrement, mais qui parvint à s'introduire dans le système primitif de la terre de Phtah. Il semble même permis de prévoir que la vérité se rencontrera un jour dans cette dernière façon d'envisager les choses ; et voici sur quels motifs se base mon opinion : 1° La Phénicie a exercé une action sensible sur l'Egypte dès les temps les plus reculés, et n'a subi l'influence en sens contraire qu'à une époque relativement moderne² ; 2° le cophte dans lequel s'est conservé une partie de l'ancienne langue égyptienne révèle une grande parenté avec les idiômes dits *sémitiques* et on ne peut refuser d'admettre que les soi-disant sémites n'aient introduit leur système d'écriture en même temps que leur langage ; 3° l'écriture démotique dans laquelle l'élément phonétique est plus important que dans les hiéroglyphes est aussi d'une date plus récente³ et se rapporte à une époque où l'Egypte était déjà comme subjuguée sous l'action de la civilisation orientale ; 4° les mots où l'élément phonétique se manifeste de la manière la plus sûre sont surtout des noms étrangers,

¹ Voir l'Écriture considérée dans ses origines, dans la *Revue orientale et américaine*, t. VI, p. 32 et suiv., examen critique de l'ouvrage précité de M. de Rosny.

² Voir les Systèmes métriques en usage chez les peuples anciens et leurs rapports avec la civilisation, dans la *Revue orientale et américaine*, t. V, p. 22.

³ « Nous avons lieu de croire qu'elle commença à être en usage vers le règne de « Psammetik 1^{er}, VII^e siècle avant notre ère, etc. » — M. de Rosny, *Les Écritures figuratives et hiéroglyphiques*. Paris, 1860, in-4°, p. 30.

dont la figuration exigeait l'emploi d'un système imité de celui des langues auxquels ces noms appartenaient.

On est donc suffisamment autorisé à reprendre ici les conclusions développées ailleurs¹, savoir :

1° Que les écritures hiéroglyphiques n'ont jamais produit un alphabet ;

2° Que l'alphabet se compose surtout de consonnes lesquelles ont été fournies par les langues dites sémitiques et n'ont pu être empruntées qu'à elles seules ;

3° Mais que l'alphabet, pour devenir complet, a dû comprendre aussi des voyelles, lesquelles ont été fournies par les langues japhétiques.

D'où il résulte qu'il n'y a qu'un alphabet, et que cet alphabet n'est complet que dans les langues japhétiques ; on n'en saurait trouver ni un autre, ni rien qui en approche et il est impossible à qui que ce soit de prouver le contraire.

Pour être exact, il faut reconnaître que, quoique essentiellement différents, les deux systèmes d'écriture, idéographique et alphabétique, empruntent quelque chose l'un à l'autre ; car les hiéroglyphes admettent des signes phonétiques, et l'on ne saurait nier que les caractères de l'alphabet ont eu primitivement une valeur figurative ou symbolique.

Ces réserves faites, on peut dire que l'écriture égyptienne et les manuscrits mexicains déchiffrés par le savant M. Aubin, et si l'on veut encore, les monuments des Peaux-Rouges, « présentent au moins deux degrés de développement, » comme s'exprime M. l'abbé Domenech, qui du reste s'arrête là en ce qui concerne les peuples dont il examine les origines (p. 288).

« Une chose digne de remarque, ajoute-t-il, c'est que les inscriptions anciennes de l'Amérique septentrionale ont le même caractère que les inscriptions les plus modernes (p. 289). »

¹ Voir l'Écriture considérée dans ses origines, dans la *Revue orientale et américaine*, loc. cit.

Nouveau point de ressemblance avec l'écriture égyptienne, dans laquelle Champollion, on vient de le voir, reconnaît la même particularité. Il n'est pas nécessaire d'invoquer « l'état simple, erratique, d'une société stagnante, isolée, ne vivant que de guerres et de chasses (p. 289) ; » explication qui ne saurait s'appliquer à l'Égypte : Le vrai, le seul motif de cette immobilité est celui qui a été donné ailleurs, savoir : « que les procédés hiéroglyphiques sont l'œuvre de civilisations qui ont pris dès le début une fausse voie dont il leur était impossible de sortir. » Et encore : « l'alphabet et la civilisation (la vraie), ont suivi la même route ; ceux qui s'en sont écartés se sont égarés, semblables à ces chasseurs qui, ayant perdu la piste de la grosse bête, laissent leurs compagnons suivre la meute, et braconnent pour leur propre compte sur la lisière des bois ; avec ce procédé, on n'arrive pas au but¹. » Il n'y a qu'un alphabet et qu'une civilisation qui sont destinés à absorber toutes les écritures et tous les modes possibles de société : les seules personnes qui en doutent sont celles auxquelles il n'est jamais arrivé d'y réfléchir. La civilisation et l'alphabet, son principal instrument, sont les deux manifestations les plus droites de la nature humaine : l'avenir les modifiera, il y introduira des éléments soit nouveaux, soit empruntés aux sociétés excentriques et secondaires ; il ne les supprimera jamais.

L'auteur, passant ensuite la revue des monuments écrits qui ont été rencontrés dans les déserts américains, mentionne la découverte de caractères alphabétiques ; après avoir constaté les nombreuses divergences qui existent dans les opinions des savants, il hésite à suivre les traces d'un grand nombre d'entre eux auxquels on peut reprocher d'être trop facilement disposés à voir dans des témoignages obscurs ou

¹ Etude précitée, l'Écriture considérée dans ses origines, etc., in *Ann.*, dans la *Revue orientale et américaine*, t. VI.

douteux la preuve des relations de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Ces matières scabreuses n'étant à la portée que de bien peu de gens, je laisse à de plus érudits le soin de décider si c'est avec raison que M. Rafn a cru reconnaître, dans les inscriptions de l'Amérique, l'écriture gaélique ancienne ou l'anglo-saxon des bardes; que Jomard a soupçonné une origine libyque ou bien ibérienne; que ceux-ci ont proposé l'étrusque, tandis que d'autres se sont prononcés pour le phénicien. M. l'abbé Domenech, en ceci fort logique, croit devoir se renfermer dans le système d'interprétation dont il a donné déjà un spécimen¹. Ce système, sur lequel il est sans doute difficile de se prononcer en l'état actuel de la science, semble être, quoiqu'on en ait dit, de nature à se concilier avec la prudence d'un premier essai dans un sujet où règne encore tant d'incertitude.

La question de statistique des Peaux-Rouges amène quelques pages pleines d'une généreuse indignation sur le rôle déplorable que jouent les Américains des Etats-Unis; le sujet n'est malheureusement pas nouveau, et M. l'abbé Domenech l'a entendu traiter avec quelque détail à la société d'Ethnographie²; mais il est de ceux sur lesquels on ne saurait insister trop fortement. Sans pouvoir se rendre compte de ce qu'a de vrai cette assertion que la population des déserts de

¹ M. l'abbé Domenech, *Manuscrit pictographique américain, précédé d'une Notice sur l'idéographie des Peaux-Rouges*; Paris, 1860, gr. in-8°.

Le même, *La vérité sur le livre des sauvages*; Paris, 1861, br. g. in-8°.

² Voir l'étude Les Peaux-Rouges et les devoirs de la civilisation, dans la *Revue orientale et américaine*, t. V, p. 85. Aux exemples du noble désintéressement que notre pays a eu le bonheur d'offrir aux regards du monde qui ne peut s'empêcher de l'admirer, je suis en mesure d'en ajouter un nouveau: En 1860, la colonie de la Réunion a voté 15,000 fr. pour l'envoi d'une mission à Zanzibar. Un an plus tard, « d'après le rapport de M. Fava, chef de la mission de Zanguebar, dont le siège est à Zanzibar, la mission a déjà créé, dans la ville de ce nom, une grande chapelle, un hôpital pour les marins européens, un hospice pour les pauvres indigènes, une salle de pansement où plus de quatre-vingt malheureux viennent, chaque jour, recevoir d'un médecin de la marine, attaché à la mission et des bonnes sœurs, des soins gratuits; une pharmacie, un atelier de forge déjà assez

l'Amérique du Nord aurait été de seize millions il y a deux siècles et qu'elle serait réduite aujourd'hui à trois ou quatre millions, on ne saurait nier que la dépopulation marche vite et on doit se demander si la politique des Etats-Unis ne semontre pas aussi inintelligente qu'inhumaine en supprimant un élément dont elle eût pu se faire un puissant auxiliaire. Du reste, les indications de l'auteur incomplètes et dénuées de précision ne présentent pas les bases d'une statistique régulière.

La description des mœurs des Indiens constitue, comme on devait s'y attendre, la portion la plus intéressante de l'ouvrage, le portrait est très-favorable : « Les Indiens, dans leur état primitif, sont modestes, timides, discrets, inoffensifs et moraux; la polygamie, qui existe parmi eux, est moins l'effet de l'immoralité que d'une coutume immémoriale indiquant le bien-être et la fortune; car il faut être riche pour avoir plusieurs femmes. Ils sont encore simples de cœur, droits de sentiments, hospitaliers au plus haut degré, braves, courageux mêmes jusqu'à l'audace et la témérité, fidèles esclaves de leur parole, implacables dans leur vengeance, sincèrement religieux, mais profondément superstitieux (p. 371 et 372). »

Malgré la préoccupation bienveillante que révèle cette appréciation, notamment dans l'indulgente atténuation de la polygamie, qui sans être toujours *un cas pendable*, comme le voulait l'avocat de M. de Pourceaugnac, n'en a pas moins été constamment le signe d'un état brutal de la société; on doit être d'autant plus près d'admettre la réalité du tableau

important pour avoir pu réparer l'usine de l'Iman, des ateliers de menuiserie et de charpentage, une petite exploitation agricole. Le siège de la maison se nomme la Providence; c'est une immense construction due aux Arabes, et capable de contenir trois mille personnes.

« Une école pour les jeunes Arabes reçoit déjà de nombreux élèves et quatre-vingt dix jeunes Baniens attendent que le personnel de la mission permette de les admettre à apprendre le français. » (*Journal du commerce de la Réunion*, cité par le *Journal du Havre*, 6 janvier 1861.)

qu'un grand nombre des traits dont il se compose appartiennent à l'histoire et sont démontrés par des faits irrécusables. Une nation douée de semblables tendances était éminemment propre à recevoir les bienfaits de la civilisation; si l'on eût su l'y amener par degrés et avec les ménagements que l'on apporte aujourd'hui, dans nos colonies à la poursuite de ces résultats. La tâche aurait été facilitée encore par la propension que ces sauvages manifestent pour l'imitation qui est de tous nos sentiments celui que la phrénologie a reconnu comme étant le plus précieux pour le développement et le progrès des facultés humaines¹. M. l'abbé Dometech reconnaît, du reste, que les rapports avec les blancs ont singulièrement modifié ces dispositions: « Les blancs ont tellement abusé de leur supériorité pour tromper et maltraiter les Indiens que ces derniers à leur tour sont devenus trompeurs, méfiants, intéressés et méchants jusqu'à la cruauté. » Ainsi, l'œuvre civilisatrice est devenue plus difficile; ce n'est pas une raison de la croire désormais impossible, et c'est un devoir pour les enfants de réparer les erreurs de leurs pères.

Quant à la puissance des instincts et des facultés intellectuelles des Peaux-Rouges, les descriptions si vivantes qu'on en trouve dans les romans de Cooper ne laissent rien à désirer en faveur de l'opinion qui considère ces hommes comme très-propres, non seulement à profiter d'une éducation libérale, mais même à fournir à nos idées quelques éléments jusqu'ici trop négligés.

Les Peaux-Rouges ont le sentiment des bienfaits de la civilisation et le désir d'y prendre part; on en trouve un exemple dans le récit qu'un journal américain a donné récemment

¹ L'organe est situé à partir de la racine des cheveux, au-dessus du front, des deux côtés de la bienveillance qui occupe le milieu de cette partie. Il paraît bien accusé chez la plupart des Peaux-Rouges représentés dans les planches de l'ouvrage.

de l'entrevue du colonel Lander, des Etats-Unis, avec le chef Winnemucca, de la tribu des Pah-Utes. Sur les plaintes de ce dernier, le colonel ayant fait des promesses pour l'avenir, « Winnemucca a témoigné la satisfaction que lui causaient ces assurances et il a dit que, malgré le manque de parole des blancs dans leurs promesses antérieures, il était disposé à tenter une nouvelle épreuve. Il a ajouté qu'il avait visité les principales villes de Californie, et qu'il était très-convaincu de la supériorité des blancs; qu'il recommandait aux siens de cultiver la terre et d'imiter la race supérieure. Il s'est plaint de ce que *les blancs leur promettaient l'enseignement et ne leur enseignaient rien.....*¹ »

Bien qu'il ne faille pas exagérer l'importance de la question du langage en ethnographie, on doit reconnaître qu'il y a là un élément puissant de critique historique : il serait donc à désirer que cette source d'investigation nous apportât les données qui font défaut relativement au passé des Peaux-Rouges, mais la science n'est pas sans doute arrivée à ce point, car M. l'abbé Domenech n'a traité que le côté pittoresque des idiômes indiens, dont il fait ressortir les formes imagées, caractère commun aux peuples chez lesquels l'instinct et le sentiment sont plus développés que ne sont nombreuses et variées les notions acquises, bases de la science.

La question musicale ne laisse pas moins à désirer et il ne faut pas en être surpris, cet objet n'ayant été presque jamais traité au point de vue ethnographique. A vrai dire, les ethnographes ne semblent pas en soupçonner l'importance, et on ne serait qu'exact en ajoutant que pour la plupart d'entre eux la question n'existe même pas. Cependant, il est temps qu'on s'aperçoive enfin qu'il y a, dans la musique, des modes, des tonalités, en un mot, des procédés fort divers, que ces procé-

¹ Correspondance de l'*Alta California*, reproduite par le *Journal du Havre*, 7 novembre 1860.

dés se perpétuent au sein de certaines populations depuis des siècles et depuis des milliers d'années, qu'ils y ont survécu aux révolutions politiques, économiques, des mœurs, du costume et du langage ; qu'ils ont la relation la plus intime avec les origines, avec la manière de vivre et avec les sentiments habituels des populations, ce qui leur donne une toute autre importance que n'en peuvent avoir la contexture du pronom relatif et la règle du *que* retranché ; enfin que ces procédés si divers, ou bien répondent l'un à l'autre, entre pays très-éloignés, ou bien vivent côte à côte dans la même contrée, en France par exemple. Le sujet est donc digne de toute l'attention des savants.

Lorsque M. l'abbé Domenech dépeint les chants des Indiens comme « des récits monotones empreints d'une vague « tristesse (p. 413), » je suis fort disposé à le croire : la musique est une sorte de langage¹ que plusieurs particularités distinguent de l'idiôme parlé : c'est d'abord la constitution : le langage est l'art des signes locaux ; il recherche avant tout la relation, soit naturelle, soit artificielle du signe avec l'idée à représenter.

La musique est l'art des effets mélodiques et harmoniques ; elle poursuit principalement le rapport du son produit avec la sensation éprouvée.

C'est ensuite le procédé : dans le langage, la préoccupation du signe et sa manifestation méthodique rejettent au second rang tous les autres éléments d'expression, savoir : la puissance intuitive, instinct et sentiment ; la puissance musicale, mélodie et harmonie, rythme, nombre et accord, en un mot, tout ce qui caractérise la musique.

C'est enfin le résultat : le langage, exact et précis, s'a-

¹ Voir l'étude précitée, L'Écriture, etc., *Revue orientale et américaine*, t. VI, p. 54-56.

dresse surtout à la raison ; la musique, plus vive et plus pénétrante, agit de préférence sur les instincts et sur les sentiments.

De ce que le langage est basé sur un procédé méthodique et en quelque sorte métaphysique, puisqu'il opère sur un élément abstrait, savoir le rapport du signe et de l'idée, il résulte que les langues sont essentiellement subordonnées à la puissance réflexive¹ des peuples qui les parlent, que leur construction est en grande partie indépendante de plus ou moins de notions acquises et par suite, qu'on peut trouver une langue très-bien organisée chez un peuple ignorant, pourvu qu'il soit intelligent ; ce qui est démontré par les faits. Au contraire, de ce que la musique, puisant ses principaux matériaux dans les sentiments et dans les instincts, prend à tâche de les coordonner avant tout mélodiquement et harmoniquement, selon les lois du temps, du son et de l'ordre, par le rythme, le nombre et l'accord, il résulte que l'art musical ne fleurit que dans les sociétés où des instincts et des sentiments, à la fois puissants et exercés, rencontrent le secours d'une science avancée dans la connaissance des moyens abstraits et concrets de produire, de combiner et de diriger les effets harmoniques et mélodiques du son, de l'accord et de la mesure. Les sociétés anciennes les plus raffinées, ignorant la majeure partie de ces procédés, se contentèrent de fondre dans le langage le peu qu'elles en possédaient, et c'est ainsi qu'elles obtinrent cette harmonie parlée et poétique, qui n'est pas à dédaigner, mais qu'il sera bien difficile de faire rentrer dans les habitudes du vulgaire, parce que les deux arts du langage et de la musique, ayant désormais séparé leurs procédés d'enseignement, peu de personnes mènent de front l'étude de l'un et de l'autre, et un moins grand

¹ *Réflexive* est pris ici dans le sens phrénologique, puissance de comparer les objets entre eux, et les causes avec les effets.

nombre encore s'occupe d'introduire dans le premier ce que le second y pourrait porter de charme et de puissance.

Les sauvages de l'Amérique étant dans une situation intellectuelle et morale inférieure, il faut admettre a priori qu'ils ne sauraient atteindre tout au plus qu'à des rudiments et de musique et d'harmonie parlée. M. Domenech cite un air indien dont les procédés ne s'éloignent pas trop sensiblement de ceux qui sont pratiqués parmi nous ; mais il ajoute que la date en est récente et connue (p. 410-411), et l'observation n'est point de trop pour éviter la méprise où tombent journellement les personnes qui comptent comme originales et indigènes, les imitations de certains vieux airs européens, plus ou moins défigurés dans les pays où ils ont été anciennement introduits et que nos compositeurs arrangent encore à leur manière en nous les représentant comme des importations. J'en ai cité un exemple dans l'étude sur le Cantique des cantiques ; je puis en signaler nombre d'autres¹.

La poésie des Indiens est tout ce que l'on peut attendre de leur genre de vie : les exemples produits dans l'ouvrage contiennent quelques passages touchants et délicats ; d'autres sont énergiques. Dans tous les cas, si ces morceaux sont exactement cités et s'ils répondent à l'état intellectuel

¹ Voir le Cantique des cantiques ou L'amour et la poésie dans l'antiquité sacrée, dans la *Revue orientale et américaine*, t. IV, p. 434-435. Il s'agit d'une chanson en l'honneur de Bonaparte, sur l'air de Malbrouk transporté en Egypte après mainte vicissitude. Villoteau (*De l'état actuel de la musique en Egypte*, etc.) cite une autre chanson dans laquelle on reconnaît l'air connu sous le titre : *Le prince d'Orange*, mais qui a sans doute été fait pour d'autres paroles. La fameuse ariette arabe, *Kadoudja, ma maîtresse*, est imitée du cantique, *Bénissons à jamais*. Je ne crois pas me tromper en reconnaissant l'air de J. J. Rousseau, *Je l'ai planté*, dans la mélodie dont M. Félicien David a orné son oratorio, *le Désert*, pour les stances des *hirondelles*. Enfin, Donizetti a fait entrer depuis dans l'un de ses opéras, *La Fille du régiment*, si j'ai bonne mémoire, un motif que l'un de mes amis avait trouvé précédemment, à l'état populaire, en Styrie, air qui n'est d'ailleurs qu'une modification de celui de l'hymne, *Iste confessor*, dans le rituel romain, et qui paraît enfin remonter à la civilisation grecque.

de la majorité des Peaux-Rouges, on doit y voir l'indice d'une aptitude réelle à des progrès que ces populations n'ont pas encore été mises à même d'atteindre.

Les jeux en usage chez les indiens soulèveraient aussi d'intéressantes questions historiques et ethnographiques : en effet, il est facile de reconnaître dans la plupart d'entre eux des pratiques anciennes de l'Europe ou des déassements d'introduction plus ou moins récente parmi nous. Mais les éléments d'une comparaison critique font entièrement défaut. On en doit dire autant des danses considérées soit comme amusements, soit comme cérémonies publiques, caractère qu'elles revêtent au sein des sociétés peu avancées : M. l'abbé Domenech en donne une description pleine d'animation. Il considère la chasse successivement aux deux points de vue du plaisir et de l'économie domestique et publique ; et, rappelant la destruction dont les espèces animales sont l'objet de la part des indigènes et de celle des blancs, il fait ressortir les résultats menaçants de cette conduite imprévoyante ¹.

D'intéressants détails sur le commerce et sur les habitations des Peaux-Rouges, sont suivis d'une description des armes de guerre, sujet qui sera sans doute un jour étudié au point de vue ethnographique ; pour le moment, tout ce que l'on y remarque, c'est l'emploi primitif des ustensiles de pierre qui s'est en partie conservé jusqu'à nos jours. Peut-être y a-t-il dans cette circonstance un excellent point de départ pour l'histoire du peuplement de l'Amérique, surtout si l'on vient à admettre la réalité de cet *âge de pierre* dont quelques

¹ Le principal de ces animaux, dit l'auteur, est le *buffle* : les anglais, en effet, disent *buffaloe*, mais en français, c'est *bison* qu'il faut lire : les deux individus sont fort différents l'un de l'autre ; et, si l'usage a confondu ces expressions, de l'autre côté de l'Atlantique, il n'est pas permis d'accepter un pareil abus de termes, ceux-ci étant suffisamment définis, et par les caractères des espèces, et par les lieux qu'elles habitent.

savants croient avoir démontré l'existence en Europe et surtout en France ¹.

Entre les divers appareils servant aux besoins habituels de la vie, l'attention doit se porter sur le *Silo* dont M. l'abbé Domenech signale la connaissance parmi les sauvages du Nouveau-Monde. Comme il y était connu avant la découverte de Colomb, on n'en saurait attribuer l'importation aux espagnols. Suivant l'opinion généralement adoptée, ce dernier peuple aurait reçu le silo des Arabes qui en seraient les inventeurs : rien de plus faux qu'une semblable croyance. Il serait à propos, je crois, que les ethnographes et les historiens voulussent bien remarquer que l'état nomade est éminemment impropre au développement des inventions : en s'appuyant sur ce principe, qui est incontestable, on éviterait beaucoup de suppositions hasardées et l'on posséderait un lien de plus entre les divers éléments qui se confondent dans le cours de la civilisation. En général, les Arabes ont inventé peu de chose ; mais en fait de silo, ils n'ont inventé rien du tout. Le silo était pratiqué en Afrique bien longtemps avant l'invasion mahométane : César, qui le rencontra chez les Numides ², ne dut pas en éprouver une grande surprise ; ses contemporains le connaissaient, théoriquement au moins ³, les auteurs grecs en avaient parlé dès longtemps ⁴.

¹ La supposition d'un *âge de pierre*, antérieur à la connaissance des métaux et antédiluvien, repose principalement sur les découvertes de M. Boucher de Perthes, autour desquelles on a fait récemment grand bruit. D'autres prétendent que ces instruments de pierre étaient simplement des objets ayant une destination religieuse.

² Hirtius, *De bello Africano commentarium*, 65 : « Est in Africa consuetudo incolarum, ut in agris et in omnibus fere villis sub terrâ specus, condendi frumenti gratia, clam habeant, atque id propter bella maximè hostiliumque subitum adventum præparent. »

³ Varron, *de Re rusticâ* I, 57. Voir aussi Vitruve, IX, 6 ; Columelle, VI, 1 ; Pline, XVIII, 30, qui'en signalent l'existence dans la Thrace et dans la Cappadoce. Il en existe à Amboise des restes attribués à Jules César.

⁴ Théophraste, *Hist. des plantes*, VII, 7.

Les uns et les autres s'accordent à en considérer l'origine comme étant « étrangère » : Alexandre l'avait trouvé chez les habitants du Caucase¹, et il était connu depuis longues années en Sicile, où les colonies grecques se l'étaient approprié². Enfin, on n'imagine guère comment aurait pu se pratiquer différemment l'opération du patriarche Joseph qui conserva les grains d'Égypte pendant une longue période³.

Le nom de *silo* nous vient des Arabes, qui l'ont eux-mêmes pris du latin *sirus*, et ce dernier est la simple reproduction du grec *siros*. Mais, dans aucune de ces langues, le terme n'a ni signification, ni origine connue : il y est étranger, barbare, comme le dit fort bien Quinte-Curce⁴ : en un mot, il y est importé. D'où vient-il donc ? du chaldaïque, et il signifie *vivres*, le contenant ayant pris l'appellation du contenu, l'accessoire ayant suivi le sort du principal⁵.

On est donc autorisé à conjecturer que la chose, comme le nom qui la désigne, est originaire des pays où l'on parlait le chaldaïque ; qu'à une époque assez reculée, car la date en est inconnue, les Phéniciens l'adoptèrent, comme ils ont fait de tant d'autres institutions, et les répandirent dans leurs colonies. En effet, où trouve-t-on le silo ? près de la mer Noire, en Afrique, en Espagne, en Sicile, c'est-à-dire partout où les Phé-

¹ Quinte Curce, *hist. d'Alexandre*, VII, 4 : « Siros vocabant Barbari quos ita solerter abscondunt, ut, nisi qui defoderant, invenire non possint. »

² M. Hittorf, qui a trouvé de très-beaux silos à Agrigente, en fixe la date au V^e siècle avant notre ère. *Notice sur la ville d'Agrigente*, séance annuelle des cinq académies, 13 août 1859.

³ Voir mon étude *Conservation des grains par la clôture hermétique*, dans les *Annales du génie civil*, n^o 6, II^e partie, p. 165.

⁴ Quinte-Curce, *loc. cit.*

⁵ *Schera*, habiter et prendre son repas, etc. ; d'où *Scheroui*, repas, et *vivres* en général ; métonymie, le contenant pour le contenu. Cette confusion existe d'ailleurs dans le texte de Quinte Curce : « Tritici nihil, aut admodum exiguum reperiebatur. Siros vocabant Barbari, etc. ; » *ut suprâ*, VII, 4. *Siros*, c'est bien *vivres*.

niciens ont eu leurs établissements. Les Arabes, qui ne l'ont pas porté en Afrique, ne l'introduisirent pas davantage en Espagne : le terme de *matamora* dont on s'y sert, leur est étranger ; il remonte aux Phéniciens et il a une origine chaldaique¹.

Je me suis fait une obligation à laquelle je ne faillirai point, s'il plaît à Dieu : c'est de démontrer que la civilisation, celle à laquelle nous appartenons et qui doit absorber un jour ce qui reste des essais informes tentés à côté d'elle, que la civilisation chaldéo-gréco-latine a pris naissance dans la Mésopotamie, berceau de l'humanité. Le fait est établi, je le crois, en ce qui concerne les systèmes métriques² ; il n'est pas loin de l'être, quant à l'alphabet³. Voici un fait industriel qui nous mène aux mêmes conclusions. Hier encore, M. Dubousset communiquait à la Société d'Etnographie un travail, où il établissait que le cheval est originaire de cette contrée, c'est-à-dire sans doute que c'est là que l'élève en a commencé⁴. De mon côté, je prépare un grand travail qui démontrera l'origine chaldéenne du pain, cette nourriture par excellence de l'homme civilisés ; d'autres preuves suivront, je l'espère, celles-là, qui établiront la réalité de cette importante assertion.

Si le silo était connu des Indiens d'Amérique, antérieurement à l'arrivée des Européens ; si la forme en était celle de poire ou de bouteille, qui s'est en effet transmise en tous

¹ *Thamar*, cacher, *mathmora*, chose cachée, dépôt, trésor. Toute autre origine est basée sur des fables ridicules, et surtout le massacre des Maures n'y est absolument pour rien.

² Voir l'étude précitée, *Les Systèmes métriques*, etc.

³ Etude précitée, *L'Ecriture considérée dans ses origines*, etc.

⁴ M. le commandant Dubousset, *Les chevaux Persans*, étude inédite contenant des recherches très-curieuses sur des questions historiques archéologiques et pratiques.

⁵ *Le Pain, son origine, son histoire et ses rapports avec la civilisation*.

lieux par l'action de la tradition¹, le fait est significatif : Lorsqu'on trouve réunie la connaissance du pouvoir conservateur du silo, et la tradition d'une forme spéciale et partout la même, il est impossible d'y voir un simple effet du hasard. De pareilles idées ne viennent pas au premier venu ; et, si peu que l'on soit au courant de la façon dont se forment de telles inventions, on comprend que la possession actuelle en suppose la transmission antérieure.

Les costumes et les coiffures des Peaux-Rouges sont décrites par M. l'abbé Domenech, d'une façon qui charmera le lecteur ami du pittoresque. L'analyse serait mal venue en pareil cas, et comme une citation exacte dépasserait le cadre de ce travail, c'est dans l'ouvrage même qu'il faut aller prendre connaissance de pareils détails. On en peut dire autant de ceux qui se rapportent à la vie intime. Toutefois, quelques-uns de ces derniers ont une grande importance caractéristique ; d'autres soulèvent des questions dans lesquelles la science ne saurait trop se hâter de porter la lumière, en raison de l'abus qu'on a l'habitude d'en faire : de ce nombre, est la question physiologique ci-après.

« Les Peaux-Rouges, dit l'auteur, viennent au monde sans trop de peine. Quand une mère indienne, sentant approcher le terme de la grossesse, a confectionné le berceau, les bandelettes, et les joujoux qui doivent servir à son enfant, elle retourne à son travail et attend sans inquiétude l'heure de la délivrance. Les douleurs sont rarement longues ; rarement elles interrompent les occupations habituelles de ces pauvres créatures. » (p. 500.)

¹ Cette forme est la plus favorable pour la clôture hermétique : elle prévient les infiltrations humides, et présente, à la partie supérieure, la résistance nécessaire. Les Grecs, les Romains, et souvent les modernes, ont cru pouvoir modifier ces données d'après leurs habitudes de construction ; l'appareil y a perdu beaucoup plus qu'il n'a gagné. Dans leurs essais actuels, l'administration de la Guerre et celle de la Marine sont revenues aux vrais principes.

M. l'abbé Domenech attribue ce résultat « à la vigueur que la vie sauvage donne à la nature des Indiens. » Il y a dans cette observation une parcelle de vérité, mais ce serait une grave erreur, que d'y voir l'explication du fait que l'auteur énonce. La question est d'une grande importance, et comme elle est généralement trop inconnue des ethnographes, je la traiterai en peu de mots¹.

La vigueur du tempérament soutient la femme pendant la période de la gestation et lui permet d'arriver à terme sans connaître la majeure partie des innombrables incommodités auxquelles sont sujettes les personnes dépourvues de santé; elle facilite également le prompt rétablissement après la délivrance. Mais, pendant la parturition, la vigueur est un inconvénient plutôt qu'un avantage. En effet, l'utérus est le principal et presque le seul agent de l'expulsion des fœtus, qu'il détermine par ses contractions; or, l'action de l'utérus, dont on ignore les causes, paraît être indépendante de la vie de relation et de la volonté; produite par les nerfs du système grand sympathique (ganglionnaire), n'ayant aucun rapport apparent avec la force de la femme; ni avec sa vitalité, elle se manifeste pendant la vie et après la mort soit de la mère, soit de l'enfant, soit même en l'absence de ce dernier².

¹ Un membre de la Société a pensé que la nature des détails qui vont suivre aurait dû les faire exclure de ce travail. Le scrupule est excessif et mal fondé : des considérations sérieuses d'anatomie et de physiologie, surtout celles qui concernent la structure et les fonctions de la charpente osseuse, loin de présenter un caractère alarmant pour la pudeur scientifique, sont des plus propres à exciter les élans de l'enthousiasme, tel que celui qu'exprimait un savant de l'antiquité, lorsqu'après une description du même genre, il s'écria : « J'ai chanté le plus bel hymne au Créateur ! » D'ailleurs, nos intentions sont pures, et ceux qui voudront voir autre chose dans nos recherches ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Encore un mot : la science ne crée pas les vues obscènes ; c'est l'ignorance qui substitue, aux merveilles de la réalité, les rêves d'imaginaires mal dirigées, et qui sème de misérables équivoques au milieu d'un sujet où les esprits honnêtes et éclairés ne doivent trouver que des motifs d'admiration et de respect pour l'œuvre de la souveraine sagesse.

² On a vu des accouchements s'effectuer douze heures après le décès de la mère.

La vigueur du tempérament ne facilite donc pas nécessairement la parturition ; elle peut, au contraire, la ralentir en renforçant la résistance des parties molles qui s'opposent à l'expulsion¹. Somme toute, les femmes faibles accouchent plus facilement, mais leur gestation est plus pénible, et leur rétablissement plus difficile.

La rapidité de la parturition chez les femmes indiennes dépend d'autres causes, savoir : la conformation du bassin osseux et la facilité avec laquelle il se désarticule, la petitesse de la tête de l'enfant, la nécessité². Plusieurs femmes de la race blanche, et spécialement des paysannes de nos contrées, offrent des phénomènes analogues. Mais encore faut-il que la présentation³ ait lieu dans de bonnes conditions ; car, si elle

Lorsque le terme est arrivé, les contractions de l'utérus ont lieu ; que le fœtus soit mort ou vivant, il n'importe. Dans les cas de grossesse extra-utérine, quoique la matrice soit vide et non distendue, le travail ne s'établit pas moins, ce qui démontre que la cause n'en est point dans l'organe même, mais dans la partie du système nerveux de laquelle l'utérus dépend. La meilleure partie de ces considérations est due à M. le docteur Mercé, professeur d'accouchements.

¹ L'effet est dû principalement à la résistance du périnée.

² Relativement aux femmes des Peaux-Rouges, on peut, sans témérité, admettre ce qui suit :

1°. Elles ont le bassin osseux naturellement ample ; en effet, la charpente est soumise à des règles générales et une face large dénote la largeur du pelvis ; il paraît que le fait a été constaté en ce qui concerne la race mongole ; il est également vrai chez nous.

2°. Elles sont mariées de très-bonne heure ; or, l'accouchement précoce désarticule facilement les os du bassin à peine soudés chez les femmes jeunes et les effets favorables s'en continuent dans les parturitions ultérieures.

3°. Leur fruit a la tête plus petite que ne l'est celle des enfants nés de parents civilisés, effet dû à un moindre développement de plusieurs des organes du cerveau.

4°. L'habitude de souffrir, d'être dures à elles-mêmes, de ne compter sur personne, produit chez elles des effets pareils à ceux que l'on remarque en plusieurs de nos filles-mères qui accouchent très-rapidement, loin de tout secours, à la suite d'une gestation mal soignée, et même entièrement dissimulée aux regards malveillants.

³ On appelle *présentation*, en obstétrique, la position que prend l'enfant, relativement au bassin et à l'utérus, surtout au moment où cet organe se contracte, ou bien est sur le point de se contracter pour opérer l'expulsion.

est mauvaise ou bien accompagnée de l'un de ces accidents qui entravent le travail, la vigueur de la femme, pour extraordinaire qu'on la suppose, demeure absolument impuissante et ne peut qu'augmenter les souffrances; alors le secours de l'art est nécessaire, sinon la mère et le fruit succombent inévitablement; et cela est vrai des animaux aussi bien que de notre espèce: heureusement, le cas est assez rare.

En dehors de ces circonstances, il faut reconnaître qu'en général la simplicité des habitudes favorise la parturition, et il y a lieu d'admirer les vues de la Providence qui a proportionné les difficultés de la naissance aux ressources que possèdent les populations. La perfection des formes, le développement de l'intelligence, les habitudes délicates de la vie, multiplient les obstacles; les lumières de la civilisation arrivent à les vaincre et rendent, en définitive, la parturition aussi peu dangereuse chez l'homme qu'elle l'est chez l'animal.

Je regrette de ne pas suivre M. l'abbé Domenech dans le tableau des mœurs indiennes; on peut y voir, avec lui, une sorte de vie patriarcale: des principes analogues ont donné des conséquences pareilles à celles que nous savons avoir existé ailleurs; les dissemblances ont leur explication dans la diversité des circonstances. Le lecteur y trouvera un agréable passe-temps; il remarquera également de curieux détails sur les idées religieuses de ces peuplades, et le rapprochement qui en est fait avec les idées juives ou chrétiennes, ou avec les pratiques polythéistes lui paraîtra d'une grande importance, s'il consent à ne pas s'enquérir des dates et des origines, que l'auteur paraît avoir négligées.

Dans ses conclusions, jetant un coup d'œil général sur les rapports que les Indiens ont eus jusqu'à présent avec les peuples civilisés, M. l'abbé Domenéch blâme justement les procédés aussi déloyaux qu'inintelligents dont ces malheureux sauvages ont été l'objet; le gouvernement et les citoyens des Etats-Unis surtout en sont coupables: ce n'est pas, ajoute-t-

il, dans les combinaisons de l'esprit mercantile, dans la satisfaction des instincts de lucre que peut se trouver la solution d'un problème aussi délicat ; il faut la chercher dans l'éducation religieuse : « La civilisation des Indiens n'est possible que par la religion et par l'intelligente direction de missionnaires dévoués à leurs intérêts moraux et matériels ; le commerce, l'agriculture et les autres moyens officiels employés par le gouvernement des Etats-Unis n'auront qu'une portée très-limitée et ne donneront que des résultats insuffisants, parce que les sauvages seront toujours dupes de leurs rusés civilisateurs qui ne cherchent qu'à les exploiter, qu'à les déposséder, à les abrutir, à les anéantir. Les miracles du Paraguay ne peuvent pas se renouveler dans les grands déserts américains, parce que les Peaux-Rouges sont trop entourés de ces industriels sans principes qui démoralisent, énervent et dégradent ces nations primitives dont on pouvait tirer tant de ressources en les améliorant (p. 599-600). »

Associons-nous à des idées qui font écho à celles que j'ai eu l'occasion d'exprimer sur le même sujet¹ : oui, la race des Peaux-Rouges contient de précieux éléments qu'il eût fallu conserver et faire servir aux progrès ultérieurs de l'humanité ; oui, les citoyens et les gouvernements du nord de l'Amérique ont complètement méconnu une mission sacrée ; mais aussi ce serait une pure illusion que de croire à la réalisation du but, au moyen des seules ressources de la religion et de ses ministres. Les apôtres chrétiens ont converti des sauvages et les ont retenus dans l'observance de la foi ; mais ce dernier résultat, dû surtout à leur influence intellectuelle et morale, a toujours été perdu aussitôt après leur départ : L'histoire des missions de la Chine, du Japon et de cent autres lieux, y compris le Paraguay, prouve que le christianisme

¹ Voir mon étude précitée, les Peaux-Rouges et les devoirs de la civilisation, dans la *Revue orientale et américaine*, t. V, p. 85-100.

ne saurait vivre en dehors d'un certain milieu, d'une certaine direction. Là même où la civilisation a existé, si elle vient à disparaître l'effet se produit également, et c'est ce qu'un jour j'ai constaté au sujet de l'Eglise d'Afrique s'éteignant après quinze siècles d'existence; j'ajoutais : « La civilisation et la religion chrétienne sont les deux parties d'un même édifice dont la première est la base et la deuxième le couronnement; elles ne doivent jamais être séparées, quoique aient pu dire des esprits exagérés; car, l'une sans l'autre, elles ne peuvent que s'étioler et périr¹. »

Ne séparons donc point ce qui a été uni par la force même des choses, expression de la volonté souveraine de Dieu; ne nous appuyons point sur des illusions au bout desquelles il n'y aurait qu'erreur et déception. Quoique puissent faire le zèle et le dévouement des missionnaires, ce n'est point entre leurs mains qu'est le sort des Peaux-Rouges : il dépend surtout des Etats civilisés du voisinage, des Etats-Unis et du Mexique, et c'est sur ces derniers que doivent s'efforcer de peser l'opinion et les instigations de l'Europe. Le moment est plus favorable qu'il ne l'a jamais été. Une révolution, dont les effets ne sauraient être entièrement conjurés et que l'incapacité des hommes qui la combattent menace de pousser à ses dernières conséquences, démontrera aux Américains les inconvénients de ce défaut d'organisation dont leur imprévoyance les portait à s'enorgueillir; la création d'armées permanentes et d'une dette publique énorme, les poussera forcément dans la voie suivie par les gouvernements européens, ou bien, ce qui est plus probable, elle amènera la dislocation complète de l'union. Un jour ou l'autre, l'Europe sera obligée d'intervenir par ses conseils au moins, et il faut

¹ Voir notre Rapport sur l'ouvrage de M. l'abbé Bargès, intitulé « Tiemeen », dans les *Comptes-rendus de la Société d'Ethnographie*.

espérer que son immixtion aura pour résultat de mettre fin à l'immense orgie mercantile dont nous payons chèrement les frais inconsidérés. Au Mexique, l'intervention ayant lieu directement, les bons avis seront appuyés du bruit salubre du canon. Faisons des vœux pour que, dans l'un et l'autre cas, les pauvres Peaux-Rouges ne soient point oubliés et pour que les traditions bienveillantes et vraiment civilisatrices que nous avons vu appliquer en Algérie, en Afrique, en Syrie et en Cochinchine, soient imposées à l'Amérique du nord en faveur de ses anciens possesseurs, malheureuse mais intéressante partie de la grande famille de l'humanité!

ALPH. CASTAING.

ÉLÉMENTS

DE

GRAMMAIRE HOTTENTOTE

(DIALECTE NAMA ¹.)

La famille des langues hottentotes, qui offre d'incontestables affinités avec l'ancien Égyptien et peut-être aussi avec certains dialectes de l'Afrique moyenne, comprend plusieurs idiômes principaux, tels que le *!ko-!kop* ou hottentot propre, le *Korana* et le *Bochesman*.

¹ Nous sommes heureux de publier ici ce savant travail de M. de Charencey, qui continue la série de grammaires inaugurée dans cette *Revue*, par un *Essai* sur la langue Othomi (voy. p. 15), l'idiôme des Hottentots offrant un intérêt tout particulier pour l'étude de l'Etnographie africaine et de la linguistique générale et comparée.

A son tour, le Hottentot se partage en un grand nombre de dialectes dont l'un des plus riches et des plus curieux est certainement le *Nama*, à l'étude duquel le présent travail va être consacré.

Nous devons distinguer dans le *Nama* deux sous-dialectes très-peu différents l'un de l'autre, le *Nama* propre en vigueur chez les *Nama-!kop* ou Namaquois et le *orlam* usité parmi les tribus du même nom, spécialement parmi celles qui habitent au sud et à l'ouest des monts *!avas* ; les *Orlams* méridionaux ayant remplacé leur idiôme national par le dialecte Hollandais du Cap.

Le système phonétique du Hottentot est un des plus bizarres qui se puissent rencontrer. C'est, je crois, le seul qui admette ces sons étranges et connus sous le nom de *Kliks*, dont nous allons parler tout à l'heure.

I. PHONÉTIQUE ET MÉTHODE TRANSCRIPTIVE. Nous trouvons en Nama les voyelles françaises *a, e, i, o, u* (toujours prononcé *ou*) ; il possède de plus le *w*, son intermédiaire entre le *a* et le *o*, mais qui ne se rencontre que dans la diphthongue *wu* et le *Ω* intermédiaire entre le *o* et le *u*, que les Namas prononcent presque comme un *u* et les *Orlams* comme un *o*.

Les voyelles se prononcent quelquefois à peine articulées. Dans ce cas nous les écrivons ponctuées et renversées.

L'accent circonflexe sera toujours placé sur les voyelles longues. La voyelle marquée du *˜* aura le son nasal comme en français. Remarquons qu'en Nama, la première voyelle d'une diphthongue peut être nasale.

Les diphthongues sont *au, ai, ei, oi, ou* et *ui* : toutes les autres voyelles même accolées se prononcent séparément. Nous marquerons par un tréma les voyelles qui, dans une combinaison propre à former une diphthongue, restent isolées pour le son.

Le Nama possède toutes les consonnes simples de l'alphabet

français, sauf le *j*, le *p* et le *f*; il a de plus que nous le son *sh* correspondant au *ch* Allemand dans *mich* et le *kh* ou *k* aspiré.

Le *gn* équivaut au *gn* français dans agneau.

Le *l* n'existe qu'en Orlam, il est d'ailleurs fort rare et peut-être d'origine étrangère. Les Namas lui substituent le *r*. La différence est peu marquée entre le *b* et le *v*. Ce dernier son est doux et nettement labial en Orlam, dur en Nama.

Les *Kliks* ne s'emploient qu'au commencement des mots devant les voyelles, le *h* ou les consonnes gutturales. Ce ne sont ni des consonnes ni des voyelles. On en compte quatre différents.

Le *palatal*, que l'on fait entendre en plaçant la langue derrière le palais et en aspirant l'air avec un bruit comparable à celui d'un coup de fouet, nous le rendons par le *ɟ*.

Le *cérébral*, résultant d'un battement de la langue sur le devant du palais, imite le son d'un tire-bouchon que l'on extrait. Il sera marqué par un *!*.

Le *dental* identique à cette sorte d'interjection de regret que nous faisons entendre fréquemment. Son signe sera */*.

Le *latéral* n'est autre que ce son par lequel les rousiers excitent leurs chevaux à la marche. Nous le transcrivons par *!!*.

Il existe dans les voyelles bien des nuances que nous ne saurions reproduire exactement.

Elles peuvent être plus ou moins nasales, se prononcer plus ou moins de la gorge. Enfin les mots changent souvent, comme en Chinois et en Annamite, de sens suivant le ton sur lequel ils sont prononcés. Il existe d'ailleurs en Nama trois tons distincts. */kaib*, par exemple, sur le ton le plus bas signifie *obscurité*; sur le ton médial, *endroit, lieu*; sur le plus haut, *un linge*.

Nous remarquerons que toutes les fois qu'une syllabe est terminée par une consonne, la voyelle ne peut être ni longue,

ni nasale, ni unie à une autre de manière à former une diphthongue.

II. DES RACINES. Elles sont toujours monosyllabiques et peuvent se diviser en trois grandes classes. 1°. Celles qui consistent en une voyelle simple, n'étant ni longue ni nasale. Généralement, elles ont à la fois la valeur de verbe et celle de particule. Par exemple, *a*, ici, être; — *i*, là, être, arriver; — *o*, là, parce que, tandis; — *u*, là, ici, faire. — 2°. Celles qui consistent en une voyelle longue ou nasale. Par exemple *ā*, pleurer; — *ō*, cesser; — *ū*, prendre; — *ā* (pronom possessif); — *ē*, que, parce que.

Elles ne semblent être autre chose que les voyelles précédentes un peu modifiées pour marquer un changement de signification et par conséquent mériteraient presque autant d'être regardées comme des radicaux que comme de véritables racines. Il y a eu en effet quelque affinité de sens entre *ū* prendre et *u* faire, entre *o* (signe privatif) et *ō* cesser — *a* être et *ā* élargir (d'où *!ās*, chantier).

— 3°. Les racines qui consistent en une voyelle précédée ou suivie de consonnes. Par exemple *Si*, venir; — *dī*, faire; — *Kha*, de; — *om*, bâtir; — *dan*, vaincre; — *sam*, sein.

Peut-être bien, sont-ce des mots composés dans lesquels une ou plusieurs formatives se sont changées en consonnes.

Dans ce cas, le Hottentot seul entre tous les idiômes que nous connaissions nous reporterait vers cette période obscure de l'enfancement du langage où les voyelles ne s'étaient point encore changées en consonnes et servaient seules à l'expression des sentiments humains.

III. RADICAUX. Nous les diviserons en quatre classes. 1° Ceux qui consistent en une diphthongue soit seule, soit précédée de consonnes. Par exemple, *ei*, sur — *āi*, rire — *ūi*, vivre — *khāi*, se lever — *toa*, cesser — *zoa*, commencer — *shoa*, écrire. — Malgré leur simplicité apparente, ils consistent dans l'union d'une racine avec un des monosyllabes fonda-

mentaux *a, e, i, o, u*, et forment par conséquent de vrais composés. — 2° Ceux qui se préfixent un klik et forment ainsi en quelque sorte, le passage des radicaux monosyllabes aux dissyllabes. Ils semblent avoir dans l'origine joué le rôle de véritables préfixes, mais aujourd'hui qu'ils se sont pour ainsi dire incorporés avec le mot qu'ils suivent, il serait difficile de déterminer leur valeur primitive. Nous nous bornerons à donner quelques exemples dans lesquels ils modifient certainement la valeur du radical *a*, être, ici; *la*, en haut, monter; *ja*, tuer; *la*, être aigu — *O* (signe privat) et *ô*, cesser; *jô*, être tourmenté; *lô*, couper; *llô*, mourir; *lô*, être nu. — *Am*, de, sur; *jam*, au dessus; *lam*, vieux; *lains*, pointe — *Inam*, aimer; *llam* embrasser; *lam*, borner, contenir — *jnumi*, *Kross* ou tablier — *han*, longueur; *llhan*, ramper; *jhan*, border — *hau*, être rassemblée; *lhau*, lier; *hau*, naître, germer; *juau*, bien, complet, etc. Du reste, le klik peut se rencontrer même au commencement de polysyllabes : par exemple, *lgonan*, enfants; *lhoa*, courbé. — 3° Les radicaux formés au moyen d'une suffixe telle que *ra, re, ri, ru, va, ve, vu, na, ni*, etc. : par exemple, *lara*, gronder, murmurer; *gara*, empêcher; *gari* petit; *gova*, parler; *dava*, tourner, etc. — 4° Les radicaux formés par voie de répétition : par exemple, *lan*, savoir et *lan-lan*, enseigner; *llanu*, pur et *llanu-llanu*, purifier, etc.

IV. **MOTS COMPOSÉS.** Ils sont très-fréquents; bornons-nous ici à en donner un ou deux exemples, *a-llô*, se noyer (litt. boire, mourir); *llnwu-lnam*, obéir (litt. entendre, ami).

V. **DÉSINENCES.** Elles tirent leur origine ainsi que nous le verrons plus loin, non de mots à sens concret, mais bien de racines pronominales affixées au radical; ce qui donne au Hottentot une supériorité incontestable sur certains autres idiômes agglomérants.

VI. **DU NOM ET DE L'ADJECTIF.** Il n'existe pas de radicaux spéciaux pour le nom. Ce dernier consiste en un radical verbal

adjectif, participe ou même une préposition à laquelle on ajoute le signe générique, par exemple *!kheib*, froidure, de *!khei*, froid ; *!anu*, pur et *!anusi*, pureté ; *meira*, voyant et *meirab*, celui qui voit ; *mura*, arriver, arrivant et *murab*, celui qui arrive ; *!laika*, entre, parmi et *!laikab*, celui qui est au milieu. Quelquefois le radical est séparé de la désinence générique par une affixe : par exemple *dan*, vaincre et *dansis*, la victoire. Il n'existe point de radicaux que nous puissions regarder exclusivement comme substantifs. En revanche, tout verbe, tout adjectif peut devenir comme en Eskuara, un nom par l'adjonction de la désinence sus-désignée. Cette faculté de transformation est resserrée dans de plus étroites limites relativement aux particules.

Il existe trois nombres, le singulier, le pluriel et le duel ; trois genres, le masculin, le féminin, le genre commun ; cinq cas, le nominatif, l'objectif, le vocatif, le génitif et le datif : par exemple.

1° GENRE MASCULIN, *!gab*, le serviteur.

	Sing.	Duel.	Plur.
Nomin.	<i>!gab.</i>	<i>!gakha.</i>	<i>!gakhu, !gakha.</i>
Object.	<i>!gaba.</i>	<i>!gakka.</i>	<i>!gakhu, !gakha.</i>
Voc.	<i>!gakho, !gaz</i>	<i>!gakho.</i>	<i>!gako, !gakhw.</i>
Gén.	<i>!gabdi.</i>	<i>!gakhadi.</i>	<i>!gakha-di.</i>
Dat.	<i>!gaba-!ua.</i>	<i>!gakha-!ua.</i>	<i>!gaka-!ua.</i>

2° GENRE FÉMININ, *taras*, la femme.

	Sing.	Duel,	Plur.
Nomin.	<i>taras.</i>	<i>tarara.</i>	<i>tarati.</i>
Object.	<i>tarasa.</i>	<i>tarara.</i>	<i>tarati.</i>
Voc.	<i>tarasi.</i>	<i>tararo.</i>	<i>tarasw, taraso.</i>
Gén.	<i>taras di.</i>	<i>tarara-di.</i>	<i>tarati-di.</i>
Dat.	<i>tarasa-!ua.</i>	<i>tarara-!ua.</i>	<i>tarati-!ua.</i>

GENRE COMMUN, *juĩ*, pierre.

	Sing.	Duel.	Plur.
Nomin.	<i>juĩ</i> .	<i>juira</i> .	<i>juina</i> , <i>juin</i> .
Object.	<i>juiba</i> .	<i>juiro</i> .	<i>juina</i> .
Voc.	<i>juizi</i> .	<i>juiro</i> .	<i>juido</i> .
Gén.	<i>juĩ-di</i> .	<i>juira-di</i> .	<i>juina-di</i> .
Dat.	<i>juiba-!ua</i> .	<i>juiro-!ua</i> .	<i>juina-!ua</i> .

Le Nama ne possède point d'article, mais il y supplée souvent par la flexion générique. Lorsque l'on voudra désigner l'objet d'une manière précise, on lui donnera une désinence masculine ou féminine; s'il est au genre commun, il restera indéterminé. Par exemple, *jkob* signifiera *l'homme*; *jkos*, *la femme*, et *juĩ*, *une créature humaine* en général. Souvent même l'on voit ces désinences ne garder plus que la valeur de simples articles démonstratifs. Par exemple *zēe*, jour; *zēs*, un jour; *zēb*, ce jour, le jour par excellence. Elles peuvent aussi servir à changer la signification du mot lui-même. Par exemple *jkoi*, os, en général; *jkos*, un os; *jkob*, pipe en os, dans laquelle fument les Hottentots. On sent que tout ceci ne doit pas contribuer à la clarté de la langue.

Quand deux noms sont étroitement unis, l'on peut, du reste, distinguer les genres comme dans la plupart des autres idiomes agglomérants, au moyen de noms signifiant mâle, femelle. Par exemple *aua jkoi*, homme; *tarasa jkoi*, femme, etc.

Lorsque deux noms sont étroitement unis, entre eux, le dernier seul prend la marque générique. Par exemple *ju zi ds*, le boire et le manger, et non *ju zi ds*. Du reste, le genre n'est pas toujours strictement désigné. Les noms qui, par leur nature, n'appartiennent point à un genre spécial, peuvent être, suivant la volonté de l'interlocuteur, mis au masculin ou au féminin; il n'y a d'autre règle à suivre à cet égard que le caprice ou l'euphonie.

On sera frappé de l'affinité incontestable qui existe entre

les désinences masculine et féminine *p* et *s* du Nama, et l'article masculin *pi*, féminin *té*, de l'égyptien.

L'*objectif* s'emploie parfois euphoniquement pour le nominatif, par exemple *zughuba niha*, la nuit va venir, et non *zughab*. Les particules du génitif et du datif s'effacent souvent. Par exemple *lgaba ma*, ou *luba-lua*, da ad servum. Du reste, on trouve même parfois le nominatif employé pour les autres cas. Par exemple *Zuni !lgoab !kaiba ra ma*, ou *!kai-bab Zuni goab ra ma*; Dieu donne des bénédictions. L'usage général veut que le premier mot de la phrase soit muni de la préfixe nominative.

Le datif est quelquefois marqué au moyen de la conjugaison en *ba*, dont nous parlerons plus loin. Par exemple *Zuni !lgoab !koiba ra ma*, Dieu donne ses bénédictions aux hommes. Souvent aussi l'on supprime les caractéristiques du génitif et du datif, et ces cas ne sont plus marqués que par la structure de la phrase. On marque souvent le vocatif en préfixant le pronom de la deuxième personne. Par exemple *sa tarasi*, ô femme; *sa tarasω*, ô femmes.

En règle générale, le génitif se place devant son régime; *Aukhu di tarati*, les femmes des hommes; s'il est mis après, sa désinence s'accôle à cette affixe personnelle du régime dont nous allons dire un mot tout à l'heure. Par exemple *tarati aub dite*, les femmes des hommes (litt. celles des hommes). Remarquez la similitude de cette postposition *di*, et du *nte* égyptien, qui a la même valeur.

Les diminutifs se forment en ajoutant *ro*. Par exemple *akharob*, un petit garçon. Il se décline au singulier sur *lgab*, aux autres nombres sur *juii*.

Il existe d'autres diminutifs en *da*, par exemple *judai*, la petite source; il se décline ainsi au singulier.

Nom.	<i>judai</i> .
Obj.	<i>judaizi</i> .
Voc.	<i>judaizi</i> .

Aux autres nombres, ils suivent la déclinaison déjà indiquée de *juii*.

Les pronoms personnels peuvent se joindre au nom sous forme d'affixes, comme dans les cas suivants : *Aub*, homme, *Auta*, moi homme ; *avz*, *auze*, toi homme — *Augu* hommes ; *auhe*, nous hommes, *aukhom*, nous deux hommes — *taras*, femme ; *tarase*, toi femme ; *tarata*, moi femme, etc. Voyez n° VII.

L'adjectif, ainsi que dans certains idiômes touraniens n'est pas grammaticalement distinct du verbe. Comme lui, il restérigoureusement invariable et ne consiste souvent que dans le radical verbal lui-même. On le place avant le nom, par exemple *gai tarus*, la grande femme ; *gai tarati*, les grandes femmes. On cite néanmoins quelques adjectifs qui suivent le nom et prennent les mêmes affixes que lui ; tel est par exemple le mot *hoa* tout, grand, mais il est clair qu'on ne doit pas voir là un adjectif, mais bien un nom à sens abstrait. L'adjectif attribut se met à la fin de la phrase par exemple *aub ge gai hā*, l'homme est grand.

Les adjectifs dérivés se composent du radical verbal, d'un nom, d'un adjectif auquel on ajoute certaines désinences telles que *re*, *ro*, *si*, etc.

Il n'existe point de véritables degrés de comparaison.

Le comparatif se forme par l'emploi de la proposition *sha*, de, et *!gā-ei*, sur, par exemple *tita sha !!gaisa*, plus grand que moi (litt. me ex magnus).

Le superlatif résulte de l'emploi de l'adjectif *hoa*, avec le positif de l'objet comparé, par exemple *sago hoaho !na !kari*, litt. petit sous vous tous (le plus petit d'entrevous) on le marque aussi par la préposition *jama* sur, par exemple *jama !gai*, très-grand.

Les adjectis numéraux sont :

1 <i>/gui</i> .	6 <i>Nani</i> .
2 <i>/gam</i> .	7 <i>hū</i> .
3 <i>!nona</i> .	8 <i>!!khaisa</i> .
4 <i>haga</i> .	9 <i>khoisi</i> .
5 <i>goro</i> .	10 <i>disi</i> .

Les nombres de 10 à 20 se forment en énonçant d'abord la dizaine, puis l'unité suivie du mot *la*, être aigu, pénétrer ; par exemple 15 se dira *disi !gui la*. Pour les nombres de 20 à 100, c'est au contraire par l'unité inférieure que l'on commence ; par exemple *gaga disi*, 40 (litt. quatre dix). Pour 100, l'on emploie le terme *disi-disi*. Pour 1000, nous trouvons *hoa disi* (litt. le 10 entier). Il est douteux qu'avant l'arrivée des blancs les Namas comptassent au dessus de 10. Les Saabs, peuple de race hottentote très dégradé, ne peuvent compter, assure t-on, que jusqu'à deux.

On forme les ordinaux en ajoutant au nombre le pronom *pēi*, lui ; par exemple, *!gum pēi*, (litt. duo ille) second, etc. Ordinaux et cardinaux deviennent des noms par l'adjonction de l'affixe générique.

Les noms de nombre *distributifs* considérés comme ad-
verbes prennent la désinence adverbiale ; par exemple *goro dizi zî goro disise*, 50 par 50, ou en supprimant la copulative
*/gam /game*se, par 2.

Le mot *fois* se rend par *!nate*, par exemple *hū !nate*, sept fois, etc.

VII. DU PRONOM. Voici le tableau des pronoms personnels du Nama.

Je ou moi, *tita*.

MASCULIN FÉMININ COMMUN
singulier

Tita (pour les trois genres).

		pluriel		
Nous (moi et lui, moi et eux),	<i>sige</i>	<i>sise</i>	<i>sida.</i>	
Nous (toi et moi, toi et eux),	<i>sage</i>	<i>sase</i>	<i>sada.</i>	
		duel		
Nous deux (moi et lui, moi et eux),	<i>si khom</i>	<i>siim</i>	<i>siim.</i>	
Nous deux (toi et moi, toi et eux),	<i>sakhom</i>	<i>saïm</i>	<i>saïm.</i>	

Te ou toi, *saz*.

	MASCULIN	FÉMININ singulier	COMMUN
Nominat.	<i>saz</i>	<i>sas</i>	<i>sas</i>
C. obliq.	<i>saze</i>	<i>sase</i>	<i>sase</i>
		pluriel	
	<i>sago</i>	<i>saso</i>	<i>sado</i>
		duel	
	<i>sakho</i>	<i>saro</i>	<i>saro</i>

Lui, il, *!!ëib*.

		singulier	
Nominat.	<i>!!ëib</i>	<i>!!ëis</i>	<i>!!ëie</i>
C. obliq.	<i>!!ëiba</i>	<i>!!ëisa</i>	<i>!!ëii</i>
		pluriel	
Nominat.	<i>!!ëigu</i>	<i>!!ëiti</i>	<i>!!ëi</i>
C. obliq.	<i>!!ëiga</i>	<i>!!ëite</i>	<i>!!ëia</i>
		duel	
	<i>!!ëikha</i>	<i>!!ëira</i>	<i>!!ëira</i>

De plus, les pronoms personnels se placent comme affixes après le nom, sous les formes suivantes dont nous avons déjà donné quelques exemples plus haut.

Première personne
singulier

	MASCULIN	FÉMININ	COMMUN
Nominat.	<i>ta</i>	<i>ta</i>	<i>ta</i>
C. obliq.	<i>ti</i>	<i>ti</i>	<i>ti</i>
		pluriel	
	<i>ge</i>	<i>se</i>	<i>da</i>
		duel	
	<i>khom</i>	<i>im</i>	<i>nm</i>

Deuxième personne

singulier

MASCULIN FEMININ COMMUN

Nominat.	<i>z</i>	<i>s</i>	<i>s</i>
C. obliq.	<i>zè, zi</i>	<i>se, si</i>	<i>se, si</i>
		pluriel	
	<i>go</i>	<i>so</i>	<i>dω</i>
		duel	
	<i>kho</i>	<i>ro</i>	<i>ro</i>

Troisième personne

singulier

Nominat.	<i>b</i>	<i>s</i>	<i>i, e</i>
C. obliq.	<i>ba, bi</i>	<i>sa, si</i>	<i>i, a</i>

pluriel

Nominat.	<i>gu</i>	<i>ti</i>	<i>z</i>
C. obliq.	<i>ga</i>	<i>te</i>	<i>na</i>

duel

<i>kha</i>	<i>ra</i>	<i>ra</i>
------------	-----------	-----------

Nous avons déjà expliqué la valeur de ces préfixes dans le précédent. Citons encore les exemples suivants. *taras*, la femme (litt ; elle, une femme) et *tarata*, moi qui suis une femme ; *khoiï* homme, lui qui est un homme et *khoiïm*, nous deux hommes, nous deux qui sommes des hommes, etc. est ainsi que les Namas remplacent le pronom relatif dont l'idiôme est dépourvu.

Voici la liste de leurs pronoms démonstratifs.

Radical *a*, celui, même.

	MASC.	FÉM.	COMM.
Nominat.	<i>ab</i>	<i>as</i>	<i>aï</i>
C. obliq.	<i>aba</i>	<i>aso</i>	<i>ae</i>

Radical *ne*, celui-ci.

Nominat.	<i>neb</i>	<i>nes</i>	<i>nei</i>
C. obliq.	<i>neba</i>	<i>nesa</i>	<i>nec</i>

Radical *!!na*, celui-là.

	MASCULIN	FEMININ	COMM.
Nominat.	<i>!!nab</i>	<i>!!nas</i>	<i>!!naĩ.</i>
C. obliq.	<i>!!naba</i>	<i>!!nasa</i>	<i>!!nae.</i>

Radical */ni*, chaque.

Nominat.	<i>/nib</i>	<i>/nis</i>	<i>/nii.</i>
C. obliq.	<i>/niba</i>	<i>/nisa</i>	<i>/nie.</i>

Radical *kha*, le même.

Nominat.	<i>khab</i>	<i>khas</i>	<i>khaĩi.</i>
C. obliq.	<i>khaba</i>	<i>khasa</i>	<i>khae.</i>

Radical comparatif de *!!na* et *ti*.

Nominat.	<i>!!natib</i>	<i>!!natis</i>	<i>!!natii.</i>
C. obliq.	<i>!!natiba</i>	<i>!!natisa</i>	<i>!!natie.</i>

De l'union de l'ancien démonstratif *ta* avec la finale démonstrative *re*, résulte une nouvelle forme pronominale.

	M.	F.	C.
Nom.	<i>tareb</i> , celui-ci, il.	<i>tares</i>	<i>tareĩ.</i>
C. obl.	<i>tareba</i>	<i>taresa</i>	<i>taree.</i>

Il forme par une sorte de redoublement *taretaĩ* et *taretaĩ hoai tel, quel? qui?* Peut-être est-ce de lui que provient le mot *taras*, femme; de même que *Aub*, homme, semble provenir du radic. démonstratif *a*, avec renforc. de la voyelle.

Quoiqu'il en soit, le Nama a possédé des formes pronominales beaucoup plus simples que la plupart de celles dont il fait usage aujourd'hui.

Elles se retrouvent dans les composés; *tita*, moi par exemple qui semble formé du démonstr. *ta* conservé encore dans le mot *tareb*, celui-ci, et d'une autre forme *ti* que nous retrouvons dans l'affixe plurielle de la troisième personne. Du féminin en *ti*. Plusieurs de ces vieilles formes pronominales

se sont, comme nous verrons plus loin, conservées au rang de conjonctions.

Citons en outre le démonstratif-interrogatif *maqui?* quoi? Il semble se retrouver dans le vieil Egyptien.

	M.	F.	C.
Nom.	<i>mab</i>	<i>mas</i>	<i>maĩ.</i>
C. obl.	<i>maba</i>	<i>masa</i>	<i>mae.</i>

Le pronom possessif est souvent marqué au moyen du pronom possessif dépourvu de sa désinence et suivi du nom qui le régit. Par exemple *ti aub*, mon homme; *titaras*, ma femme. Quelquefois l'on emploie le signe du génitif *di*. par exemple *!lenib di aub*, son homme.

Il existe un autre pronom possessif formé de la réunion du radical *ã* à l'affixe personnelle. Nous allons le donner sous ses différentes formes.

Première personne

MASC.	FEM.	COMM.
<i>ãta</i> , mon	<i>ãta</i> , ma	<i>ãta</i> , mon.
<i>ãge</i> , notre	<i>ãnge</i> , notre	<i>ãda</i> , notre.
<i>ãkom</i> , notre (à nous deux).	<i>ãm</i> , notre (à nous deux).	
	<i>ãnm</i> , notre (à nous deux).	

Deuxième personne

	MASC.	FEM.	COM.
Nominat.	<i>ãz</i> , tien	<i>ãs</i>	<i>ãs</i> .
C. obliq.	<i>ãze</i>	<i>ãse</i>	<i>ãse</i> .
	<i>ãgo</i> , votre	<i>ãso</i>	<i>ãdω</i> .
	<i>ãko</i> , votre (à vous deux)	<i>ãro</i>	<i>ãro</i> .

Troisième personne

	MASC.	FEM.	COM.
Nominat.	<i>ãb</i> , son	<i>ãs</i> , sa	<i>ãĩ</i> .
C. obliq.	<i>ãba</i>	<i>ãsa</i>	<i>ãe</i> .

Nominat.	<i>āgu</i> , leur	<i>āti</i>	<i>ā.</i>
C. obliq.	<i>āga</i>	<i>āte</i>	<i>āa.</i>
	<i>ākha</i> , leur (à eux)	<i>āra</i>	<i>āra.</i>

En règle générale, ce pronom possessif reste invariable; néanmoins celui de la première personne du singulier prend la forme oblique de la désinence générique du nom auquel il se rapporte; par exemple *aub ātaba*, mon homme; *!koib ātān*, mes hommes.

Lorsque le pronom possessif est employé seul, il prend la suffixe comme un nom par exemple *tib* le mien; *tis* la mienne; *sagu*, les tiens, etc. Les pronoms possessifs du pluriel se forment du radical uni à la désinence génitive *di* laquelle prend l'affixe pronominale par exemple *sadw din*, les vôtres; *!!enib digu*, les siens.

La particule *ne* doit être considérée comme pronom démonstratif lorsqu'elle se rencontre isolée. Dans ce cas, elle précède le nom, mais ne reçoit aucune désinence par exemple *ne aub*, cet homme.

VII. DU VERBE. Il consiste d'ordinaire dans le radical pur et simple, et possède trois temps : le présent qui n'est marqué par aucun signe spécial, l'imparfait lequel indique une action commencée dans le passé, mais dont le résultat dure encore; il a pour caractéristique l'interjection *go*, voici, voilà. La marque du parfait est *ge*, vieux démonstratif que nous retrouvons encore aujourd'hui comme affixe personnelle et particule verbale auxiliaire. Le futur se marque au moyen de la particule *nē* qui peut elle-même se rattacher à la fois au *nē* démonstratif et au verbe *nē* de l'Égyptien. Les pronoms personnels sont généralement séparés du verbe. Lorsque le sujet est un nom, ils ne sont même exprimés d'aucune manière. Par exemple *!koiba go ma*, l'homme a donné (litt. homo jam dare). Après la copulative, le sujet se place d'ordinaire entre le verbe et le signe du temps, par exemple *zī !koiba ma*, et l'homme donne (litt. et homo dare) — *zīb !!ēā ma*, et il donne, etc.

Le mode indicatif ne prend pas de signe spécial, non plus que le conjonctif; le *Potentiel* ou *hypothétique* est marqué au moyen de la syllabe *ga* placée avant le signe du temps. Par exemple *sago ga ma*, vous donneriez, pourriez donner. L'infinitif et l'impératif consistent dans le radical que l'on se plaît parfois à faire suivre de quelque interjection.

Le participe a pour signe la syllabe *lā*. Par exemple *ma lā*, donnant. Dans les cas dont nous venons de nous occuper, les particules sont simplement juxtaposées au verbe. Par exemple, *tita nē ma*, je donnerai (litt. *ego ire dare* ou plutôt *ego esse dare*). On peut également unir le verbe au pronom de la manière suivante *ma*, donner et *mata* je donne (litt. *dare ego*; *ta* est en effet la préfixe pronominale du nom. Alors le signe du temps se place après le verbe, par exemple *mago go*, vous avez donné. Remarquons que le subjonctif requiert assez souvent l'emploi du pronom suffixe, cependant il n'y a pas de règle certaine à cet égard et là, comme dans la manière de marquer le genre des noms, le Nama jouit d'une grande liberté.

Outre la conjugaison simple, il en existe une autre formée au moyen de l'auxiliaire *Ra*, être là; *ge* à la fois verbe auxiliaire et suffixe pronominale, *Ra* faire, vraisemblablement identique au *Ra* être du kophte. Ce mode de conjugaison est plus en vigueur chez les Namas que chez les Orlames. L'auxiliaire se place généralement après le pronom, mais avant le signe du temps, par exemple *skoib ge nī ma*, l'homme donnera; s'il existe dans la phrase une copulative, l'auxiliaire précède le sujet; par exemple *zī ge skoiba ge ma*, l'homme a donné. Par exception, le verbe *ra* se place immédiatement avant le verbe; par exemple *tita ga ra ma*, je pourrais donner, le verbe lui-même prend quelquefois le signe générique du pronom; alors ce dernier s'efface, et le verbe se place au commencement de la phrase, par exemple *llēib ra ge ma* ou *mab ge ra*, il a donné. Nous allons donner ici un tableau abrégé d'une partie de la conjugaison Nama.

CONJ. ISOLÉE

CONJ. AFFIXE

CONJ. AUXILIAIRE.

INDICATIF.

tita ma, je donne*mata**tita ge ma* ou *mata ge*;*tita ra ma* ou *mata ra*;*tita ge ra* ou *mata ge ra*, etc.

HYPOTHÉTIQUE.

*tita ga ma**mata-ga**mata ga ra*, etc.

PARFAIT.

*tita ge ma**mata ge**mata ge ra*, etc.

Le passif se forme en ajoutant *he* au radical verbal de la manière suivante *tita muhe* ou *maheta* je suis donné. Conjugaison auxiliaire *tita ge mahe* ou *maheta ge*.

Il existe une sorte de conjugaison transitive qui se forme en ajoutant *ba* au radical. Par exemple *mi*, dire, *miba*, dir à quelqu'un. Par exemple, *tita ge saz miba*, je te dis à toi. L'on peut ajouter à ce verbe transitif les désinences pronominales ainsi qu'au nom. Il faut seulement remarquer que le pluriel et le duel ont les mêmes formes.

Genre commun, *mibaï*, lui dire.— fém. *mibasi*.— masc. *mibabi*.— c. et fém. *mibasi*, te dire.— masc. *mibazi*.pour les 3 genres *mibati*, me dire.G. comm. *mibaïn*, leur dire— fém. *mibati*.— masc. *mibagou*.— comm. *mibadw*.— fém. *mibaso*.— masc. *mibago*.

Cette syllabe *ba* s'adjoit si intimement au verbe qu'elle subsiste même dans le cas où ce dernier ferait partie d'un mot composé. Du reste on peut la supprimer à volonté, accoler le pronom au radical verbal isolé et dire indifféremment *miti* ou *mibati*, me dire.

Il arrive parfois que l'on accole deux pronoms au verbe, le sujet et le régime, à peu près de la même façon que dans

certaines langues tartares ou américaines. Par exemple *tita ge nt mabizi*, je vous le donnerai; *mabib*, il lui donne; *madωguta*, je vous le donne. L'affixe perd ici son sens de régime indirect pour revêtir celui de sujet. La désinence *sxen* forme le verbe réfléchi. Par exemple *lhau-jhau*, rassembler; *lhau-lhau s₂*, se réunir. *S₁i*, envoyer et *s₁ns₂*, servir (litt. s'envoyer). Cet exemple nous montre que la finale en question sert en réalité plutôt à former de nouveaux mots, que de nouvelles formes grammaticales. Les auxiliaires *ge* et *a* ne sont en usage qu'au présent. Pour les autres temps, ils se trouvent remplacés par le démonstratif *i* ou la syllabe *h₂*. Ces deux auxiliaires se réunissent parfois sous la forme *hā-i*. Remarquons qu'ils se présentent fréquemment isolés avec le sens de « exister, être présent, se trouver », surtout lorsqu'ils sont joints à des adjectifs ou à des verbes passifs. Par exemple *gai*, grand et *gai-i*, être grand; *keira*, vieux et *keira hā*, être vieux; *mahehā*, être donné. On rencontre quelquefois ces particules unies par une sorte de redondance, dans la même phrase à l'auxiliaire *ge*. Par exemple, *Aub ge gai hā*, l'homme est grand.

IX. DE LA PRÉPOSITION. Elle est généralement remplacée par la post-position, et régit en général le nominatif. Il faut faire exception pour la préposition *shu* (de, par) qui régit toujours le cas direct. L'adjectif */oa* (tout) suivi de cette particule se met généralement au même cas. Ceci est une preuve de plus qu'en Nama, il n'existe pas plus que dans les idiomes sémitiques d'adjectif correspondant à notre mot *tout*, il s'y trouve remplacé par un nom signifiant *ensemble, totalité*. La plupart des prépositions consistent d'ailleurs en radicaux verbaux. Lorsque ces particules *shu* et */ka* sont accompagnées d'un pronom personnel, ce dernier n'est marqué que par l'affixe jointe aux prépositions.

X. DE LA CONJONCTION. Il y a certaines conjonctions qui se mettent au commencement de la phrase, d'autres à la fin.

Il serait trop long de les indiquer ici. La conjonction *zī*, et, non seulement s'emploie comme copulative, mais encore se place par redondance à la fin de la phrase; elle prend la finale pronominale du duel si les mots qu'elle a servi à unir sont au nombre de deux, celle du pluriel, s'ils sont en plus grande quantité. Par exemple, *lhōmi zī jhūnb zikhha* « le ciel et la terre »; *jgoan zī hāuben zī jkausa lḡurun dīn zīna* « les bêtes, les vermiseaux et les animaux qui sont sur terre. »

XI. DE L'ADVERBE. Il se forme de tout radical verbal, adjectif ou substantif, en ajoutant l'affixe *se* par exemple *jnu* « noir »; *jnuse* « d'une manière noire ». Quand plusieurs adverbess se rapportent au même sujet, on ne place la désinence qu'après le dernier d'entre eux. On trouve quelques autres affixes adverbiales, entre autres celle en *be*. La place qu'ils occupent dans la phrase n'est régie par aucune règle fixe. Souvent même, ils ne possèdent point de désinence propre.

XII. DE LA NÉGATION ET DE L'INTERROGATION. La négation s'exprime par le dissyllabe *tama*; d'ordinaire, il suit le verbe. Par exemple *dī tama* « ne pas faire ». Toutefois son emploi avec le verbe simple est exceptionnel, d'ordinaire il s'unit au verbe substantif auxiliaire. Par exemple : *ha tama hā* « pour détruire ». Suivi de la préfixe générique, *tama* signifie « aucun, nul »; *gai hei tamas* « aucun bon arbre ». *Personne* s'exprime par *jkoie sharei* ou *jgui sharei* accompagné de *tama* suivi du verbe. Par exemple, *jkoisin tama hā*, personne n'est ici. La négative *tā*, contract. probable de *tama* ne s'emploie guère que dans les phrases impératives. Par exemple *tā hau*, n'aie pas peur. Lorsque l'on exhorte, on emploie la négative *tite* toujours placée après le verbe. Par exemple *lḡamz ge tite*, « vous ne devez pas tuer ». Quant au pronom interrogatif, il consiste comme nous avons vu dans les particules *tare* de *ta*, là, ici, et de l'interjection *re*. Rapprochez le pronom *ma* de l'*m*, signe interrogatif en Kophte et en *kora*, mais qui, en *Nama*, ne se trouve plus employé que dans l'interrogative *hamo*,

quand? le pronom *tare* est toujours suivi de l'affixe pronominale, par exemple *tareza* « qui es tu? » *tarezdĩ* « que fais-tu? pourquoi? » s'exprime par *tare shu* que l'on place au commencement de la phrase. La particule *ma* ne s'emploie jamais seule, elle se joint à un nom en guise d'adjectif ou bien à quelque particule, adverbe ou préposition. Citons enfin les expressions interrogatives *maba* « où? » *maba shu* « d'où » ; *maba u* « combien loin » ; *masa shu* « jusqu'au, vers où » ; *mati* « comment? » *matigo* « combien? » *hamo* « quand? » que nous devons rapprocher du *ham* quel des Koras? il prend les affixes pronominales. Par exemple, *hamota nĩ matarezi* « quand dois-je te payer? » lorsque l'interrogation est indirecte, on emploie en outre la conjonction *se*, *sa*, *lkaĩĩ*, ou *lhaisa*, par exemple *jkoib tarei asa ge te* « l'homme demanda ce qui surviendrait » ; souvent le signe interrogatif est sous-entendu, et la phrase ne diffère que par l'inflection de la voix de la phrase directe.

XI. DE L'INTERJECTION. Citons au nombre des plus fréquentes *go* « voyez, eh bien » identique au radical *go* « voir » ; *a*, allons, bien ; c'est tout simplement le démonstratif, il sert à former une sorte d'optatif, par exemple *agu-ma* « qu'ils donnent » ; *ata gē i* « que je voie » — *re*, *ri* « donc, allons » sert aussi à former une sorte d'optatif, par exemple *ha re* « viens donc », etc.

H. DE CHARENCEY.

RECHERCHES

FAITES ET A FAIRE

SUR L'ORIGINE DE LA RACE MEXICAINE INDIGÈNE¹.

C'est en 1492, voilà trois cent soixante-dix ans, que Christophe Colomb retrouva l'Amérique.

¹ Rapport lu à la Société d'Ethnographie, dans la séance du 5 janvier 1863.

Après tant d'années, on est encore loin d'être fixé sur la race à laquelle appartiennent les populations du Nouveau-Monde, et pourtant il n'est guère de plante ou d'insecte de ce vaste continent qui n'ait été rigoureusement classé !

Ce n'est pas cependant que les découvreurs, les missionnaires qui les ont suivis, et bien des savants après eux, se soient fait faute d'exprimer des opinions à ce sujet, mais le positivisme du siècle ne regarde pas leur jugement comme en dernier ressort, et il veut les vérifier.

A-t-il tort, a-t-il raison ?

On n'entreprendra point ici de le décider ; c'est, selon nous, sur le sol américain même, au milieu de ces populations presque énigmatiques, que la question doit être tranchée.

Notre but ici, d'après la mission qui nous a été donnée par la Société d'Ethnographie, est de résumer ce qui a été dit sur l'ethnographie du Mexique ; de rechercher si, toujours d'après ce qui a été dit, les populations mexicaines diffèrent d'une manière sensible du reste des indigènes de l'Amérique, et d'appeler sur le tout l'attention des savants et des voyageurs que d'heureux hasards entraîneront vers ces contrées encore à étudier.

Et si, dans le cours de ce travail, il nous arrive de manifester parfois une opinion personnelle, ce n'est point que nous ayons aucunement la prétention de l'imposer, c'est uniquement pour la livrer à cet examen même.

Comme l'origine de toutes les races du monde, l'origine de la race mexicaine doit être vérifiée par trois moyens :

Les caractères physiques,

La linguistique,

Les caractères moraux.

Il est impossible de rejeter un seul de ces moyens dans une matière où les données historiques manquent presque complètement, jusqu'ici du moins.

§ 1^{er}. — CARACTÈRES PHYSIQUES.

Presque tous les savants et presque tous les voyageurs qui se sont occupés de l'ethnographie de l'Amérique, ont reconnu qu'il existe sur ce grand continent un *fond commun* de population, appartenant à une même race, plus ou moins modifiée sur certains points.

Humboldt¹, considère la race américaine comme une, tout en reconnaissant² que, malgré les liens étroits qui semblent unir tous les peuples de l'Amérique comme appartenant à une même race, plusieurs tribus n'en diffèrent pas moins entre elles par la hauteur de la taille, par le teint plus ou moins basané, par le regard qui, chez quelques-unes, exprime le calme et la douceur, tandis qu'il exprime chez quelques autres un mélange de tristesse et de férocité.

M. Brasseur de Bourbourg³ reconnaît aussi que les peuples indigènes de l'Amérique sont unis par des rapports généraux ; qu'ils offrent dans leurs traits mobiles, dans leur teint plus ou moins brun ou cuivré, et dans la hauteur de leur taille, des différences aussi sensibles que les Russes, les Persans et les Slaves, qui appartiennent tous à la grande famille caucasienne ; que, si les uns se rapprochent si notablement du type mongol, les autres présentent bien plus d'analogie avec les peuples du Caucase ; que cependant, soit par suite de leurs croisements répétés, soit par l'effet de l'influence des milieux, ils paraissent conserver toujours, dans leur variété même, une sorte de ressemblance commune que les observateurs ont admise.

D'Orbigny⁴, dans maints et maints endroits de son livre,

¹ *Vues des Cordillères*, Introduction, p. 8.

² *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau-Continent*, t. I^{er}, p. 221.

³ Dissertation sur les mythes de l'antiquité américaine, dans le *Popol Vuh*, p. 11.

⁴ *De l'homme américain*, passim.

attribue la diversité des couleurs, dans l'Amérique du Sud, à *une habitation plus ou moins sèche ou humide.*

Et, tome IV, p. 61 à 67, il résume et dit, qu'après avoir comparé entre elles les parties qui composent le physique et la physionomie elle-même ; après avoir montré les modifications de forme de chacune de ces parties chez toutes les nations, il ne lui reste plus qu'à signaler au contraire chez les Américains des caractères généraux uniformes et pouvant être considérés comme types des peuples du Nouveau-Monde. Ce sont, selon lui : 1° des cheveux épais, gros, noirs, lisses et longs, descendant bas sur le front, et résistant à l'âge ; 2° la barbe noire, grosse, toujours lisse, poussant bien tard et seulement sur le menton et le côté de la moustache ; 3° le menton court ; 4° les yeux petits et enfoncés ; 5° les mâchoires saillantes ; les dents blanches, presque verticales, persistant malgré la vieillesse ; 6° les sourcils étroits et très-arqués.

Si on lit avec attention la partie de l'ouvrage de d'Orbigny où l'auteur parle des caractères physiques de chaque peuplade en particulier, on trouve la confirmation pleine et entière de cette première déclaration.

Ainsi, le front est partout le même, excepté chez les Péruviens ; le menton est rond avec une grande uniformité, excepté chez les Araucaniens, les Péruviens, les Guaranis ; les yeux, les sourcils et les cheveux, sont noirs sans exception ; l'angle facial est peu variable ; la bouche est saillante partout ; la saillie des hanches est nulle ; l'odeur *sui generis* est la même chez toutes les peuplades ; partout les extrémités sont peu variables.

Prichard¹ reconnaît aussi des caractères généraux communs irrécusables ; seulement, selon lui, ces caractères généraux sont :

La grandeur des cavités des orbites ; la proéminence de la

¹ *Histoire naturelle de l'homme*, t. II, p. 72 et suiv. 87.

saillie de ces orbites ou bosses sourcilières ; la forme du nez ; la saillie des pommettes, leur inclinaison rapide ; la forme triangulaire qui en résulte pour la face ; le prolongement de la mâchoire supérieure ; le développement de la mâchoire inférieure ; la direction des dents, leur grandeur et leur bonne conservation.

Et tome II, p. 145, 146, Prichard ne voit pas plus de variations entre les diverses peuplades américaines, que les autres grandes divisions du genre humain n'en offrent dans des circonstances analogues.

Auguste de Saint-Hilaire dit, dans le même sens, que l'ensemble des mêmes traits se rencontre chez toutes les nations américaines, mais que chacune se distingue par des nuances physiques aussi faciles à reconnaître que celles qui caractérisent les nations européennes.

Morton, Nott et Glidon¹ reconnaissent aussi un type unique avec des nuances semblables à celles qui se rencontrent dans nos races européennes. Ils trouvent même, entre les Américains, *une ressemblance de famille*, comme celle qu'on remarque entre les Juifs sans mélange². Examinant les crânes des Américains anciens et modernes, ils reconnaissent *l'unité de forme dans les deux Amériques*³.

Ulloa a été beaucoup plus loin que bien d'autres ; il a dit : « Quiconque a vu un Américain, les a tous vus. »

Si la conclusion de Ulloa est un peu exagérée peut-être, il n'en paraît pas moins résulter de tous ces témoignages que la race américaine est *une*.

Cette vérité semble se confirmer davantage encore, si on entre dans les détails et dans les comparaisons de peuplade à peuplade, de nation à nation.

¹ *Types of Mankind*, p. 274, 275.

² *Libr. citat.*, p. 275.

³ *Libr. citat.*, p. 291.

Ainsi on a remarqué une grande ressemblance entre le type péruvien et le type araucanien¹; entre le type araucanien et le type patagon², sauf la taille, bien entendu; entre les Pécherais et les Patagons, toujours sauf la taille³; entre les Botocoudos et les autres peuplades brésiliennes⁴ comme aussi entre les Guaranis; entre les Brésiliens, les Mexicains, les Péruviens, les Canadiens, les Floridiens⁵; entre les Qquichuas et les Aymaras⁶; entre les Chiliens et les Patagons⁷, sauf la taille; entre les Comanches et les Quichés⁸; entre les Iroquois et les Algonquins⁹; entre les Apaches et les Quichés¹⁰; entre les Algonquins et les Pottawatomies¹¹; entre les Quichuas et les Mexicains¹²; entre les Puelches et les Patagons¹³; entre les Motécènes et Yuracarés¹⁴.

On pourrait encore citer bien d'autres ressemblances tout aussi décisives.

La linguistique, dans l'état peut-être encore incomplet où elle se présente aujourd'hui, et c'est ce qui sera examiné dans la deuxième partie de ce travail, la linguistique,

¹ D'Orbigny, *De l'homme américain*, p. 55.

² Dumont d'Urville, *Voyage de l'Astrolabe*, t. III, p. 320, note 33, et p. 323, note 39.

³ Dumont d'Urville, loc. cit., t. 1^{er}, p. 145.

⁴ De Freycinet, *Voyage de l'Uranie*, t. 1^{er}, p. 333.

⁵ Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, t. 1^{er}, p. 82.

⁶ D'Orbigny, loc. cit., p. 144, 148.

⁷ Dumont d'Urville, loc. cit., t. III, p. 323, note 39.

⁸ Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées*, t. II, p. 85.

⁹ Prichard, t. II, p. 117, *Histoire de l'homme*.

¹⁰ Brasseur de Bourbourg, loc. cit.

¹¹ Prichard, loc. cit.

¹² D'Orbigny, loc. cit.

¹³ D'Orbigny, *Libr. citat.*, p. 223.

¹⁴ D'Orbigny, loc. cit.

disons-nous, a semblé à tous ceux qui s'en sont occupés jusqu'ici confirmer les prémices que nous venons de poser. Elle semble incliner à reconnaître entre toutes les langues américaines une certaine affinité grammaticale : le système grammatical se ressemblerait même partout de la manière la plus frappante, selon Duponceau ¹.

Enfin certaines habitudes remarquables, répandues dans les deux Amériques, semblent concourir encore à prouver l'unité de race. Nous citerons entre autres le cannibalisme qui a existé dans le sud comme dans le nord et qui paraît avoir été la suite, soit de croyances religieuses, soit peut-être d'instincts féroces ; c'est ce qu'on examinera dans la troisième partie de ce travail. On le trouvait chez les Iroquois, les Caraïbes, les Brésiliens, les Péruviens et autres. Nous rappellerons aussi l'habitude singulière de se déformer la tête. Elle a existé autrefois chez les Totonagues, les Nahuatl ou Toltèques, les Zapotèques, les Choctaws, les Têtes-Plates, les Yucatèques, les Natchez, les Carolins du sud, les Caraïbes, les Coras, etc. On la retrouve aujourd'hui dans l'Amérique du Nord chez les Ioways, les Chactas, les Omegas, les Tchinnouks, les Cuitlaltèques, etc., et dans l'Amérique du Sud, chez les Péruviens, les tribus qui habitent aux embouchures de la Colombie, etc.

Tout semble donc tendre à confirmer ce fait qui nous sert ici de point de départ, à savoir, qu'il existe en Amérique un *fond commun appartenant à une même race*.

Ce premier point fort important une fois établi, on a posé ainsi les caractères physiques de ce fond commun : tête ronde, d'une grosseur démesurée, enfoncée dans les épaules ; front large, bas, déprimé au dernier point, et tellement que

¹ *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord*, p. 87. — Prichard, *libr. citat.*, t. II, p. 75.

Humboldt a dit qu'il n'y a pas de race au monde qui ait moins de front que la race américaine.

Yeux allongés dans le coin, petits, sans expression, relevant vers les tempes. Notons ici que d'Orbigny présente ce dernier caractère comme propre à quelques nations seulement, et que Prichard¹ le regarde comme très-rare parmi les nations américaines du Nord.

Sourcils éminents, étroits, arqués, très-noirs, épais; visage large; pommettes saillantes; ce caractère est encore un de ceux que d'Orbigny présente comme propre à certaines nations seulement.

Les pommettes s'inclinent rapidement vers la mâchoire inférieure, et donnent ainsi à la face une forme triangulaire.

Nez épaté, mais pourtant saillant.

Selon Prichard, le nez constitue un des traits les plus prononcés et les plus uniformes du type et du visage indien; chez presque tous les individus il a une forme évidemment arquée, sans cependant être aquilin, et il est excessivement rare de trouver parmi eux un nez plat.

Les ailes en sont ouvertes.

Bouche grande, lèvres grosses, étendues, pleines et comprimées; dents serrées, aiguës, grandes, presque verticales, du moins généralement, ne tombant jamais; menton court; barbe rare, mais ne manquant pas d'une manière absolue comme on l'a écrit, droite, non frisée, noire, serrée par bouquets, et poussant tard; cheveux noirs, longs, gros, épais, droits, lisses, plats, durs comme le crin, ne tombant ni ne blanchissant jamais: traits en général rappelant ceux des nations mongoliques².

¹ Prichard, *Histoire de l'homme*, t. II, p. 87.

² Morton, *Types of Mankind*. — Brasseur de Bourbourg, *Dissertation sur les mythes de l'antiquité américaine*, p. 19. — Auguste de Saint-Hilaire, dans les *Annales du Muséum*, t. IX, 1823. — Barrow, *Voyage en Chine*, t. 1, p. 70.

Chaque tribu a un air de famille¹.

Peau douce, polie, contrairement à ce que l'on a écrit; brillante, lisse, sans villosités : sa couleur a donné lieu à bien des controverses.

Les uns l'ont représentée comme bronzée ou cuivre rouge.

D'Orbigny relève vigoureusement cette erreur en ce qui concerne les Américains du Sud ; selon lui, la peau est d'un brun olivâtre et jaune, avec toutes les nuances intermédiaires ; le jaune domine chez les peuples orientaux ; le brun l'emporte chez les occidentaux et parmi ceux du centre du continent.

Prichard dit que les Américains ne méritent pas le nom de *peaux-rouges* ; qu'il faut entendre par là *peaux-cuivrées* ; que quelques tribus sont aussi blanches que quelques nations de l'Europe ; que d'autres sont brunes ou jaunes, d'autres noires. Mais cette dernière couleur ne peut s'appliquer évidemment au *fond commun* dont il s'agit ici.

Pieds et mains d'une petitesse remarquable, quoique larges ; taille variable ; épaules effacées et larges ; poitrine large ; hanches rarement saillantes ; extrémités inférieures toujours proportionnées et dans de belles formes, rarement maigres ; articulations rarement grosses ; corps trapu, parfois cependant élancé comme chez l'Européen ; tronc large, robuste, presque égal dans toute sa longueur ; cavité pectorale vaste ; membres un peu courts comparativement au tronc, mais replets, le plus souvent arrondis, pourvus de muscles saillants ; extrémités supérieures bien dessinées ; formes du reste peu variables.

L'Américain porte une odeur *sui generis* différente de celle des nègres. Les vices de conformation sont excessivement rares en lui. La figure de l'Américain est souvent sé-

¹ D'Orbigny, *De l'homme américain*.

rieuse, triste, abattue ; mais il s'en faut de beaucoup que ce soit chez tous, et il n'en est pas ainsi chez les nations libres, ce qui prouve que ce n'est pas un caractère de race. Du reste, l'immobilité des traits sous l'empire des passions est beaucoup plus grande chez l'Américain que chez le nègre.

Les femmes américaines ont été aussi l'objet d'un examen particulier. Elles participent de la vigueur de complexion des hommes : aussi ne présentent-elles qu'exceptionnellement des formes gracieuses. Elles sont trop robustes, trop larges pour être bien faites dans le sens que l'on entend en Europe. Elles ont la poitrine large, les épaules effacées, la gorge bien proportionnée ; le bassin large, les mains et les pieds petits.

Si des caractères physiques extérieurs, on passe aux caractères anatomiques, on trouve chez l'Américain les arcades sourcillères marquées, fortes et placées très-bas : c'est un caractère applicable pour ainsi dire à tous les individus sans exception.

Les branches de la mâchoire inférieure sont peu écartées ; les maxillaires avancent ; mais le profil n'approche jamais de celui de l'Ethiopien ; les orbites sont profondes, les cavités grandes ; les os zygomatiques arrondis ; l'os occipital bombé ; le vertex proéminent ; l'os frontal déprimé en arrière ; le crâne léger.

Suivant Morton, le crâne des Américains anciens et modernes diffère complètement du crâne des hommes de l'ancien continent ¹.

Suivant Prichard ² au contraire, si on a cru trouver dans le crâne américain une forme toute spéciale, dont on a voulu faire un type à part sous le nom de *forme américaine*, c'est

¹ *Types of Mankind*, p. 296.

² *Histoire de l'homme*, tome II, p. 84, 85.

à tort, puisque cette généralisation présente comme généraux des caractères prononcés chez quelques tribus seulement; suivant lui, les types d'organisation qu'offrent les crânes américains sont trop multipliés et les traits distinctifs trop fugitifs, ou trop faiblement accusés, pour servir de base à une classification certaine¹.

Peut-être serait-il bon d'ajouter qu'il est beaucoup de peuplades, et sans doute plus qu'on ne croit, dont la tête présente rarement l'état normal. Le système de compression artificielle de la tête a régné, on l'a dit, d'un bout à l'autre des deux Amériques. Nous reviendrons sur ce point. — Dans le bassin de la race américaine, c'est la forme ronde qui prédomine.

Le cheveu américain, coupé transversalement, offre une coupe cylindrique; son contour est écailleux; il est généralement dépourvu de canal intérieur; la matière pigmenteuse qui le colore réside dans l'enveloppe et dans les fibres; sa grosseur est exactement la même, depuis le bulbe jusqu'à son extrémité; il n'est pas implanté droit comme chez le nègre.

On a présenté la race américaine comme une race si faible, si efféminée, que le lait sort, a-t-on dit, du sein des hommes. C'est une erreur qui a été relevée: la sécrétion du lait chez l'homme est, en Amérique comme ailleurs, une anomalie qui se reproduit dans toutes les races et qui n'a pas été remarquée plus là qu'autre part.

La race américaine est au contraire une race vigoureuse, qui résiste aux plus rudes travaux et qui supporte longtemps la soif et la faim. Du reste, tous les voyageurs sont d'accord que la longévité de cette race est grande et qu'elle conserve jusqu'au dernier moment sa force et sa vigueur. Disons-le ici, cette vigueur paraît moins un caractère *de race* qu'un

¹ *Libr. citat.*, tome II, p. 84, 85.

privilege dont jouissent tous les peuples qui ne se sont pas écartés de l'état de nature.

Tels sont les caractères physiques que l'on s'accorde généralement à reconnaître à la race américaine prise en masse.

Une fois d'accord sur l'existence d'un fond commun appartenant à une même race en Amérique, et sur ses caractères physiques, on s'est demandé à quelle race il appartient.

Ici les divergences deviennent sérieuses : chacun à peu près a fait sa version. Nous allons tâcher de les exposer toutes fort brièvement.

Mais d'abord, une race différente de celle actuelle a-t-elle précédé celle-ci ? Des écrivains le prétendent et ils fondent leur opinion : 1° Sur ce que des momies trouvées sur les bords du Maramec auraient révélé l'existence d'un peuple *trapu*, et dès lors tout différent de l'Américain actuel, qui, dit-on, est grand, élancé. 2° Sur le style des monuments découverts en Amérique vers la fin du dix-huitième siècle et jusque dans ces derniers temps. — Examinons.

L'existence de l'homme sur le continent américain ne paraît pas moins ancienne que sur les autres, quoi qu'on ait écrit à cet égard, et il est plus que probable que la race que nous y voyons aujourd'hui n'est pas la même que celle qui y a existé dès le commencement des temps. Soutenir le contraire, serait presque audacieux. Pourquoi le continent américain n'aurait-il pas vu comme les autres périr des races ? Pourquoi les lois de la nature, qui sont des lois de destruction et de régénération éternelles, et qui tiennent tous les pays du monde sous leur inflexible niveau, auraient-elles épargné l'Amérique ? Il n'y aurait aucune raison. Cependant, il ne paraît pas que la preuve d'une modification si récente résulte des faits que l'on invoque.

Et d'abord, quant aux momies, il y a certainement parmi les peuplades américaines modernes des peuplades gran-

des, élancées; les Patagons, les Caraïbes, les Abipons, les Chiliens, les Arkansas, etc., en sont des preuves; mais il y a aussi en Amérique des nations *trapues* et courtes; on a vu même dans l'exposé des caractères physiques qui précède, *qu'un corps trapu est un des caractères spécifiques*. La circonstance que l'on aurait trouvé quelques anciens squelettes *courts et trapus* est donc toute naturelle et n'a rien qui impliquerait nécessairement l'idée de l'existence d'une race antérieure différente de celle actuelle. Au surplus, tous les squelettes trouvés dans les fouilles faites en Amérique sont loin d'avoir accusé une race courte et trapue, puisque la longueur du plus grand nombre varie entre 1 mètre 52 cent. et 1 mètre 82 cent ¹. Le docteur Mitchil, ajoute-t-on, avait eu à examiner une momie absolument semblable trouvée dans le Kentucky, et les matières employées lui ont paru analogues à celles mises en œuvre par les Océaniens — ceci, dit-on, prouverait que cette ancienne race était d'origine malaise... C'est être bien coulant sur les preuves, on le voit.

Est-ce bien d'ailleurs sur les squelettes de quelques individus que l'on peut juger de la constitution de tout un peuple? Est-ce bien parce que dans dix siècles on trouverait dans la Pouille les vestiges humains des quelques Albans qui s'y sont établis en 1461, qu'il faudrait dire que la race albanaise aurait jadis peuplé l'Italie toute entière et précédé la race actuelle?

Les monuments ne paraissent pas fournir une preuve plus concluante. 1° La circonstance, que le peuple figuré sur les bas-reliefs des monuments dont il s'agit ne ressemble pas à la race actuelle, a paru presque décisive. Il paraît impossible d'ajouter autant d'importance à ce fait. D'abord le peuple

¹ Brasseur de Bourbourg, Dissertation sur les mythes de l'antiquité américaine dans le *Popol Vuh*, p. 179, note.

liens ne l'accusent ! Que l'on cherche chez le Nin
Babylonien (en négligé) les cheveux et la barb
leur statuaire ! Qui nous dit que les artistes Améri
pas été atteints de la même manie ? En second
était-il assez avancé chez le peuple constructeur p
mettre de représenter fidèlement le type de sa r
permis d'en douter ; car, dans certaines sculptur
et les pieds sont *de profil*, quand le corps est *de*
des têtes *ae profil* on aperçoit des yeux *de face* ! L'a
évident, n'a pas été de force à vaincre les diffi
l'exécution des personnages vus de face eût
Enfin si les bas-reliefs américains étaient jugé
ment fidèles, et je sais quel juge pourrait prononc
sur la conscience, si décidément ils ne pouvait s'ap
race actuelle il faudrait bien alors en tirer la conc
l'on en tire, à savoir, que le peuple constructeur
Mais alors il faudrait se demander si les bas-re
sentent bien le type de la race américaine *d'alors*
ou tout simplement *celui des quelques peuplades q*
fait ces sculptures. — Qui pourrait le dire davant

Prescott, de Boston, tirant des inductions du st
chitecture de ces monuments, a considéré les
comme d'origine asiatique ¹.

style propre, ne se rattachant à aucun style propre soit à l'Asie, soit à tout autre continent, ont conclu à l'autochthonie des constructeurs.

Cette conclusion ne paraît pas sûre.

D'abord c'est décider une question d'anthropologie par une question d'archéologie et c'est vicieux.

Humboldt¹ nous apprend que l'on trouve sur les confins de la Laponie des églises *dans le style grec le plus pur* ; est-ce donc à dire que ceux qui, dans mille ans, trouveront les ruines de ces temples, seront autorisés à considérer les Lapons comme d'origine grecque.

Ensuite, de même que les nations de l'ancien monde ont trouvé dans le génie leur style architectural que nous leur voyons, de même la branche, échappée de leur tronc pour aller peupler l'Amérique, a pu en imaginer un aussi qui lui soit propre : partout le génie humain a travaillé, partout l'homme a été l'homme...

Si la race américaine peut être rattachée à une race quelconque de l'ancien continent, et c'est ce que nous allons voir, la séparation entre cette branche et le tronc a pu s'effectuer à une époque où le tronc était encore inculte, à une époque où il n'avait aucune idée de l'art de construire, et où par conséquent cette branche n'a pu emporter avec elle aucun style particulier propre à sa race ; et alors faudrait-il s'étonner que la race américaine, isolée du reste du monde, se soit fait place dans un style qui n'aurait de rapport avec aucun autre ?

Maintenant si nous supposons le contraire ; si nous supposons que cette séparation ait eu lieu à une époque artistique, ce qui s'est passé en Grèce entre les Pélages et les Hellènes n'a-t-il pas pu se passer en Amérique aussi ? une tribu, en exter-

¹ *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau-Continent*, t. 1^{er}, p. 402.

minant *une tribu sœur*, dépositaire du style de la race, et se substituant à sa puissance politique, n'a-t-elle pas pu aussi substituer un nouveau style à l'ancien ?

On objectera peut-être que ceci n'est de notre part que *de pures suppositions*, soit, mais il suffit que ces suppositions aient pu avoir une réalité, pour qu'il soit impossible de considérer *comme preuves* les faits que l'on met en avant.

2°. On invoque l'état de barbarie actuelle d'un grand nombre de peuplades américaines, et on dit : la race actuelle est incapable d'avoir jamais produit de tels monuments.

Une saine critique ne saurait admettre ce raisonnement : si on consulte les événements qui se sont passés pendant la chétive période que nous appelons les *temps historiques*, on verra que tout, dans les fastes des nations, n'est que grandeur et décadence..... Où sont les Ninivites, les Babyloniens et leurs arts ? où est la civilisation de Méroë ? cessons donc de toujours juger du passé par le présent, et croyons que la noble étincelle que Dieu a jetée dans le cœur de l'homme a brillé partout d'une vive flamme !

En pesant sérieusement les choses, il semble donc que rien, jusqu'ici du moins, ne prouve qu'il y ait eu en Amérique un changement de race *depuis la construction des édifices dont il s'agit*.

Parmi les personnes qui ont observé de près la race américaine, il en est qui ont parfaitement saisi que, malgré la condition avilie où elle se trouve aujourd'hui par suite de la tyrannie sous laquelle elle gémit depuis tant de siècles, elle descend directement de peuples dont l'intelligence et l'état social ont été jadis plus développés.

Aussi est-ce plus par forme oratoire que par forme vraiment dubitative que Humboldt se demande si l'état sauvage des populations de l'Amérique doit être regardé *comme l'aurore d'une société à naître*, ou bien *comme les débris d'une civilisation perdue*.

Il ne semble pas qu'il soit même besoin de remonter bien haut pour entrevoir les belles époques de la race américaine.

Il est aujourd'hui constant que les Toltèques, en apparaissant, apportaient avec eux une civilisation remarquable; que chez eux les arts étaient cultivés; qu'ils étaient notamment *architectes*.

Lors de la conquête espagnole, on trouvait encore, chez les Caramari et autres peuples de race caraïbe, des preuves d'une civilisation en décadence.

Le même fait se reproduisait chez les nations pampéennes.

Les Chipanèques, de race toltèque, étaient constructeurs.

L'arrivée des Toltèques en Amérique est ancienne. Or, dans leur longue pérégrination, ils ont fait des haltes nombreuses qui se sont prolongées, pendant bien des siècles mêmes, sur certains points.

Ce qui paraît aussi constant c'est que les régions où se trouvent les monuments dont il s'agit ont été parcourues par eux; c'est que les Nanne-yah ou Choctow, ont, suivant Adaïr, de la similitude avec les teocalli mexicains, et que les objets trouvés dans ces monuments sont fort analogues à ceux employés par les Toltèques pour l'exercice de leur culte.

Serait-il possible en effet que les Toltèques n'eussent point exercé sur les points qu'ils ont habités un de leurs arts favoris? le besoin de leur défense, comme le culte de leurs morts, ne leur en faisait-il pas une loi? n'est-il pas partout dans le cœur de l'homme de chercher à se rappeler à la postérité, à s'immortaliser?

Objecterait-on que les Toltèques actuels n'ont aucune tradition qui attribue ces œuvres à leurs ancêtres?

Soit, mais ceci ne prouve absolument rien encore: les traditions se perdent, comme tout se perd; qu'on leur demande où est situé ce fameux pays d'Aztlan, *leur pays d'origine*?

Mais si les traditions positives manquent, ne doit-t-on pas en voir une dans cette énorme analogie qui se rencontre entre le nom de Nanne-yah que nous venons de rappeler, et celui de Nahuatl ou Toltèques ?

Il n'y a donc, selon nous, rien que de très-conforme aux faits, que les Toltèques passent pour avoir construit la pyramide de Cholula, pyramide que l'on suppose être, avec celle de Théotihuacan, le plus ancien monument du nouveau monde, comme aussi le monument le plus antique de l'Amérique en général.

A. BONTÉ.

(à suivre.)

ABRAVANEL

ET

LA FIN DES JUIFS EN ESPAGNE

Dans l'esquisse que nous présentons aujourd'hui au public éclairé à qui s'adresse cette *Revue*, nous nous proposons de traiter les questions suivantes :

1° A quelle époque remontent les premiers établissements d'une colonie Juive en Espagne et en Portugal? Quand arriva-t-elle sur cet extrême Occident qui touche à la fois au Nord et au Sud, à l'Est et à l'Ouest? Il s'agit de savoir par suite de quelles circonstances cette émigration eut lieu, volontaire ou forcée, et comment s'opéra la fusion avec les indigènes. Cette question (soit dit en passant) se rattache en partie à un sujet d'histoire proposé au concours, dès 1821, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

2° Par le fait de quels événements cette union intime et de si longue durée entre ces peuples, cette unanimité de vie et de travaux fut-elle subitement rompue?

3° Enfin une question de linguistique : comment naquit ce langage, ou pour être plus juste, ce patois, mélangé d'Hébreu, de Turc et d'Espagnol, que de nos jours encore les Juifs méridionaux parlent entre eux en Afrique, en Asie et au sud de l'Europe, à Constantinople et à Tétouan ? De la production de quel fait et de quelle transmigration tire-t-il son origine ?

Pour restreindre l'étude de ces divers points dans un cercle limité et réserver une plus large part à la littérature, nous avons pris comme modèle un grand personnage d'Espagne, un de ses premiers ministres : *Ab uno di-ce omnes*.

Au milieu des plus grands événements qui se soient produits dans l'histoire des peuples, au moment où, d'une part, se répandent sur l'ancien continent les heureux résultats de l'imprimerie, et où, d'autre part, a lieu la découverte du nouveau-monde, — en ce moment, le moyen-âge se termine par une rupture profonde, sinon subite, et l'âge de la renaissance commence à briller. Outre l'invention du plus puissant instrument de perfectionnement intellectuel et moral de l'humanité, un autre événement contemporain, d'une importance non moindre se produit : c'est la prise de Constantinople par les Turcs ; par suite de cette conquête la littérature et la philosophie de l'ancienne Grèce s'étaient réfugiées en Italie, et de là elles avaient pénétré dans le reste de l'Europe. Ces divers événements se succèdent d'abord isolés, puis s'enchaînent et s'unissent, comme s'ils devaient produire une œuvre commune.

Jusqu'à cette même époque, c'est-à-dire, jusque vers la seconde moitié du quinzième siècle, l'Espagne et le Portugal avaient été les pays les plus heureusement doués, tant au point de vue intellectuel, que sous le rapport des richesses matérielles, des qualités politiques et de la puissance nationale. Les Arabes, quoique vaincus et repoussés sans cesse vers l'Orient et le Sud, maintenaient dans leur ancien territoire l'heureuse influence de leur savoir et de leurs sages institutions. Mais bientôt cet état de choses cesse. Les anciens possesseurs durent céder, peu à peu, devant le grand nombre des conquérants et laisser le pays en proie à une nouvelle domination, après une lutte acharnée de part et d'autre, qui avait duré près de huit siècles.

Cette transition de pouvoirs opposés entre eux donna naissance à un mélange bizarre, — inconnu et pour ainsi dire

incompris ailleurs, — à un assemblage hétérogène composé des traits caractéristiques de deux peuplades diverses : la morale et l'impartiale justice d'un côté, le fanatisme et l'intolérance de l'autre côté ; et ces deux principes, si opposés, se cotoyaient et se choquaient entre eux à chaque contact.

C'est ce que l'on peut observer, si, au milieu de ces luttes incessantes, l'œil fatigué de n'apercevoir que de sombres tableaux, s'arrête sur le personnage le plus célèbre de cette époque. Un certain intérêt s'attache à l'examen de cette vie laborieuse — envisagée soit au point de vue religieux, soit au point de vue politique — de cet homme qui conquiert alors une renommée universelle, non-seulement par sa gestion des affaires de l'Etat, mais encore par des œuvres moins périssables, par ses travaux littéraires.

Maints auteurs, et spécialement le partial Bartholucci de la Compagnie de Jésus, ont jugé notre rabbin avec beaucoup de sévérité, pour ne pas dire avec beaucoup d'injustice et d'idées préconçues. Ils ne lui ont pas fait grâce du moindre défaut, et ne lui ont tenu compte d'aucune vertu. Ils le représentent comme dévoré d'ambition et de vanité, sans conscience, sans loyauté, et plein d'égoïsme. Mais, ils oublient, soit par mégarde, soit avec intention, de faire mention de ses qualités civiques. Pourquoi ne nous disent-ils pas s'il déploya une capacité réelle dans les divers emplois que des rois lui confièrent ? Pourquoi ne nous apprennent-ils pas si, — comme cela lui arriva effectivement dans plusieurs circonstances, — s'il donna aux rois qu'il servit, des témoignages de dévouement dont les courtisans sont peu prodigues ?

Nous allons essayer à notre tour, par la présente esquisse biographique, de rétablir la réalité aussi exactement que possible. Nous verrons, par l'examen des faits les plus saillants de sa vie, quel fut l'homme, et par ses œuvres, quel fut l'écrivain. Nous le verrons, tantôt à l'apogée de la gloire et de la puissance, se maintenir avec dignité dans les rangs les plus élevés de la société espagnole ; tantôt persécuté et parvenu fugitif, dénué de ressources et privé de tout, ne survivre à cette profonde misère que grâce à son intelligence supérieure. C'est que ni l'une ni l'autre situation ne purent ébranler cet homme infatigable : la grande élévation de son caractère l'avait habitué à se placer au-dessus des succès, ainsi que des revers, qui l'agitèrent sans cesse.

I. — SON ORIGINE.

Alphonse V, roi de Portugal, suivant un historien contemporain, Rabbi Salomon Ben-Verga, eut un jour avec l'un de ses serviteurs, nommé Thomas, une conversation sur les rapports entre le christianisme et le judaïsme¹; elle est d'autant plus remarquable, que l'interlocuteur Thomas se défend, comme d'une injure, de la qualité de juif², qu'Alphonse croit pouvoir lui attribuer. Celui-ci, après un long dialogue, lui exprime sa satisfaction :

LE ROI. — «... Tes explications me plaisent beaucoup, surtout celles que tu m'a présentées au nom d'un certain Abravanel. Ces démonstrations m'ouvrent les yeux, et je vois que mon peuple a tort de haïr les Juifs; ils ont des institutions de la plus haute sagesse, des lois justes, et ils sont doués des qualités les plus rares : on remarque surtout en eux les vertus de la générosité et de la bienfaisance, reconnues et louées de tous. Certainement, celui qui aime le bien suivrait leur exemple.

THOMAS. — C'est vrai, maître; je n'ai jamais vu un homme intelligent haïr les Juifs. Leurs ennemis les plus acharnés sont dans les derniers rangs du peuple; ils sont jaloux des richesses de leurs compatriotes, arrivés dans ces contrées dénués de ressources, repoussés de tous, et parvenus à briser tant d'obstacles par leur travail seul. »

En ce moment la conversation fut interrompue par des gens qui vinrent accuser de meurtre une famille israélite. Le roi leur fait assurer qu'il accéderait à tout ce qu'ils désireraient. Puis, Thomas se charge de l'interrogation; il leur fait de nombreuses promesses, mais il les engage formellement à ne rien cacher au roi. Ils finirent par avouer que le cadavre trouvé dans une maison juive y avait été jeté par ceux qui l'avaient ramassé sur la grande route. A cet aveu, le roi fut fort irrité; mais comme il avait promis de

¹ Ce dialogue, rapporté dans le *Schébet leouda*, § 7, est un peu modelé sur ceux du *Khozari* de Juda Hallévy. Voy. édition hébraïque du Dr Wiener. p. 10 à 13; traduction allemande, par le même auteur, p. 18 à 25.

² Édition hébr., p. 14; traduction, p. 26. Nous reviendrons plus loin sur ce document.

ne pas se laisser emporter par son premier mouvement de colère, il les laissa partir.

S'adressant ensuite à Thomas : « Je suis très-satisfait de toi, dit-il, et de m'avoir répondu avec tant d'intelligence, et d'avoir sauvé des innocents. Je te récompenserai comme tu le mérites, pourvu que tu conduise vers moi cet Abravanel dont tu m'as parlé. S'il n'est pas dans cette ville, tu lui écriras en mon nom, en lui faisant savoir qu'il ait à se rendre à mon palais. »

THOMAS. — « Il sera fait ainsi que le désire mon maître; et le roi se réjouira de s'entretenir avec ce savant. »

Ainsi qu'on le voit, dès cette époque cet homme exerçait un certain prestige à la cour. Cependant, selon M. de Boissi¹, il ne s'agirait pas là du rabbin qui nous occupe en ce moment, mais de son aïeul Samuel : « Je n'ignore pas, dit-il, que quelques-uns prétendent qu'il est question de notre rabbin, et qu'ils prennent conséquemment le prince avec qui ce Thomas s'entretient dans le livre de Salomon Ben-Virga pour Alphonse V, roi de Portugal². Mais cela est démenti par la qualité de roi d'Espagne qu'on y donne à cet Alphonse. Ce ne peut donc être que le 11^e prince de ce nom, roi de Castille, qui fut enlevé du monde à la fleur de son âge, en 1350. »

Cette réfutation n'est point fondée, et pour s'en convaincre, il suffit de lire le texte original de Ben-Virga, dans lequel le terme hébreu est assez vague et peut s'appliquer aussi bien au royaume de Portugal qu'à celui de l'Espagne.

Voyons donc quel est le personnage appelé devant le roi.

M. SCHWAB.

(à suivre.)

LEON DE ROSNY.

¹ *Dissert. pour servir à l'histoire des Juifs* (1785), t. II, 9^e dissert., p. 216.

² *Acta eruditorum lipsiensium*, anno 1686, p. 529; Basnage, *Histoire des Juifs*, t. IX, chap. 24, p. 711.

ÉTUDES

SUR

LES POPULATIONS DE LA PERSE

ET DES PAYS LIMITOPHES

Son Excellence le ministre de l'Instruction publique m'ayant chargé, en 1858, d'une mission scientifique qui avait pour but de représenter, par le modelage et le dessin, les différentes races des contrées que j'allais parcourir en Asie; je présente au public, qui s'intéresse à la partie ethnographique de l'anthropologie, quelques esquisses sur les races les plus célèbres de l'Orient.

C'est pendant un long séjour en Perse, que j'ai pu observer tous les peuples habitant le grand espace, baigné à l'Occident par la mer Noire et limité à l'Orient par le Paropamise des anciens. Mes recherches ne se bornent pas à ces contrées : j'ai été à même de dépeindre des individus appartenant aux districts de l'Inde septentrionale, et des Turcomans situés au delà des frontières de la Perse.

La facilité d'ajouter le dessin à mes observations m'a permis d'utiliser mes excursions d'une manière plus précise que par de simples notes; et j'ai fait les portraits de deux cents types principaux, accompagnés de nombreux croquis sur le mesurage de leurs têtes.

La publication de ces nombreux dessins étant trop coûteuse pour pouvoir être mise prochainement à la disposition des savants, j'en ajourne l'entreprise à l'époque où seront aplanis les obstacles administratifs qui l'ont empêchée depuis un an. Et, c'est en attendant cette facilité, que j'ai classé mes notes, dont j'ai augmenté l'importance par de sérieuses études au Muséum d'histoire naturelle, aidé de professeurs et de collègues des Sociétés savantes qui, appréciant les études ethnographiques, m'ont honoré d'encouragements flatteurs.

Je dois une reconnaissance toute particulière à M. le docteur Pruner-Bey, pour son bienveillant concours dans mon travail sur les types physiques des races orientales parfaitement connues de cet anatomiste et linguiste distingué, qui m'a autorisé à transcrire la lettre suivante, dans cette introduction à une œuvre, présentée seulement comme spécimen des avantages que la science peut retirer de recherches laborieuses, hérissées de difficultés souvent insurmontables.

EMILE DUHOUSSET.

Monsieur le Commandant,

Veillez agréer mes remerciements sincères pour l'occasion que vous m'avez offerte de m'instruire. Votre galerie orientale comblera une des lacunes les plus sensibles dans la science anthropologique telle qu'on doit la concevoir aujourd'hui. Je vous félicite d'abord de l'heureux choix des types où j'ai pu reconnaître des individus de toute l'Asie occidentale et centrale, avec lesquels je fus en contact pendant plus de vingt ans. L'exécution artistique de vos portraits est, en outre, bien différente de tout ce qu'on a fait au hasard jusqu'à présent; vous avez remplacé la méthode des portraitistes (aux trois quarts) par des vues de profils et de face comme l'exige la science rigoureuse; et l'on voit, jusque dans les moindres détails, que vous vous êtes mis consciencieusement à l'œuvre. Permettez-moi de vous dire, à mon point de vue et en peu de mots, toute l'importance que j'y attache: votre collection contient des échantillons de tous les peuples qui, dès la plus haute antiquité, ont joué un rôle dans les destinées du genre humain; vous avez choisi le berceau des nations modernes, l'ancien Iran, pour le centre de vos observations. En effet, c'est là et dans les pays limitrophes que les deux races éminemment civilisatrices, la sémitique et l'indo-germanique, ont étonné la postérité par les monuments grandioses de leur civilisation; et c'est encore là qu'ils ont subi la lutte séculaire contre les fils de Tor qui, par le sabre, ont occupé les trônes les plus splendides de l'Orient.

Comme anthropologiste, je place en premier lieu, quant à l'intérêt scientifique, la collection complète des Indo-Germains pour leur rameau oriental. Il fallait, outre votre talent, encore du bonheur pour trouver l'occasion d'étudier toutes les branches de ce remarquable rameau: l'Indou, le Persan dans toutes ses nuances locales, l'Afghan, le Beloutch, le Kurde, l'Arménien, et même les faibles restes des Ossètes dans le Caucase. C'est grâce à votre perspicacité et à votre persévérance, que l'anthropologue naturaliste pourra aujourd'hui se placer au niveau du linguiste pour ce qui regarde la race à laquelle nous appartenons. La même observation s'applique aux portraits que vous avez recueillis sur les deux autres grandes races en question, les Sémites et les Touraniens; et, à cette occasion, il faut relater l'importance des mesures qui accompagnent vos dessins: par ce procédé, l'œil le moins exercé trouvera un moyen facile de comprendre la distance entre les races limitrophes et souvent mélangées, que l'on a toujours considérées comme issues de la même souche; les moyens, dont vous avez enrichi la science, font connaître combien

ces races diffèrent par leur type et par leur langage, depuis l'époque où elles se sont constituées.

Le cadre de vos observations a été considérablement élargi par vos types du Caucase jusqu'en Egypte; votre série des portraits d'Indiens nous découvre un horizon plus vaste que celui de l'Iran; les races allophyllétiques, par leur beauté, par leur antiquité, leur résistance et leur soumission aux Aryens, méritent d'autant plus d'intérêt que rien n'est encore établi sur leur origine, malgré les efforts de la linguistique. C'est sur ce terrain que j'aime à appeler encore tout particulièrement votre attention pour le parti à tirer de votre collection.

Ce que vous apportez aujourd'hui, Monsieur, est certainement plus exact que tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour.

En passant, maintenant, de vos portraits à leurs résultats pour la science ethnologique, je vous propose de les classer dans l'ordre suivant :

La race aryenne dans ses rameaux massés, encore aujourd'hui, autour du plateau de l'Iran et se répandant au delà de l'Indo-Kouh.

Les types des Perses, des Kurdes, des Afghans et des Beloutches, ayant beaucoup d'analogie dans la forme de leurs crânes, montrent l'affinité de ces peuples, et enseignent comment les hommes de la même souche, ayant acquis un peu de civilisation, se distinguent de leurs frères moins privilégiés; c'est alors que l'expression du visage permettra, mieux que l'ensemble des traits, de distinguer ces peuples entre eux.

Viendront ensuite les Indous, appartenant à la souche précédente, et dont quelques-uns diffèrent notablement du type brahman. Ils sont issus de races qui ont précédé les Aryens dans l'Inde. Ces types d'Indiens n'ayant été étudiés encore que très-superficiellement, il vous appartient, Monsieur, de les décrire avec plus d'exactitude.

Votre comparaison du Touranien avec son voisin de l'Iran, en séparant parfaitement les types homogènes des autres types, fait mûrement réfléchir sur les mélanges qui se sont continués depuis tant de siècles entre des races voisines; et vos notes, ainsi que votre crayon, fourniront des jalons certains pour la classification des sujets des races différentes et pour distinguer les métis d'avec les individus d'origine pure.

Agréez, Monsieur le Commandant, l'assurance de la plus haute estime de votre tout dévoué serviteur,

D^r PRUNER-BEY,

ancien médecin en chef de son Altesse le vice-roi d'Egypte.

TYPE PHYSIQUE DE L'ARYEN DE LA PERSE.

J'ai choisi dans mes dessins, comme les plus purs représentants de ce type, un groupe de guébres (adorateurs du feu) de Yezd¹, ainsi qu'un prêtre des Parlis de Bombay, des habitants des villes de Téhéran, Ispahan, Chiraz, et de l'extrême Nord, Khoï, où je fus surpris des traits distingués de ce type².

Afin d'éviter de fatigantes répétitions se rapportant aux différences individuelles, j'en trace le caractère général.

La couleur de la peau varie du bistre clair au brun olivâtre, selon les localités ; ce qui fait accepter la teinte bistrée comme sa coloration ordinaire.

Les cheveux sont généralement de brun clair à noir, mais toujours teints en noir ou en rouge ; leur texture soyeuse ne boucle qu'à ondes larges.

La barbe est fournie et peut croître très-longue, elle est ondulée et non frisée.

La couleur de l'iris est brune ; on rencontre exceptionnellement des yeux gris.

La taille s'élève au-dessus de la moyenne.

La constitution est sèche dans son ensemble.

L'embonpoint, rare chez les hommes, est plus marqué chez les femmes. La chair est amollie par l'usage trop fréquent des bains.

La proportion des extrémités au tronc est remarquable en ce que le cou est allongé et maigre, la poitrine affaissée et

¹ Les Guébres, ou Zoroastriens, sont dispersés ; ils appartiennent à la classe la plus pauvre et n'ont ni livres, ni prêtres, ni instruction. Leur nombre a diminué d'une manière surprenante : tandis que, au dernier siècle, on comptait encore 300,000 chefs de famille, on trouve à peine 8,000 âmes aujourd'hui. Gobineau, *Trois ans en Asie*.

² Les hommes de Khoï sont encore les portraits vivants du beau type achéménide de Persépolis, et pourraient être les descendants du rameau médique.

large, les bras et les jambes forts ; les mains petites et nerveuses ; les pieds bien conformés.

La démarche de l'homme est digne et majestueuse, tandis que celle de la femme est indécise, à cause de sa chaussure, ayant un talon pointu placé sous la voûte du pied, qui force à un balancement sur les hanches pour chercher l'équilibre rendu pénible par ces petites échasses.

Pour la grâce des mouvements, les danses et les jeux, les Persans se rapprochent beaucoup des autres peuples de l'Orient, c'est-à-dire, des Egyptiens et des Syriens.

La tête du Persan Aryen est distinguée dans son ensemble par l'harmonie des traits et par les contours ovales. Ces caractères acquièrent toute leur expression dans les têtes des hommes du nord, par exemple à Khoï, où les musulmans venant d'Europe se purifient des souillures dues à la fréquentation des chrétiens. Peut-être, y a-t-il un peu de fanatisme dans cette ville et, par conséquent, moins de mélange.

Dans les autres parties de l'Iran, la figure est généralement plus allongée, plus maigre et, par suite, les traits plus accentués ; la maigreur du cou contribue à l'harmonie de cet ensemble, le muscle sterno-cléïdo-mastoïdien est très-saillant.

Dans son détail¹, la boîte osseuse du crâne, qui renferme le cerveau, présente un ovale parfait d'avant en arrière ; vu de face, un front imposant s'élève presque à angle droit, en se courbant légèrement vers le sommet.

Les yeux, bien fendus en ligne horizontale et découpés en

¹ Le diamètre antéro-postérieur est de 187 à 200 millimètres.

Le front s'élève jusqu'à 103 millimètres ; sa largeur, à la région fronto-temporale, est de 136 millimètres.

Le contour est de 550 à 565 millimètres, et l'arc, pris d'une apophyse mastoïdienne à l'autre, varie entre 28 et 33 centimètres.

Cette forme ovale et légèrement allongée du crâne cérébral appartient exclusivement aux anciennes races aryennes, qui ont fait époque par leur civilisation.

amande, sont largement ouverts et ombragés de sourcils en ligne droite, qui, souvent même, se joignent à la base du nez ; les cils, excessivement longs et arqués chez les enfants, contribuent à l'expression typique de la race. Le nez, bien que saillant, remplit parfaitement les exigences du modèle idéal, car sa longueur ne dépasse guère le tiers de la face ; sa forme varie quelque peu selon les régions et les individus : dans le nord, il est légèrement arqué, se rapprochant du type romain ; chez les habitants de Yezd, il est plus pointu, rarement droit, et quelquefois aquilin. La dépression, à sa racine, n'est jamais exagérée ; il y a même des individus dont le nez s'insère en ligne droite au front, comme chez les Grecs.

La bouche est finement découpée et petite ; les lèvres sont légèrement relevées, la supérieure est courte et devance un peu l'inférieure, sans qu'il y ait cependant la moindre trace de prognathisme : car une verticale, partant de l'extrémité des dents incisives supérieures vers le front, rencontre celui-ci presque en prolongement ; le menton est arrondi avec peu de saillie.

La tête étant vue de profil, la mâchoire inférieure présente son angle postérieur émoussé ; des pommettes non saillantes et une oreille bien découpée, bien détachée, à bords parfaitement recourbés et un lobule petit et séparé.

L'expression est calme, digne, noble et réservée, même dans les classes inférieures de la société ; la figure s'illumine d'un regard de finesse, toutes les fois que l'intérêt est excité.

La femme persanne a tous les avantages des nations aryennes qui ont atteint un haut degré de civilisation ; ses formes sont complètement féminines ; son front est plus lisse, plus bombé et moins élevé que celui de l'homme ; elle partage, d'ailleurs, cette particularité avec la femme grecque de l'antiquité, toutes les fois qu'elle a été dépeinte fidèlement, à l'exception du nez qui est plus charnu, moins bien modelé

et plus élargi à sa racine. Sa figure a l'ovale plus arrondi que celle de l'homme; sa bouche est très-petite, avec des lèvres quelque peu accentuées; le nez, à peine courbé, est presque en ligne droite avec le front.

Les poètes ont comparé, à juste titre, ses yeux à ceux de la gazelle; son cou, arrondi sans être épais, est en harmonie avec des épaules peu prononcées.

Les extrémités sont petites et bien attachées.

La chevelure est bien fournie, longue, toujours teinte en noir, séparée par derrière en petites nattes qui descendent souvent jusqu'aux hanches.

Le teint varie du blanc au bistré; il est difficile de juger sa couleur naturelle, à cause de l'abus des cosmétiques.

L'ensemble, quoique d'une apparence plus sensuelle qu'intelligente, donne cependant une idée assez nette de la beauté orientale.

L'expression, en contraste avec l'homme, est très-mobile et généralement gaie.

Les facultés génératrices de l'homme persistent jusqu'à la vieillesse avancée, malgré les excès de toute nature¹ auxquels il se livre.

TURCOMANS.

L'enfant des steppes des déserts de la haute Asie a la charpente lourde, la taille moyenne, la teinte bistrée, la chevelure ainsi que la barbe très-épaisses et peu longues, noires plus

¹ D'après M. de Gobineau (*Trois ans en Asie*, p. 304), les mariages se font en Perse de très-bonne heure. Les fiançailles ont lieu presque dans l'enfance, souvent à l'âge de 7 à 8 ans. On marie les filles à 13 ans, et les garçons, entre 15 et 16 ans. Le prix de la fiancée est, terme moyen, de 30 tomans (le toman vaut 11 fr. 60 c.).

Quoique les liens du mariage soient assez relâchés, la polygamie proprement dite est rare, à cause de l'obligation de constituer un intérieur et une dot à chaque nouvelle épouse.

ou moins foncées et quelquefois rousses ; la couleur de l'iris est jaunâtre ou grise, surtout chez les véritables Turcs à crâne arrondi. L'œil du Turcoman, plus grand que celui du Mongol, est formé d'après le même principe, c'est-à-dire légèrement relevé à l'angle externe, comme l'œil du chat.

La tête est grosse et arrondie ; la figure est ramassée, large, anguleuse ; les pommettes sont saillantes, le front est large et haut ; le tronc épais et long ; la poitrine, toujours large d'une épaule à l'autre, est parfois comprimée dans le diamètre antéro-postérieur ; les mains et les pieds sont larges et courts ; les jambes arquées ; les orteils tournés en dedans.

C'est le cavalier par excellence. Sa démarche est pesante ; son regard, fier et observateur, a l'expression dure.

Il est fort, ses bras sont musclés ; la femme est comparativement plus forte, à cause des travaux intérieurs qui exigent beaucoup d'activité ; elle a les bras très-massifs.

La tête du Turcoman a la partie cérébrale raccourcie dans le diamètre antéro-postérieur ; elle est arrondie, bombée aux tempes, et, vue par derrière, terminée presque verticalement : sa grande largeur à la base du front augmente encore en remontant vers le sommet.

Cette forme, presque sphérique, est spéciale à la race turcomane, quelle que soit sa physionomie qui n'est pas toujours d'accord avec la voûte cérébrale. Ainsi, nos portraits d'individus, appartenant aux tribus du Mazandéran, montrent des profils variés de la face, particulièrement chez les hommes.

Le nez est quelquefois très saillant, allongé, pointu, busqué ; ou raccourci, épaté et déprimé¹.

¹ Le diamètre antéro-postérieur varie de 175 à 186 millimètres ; le bas de la région fronto-temporale de 152 à 160 millimètres ; la largeur, au-dessus des tempes, dépasse 163 millimètres ; le tour de la tête est de 545 à 550 millimètres ; l'arc inter-mastoïdien de 315 à 320 millimètres ; la hauteur du front de 107 à 113 millimètres.

Dans le premier cas, la figure se rapproche du type aryen, surtout quand elle est encadrée par une barbe très-fournie dont les poils n'ont cependant pas la finesse remarquée chez l'Aryen ; mais le type touranien perce dans les autres détails de la figure du Turcoman ¹.

Les sourcils sont toujours courbés, bien séparés : la fente palpébrale s'accorde parfaitement avec cette disposition, elle est courte, et son ouverture est arrondie, sinon bridée, à l'angle extérieur ; de là, un œil paraissant petit et un regard qui dénote la bonhomie et la ruse.

La bouche est large, les lèvres grossières avec l'angle externe abaissé ; le menton est pointu ; vues de profil, les pommettes et les tempes font saillie ; l'oreille, fort allongée, forme un angle très-ouvert avec le crâne.

Nous savons, par M. de Khanikof, que les Turcs de ces contrées ne diffèrent pas, dans leur type, des Turcomans établis autour de la mer Caspienne ; ils ont les aptitudes cosmopolites particulières à la grande famille touranienne : on voit des Albanais Turcs braver le climat boréal comme ils cultivent la terre en Egypte. La force d'inertie du Turc est très-grande, ainsi que sa faculté de supporter les excès de toute nature, sans paraître en souffrir.

Il a un extérieur vigoureux qui couvre souvent un caractère d'enfant.

Le Turc aime le luxe des vêtements et tout ce qui brille : dans ses appartements, sur ses armes et sur les ustensiles de toutes espèces dont il se sert. Il a de la bonhomie et une générosité souvent mal appliquée.

Le Turc de distinction est le modèle de l'homme d'état, d'une politesse et d'une dignité exquises ; la dissimulation lui est naturelle.

¹ M. le docteur Pruner-Bey a observé les mêmes nuances de figures chez les paysans turcs de l'Asie-Mineure et dans d'autres pays. On sait que les Turcs de Kasan ont ordinairement la figure allongée.

Le Turcoman est moins habile pour la discussion que le Persan et l'Arabe; mais, dans l'état sédentaire, il a plus d'honnêteté et de droiture que ces derniers.

Son regard a l'astuce et la profondeur sagaces de ceux qui pratiquent la vie nomade.

S'il a de l'aptitude à être cosmopolite, il est privé de l'esprit d'initiative et s'accommode de tout ce qu'il trouve, même chez les peuples esclaves.

Jamais fanatique, toujours tolérant, le Turcoman est laïciste au nord et à l'est, musulman au midi et à l'ouest; restant partout en arrière de ceux dont il emprunte le culte. Susceptible de conquérir les trônes les plus splendides de l'Orient, mais obligé d'emprunter les moyens de conservation en dehors des siens, il retient péniblement en politique ce qu'il a su acquérir par le glaive.

N'ayant pu dessiner qu'un seul individu de la souche turque orientale, un Uzbek de Khiwa, je n'ose le présenter comme type pur de sa race (voir les notes des auteurs Fraser et Burnes). Cependant, quoique issu très-probablement du mélange persan qui abonde dans cette oasis, l'Uzbek n'a pas renié totalement son origine turcomane, qu'on reconnaît à la largeur du crâne, depuis la région fronto-temporale jusqu'à la longueur de 192 millimètres, qui est celle du crâne persan.

Nous croyons pouvoir faire bien juger des variétés de la souche turcomane actuelle, par les six portraits suivants :

On arrive, par intermédiaire, du type mongol au type qui s'approche du modèle aryen.

L'histoire du passé et les observations du présent expliquent suffisamment cette réunion d'individus, qui feraient désespérer de toute classification.

Le premier dessin nous paraît d'origine mongole. Les nos 2, 3, 4 et 5 sont l'expression du type turcoman; le n° 1 est un métis ayant au moins trois quarts de sang persan dans les veines, ce qui montre, comme partout ailleurs, l'admi-

nable constance de la nature à conserver ses types. La majorité étant turcomane, nous nous bornons à quelques observations générales sur la femme que ces Turcs amènent des contrées limitrophes de leurs déserts.

Elle est grande, jolie dans sa jeunesse ; sa face est plus ronde que celle de l'homme, les pommettes moins saillantes, les yeux noirs avec des sourcils bien arqués ; son teint est beau, quoique bistré ; son nez est généralement aplati ; la bouche, petite et bridée, est ornée de belles dents blanches.

Quoiqu'il y ait beaucoup de jeunes femmes jolies, les matrones sont toujours hideuses ; leur face est plate et leur nez peu saillant. Quelques auteurs ont attribué l'aplatissement du nez au mouchoir qui bride une partie de la figure ; mais cette assertion n'est pas fondée, parce que le mouchoir, posé sous le nez, couvre seulement la partie inférieure du visage.

Les auteurs Fraser, Burnes et Prichard disent, avec Hippocrate, les Scythes très-rapprochés de la race mongole, qu'ils font appartenir elle-même à la plupart des Turcs nomades de l'Occident, ou Turcomans, et aux Uzbeks de l'Orient, plus sédentaires que les Turcomans.

Rubriquis ne partage pas cette opinion et vante la perfection majestueuse du khan turc, qu'il compare à un roi de France.

Les poètes orientaux et entre autres Hafiz de Chiraz, ainsi que beaucoup de voyageurs, exaltent aussi la beauté des Turcs qui appartiennent, surtout, au rameau le plus rapproché de l'Europe.

En sorte que j'éprouve quelque embarras à me prononcer entre ces graves autorités, dont la dernière se rapporte mieux à mes portraits, surtout par le type turcoman que j'ai choisi dans une colonie d'otages à Téhéran.

KURDES.

Le Kurdistan est limitrophe à l'est, de la grande souche ira-

nienne, et à l'ouest, des différentes souches sémitiques qui se sont succédé dans la marche des siècles.

Le Kurde devrait, à première vue, représenter le terme moyen de ces deux grandes souches historiques, ou l'échelle variable qui s'établit par le mélange; il n'en est pas ainsi: le peuple kurde offre, au contraire, soit dans ses montagnes, soit loin de ses foyers et jusqu'à l'Asie-Mineure, une homogénéité rare, quant à son type. Nous ne pouvons pas constater la différence établie à cet égard par les voyageurs, qui ont parlé d'une race de seigneurs et d'une autre race asservie, ayant entre elles une diversité assez saisissable, même dans leur type physique; mais, quoique la position sociale donne au seigneur guerrier et désœuvré un extérieur plus fier et plus sûr de lui-même, nous n'avons pas remarqué de différence entre le cultivateur et lui.

Le Kurde est plutôt petit, ou de taille moyenne, que grand; il est trapu et vigoureux; il présente une parfaite harmonie dans les diverses parties du corps et beaucoup de dignité dans sa démarche.

Son front est ordinairement fuyant et son crâne allongé; tous ses traits sont empreints d'une certaine rudesse; ses sourcils sont larges et bien séparés; il regarde à travers des cils allongés, ses yeux sont ordinairement petits; la bouche est large, ainsi que le menton qui souvent est avancé; son aspect rappelle celui de l'animal carnassier; le nez est très-caractéristique, il est courbé, pointu et très-charnu dans ses ailes.

Le Kurde est presque toujours dolichocéphale; son crâne¹,

¹ Le diamètre antéro-postérieur est de 182 à 193 millimètres;

La plus grande largeur varie de 143 à 156 millimètres;

La hauteur de l'insertion de l'oreille de 100 à 103 millimètres;

La courbe du dessus, d'une oreille à l'autre, de 290 à 320 millimètres;

Le tour de la tête de 550 à 580 millimètres.

vu de face, est un ovale pointu, tandis que celui du Bakh-tyari est presque carré.

Les Kurdes, comme les Persans, teignent leurs chevelures et leurs barbes touffues en rouge ou en noir. On rencontre cependant, des barbes blanches dans les villages.

Dans le Kurdistan, surtout, les armes et les habits indiquent le maître. Le Kurde choisit pour son large accoutrement les couleurs les plus voyantes et les étoffes les plus bariolées : ainsi costumé, avec tout un arsenal à sa ceinture et appuyé sur sa longue lance, il ne ressemble qu'à lui-même.

La beauté sauvage et mâle se trouve aussi dans ces montagnes, malgré la rudesse de la physionomie kurde que caractérisent des traits accentués et anguleux.

La femme kurde, quoique élevée dans le milieu immonde, poussiéreux et noir de la tanière, se conserve parfaitement dans l'air sain et tonique de ses montagnes ; aussi est-elle préférée à ses rivales en Perse, même à la cour.

Sans tourner à l'embonpoint, elle se rapproche quelque peu de la femme turque par ses formes un peu mâles, nettement dessinées, et par ses traits sévères, que relèvent un nez aquilin et de grands yeux aux cils allongés ; sa chevelure, nattée, noire et longue, se marie fort bien à son teint légèrement bistré¹.

On est porté à rapprocher le type kurde de celui de l'ancienne Ninive, plutôt que des figures plus harmonieuses et plus douces de la Perse.

Maintenant, si nous consultons les auteurs, tout fait présumer que le langage des Kurdes est une corruption de celui des Persans. On en compte quinze dialectes, ceux du

¹ Ainsi que l'homme du Kurdistan, la femme est très-sensible à l'appât du gain : ce qui étonne, en considérant la position riche du pays, le degré minime de civilisation, la simplicité d'installation et de mœurs, et enfin, l'orgueil de l'origine,

nord sont inintelligibles pour ceux du midi; les termes, désignant les instruments de guerre, les dignités, etc., sont presque tous turcs ou arabes.

En comparant ces faits aux données du type physique, on serait en droit d'exclure, à peu d'exceptions près, l'élément turc de la population kurde.

La question sur l'origine probable de ce peuple ne peut être basée que sur l'élément sémite et l'élément aryen de la Perse.

Le type physique du Kurde se rapproche du sémite, tandis que son langage incline en faveur de l'iranien, en remarquant toutefois que les Kurdes, fort anciens dans l'histoire écrite par leurs voisins, ne possèdent que les annales de Shérif-eddin d'une date peu éloignée. On est donc réduit aux conjectures sur l'origine du peuple kurde, fractionné encore aujourd'hui en clans, et rappelant notre moyen âge avec tous ses abus et ses misères féodales.

L'histoire des Sémites et la fondation très-ancienne de leur empire dans la Mésopotamie permettent de supposer que les sources des fleuves et, conséquemment, la chaîne du Zagros étaient sous l'influence des Sémites, plutôt que sous le pouvoir des Iraniens. D'où l'on attribuerait à une origine sémitique les anciens Kudrahas des inscriptions de Persépolis, les Kadouches de Xénophon, ainsi que les Gordyens de Strabon, regardés comme les ancêtres de nos Kurdes.

Cependant les traditions, sur lesquelles s'appuie Ferdouzi dans sa grande épopée, regardent les Kurdes comme enfants de la Perse, échappés à l'exécration d'Hahak qui nourrissait les serpents attachés à ses épaules avec les cervelles de ses sujets. Mais, en considérant que le Shanameh est d'une date moderne et que, à l'époque de sa composition, les Kurdes devaient être fortement iranisés par l'influence séculaire des dynasties persanes qui avaient supplanté les Sémites, on est porté à conclure que les Kurdes étaient Sémites dans la

haute antiquité, et que, plus tard, l'élément persan prit le dessus.

Un peuple montagnard, placé entre deux courants puissants, est naturellement entraîné par l'un ou l'autre, surtout s'il manque d'initiative ; ce qui a été, de tout temps, le cas des Kurdes.

Les seigneurs kurdes modernes prétendent à une origine noble ; et, selon les croyances musulmanes, ils se disent les descendants des kalifes.

Les antiquités, dont on trouve les restes dans le Kurdistan, ont été fondées par les nations qui l'avoisinent. Aucun document littéraire n'existe dans la langue kurde, qui doit son peu de livres aux Persans. La position sociale et politique des Kurdes prouve, ainsi que les documents historiques, qu'ils n'ont jamais dépassé une civilisation à demi-barbare, qu'ils n'ont pas eu de roi, et ont toujours vécu de brigandage. Telle n'a pas été l'existence des tribus de l'autre côté de l'Iran, les Afghans et les Beloudjes, avec qui ils paraissent avoir quelque parenté.

Et, si les Kurdes sont d'origine aryenne, ils se trouvent parmi les Iraniens, dont ils ont le type physique et l'état stationnaire laissant tout à désirer.

Ajoutons quelques mots sur leur état actuel : tout voyageur en entrant chez les Kurdes, surtout par la route d'Erzeroum à Tauris, est frappé de l'état misérable de leurs tanières à moitié creusées dans le sol, construites et couvertes avec de la terre mêlée de paille hachée telle qu'elle sort de l'aire, sur laquelle on l'a séparée du grain, en la triturant avec des pierres aiguës fixées à une planche, ou en la frottant avec des disques en fer dont l'assemblage produit l'effet d'une scie.

Ces habitations ont une ouverture centrale pour laisser échapper la fumée d'un foyer entretenu avec de la bouse de vache séchée, seul combustible pour toute espèce de cuisson.

La malpropreté est partout révoltante; les enfants, qui s'agitent dans ces cloaques, ne reçoivent aucun soin; c'est assez dire qu'ils doivent tout à la nature.

TADJIKS ET ILYATES.

Les auteurs modernes ont reconnu deux classes d'habitants entre le Tigre et les frontières de la Chine : les sédentaires Tadjiks et les Ilyates qui sont nomades.

Ces distinctions sont bien motivées, quand on ne considère que l'état social; mais on ne doit pas en tirer de conséquence sur l'origine des Tadjiks et des Ilyates.

La diversité d'origines des Ilyates est constatée par tous les voyageurs, comme nous l'avons fait nous-même; on rencontre, d'ailleurs, peu d'Ilyates ne parlant que le persan; car on ne peut assimiler aux Ilyates les Bakhtyaris et quelques tribus du Mazendéran, parce que beaucoup abandonnent temporairement leur domicile pour suivre leurs troupeaux comme les Suisses. La même observation s'applique à plusieurs tribus de Turcomans, qui, malgré un changement pareil de localités, reviennent à leur sol primitif, circonscrit souvent par quinze ou vingt lieues.

Cette transition de la vie nomade à la vie sédentaire est remarquée dans les populations qui, s'occupant principalement à élever du bétail, ne mettent l'agriculture qu'au second rang de leur vocation.

Mais, pour revenir aux Tadjiks, leur origine persane pa-

¹ On n'est pas d'accord sur l'étymologie Tadjiks trouvée, d'après Neumann, sous le nom de *Yao-tsi*, qui, selon les uns, était donné aux Persans et, d'après les autres, aux habitants de l'Iran. Parmi tant d'opinions divergentes, nous proposons celle tirée de la langue persane : *Tadj* signifiant la couronne ou colifure royale, Tadjik serait, sous forme d'un sobriquet, le diminutif du nom de la colifure distinctive de tous les Persans.

Quant au nom d'Ilyate, on peut le déduire du mot *tribu*, exprimé par *Odon*¹ du langage mongol, terminaison plurielle arabe d'une racine turque.

raît assurée par tous les documents historiques, en ce qu'ils seraient les premiers occupants du sol de l'ancien Iran, même dans sa plus grande étendue¹. Nous ne souscrivons cependant pas, sans réserve, à l'opinion d'Elphinstone, qui désigne les Tadjiks comme la majorité de la population agricole, s'étendant de l'Iran jusqu'au Turkestan chinois. M. Wood a constaté que le Badakhshan, dans l'Hindokouh, est habité par des Persans; et il est avéré aussi que la population agricole de Khiva, celles de Balkh, de Samarkand et de Tasehkend parlent le persan². Du reste, la Sogdiane et la Bactriane étant encore occupées par les Persans, à l'époque d'Alexandre, il est certain que cette race a laissé de nombreux descendants à l'est des frontières actuelles de la Perse; tandis qu'on peut mettre en doute et discuter si les cultivateurs de l'Afghanistan et les Dourans du Kurdistan sont des Tadjiks persans.

Cette extension de la souche aryenne de la Perse, telle qu'elle est rapportée par les voyageurs anglais Elphinstone, Wood, etc., est d'une grande importance; et l'on se demande si la dispersion de ces tribus, jusqu'au Thienchan et aux hautes vallées de l'Hindokouh, indique les restes de l'ancienne souche iranienne, ou si elle résulte des nombreux bouleversements signalés par l'histoire.

Dans le premier cas, les Aryas de l'ancienne Perse seraient encore bien rapprochés de l'*Aïryanem Vaêdjô* (terme zend signifiant « la contrée sacrée »), et il y aurait peu de montagnes qui les sépareraient des Siah-Pouch, issus probablement de la souche aryenne de l'Inde.

¹ M. Rhode, dans son ouvrage sur le *Zend-avesta*, assimile aux Tazians du Chahnaméh les Tadjiks qui seraient alors d'origine sémitique; mais cette opinion ne peut s'appuyer sur des preuves historiques, ni sur les données de la linguistique.

² Nous devons ces détails au célèbre voyageur, M. de Khanikof, qui vient d'explorer ces pays et s'accorde avec El'Oman, auteur arabe du Thabakat.

Dans le second cas, nous verrions se reproduire un phénomène assez général de la répartition des races humaines et de la dispersion des rameaux appartenant à une même souche, par suite d'un reflux vers leur siège primitif.

Ici, les données précises de la linguistique et l'étude du type physique doivent être invoquées pour décider ces questions importantes que nous pouvons seulement effleurer dans cet opuscule. M. de Khanikof rapporte que les Tadjiks cultivateurs de Bokhara, Samarkand et Khiva, ont le type persan modifié par une plus grande dimension de l'oreille; particularité que l'on rencontre aussi chez les tribus persanes nomades des Djemchides, dans les vallées supérieures des Afghans de Heriroud, près d'Hérat.

Les Tadjiks parlent le persan avec beaucoup de locutions anciennes, comme nous l'avons dit précédemment; n'oublions pas de relater que le vol d'esclaves persans a toujours été pratiqué par la souche turque, et que, aujourd'hui encore, on en vend jusqu'à Khiva. Les recherches de M. Klapproth apprennent aussi que les Turcs de l'Orient, notamment les Ouigours, dont les Uzbeks de Bokhara et de Khiva sont probablement les descendants, étaient presque tous des cultivateurs sédentaires, et s'adonnaient aux lettres, au commerce et à l'industrie.

Il s'ensuit donc que la question de la nationalité des Tadjiks, habitant aujourd'hui des contrées hors de la Perse, est plus compliquée qu'on ne le pensait d'abord.

Ainsi que les voyageurs qui nous ont précédé, nous avons trouvé les preuves du mélange sanguin, chez les habitants de la Perse qui reçoivent le nom de Tadjiks. Tandis que les villes de l'ouest ont accueilli des Sémites, et que les villes de l'est ont reçu des Turcs, des Mongols, des Afghans et des Hindous convertis à l'islamisme, les campagnes, et surtout les contrées montagneuses, ont repoussé ces intrus.

Cette presque généralité du type arien a été confirmée

par les renseignements des voyageurs, sur de belles et vigoureuses populations de la chaîne du golfe Persique, et sur les habitants de la chaîne qui borde la partie méridionale de la mer Caspienne (voir les Bakhtyaris).

L'histoire des anciennes monarchies asiatiques prouve, d'ailleurs, que des milliers d'individus ont été forcés de s'éloigner de leurs foyers.

On a vu, assez récemment, des Kurdes dans le Khorasân et des Turcomans dans l'Adelbeidjan; l'antiquité parle non-seulement des dix tribus israélites qui se sont mêlées aux montagnards de la Chaldée, mais encore de six mille Egyptiens venant habiter la Perse.

Les escarpements des montagnes servent de refuge aux fugitifs, comme d'obstacles à l'envahissement des peuplades depuis longtemps établies dans les vallées, ainsi que cela a lieu dans les Alpes, les Pyrénées, le Caucase et l'Himâlaya.

En résumé, il y a tant de restrictions à faire aux observations des auteurs, que nous n'osons les adopter pour l'origine et la parenté des nations, ni pour leur classement en villageois et montagnards.

Nous nous bornons donc à croire que le véritable Persan a dû renoncer, depuis bien des siècles, à la vie nomade¹; que le Turcoman vit assez généralement nomade, et que le Kurde, quoique sédentaire depuis un temps immémorial, conduit encore ses troupeaux jusqu'aux bords de la Méditerranée.

Ainsi, l'état social n'a eu qu'une importance secondaire dans notre étude des races orientales; les langages mêmes, quoique d'une valeur plus significative, ne servent pas de guide assez sûr pour établir l'origine des individus, quand leurs types physiques n'apportent pas un cachet comme celui des

¹ Dans quelques districts du Mazendéran, les Hëzar-Yeribis et les habitants du Savat-Kuh changent de demeure, selon les époques de la récolte et les besoins des troupeaux avec lesquels ils hivernent sur les rivages de la mer Caspienne.

déplacements, des envahissements, de la juxtaposition, et enfin, du mélange qui ont présidé à la formation des nations.

Le Commandant DUHOUSSET.

(à suivre.)

RECHERCHES

FAITES ET A FAIRE

SUR L'ORIGINE DE LA RACE MEXICAINE INDIGÈNE

(Deuxième article¹.)

Recherchons, maintenant, à quelle famille humaine il faut rattacher la race américaine indigène telle qu'elle se présente aux conquérants espagnols.

Kircher et Huet² ont cherché à reporter l'origine de la race américaine à la race égyptienne; mais il ne paraît pas à Morton³ que les anciens Égyptiens aient jamais soupçonné l'existence de l'Amérique.

L'écrivain anglais Adaïr⁴, se fondant sur une ressemblance de mœurs entre les Hébreux et les peuples de la Caroline et de la Floride, a considéré les Américains comme les descendants des Israélites dispersés.

Christophe Colomb trouva une assez grande ressemblance entre les indigènes des Canaries et ceux de Haïti.

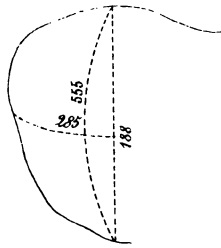
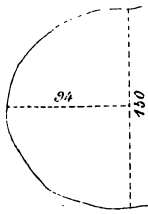
Or, la population canarienne indigène a paru devoir être rattachée à la famille atlantique.

¹ Voy. *Revue orientale et américaine*, tome VIII, page 263.

² Huet, *De navigat. Salomonis*.

³ P. 296.

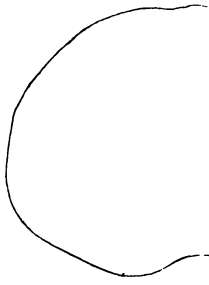
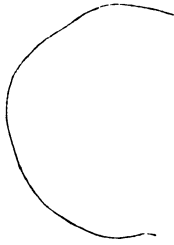
History of the American Indians, etc., p. 220.



KURDE DE SULTAN-ABAD.

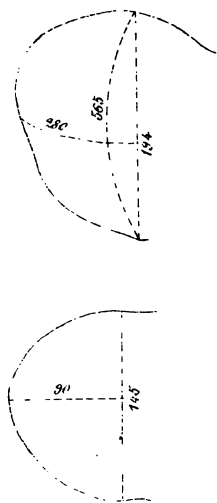
Son père de Sultan Abad,

Maxillaire inférieur très étroit et très saillant.



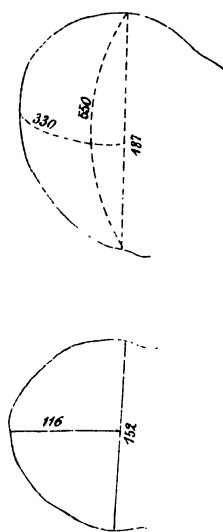
VIELLARD KURDE DE RHAMCÉ.

58 ans — Vivant de la charité publique — Sourd.



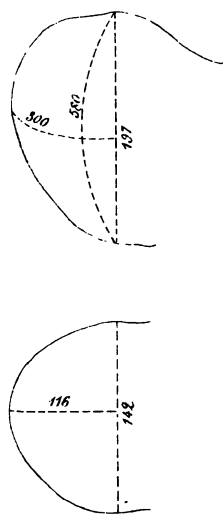
HOMME DE MEHRAND.

60 ans — Belle figure Tête rasée.



HOMME DE KHOÏ.

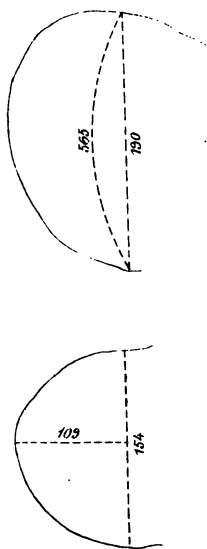
25 ans. Tête rasée, nez très accentué.
Sourcils se joignant à la racine du nez.
Mâchoire inférieure carrée.



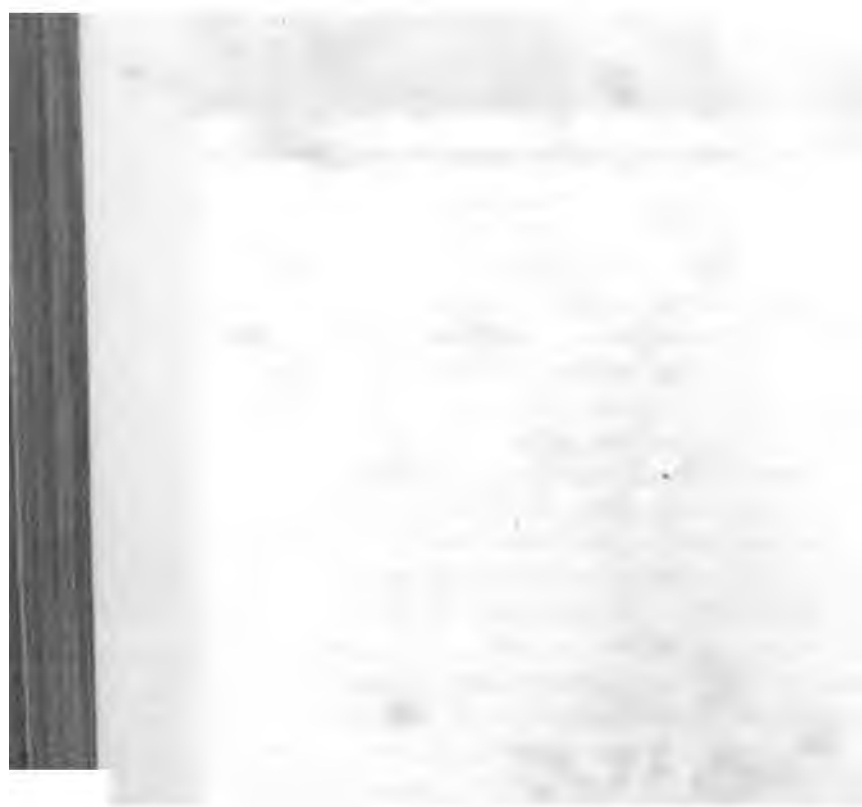
HOMME DE KHOÏ.

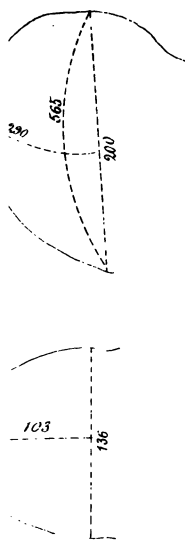
50 ans. Belle figure. Barbe très fournie.

Aspect mâle Œil enfoncé. Type ancien.



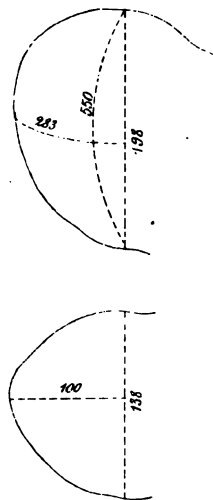
HOMME DE TÉHÉRAN





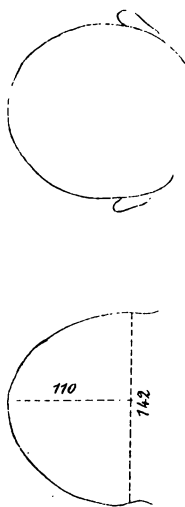
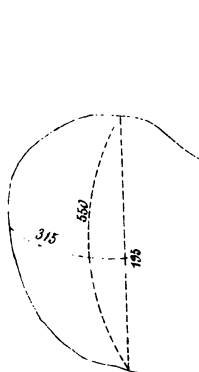
HOMME DE YEZD. GUÈBRE.

22 ans. MEHRABOUN, son père et sa mère de Yezd.
Tête non rasée; front: fuyant; pommettes saillantes.
Yeux légèrement relevés aux bords extérieurs.



HOMME DE YEZD. GUÈBRE.

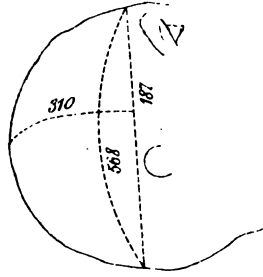
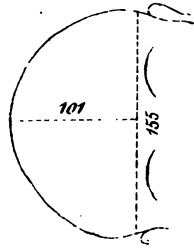
35 ans. Front bas; pour la tête, même conformation que la précédente.
Lèvres saillantes — menton pointu.



HOMME DE YEZD. GUÈBRE.

30 ans. ARDECHIR, son père et sa mère de Yezd.
Front droit et très découvert.

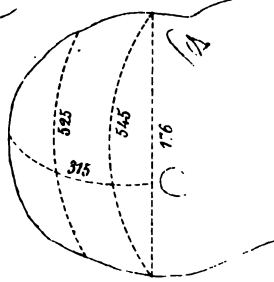
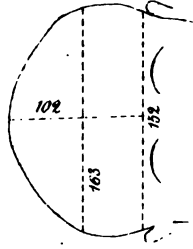
Le sommet du crâne vu de face formant ogive; tête rasée.



TURCOMAN KOCKAN.

Suzanne - MEHMET - WOLFF.

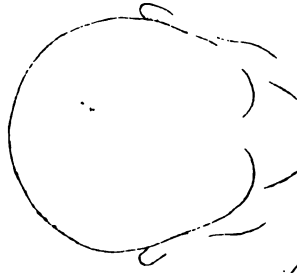
56 ans Lèvres gonflées. Tête rasée en entier.



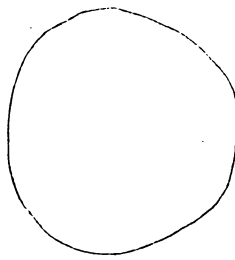
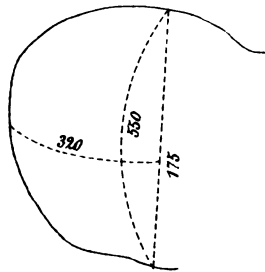
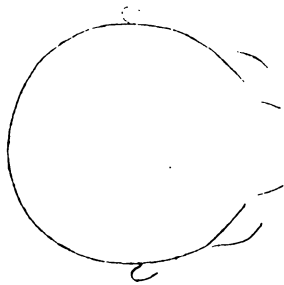
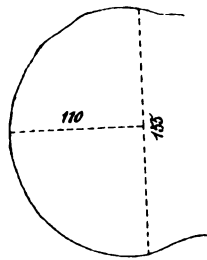
HOMME DU MAYANDERAN.

Né à Amul, de parents du même endroit.

46 ans. KODJA - KÉRIM.

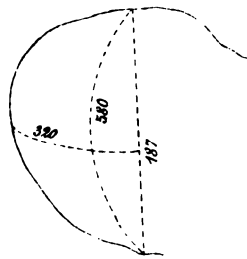
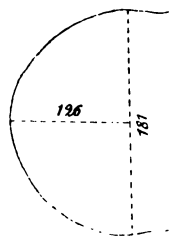






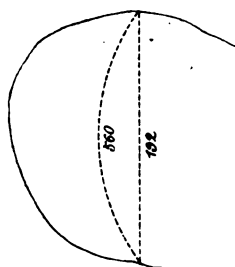
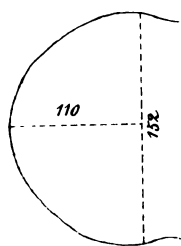
HOMME DU MAZANDÉRAN.

Né à Savat Kouï de parents du même endroit. 25 ans. Constitution robuste. Cheveux frisés, ce qui ne se rencontre que rarement. Barbe frisée

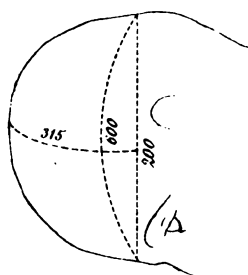
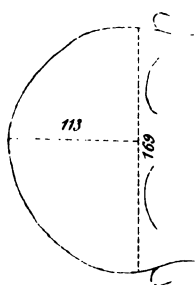


HOMME DE SCHAMKAI, DAGHISTAN.



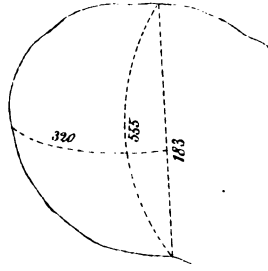
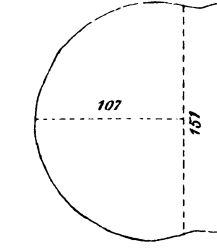


TURCOMAN DE KIWA.
Teint brun verdâtre;
Très belle figure.



TURCOMAN. — GOCKLAN.
Son père était aussi de Gocklan;
30 ans.



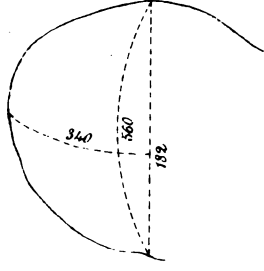
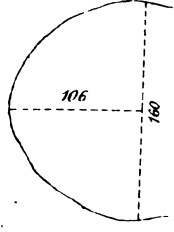


HOMME DU MAZANDÉRIAN.

Né à Astébad.

Né le 22 Mars 1860.

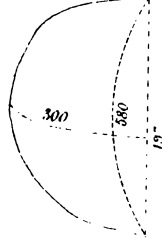
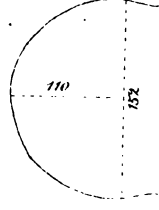
40 ans.



HOMME DU MAZANDÉRIAN; Né à KORUM-ABAD.

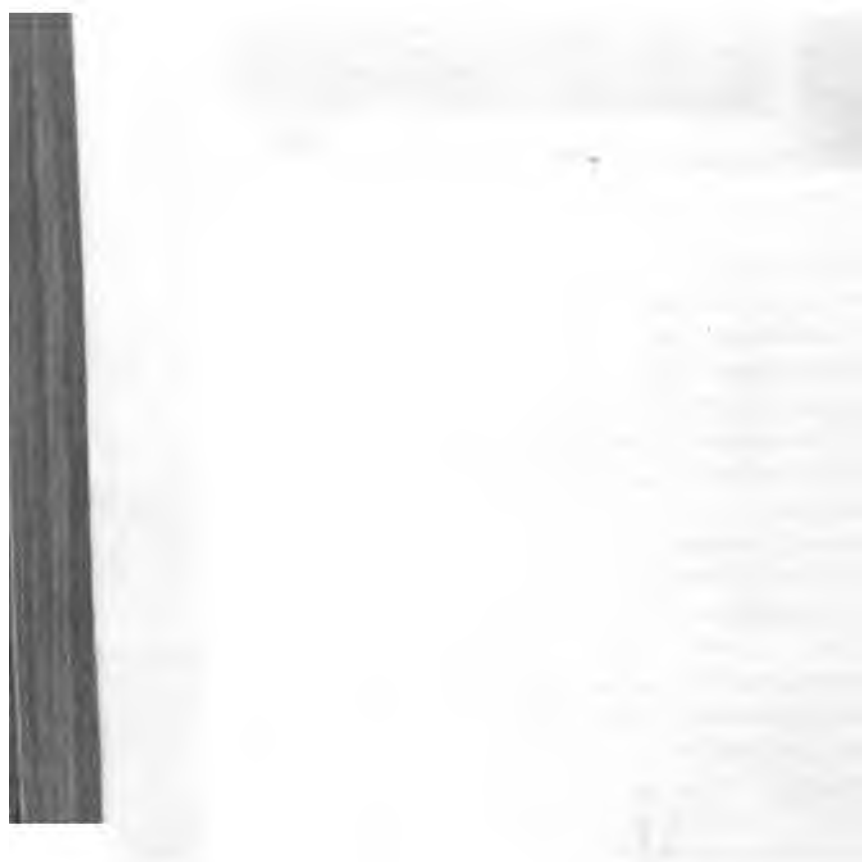
Père et mère du même endroit — 30 ans.

MOHAMMED — KASEM; petit de taille, mais robuste et bien pris — Cheveux frisés.



HOMME DU GHILAN,

Né à Rasch. 60 ans.



M. l'abbé Emmanuel Domenech¹ rapporte une chronique d'un chef de tribu scythe appelé Eole, en date de 1368 à 1355 avant notre ère, d'après laquelle les *Scythes* auraient étendu leur empire *sur tous les peuples du globe*, pendant l'espace de 1809 ans.

L'écrivain trouve la confirmation de ce fait dans les traditions des Chaldéens et le témoignage de l'antiquité. L'histoire, dit-il, nous apprend que Vecorès, roi d'Égypte, attaqua *Tanaüs*, chef *scythe*; que les deux monarques se disputèrent la souveraineté de l'Asie; que les Égyptiens ayant été vaincus dans une bataille, les Scythes conservèrent la suprématie pendant plus de quinze cents ans.

Ici une première question se présente, et M. Domenech la prévoit : cette grande émigration *scythique* a-t-elle été poursuivie jusqu'en Amérique ?

Or, l'écrivain le reconnaît lui-même, la chronique d'Eole n'en dit rien ; c'est pourtant, selon nous, à cette condition qu'elle aurait pu avoir quelque valeur.

Ce n'est pas tout : la chronique, telle que l'écrivain la produit, nous apprend bien que les tribus, qui vivaient sur les bords de l'Indus, s'appelaient *Indo-Scythes*, et celles qui vivaient sur les confins de l'Europe, *Celto-Scythes*; mais ces deux catégories offraient bien des divisions. Or, à laquelle les *Scythes*, qui auraient peuplé l'Amérique auraient-ils appartenu ? la chronique ne paraît rien en dire.

Et puis, les Mongols n'étaient-ils pas des *Scythes* aussi dans le langage vague de l'époque de la chronique ?

M. l'abbé Domenech est plus positif.

Selon lui, les Phéniciens étaient *une des plus entreprenantes tribus scythes de l'Asie*; ils étaient navigateurs hardis;

¹ Mémoire sur l'Amérique avant sa découverte, dans la *Revue orientale et américaine*, 1861, p. 90 et suiv.

ils avaient déjà fondé des colonies remarquables dans la Grande-Bretagne, en Espagne, en Gaule; et, craignant des concurrences commerciales, ils cachaient soigneusement leurs voyages aux autres peuples. D'après tout ceci, M. Domenech ne s'étonne plus que Ordonnez voie, dans les Américains, des Phéniciens.

La conclusion paraît loin d'être aussi nécessaire.

Et en effet, pourquoi les Phéniciens, plutôt que tout autre peuple indo-scythique ou celto-scythique?

Parce qu'ils étaient navigateurs hardis, répond-on. Mais ceci ne prouve rien; et, à ce compte, il faudrait regarder les Phéniciens comme ayant peuplé le monde entier.

Le nom de *Tanaüs* attribué au chef *scythe*, qui battit Vecorès, ne semble-t-il pas d'ailleurs d'une toute autre provenance? ne semble-t-il pas prouver que les *Scythes* dominateurs n'étaient nullement des Phéniciens?

Mais suivons : M. Domenech présente encore d'autres faits à l'appui : Don Francisco Nunez de la Vega, évêque de Chipipas, possédait, dit-il, la relation du voyage de Votan, qui prétendait dans cette relation être un Chivim, parti de Vallum Chivim; être passé par Rome et y avoir vu un magnifique temple que l'on y construisait.

Qu'est-ce qu'un Chivim? Ici on invoque Cabrera, et on dit que Cabrera *pensait* que Chivim aurait eu la même signification que Givim ou Hivin. Chivim aurait donc été un descendant de Heth, fils de Chanaan, ou un Nivite ou Syrien, un Nivite de Tripoli, qu'il nomme vallum-votan¹.

En supposant pour un instant toutes ces inductions parfaitement exactes, il y aurait toujours lieu d'examiner si la race sémitique, amenée par Votan, aurait peuplé l'Amérique *encore inhabitée*, et s'y serait répandue à ce point que l'on pût

¹ *Revue orientale et américaine*, p. 95, 96.

dire que *la race américaine procédât des Phéniciens*.

Or, on ne le pense pas.

D'abord, lorsque Votan intervint en Amérique, elle était déjà peuplée : c'est ce que nous verrons bientôt, en parlant du Mexique.

Enfin l'origine sémitique des Américains en général est repoussée par la raison physiologique.

Est-il possible en effet de mettre en comparaison le front élevé de l'Arabe avec le front excessivement déprimé de l'Américain; le nez mince et arqué du premier avec le nez épaté, quoique saillant, du second ?

Est-il possible de comparer les lèvres larges de l'habitant du Nouveau-Monde avec les lèvres minces des enfants de Sem; les cheveux fins de ceux-ci avec les cheveux gros de celui-là; le visage large de l'un avec le visage étroit des autres; la saillie maxillaire très-prononcée de l'Américain avec les mâchoires fort peu saillantes de l'Arabe ?

Peut-on mettre en parallèle la grande immobilité de traits de l'enfant du Nouveau-Monde avec l'excessive mobilité de ceux de l'Arabe; le tronc large et robuste du premier avec la constitution maigre et sèche du second ?

Dirait-on que les mélanges ont fait disparaître entièrement le type arabe ?

C'est impossible : il s'en trouverait encore *quelque chose partout*; or, nous allons voir bientôt que là où il a pénétré, on le reconnaît très-nettement, mais qu'il ne se trouve au Nouveau-Monde que comme une véritable *exception*, que le type général isole complètement.

De Guignes¹ regarde les Américains comme de race hindoue : selon lui, cette race aurait colonisé l'Amérique d'une manière assez notable, pour que l'on puisse considérer les

¹ *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XVIII, p. 505.

Américains comme les descendants des peuples de l'Inde.

Le nez grand et saillant de quelques tribus américaines a même paru à de Salles ¹ dériver de sang hindou.

Il semble que si les Hindous eussent fourni à ce grand continent un élément aussi considérable, on y trouverait des traces du dogme dominant de la religion hindoue, le dogme de la métempsychose ; les principes religieux étaient trop tenaces chez les Hindous pour qu'il en fût autrement. Or, rien de semblable, jusqu'ici du moins, ne paraît avoir été signalé.

D'un autre côté, la conformation physique de ces deux peuples ne paraît aucunement se prêter à ce système.

Forniel a soutenu l'origine japonaise des Américains ².

Pour le réfuter, on a répondu qu'une nation aussi civilisée que la nation japonaise, qu'une nation qui a des annales aussi anciennes, eût conservé des traditions d'une émigration aussi importante ; que les Chinois, qui ont si minutieusement enregistré tous les faits considérables concernant les nations voisines, ne fussent pas non plus restés muets sur celui-ci.

Il y a à ceci une réponse facile : la colonisation aurait pu s'opérer par suite d'événements de mer, dont l'histoire ne conserve presque jamais le souvenir. Les événements de mer jettent souvent les Japonais sur les côtes occidentales de l'Amérique.

L'exiguïté du moyen n'aurait même pas été absolument un obstacle à une provenance japonaise ; car, en pareil cas, tout est possible avec le secours des siècles.

Cependant il ne paraît pas qu'il en ait été ainsi ; le Japon a pu fournir des éléments importants peut-être à l'Amérique déjà peuplée, et il semble difficile d'en disconvenir ; mais voilà tout.

¹ *Histoire générale des races humaines*, p. 335, 336.

² Écrit cité par Malte-Brun, *Géogr. univers.*, t. VI, 17, mais qu'il dit n'avoir pu consulter.

On a prétendu que les Scandinaves auraient *peuplé* le Nouveau-Monde. Le fait semble encore énormément exagéré.

Sans doute, d'après les Sagas dont M. Beauvois¹ nous a donné une si utile traduction, les Islandais, les peuples des îles Faeroër et de l'Irlande se sont portés de bonne heure sur les côtes de l'Amérique ; sans doute, ils l'ont colonisée au x^e siècle de notre ère ; sans doute, il existe chez les Shawanases la tradition de colonies scandinaves au x^e siècle ; mais, on le remarque, ces rapports ne montent pas à une époque antérieure ; or, il est de toute évidence qu'alors l'Amérique était déjà peuplée et bien antérieurement même.

D'ailleurs, si la race scandinave eût jamais pénétré en Amérique, en assez grand nombre pour que l'on pût dire qu'elle l'eût *peuplée*, les yeux bleus et les cheveux blonds y domineraient encore aujourd'hui.

Il n'en est point ainsi et loin de là.

Il est vrai que l'on a présenté bien des peuplades comme *blondes* et comme dérivant de là, tels que les naturels du Port-Mulgrave, qui, dit-on, offrent le type blond *d'une laitière anglaise* ; les Kiawas qui auraient les cheveux tout à fait blonds ou jaune foncé ; les Lipanis qui auraient des cheveux blonds ; les Apaches, ou Mécos, dont on a remarqué la teinte claire de la peau et des cheveux ; les Mandans, dont les cheveux iraient jusqu'au *blanc* ; les Guayanas, dont les yeux bleus ont été signalés ; les Pariagotes que l'on a décrits comme blancs et à cheveux blonds ; les Chawanas.

Mais ces assertions sont loin d'avoir été admises toutes.

Horn prétend n'avoir jamais vu de cheveux blonds, ni d'yeux bleus en Amérique.

Humboldt² ne craint pas de qualifier de *fabuleux* tous ces

¹ Dans la *Revue orientale et américaine*, t. I^{er}, 1859, p. 101.

² Voy. *Voy. aux régions équinoxiales*, etc., t. III. partie historique, p. 159.

réçits de races blondes en Amérique, et il cite¹ Marsden, Mackensie, Barton, Clarke, Leris, etc., comme n'y ayant jamais rien trouvé de ces prétendues colonies galloises.

Quant à nous, nous pensons qu'il y a eu, de part et d'autre, exagération.

D'Orbigny, qui a si minutieusement décrit les peuplades de l'Amérique du Sud, et qui mentionne même positivement les Guayanas, ne dit rien de leur constitution blonde, qui l'eût certainement frappé.

Gomara et Anghiera, *sur oui-dire*, ont présenté les habitants du Golfe de Paria comme blancs et à cheveux blonds; et cette assertion paraît démentie par le récit de Christophe Colomb, qui dit bien qu'ils sont *plus blancs que les indigènes qu'il avait vus jusqu'alors*, mais qui ne dit pas par là qu'ils soient *entièrement blancs*, et encore moins *du rameau le plus blanc de la race germanique*.

Du reste, les caractères physiques des Pariagotes n'ont pas changé; ils sont ce qu'ils étaient du temps de Christophe Colomb: or, la couleur de leur peau est *rouge-brun*, comme celle des Caraïbes et rien de plus ni de moins².

Le fait est à vérifier, quant aux Lipanis.

Il faut en dire autant des Mandans qui emploient, peut-être pour blanchir leurs cheveux, des moyens artificiels comme les Crows, leurs voisins, en emploient pour les faire pousser.

Cependant il paraît certain qu'il existe en Amérique quelques peuplades blondes, mais qu'elles ne s'y trouvent que très-exceptionnellement, et qu'il est impossible d'y voir les restes de l'élément général primitif.

Acosta et Clavigero voient dans la race américaine une race mixte, formée du mélange d'Européens, d'Asiatiques, d'Africains et d'Océaniens.

¹ *Voyage aux régions équinoxiales*, tome I^{er}, p. 500.

² Humboldt, *Libr. cit.*, t. I^{er}, p. 497.

On a attribué aussi aux Basques la population primitive de l'Amérique.

Les Basques ont été sans doute un des premiers peuples qui l'aient visitée avant Christophe Colomb; leur langue aurait même, dit-on, quelques rapports généraux avec celle des Aborigènes du Nouveau-Monde, mais ce ne sont pas là des preuves.

D'abord les caractères physiques des Américains semblent exclure cette parenté.

Et puis, la langue basque, si elle a quelques rapports *généraux*, a paru n'avoir aucune analogie, quant aux racines.

L'élément basque, s'il y a pénétré, et c'est très probable, semble donc n'y avoir jamais eu qu'une importance secondaire.

Des écrivains ont vu, dans la race américaine, une race, qui, rameau détaché de l'espèce unique, lors de sa dispersion, se serait trouvée défigurée par l'influence des milieux.

Selon eux, l'homme, en général, est blanc ou noir, selon qu'il vit sous l'équateur ou loin des tropiques; selon eux, sa couleur est plus foncée ou plus claire suivant qu'il habite des lieux plus bas ou plus élevés, plus secs ou plus humides; selon eux, l'homme est plus ou moins coloré, selon qu'il vit de végétaux ou de viande; selon eux, cette influence se ferait sentir en Amérique comme ailleurs, et le milieu américain serait même le plus meurtrier de tous pour le type.

Il le serait tellement, que Jérôme Aguilar, interprète de Cortès, ne pouvait plus être distingué des indigènes, *après huit années* d'esclavage chez les Yucatèques; que le nègre y blanchit, que ses pommettes s'abaissent, que ses lèvres y deviennent moins épaisses, son nez moins épaté, sa chevelure moins crêpue; que son angle facial s'ouvre, que l'Anglais, qui va s'établir aux États-Unis, y devient Iroquois ou Illinois, ou Chérokée, tant au physique qu'au moral, etc.

On n'a point à refuter ici ces assertions; cette réfutation

ne pourrait trouver sa place que *dans un travail général sur l'influence des milieux*. Si sobre que l'on puisse être de citations et d'exemples, il faudrait en présenter de très-nombreux, pris sur tous les points du globe ; il faudrait aussi relever toutes les contradictions dont le système regorge, et tout cela conduirait à dépasser le cadre circonscrit d'avance, on le sait, de ce travail.

Nous nous bornerons donc à exprimer ici cette pensée, que l'on s'est prononcé beaucoup trop vite sur ce point délicat de l'ethnographie ; qu'on a pris pour terme de comparaison des choses qui n'en sont pas, que tout est à faire ; qu'enfin, cet agent ne paraît avoir pris qu'une part très-légère à la formation de la race américaine.

Il nous reste à engager les savants, que le hasard ou leurs études porteront dans ces parages, à s'appesantir d'une manière toute spéciale, comme sans idées préconçues, sur cette intéressante question dont la solution exacte doit faire faire un pas immense à la science.

Nous disons *sans idées préconçues*, car notre conviction est que les idées préconçues ont jusqu'ici joué un rôle énorme dans le grand débat sur l'influence des milieux.

William Jones voit, dans les Américains, des Huns et des Tibétains.

Horn y voit des Huns et des Tatars Kathayens mélangés de Carthaginois, de Phéniciens, jetés sur la côte américaine. — Il prétend qu'un roi de la Chine méridionale, Fac-Four, voulant fuir le joug de Koublaï-Khan, se serait réfugié en Amérique avec plusieurs centaines de milliers de colons. — Selon lui, Manco-Capac aurait été de race chinoise¹.

Forster² voit l'origine des Américains dans le naufrage

¹ *De originibus americanis*, lib. 4.

² *Histoire des découvertes faites au Nord*, etc.

d'une flotte chinoise jetée sur la côte du Nouveau-Monde. Cet événement de mer paraît s'être effectivement produit, mais à une époque beaucoup trop récente, pour avoir jeté en Amérique *une première population*.

Cependant, il paraît impossible de méconnaître que l'élément chinois ait pénétré en Amérique, et y ait même eu une certaine importance. Barrow ¹ et Auguste de Saint-Hilaire ² rapportent des faits qui ne laissent aucun doute sur ce point; et les Botocudos au Brésil, les Tupès, les Caraïbes, etc., sont des preuves vivantes du fait.

Enfin, on est allé bien plus loin à cet égard : on a prétendu que le *fond commun*, dont il s'agit ici, appartient à la race mongolique ³.

D'autres rattachent aussi la race américaine à la race mongolique, mais à la *branche polynésienne* de cette race ⁴.

Cependant l'origine mongolique est repoussée par d'autres savants, d'une manière tout aussi formelle ⁵.

Linnée, Buffon, Herder, Hunter, Blumenbach, Lawrance, Duméril, Malte-brun, Virey, d'Orbigny, considèrent la race américaine comme une race *à part et ne se rattachant nettement à aucune des autres races*.

Morton fait des Américains une race distincte de toute autre : selon lui, l'influence des milieux a été complètement étrangère à leur formation, *ils ne sont pas Mongols, mais on peut les comparer avec les Mongols*.

¹ *Voyage en Chine*, tome I^{er}, p. 70.

² *Annales du Muséum*, tome IX ; 1820.

³ Pikerling. — Duperré, *Voyage de la Coquille*, p. 67 à 84. — Hombron, *Voy. de l'Astrolabe*, tome IV, p. 32. — Garnot, *Voy. de la Coquille*, t. I^{er}, p. 570, — Humboldt, *Vue des Cordillères*, Introduction, p. VII. — De Paravey, dans les *Annales de philosophie chrétienne*.

⁴ Jacquinot.

Klaproth. — Morton, *Types of Mankind*, p. 275.

Comme l'a judicieusement observé M. Castaing ¹, Morton, Nott et Gliddon ne se sont proposé qu'un but : *établir la pluralité des origines dans l'espèce humaine*.

S'il nous était donné de faire entendre notre faible voix au milieu d'un débat si solennel, nous rappellerions les considérations suivantes qui nous paraissent avoir été peut-être trop négligées, et nous dirions :

Il est impossible de déterminer quelle fut, dans toute la rigueur du mot, la population *primitive* de l'Amérique; c'est un secret qu'il serait puéril de vouloir pénétrer.

Mais un fait dont il n'est guère permis de douter, c'est qu'il a existé des rapports très-anciens entre l'Asie et l'Amérique.

Ces communications n'ont jamais cessé, elles peuvent être remarquées de nos jours mêmes : il s'opère journellement sur le détroit de Béring un va-et-vient de population, et le littoral des deux continents est habité par les mêmes hommes, les Tchouktchis, qui, jadis plus méridionaux, sont remontés vers le nord, ont franchi le détroit, et sont passés en Amérique.

Un fait qui ne peut être méconnu, c'est que toutes les populations de l'Amérique lui sont venues par le nord, et qu'elles ont successivement descendu vers le midi.

Plusieurs peuplades du Pérou, les Caraïbes, les Brésiliens, les Guaranis, etc., qui se souviennent d'avoir habité l'Amérique septentrionale, en sont des preuves.

La provenance d'Asie est d'ailleurs dans les idées des Américains eux-mêmes.

Ainsi les traditions des Chipperways, plus positives que celles des autres peuples, indiquent jusqu'à un certain point leur sortie d'Asie; selon eux, ils habitaient une contrée reculée vers l'ouest, d'où ils furent chassés par une race conquérante; alors ils traversèrent un lac rempli de glace;

¹ Dans la *Revue orientale et américaine*, t. II, 1859, p. 391.

l'hiver régnait autour d'eux ; ils débarquèrent près la rivière de Cuivre ¹.

Il est difficile de ne pas reconnaître là le détroit de Béring.

Les Muskogés prétendent être venus aussi de l'Ouest où, selon eux, existe encore le grand peuple dont ils se seraient détachés ².

Enfin les études faites jusqu'ici sur les langues américaines, études qui, on doit l'avouer, laissent encore beaucoup à désirer, tendent à constater leur affinité avec les langues de l'Asie ³.

Le fait d'une provenance d'Asie et d'un passage par le détroit de Béring une fois admis, à quelle famille asiatique faut-il rattacher les bandes qui ont peuplé l'Amérique ?

Les races qui habitent toute la partie orientale de l'Asie, en s'enfonçant même à une distance considérable vers l'ouest, sont en grande partie mongoliques. Plusieurs présentent des mélanges de sang finnois et de sang mongolique.

Mais l'élément mongolique y domine d'une manière si notable, que l'Pickering n'a pas hésité à considérer comme mongoliques toutes les populations situées à l'orient d'une ligne tirée *du fond de la mer Blanche au Tibet*.

Morton donne aussi à la race mongolique, en Asie, une ère à peu près semblable.

Prichard nous présente le même espace, comme habité par des races, sinon toutes *franchement mongoliques*, du moins *très-fortement mongolisées*.

Les Tchouktchis, que nous surprenons aujourd'hui en

¹ Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, t. 1^{er}, p. 16.

² Id., t. 1^{er}, p. 105.

³ Duponceau, *Mémoire sur le système grammatical des langues de l'Amérique du Nord*, p. 89, 430.

flagrant état de passage d'Asie en Amérique, sont eux-mêmes une race dans laquelle l'élément mongolique domine d'une manière incontestable.

Et, si nous pénétrons plus loin sur le continent américain, nous voyons Morton lui-même reconnaître que la race mongolique y occupe tout le pays situé au nord d'une ligne tirée de la nouvelle Arkangel au Labrador, et comprenant le nord de celui-ci.

En présence de ceci, il paraît difficile de se défendre de l'idée d'irruptions mongolo-finnoises excessivement considérables et à une haute antiquité sur la terre américaine.

Personne ne les nie du reste dans cette partie septentrionale de l'Amérique.

En présence aussi de cette marche continuelle du nord au midi que nous venons de constater, il ne paraît pas possible de méconnaître le même fait, pour tout le surplus de l'Amérique.

A bien considérer d'ailleurs la race américaine, au sud de cette dernière ligne, ne lui voit-on pas porter une grande partie des caractères physiques des deux races ?

Ne lui voyons-nous pas une bouche grande, saillante, des lèvres larges, des pommettes proéminentes, une barbe rare, poussant sur le menton seulement et sur les côtés de la moustache, des poils rares, une face aplatie, un visage large et triangulaire, un front déprimé, un œil petit, vif, noir, enfoncé, très-souvent oblique, des mâchoires saillantes, des extrémités petites, des hanches peu prononcées, un teint cuivre jaune et le cheveu mongolique ?

Et de nombreuses peuplades, semées ça et là, ne portent-elles pas le cachet mongolique d'une manière plus irrécusable encore ? n'y voit-on pas un caractère assez remarquable d'ailleurs et commun au Tchouktchis, la grosseur démesurée de la tête ?

Sans doute le Finnois pur sang a les cheveux roux ou jaune-brun, les yeux gris, et ce sont des caractères très-excep-

tionnels en Amérique; mais on sait que plusieurs fractions de la population finnoise se sont trouvées à une haute antiquité en contact avec des fractions mongoliques, et que les premières ont reçu dans ce mélange une physionomie mongolique assez prononcée.

C'est ce que Pallas, Klaproth et Humboldt ont remarqué, et ce qui a été, selon eux, la cause de certaines classifications erronées de ces fractions finnoises, qui habitent d'ailleurs, notons le bien, la partie de l'Asie dont nous parlons ici.

Sans doute les Américains sont loin d'avoir le masque mongolique pur; sans doute l'angle facial y est plus aigu, le nez plus saillant, les pommettes y sont quelquefois moins élevées, l'œil n'est pas toujours oblique; mais tout ceci s'explique par la nature du mélange que nous venons d'indiquer, et par les circonstances dont nous allons parler.

Et d'ailleurs le Slave est-il absolument identique au German? n'a-t-il pas le nez plus retroussé, les pommettes plus hautes, l'œil plus petit, etc...?

Le Chinois est-il absolument identique au Kalmouk? n'a-t-il pas l'œil moins souvent oblique, les pommettes moins élevées, le nez plus saillant?

Personne pourtant ne s'est refusé à considérer le Slave comme une branche de la race germanique, et tout le monde accorde que la race sinique, à laquelle appartiennent les Chinois, est une branche *très-directe* du tronc mongolique.

Enfin la linguistique, que nous invoquons toujours avec une certaine réserve, semble nous prouver que les langues américaines sont loin d'être jugées toutes comme agglutinatives.

M. Brasseur de Bourbourg¹ pose comme une certitude,

¹ Voy. *Revue orientale et américaine*, t. 1^{er}, 1859, p. 369.

quoiqu'en aient dit certains ethnographes, que le Maya, qui était originairement répandu sur diverses régions, était une langue *presqu'entièrement monosyllabique* (*).

A. BONTÉ.

(à suivre.)

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE M. JOMARD

Membre de l'Institut, ancien président du Conseil de la Société d'Ethnographie.

Lorsqu'un homme célèbre vient à disparaître, il se passe dans nos sociétés quelque chose d'analogue à ces conseils d'outre-tombe établis dans l'antique Égypte ; — on se demande si celui qui n'est plus fut réellement utile à son pays, ou s'il n'a cherché dans la vie qu'à servir sa propre réputation. On pèse avec impartialité la valeur de ses œuvres, on les juge surtout d'après la grandeur d'âme qu'elles manifestent. Aussi, combien se trouve restreint le nombre de nos gloires qui échappent à la rigueur de cet examen. Après la mort, la vérité seule doit être prononcée, et seulement alors, Messieurs, il est facile de la dire ; car l'éloge ne peut plus

(*) ERRATA : Page 277, 13^e ligne lisez : *trouvée dans leur génie le style*, etc.

Page 277, 26^e ligne lisez : *fait plus tard un style*, etc.

Page 278, 1^{re} ligne lisez : *et en se substituant*, etc.

Page 270, 10^e ligne lisez : les *Nanne-yah des Choctaw*, etc.

être taxé de flatterie, ni le blâme considéré comme une injurieuse attaque.

L'éminent président dont nous déplorons la perte était heureusement un de ces hommes rares dont la vie a très-peu de taches. M. Jomard avait la passion de la science et la passion du bien public. Son plus bel éloge se trouve naturellement consigné dans le récit fidèle de toute son existence. C'était non-seulement un savant de premier ordre, mais un esprit novateur et progressif ; — il marchait avec son temps et le dépassait même souvent par ses vues élevées et ses conceptions hardies.

Bien qu'érudit, il aimait à étendre sans cesse le champ de ses recherches. On eût dit que plus il avançait en âge, plus il se trouvait heureux d'agrandir les limites de ses connaissances. Sa prodigieuse ardeur, son dévouement pour tout ce qui lui semblait destiné à l'amélioration de l'homme, lui firent entreprendre d'innombrables travaux.

Pendant plus de 60 années, il montra qu'une volonté énergique équivalait souvent à du génie ; jamais homme ne fut plus persévérant, plus glorieusement tenace dans ses principes d'équité, plus soucieux du progrès en toutes choses.

Sa vieillesse, en apparence si forte, n'était pas exempte de souffrances, mais là encore sa volonté de fer demeurait triomphante, il luttait avec une constance admirable, il semblait, tant sa force morale était grande, qu'il décourageât les atteintes d'un mal plus grave.

Que de fois, dans ces derniers temps, l'avons-nous vu entrer au milieu de nous, à moitié brisé par les douleurs que lui faisait supporter une implacable affection dont un accès foudroyant devait être quelques mois après la cause de sa mort. On lisait aisément, sur ses traits, les pénibles souffrances qui l'assiégeaient, mais il ne supporta jamais qu'on le plaignît ; — l'intrépide vieillard consentait à être torturé par le mal, mais ne se résignait pas à l'admettre ; il eût, dans sa

noble énergie, regardé comme une faiblesse un pareil aveu.

Vous souvient-il, Messieurs, de la place importante qu'il occupait toujours dans nos assemblées ? Il n'y avait pas de bonnes séances sans ce digne vétéran qui savait animer nos réunions de ses paroles sympathiques et qui trouvait toujours dans sa mémoire et dans son esprit un souvenir heureux ou un conseil profitable. Son ardeur juvénile, son activité qui défiait les années, surent faire de lui, pendant plus d'un demi-siècle, l'homme du présent. Les idées jeunes ne furent jamais repoussées par lui. Bien plus, il les accueillait avec enthousiasme et s'en faisait toujours le chaleureux protecteur lorsqu'il reconnaissait en elles des garanties de justice et de morale.

C'est à lui et à l'initiative de notre bien-aimé président M. le baron de Bourgoing, à celle de notre savant secrétaire perpétuel, M. Léon de Rosny, que nous sommes redevables de la fondation de cette Société, qui se voue à une science dont la base est solide et dont l'avenir est certain puisque ses aspirations tendent au bien de l'humanité.

Edme-François Jomard naquit à Versailles le 17 novembre 1777. Il était le quatorzième enfant d'une famille qui compta plusieurs hommes distingués. Un des frères de notre illustre savant, enlevé malheureusement à l'âge de 28 ans, acquit même un beau nom comme architecte et fut l'émule des Percy et des Fontaine.

Quant au futur géographe, après avoir fait de bonnes études au collège de Versailles et plus tard au collège Mazarin, il voulut fortifier son esprit et son savoir à l'école de professeurs alors en renom à la Sorbonne et au Muséum d'histoire naturelle. Bien que demeurant sur les hauteurs voisines de Belleville, le studieux étudiant s'en allait bravement à la conquête de la science dans le pays latin et au Jardin des Plantes ; il partait avant le lever du soleil, rentrait auprès de sa famille à la nuit close et faisait vaillamment

ses quatre lieues par jour. Souvent, rapporte-t-il, la fatigue me tourmentait tellement que je dormais en marchant, je me frappais contre les passants et contre les murs, troublé par des hallucinations semblables à celles qu'éprouve l'Arabe dans le désert.

Lors de la création de l'École polytechnique, en 1794, M. Jomard y entre et y noue des relations avec ces hommes d'élite qui concoururent pour une large part à la gloire du dix-neuvième siècle ; un de ses meilleurs compagnons fut bientôt M. de Chabrol, qui devait plus tard mettre à profit le dévouement de son ami.

Il sortit de l'école avec le brevet d'ingénieur, et compléta ses études à l'école de géographie du Cadastre.

A cette époque, la jeune France, en regardant l'Orient, poussait le cri général de *sursum corda*. Quinze années auparavant, la campagne de La Fayette en Amérique nous avait donné le baptême des idées indépendantes ; celle de Bonaparte en Égypte consacrait l'entière rénovation morale de la France. Il y avait, dans cette alliance d'hommes de guerre et de savants, la promesse certaine de la gloire universelle qui attendait le règne de Napoléon. L'expédition d'Égypte fut plus qu'une opération militaire honorable pour nous, elle imprima à nos concitoyens un élan salutaire vers les études géographiques et archéologiques.

M. Jomard brigua le privilège d'occuper une place même secondaire dans cette mémorable mission, et partit sous les ordres du célèbre Jacotin. Débarqué en Égypte, il commença des levés topographiques qui le firent bientôt remarquer. Son esprit chercheur et sagace le mettait sur la trace des inscriptions les plus mystérieuses et lui faisait souvent discerner ce qui avait été vainement étudié par ses compagnons. Son ardeur, son incroyable persévérance, devinrent immédiatement proverbiales. Les soldats mêmes, chargés de l'accompagner dans ses recherches, gémissaient de sa prodigieuse acti-

vité et se demandaient s'il ne valait pas mieux combattre des mamelouks que suivre un pareil ingénieur. Un jour, ayant en perspective une espèce de tumulus, le jeune géographe, impatient de l'atteindre, s'élance imprudemment dans un marais et s'y enfonce jusqu'à la ceinture. Loin de lui porter secours, les militaires préposés à sa garde se mettent à rire et l'un d'eux lui envoie cette apostrophe : « Chien de savant ! te voilà donc enfin forcé de t'arrêter ! » M. Jomard fit mentir le grossier soldat, sortit rapidement du bourbier, tança vertement ses tristes protecteurs et se vengea à la manière de Henri IV, en faisant courir de nouveau ses compagnons.

Cette noble terre d'Égypte fut non-seulement toujours chère à notre illustre doyen parce qu'elle lui rappelait ses premiers honneurs, mais aussi parce qu'elle lui révéla sa vocation de géographe. A la vue du superbe Nil et des ruines pharaoniques, son âme s'ouvrit au saint enthousiasme de la science. Il s'en souvint toute sa vie. Aussi, se sentait-il plus que de l'attrait pour ce qui se rattachait à cette belle patrie de la civilisation antique, il semblait lui avoir voué une sorte de culte pieux ; c'était de la mémoire du cœur.

En dépit de ses talents reconnus, M. Jomard eut de terribles luttes à soutenir : par ordre supérieur, il se voit attaché au quartier-général de l'armée et ne se trouve faire partie d'aucune des commissions dirigées par Fourrier et Costaz qui se proposaient d'aller explorer les grands monuments de la Haute-Égypte. Sa noble ardeur s'irrite des entraves qu'on lui oppose. L'injustice, dont il est sur le point de devenir la victime, l'indigne. Il ne maîtrise pas sa fureur, même devant ses chefs, qui, un moment blessés de ses paroles, le menacent du conseil de guerre et de la prison. Son emportement est déjà taxé d'insubordination, et la carrière de l'entrepreneur officier paraît être brisée, lorsqu'un bonheur inattendu lui vient en aide. Le retour de Bonaparte est tout à coup décidé ; un général hostile au jeune savant quitte en même temps

l'Afrique. Nul obstacle ne l'empêche plus de mettre à exécution son vœu le plus cher. Il part gaiement pour le sud.

Je ne vous décrirai pas les excursions et les nombreuses découvertes qui signalèrent le voyage de M. Jomard. Se trouvant à Girgeh, le 30 vendémiaire (an VIII), il interroge un officier sur les monuments du voisinage; on lui répond avec indifférence qu'une grande ville ruinée est placée à quatre lieues de là; sans plus tarder, Jomard, Jollois et Legentil s'y rendent et reconnaissent la fameuse *Abydus*, que Strabon nomme la seconde ville de la Thébàïde. Les hypothèses eurent libre carrière sur l'origine de cette cité. Tous les savants voulurent naturellement en émettre, mais on se rangea surtout à l'opinion de notre géographe. De la position d'Abydus, qui confine à la Libye et se trouve être la ville la plus voisine de la Grande Oasis, il tire cette conjecture qu'à l'époque où régna la première dynastie éthiopienne, l'un des rois fonda cette ville comme un port sur la rive du désert et un entrepôt pour les marchandises de l'Afrique centrale. Ainsi Abydus aura pu être pour l'Abyssinie, l'Éthiopie et la Nubie, ce que Coptos était pour l'Arabie et pour l'Inde.

Après bien des explorations, les membres de la commission arrivent à Thèbes, la ville des ruines monumentales. On se partage les travaux : Jomard, Costaz, et plusieurs autres ingénieurs s'engagent dans les hypogées¹. Pour y arriver il leur faut gravir des sentiers étroits, pratiqués dans le rocher. De temps à autre, se révèlent des portes de souterrains, tantôt hautes, tantôt basses, ici voûtées, là posées carrément, celles-ci accessibles, celles-là interceptées par les sables. Ces cavernes sont immenses et forment un dédale inextricable de voies qui se croisent et se perdent dans les profondeurs de la montagne.

¹ Ce mot (Ἰππο-γῆ) est dû à M. Jomard.

Un jour, Jomard et Villoteau, n'écoulant que leur désir de tout connaître, pénètrent seuls dans un vaste hypogée décoré avec la plus grande magnificence et composé de salles, de galeries, de couloirs, faisant des angles fréquents. Ils s'aventurent à quelques milliers de pas de l'entrée ; des bougies les éclairent, ils marchent, ne songeant nullement au péril. Chemin faisant, ils rencontrent un puits dont ils jugent la profondeur d'environ dix mètres ; pour le traverser, ils sont obligés de s'asseoir sur le bord et s'avancent sur leurs mains. N'ayant pas compté les détours de la route, ils n'ont qu'une idée confuse et même fausse de la forme des lieux. Mais que leur importe ! Ils ont vingt ans et pénètrent hardiment dans ces curieuses catacombes.

Au moment où ils sont le plus attentifs à considérer des sculptures, tout d'un coup, du fond du couloir s'élance un essaim nombreux de chauves-souris qui agitent violemment l'air autour d'elles. L'une des deux bougies est frappée et la flamme s'éteint. Celui qui la portait veut la rallumer à l'autre bougie, mais celle-ci, frappée au même instant, s'éteint comme la première. Le passage subit de la lumière aux ténèbres les saisit d'horreur ; ils pensent alors qu'ils sont entourés de précipices ; les dernières lueurs de la bougie peuvent les guider quelques secondes ; ils mettent le temps à profit et reculent à grands pas ; bientôt pourtant l'obscurité devient complète.

Ils s'arrêtent, immobiles de stupeur. Comment peindre le désordre et le chaos de pensées qui les agitent en cet instant ? L'espérance du salut ou l'horrible désespoir, le choix des moyens, le défaut de ressource, l'idée du lendemain, l'affreux genre de mort qui les menace, le souvenir de la patrie, mille sensations contraires les oppressent à la fois. La raison succombe et l'imagination règne seule. Etre enterrés tout vivants dans ces tombeaux, en proie à l'épouvantable faim, périr misérablement après trois ou quatre jours

d'angoisses, voilà tout l'avenir qui s'offre à leurs yeux !

Cependant peu à peu, ils reviennent de ce premier trouble ; ils conviennent de différents signes dans le cas où ils seraient forcés de se quitter. L'un frappe des mains à coups précipités dans l'espoir d'attirer l'attention de ceux qui pourraient se trouver dans l'hypogée ; l'autre appelle du secours en poussant des cris aigus. Vains efforts ! L'écho de la voix et le sifflement du vol des chauves-souris sont les seules réponses qu'ils obtiennent. M. Jomard propose de chercher à tâtons le puits déjà franchi ; mais il fallait se rappeler les coudes précédemment suivis ; il fallait les reconnaître, les distinguer. Ils se donnent la main, ils marchent lentement, touchant à chaque seconde les côtés de la galerie. Après quelques centaines de pas, les deux murs leur échappent en même temps ; ils reconnaissent qu'ils sont dans un carrefour, reculent avec effroi et ressaisissent la muraille. Cependant, craignant que leurs forces ne les abandonnent, ils se déterminent à suivre les parois des catacombes du côté droit seulement ; ils avancent. Déjà la fatigue les gagne, ils ne se disent plus rien, et le désespoir se glisse dans leur cœur, sans qu'ils osent s'en faire la confidence. Tout à coup, Villoteau s'aperçoit qu'un vide s'ouvre devant lui. Les deux voyageurs s'asseoient en frémissant sur le bord étroit de l'abîme. Ils se traînent doucement contre la muraille, ils se soulèvent sur leurs mains, ils sont sur le point de sortir de ce mauvais pas, lorsque l'un d'eux fait un faux mouvement et se trouve suspendu sur le précipice. Heureusement, son camarade lui tient la main et l'entraîne au dehors. A un premier sentiment de joie pour ce bonheur inespéré succèdent de nouvelles craintes. Comme une idée suivie opiniâtement peut seule les sauver, ils marchent toujours devant eux. Quelques pas plus loin, une lueur presque insensible frappe leurs regards. Ils se demandent si ce n'est pas là une illusion. Malgré leur trouble et leur incertitude,

ils se portent rapidement vers ce léger feu ; la lumière semble aller en croissant, ce n'est point celle d'une lampe, son éclat est blanchâtre et son étendue ne paraît pas limitée. Aussitôt, il leur vient à l'esprit qu'il est à peu près l'heure du coucher du soleil, ils songent à la possibilité que le jour crépusculaire ait pénétré au fond de ces catacombes.

Frappés de cette pensée secondaire, ils se précipitent sans précaution vers l'espace éclairé : c'était bien la clarté du jour. Quelques minutes plus tard, les voyageurs sortent de la caverne.

Que d'épisodes, que d'aventures dans l'existence de ces braves ingénieurs dont le dévouement pour la science était aussi complet, aussi généreux que ceux de nos militaires au combat. Les hypogées ne firent pas seuls encourir péril de mort à notre courageux voyageur. Les hommes, plus à redouter que les catacombes, menacèrent souvent sa vie. Un jour, il s'occupait à mesurer l'hippodrome d'Antinoë, lorsqu'il vit accourir sur lui trois Arabes armés de lances et de carabines. Ce ne fut qu'après les plus grands dangers qu'il put regagner les bords du fleuve. De même, M. Corabœuf, examinant l'enceinte extérieure de la ville, fut averti par le hennissement d'un cheval du voisinage des ennemis. Jetant les yeux autour de lui, il aperçut à quelques mètres de là plusieurs cavaliers embusqués. Son domestique tenait un tromblon ; le savant s'en saisit, et, couchant en joue les malencontreux arrivants, il leur cria que, s'ils étaient amis, ils pouvaient passer sans rien craindre, mais que, s'ils faisaient un pas en avant, ils pouvaient se considérer comme morts. Cette attitude énergique eut d'heureux résultats. Les agresseurs délibérèrent un instant, puis, tournant bride, se sauvèrent dans la montagne¹.

¹ Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte.

Je ne rappellerai pas les événements qui eurent lieu lors du départ de la commission scientifique et la mauvaise foi dont les Français faillirent être les victimes. Avant de rentrer en France, M. Jomard visita l'archipel Ionien et surtout cette île de Théaki à jamais célèbre par le souvenir d'Ulysse. De retour dans leur patrie, les ingénieurs continuèrent leurs travaux. Quelques mois de repos furent accordés à M. Jomard, qui fut ensuite envoyé en Bavière pour y concourir avec Bonne à d'importantes opérations topographiques.

A cette époque, le célèbre comité auquel on doit la publication du magnifique ouvrage sur l'Égypte ayant été institué, on se souvint du savoir de M. Jomard, qui fut aussitôt rappelé à Paris. A la mort de Conté, cet homme exceptionnel qui, suivant une parole de Mongé, avait toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans la main, le jeune géographe devint secrétaire de la commission. Remplacer l'illustre chimiste était une tâche difficile, mais le successeur sut pourtant montrer qu'elle n'était pas au-dessus de ses forces ; il déploya une activité extrême ; non-seulement il dirigeait l'impression de cet immense ouvrage, mais il composait lui-même de beaux croquis, d'admirables plans, que n'auraient pas désavoués nos plus célèbres dessinateurs. On n'a pas assez apprécié ce talent. Le savant a trop laissé dans l'ombre l'artiste.

En 1807, nommé commissaire du gouvernement à la place de Lancret, il siégea à l'Hôtel-de-Ville et y donna des preuves de son zèle. C'est dans ces fonctions qu'il fit un voyage en Angleterre, voyage qui, sans lui faire perdre la mémoire du passé, semble avoir imprimé à son caractère une direction nouvelle. L'Angleterre a toujours eu le privilège de donner beaucoup à réfléchir ; Montesquieu disait, à la suite de ses observations philosophiques, que l'Allemagne était faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, la France pour y vivre, l'Angleterre pour y penser.

M. Jomard s'instruisit au contact britannique, il y apprit à chercher l'exécution de belles théories et à discerner l'utopie des conceptions hardies et sensées tout à la fois.

Il s'y entretint avec le colonel Amauros et le fameux Wilhem; il comprit les excellents résultats que l'on était en droit d'attendre de l'étude de la gymnastique et de l'introduction du chant chez le peuple. Aussi, le vit-on, dès lors, un des plus enthousiastes promoteurs de l'Orphéon et de la méthode d'Amauros. On a dit avec raison, qu'en France on finit toujours par adorer ce que l'on commence par mépriser. M. Jomard en fit l'épreuve; il eut d'abord à lutter énergiquement contre une foule d'esprits étroits ou retardataires qui prétendaient que les assemblées de chant allaient faire du peuple une vaste fourmilière d'histrions et de baladins, et que les exercices gymnastiques ne développeraient rien, si ce n'est le goût de la jeunesse pour les tours de saltimbanque. L'avenir se chargea de répondre à ces ignorants oracles.

En 1815, rentré à Paris, il vit avec bonheur remonter sur le trône le héros qu'il avait autrefois accompagné en Égypte; mais il n'en fut pas de même de plusieurs de ses collègues, qui, l'année précédente, s'étaient empressés d'oublier l'illustre vaincu.

M. le comte de Chabrol était malheureusement l'un des leurs. Préfet de Paris en 1814, il avait capitulé sans beaucoup d'effort, et l'Empereur n'était pas homme à lui pardonner. Bref, le célèbre administrateur jugea prudent de ne pas acclamer le retour de l'île d'Elbe et se demanda où il irait se réfugier. Son parti fut bientôt pris; voulant un asile chez un ami fidèle, il se dirigea droit chez M. Jomard. La situation aurait paru délicate ou tout au moins embarrassante pour un autre que notre loyal savant. Il n'y eut pas d'hésitation: « J'ai deux cultes, lui dit simplement l'homme de bien, celui du devoir et celui de l'amitié. Vous vous consti-

tuez mon hôte, mon devoir et mon affection me commandent de vous garder. Vivez heureux et paisible chez moi. »

Plus tard, le comte de Chabrol, se souvint de l'affectueuse hospitalité de son ancien condisciple de l'école Polytechnique et le lui témoigna en favorisant ses efforts pour la fondation de l'enseignement mutuel en France ; car ce fut M. Jomard qui, au mois de juin 1815, établit avec le pasteur Martin, sous le patronage de la municipalité de Paris, la grande école modèle de l'église de Saint-Jean de Beauvais, qui fut ensuite fermée sous le ministère Corbière.

Tout en s'occupant d'œuvres qui ne devaient pas être une des moindres gloires de son existence puisqu'elles furent utiles aux classes ouvrières et à la jeunesse, il étendait ses connaissances géographiques et protégeait les voyageurs. En 1818, il fit obtenir à Cailliaud la nouvelle mission qui le conduisit dans les parties inexplorées de la Nubie. Il contribua même à la rédaction de son ouvrage sur l'oasis de Thèbes et composa un livre sur l'oasis de Méroé. Quelques mois après, il entra à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, en remplacement de Visconti, non sans encourir, il est vrai, les satires mordantes du terrible pamphlétaire, Paul-Louis Courier.

En 1821, il fut un des fondateurs de la Société de Géographie dont il demeura toujours un des plus fermes appuis ; il ne laissait de côté aucune des questions qui s'y agitaient, faisait partie de toutes les commissions, stimulait, de son incroyable zèle, l'assemblée entière. Nul, disait dernièrement M. d'Avezac, nul n'avait à communiquer tant d'intéressantes nouvelles, tant de lettres et de notes instructives, à proposer tant de résolutions utiles. Aussi le recueil périodique des travaux de la Société est-il rempli de son nom.

Un voyageur venait-il à surgir à l'horizon, vite notre doyen savait adroitement l'attirer et en faire profiter ses collègues. Son salon devint, pour ainsi dire, la succursale

de la Société de Géographie. On y vit se presser toutes les sommités scientifiques et les plus célèbres explorateurs du siècle. Tout en causant avec cet aimable érudit, les étrangers concevaient une haute estime de l'accueil sympathique qui leur était fait en France, et nos compatriotes s'estimaient heureux, à leur tour, d'avoir pu jouir de la vue d'un Carl Ritter ou d'un Humboldt. Comme homme du monde, M. Jomard mérita également d'être apprécié ; il y avait en lui une cordialité et une bonhomie maligne qui plaisaient. Sa conversation, exempte de pédantisme, était remplie d'enseignements ; il vous faisait voyager avec un tact infini, soit dans le passé, soit à travers le monde. Il n'eut peut-être pas sur toutes les branches de la science des idées profondes, mais celles qu'il émettait avaient au moins le mérite d'être justes ; car la nature l'avait gratifié d'un jugement très-droit.

L'esprit et la raison, a-t-on dit, ont été créés, comme le mari et la femme, pour s'aider mutuellement ; aussi, comme eux, sont-ils parfois en querelle. Chez M. Jomard, ces deux facultés s'équilibraient admirablement. Il avait le caractère bien français. Ne dédaignant pas l'épigramme, il savait dérider d'un mot heureux nos assemblées. Ses plaisanteries furent peut-être plus gauloises qu'attiques, mais, comme elles avaient le bon goût de ne jamais blesser personne, elles étaient toujours bien reçues. Son esprit sensé venait bientôt, du reste, tempérer ces accès de joyeuse humeur, et notre illustre géographe montrait alors qu'une des qualités du génie français, c'est d'être sérieux en riant.

Toute sa vie, M. Jomard eut l'amour de la justice. L'histoire de René Caillié en est un frappant exemple. Un pauvre voyageur, presque mourant, à l'air misérable, à la parole indécise et troublée, se présente à lui ; il déclare avoir accompli des explorations jugées alors impraticables ; il affirme avoir vu Timbouctou, la reine mystérieuse du désert ;

il est repoussé partout, partout on nie ses découvertes. Les savants le considèrent comme un imposteur. M. Jomard étudie le nouveau venu, reconnaît en sa parole celle d'un honnête homme, le réhabilite aux yeux de la société, et, en faisant une bonne action, donne à la France une gloire de plus.

Cette bienveillance si empressée pour les voyageurs, bienveillance que beaucoup de personnes ont soupçonnée n'être pas étrangère à certain sentiment de petite vanité personnelle, cet accueil affable que le vieil académicien faisait à tous ceux qui prétendaient venir de loin ou s'annonçaient en fervents disciples de la science, le firent malheureusement tomber dans quelques pièges dont il ne fut pas seul à gémir ; mais il sut encourager tant de savants estimables, il contribua à révéler tant de voyageurs de mérite, qu'on peut bien lui pardonner de s'être laissé quelquefois abuser. D'ailleurs, en toutes choses, il est plus équitable de juger le mobile que les résultats.

Notre vénérable savant prenait tellement à cœur tout ce qui pouvait éclairer l'ethnographie et la géographie qu'il semblait devenir le père de ceux qui se proposaient la solution d'importantes questions. Les sources vainement cherchées du fleuve Blanc excitaient plus particulièrement son intérêt. Un voyageur s'en allait-il à la conquête de ce périlleux problème, une tactique adroite et triomphante l'amenait à proposer des correspondances au célèbre géographe, qui se faisait ensuite un bonheur de se présenter à nos séances avec une liasse de lettres et de mémoires. Le bassin du Nil lui paraissait être surtout sous sa suzeraineté scientifique.

A ce propos, rappelons un petit fait de date récente qui peint l'enthousiasme juvénile du savant vieillard pour tout ce qui concernait les questions géographiques. On le vit, un jour, entrer dans une assemblée, le front penché vers la terre,

le regard morne et dans l'attitude d'un homme abattu par une poignante douleur. On fut encore plus convaincu de sa profonde tristesse lorsqu'on l'entendit s'écrier, en essuyant des larmes : « C'est un affreux malheur ! Un malheur immense ! »

Plusieurs personnes s'interrogèrent sur la cruelle perte que venait d'éprouver M. Jomard et l'on finit par s'aventurer à lui demander la cause de sa tristesse : — Hélas ! dit-il en soupirant, je viens d'apprendre la mort d'Alfred P***. — Vous le connaissiez donc intimement ? — Non, répondit-il, je ne l'avais jamais vu, mais c'est une perte immense... le pauvre homme m'envoyait si régulièrement ses correspondances !

Il ne passait pas en France un seul voyageur qui ne se fût un devoir et un plaisir d'aller serrer la main du célèbre académicien. Madame Ida Pfeiffer, qui, dans sa dévorante passion de voyage, voulait tout apprécier, tout voir, même les savants parisiens, alla naturellement trouver M. Jomard.

« Mon heureuse étoile, dit-elle dans son journal, voulut que ma première visite fût pour le président de la Société de Géographie, qui me reçut de la manière la plus aimable et m'engagea à assister à la séance de l'assemblée. »

M^{me} Pfeiffer s'y rendit, en effet. M. Jomard prononça une courte allocution, dans laquelle il rappela en peu de mots les voyages de l'intrépide Allemande et termina par ces paroles : « Madame, nous voulons, en votre faveur, commettre une irrégularité dont notre Société est fière. Nous vous nommons membre honoraire à côté de vos compatriotes Humboldt et Ritter; puis, se souvenant d'un vers fameux, il ajouta : « Rien, ne manquait à votre gloire, Madame, vous manquiez à la nôtre. »

Je reviens aux travaux de M. Jomard. Après dix années d'efforts, il fonda, en 1826, l'Institut des Égyptiens, dont il

fut nommé directeur; deux ans après, une ordonnance royale créa pour lui à la Bibliothèque impériale le département des Cartes et Collections géographiques, dont il demeura le conservateur jusqu'à sa mort. Par ses soins, cet établissement devint le dépôt cartographique le plus riche au monde. On ne saurait trop mettre en lumière l'activité qu'il déploya pour l'organisation de ce précieux cabinet. Il y fit affluer des portulans, des ouvrages rares et tous les documents qui pouvaient être utiles aux chercheurs. Chaque jour, on le voyait arriver à son cher département et s'y adonner avec un dévouement sans bornes. Jamais il ne reculait devant un pénible labeur. « Avant ce que l'on a envie de faire, disait-il souvent, il faut faire ce que l'on voudrait avoir terminé. » Il obéissait scrupuleusement à ce principe.

Sa conduite justifie cette vérité que le travail est un ami que l'on apprécie mieux à mesure qu'on le connaît; il agitait sans cesse de nouvelles questions, déchiffrait avec une rare sagacité les manuscrits les plus obscurs, s'enfonçait avec bonheur dans les ouvrages de nos vieux cartographes, remuait avec délices ces nombreuses planches qui parvenaient dans sa bien-aimée collection. On aurait pu dire de lui, comme du vieux Caton, que son esprit fut si souple et si apte à tout que, quelque chose qu'il fît, on eût supposé qu'il était uniquement né pour cela.

Il serait trop long d'énumérer tous les travaux de ce savant infatigable. Après les Mémoires qu'il a insérés dans le grand Ouvrage sur l'Égypte, sa principale publication est la reproduction de cartes manuscrites qui forment, pour ainsi dire, les étapes de l'histoire de la géographie; il a réuni les pièces de ce magnifique recueil sous le nom de *Monuments de la géographie*.

Ses ouvrages les plus connus sont ensuite: un Voyage à l'Oasis de Syouah (1819), des Remarques sur la commu-

nication du Niger ou Nil des Noirs avec le Nil égyptien, et des Observations sur *l'Égypte ancienne et moderne*. Il est également l'auteur d'un grand nombre de brochures archéologiques et historiques et de beaucoup d'opuscules concernant l'enseignement mutuel.

La fondation de notre Société raviva en lui le goût des connaissances ethnographiques : cette science, qui, suivant une définition heureuse, est l'étude physique, morale et intellectuelle de l'humanité, lui paraissait, à juste titre, la digne sœur de la géographie. Il aurait voulu la faire aimer comme il l'aimait lui-même. Dans ses méditations, M. Jomard se plaisait à former une sorte de musée ethnographique idéal, représentation en miniature du monde entier. Il voyait là une œuvre nationale et cosmopolite tout à la fois. Ce fut une des pensées les plus persistantes de sa vie. Il me fit bien souvent l'honneur de m'entretenir de cette idée, qui ne sera peut-être pas stérile. De toute cette activité, de toute cette noble ardeur, il ne reste donc plus rien qu'un bel exemple pour tous. La gloire des hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir : un grand moraliste l'a dit. Eh bien ! la gloire de M. Jomard a eu pour moyens une persévérance, une énergie véritablement remarquables. Il aima la science autant que l'équité ; des paroles et, ce qui est préférable, des faits le prouvent. « Le ministre que j'honore le plus, disait-il un jour à M. de Pongerville, est celui qui de son propre mouvement a fait le plus de bien aux lettrés et aux savants, qui, comme Salvandy, n'attend pas qu'on lui demande la récompense du mérite et s'applique à la prévenir. » — Cette phrase résume l'homme moral.

La figure de M. Jomard est une de celles qui resteront longtemps gravées dans la mémoire. On se souviendra de ce vieillard alerte, toujours pressé, s'aventurant à toute heure dans les rues, toujours à pied, toujours seul ; on se

rappellera l'animation qu'il mettait à toutes les entreprises qui pouvaient être fécondes, et notre Société, dont il fut le protecteur, notre Société qui lui doit une partie de sa vie, ne perdra jamais son souvenir.

R. CORTAMBERT.

SUR L'IDENTITÉ DU MOT MÈRE

DANS LES IDIOMES DE TOUS LES PEUPLES

« Une foule de relations d'onomatopée, dit M. Renan, qui frappaient vivement la sensibilité des premiers hommes, nous échappent. De même que chez les animaux l'instinct est d'ordinaire en raison inverse de ce qu'on peut appeler l'intelligence; de même chez l'homme primitif, la sensibilité était d'autant plus fine que les facultés rationnelles étaient moins développées. Le sauvage saisit mille nuances qui échappent à l'attention de l'homme civilisé. Il faut évidemment admettre chez les ancêtres de l'espèce humaine un sentiment spécial de la nature, qui leur faisait apercevoir avec une délicatesse dont nous n'avons plus d'idée les qualités qui devaient fournir l'appellation des choses. La faculté des signes, qui n'est qu'une sagacité extraordinaire à saisir les rapports, était en eux plus exercée; ils voyaient mille choses à la fois. La nature leur parlait plus qu'à nous, ou plutôt ils retrouvaient en eux-mêmes un écho secret qui répondait à toutes ces voix du dehors, et les rendait en paroles. Est-il surprenant que la trace de ces impressions fugitives, conservée par des mots qui ont subi tant de changements et qui sont si loin de leur acception originelle, soit pour nous inta-

rissable?» La justesse de ces observations est constatée par la présence de racines semblables dans des langues parlées par des peuples qui n'ont jamais eu entre eux d'affinité primitive. L'exemple du mot *mère* est un des plus frappants, et il est d'autant plus curieux de constater son identité dans les idiômes de diverses familles que, tout en reconnaissant qu'il tire son origine des premiers vagissements de l'enfant appelant sa nourrice et sa protectrice, il a néanmoins acquis une forme assez nettement déterminée pour être transporté du domaine des interjections ou cris proprement dits dans celui des véritables mots.

MÈRE.

LANGUES SÉMITIQUES.

Hébreu — *em*
 Chaldéen — *ema*
 Syriak — *emo*
 Arabe littér. — *oumm*
 Pehlwi — *am*

LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

A. Inde :

Sanscrit — *mdta, amd*
 Hindoustani — *ma*
 Mahratta — *mate*
 Moultan — *ma*
 Malabar — *amma*
 Maldivique — *amae*

B. Perse :

Zend — *maté*
 Persan — *mader*
 Afghan — *mor*
 Kurde — *daik*
 Ossete — *made*

** Inde transgangétique.

Pali — *mdta*
 Siamois (thaï) — *mē, mē*
 Lao — *mé*
 Barman — *mei, amei*
 Annamique — *me*
 Tibétain — *ma*

LANGUES TARTARES.

A. Tongouse :

Mandchou — *ama*
 Tongouse de Yeniseisk — *ami*
 Mongol — *ege*
 Kalmouk ou Oïet de Dzoungarie — *eké*
 Bouret — *'ana*

C. Turk :

Osmanly — *ana*
 Ouïgour — *ana*
 Turc de Kazan — *and*
 Tchouwache — *amech, amchi*

** Chine et Asie orientale

Chinois antique — *mou*
 Modern. mandarin — *moutsin*
 Cantonais — *na*
 Hokkienois — *neong-lei*
 Coréen — *omi*
 Japonais — *fafa, me* (femelle)
 Lou-tchouan — *oumma, amma*

LANGUES OCÉANIENNES.

A. Malaisie .

Malay — *ama, ma*
 Kawi — *mata*
 Javanais — *ambok*
 Lampong — *ina*
 Redjang — *indou*
 Achin — *ma*

Batta — *inang*.
 Biva — *ina*
 Sumbawa — *mama*
 Boughi — *indou*
 Macassar — *ama*
 Dayak de Bornéo — *indou, amai*

B. Polynésie :

Néo-Zélandais — *matoua wahine*
 Tahitien — *medoua-wahine*
 ** *Langues diverses de l'Océanie.*
 Formosan — *raren, rena*
 Néo-Calédonien — *monbreda*
 Madecasse — *ren, rin*

LANGUES DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

Copte — *maau*
 Berbère d'Algérie — *yemma*
 Tamazegh du Maroc — *mamma*

LANGUES DE L'AFRIQUE CENTRALE.

Tombouktou — *emmi*
 Mandara — *mama*
 Baghermeh — *konuma*
 Dar-four — *oumme*
 Hibo — *nem, neam*
 Foulah — *yeumma*
 Foulah de Sackatou — *imama*
 Bambara — *mba*
 Mandingo — *ba*
 Wolof — *ndéey*
 Achanti — *mina*
 Adampe (Tambi) — *ma*
 Wawou — *ambu*

LANGUES DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

Congo — *mama*
 Loango — *mamma*
 Angola (Bounda) *mama*
 Galla — *bolésa*
 Caffre du Sud — *ouma*, ailleurs *maou*
 Caffre oriental (Betjuana) *maatcho*
 Macoua (Monomotapa) *mama*
 Monjoue (id.) *amavo*

LANGUES GRECQUE ET NÉO-LATINE.

Grec — *méter, mitir*
 Grec moderne — *mitera*
 Latin — *mater*
 Albanais — *mame, mama*
 Italien — *madre*

Français — *mère*
 Provençal — *maïre*
 Espagnol* — *madre*
 Portugais* — *mãe, mãi*
 Valaque — *maika*

LANGUES GERMANIQUES.

Allemand* — *Mutter*
 Frison — *mem*
 Hollandais* — *moeder*
 Suédois* — *mor*
 Danois* — *moder*
 Anglo-saxon* — *mothor*
 Anglais* — *mother*

** *Basque-Celtique :*

Basque — *ama*
 Galique* — *mathair*
 Celto-belgique — *mam*

LANGUES SLAVES.

Slavon — *mater*
 Slavonien — *matŭ*
 Russe — *mate*
 Croate — *mat*
 Bohême — *maté*
 Polonais — *matka*
 Serbe — *mass, matzies*
 Ancien prussien — *mouti*
 Lithuanien — *motina*

LANGUES OURALIENNES.

Finois — *ema*
 Lapon — *edne*
 Tchérémissé — *abéi, abai*
 Hongrois — *anya*

LANGUES AMÉRICAINES.

A. *Amérique du Nord.*

Huron — *anau*
 Tousecaroras — *anah*
 Delaware ou Lennappé — *monah*
 Noutka — *umeczo* (orth. esp.)
 Ougajakhmoutzi — *amma*
 Groënlandais — *amama*
 Aleoutien d'Ounalaska — *anaha*

* L'astérisque indique les principales langues pour lesquelles on a conservé l'orthographe indigène et où le mot *mère* ne se prononce pas suivant la valeur française de chaque lettre.

Houastèque — *mim*Othomi — *bé*Aztèque — *nantli*Maya — *na**B. Amérique du Sud.*Araucana — *papai*Péruvien, ou qquitchoua — *mama*Brésilien — *mama*Kiriri — *inza*Timbiras — *na*Caraïbe — *bibi*

J. UMERY.

BIBLIOGRAPHIE

LES MYSTÈRES DU SÉRAIL ET DES HAREMS TURCS, par M^{me} Olympe
Audouard. — PARIS (DENTU, ÉDITEUR), 1863, IN-12.

N'allez pas juger sur l'enseigne de la portée de ce livre et supposer qu'il n'est bon qu'à réjouir les alcôves des gandins et des vierges folles! Ce n'est pas pour vous apprendre comment aiment les Turcs que l'auteur va dévoiler à vos yeux les secrets du Sérail et entrouvrir les épaisses tentures des harems. Son but est plus élevé et plus moral. Si après avoir affriandé la curiosité par l'amorce du titre, la spirituelle chroniqueuse du *Papillon* n'eût cherché qu'à enflammer les imaginations par de lascives peintures et de sensuelles descriptions des voluptés de la vie orientale, l'idée ne nous serait pas venue de recommander son livre à l'attention des lecteurs. Mais ici les devoirs de la politesse s'accordent avec les obligations de notre conscience, et nous pouvons sans crainte rendre à la charmante auxiliaire qu'une bonne fortune nous envoie, un double hommage pour son gracieux talent et ses intelligentes sympathies en faveur d'une cause iniquement persécutée. Car le dernier livre de M^{me} Olympe Audouard n'est pas une simple étude de mœurs retracées avec exactitude et sagacité, c'est encore une critique judicieuse et impartiale du monde musulman, au point de vue social et politique, et en même temps une protestation éclairée contre les préjugés qui voudraient pousser l'Europe chrétienne à de nouvelles croisades. C'est mieux que l'œuvre réussie d'un romancier frivole, c'est, sous une forme légère, le travail sérieux d'un esprit philosophique et libéral, dans la saine acception du terme. Dans ces pages, écrites sans prétention, la question d'Orient est jugée, en quelques mots, avec un bon sens et une indépendance de pensée qu'on demanderait vainement aux volumes de M. Saint-Marc Girardin ou aux naïves impressions de voyage de M. Léon Plée.

Les tableaux séducteurs, les anecdotes amoureuses ne manquent pas dans ce livre, mais ils n'en constituent pas le fond, et la moralité pratique s'en dégage souvent pas de fines remarques ou des rappro-

chements curieux. Ainsi, quand l'aimable introductrice nous conduit aux bains des sultanes, sous ces féeriques voûtes de cristal de roche où les parfums d'Arabie répandent leurs senteurs enivrantes; quand elle nous montre les belles odalisques, mollement étendues sur de somptueux divans, laissant glisser les heures au doux bruissement des musiques et des danses, au milieu des fleurs et de la tiède fumée des narghilés d'or, il y a autre chose que de l'art pour l'art sous ce déploiement de couleur locale. Nous touchons en effet au plus grave problème que la civilisation orientale ait à résoudre, — la réorganisation de la société par l'extinction de la polygamie et l'émancipation de la femme; — et à travers leur continuelles et ténébreuses intrigues, nous sondons toutes les misères et les faiblesses des gouvernements asiatiques. Ce n'est pas pour nous offrir un vain spectacle que l'élégant interprète nous fait assister à la toilette des jeunes mariées et nous dresse dans ses mille détails le fabuleux inventaire des somptuosités des harems, mais pour nous inspirer le dédain de cette existence toute matérielle d'où les joies de la famille sont bannies, où l'amour, s'il existe par hasard, est bien vite étouffé dans le cœur des époux par la satiété et le dépit. Ne vous hâtez pas toutefois, ô civilisés, qui vous arrosez le droit de battre vos femmes et de laisser mourir de faim de pauvres filles séduites, de crier à la barbarie! Un rapide précis de législation comparée va vous démontrer combien la loi turque est supérieure au code civil par les innombrables garanties dont elle entoure la femme à tous les instants de la vie. Parcourez en tous sens votre recueil si vanté et vous verrez combien, sur une foule de points, vous êtes au dessous de ce peuple qui ne connaît pas de bâtards et n'a pas encore inventé le char des pauvres! Gardez-vous surtout de tout reproche d'immoralité, car vous pourriez entendre sur la prostitution et l'adultère une petite dissertation qui ne tournerait pas à votre honneur!

M^{me} Olympe Audouard ne se contente pas de nous parler d'une manière attrayante et instructive du Sérail, des harems, de la condition des femmes en Orient et de nous indiquer les principales causes de l'infériorité relative de l'empire ottoman; elle aborde en outre, avec un égal intérêt, un grand nombre de sujet propres à nous donner une idée précise de la société turque et elle nous signale les immenses progrès qu'elle est en train de réaliser. Administration, ordres religieux, fêtes publiques, instruction, usage, lois, mœurs générales de l'empire, promenades, hygiène, édilité, littérature, rien n'a échappé à la scrupuleuse investigation de la jolte voyageuse. Son livre tient beaucoup plus que le titre ne promet, et l'excellent esprit dans lequel il est conçu lui assure un succès réel et durable. Une seule citation — nous regrettons de ne pouvoir transcrire tout ce qui nous a frappé — suffira pour justifier nos appréciations favorables sur le livre et sur l'auteur :

« Ainsi la Turquie, dit M^{me} Audouard, en forme de conclusion, ce pays dont nous méprisons la civilisation, a des lois, sur beaucoup de points, bien préférables aux nôtres.

« Nous les appelons barbares par cela seul qu'ils sont musulmans, et nous ajoutons qu'ils sont intolérants! Soyons justes, nous sommes plus intolérants qu'eux. Ne voit-on pas maintes puissances se liguer

contre eux; et pourquoi, s'il vous plaît, parce qu'ils sont musulmans! Nous avons donc moins de tolérance qu'eux.

« Du reste, trop souvent, les chrétiens ont oublié les préceptes du Christ, qui sont :

« On ne conquiert pas les âmes par le feu et par le glaive, mais par la douceur, la persuasion et le bon exemple. »

« La Saint-Barthélemy, nos persécutions passées envers les Juifs, sont là pour montrer que nous, chrétiens, oubliant les préceptes de notre religion, massacrons assez facilement les gens qui ne partagent pas nos croyances religieuses.

« Et je ne comprends pas qu'un musulman n'ait pas fait un ouvrage pour répondre à nos reproches d'intolérance et de barbarie. Il lui aurait été facile de nous prouver que nous avons été aussi barbares qu'eux, et qu'aujourd'hui encore nous sommes plus intolérants qu'eux.

« Vous allez dire, lecteurs, que je suis peu patriote.

« Mon Dieu! dans l'acception stricte du mot, je ne le suis pas du tout. Mon avis est que tout le monde entier n'est qu'une même famille créée par Dieu, pour vivre en bonne intelligence sur la terre, et non pas pour s'entr'égorger les uns les autres prenant le vain mot de *patrie* pour prétexte. Et pour moi, je serais aussi triste d'apprendre l'assassinat d'un Turc, d'un Russe, d'un Indien, d'un Persan, que celui d'un Français. Je considère tous ces gens-là comme mes frères.

« Si ma nation est en guerre, après la bataille, l'armée qui a eu le plus de morts a mes sympathies.

« Ce sont des êtres créés par Dieu, ce sont mes frères qui sont morts. Que me fait la nation à laquelle ils appartiennent! »

Quelle leçon de tolérance et de fraternité vous recevez de la bouche d'une femme, écrivains de la presse quotidienne! Et comme cette généreuse déclaration est autrement libérale et sensée que la propagande équivoque de votre chauvinisme christianisé! On vient de vous le dire, et c'est la vérité, — toute la question d'Orient est là, — vous prêchez la guerre à outrance contre les Turcs parce qu'ils ne partagent pas vos croyances religieuses. Héritiers indignes de l'Encyclopédie et de la Révolution, vous n'avez pas d'autre motif raisonnable à invoquer, nous vous défions d'établir le contraire. Et la preuve, c'est que vous êtes remplis d'indulgence pour l'empire moscovite, cet Etat beaucoup plus barbare, plus mal administré, plus fanatique et plus redoutable surtout pour l'avenir de la civilisation que la Turquie! Avant d'exterminer les autres au nom du progrès et de la liberté, regardez donc où vous en êtes vous-mêmes, et quand vous vous serez rendu justice, tâchez de profiter des sages conseils que renferme le remarquable petit volume de M^{me} Olympe Audenard!

LÉON DE ROSNY.

LETTRE

A M. LÉON DE ROSNY,

DIRECTEUR DE LA *Revue orientale et américaine*

SUR

LES LANGUES A GRAMMAIRE MIXTE.

MONSIEUR ET SAVANT COLLÈGUE,

Je suis heureux de pouvoir vous adresser ces quelques mots au sujet de la question si controversée dans ces derniers temps¹ : Y a-t-il, peut-il y avoir des idiômes à grammaire mixte ? La plupart des philologues sont aujourd'hui d'accord pour soutenir la négative. « *Il n'y en a point*, nous dit M. Schleicher, dans son ouvrage sur les langues de l'Europe moderne, *puisque l'essence intérieure d'un idiôme ne subit jamais et nulle part une altération quelconque par l'adoption ou même l'invasion de mots étrangers ; cela ne regarde que le dictionnaire, point la grammaire, c'est-à-dire l'âme et la vie même de cet idiôme*. Vraies pour la plupart des idiômes connus, notamment pour ceux de la famille indo-européenne, les allégations de M. Schleicher ne paraissent pas devoir être acceptées d'une manière aussi absolue, si nous jetons les yeux sur certaines langues africaines qui paraissent offrir un exemple du mélange le plus intime d'éléments grammaticaux pris à des sources diverses. Leur structure est en partie celle des dialectes nègres, en partie celle des dialectes sémitiques ; par exemple, en Kophte et dans les diverses

¹ Voy. nos précédentes études de linguistique comparée, dans la *Revue orientale et américaine*, 1859, t. II, p. 176.

branches du Berber, nous retrouvons, comme en Hébreu ou en Arabe, l'emploi des voyelles serviles, notamment lorsqu'il s'agit de former le passif du verbe ou le pluriel du nom, le *t* et parfois en Kophte le *e* final, signes du féminin, la préposition souvent jointe au substantif qu'elle régit. Enfin plusieurs noms de nombre, une partie du lexique de l'Égyptien et du Kabyle, sont évidemment sémitiques.

Mais d'un autre côté, il n'existe pas dans les idiômes dits atlantiques de trace certaine de trilittérité des racines. Le fond du vocabulaire, s'éloigne trop de celui de l'Arabe ou du Phénicien pour que l'on doive voir en eux, comme l'ont soutenu quelques philologues, le prototype des dialectes en vigueur chez les enfants de Sem. L'Égyptien forme assez volontiers des composés au moyen soit de deux noms, soit d'un nom et d'un verbe unis ensemble ; ce qui est conforme au génie des idiômes nègres, mais répugne complètement à celui des langues sémitiques. Les racines kophtes, presque toutes monosyllabiques, n'ont point de valeur grammaticale par elles-mêmes trouvent déterminées généralement non par une mutation in- et se terne de la voyelle, comme en Arabe ou en Hébreu, mais par des particules préfixes; phénomène qui se reproduit très-souvent dans les langues du centre et du sud de l'Afrique.

Les préfixes génériques du Kophte et du Berber ne ressemblent guères à nos articles ou pronoms démonstratifs qui conservent le même radical quelle que soit la modification de genre ou de nombre qu'ils aient à exprimer. Au contraire, le radical de l'article égyptien est au genre masculin un *p*, au féminin un *t*, au pluriel un *n*. Ce sont donc, non trois formes du même mot, mais trois mots parfaitement distincts. Nous sommes portés à croire que, dans l'origine, leur rôle se bornait à marquer le genre ou le nombre, qu'ils ne répondaient point à l'idée que nous nous faisons de l'article. Au jour d'hui même en Kabyle, en Tamachek, ils se placent encore devant le substantif indéterminé ; suivant toutes les

apparences, ils ont dû primitivement se rapprocher beaucoup de ces particules préfixes en vigueur chez plusieurs tribus africaines et au moyen desquelles on distingue soit le nombre, soit la catégorie auxquels appartient chaque mot.

La rareté des adjectifs en Egyptien, leur absence totale en Tamachek où ils sont remplacés par le participe, s'explique encore au moyen de la comparaison avec les dialectes nègres. Un habitant du Sahara et un *Amazoulou* diront également *l'herbe qui est molle* pour *l'herbe molle*; *Dieu qui est bon* pour *bon Dieu*, etc., etc.

Le Berber surtout a conservé quelques formes identiques, même sous le rapport phonétique, à celles de plusieurs tribus de race éthiopienne. Le génitif se marque en Kabyle et en Égyptien, tout comme en *Fanti* (dialecte de la Guinée), au moyen de la particule *n*; la mutation de la préfixe *a* en *i* forme souvent le pluriel aussi bien en Kabyle, que dans la langue *Fanti*.

L'Égyptien est surtout curieux au point de vue qui nous occupe, parce que chez lui les éléments africain et sémitique se rencontrent encore pour ainsi dire juxtaposés et ne se sont pas encore complètement fondus l'un avec l'autre. Ainsi, à côté de féminins formés comme en Arabe au moyen d'une désinence faible ou d'une mutation interne de la voyelle, il en possèdera d'autre marqués uniquement par l'adjonction d'un mot signifiant *femme*, *femelle*. C'est ce dernier procédé qu'emploient presque tous les peuples noirs chez lesquels il n'existe pas de formes génériques. En Kophte, le pluriel se distingue du singulier quelquefois aussi par un changement interne de la voyelle, mais plus souvent par la seule préfixe dont il est muni, ce qui nous rappelle la formation de ce nombre dans beaucoup d'idiômes centro-africains.

Ajoutons enfin que le système primitif de numération au sein de la race atlantique semble, comme chez la plupart des tribus nègres, avoir été quinquésimal. Il l'est aujourd'hui en-

core parmi les peuplades sahariennes qui ont le plus échappé à l'influence sémitique.

Pour expliquer ces mélanges de grammaire, il n'est pas nécessaire de remonter, comme l'ont voulu faire quelques linguistes, à cette époque reculée où les premiers groupes d'idiômes se trouvaient en voie de formation. Ils ont pu s'accomplir à des époques fort diverses. Ne voyons-nous pas, pour ainsi dire sous nos yeux, les idiômes finnois et turks de la Sibérie adopter quelques-unes des conjonctions du Russe, le Basque prendre au Castillan ou au Français certaines désinences féminines qui, il y n'a pas longtemps encore, lui faisaient défaut. On conçoit facilement l'énorme influence que devait exercer la langue si riche, si vigoureuse des premiers Sémites sur les dialectes rudes et pauvres des tribus chamitiques avec lesquelles ils se trouvaient en contact. C'est ainsi que les indigènes de la Phénicie finirent par adopter comme langue nationale, un dialecte araméen. Nul doute que si la domination des Hycksos se fut plus longtemps maintenue dans la vallée du Nil, la langue kophte n'eut été complètement sémitisée. Ajoutons pour terminer ce mémoire que l'Amaringa, purement sémitique dans l'origine, a fini par prendre quelques-unes des formes grammaticales des idiômes dont il se trouvait entouré, par exemple la voix passive avec un sens actif, l'article final ajouté aux diverses personnes du verbe.

Tels sont les motifs qui nous obligent à admettre l'existence de grammaires formées d'éléments mélangés, qui nous forcent à croire qu'il a pu, qu'il pourra se former encore des *hybrides* aussi bien en linguistique qu'en histoire naturelle.

H. DE CHARÉNCY.

CATALOGUE

DES

PALAIS DES SOUVERAINS PONTIFES

JAPONAIS

La difficulté qu'on éprouve à distinguer les *noms propres* dans les livres sinico-japonais, et l'incontestable utilité qui résulterait pour les études historiques de la réunion, même sommaire, des principaux de ces noms, nous a engagé à dresser d'abord le catalogue des résidences impériales. Nous avons puisé les éléments de ce travail dans les écrivains originaux du Japon. Les relations de la France avec ce littéraire empire devenant chaque jour plus intimes, nul doute que la masse des documents qui le concernent n'arrive rapidement à s'accroître, et cette circonstance heureuse pour l'Orientalisme nous fournira les moyens de dresser des catalogues plus satisfaisants et plus complets.

Les idées religieuses du Japon, qui ne permettent pas qu'aucun des objets qui a déjà servi à un empereur ecclésiastique¹ puisse servir à un autre, ni reparaitre une seconde fois en sa présence, ainsi que la coutume où l'on est dans ce pays de construire en bois vu la fréquence des tremblements de terre, ont dû prodigieusement multiplier les palais ; et, si l'on tient compte des destructions si souvent opérées par les incendies, on concevra combien ont dû être nombreux les monuments d'architecture élevés dans le Nippon, et combien peu, relativement, l'archéologue doit avoir à y recueillir, surtout pour les époques qui ont précédé l'introduction du bouddhisme. Le nom posthume des anciens empereurs se tirait des bonnes ou des mauvaises actions de leur vie, et conséquemment à cet usage, espèce de jugement des morts, qui ne cessa que sous le cinquante-sixième daïrat en l'an 876 de J.-C., on conservait jadis religieusement la chambre dans laquelle chacun d'eux avait rendu le dernier soupir.

Quant à l'art japonais, il en est encore à la phase symbolique, et par suite le palais impérial fût souvent, sinon toujours, exactement orienté et ses quatre faces mises sous la protection des génies célestes qui président aux points cardinaux : la face nord sous la pro-

¹ Au *mikado* (帝).

tection du *guerrier noir*; la face sud sous celle de l'*oiseau rouge*; La face est sous celle du *dragon bleu*; la face ouest enfin sous celle du *tigre blanc*. Les autres parties du palais ont eu successivement des attributions différentes, mais ces détails si intéressants pour l'histoire de l'art, de même que l'analyse des parties nécessaires du grand édifice et la division administrative de ses annexes, laquelle tient au personnel de la cour, sont des matières étrangères pour le moment à l'objet que nous nous proposons.

Revenons aux noms propres. Dans les textes que nous avons en vue, ces noms exprimés souvent, partie en japonais, partie en chinois, y sont écrits en caractère figuratifs qui doivent s'interpréter tantôt d'après leur sens, tantôt d'après leur son. On sent qu'avec un pareil système graphique qui prête à une foule d'équivoques, il n'est guère possible de se débrouiller qu'à l'aide de tables de correspondance bien faites qui deviendront également nécessaires pour les titres des fonctions guerrières ou administratives et pour les différentes parties de la géographie. On comprendra de même comment et pourquoi la présence dans les textes des caractères *chinois* est d'une importance capitale, tandis que celle des signes *kata kana*, et *fira kana* n'est qu'accessoire, ces derniers ne jouant dans la phrase qu'un rôle secondaire entièrement subordonné à l'expression des signes figuratifs qui en sont l'âme et l'ossature. Si ces choses eussent été mieux connues, on n'aurait peut-être pas à déplorer le peu de progrès qu'ont fait avant ces dernières années les études japonaises malgré les efforts de Klapproth et de Rémusat. Mais ce regret doit cesser maintenant, puisque, ayant pris ses bases, grâce aux efforts de M. de Rosny, la philologie japonaise marche aujourd'hui d'un pas sûr, et que nous avons tout à espérer de l'avenir.

Les pages qui suivent contiennent d'abord les noms des Palais tels que les prononcerait un sinologue, et ensuite, après le tiret, elles offrent le véritable nom ou titre japonais dont la phrase chinoise n'est que la traduction plus ou moins libre.

INDEX, CHINOIS-JAPONAIS.

Chang-toung-men-youen. | Zyô-tô-mon-in. Nom du palais que l'impératrice femme du 66^e daïri habita et dont ensuite elle prit le nom.

Chi-chang-kouang-kao-koung. | Isono Kamino-firo-takano miya. Résidence du 25^e daïri.

Chih-ti-thsieou-tsin-tao-koung. | Mouro-tsi-aki-tsou-simano miya. Palais du 6^e daïri.

- Feou-khoung-koung. | Ouki-anano miya. Palais construit par le 3^e daïri, dans la ville de Kata-sivo (Pien-yen), province de Yamato.
- Fou-siao-lou. | Tomino-kosi. Palais sous le 92^e daïrat.
- Foung-khi. | Toyo-saki (le promontoire), lieu de résidence du 37^e daïri.
- Foung-peou-koung. | Toyorano miya. Palais du 44^e daïri dans le Nagato.
- Heh-hou-yu-so. | Kouro-dono-go-syo. Palais du 78^e daïri.
- Heh-mou. | Kouro-ki, Habitation du 39^e daïri, à Asa-koura (Tchao-tsang) dans le Tosa.
- Hi-hien. | Karou-kaya. Château-fort élevé par le 39^e daïri, dans le Tosa.
- Hien-youen-neï-li. | Kan-inno-daïri. Palais que Yori-tomo (en 1187 de J.-C.) fit construire à Myako, sous le 92^e daïri.
- Hiue-soui-koung. | Ana-fono miya, à Isono-kami (Chi-chang). Résidence du 25^e daïri.
- I-yu-thien. | O-sa-da. Lieu de résidence du 31^e daïri.
- Jih-tai-koung. | Fi-sirono miya, Palais du 12^e daïri, à Maki-Makou (chen-hiang).
- Kang-pen-koung. | Oka-motono miya, Palais du 35^e daïri, dans le pays d'Asouka (Feï-niao).
- Kang-pen-koung. | Oka-motono miya, Palais du 37^e daïri, dans la province d'Omi.
- Kao-tsin-koung. | Taka-tsouno miya, Palais du 17^e daïri, dans la province de Setsou.
- Kao-khieou-koung. | Taka-okano miya, Palais construit par le 2^e daïri dans la ville de Katsoura (Koh-tchhing).
- Kao-hluéh-soui-koung. | Taka-ana-fono miya, Palais du 13^e daïri dans l'Omi.
- Keou-kin-kiu-koung. | Migari-kanano-tatsibanano miya, Résidence du 28^e daïri.
- Khiuh-hia-koung. | Magari-ono miya, Palais construit par le 4^e daïri, dans la ville de Karouno-tokoro (King-ti).
- Khiuh-tchhouen-youen. | Fori-kavano-in, Palais dans lequel se réfugia le 64^e daïri, après l'incendie du palais impérial.
- Kiang-youen-koung. | Kasiwa-barano miya. Palais construit par Zin-mou sur l'emplacement de la montagne Ounebi-yama, qu'on avait aplanie.
- King-ti-king-youen-koung. | Karouno-tokorono-sakafi-warano miya, Palais du 8^e daïri.

- Kin-thse-koung.** | Kana-sasino miya. Résidence du 30^e daïri, à Siki-sima (Ki-tchhing-tao).
- Koung-jin-koung.** | Kou-nin-kyô, Palais du 45^e daïri dans le district de Sagarano-kori, province du Yamasiro.
- Leng thsiouen-youen.** | Reï-zen-in, Nom du palais qu'habita le 62^e daïri, après l'incendie de la résidence de Feï-an-syô, en l'année 965 de J.-C.
- Liu-ji-ye-koung.** | Iwori-iri-nono miya, Résidence du 29^e daïri, à Figouma (Hoeï-wei).
- Lou-hou-koung.** | Ifori-dono miya. Palais du 7^e daïri, à Kouro-da (He-thlen).
- Mao-thing-koung.** | Tsinouno miya, Palais que le 20^e daïri fit construire dans la province de Kavatsi.
- Mo-fou.** | Ba-fou, Palais de Sane-tomo pour le 84^e daïri.
- Ming-koung.** | Akeno miya. Palais du 16^e daïri, à Karouno-sima (King-tao).
- Niao-yu-li-koung.** | Fo-bano-ri-gou, Palais du père du 88^e daïri.
- Pah-tiao-koung.** | Ya-tsourino miya, Résidence du 24^e daïri, dans le Yamato.
- Pan-kaï-koung.** | Ita-bloukino miya, Palais construit à Asouka (Feï niao) par l'impératrice Kwô-gok-ten-o, qui occupa le 36^e daïrat.
- Pan-kieou-koung.** | Ika-rougano miya, Palais de Moumaya-dono-osi, régent sous le 34^e daïrat.
- Pao-liang.** | Fô-riô, Résidence du 47^e daïri, dans la province d'Omi.
- P'an-yu.** | Iwaré, Résidence du 18^e daïri.
- P'an-yu-oung-li.** | Iwa-reno-mika-gouri, Résidence du 23^e daïri.
- P'an-yu-koung.** | Iwa-reno miya. Palais de l'impératrice Sin-gou-kwô-gou, qui occupa le 15^e daïrat.
- P'ing-tchhing.** | Nara, Résidence de l'impératrice qui fut chargée du 43^e daïrat.
- P'ing-tchhing-koung.** | Feï-zeï-gou, nom du palais que le 52^e daïri fit bâtir à Nara, pour le Tai-zyô-ten-wô.
- P'ing-ngan-tchhing.** | Feï-an-syô « ville de la paix et de la tranquillité », nom du vaste et fameux palais que fit construire le 50^e daïri, au village de Oudano-moura (Yu-tai-tsun) dans le district de Kadono-kori, (Ko-ye-klun).
- P'o-lai-tchhing-koung.** | Fat-soufinc-moumoukino miya, Résidence du 26^e daïri.
- Po-lai-tchao-tsang koung.** | Fotsou-seno-asa-kourano miya, Résidence du 22^e daïri.

- Toung-khieou-tang. | Tô-kiou-do, Palais de Miyako, renfermant un Musée d'antiquités et de tableaux, formé sous le 105^e daïrat.
- Toung-peh-youen. | To-fok-in. Nom du palais dans lequel se réfugia le 69^e daïri, après l'incendie du sien.
- Tchhang-ning-tien. | Zyô-neï-den, Nom du palais où se réfugia le 60^e daïri, lors de l'incendie du Seï-ryô-den.
- Tchang-yeh-koung. | Kousou-fano miya, Résidence du 27^e daïri.
- Tchhai-li-koung. | Siba-gakino miya, Palais du 19^e daïri, à Tan-pi (Tan-pi).
- Tchhi-ming-youen-tien. | Si-myô-in-den. Palais sous le 93^e daïrat.
- Tchhi-sin-koung. | Ikezino miya, Palais construit par le 5^e daïri, à Waki-no-kami (Ye-chang).
- Tchhun-jih-tsou-ho-koung. | Kasou-gano-isa-gawano miya. Palais du 9^e daïri.
- Tchu-tchhing-koung. | Tama-kino miya, Palais du 11^e daïri, à Maki-moukou (Tchhen-hiang).
- Thaï-ching. | Koke-nafa, Château sous le 96^e daïrat.
- Then-youen-neï-li. | Fousi warano daïri, Palais de l'impératrice Si-to-ten-wô, qui remplit le 41^e daïrat.
- Then-youen-koung. | Fouzi-warano miya, Palais que le 20^e daïri fit construire pour sa maîtresse, dans le Yamato.
- Thien-tsun-koung. | Ta-mourano miya, Palais où résida l'impératrice qui remplit le 46^e daïrat.
- Tchi-ho. | Si-ga, dernière résidence du 12^e daïri dans l'Omi.
- Tse-ho. | Si-ga, Résidence du 39^e daïri dans la province d'Omi.
- Thsing-kien-youen-koung. | Kyo mi-barano miya. Palais du 40^e daïri, à Izé dans le Yamato.
- Siao-khen-thien-koung. | Ko-farou-dano miya, Palais bâti par l'impératrice Soui-ko Ten-wô, qui occupa le 34^e daïrat.
- Soui-li-koung. | Midzou-gakino miya, Palais du 10^e daïri, à Si-ki (Ki-tchhing).
- Wang-tching. | Wô-siro (ville royale), nom que le rebelle Masa-kado qui prit momentanément le titre d'empereur, donna au palais que, sous le règne du 60^e daïri, il fit élever dans le district de Sarou-sima (Heou-tao).

ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE

SÉANCE DU 7 JUILLET 1862.

Présidence de M. CORTAMBERT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. CHARLES DE LABARTHE, secrétaire perpétuel par délégation, lit une lettre de M. DE ROSNY datée de La Haye. — Dans cette lettre, pleine de détails intéressants, M. de Rosny offre de soumettre aux Japonais qui sont parti de l'Ambassade toutes les questions relatives à l'ethnographie que voudraient lui adresser les membres de la Société. Cette offre est acceptée avec reconnaissance. M. de Rosny annonce ensuite que, dans son voyage, il a eu l'occasion de faire diverses observations curieuses sur les dialectes néerlandais. Plusieurs membres expriment la satisfaction que leur procureront des communications de cette nature, et M. DUFRICHE DESGENETTES s'offre à ajouter, s'il y a lieu, toutes les observations complémentaires que sa mémoire et que la connaissance qu'il a du hollandais pourraient lui fournir.

M. CORTAMBERT lit un rapport sur l'ouvrage de M. Henri Thiers, intitulé : *la Serbie*; ensuite M. CASTAING donne lecture d'un travail sur *l'alimentation primitive des Grecs*, dont le gland aurait fait la base. Ce mémoire, rempli de recherches curieuses et de citations, donne lieu à une discussion rétrospective dans laquelle M. Richard CORTAMBERT apporte, comme preuve que le blé d'Egypte est panifiable, l'exemple d'un boulanger d'Amiens qui, par suite d'un procédé qui lui est particulier, fait un pain irréprochable dont se nourrit à cette heure une partie de la ville. Il offre même de faire venir à la Société un des pains pour en faire goûter aux membres, et en déposer un échantillon dans le Musée, afin de servir à l'histoire de l'alimentation des peuples.

La séance est levée à 10 heures.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE LA SECTION AMÉRICAINE.

LE 3 AOÛT 1862.

Présidence de M. CLAUDE BERNARD, de l'Institut.

Le procès-verbal de la séance générale de la Section américaine de l'année précédente est lu et approuvé.

M. CASTAING se fait l'organe de la Société pour féliciter M. Claude Bernard de sa promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur.

M. CLAUDE BERNARD ouvre la séance par un discours *Sur les caractères de la science ethnographique*, et lit le programme des prix mis au concours.

Le secrétaire-perpétuel donne lecture du *Rapport annuel* sur les travaux de la Section.

M. JOMARD lit une *Étude sur les antiquités du Yucatan*.

M. CHARLES DE LABARTHE communique un travail sur *les sacrifices humains au Mexique*¹.

M. CASTAING lit ses *Considérations sur les origines américaines*.

Enfin, M. RICHARD CORTAMBERT entretient la Société d'une *Étude ethnographique sur le rôle des puissances européennes en Amérique*.

La séance ouverte à midi est levée à deux heures et demie.

SÉANCE DU 24 SEPTEMBRE 1862.

Présidence de M. GARCIN DE TASSY, de l'Institut.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le président annonce que le Conseil a été convoqué à la triste nouvelle de la perte cruelle que la Société vient de faire dans la personne de M. JOMARD, l'un de ses fondateurs, et l'année dernière son président du Conseil. Il rappelle les nombreux services rendus par l'illustre défunt aux sciences ethnographiques et la part active qu'il prenait aux travaux de la Société. Conformément à ses habitudes, la Société se fera représenter aux obsèques par une députation, et l'un de ses membres prononcera quelques paroles au moment de l'inhumation.

Sont désignés pour faire partie de la députation : MM. EICHHOFF, de ROSNY, de LABARTHE, SCHÖBEL, DUFRICHE-DESCENETTES, MALTEBRUN, RICHARD CORTAMBERT et VIVIEN SAINT-MARTIN.

¹ Ce mémoire a paru dans la *Revue orientale et américaine*, t. VIII, p. 53.

Le président annonce ensuite qu'après la douloureuse nouvelle qu'il vient de communiquer, il ne pense pas que le Conseil soit disposé à poursuivre le cours de ses travaux, bien que l'ordre du jour soit très-chargé. En conséquence, il lève immédiatement la séance (à 8 heures et demie).

**OBSEQUES DE M. JOMARD, de l'Institut,
ancien président du Conseil d'Ethnographie
(25 septembre 1862).**

Les membres de la députation chargée de représenter la Société d'Ethnographie aux obsèques de M. Jomard, l'un des fondateurs de cette Société et ancien président de son Conseil, s'est réunie au local habituel de ses séances d'où elle s'est rendue à la maison mortuaire pour accompagner le convoi.

Après avoir assisté au service funèbre à l'église Saint-Germain des Prés, la députation composée de MM. Eichhoff, vice-président, de Rosny, secrétaire-perpétuel, de Labarthe, Dufriche-Desgenettes, Schœbel, Malte-Brun, Vivien Saint-Martin et Richard Cortambert, a pris place dans les voitures de la Société pour se rendre au cimetière du Père-Lachaise, où des discours ont été prononcés : le premier par M. Guignaut, au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, le second par M. d'Avesac, au nom de la Société de Géographie, le troisième par M. Eichhoff, au nom de la Société d'Ethnographie, le quatrième par M. Scheppe, membre délégué de l'Institut égyptien, et le cinquième par M. Amyot, au nom de la Société pour l'Instruction élémentaire.

Voici le discours de M. EICHHOFF :

Messieurs,

« Au milieu des légitimes hommages rendus à l'homme illustre que nous pleurons, et dont l'influence bienfaisante a été ressentie de toutes parts, la Société d'Ethnographie ne saurait rester muette, elle qui a pu jouir encore, malgré sa fondation récente, des vives lumières de cette intelligence toujours active et toujours supérieure. Car, nous pouvons le dire avec orgueil, il lui avait donné son cœur. Mesurant la haute portée d'une science qui cherche à étudier l'humanité entière, M. Jomard, le savant voyageur, le grand géographe, et surtout l'ami des hommes, prenait un ardent intérêt à notre Société nais-

santé ; il s'en fit le guide, le soutien, lui consacra ses veilles et ses recherches, oublia pour elle ses souffrances, et ne cessa de l'entourer d'une sollicitude toute paternelle. Elle lui doit la fondation d'un de ses prix, de fréquentes et instructives lectures, et l'honneur d'un important mémoire sur les monuments de l'Amérique centrale, qu'il nous lisait, il y a un mois à peine, comme un dernier et solennel adieu.

« Adieu donc, noble cœur, intelligence d'élite ! Dors en paix après tes travaux, et surtout après tes bienfaits ! Ou plutôt, nous l'espérons en Dieu, notre Sauveur, tu as déjà repris ton essor dans une sphère plus haute et plus pure, où tu peux déployer ces généreuses tendances, ces énergies vivantes de l'âme, dont tu nous a laissé l'impérissable exemple ! »

L'éloge historique de M. JOMARD, sera prononcé dans une des prochaines séances générales de la Société.

BIBLIOGRAPHIE

Inhoudsopgave van de drie stukken van het bataksche leesboek ; aanteekeningen op de daarin voorkomende moeilijke plaatsen, vertaalde stukken en een taalkundige bladwijzer, door H. N. Van der Tuuk. Amsterdam (Fr. Muller éditeur), 1862 ; in-8°.

Ce volume est un des plus intéressants de cette série de publications sur le peuple et la langue battaks que le monde savant doit à la Hollande. Nous apprenons ainsi une foule de détails curieux sur l'histoire et la civilisation des nations de l'Archipel d'Asie. L'auteur nous y donne la traduction de la légende daïri *sur la Création* ; d'un autre morceau intitulé *Girsang* ou « le prix d'un œuf de poule » ; et enfin du récit angkola dialogué et portant le titre de *Djouwaro Gandong*. Enfin, un index, composé avec un soin et une érudition des plus remarquables, complète cet ouvrage qui ne pourra manquer d'être accueilli avec sympathie par tous les amis des lettres océaniques.

J. M.

POÉSIE HÉROÏQUE DES INDIENS, comparée à l'épopée grecque et romaine, avec analyse des poèmes nationaux de l'Inde, citations en français et imitations en vers latins, par F. G. Eichhoff, inspecteur de l'Académie de Paris, professeur de Faculté honoraire, etc. *Paris* (A. Durand, éditeur) 1860 ; in-8°.

Cette charmante publication, à laquelle le savant auteur a donné pour épigraphe : « Primo sole nitens, primos tulit India flores » mérite particulièrement d'attirer l'attention de tous les lecteurs, des érudits comme des gens du monde, des adeptes de la philologie orientale comme des amis du Parnasse asiatique. Il faut en effet avoir lu un pareil recueil des fleurs de la littérature indienne pour acquérir la conviction ferme qu'il y a encore de belles pensées à méditer, de grands traits à admirer, en dehors de ces deux peuples fameux qui ont vu naître Homère et Virgile. L'épopée, cette reine de la poésie, que si peu de nations ont su aborder avec succès, a conquis, dans la vallée du Gange, de glorieuses couronnes à côté de l'*Iliade* et de l'*Enéide*. Mais il fallait un indianiste qui sut tout à la fois se familiariser avec une langue aussi difficile que le sanscrit, et s'identifier assez intimement avec la pensée du poète indien pour la rendre avec toute sa grâce et toute sa fraîcheur. C'est ce qu'a fait de la manière la plus heureuse M. Eichhoff, dans l'excellente analyse qu'il nous donne du *Mahābhārata* et du *Rāmāyana*.


Non content de nous offrir une élégante version française des morceaux choisis qu'il a extraits de ces deux immenses épopées, le savant auteur du *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, y ajoute de délicieuses imitations en vers latins qui ne font pas oublier la traduction plus littérale en notre langue, mais qui nous pénètrent peut-être mieux que cette dernière du génie de la poésie large et harmonieuse de la race brahmanique, par le rythme et la mélodie des mots. On sait d'ailleurs que M. Eichhoff excelle dans la composition des vers latins aussi bien qu'il possède à un haut degré le sentiment de la vraie philologie. Aussi regrettons-nous qu'un savant aussi distingué demeure si injustement oublié au milieu de ses in-folios poudreux et qu'une intelligence aussi supérieure ne soit pas employée à l'enseignement de la linguistique comparée qui, malgré des tentatives méritoires, reste encore à créer dans la capitale du monde civilisé.

J. M.

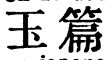

CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES

RACVYOXV. In Collegio Iaponico Societatis Iesv. Cum facultate Superiorum. Anno M.D.XCVIII ; in-4°.

Pour la première fois, l'ouvrage dont nous venons de reproduire le titre va être offert aux enchères, à la vente de la bibliothèque d'un orientaliste nommé Clerc de Landresse. Imprimé au Japon, par les soins des Pères de la Compagnie de Jésus, il était destiné à faciliter à ces zélés missionnaires les moyens d'évangéliser les insulaires du Nippon.

Au milieu de la page de titre, se trouve le chiffre  entouré de rayons et de la devise IESV NR^{WA} RED^WEPTIO. Sur le dernier feuillet, se lit la date de 1598.

Le titre de RACVYOXV, qui embarrassait les lettres à qui Thunberg en demandait la signification (*Rak-yô-syou* « Recueil des feuilles tombantes »), est un vocabulaire composé de trois parties. La première, de 63 double-pages à huit colonnes, renferme un vocabulaire chinois expliqué en japonais et fournissant les signes idéographiques qu'on emploie dans les textes sinico-japonais. La seconde partie, en 19 double-pages, est un court abrégé du dictionnaire chinois

 *Gyok-ben*, disposé suivant un ordre clavique et expliqué en japonais. La troisième partie, en 23 double-pages, est un vocabulaire japonais-chinois, composé pour répondre aux besoins de ceux qui s'occupent de littérature japonaise, et conformément à des principes qu'il serait trop long d'exposer ici. Un appendice de 4 double-pages est consacré aux titres de fonctionnaires publics, aux divisions administratives, à la géographie, etc. — L'ouvrage entier est imprimé avec des types chinois du genre appelé  *thsao*, et avec des types japonais *fira-kana*.

On ne connaissait jusqu'à présent qu'un seul exemplaire de ce livre rarissime, celui de Scaliger. Les recherches que j'ai entreprises dans l'intérêt de la bibliographie japonaise m'ont amené à le découvrir pendant mon récent voyage en Hollande. Ce volume est d'une valeur inappréciable, au point de vue de la typographie; il est également indispensable aux personnes qui tiendraient à faire usage des vieux vocabulaires japonais publiés au dix-septième siècle par les Jésuites de Nagasaki et de Manille, mais il sera relégué sur des tablettes de curiosités par les orientalistes qui possèdent les ouvrages analogues, mais bien supérieurs, qu'ont publiés les indigènes du Nippon, pour l'étude de leur propre langue.

LÉON DE ROSNY.

NOUVELLES D'ORIENT

SERVIE

(Correspondance particulière de la *Revue orientale et américaine*.)

Sokol, 9 djamazy-el-ewel 1279 (nov. 1863).

Les Serbes sont venus au nombre de 500 contre les habitants musulmans de Uzidjé. Après avoir brûlé 722 maisons ou boutiques, ils ont ouvert le feu contre les Turcs et les ont poussés jusqu'à la forteresse de cette ville. Aussitôt que j'ai appris cette nouvelle, j'ai envoyé Ahmed, capitaine de l'armée impériale, pour engager les Serbes à ne pas violer si atrocement les conventions prises pendant les conférences. Ces invitations toutes pacifiques furent repoussées, et les Serbes ouvrirent de nouveau le feu contre les Turcs qui, se voyant en trop faible minorité, se retirèrent une seconde fois dans la forteresse dont il fermèrent les portes.

Envoyé sur les lieux par ordre de Sa Majesté le sultan, j'ai assisté au plus navrant spectacle : des femmes coupées en morceaux, et des enfants de moins de quatre ans indignement massacrés..

Pour ne pas aggraver la situation, j'ai pris le parti de porter du soulagement des deux côtés, et j'ai fait passer le restant de la population à Bosni, conformément aux traités conclus dans les Conférences.

Je me suis ensuite occupé de faire démolir la forteresse d'Uzidjé. Lorsque j'ai reçu de la Sublime Porte l'ordre d'agir de la même façon à l'égard de la forteresse de Sokol, je me suis hâté de me rendre sur les lieux : mais j'ai éprouvé quelques difficultés, car les habitants de cette localité, grâce à leur nombre et à la forteresse qui les protégeait, se trouvaient à même de résister contre les Serbes et ne voulaient pas abandonner leurs foyers. Il a fallu, pour les y décider, que je fasse d'abord venir à Bosni les notables de Sokol : le reste du peuple, pressé par mes conseils d'obéir à la volonté impériale, a fini par se rendre à son tour à Bosni où j'ai également fait venir les munitions de la forteresse qui ensuite a été livrée à la pioche des démolisseurs.

Pour traduction du turc : CH. DE LABARTHE.

LÉON DE ROSNY.

INDEX DES ARTICLES

TOME VIII

Un pèlerinage à la Mecque. Souvenirs d'un Croyant, par le colonel MOHSEIN-KHAN (avec carte).....	5, 150
Eléments de la Grammaire Othomi, traduits de l'Espagnol.....	15
L'Inscription funéraire de Teng-koung, en antiques caractères chinois, expliquée par J. UMERY (avec planche).....	49
Les sacrifices humains au Mexique, par CH. DE LABARTHE (avec planche).....	53
Sur l'Ethnographie asiatique, par JOMARD, de l'Institut.....	75
La superstition et son rôle dans l'évolution de l'humanité, par CASTAING.....	77
Examen du système de déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens de Seyfarth, par AUG. BAILLET (avec planche) ...	101
Du mouvement civilisateur en Perse, par NAZAR AGA.....	119
La poésie chinoise dans ses rapports avec la civilisation, par A. CASTAING.....	133
Mémoires sur les relations des anciens Américains avec les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, par JOSE PEREZ (1 ^{er} article).....	162
Notice sur l'écriture au Japon, d'après les documents originaux, par LÉON DE ROSNY (avec planche).....	198
L'Amérique du Nord et ses rapports avec le monde civilisé, par A. CASTAING.....	213
Eléments de la grammaire hottentote (dialecte nama), par H. DE CHARENCEY.....	244
Recherches faites et à faire sur l'origine de la race mexicaine indigène, par A. BONTÉ.....	263, 304
Abrevanel et la fin des Juifs en Espagne, par M. SCHWAB (1 ^{er} article)....	280
Etudes sur les populations de la Perse et des pays limitrophes, par le commandant DUHOUSSET (avec 8 planches).....	285
Notice sur le vie et les œuvres de M. Jomard, par R. CORTAMBERT.....	318
Sur l'identité du mot <i>mère</i> dans les idiômes de tous les peuples, par J. UMERY.....	335
Lettre sur les langues à grammaire mixte, par H. DE CHARENCEY... CHR.	61
Catalogue des palais des Souverains-Pontifes Japonais, par CH. DE LABARTHE.....	CHR. 65
Compte-rendu des séances de la Société d'Ethnographie.. CHR. ; 21, 29, 55, 70	

BIBLIOGRAPHIE.

- BIBLIOGRAPHIE.** — Manuel de la lecture japonaise, par *Léon de Rosny* (M. SCHWAB), 211. — Les mystères du sérail, par *Mme Olympe Audouard*, 338. — Exploration dans l'intérieur de l'Afrique australe, par le Dr *Livingston*. CHR., 10. — Puren Indomito; poëma de *Alvarez de Toledo*; 35. — A manual of chinese running-hand writing, by *J. de Saint-Aulaire* and *Græneveldt* (LABARTHE), 46. — Collection des Guides-Joanne; Tableau de la mer, par *G. de la Landelle*, 47. — Bataksche Leesboek, door *N. van der Tuuk*, 73. — Poëste héroïque des Indiens, par *Eichhoff*, 74. — Curiosités bibliographiques; *Racoyozu* (LÉON DE ROSNY, 75)
- CORRESPONDANCES PARTICULIÈRES.** — Iles Lou-tchou, CHR., 3. — Tunisie, 25. — L'ambassade japonaise à La Haye, 37. — Chine, 38. — Serbie, 76.
- POLÉMIQUE ET CRITIQUE LITTÉRAIRE.** — Sur l'Inscription funéraire de Teng-koung. Lettre à M. le directeur de la *Revue orientale et américaine*, 209.
- NOUVELLES ET MÉLANGES.** — Expédition du Mexique; Convention de Soledad, CHR. 2. — Musée ethnographique, 7. — Bibliothèques coloniales; invasion russe en Asie; Messageries impériales; Pélerins à la Mecque, 8. — La femme américaine; Radama II, 9. — Population de l'Algérie, 10. — La première ambassade japonaise en Europe, 13. — La presse en Cochinchine; Progrès en Chine; L'esclavage dans l'Inde; 19. — Abolition de l'esclavage dans l'Amérique hollandaise; Pluralité des races humaines; Acclimatation de moutons chinois en Australie, 20. — Télégraphie de la mer Rouge, 21. — Mission à Touat; Immigration en Amérique, 27. — San-Salvador; Barmanie; 40. — Progrès à Taïti, 42. — Progrès dans les colonies anglaises, 43. — Longévité dans la Confédération argentine; Temple bouddhique d'Ayouthia, 45. — De la propriété et de l'esclavage au Mexique, (LABARTHE), 49. — Inscriptions mithriaques; Musée de Zuiderburg; concours sur les Védas, 52. — Desastres dans l'Inde néerlandaise; Défrichement du lac Hallouta, 53. — Nouveaux martyrs au Tong-kin, 54. — Concours d'archéologie américaine, 58. — Nouvelle colonie française dans la mer Rouge; Insurrection du Tong-kin, 59.
- INDUSTRIE ET COMMERCE.** — Le port de Kanagawa; le coton en Algérie; Banque à Bucharest, CHR., 10. — Le coton, (CH. DE LABARTHE), 27. — La laine et l'Australie (CH. DE LABARTHE), 41.
- NÉCROLOGIE.** — L'abbé J. M. Callery, sinologue; CHR., 48. — Rambo-as-salam, prétendant au trône de Madagascar, 54. — Landresse, orientaliste français, 60.

PLANCHES ET FIGURES.

XXV.	Inscription funéraire de Teng-koung	52
XXVI.	Sacrifice humain au Mexique; <i>fac-simile</i> colorié au pinceau...	74
XXVII.	Déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens	118
XXVIII.	Plan de la Mecque, gravé sur pierre	150
XXIX.	Alphabet japonais de Zyak-seô.	203
XXX-XXXVII.	Types iraniens, d'après les dessins du commandant Du-houssset	304

TABLE ANALYTIQUE

TOME VIII

A

Abravanel et la fin des Juifs en Espagne, 280.

AFRIQUE AUSTRALE. Exploration, CHR., 10.

Aïcha, femme du prophète. Ce qu'on entend par « le panier d' — », 8.

Alvarez de Tolédo. Son poème espagnol sur les Araucans, CHR., 35.

Ambassade japonaise (la première) en Europe, 13, 37, 39.

Américains. Relation des anciens — avec les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, 162.

AMÉRIQUE DU NORD. Les grands déserts, de l' —, 213.

ARAUCANIE. La guerre d' —, poème, CHR., 35.

Astronomique. Sens — des cérémonies antiques, 61.

ATLANTIDE.. Textes anciens sur l' —, 165.

Atlas, roi des Atlantes, 169. | Etymologie américaine du mot —, 179.

AUSTRALIE. La laine en — CHR., 41.

Azèques. Fêtes et sacrifices des —, 53.

B

Bagi. Cimetière de —, 161.

BAILLET. Examen du système de déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens de M. Seyffarth, 101.

Biographie. M. Jomard, 318.

BONTÉ. — Recherches sur l'origine de la race mexicaine indigène, 263, 304.

Bouddhisme. Temple d'Ayouthia, CHR., 45.

Boun-zin. Pays des —, en Amérique, 192.

C

Caravanes pour le pèlerinage de la Mecque, 7.

CASTAING. — La superstition et son rôle dans l'évolution de l'humanité, 77. | La poésie chinoise dans ses rapports avec la civilisation, 143. | L'Amérique du nord et ses rapports avec le monde civilisé, 213.

CHARENCEY (H. DE). Grammaire hottentote, 244. | Les langues à grammaire mixte, *ch.* 61.

Colonies. Progrès aux — anglaises, CHR., 43.

CORTAMBERT (R.) La vie et les œuvres de M. Jomard, 318.

Conjugaux. Liens — rompus par l'oubli d'un pèlerinage, 160.

D-E-F

Djudeïdah. Station des pèlerins à la Mecque, 12.

DUHOUSSET (le commandant). Les populations de la Perse et des pays limitrophes, 285.

Egypte. Déchiffrement des hiéroglyphes de l' —, 101.

Ethnographie asiatique, 75. | — mexicaine, 263, 304.

Esclavage au Mexique, *ch.* 49.

Fin du monde, suivant les anciens aztèques, 71.

Fou-sang et les anciennes données chinoises relatives à l'Amérique, 185. | Textes japonais relatif au — expliqué, 191.

G-H-I

Ghadir-Khoun, localité célèbre dans la vie de Mahomet, 12.

Grammaires. — othomi, 15, | — hottentote, 244 | — mixtes, CHR., 61.

Hadje-nesa, pèlerinage de la femme, 160.

Hécatombes des pèlerins à la Mecque, 160.

Hidjeri-Ismaël, à la Mecque, 154.

Hiéroglyphes égyptiens. Examen du système de M. Seyffarth, 101.

Hottentote. Grammaire —, 244.

Huitzilopochtli et son culte au Mexique, 58.

Humboldt (Alex. de), ses idées sur l'Atlantide et l'Amérique, 177.

Ilyates. Ethnographie des —, 300.

Inscription funéraire de Teng-koung, 49, polémique, 209. | — mithriaque, polémique, CHR., 52.

J-K-L

JAPON. origine du —, CHR., 3. — La première ambassade du — en Europe, CHR., 13, 37, 39.

Japonais. L'écriture chez les —, 198, CHR. 46. | Catalogue des palais des Souverains pontifes —, CHR., 65. | Curiosité bibliographique, CHR., 75.

Jomard. Notice historique, 318. | Obsèques, CHR., 72.

Juifs en Espagne (la fin des), 280.

Khif, mosquée de —, 158.

Kho-leou. Antique inscription en caractères —, 50, 269.

Kliks, sons particuliers aux dialectes hottentots, 246.

Kurdes, Types —, 295.

LABARTHE (CH. DE). Les sacrifices humains au Mexique, 53. | Palais des Souverains japonais, CHR., 65.

Linguistique. Identité du mot *mère* dans toutes les langues 335. | Langues à grammaire mixte, CHR. 61. Kliks des Hottentots, 246. Voy. Grammaires, Vocabulaires.

LOU-TCHOU. La femme aux lies —, CHR., 3.

M

Macher-ul-Haram, près la Mecque, 157.

Magami-Ibrahim, à la Mecque, 154.

Magie et astrologie, 77.

Maison sainte à la Mecque, 152.

Mecque. Pèlerinage à la —, 5, 150.

Médine, sa description, 161.

Mèna, près la Mecque, 157.

Mère. Identité du mot — dans toutes les langues, 335.

Merva, pèlerinage à —, 156.

Mexique. Sacrifices humains au —, 53. | Ethnographie du —, 263, 304. | De la propriété et de l'esclavage au —, CHR., 49.

Mexitli et son culte au Mexique, 58.

MOÏSEIN-KHAN. Un pèlerinage à la Mecque, 5, 150.

Mutilations au Mexique, 74.

N-O-P

Nama. Grammaire du dialecte —, 244.

NAZAR-AGA. Du mouvement civilisateur en Perse, 119.

Nègres nomades d'Arabie, 159.

Onomatopées primitives, 335.

Othomi. Grammaire —, 15.

Palais. Catalogue des — des empereurs du Japon, CHR., 65.

Pèlerinage à la Mecque, 5, 150.

PEREZ. Relation des anciens américains avec les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, 162.

PERSE. Mouvement civilisateur en —, 119.

Phallus. Mutilation du —, chez les Aztèques, 74.

Platon. Textes relatifs à l'Atlantide, 165.

Poésie (la) chinoise dans ses rapports avec la civilisation, 133.

PRUYER-BEY. Lettre sur l'Ethnographie des races iraniennes, 286.

Puren indomito, poème espagnol sur les guerres d'Araucanie, CHR., 36.

Purifications des pèlerins musulmans, 13.

Q-R

Quetzalcohuatl, dieu d'origine toltèque, 55.

ROSNY (LÉON DE). L'écriture au Japon, 198.

Racpyozu, CHR., 75.

Sacrifices humains au Mexique, 53. |

— Des pèlerins musulmans à la Mecque, 160.

S

SCHWAB. Abravanel et la fin des Juifs en Espagne, 280. | Lecture japonaise, 211.

Sefa, lieu de pèlerinage, 156.

Sémitiques. Traces — dans l'ancienne Amérique, 180.

Sérail. Mystères du —, 338.

SERVIE. Evénements de —, trad. du turc, CHR., 76.

Seyfarth (M). Examen de son système de déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens, 401.

Superstition (la), et son rôle dans l'évolution de l'humanité, 77.

T

Tadjiks. Ethnographie des —, 300.

Tai-kan. Notice sur le pays de —, traduite du japonais, 193.

Taiti. Le progrès à —, CHR., 42.

Teng-koung. Inscription funéraire de —, 49, 209.

Tetzcattipoca, chez les anciens Mexicains, 57.

Tocilizin, mère des dieux, chez les anciens Mexicains, 60.

TUNISIE. Nouvelles de —, CHR., 25.

Turcomans. Type des —, 291.

U

UMERY. — L'inscription funéraire de Teng-koung, 49 | Identité du mot *mère* dans toutes les langues, 335.

V

Vocabulaires comparés. Othomi-chinois, 48. | — algonkin-irlandais, 180. | — américains-européens, 181.

Z

Zem-Zem, fameux puits à la Mecque, 155.





1



